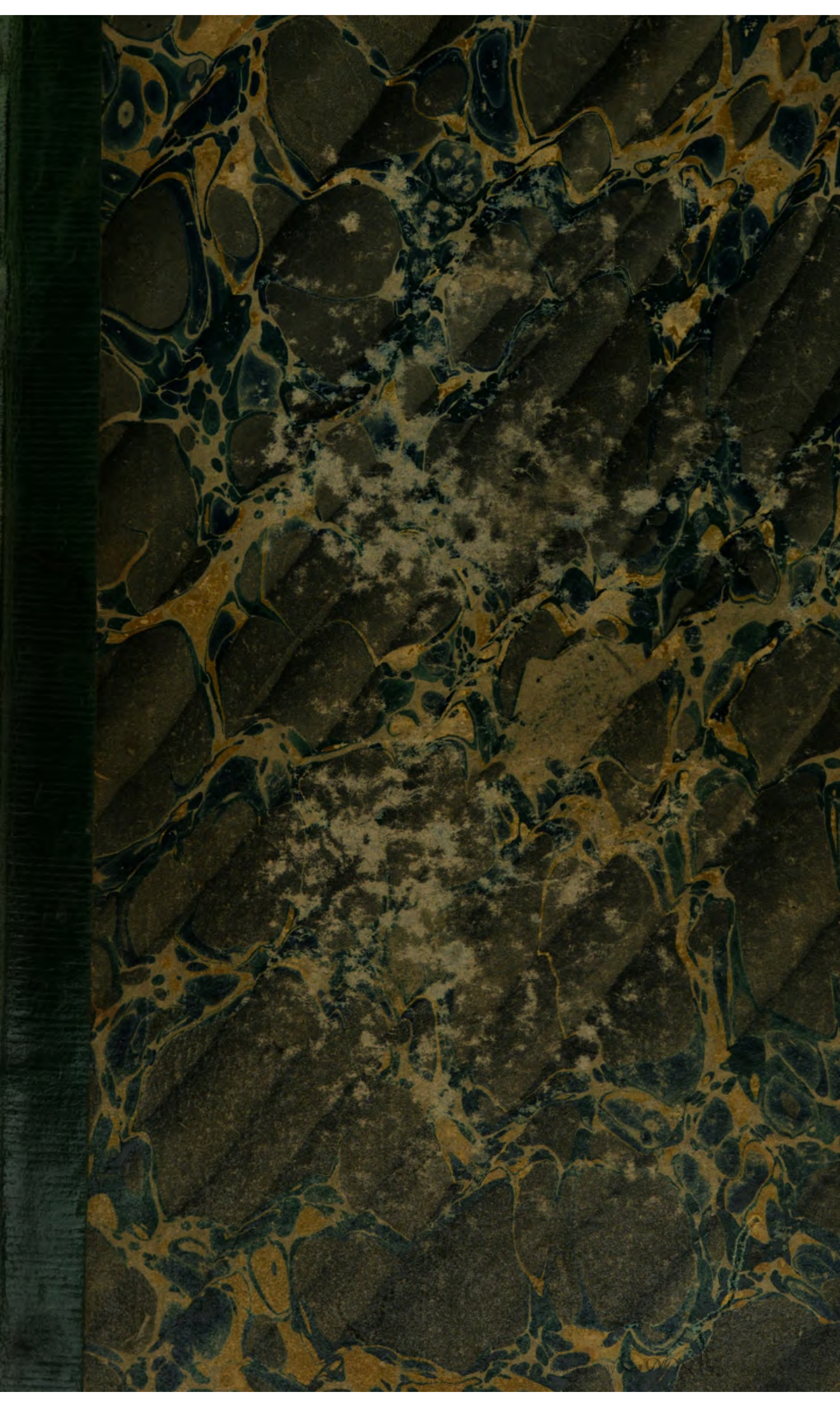
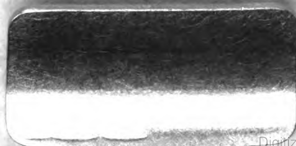




BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES.

PREMIÈRE PARTIE.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES,

PAR Mr. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE.

Chroniques de France.



à Paris,

CHEZ A. J. DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE GIT-LE-COEUR, N°. 10.

1829.

AVERTISSEMENT.

Lorsque j'ai commencé l'Histoire des Croisades, je ne connaissais aucune des sources où je pouvais puiser les lumières nécessaires. Combien m'a-t-il fallu de soins et de temps pour rassembler tous les matériaux, tous les documens dont j'avais besoin dans mon travail ! Après avoir rempli cette tâche laborieuse, il m'est venu dans la pensée d'associer en quelque sorte mes lecteurs à ce qu'elle a de moins fastidieux, et de leur offrir dans un seul ouvrage la réunion de tous les monumens historiques que j'ai consultés. J'ai cru que le public me suivrait, avec quelque intérêt, dans un chemin que j'avais péniblement tracé ; j'ai cru même qu'il lui serait agréable de remonter ainsi avec moi dans les vieux temps, d'assister à chacune de mes découvertes, et d'apprendre en quelques heures ce que j'avais appris moi-même en plusieurs années.

Je dois dire néanmoins que cette pensée ne m'appartient pas tout-à-fait. On sait que les Bénédictins de Saint-Maure, à qui nous devons la collection des historiens de France, avaient formé le dessein de consacrer un autre travail à l'histoire des Croisades, et de publier un recueil plus complet que celui de Bongars. Les circonstances ne leur ont pas permis d'élever ce précieux monument au souvenir de nos temps héroïques.

Profitant d'une heureuse idée qui était restée sans exécution, nous avons parcouru avec soin toutes les chroniques du douzième et du treizième siècle, afin

d'en extraire tout ce qui concernait les guerres des chrétiens en Orient. Nous n'avons cependant adopté l'idée des Bénédictins qu'avec des modifications; ces savans cénobites se proposaient de donner en latin les chroniques et les passages des chroniques qui traitent des guerres saintes. Ils se proposaient en outre de les donner sans les abréger; comme ces chroniques se répètent souvent les unes les autres, qu'elles sont quelquefois volumineuses, et que la langue dans laquelle ont écrit nos vieux annalistes, n'est pas connue du vulgaire, nous avons cru devoir les donner par extraits, et composer ces extraits dans la langue française. Les Bénédictins ne travaillaient que pour les érudits; nous avons voulu que notre travail ne fût pas inutile pour les gens du monde : leur dessein était de conserver les monumens les plus précieux de l'histoire, et d'en transmettre fidèlement le dépôt à la postérité; notre but est de faire connaître ces monumens, d'en faciliter l'étude, et de les mettre à la portée de toutes les classes de lecteurs.

Outre l'intérêt que peut offrir l'analyse des anciennes chroniques par les souvenirs qu'elles nous rappellent, les hommes éclairés, pour qui rien n'est indifférent dans les fastes de nos aïeux, y trouveront un moyen de compléter et de rectifier nos propres récits; nous avons eu soin pour cela de choisir les circonstances et les traits qui avaient été omis dans notre histoire. Quand nous avons publié nos premiers volumes, quelques-unes de nos chroniques des croisades nous étaient encore inconnues; il en est plusieurs que nous n'avions point assez étudiées; ainsi nos extraits auront l'avantage de remplir des lacunes qui se trouvent dans quelques passages de notre narration; nous devons avouer, de plus, qu'il nous est échappé des erreurs; nous avons eu soin de les indiquer, et de citer tout ce qui pouvait contribuer à

montrer la vérité dans les moindres détails; par là nous offrons à nos lecteurs le moyen le plus facile de nous juger, de réparer nos omissions, de corriger nos fautes.

Nous allons dire en peu de mots comment nous avons procédé à ce travail. On sait qu'il existe dans chaque pays des collections d'auteurs nationaux; les Allemands et les Anglais ont plusieurs collections de ce genre; on connaît pour l'Italie celle de Muratori, pour le Danemarck celle de Langebeck. La France est plus riche que tous les autres pays de l'Europe en recueils historiques sur le moyen âge; qui ne connaît les travaux de Duchesne, de Martenne, de Mabillon, de Dachery, de dom Bouquet, etc.! Nous avons parcouru avec soin toutes ces collections, et nous nous sommes arrêtés aux chroniques où il est question des croisades. Plusieurs ouvrages historiques, qui ne se rencontrent point dans ces collections, quelques manuscrits restés inconnus, et ensevelis sans nom dans les bibliothèques de la capitale, n'ont point échappé à nos recherches. Nous avons analysé tous les monumens qui nous restent du temps des guerres saintes, à l'exception de ceux qui n'offrent que peu d'importance, ou de ceux que nous avons déjà fait connaître dans notre histoire, et qui se trouvent dans les mains de tout le monde, comme les mémoires de Joinville et de Vilhardouin. Ainsi notre *Bibliothèque* sera un véritable répertoire de tous les documens que les temps passés nous ont transmis sur les croisades.

Notre travail serait incomplet, si nous nous étions bornés aux chroniques de l'occident; les Grecs ont eu trop de rapports avec les croisés, pour qu'on puisse oublier ici le témoignage des historiens de Bysance. Les chroniques arméniennes sont en petit nombre, mais ce qu'elles rapportent des premières

croisades en Asie mérite d'être connu. Quoique les Turcs ou les Ottomans soient venus après les expéditions d'outre-mer, nous n'avons pas cru devoir négliger ce que nous lisons dans leurs annales, soit sur la conquête de Constantinople, soit sur leurs guerres en occident. Il fallait surtout donner à tous ceux qui étudient l'histoire de ces temps reculés, les moyens de comparer sur chaque événement les récits des croisés avec les relations de leurs ennemis, et c'est ici qu'on sentira l'importance des historiens arabes. Dom Bertreau avait déjà réuni les extraits des chroniques orientales pour le recueil que devaient publier les Bénédictins. Les manuscrits de ce savant orientaliste, que nous ne jugeons point ici, ont passé à la Bibliothèque du Roi. Lorsque M. le comte De Montalivet, alors ministre de l'Intérieur, en ordonna l'acquisition, son intention était, comme il nous l'a souvent répété lui-même, que nous pussions en profiter pour notre travail; et nous devons dire que nous n'avons jamais reçu de plus noble et de plus utile encouragement. Tous les auteurs orientaux ont été fidèlement analysés dans la *Bibliothèque des croisades;* on leur a donné plus d'étendue qu'à ceux de l'occident, parce que la plupart n'ont jamais été traduits dans aucune langue de l'Europe, et qu'on ne les trouve que dans nos grandes bibliothèques de la capitale.

Nous avons déjà caractérisé les chroniques du moyen âge dans nos considérations sur l'état de l'Europe, pendant et après les croisades: nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous avons dit; parmi les chroniques du moyen âge, nous ne connaissons que l'ouvrage de Guillaume de Tyr, et celui de Bernard le Trésorier, qui offrent une histoire un peu complète des croisades; encore Guillaume de Tyr s'arrête-t-il aux premières conquêtes de Saladin; d'un autre côté,

il ne nous reste qu'un petit nombre de chroniques qui aient été consacrées spécialement à faire connaître quelques-uns des grands événemens des guerres saintes. La première croisade, qui avait plus frappé l'imagination des peuples que toutes les autres, a eu seule des historiens qui s'en sont exclusivement occupés. Quelques événemens remarquables des croisades qui suivirent, ont été racontés aussi dans des relations séparées; tels que l'expédition de Louis VII, par Odon de Deuil; la conquête de Constantinople, par Vilhardouin et Gunther; le siège et la prise de Damiète, par Olivier Scholastique; les exploits de Richard, etc. Les autres événemens des guerres saintes, il faut les chercher dans des lettres, dans des pièces éparses, dans les récits de l'histoire générale de cette époque; voilà ce qui multiplie les recherches, pour un historien des croisades; voilà aussi ce qui peut rendre intéressant pour nos lecteurs, le travail que nous mettons aujourd'hui sous leurs yeux.

Nous avons divisé en plusieurs parties les chroniques du moyen âge que nous avons analysées : celles des Français, celles des Anglais, celles des Italiens, celles des Allemands, et des peuples du Nord. Nous réserverons une place à part aux chroniques des Grecs, des Turcs, des Arméniens et des Arabes. Les chroniques des Français sont incontestablement les plus nombreuses; tous les historiens de la première croisade appartiennent à la France. Nous pensons qu'à la rigueur, on pourrait composer une histoire assez complète des croisades, en se bornant à consulter nos chroniques nationales. Les chroniques des autres peuples ne pourraient suffire à l'historien qui voudrait raconter les principaux événemens des guerres sacrées; dans les chroniques anglaises, on ne trouverait des détails suffisans que pour faire connaître la troisième expédition; mais aussi, pour cette par-

tie de l'histoire, les relations de Gauthier Vinisauf, de Bromton, de Roger de Hoveden et de Benoît de Peterborough, ne laissent rien à désirer. Les chroniques d'Italie, si on en excepte trois ou quatre, ne fournissent que des matériaux épars et incomplets; la plupart des chroniques italiennes du moyen âge ne renferment presque jamais que l'histoire d'une cité; leur cadre se trouve ainsi trop resserré, pour que des guerres lointaines, des événemens d'un intérêt général, y soient traités convenablement; c'est avec une sorte de surprise qu'on lit dans l'*histoire des Podestats de Reggio*, une relation aussi intéressante qu'étendue du siége de Damiète par les croisés, et que dans l'*histoire de Sicile*, on trouve un récit assez détaillé du dernier siége et de la ruine de Ptolémaïs. Les chroniques des Allemands, sous le rapport des croisades, sont encore plus stériles et plus incomplètes que celles des Italiens; à peine rencontre-t-on dans les historiens allemands, quelques notions un peu développées, et quelques détails satisfaisans, pour les expéditions auxquelles l'Allemagne a pris le plus de part. Nous citerons cependant la *Relation anonyme* de l'expédition de Frédéric Barberousse, et l'histoire de la même expédition, écrite par Ansbert, qui accompagnait les pélerins de la Germanie. Ce que nous avons dit des chroniques de l'Allemagne et de l'Italie, nous pouvons le dire des chroniques grecques et de celles des Orientaux. Les annales d'Orient nous font connaître, comme on l'a déjà vu, les mœurs et l'esprit des peuples de l'Asie; elles servent à éclaircir quelques points obscurs, à dissiper quelques doutes, à résoudre quelques problêmes historiques. Mais toutes seules, elles ne suffisent point pour éclairer le vaste horizon des croisades et nous montrer sous leur véritable point de vue et dans tout leur jour, ces grands événemens qui embrassaient l'Europe et l'Asie.

Ainsi chaque nation a ses chroniques particulières, qui peuvent fournir des lumières à l'histoire des guerres d'Orient; mais il faut avoir toutes ces chroniques sous les yeux pour se faire une idée de l'époque historique qui nous occupe; c'est la réunion de tous les récits divers, qui forme cette autorité morale, ce *consensus omnium*, d'où naît la conviction de l'historien, et par lesquels la vérité de toutes choses s'établit; il fallait faire comme une enquête sur les croisades; il fallait interroger tous ceux qui les avaient vues, rassembler tous les témoins, réunir tous les documens, de telle sorte qu'aucun fait, aucune circonstanee, aucune lumière importante ne manquât au jugement de l'histoire.

Il y a une vingtaine d'années que j'aurais hésité de présenter au public une compilation comme celle que je lui présente aujourd'hui. La simplicité ou, si l'on veut, la barbarie des vieilles chroniques, n'avait point de charmes pour les lecteurs; maintenant on se plait à remonter à l'enfance des sociétés, et les mœurs de nos aïeux n'ont plus rien qui blesse notre orgueil ou notre délicatesse. J'espère que mon travail ne sera point dédaigné, et que je profiterai de l'indulgence, ou plutôt de la faveur qu'on accorde à tous ceux qui s'occupent des temps passés.

Je dois dire néanmoins que n'ayant point eu de modèle dans la tâche que je me suis imposée, je n'ai pu marcher que d'essai en essai, et que je suis loin d'avoir atteint le degré de perfection qui peut faire apprécier une entreprise nouvelle : mon premier travail a été d'abord publié dans la précédente édition de mon Histoire, sous le titre de *Bibliographie des Croisades;* une étude plus approfondie m'a fait voir que cette bibliographie manquait, sinon d'exactitude, au moins de critique et de philosophie; je n'avais point assez caractérisé l'esprit des guerres saintes, et

surtout l'esprit des chroniqueurs, qui est une partie essentielle de l'histoire. C'est une vérité généralement reconnue, qu'on écrit presque toujours l'histoire avec l'esprit du temps où l'on vit; or, ceux qui ont écrit ce qu'ils ont vu, ont l'avantage de conserver la physionomie de leur siècle, et cette physionomie est souvent ce qu'il y a de plus vrai dans les récits de nos vieux historiens. Les temps des croisades sont éminemment historiques, non-seulement pour les grandes choses qui s'y sont passées, mais parce qu'on peut y voir l'origine de la civilisation et les premiers progrès de nos sociétés modernes.

Je n'étais point assez rempli de cette pensée, lorsque je publiai la *Bibliographie des Croisades;* j'ai refondu mon travail; j'ai cherché à pénétrer plus avant dans l'esprit des annalistes du moyen âge; je me suis efforcé de faire mieux connaître les interprètes des vieux temps, et de les reproduire avec plus de vérité. Pour cela, je ne devais pas me borner à une simple analyse de nos anciennes annales; il fallait recueillir à la fois tout ce qu'il y a de traits de mœurs et de vérités historiques, tout ce qui exprime les opinions et les habitudes contemporaines dans les récits de nos simples chroniqueurs; il fallait, en les comparant entre eux, montrer sur quels points ils diffèrent, sur quels points ils se ressemblent, en quoi ils se contredisent, en quoi ils s'accordent; dans cette comparaison, les chroniques devaient se rectifier les unes par les autres, et tout le monde pouvait, avec nous, apprécier leur témoignage, et les juger comme nous l'avons fait nous-mêmes. Voilà ce que nous avons tenté à plusieurs reprises, sans nous flatter d'avoir réussi.

Après plusieurs années d'un travail opiniâtre, je croyais que mon ouvrage était devenu enfin digne des suffrages du public; je me décidai à le publier de nou-

veau. Il était prêt à paraître lorsqu'une révision définitive me fit apercevoir que je m'étais trompé une seconde fois; je reconnus en plusieurs endroits des incorrections, des inexactitudes, des lacunes; il a fallu recommencer; je ne me suis point découragé, et j'ai remis la main à l'œuvre; j'ai condamné au feu la plus grande partie de ce qui était imprimé; aidé de mes fidèles collaborateurs, et délivré (1) de tout autre soin, j'ai passé dix-huit mois à corriger ce qui m'a paru trop imparfait.

Jamais le précepte de Boileau n'a été plus rigoureusement suivi; je n'ai pas seulement employé tout mon temps, mais les sacrifices d'un autre genre ont été tels, l'impression a été si dispendieuse, que la vente de toute mon édition ne suffirait pas pour m'indemniser. Je ne regrette rien cependant, si j'ai fait quelque chose d'utile au public, et si j'ai donné un bon exemple à ceux qui écrivent l'histoire des temps éloignés de nous.

Il ne me reste plus qu'à remercier ceux qui m'ont aidé dans une entreprise pour laquelle mes forces n'auraient point suffi. M. Jourdain, qui avait commencé pour nous l'analyse des auteurs arabes, n'a pu l'achever; nous avons eu la douleur de perdre cet orientaliste, au moment même où l'Académie des inscriptions et belles-lettres encourageait ses premiers pas dans la carrière; personne n'a déploré plus que nous la perte de ce jeune compagnon de nos travaux,

---

(1) Ayant cédé la direction de la Quotidienne à M. Laurentie, j'ai pu me livrer tout entier à mes travaux historiques. Il y a des gens qui me font figurer encore dans les affaires du temps présent : sans nous arrêter à leur répondre, nous nous contentons de publier notre *Bibliothèque*, renfermant l'analyse de quatre cents chroniques, et le public jugera si nous avons pu nous occuper d'autre chose.

qu'on estimait à la fois pour la noblesse de son caractère, et pour l'esprit de critique qu'il joignait à son érudition. M. REYNAUD, un des élèves les plus distingués de M. de Sacy, s'est chargé de poursuivre le travail que M. JOURDAIN n'avait fait que commencer. Il ne s'est pas contenté de parcourir les auteurs orientaux réunis par les Bénédictins; il est remonté aux sources, a consulté les auteurs originaux, et son esprit judicieux en a tiré tout ce qui pouvait servir à faire connaître l'esprit des croisades, et surtout les mœurs et le caractère des guerriers de l'islamisme. Son travail, fait avec une grande sagacité, avec un esprit d'ordre qu'on ne saurait trop louer, peut être considéré comme une histoire complète des guerres saintes, rédigée seulement d'après le témoignage des historiens d'Orient. Après M. REYNAUD, qui a rempli lui seul la dernière partie de notre bibliothèque, nous devons citer M. GARCIN de TACY, jeune professeur de la langue indostane, et déjà connu par plusieurs ouvrages; il a extrait et traduit les passages des chroniques turques qui peuvent jeter quelques lumières sur les événemens rapportés dans les derniers livres de notre histoire. Pour les chroniques d'Occident, nous avons, dès le commencement de notre entreprise, associé à notre travail Mr. T. DELBARE, dont les recherches infatigables n'ont négligé aucun recueil historique, et nous ont procuré une ample moisson de matériaux utiles. Nous devons aussi aux soins éclairés et obligeans de M. THORY, de la Bibliothèque du Roi, un grand nombre de découvertes précieuses et de documens importans.

Dans la dernière révision de la *Bibliothèque*, nous avons été particulièrement aidés par M. POUJOULAT. Ce jeune érudit, doué d'une maturité précoce qu'ont fortifiée d'excellentes études, s'est occupé de l'amélioration de notre travail avec une activité, avec un zèle

que nous aimons à prendre pour de l'amitié. Nous avons eu d'autres collaborateurs, dont nous ne parlerons point, et qui nous ont abandonné dans la carrière, nous laissant le soin d'achever ce qu'ils avaient commencé, ou de refaire ce qu'ils avaient fait.

En nous occupant du travail que nous offrons au public, nous avons eu plusieurs fois la pensée de faire pour l'histoire de France, ce que nous avons fait pour celle des Croisades. Le moyen le plus sûr de former les historiens, c'est de répandre le goût des connaissances historiques. Les sources où l'on peut puiser pour faire connaître nos annales, sont très-nombreuses; mais le public les connaît à peine, et ne peut juger ni de la difficulté de faire une bonne histoire, ni même du mérite d'un bon ouvrage historique. Plus on fera connaître les sources de l'histoire, plus nous ferons de progrès dans une carrière où nous avons si peu de modèle. Un examen raisonné et critique de nos historiens nationaux est un travail qui nous paraît digne d'être encouragé par les fils de saint Louis et de Louis XIV. Nous terminerons ces observations préliminaires, en exprimant le désir que cette entreprise toute française soit commencée sous les auspices de Charles X; et si nous avons le bonheur d'y concourir pour quelque chose, nous croyons que la fin de notre carrière sera suffisamment honorée.

Nota. Nous avons joint à la *Bibliothèque des Croisades*, une table générale des chroniques, des lettres et pièces diplomatiques qui s'y trouvent analysées. Cette table est imprimée à part et peut se joindre à l'un des volumes; elle est comme un abrégé de la *Bibliothèque*, et servira de guide à ceux qui auront des recherches à faire; elle peut d'ailleurs donner une idée du travail que nous présentons au public.



BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES.

TABLE GÉNÉRALE.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES,

PAR Mr. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TABLE GÉNÉRALE DES CHRONIQUES

ET DES PIÈCES ANALYSÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE DES CROISADES.

à Paris,

CHEZ J. A. DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-COEUR, N°. 10.

1829.

TABLE GÉNÉRALE.

AVERTISSEMENT.

Afin de mettre de l'ordre et de la clarté dans cette table générale, nous l'avons divisée en sept parties ou sept tables particulières, alphabétiques :

La première est celle des chroniques dont les auteurs sont connus; elles sont indiquées dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.

La deuxième est celle des chroniques sans nom d'auteur. Dans celle-ci, on a suivi l'ordre alphabétique des titres des chroniques. Les ouvrages qui traitent uniquement de l'histoire, ou de quelque partie de l'histoire des croisades, sont désignés à la fin de l'article qui les concerne, par ces mots: *Histoire spéciale.*

La troisième table contient les bulles des papes, avec un précis de leur contenu, et dans l'ordre alphabétique des noms des souverains pontifes.

La quatrième table, présentée de même, est celle des lettres des papes.

La cinquième, celle des lettres de divers personnages, toujours dans le même ordre, et avec un précis de leur contenu.

La sixième renferme les pièces diplomatiques, chartes, ordonnances, etc., dans l'ordre alphabétique des titres des pièces.

Enfin, la septième est une liste des collections ou recueils d'historiens, par ordre alphabétique des noms des éditeurs.

On trouvera à la fin de ce travail une table des auteurs arabes.

PREMIÈRE TABLE ALPHABÉTIQUE.

Chroniques dont les auteurs sont connus.

assiége le château Saint-Ange ; le pape traite avec le roi et lui remet le prince Gem ; conquêtes de Charles VIII ; le prince Gem meurt empoisonné; ses dernières dispositions. — Part. 3, p. 468.

MUTIUS. (*De la première origine, des mœurs et des institutions des Germains*, par H.) — Esprit de modération de cet historien ; détails sur la première croisade; récit curieux et étendu de la deuxième guerre sainte ; expédition de Frédéric Ier.; croisade de Henri VI ; expédition de Frédéric II ; ruine des colonies chrétiennes en Orient ; bataille de Nicopolis en 1395; de Varna; prise de Constantinople par les Turcs ; défaite des Turcs devant Belgrade. (De 1095 à 1535.) — Part. 3, p. 98.

NAVAGERO.(*Histoire de Venise*, par André) — Prise de Constantinople par les Latins ; guerres entreprises ou projetées contre les Turcs; — Part. 2, p. 639.

NERSÈS IV, patriarche d'Arménie. (*Elégie de la ville d'Edesse, poëme prosopopétique en huit chants,* composé par) — Premier chant : Edesse s'adresse aux principales villes de la chrétienté, et leur reproche de l'avoir abandonnée ; 2e. chant : elle déplore le sort de l'Arménie, veuve de son antique gloire; 3e chant: elle annonce qu'elle a pris le deuil, et rappelle ses beaux jours et sa splendeur éclipsée ; 4e. chant : elle déplore les crimes de ses enfans et parle des assauts qu'on lui a livrés ; 5e. chant : Edesse raconte les funestes victoires de ses ennemis et la désolation de ses habitans, livrés aux Musulmans ; le 6e chant renferme deux proclamations adressées par les vainqueurs d'Edesse à Mahomet et au Calife de Bagdad ; le chant 7e est rempli d'imprécations contre les Sarrasins ; dans le chant 8e., Edesse chante des hymnes d'espérance ; elle attend le secours des Francs. — Part. 3, p. 499.

NICÉTAS CHONIATE. (*Histoire de*) — Etat des colonies chrétiennes d'Orient et des Latins ; deuxième croisade : conduite de l'empereur Manuel envers les croisés ; expédition de Frédéric Ier. ; conduite peu loyale de l'empereur Isaac envers ce prince ; crédit du moine Dorithée auprès de l'empereur grec ; dernier traité conclu entre Isaac et Frédéric ; victoire de Frédéric à Icone ; mort et portrait de ce prince; événemens qui amenèrent la conquête de Bizance par les Latins ; des Vénitiens et de leur doge Dandolo ; portrait de l'empereur Alexis ; flotte des Latins devant Constantinople ; incendie de cette ville ; fuite de l'empereur Grec ; Isaac remonte sur le trône ; incendie de la synagogue de Misate ; portraits du jeune Alexis et du vieil Isaac ; Nicolas Cannabe est élu empereur par le peuple de Constantinople; Murzuphle se revêt de la pourpre ; il se prépare à se débarrasser des Latins ; détails sur le siége de Constantinople ; fuite de Murzuphle ; pillage de la ville ; fuite de l'historien Nicetas ; divertissemens des Latins vainqueurs ; description des monumens détruits ou mutilés par les croisés ; partage de l'empire grec entre les princes Latins ; cérémonies pour l'élection d'un empereur ; portrait de Baudouin ; esprit dans lequel Nicetas considère le règne de ce prince ; conquêtes du marquis de Montferrat; puissance de Léon Sgure ; révolte des villes de la Grèce contre les Latins. (De 1118 à 1204.) — Part. 3, p. 402.

ODON DE DEUIL, (*Livre d'*) sur le voyage de Louis VII en Orient. — Préparatifs et départ pour la deuxième croisade ; description remarquable de Constantinople ; peinture des mœurs des Grecs ; défaite de l'armée de

---

DEUXIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Chroniques anonymes.

Chronique de Rouen. — Croisade des enfans en 1213; siège et prise de Damiète; expédition du roi de Navarre; les deux croisades de saint Louis. — Part. 2, p. 465.

Chronique de saint Denis. — Première et deuxième croisade; récit incomplet de la troisième; les deux expéditions de saint Louis. (De 1095 à 1270.) — Part. 2, p. 481.

Chronique abrégee de saint Denis, par un anonyme. — Deuxième croisade; expédition du roi de Navarre. (De 1095 à 1284.) — Part. 2, p. 438.

Chronique de saint Médard, de Soissons. — Quelques détails sur les première, deuxième et troisième croisades; prise de Constantinople par les Latins; croisade d'enfans, précédée d'événemens singuliers; siège de Damiète; expédition de Frédéric II; croisade de Thibault, roi de Navarre; croisade de saint Louis. (De 497 à 1249.) — Part. 2, p. 137.

Chronique de Tours, par un chanoine de Saint-Martin-de-Tours. — Portrait de Charlemagne; pèlerinage de Robert, de Normandie, et de Foulques, comte d'Anjou; troisième croisade; siège et prise de Damiète; récit curieux et intéressant sur la reddition de cette ville. (De l'an premier du monde à 1226.) — Part. 2, p. 388.

Chronique de Salzbourg. — Invasions des Karismiens et des Turcs; lettre du prince d'Elchatay à saint Louis. — Part. 3, p. 195.

Chronique des comtes de Schawembourg. (anonyme.) — Pélerinages du comte Adolphe III. — Part. 3, p. 78.

Chronographe Saxon [*le*] (anonyme. — Deuxième croisade; expédition contre les payens du Nord; de Lisbonne; de Frédéric Ier. (De 1139 à 1187.) Part. 3, p. 62.

Continuation de Guillaume de Tyr. — Divisions entre le roi de Jérusalem et le comte de Jaffa; couronnement de la reine Sybille; prise et bataille de Tibériade; siège de Tyr, d'Ascalon, de Jérusalem; divisions entre Richard et le duc de Bourgogne; bataille de Jaffa; Henri de Champagne visite le Vieux de la Montagne; quatrième croisade; prise de Constantinople par les Latins; Jean de Brienne, roi de Jérusalem; siège de Damiète; expédition de Frédéric II. [Histoire spéciale.] (De 1180 à 1230.) — Part. 2, p. 366.

Expédition d'Asie de l'empereur Frédéric Barberousse, par un auteur contemporain. — Légats du pape en Allemagne; assemblée de Strasbourg; discours de l'évêque de cette ville pour animer le zèle des chrétiens; édit de l'empereur pour l'expédition de la croisade; traité de Nuremberg, conclu entre Frédéric Ier. et l'empereur grec; rendez-vous des croisés à Ratisbonne; sévérité de Frédéric envers les pèlerins et envers ceux qui les attaquent ou les trompent; marche des croisés à travers la Bulgarie; combats qu'ils y soutiennent; Frédéric arrivé à Philippopolis y reçoit la certitude que ses ambassadeurs ont été emprisonnés à Constantinople; lettres arrogantes de l'empereur grec à Frédéric; retour des ambassadeurs au camp; marche victorieuse des Allemands; nouveau traité conclu entre les deux empereurs; les croisés passent en Asie; combats qu'ils y soutiennent contre les Turcs; rixe à Philadelphie; différens traits de bravoure; ambassadeurs du soudan d'Icone; victoires des croisés; trahison des ambassadeurs turcs; disette extrême des Allemands; bataille et prise d'Icone; traité conclu avec le Soudan; marche des croisés

---

TROISIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Bulles des Papes.

QUATRIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Lettres des Papes.

CINQUIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Lettres de divers personnages.

SIXIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Pièces historiques et diplomatiques.

SEPTIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Collections ou recueils d'historiens, avec les noms des éditeurs.

HUITIÈME TABLE ALPHABÉTIQUE.

Chroniques Arabes contenues dans la 4e. Partie.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE

DES CROISADES.

COLLECTION DE BONGARS.

Bongars (Jacques), naquit à Orléans. Il fut considéré comme un des plus habiles critiques de son temps. Ayant été employé près de trente ans, par Henri IV, dans des négociations avec les princes d'Allemagne, il s'acquitta de toutes ses missions avec honneur et succès, et mourut quelque temps après son retour à Paris, en 1612.

Bongars a laissé un recueil considérable de lettres, et a donné ses soins à plusieurs collections importantes, parmi lesquelles on compte celle dont nous nous occupons ici. On doit placer à la tête de tous les monumens de l'histoire des croisades le recueil publié par ce savant, sous le titre de *Gesta dei per Francos, sive orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani historia.... à Jacobo Bongersio. Hanoviæ*, 1611, 2 vol. in-fol.

Cette compilation, dans le temps que Bongars la fit paraître, avait un grand mérite, puisqu'elle contenait tous les historiens originaux des croisades alors connus; mais elle a beaucoup perdu de son prix depuis les heureuses et abondantes moissons qu'ont faites dans ce genre les Duchesne, les Martène et Durand, les Labbe, les Mabillon, les Muratori, etc., etc., et les autres savans qui ont consacré tant de veilles à tirer des manuscrits plus ou moins précieux de l'obscurité et de la poussière.

Bongars a dédié sa collection au roi Louis XIII; il exprime dans sa dédicace les motifs qui l'y ont déterminé. « Je vous » offre cette collection, dit-il au monarque, parce qu'elle » contient de grandes choses saintement entreprises et ache- » vées par de puissans princes, parmi lesquels brillaient les » rois vos aïeux; parce qu'elle rappelle les hauts faits de » *Louis*, parce qu'enfin de tant d'illustres familles de princes » qui assistèrent à ces glorieuses expéditions, Dieu a sauvé » la vôtre seule comme une table sacrée du naufrage gé- » néral. »

Dans une préface qu'il a placée en tête de sa collection, Bongars, après avoir donné des notices assez détaillées sur chacun des historiens qu'il publie, justifie le titre de *Gestes de Dieu par les Francs* (*Gesta Dei per Francos*) qu'il a donné à sa collection. « Nous avons donné à cette collection, » dit-il, le titre de *Gestes de Dieu par les Francs*, titre que » Guibert avait donné lui-même à son histoire, parce que » nous avons pensé qu'il ne pouvait y en avoir ni de plus » exact ni de plus vrai; car Dieu ne dirigea pas les croi» sades comme un de ces événemens plus ou moins impor» tans qu'il règle dans l'ordre général de sa providence; » mais il fut présent aux expéditions des croisés aussi ma» nifestement qu'il dirige les astres. »

Bongars en donne pour preuve l'enthousiasme des chrétiens, l'union de tant de peuples différens sous les mêmes bannières, les victoires et les conquêtes étonnantes des croisés, que tant d'obstacles semblaient devoir arrêter. A qui pourrait-on attribuer de si grandes choses, si ce n'est à Dieu lui-même? S'il a ajouté *par le moyen des Francs*, c'est que la France la première donna l'exemple et l'impulsion à toutes les autres nations, qu'un chef français commanda les premières légions des pélerins, et que ce sont les Français qui, par leur courage et par le nombre, se firent le plus remarquer des nations chrétiennes et des infidèles.

La justification que fait le pieux Bongars du titre qu'il a donné à son ouvrage n'a pas touché Gibbon, qui, dans son humeur philosophique, dit que ce savant eût plus exactement intitulé sa collection : *Gestes du diable par les Francs* (*Gesta diaboli per Francos*).

Nous allons faire connaître les ouvrages renfermés dans cette collection, selon le rang que Bongars leur a assigné. Plusieurs des morceaux qu'il a recueillis ont été réimprimés dans d'autres collections bien plus correctement, et même avec des préfaces, des notes, des éclaircissemens ou additions. Nous nous réservons de les indiquer, lorsque nous rendrons compte de ces collections.

Les Gestes des Francs et des autres peuples qui ont conquis Jérusalem (1).

Le nom de Tudebode était resté long-temps ignoré des savans. Bongars ayant trouvé une copie de cette histoire,

(1) Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum.

l'imprima dans son recueil comme étant l'ouvrage d'un italien, parce que l'auteur s'y montrait favorable à Bohémond. Mais Jean Besli, savant antiquaire, découvrit un ancien exemplaire de Tudebode, et après l'avoir conféré avec l'ouvrage publié par Bongars, il en prouva l'identité dans une dissertation qu'il envoya à Duchesne avec une copie de son manuscrit. Nous renvoyons donc, pour l'analyse de Tudebode, à la collection de Duchesne, où cet ouvrage est plus complet et plus exact que dans Bongars. Nous renvoyons aussi à l'extrait que nous donnerons plus loin d'une histoire de la première croisade que Mabillon a publiée dans son *Museum italicum*, et qui a beaucoup de ressemblance avec celle de Tudebode.

Histoire de Jérusalem, par Robert-le-Moine. (1)

Robert assista au concile de Clermont, tenu par Urbain II, et fut déposé un an après, 1096. On l'accusait, selon quelques érudits, d'avoir violé la règle monastique; selon d'autres, d'avoir employé à son pélerinage les revenus de son monastère. Quoiqu'il en soit, il suivit les croisés à Jérusalem, et lorsqu'il fut de retour, un abbé, qu'il ne nomme point, et qui avait lu une relation peu élégante et incomplète de la croisade (celle de Tudebode sans doute), le pria d'en faire une autre. Robert obéit à ce conseil, et composa l'ouvrage que nous allons analyser. Il s'excuse, dans sa préface, de n'avoir point prodigué les ornemens de la rhétorique; il a mieux aimé, nous dit-il, éclaircir avec simplicité ce qui est obscur, que d'obscurcir en philosophant ce qui est clair. Toutefois, en parlant avec modestie de sa manière de raconter les événemens, il lui échappe un petit mouvement de vanité; il veut qu'en lisant son livre, tout le monde puisse croire qu'on en ferait autant, mais que si par hasard on l'essayait, on n'en pût venir à bout. Si on veut savoir en quel lieu a été composée cette histoire, ajoute notre chroniqueur, on saura que c'est dans une cellule de l'abbaye de Saint-Remy; si on demande le nom de l'auteur, il s'appelle *Robert*.

Dans le prologue qui suit la préface, après avoir parlé de Moïse et d'autres historiens sacrés, Robert-le-Moine dit que depuis le commencement du monde, si l'on excepte le

(1) Roberti monachi historia hierosolymitana.

mystère de la Rédemption, l'expédition des croisés est l'événement qui mérite le plus notre admiration; car ce ne fut point l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu lui-même. L'histoire de Robert-le-Moine commence au concile de Clermont; l'auteur rapporte le discours d'Urbain : nous remarquerons que ce discours ne ressemble point à celui que rapporte l'abbé Guibert, qui était aussi présent. Le souverain pontife s'adresse d'abord aux Français, aux hommes d'en-deçà les monts, à cette nation aimée de Dieu, et distinguée de toutes les autres par sa foi autant que par les avantages de son territoire. Des peuples du royaume des Persans, race maudite, étrangère à Dieu, avaient envahi les terres des chrétiens en Orient, renversé les autels, dépouillé les églises. Les fidèles de ces contrées avaient été livrés aux plus affreux supplices; l'empire grec avait perdu plus de provinces qu'on ne pouvait en parcourir dans un voyage de deux mois. Urbain rappelle à ses auditeurs l'exemple de Charlemagne et de son fils Louis, l'exemple de leurs ancêtres. Il les invite à marcher à la délivrance de la cité royale, *située au milieu du monde;* il leur recommande surtout de n'être retenu par aucun lien, par aucune inquiétude pour leur famille et pour leurs biens; car la gloire des armes et la gloire du ciel doivent être leur récompense. Urbain ne conseille néanmoins le pélerinage de Jérusalem ni aux vieillards, ni aux infirmes; il l'interdit même aux femmes qui l'entreprendraient sans leurs maris, leurs frères ou leurs garans légitimes; il l'interdit aux moines, aux prêtres et aux clercs qui n'auraient pas la permission de leurs supérieurs. « O combien de personnes, s'écrie le chroniqueur, de tous les âges et de toutes les conditions, prirent la croix pendant le concile de Clermont! » Il fait monter à trois cents mille le nombre de ceux qui jurèrent de délivrer la ville sainte. En parlant de Pierre-l'Hermite, Robert nous dit que cet apôtre de la croisade surpassait en piété les abbés et les prélats; car il s'abstenait de pain et de chair, et ne se permettait qu'un peu de vin et quelque nourriture grossière. Godefroi s'élevait au-dessus de tous les autres chefs de la croisade; mais rien n'égalait la modestie du héros chrétien, qui avait le courage d'un lion et la douceur d'un moine. Ce que dit Robert des premières bandes des pélerins, parties sous le commandement de Pierre-l'Hermite et de Gauthier-sans-Avoir, ne présente qu'un récit inexact et incomplet. La première fois que les chrétiens eurent à combattre des mulsumans, ce fut au château d'*Exoro-Gorgo,* près de Nicée. Tous les historiens des croisa-

des parlent de cette circonstance avec de grands détails, et nous montrent les chrétiens, assiégés dans ce château, aux prises avec le tourment de la soif, buvant leur urine, le sang de leurs chevaux et de leurs bêtes de somme. Robert ne néglige aucun détail, et n'épargne pas surtout ce Renaud, qui se rendit aux infidèles, et qui, *frappé seulement avec un brin de paille, recula devant la gloire des martyrs*. La défaite de la troupe de Pierre et de Gauthier n'occupe que très-peu de place dans la narration du moine de Saint-Remy. Il n'oublie point qu'un prêtre, disant la messe, fut massacré par les Turcs dans le camp des chrétiens; *Felix Felicis presbyteri martyrium!*

Après avoir fait connaître le nombre et le nom des princes croisés qui passèrent par l'Italie, Robert nous peint la vive sensation que produisit le premier bruit de la croisade parmi les Normands établis dans la Pouille. Les guerriers de ce pays se livraient aux exercices militaires, et, frappant la terre de leurs lances, ils s'écriaient tous ensemble : *Dieu le veut, Dieu le veut*. Bohemond les haranguait, et leur rappelait la gloire des Francs. Ce prince, ajoute Robert, avait bien vu que cette entreprise n'était pas l'ouvrage des hommes ; aussi les seigneurs de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile accouraient en foule pour prendre la croix: le duc Roger craignit de rester seul dans son duché avec les femmes et les enfans. Robert emploie souvent dans son récit les expressions de l'Ecriture, et ses citations sont quelquefois heureuses. Il peint très-bien l'affluence des croisés, par ces paroles d'Isaïe : « Je dirai à l'aquilon, donnez-moi mes enfans, et au midi, ne les empêchez pas de venir. Amenez mes fils des climats les plus éloignés, et mes filles des extrémités de la terre. » L'historien raconte l'arrivée des princes francs à Constantinople, et la marche de Bohémond à travers la Grèce. Les croisés normands brûlèrent des hérétiques enfermés dans un château; « et cette violence, dit Robert, ne leur fut pas imputée à crime; car la détestable doctrine de ces gens-là s'étendait comme une plaie. » (C'était des pauliciens, qui vinrent plus tard jusque dans le Languedoc, et furent connus sous le nom d'Albigeois. » Bohémond ayant devancé les siens à Constantinople, l'armée des pélerins le reçut *comme une mère reçoit son fils unique*; le prince de Tarente versa des larmes de joie, et prononça devant les chefs de la croisade plusieurs discours que le chroniqueur a soin de nous rapporter.

Nous ne rappelerons point ici ce que nous avons dit d'après Robert et les autres historiens du temps sur les divi-

sions qui s'élevèrent entre les princes croisés et l'empereur Alexis. Celui-ci voulut que les chefs de l'armée chrétienne lui jurassent foi et hommage; à cette proposition, le comte de Saint-Gilles menaça de détruire Constantinople; « mais, dit Robert, ce n'était pas une raison suffisante pour renverser une cité royale, pour enlever ou pour livrer aux flammes les reliques, les saints trésors que renfermait cette ville. » A la fin, Raymond jura *que ni lui, ni les siens n'attenteraient ni à la vie, ni à l'honneur, ni aux possessions d'Alexis*; de son côté l'empereur jura que *jamais de sa vie il n'outragerait les pélerins du Saint-Sépulcre, et qu'il ne souffrirait pas qu'on leur fît le moindre outrage*, ajoutant qu'il les accompagnerait dans leur expédition, et qu'il leur fournirait, autant qu'il pourrait, ce qui leur serait nécessaire. Tous les princes francs prêtèrent serment de foi et hommage à l'empereur; le moine de Saint-Remy les justifie en ces termes: « Qu'on ne s'étonne point du serment de tant d'illustres princes; si on y réfléchit, on verra qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. En effet, ils allaient entrer dans une terre déserte, où ils ne devaient rencontrer que la misère et la stérilité. » Cette justification nous prouve que les princes n'avaient prêté leur serment qu'avec une grande répugnance, et que leur soumission n'était pas généralement approuvée. Nous ajouterons que l'obstination d'Alexis à exiger des sermens qu'on ne devait point tenir, ne fit qu'indisposer les Francs contre lui, et qu'elle fut une des premières causes de cette haine qui dura si long-temps, et qui devint à la fin si funeste aux Latins et aux Grecs.

En racontant la marche des croisés sur Nicée, le chroniqueur dit que Godefroi, ne découvrant aucun chemin par où pût passer l'armée, envoya quatre mille hommes avec des haches, des sapes et autres instrumens de fer, pour ouvrir un chemin dans cette terre hérissée de rochers et couverte de précipices, et que des croix de bois furent plantées sur la route pour marquer le passage des pélerins. Les croisés durent la conquête de Nicée moins à leur valeur qu'à la protection divine. L'historien rappelle en passant le concile qui eut lieu dans cette ville sous l'empereur Constantin, et ajoute qu'il était bien juste que la cité où trois cent dix-huit évêques avaient soutenu la foi chrétienne contre des novateurs, fût rendue à la sainte église, son ancienne mère. « Cette réintégration, dit Robert, fut con-
» sacrée par le martyre d'un grand nombre de croisés qui
» périrent dans le siège. » Le chroniqueur décrit avec quelques détails la victoire que les chrétiens remportèrent

à Dorylée. « Oh ! que de corps étendus dans la poussière ! s'écrie l'historien, que de têtes coupées, que de membres mutilés ! » Après cette bataille, ceux qui étaient pauvres devinrent riches ; ceux qui étaient demi-nus, portèrent des vêtemens de soie. Les prêtres et les clercs adressèrent à Dieu des actions de grâces dans une hymne ou une prière que nous rapporte Robert : « C'est à toi, ô Seigneur, que les louanges sont dues ; c'est toi qui as jeté l'effroi parmi tes ennemis, et c'est ta droite qui les a terrassés ; tu as été avec nous comme un guerrier invincible, et, dans ta miséricorde, tu as été le chef et le bouclier de ton peuple. » On trouve dans presque tous les historiens de la première croisade un discours adressé par le sultan de Nicée aux Arabes, qui lui reprochaient d'avoir pris la fuite : « Vous ne connaissez point les Francs ; leur courage est divin ou diabolique ; les avions-nous déjà vaincus pour leur préparer des chaînes ? cette nation innombrable, qui ne craint ni la mort ni l'ennemi, est sortie tout-à-coup des montagnes, et, sans hésiter, elle s'est précipitée sur nos bataillons. Quel œil peut supporter l'éclat de leurs armes ! leurs lances brillent comme des astres étincellans ; leurs boucliers jettent des feux semblables à ceux de l'aurore printanière ; le bruit de leurs armes est plus redoutable que celui de la foudre ; lorsqu'ils se préparent au combat, ils élèvent leurs lances, marchent à la file, et se taisent comme s'ils étaient sans voix ; ils se précipitent sur leurs ennemis comme des lions poussés par la faim, etc. »

Les croisés, en continuant leur marche, manquaient de vivres. Robert nous dit qu'ils étaient réduits à se nourrir des épis de la moisson, qu'ils froissaient dans leurs mains. Le manque d'eau, la chaleur firent périr les chevaux et les bêtes de somme ; les cavaliers prenaient pour monture des bœufs ; ils se faisaient porter par des béliers et des chiens du pays, plus grands et plus forts que ceux d'Europe. Après avoir parlé de la prise de Tarse et de Malmistra, des querelles de Baudouin et de Tancrède, l'historien décrit, d'une manière pittoresque, la marche de l'armée chrétienne à travers les précipices, les bois et les rochers escarpés du mont Taurus. Le chemin n'avait d'espace que pour y poser un seul pied ; les soldats jetaient loin d'eux leurs cuirasses ; aucun cheval, aucune bête de somme ne pouvait les suivre ; la tête et la queue de l'armée étaient séparées l'une de l'autre par une journée de marche.

Ce que nous venons d'analyser est renfermé dans les trois premiers livres de Robert. Le quatrième, le plus intéressant

de cette histoire, est consacré au siège d'Antioche. Comme la ville résista aux premiers assauts, la disette se fit bientôt sentir parmi les pélerins; on allait chercher des vivres dans le pays des infidèles; mais toutes ces ressources ne suffisaient point. Robert s'arrête longuement sur la désertion de Guillaume-le-Charpentier et de Pierre-l'Ermite, qui ne purent supporter la famine. Au milieu de leurs misères, les pélerins reçurent une bonne nouvelle, celle de l'arrivée d'un grand nombre de musulmans, qui venaient au secours d'Antioche, et qui lui apportaient des vivres. Alors on vit se lever et sauter de joie des hommes qui ne pouvaient plus marcher; ils élèvent leurs mains vers le ciel, et les frappent l'une contre l'autre en signe de victoire. Plusieurs détachemens de guerriers sortent du camp, mettent en fuite les Sarrasins, et reviennent bientôt chargés de provisions. Robert décrit plusieurs combats; le plus sanglant fut celui qui s'engagea sur la route du port Saint-Siméon. Les chrétiens, d'abord vaincus, revinrent à la charge. Ce fut alors que les épées, forgées dans le pays des Francs, ne purent se rassasier de carnage; les morts restaient debout entre les vivans, tant on se pressait sur le champ de bataille. Robert se plaît à nous décrire l'exploit gigantesque de Godefoi, qui pourfendit un sarrasin semblable à Goliath pour l'audace, la force et la stature. Comme on s'était battu près du pont de l'Oronte, les arches de bois se trouvèrent encombrées de cadavres qui arrêtaient le fleuve dans sa course, et faisaient même rétrograder les flots. Le lendemain de la bataille, les morts ensevelis avec leurs vêtemens et leurs armes, près d'une mosquée bâtie hors de la ville, furent exhumés par les chrétiens. On portait en triomphe, dans le camp, les dépouilles et les têtes des vaincus. A ce spectacle, les assiégés, livrés au désespoir, invoquaient leur prophète Mahomet; mais leur Mahomet ne pouvait rendre la vie à ceux que le Christ avait fait tomber sous la main de ses guerriers. Tel est, en abrégé, le récit de Robert-le-Moine.

Au commencement de son cinquième livre, l'auteur parle de l'ambassade du calife du Caire. Un homme vint au camp des croisés annonçant pour le lendemain l'arrivée des députés musulmans et demandant pour eux sûreté et protection. Les chefs répondirent que les ambassadeurs pouvaient se présenter sans crainte. Alors les pélerins parèrent leurs tentes de divers ornemens, attachèrent des écus à des pieux fixés en terre pour s'exercer le lendemain au jeu de la quintaine, c'est-à-dire à la course à cheval. (Voyez dans le sixième

volume de notre histoire, le chapitre intitulé : *Divertissemens des croisés*). Ils ne manquèrent point de préparer des dés et des échecs. Les guerriers, se livrant à des attaques simulées, faisaient voltiger leurs chevaux en tournoyant, et couraient avec leurs lances les uns sur les autres. « Tout » cela, dit le chroniqueur, avait pour but de montrer que » des gens qui s'occupaient ainsi n'avaient aucune peur. » Tels étaient les exercices de la jeunesse, poursuit Robert; les hommes plus mûrs, assis ensemble, s'entretenaient des questions qui demandaient la sagesse et la prudence. Les envoyés du Caire furent surpris de trouver des jeux et de la gaîté au milieu de ces guerriers qu'on leur avait peints comme en proie à la famine et à la misère. Dans le discours qu'ils adressèrent aux princes, les députés s'étonnaient que des hommes qui prenaient le nom de pélerins, s'avançassent, le glaive à la main, vers le sépulcre de leur Dieu. « Si vous » voulez venir à Jérusalem avec le bâton et la besace, di- » saient-ils aux croisés, vous trouverez de grands honneurs » et abondance de toutes choses; on vous accordera la li- » berté de parcourir toute la ville sainte. Si vous persistez » à vouloir vous y rendre par la force, craignez la puissance » terrible des Babyloniens et du roi des Persans. » La fierté des Latins fut blessée d'un pareil langage. Les chefs répondirent qu'aucune puissance humaine ne pouvait les épouvanter et qu'ils étaient envoyés pour rendre au Christ son ancien héritage. « Nous nous confions, ajoutaient-ils, en » celui qui a instruit notre main à combattre et qui rend » notre bras fort comme un arc d'airain; le chemin s'ou- » vrira à nos épées, les scandales seront effacés, et Jérusa- » lem tombera en notre pouvoir. »

Le moine de Saint-Remy est le seul qui parle de la trève, qui eut lieu entre la garnison et les assiégeans. Cette trève fut rompue par la mort de Walon, surpris et massacré par les Turcs. Rien n'est plus touchant que le désespoir que fit éclater l'épouse de Walon en présence de l'armée chrétienne. « Comment, s'écriait-elle, a-t-il mérité de mourir sans combat!... O Marie! purifie son âme, et obtiens pour lui le martyre.... Oh! que j'eusse été heureuse de lui fermer les yeux, de laver ses blessures de mes larmes, d'en arroser ses mains et ses vêtemens, et de confier au sépulcre ses membres chéris! » Après avoir parlé de la rupture de la trève, Robert parle des liaisons que le prince de Tarente entretint avec Phirous. Bohémond, dit-il, avait de fréquens entretiens avec ce dernier, qui lui demanda un jour où était placé le camp de cette armée innombrable de guer-

riers tout blancs, qui venaient au secours des chrétiens dans toutes les batailles. « Crois-tu, lui répondit Bohémond, » qu'il existe une armée autre que celle que tu vois! — Par » Mahomet, répliqua le sarrasin, si ces guerriers étaient » ici, toute cette plaine en serait couverte. Ils ont tous des » chevaux blancs d'une rapidité étonnante, des vêtemens » et des armes de la même couleur. Ils sont cachés peut- » être, pour que l'on ne connaisse pas toutes vos forces. » Au nom de la foi que tu as en Jésus-Christ, dis-moi où » leur camp est placé? » Bohémond, inspiré par le Saint-Esprit, et voyant que la vision du sarrasin venait de Dieu lui-même, lui répondit: « Quoique tu sois étranger à notre » religion, néanmoins puisque tu es animé d'un si bon es- » prit, je vais te découvrir un mystère de notre foi. Cette » armée que tu as aperçue ne demeure point sur la terre, » mais dans les régions célestes. Tous ceux qui souffrent le » martyre pour Jésus-Christ, combattent partout les incré- » dules. Leurs porte-enseignes sont George, Démétrius et » Maurice, qui combattirent et furent décapités pour Jé- » sus-Christ. Toutes les fois que nous en avons besoin, ils » fondent sur les ennemis. Pour te persuader de la vérité, » cherche leur camp dans les plaines, aujourd'hui, demain, » quand tu voudras. Si tu le trouves, fais-moi rougir de » mon mensonge. Demain, s'il est nécessaire, tu les verras » encore paraître dans le combat: d'où peuvent-ils venir » si promptement, si ce n'est des célestes demeures? Le » sarrasin dit alors à Bohémond: S'ils viennent du ciel, où » prennent-ils tous ces chevaux blancs, ces boucliers et ces » étendards? — Tu me demandes de trop grandes choses, » et qui surpassent mon entendement, répondit le prince » de Tarente; si tu veux, voici mon chapelain qui va te » répondre. » Ici le chroniqueur fait prendre la parole au chapelain de Bohémond, qui commence un petit traité sur la manière dont Dieu envoie les anges et les âmes béatifiées sur la terre. « Leur secours est-il nécessaire dans un com- » bat, dit le chapelain, ils se revêtent de l'armure de che- » valier, et se précipitent dans la mêlée. Annoncent-ils la » paix? ils paraissent avec l'étole et l'aube des prêtres, ou » la robe des pélerins. » Ce fut à la suite de cette conversation que Phirous se décida à livrer Antioche. Robert raconte l'invasion de trois tours de la ville par une poignée de braves, à la tête desquels était un certain Foucher de Chartres, qui, selon l'auteur, monta le premier par l'échelle de corde. Il parle de la mort des deux frères de Phirous, égorgés par les soldats chrétiens, et de l'apparition d'une comète qui annon-

çait une grande révolution. « Ce fut à la lueur de ce signe » céleste, dit Robert, que l'armée chrétienne entra dans » Antioche, par la vertu de celui qui brisa les portes de » l'enfer. »

Dans le sixième livre, Robert, après avoir célébré le dévoûment de Phirous et le triomphe des chrétiens, parle de l'arrivée de Kerbogath et de son armée innombrable. Le prince de Mossoul était plein de confiance dans la victoire; il envoya au calife de Bagdad et au roi de Perse quelques armes rouillées des chrétiens, comme un gage des triomphes qui attendaient les musulmans : « Vous pouvez, disait-il » dans son message, vous livrer aux paisibles voluptés du » sérail, et engendrer en paix des enfans, qui combattront » à leur tour les chrétiens, si ceux-ci, ou leurs fils, reve- » naient jamais en Asie. » Lemoine Robert rapporte une conversation entre Kerbogath et sa mère, instruite dans la connaissance de l'avenir et dans l'art des enchantemens. La princesse musulmane représentait à son fils les dangers auxquels il s'exposait en attaquant les chrétiens, et pour le convaincre elle lui citait des passages de l'Ecriture : Robert parle de cette conversation comme s'il l'avait entendue lui-même. Elle se trouve d'ailleurs répétée par des chroniqueurs contemporains, tels que Baudri, Tudebode, Guibert de Nogent, etc. Le tableau que trace Robert de la famine qui se faisait sentir dans Antioche, a quelque chose d'effrayant. « Les visages des soldats maigrissent; leurs bras sont dé- » faillans, et leurs mains tremblantes peuvent arracher à » peine l'herbe des champs, les feuilles des arbres et les ra- » cines des plantes.... Les mères suspendaient à leurs ma- » melles leurs enfans périssant de faim; mais les enfans ne » trouvaient rien dans les mamelles de leurs mères, et » fermaient les yeux en palpitant. » Etienne, comte de Blois, qu'une maladie avait retenu à Alexandrette, se hâta de s'éloigner. Comme il trouva l'armée de l'empereur grec à Philomélium, il dit à Alexis que tous les chrétiens enfermés dans Antioche étaient morts, ou sur le point de mourir; et qu'aucune puissance humaine ne pouvait les délivrer. A cette nouvelle, Gui, frère de Bohémond, fut tellement accablé par la douleur, qu'il tomba à terre comme s'il eût été frappé d'un coup mortel. Ayant ensuite repris ses sens, il se meurtrissait les joues, s'arrachait les cheveux, et il s'écriait en versant un torrent de larmes : « Dieu tout-puis- » sant, où est ta vertu? Si tu es tout-puissant, pourquoi » permets-tu ces maux? Quel roi, quel empereur, quel » maître a jamais permis que sa famille pérît ainsi miséra-

» blement, s'il pouvait la secourir? Qui voudra désormais
» être ton soldat et ton pélerin? O Bohémond! honneur des
» autres chefs, couronne des sages, gloire des soldats, con-
» solation des affligés, force des armées, ornement du
» monde, pourquoi es-tu malheureux jusqu'à devenir le
» jouet des Turcs? Hélas! hélas! pourquoi faut-il que je te
» survive? Sans toi, quelle douceur aura pour moi la vie?
» Quel charme trouverai-je dans la gloire? Que me fera
» cette douce lumière du ciel? Grand Dieu! s'il avait dit
» vrai, le comte de Blois, ce trompeur et ce fugitif (*nuga-*
» *cissimus et fugitivus*), que deviendrait le pélerinage de ton
» saint tombeau? O Bohémond! à quoi t'a servi la foi que
» tu as en Jésus-Christ? O empereur! ô guerriers illustres
» qui pleurez avec moi le trépas de nos frères, qui d'entre
» vous peut croire qu'une si nombreuse armée ait péri de la
» sorte? Si tous les peuples de l'Orient avaient attaqué nos
» guerriers dans les plaines de l'Asie, ceux-ci auraient pu
» succomber, mais ils auraient vendu chèrement leur vie.
» Maintenant ils avaient une ville où ils pouvaient se dé-
» fendre, et ils ont tous péri! O empereur! sois sûr que si
» les Turcs ont tué les nôtres, il est peu resté d'infidèles;
» ainsi ne crains point de marcher, car tu pourras reprendre
» Antioche. » Malgré la longueur de ce discours, il nous a paru trop curieux pour ne pas le transcrire en entier. Le chroniqueur ajoute qu'Alexis refusa de suivre le conseil de Gui, et que, sur la foi d'un *fugitif* et d'un *menteur*, il ordonna la retraite. Les croisés, renfermés dans Antioche, luttèrent, dit Robert, pendant vingt-cinq jours avec l'ennemi et la faim, avec le glaive et le désespoir.

Si la poésie avait prêté ses brillantes couleurs au septième livre de Robert-le-Moine, on pourrait le comparer sans désavantage avec les plus grands tableaux de la Jérusalem délivrée. Ici, rien ne manque pour l'épopée; le grandiose des événemens se mêle à tout le merveilleux des apparitions. Robert raconte les visions, les prodiges qui firent renaître l'enthousiasme parmi les pélerins, et la victoire que l'armée chrétienne remporta sur le prince de Mossoul. « Jésus-Christ
» apparut à un prêtre endormi dans l'église de la sainte
» Vierge et de l'apôtre Pierre. Jésus dit au prêtre : Me re-
» connais-tu? Non, répondit le prêtre; Seigneur, qui êtes-
» vous? Alors une croix parut sur la tête du Sauveur, et
» Jésus dit encore à Pierre : Me reconnais-tu? Celui-ci ré-
» pondit : Je ne vous reconnais pas autrement, si ce n'est
» que je vois sur votre tête une croix comme dans les sain-
» tes images qui sont faites en l'honneur de notre Seigneur

» Jésus-Christ. Regarde-moi, je suis le Sauveur, lui dit » Jésus. A ces mots le prêtre se jette à ses pieds, et l'im- » plore en faveur des croisés. Ne sais-tu pas, poursuivit » Jésus, que c'est moi qui ai livré Nicée aux chrétiens, qui » leur ai ouvert les portes d'Antioche? J'ai permis qu'ils » éprouvassent de grandes misères et de grands obstacles, » qu'ils se sont souillés avec des femmes chrétiennes et » païennes, et que leurs péchés m'ont beaucoup déplu. » Alors la mère de Jésus, pleine de miséricorde, tomba » avec saint Pierre aux pieds de son fils, le conjurant de » prendre pitié du peuple de Dieu. Je vous rends grâce, » Seigneur, ajouta Pierre, d'avoir remis mon église en la » puissance de ses serviteurs, cette église qui fut si long- » temps souillée par les crimes des Païens. Maintenant les » anges et les apôtres, mes compagnons, se réjouissent » dans le ciel. Alors le Seigneur dit au prêtre : Va, et dis à » mon peuple qu'il revienne à moi, et je reviendrai à lui. » Avant cinq jours je lui enverrai un secours suffisant. Qu'il » chante, en attendant, le psaume : *Nos ennemis se sont ras- » semblés, et se glorifient dans leurs forces, etc.* » Après cette apparition, le prêtre s'éveilla en sursaut, et implora les lumières du Saint-Esprit. Il se rendit le même jour auprès des chefs de l'armée chrétienne, et leur dit ce qui lui était arrivé, se soumettant à tous les genres de tourmens pour attester la vérité de sa vision. Un pélerin, nommé Pierre Barthélemy, s'adressa au peuple assemblé, et lui parla ainsi : « Peuple » de Dieu, écoute ma voix : tandis que les croisés assié- » geaient Antioche, l'apôtre saint André m'apparut, et me » dit : Bonhomme, écoute et comprends-moi. Je lui répon- » dis : Qui êtes-vous ? Tu vois devant toi, poursuivit-il, » l'apôtre saint André. Le saint ajouta : Mon fils, quand la » ville sera prise, tu iras sur-le-champ à l'église de saint » Pierre, et dans l'endroit que je te montrerai, tu trou- » veras la lance avec laquelle on perça le flanc du Sauveur. » Voilà ce que m'a dit l'apôtre. Pour moi, je n'ai voulu » parler à personne de ma vision, croyant que ce n'était » qu'un vain songe, mais cette nuit même saint André m'a » apparu de nouveau, en me disant : Viens, et je te mon- » trerai le lieu où la lance est cachée, comme je te l'ai pro- » mis. Hâte-toi de la découvrir, car la victoire doit ac- » compagner ceux qui la porteront. » Robert raconte en peu de mots la découverte de la sainte lance. Il parle du feu céleste qui, venant de l'Occident, tomba dans le camp des infidèles; et rapporte comment Bohémond obligea les chrétiens à se montrer sur les remparts, en faisant mettre le feu à tout un quartier de la ville. D'après le récit de Robert,

les deux députés envoyés à Kerbogath lui parlèrent avec la fierté la plus audacieuse, et celui-ci, transporté de fureur, les chassa de son camp.

Un provençal, pressé par la faim, était sorti d'Antioche, et après avoir abjuré la foi chrétienne, il s'était rendu auprès de Kerbogath; il lui avait dit que les croisés, réduits aux dernières extrémités, ne songeaient plus qu'à fuir. Lorsque Kerbogath vit les soldats chrétiens défiler en ordre de bataille, il demanda au provençal le nom de chacun des corps de l'armée. Les cuirasses et les lances réfléchissaient alors les rayons du soleil: l'éclat des armes éblouissait les yeux. Le chef des Sarrasins frémit en lui-même, et dit à ceux qui l'entouraient: « Cette nation est nombreuse et bien armée; » elle a plutôt l'air de vouloir combattre que de fuir. » Puis se tournant vers le provençal: « Misérable imposteur! lui » dit-il, tu m'as menti sur ces hommes, quand tu m'as dit » qu'ils mangeaient leurs chevaux, et que, tourmentés par » la faim, ils se disposaient à la fuite. Par Mahomet, ton » mensonge retombera sur ta tête. » Aussitôt Kerbogath fit approcher un soldat, et lui ordonna de décapiter le transfuge.

Au commencement de la bataille, Robert fait tenir à l'évêque du Puy un discours adressé aux combattans: « Nous » qui avons été baptisés en Jésus-Christ, leur dit-il, nous » sommes tous enfans de Dieu, nous sommes tous frères, » qu'une affection réciproque unisse tous ceux qu'a liés un » nœud spirituel. Dans l'extrémité où nous sommes, com» battons pour nos âmes et pour nos corps. Souvenez-vous » de tous les maux que vous avez soufferts pour vos péchés; » comme Dieu vous l'a fait connaître par des visions célestes. » Maintenant vous êtes purifiés et réconciliés avec Dieu; » que craignez-vous? celui qui mourra ici sera plus heureux » que celui qui survivra, car il quittera une vie passagère » pour entrer en possession des biens éternels. Celui qui » survivra remportera la victoire sur les ennemis, et il s'en» richira de leurs dépouilles. Prenez donc courage, car le » Tout-Puissant vous enverra les légions célestes qui vous » vengeront de vos ennemis. Aujourd'hui de vos propres » yeux vous verrez cette sainte milice, et lorsqu'elle viendra, » ne craignez point le bruit terrible qu'elle fera autour de » vous. La vue de l'homme est éblouie par la présence des » habitans du ciel; mais vous ne devez pas être surpris de » les voir, parce que dans d'autres périls ils sont venus à » votre secours. Voyez comment vos ennemis, le cou tendu » comme des cerfs et des daims qui paissent, vous regardent » avec effroi, plus disposés à la fuite qu'au combat. Préci-

» pitez-vous donc au milieu d'eux au nom de Jésus-Christ, et » que le Tout-Puissant soit avec nous. » Toute l'armée, après avoir entendu ce discours, répondit : *Amen*. Vient ensuite le récit de la bataille, où l'on vit en effet, au rapport de Robert, paraître une légion céleste. Il dit que les Sarrasins, à la vue de la sainte milice, se hâtèrent de prendre la fuite. Le chroniqueur, dans sa narration, ne néglige aucun détail important, et le tableau qu'il fait de la valeur des croisés s'anime toujours des impressions d'un témoin oculaire. « Pour » raconter les exploits de Godefroi, de Bohémond et de cette » brillante milice, dit Robert, la langue, la main et les » pages ne suffiraient point. Tous nos frères étaient actifs, » aucun n'était timide ; plus on tuait d'ennemis, plus on en » voyait reparaître : ils renaissaient comme les moucherons » dans la pourriture. O vertu du Tout-puissant ! poursuit » Robert, tes soldats, affaiblis par un long jeûne, poursui- » vent des ennemis nourris dans l'abondance (*tumentes adipe » et pinguedine*), et ceux-ci, en fuyant, n'osent point tour- » ner les regards vers les richesses qu'ils sont forcés d'aban- » donner. De même que l'on dépouille les animaux, les » soldats chrétiens arrachaient la peau aux infidèles. Le sang » ruisselle de leurs corps, les chevaux, dans leur course » rapide, font voler la poussière, le ciel est obscurci, et » cette demi-nuit forme comme un crépuscule. » Robert dit que cent mille cavaliers restèrent sur le champ de bataille ; mais qu'on n'a point compté le nombre des fantassins qui périrent, parce que c'eut été trop ennuyeux : *propter fastidium*.

Avant d'arriver à la fin du septième livre, Robert raconte plusieurs excursions faites par les croisés en Syrie. Il parle de la mort de l'évêque du Puy et de la prise d'Albarie par Raymond de Saint-Gilles. Le comte ordonna de couper la tête à tous ceux qui refuseraient d'embrasser la foi chrétienne. Des enfans et de jeunes vierges perdirent alors une vie qui devait durer long-temps, *vita longi temporis*. « Ainsi, » ajoute froidement le chroniqueur, fut purifiée et rendue » à notre culte la ville d'Albarie : *sicque mundata est civi- » tas*. »

Dans son huitième livre, le moine Robert parle des dissentions qui s'élevèrent entre Bohémond et Raymond de Saint-Gilles au sujet de la possession d'Antioche. La prise de Marrah tient assez de place dans la chronique que nous analysons. En racontant les combats que livrèrent les croisés sous les murs de cette ville, l'auteur parle d'un chasseur nommé Everard, si habile à tirer les sons du cor qu'il était parvenu à imiter le tumulte des voix ; ces sons confus et

prolongés excitaient le courage des croisés et jetaient l'effroi dans les rangs de l'ennemi. L'historien donne beaucoup d'éloges au chevalier Geoffroi de la Tour, qui, durant ce siège, fit des prodiges de bravoure. (Ce fut ce même Geoffroi qui délivra un lion. Voyez notre extrait de la *Grande Chronique belge*, troisième partie). Ce fut lui qui le premier monta sur les murs de la ville, malgré les traits et les flèches que lançaient les assiégés.

Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir devant Marrah; aussi usèrent-ils de la victoire avec toutes les fureurs de la vengeance. Le chroniqueur trace une peinture horrible des excès qui souillèrent le triomphe des pélerins. « Les nôtres » parcouraient les rues, les places, les toîts des maisons, se » rassasiant de carnage comme une lionne à qui on a enlevé » ses petits; ils taillaient en pièces et mettaient à mort les » enfans, les jeunes gens, et les vieillards courbés sous le » poids des années; ils n'épargnaient personne, et pour » avoir plutôt fait, ils en pendaient plusieurs à la fois à la » même corde. Chose étonnante! spectacle merveilleux! de » voir cette multitude si nombreuse et bien armée, se lais- » ser tuer impunément, sans qu'aucun d'eux fît résistance. » Les nôtres s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient; ils » ouvraient le ventre aux morts et en tiraient des bysan- » tins et des pièces d'or. O détestable cupidité de l'or! des » ruisseaux de sang couraient dans toutes les rues de la » ville, et tout était jonché de cadavres. O nations aveu- » gles et toutes destinées à la mort! De cette grande mul- » titude il n'y en eut pas un seul qui voulut confesser la foi » chrétienne. Enfin Bohémond fit venir tous ceux qu'il avait » invités à se renfermer dans la tour du palais; il ordonna » de tuer les vieilles femmes, les vieillards décrépis, et ceux » que la faiblesse de leur corps rendait inutiles; il fit ré- » server les adultes en âge de puberté et au-dessus, les hom- » mes vigoureux, et ordonna qu'ils fussent conduits à An- » tioche pour être vendus. Ce massacre des Turcs eut lieu » le 12 décembre, jour de dimanche; cependant tout ne » put être fait ce jour là : le lendemain les nôtres tuèrent » tout. » Ce dernier trait achève de caractériser la barbarie des pélerins de la première croisade.

Bohémond et Raymond, ainsi que les autres chefs, se réunirent dans la ville de Rugia, pour mettre fin à de tristes querelles; mais les deux princes ne purent s'accorder. Robert s'étend assez longuement sur plusieurs expéditions contre les villes voisines; et sur la terreur qui forçait les émirs à envoyer aux chrétiens des ambassadeurs pour leur offrir des présens et se soumettre à eux. Les croisés ne leur pro-

mettaient rien, et ils annoncèrent au roi de Tripoli qu'il n'y avait point de paix pour lui, s'il ne se faisait pas chrétien. « Le comte de Saint-Gilles, ajoute Robert, désirait beaucoup » son domaine. » Comme Maraclée et Tortose se rendirent aux croisés sans que les chefs de l'armée fussent présens, l'auteur ne manque pas d'admirer la puissance de Dieu qui se servait des faibles pour abattre les ennemis. Robert dit un mot du siège d'Archas, de celui de Giblet, et décrit un combat livré sous les murs de Tripoli, dans lequel le sang rougissait le ruisseau qui coulait dans la ville, et se mêlait même à l'eau des citernes. On prend enfin la route de Jérusalem; Robert donne l'itinéraire de l'armée depuis Tripoli jusqu'à la capitale de la Judée. Arrivés à Ramla, les croisés nommèrent un évêque pour cette ville en l'honneur de saint Georges dont ils célébrèrent le martyre; ils lui donnèrent la dîme de tout ce qu'ils avaient.

« Bon Jésus! s'écrie Robert avec transport en commen- » çant son neuvième livre, lorsque les chrétiens virent ton » camp et les murs de cette Jérusalem terrestre, que de » larmes coulèrent de leurs yeux! bientôt poussant des cris » joyeux, et s'inclinant vers la terre, ils saluèrent le saint » tombeau; et toi qui y demeuras trois jours, ils t'adorèrent » comme assis à la droite de ton père, et devant un jour venir » juger les vivans et les morts. Il est bien évident qu'alors tu » arrachas à tous leur cœur de pierre, pour leur donner un » cœur de chair. » En parlant de la soif qui tourmentait les chrétiens sous les murs de Jérusalem, l'auteur dit qu'ils creusaient la terre, qu'ils appliquaient à des mottes humides leur bouche brûlante, et qu'ils recueillaient avec leurs lèvres la rosée qui, pendant la nuit, avait humecté le marbre. Il ajoute que la plupart jeûnaient autant qu'ils pouvaient, parce que le jeûne apaisait leur soif. A la peinture qu'il fait du massacre des infidèles, il mêle de révoltantes images. « Il y eut, dit-il, tant de sang répandu dans le temple de Sa- » lomon, que les corps morts y nageaient portés çà et là » sur le parvis. On voyait flotter des mains et des bras cou- » pés qui allaient se joindre à des corps qui leur étaient » étrangers; de sorte qu'on ne pouvait distinguer à quel » corps appartenait un bras qu'on voyait se joindre à un » tronc. Les soldats eux-mêmes qui faisaient ce carnage, » supportaient à peine la fumée qui s'en exhalait. » Après avoir parlé du massacre des habitans et du pillage de la ville dite *pacifique*, Robert nous représente les croisés se rendant au calvaire, marchant sur les genoux, et répandant des larmes à l'aspect du saint tombeau. Le lendemain de la

conquête, on immola les Sarrasins réfugiés sur la plate-forme du temple. « Leur foule éperdue, dit Robert, aurait » volontiers pris la fuite, si elle avait eu des ailes; mais ceux » à qui la nature avait refusé des ailes, ne purent éviter une » affreuse mort. » Au sujet de l'élection de Godefroi qu'il appelle toujours *dux ducum, miles militum*, le chroniqueur dit que ce prince honorait plus la dignité royale que la dignité royale ne l'honorait: il ajoute que si tous les rois de la terre s'étaient trouvés réunis, on l'aurait jugé digne de leur commander.

Robert décrit assez longuement la bataille d'Ascalon, et remarque que l'émir de Babylone fut vaincu, à l'heure même où le Sauveur du monde renversa en mourant la puissance de l'enfer. Voyez, pour la description de la bataille, le IVe livre de notre histoire. Le chef des Égyptiens que Robert s'amuse à appeler *Demens*, à cause du mot *Clemens* qui était son nom, n'avait pu croire d'abord à l'audace des chrétiens qui étaient venus lui offrir le combat; pendant que ses soldats périssaient sous le glaive des croisés, il se plaignait amèrement, si l'on en croit le chroniqueur, d'être abandonné de Mahomet. « O Mahomet! s'écriait-il, où est donc ta puis» sance et celle de ton Dieu? Pourquoi as-tu délaissé ton » peuple pour être massacré, détruit, anéanti par la nation » la plus misérable, par la dernière des nations? O gloire » de Babylone! tu es souillée! tes héros ne sont plus, et ils » ont été vaincus par ces hommes que naguère nous vîmes » arriver avec le bâton et la panetière.... Mais sont-ils des » hommes, ceux qui ont tant de puissance? non, ce sont » des dieux infernaux. L'abîme ténébreux s'est ouvert, et il » en est sorti ce peuple barbare. Si c'étaient des hommes, » ils craindraient la mort; mais ils sont sortis de l'enfer, et » ils ne craignent point d'y rentrer. O Mahomet! quel culte » ne t'avons-nous pas rendu? quelles offrandes n'avons-nous » point portées sur tes autels? Serait-il vrai que le pouvoir » du *crucifié* fût plus grand que le tien?.... O Jérusalem! » cité infidèle et perfide, s'il arrive jamais que tu tombes à » notre pouvoir, toi et le tombeau de ton Dieu, vous serez » détruits de fond en comble. » Il est à remarquer que ce discours singulier dont nous venons de rendre l'esprit, a beaucoup de ressemblance avec les plaintes que Gui, frère de Bohémond, adressait à Jésus-Christ, en apprenant les malheurs d'Antioche. Le chroniqueur a soin de nous dire qu'il tient ce discours d'un musulman qui était avec l'émir dans Ascalon, et qui se fit chrétien après la victoire des croisés. On a dû voir dans l'extrait de cette chronique, que Robert se plaît à faire parler les personnages qu'il met en

scène; son récit est souvent interrompu par des discours, des dialogues dont sans doute il est le plus souvent l'auteur: toutes ces parties de son ouvrage ne sont point cependant à dédaigner, car on ne doit pas oublier qu'il assistait aux événemens qu'il décrit. S'il a composé lui-même les discours qu'il raconte, il l'a fait d'après les idées et les opinions du temps, et sous ce rapport ils ne sont point inutiles à l'histoire. Son style est ordinairement clair et facile; sa narration est souvent vive et animée; plusieurs passages de son livre ne seraient point déplacés dans les meilleurs écrivains. Comme les autres chroniqueurs, le moine de Saint-Remi, est crédule, il aime le merveilleux; et son merveilleux a toujours quelque chose de la grandeur et de la beauté de la religion dans laquelle il prend sa source: à l'exemple des auteurs de son temps, il mêle parfois des vers à sa prose, mais on peut dire que les vers de Robert sont ce qu'il y a de moins poétique, dans son histoire toute remplie d'événemens dignes de l'épopée.

Histoire de la prise de Jérusalem, par Baudri, archevêque de Dol (1).

Baudri naquit à Orléans; il embrassa la vie monastique, et devint abbé des frères de Bourgueil. Il brigua l'évêché d'Orléans, qu'il ne put obtenir, et fut par la suite nommé à l'archevêché de Dol. Baudri était très-versé dans la connaissance des lettres; il composa plusieurs ouvrages, et commença son histoire de Jérusalem à soixante ans, lorsqu'il était déjà archevêque. Il avait assisté au concile de Clermont, mais il ne fut point témoin oculaire des événemens de la croisade. C'est ce qu'il avoue dans son prologue; il ajoute qu'il a composé son histoire sur une autre, sans nom d'auteur, très-mal écrite, mais où la vérité avait été respectée. Il dit que bien qu'il soit chrétien et qu'il ait en exécration tous les païens, il n'ira pas, comme un fourbe et un imposteur, calomnier les infidèles pour louer les soldats du Christ: il sait ce qu'il doit aux fidèles, mais il sait aussi ce qu'exige la vérité. D'ailleurs, diminuer le courage des païens, ne serait-ce point enlever aux chrétiens qui les ont vaincus une partie de leur gloire? Baudri envoya son ouvrage à Pierre, abbé de Maillezais, qui avait suivi les croisés dans

(1) Historia hierosolymitana Baldrici archiepiscopi Dolensis.

leur entreprise. C'est l'amitié qu'il a pour lui qui lui a fait rompre le silence, et cette vieille amitié reprend toute sa force. L'archevêque de Dol termine sa lettre, en priant l'abbé de Maillezais de corriger ce qu'il trouvera de répréhensible dans son histoire; celui-ci pourra retrancher et ajouter ce qu'il voudra. L'abbé lui répondit en louant beaucoup son livre, soit pour l'exactitude, soit pour le style. Nous avons remarqué dans cette chronique une grande conformité avec celle du premier anonyme de Bongars ou de Tudebode, et celle du moine Robert, non pour le style, mais pour les faits et l'ordre dans lequel ils sont présentés. Cette ressemblance nous dispense d'étendre notre analyse.

Ayant à faire connaître un auteur qui n'a point assisté aux événemens qu'il décrit, nous dirons un mot sur la différence que nous avons remarquée entre les chroniqueurs qui sont allés à la croisade, et ceux qui sont restés dans leur pays. Nous avons vu que ceux qui ont partagé les travaux du saint pélerinage, ne s'occupent qu'à raconter ce qui se passe sous leurs yeux, sans songer à l'occident, et que les auteurs qui ne suivirent point les croisés, rapportent avec plus de détails les préparatifs de la croisade, et s'arrêtent quelquefois pour décrire la situation de l'Europe, pendant que les chrétiens marchaient à la conquête du tombeau de Jésus-Christ. On reconnaît à la seule lecture de son ouvrage que Baudri est resté en Europe; on pourra faire la même remarque en lisant l'abbé Guibert dont nous donnerons l'extrait. Nous ferons encore observer que le chroniqueur croisé entre d'abord en matière comme dans l'épopée, et que l'écrivain resté en Occident, avant de commencer son récit, donne tantôt des aperçus sur les affaires du temps, tantôt sur la ville de Jérusalem, et se livre parfois à des considérations morales ou politiques.

Le premier livre de Baudri commence par l'histoire très-abrégée de Jérusalem jusqu'au moment où cette ville devint tributaire du calife du Caire. L'auteur fait là un tableau rapide des humiliations de l'église de Jésus-Christ, et des maux que les chrétiens eurent à souffrir de la part des Sarrasins, dont l'empire s'était étendu jusqu'à Antioche et Nicée; le temple du Seigneur avait été souillé, et la maison de prière était devenue une caverne de voleurs. Dans le discours que Baudri prête au pape Urbain, au concile de Clermont, nous signalerons le passage suivant: « Quel lieu plus saint et plus digne de notre » amour que celui de la sépulture de notre Seigneur! il ne s'est » pas écoulé une seule année sans que Dieu y ait renouvelé » le même miracle. Durant les jours de la Passion, toutes les » lampes s'éteignent au saint tombeau et dans l'église de la

» résurrection, et le feu divin ne manque pas de les rallu- » mer. Quel cœur de rocher ne serait amolli, mes frères, à » la vue d'un si grand prodige? » Nous verrons dans plusieurs historiens, que l'on croyait alors à la vérité de ce miracle, et qu'il était partout reconnu pour constant. Sans nous arrêter à la prédication du souverain pontife, nous remarquerons seulement que Baudri, qui assista ainsi que Robert-le-Moine au concile de Clermont, et qui, comme lui, n'a composé son discours que d'après le souvenir qu'il avait gardé de celui du pape Urbain, l'a rendu d'une manière entièrement différente. Il ne parle pas même de l'éloge des Francs que fit le pontife; ce qui est d'autant plus singulier que Baudri, en écrivant son histoire, avait certainement sous les yeux celle de Robert. On peut voir sur les discours prononcés par le pape Urbain la note qui se trouve à la page 108 du premier livre de notre histoire (4e. édition).

Baudri semble ne pas douter des prodiges qu'on crut apercevoir dans le ciel en 1095; il n'hésite point à dire que c'étaient autant de signes par lesquels Dieu manifestait sa volonté. Il n'ose toutefois affirmer qu'il soit tombé des étoiles, comme on le disait alors; mais il croit bien qu'il en tombe quelquefois. L'archevêque de Dol parle de la prédication de la croisade, faite d'abord par les évêques, ensuite par tout le monde, *singuli sermocinabant*. Il peint la joie et l'empressement des pélerins, et dit que les pères se réjouissaient de voir partir leurs fils, les femmes de voir partir leurs époux, et que ceux qui restaient paraissaient les plus tristes. Néanmoins, au jugement de Baudri, les choses allèrent trop loin, *excessit medicina modum*. Beaucoup d'ermites, de reclus et de moines, après avoir obtenu de leurs abbés la permission de partir, avaient pris la fuite, et n'avaient plus reparu. Des gens du peuple s'imprimèrent la croix avec un fer chaud, pour montrer avec ostentation leur bonne volonté, ou même pour faire croire que ce signe leur était venu par un miracle. Après avoir nommé les principaux chefs des croisés, Baudri ajoute que l'Angleterre et plusieurs autres îles maritimes, malgré leur éloignement du reste du monde, ne purent ignorer ce qui se passait sur le continent. Le bruit de la croisade (*tonitruum istud*) retentit partout, et arma les Bretons, les Gascons et les Gallois. Les Vénitiens, les Pisans, les Gênois, et tous ceux qui habitent les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, équipèrent des vaisseaux, et les chargèrent d'hommes, de machines et de provisions. Ceux qui allaient par terre couvraient tout le pays par où ils passaient, comme des nuées de sauterelles. Ce qui

est dit dans cette histoire des prédications et des préparatifs de la croisade, appartient à Baudri; ce qu'il rapporte sur la marche de Pierre l'ermite, sur les revers des premiers croisés près de Nicée, se trouve dans d'autres chroniques que nous avons analysées. Au sujet de la soif que les chrétiens eurent à souffrir an château d'Exerogorgo, Baudri pense que Dieu voulut les punir pour avoir pillé et détruit les églises. Le chroniqueur les traite bien durement; il les compare à des jumens plongées dans l'ordure (*computruerant illi, tanquàm jumenta in stercoribus*), et dit que leur cœur était endurci comme celui de Pharaon.

Baudri suit Bohémond et sa troupe dans la Macédoine. Pressée par la faim, cette troupe se vit obligée d'enlever tout ce qu'elle trouvait, et les habitans du pays refusaient toute communication avec les croisés, parce qu'ils les regardaient comme des brigands et des tyrans. *Velut gladiatores et tyrannos.* Les croisés dans la Pélagonie campèrent devant un château qui appartenait à des hérétiques; ce château était bien fortifié et approvisionné. Aux yeux des chrétiens, les Juifs, les hérétiques et les Sarrasins étaient les ennemis de Dieu; ils les traitaient tous de la même manière. Aussi ils rasèrent le château, tuèrent tous ceux qui s'y trouvaient, et marchèrent ensuite vers le fleuve Vardar. L'auteur raconte, à peu près comme Raoul de Caen, le passage de ce fleuve et les exploits de Tancrède. Il accompagne les croisés à Constantinople, et peint avec assez de vérité la répugnance qu'avaient la plupart des chefs des pélerins à prêter le serment d'obéissance et de fidélité à l'empereur Alexis. Ils croyaient ne devoir ce serment qu'à Dieu seul dont ils étaient les soldats. Baudri rapporte ensuite les événemens du siège de Nicée; après avoir marqué la place que chacun des princes occupait sous les murs de cette ville, il rappelle dans son enthousiasme le siège fabuleux d'Ilion; il met tous les héros d'Homère beaucoup au-dessous des chefs de la croisade, qui à *une simplicité de colombe*, joignaient une âme pure, un courage indomptable. « Si Balaam, ajoute » l'historien, avait été jugé digne d'assister à ce beau » spectacle, il aurait préféré le camp des chrétiens à celui » d'Israël; cette sainte milice était l'image de l'église de » Dieu, et Salomon aurait pu dire en la voyant : *Que tu es* » *belle, mon amie, tu es semblable au tabernacle de Cédar.* » Nous abrégeons ici ce que cette tirade a de trop mauvais goût, et nous nous bornerons à citer ce qui la termine. « O France! s'écrie Baudri, pays qui dois être placé au-des- » sus de tous les autres; combien étaient belles les tentes » de tes soldats dans la Romanie!.... Que Dieu maintienne

» l'union de tes enfans, afin qu'ils puissent conquérir l'objet » de leurs vœux, Jérusalem. »

Le second livre de Baudri commence par le combat que les chrétiens eurent à soutenir contre les Turcs, quelques jours après la reddition de Nicée. L'armée était, comme on sait, partagée en deux corps. Les Turcs, aussi nombreux que le sable de la mer, se portèrent sur celui qui était commandé par Bohémond. L'indignation animait leur bravoure; ils étaient irrités de voir leurs possessions ravagées et la capitale de leur nouvel empire envahie par les Francs. Ici l'historien fait prononcer un long discours au prince de Tarente, circonstance qui ne paraît guère vraisemblable; les chefs de la croisade ne devaient pas s'occuper de faire sur la champ de bataille des harangues telles que celles qu'on entend dans une assemblée délibérante. Quoiqu'il en soit, les Turcs, comme on sait, furent vaincus et dispersés. Baudri, en donnant des éloges à la bravoure de ces barbares, dit qu'ils se vantaient d'avoir la même origine que les Francs. *Jactitant tamen se de Francorum stirpe duxisse genealogiam*, etc.

L'auteur décrit comme les chroniqueurs qui lui ont servi de guide, les longues misères et les travaux glorieux du siège d'Antioche. Après avoir peint fidèlement le désespoir des croisés accablés par la faim, il rapporte un discours de Tatice, général grec, qui annonça qu'il allait chercher du secours, et qu'il reviendrait au camp. Tatice le jura, partit, mais il ne revint point. Bohémond entreprit de ranimer par ses discours le courage des pélerins; et, si on en croit Baudri, il ne craignit point de les comparer à des cavales timides, à un grossier bétail. *Jumentis insipientibus, brutis pecudibus.* Selon notre historien, ce fut un lombard nommé *Payen*, qui, lors de la prise d'Antioche, monta le premier par une échelle de corde; et c'est par hasard seulement, que le frère de Phirous fut tué pendant la nuit. « O aveugle nuit! s'écrie à ce sujet l'archevêque de Dol, » voilà de tes œuvres. » Lorsqu'on a lu Robert et Tudebode, on peut se dispenser de lire la chronique de Baudri, pour ce qu'elle raconte sur le dernier assaut d'Antioche, et le massacre des habitans.

Nous ne répéterons point ce que dit le chroniqueur, ni de l'arrivée de Kerbogath, ni de l'orgueilleux mépris que ce chef barbare montra pour les chrétiens à la vue d'une épée et d'une lance rouillées qui avaient appartenu à un Franc, ni des discours que la mère du prince de Mossoul adresse à son fils, pour le détourner de la guerre contre les croisés. L'archevêque de Dol, en faisant le dénombrement des

troupes de Kerbogath, parle d'un corps de trois mille *Agulans*, qui, tout couverts de fer, ne craignaient ni les flèches ni les lances, et ne portaient au combat qu'une épée. La surprise que causait aux croisés la vue de ce bataillon redoutable, semblerait prouver que l'armure de fer des Agulans n'était point encore connue en Europe. L'effroyable misère qui désola les pélerins, maîtres d'Antioche, est assez bien décrite dans Baudri. Tant de malheurs ne sauraient excuser à ses yeux la désertion de ceux qui descendaient pendant la nuit des remparts d'Antioche avec des échelles de corde, et que pour cela, il appelle des *funambules furtifs : furtivi funambuli*. Au milieu d'une horrible peinture de la famine, le naïf historien nous dit qu'il *n'ose rien dire du vin, parce qu'à peine un ou deux chefs en buvaient un peu*. En rapportant la fuite du comte de Blois, l'auteur croit que ce prince aurait dû, avant son départ, envoyer quelqu'un à Antioche, pour savoir au juste quelle était la situation des chrétiens. Cependant Baudri voit dans la retraite d'Alexis un effet merveilleux de la disposition de Dieu, qui ne fait rien par hasard, et qui ne permet pas sans dessein qu'un passereau tombe à terre; car, dit-il, si l'empereur avait marché contre les infidèles, on aurait attribué la victoire à ses troupes et non aux soldats de Jésus-Christ. L'auteur rapporte les vives imprécations de Gui, frère de Bohémond, que nous avons fait connaître dans notre analyse de Robert, et qu'il revet d'autres expressions. Il ajoute, comme Tudebode, que les évêques, les prêtres et les laïcs qui se trouvaient alors à l'armée d'Alexis, s'abstinrent pendant trois jours de prier et de louer Dieu, et ne firent que soupirer et gémir. Baudri s'étend moins que les autres chroniqueurs sur les visions et sur la découverte de la sainte lance qui ranimèrent le courage de l'armée. Il parle plus longuement de la victoire miraculeuse remportée sur les soldats de Kerbogath; la douce rosée qui tomba du ciel au commencement du combat, lui paraît un signe manifeste de la bénédiction divine. Il ne doute point dans son récit que des légions d'anges ne soient venues des demeures célestes au secours des chrétiens; sans montrer pour la lance du Sauveur, portée au milieu des rangs, le même enthousiasme que Raymond d'Agiles, il ne trouve point d'expressions assez fortes pour célébrer la gloire des soldats de la croix dans cette journée. Après la prise d'Antioche et la défaite de Kerbogath, les princes croisés s'assemblent plusieurs fois pour savoir ce qu'ils doivent faire. Baudri parle de leurs divisions qui ne purent jamais s'apaiser. Parmi les résolutions qui furent prises, on ne doit pas oublier celle qui ordonnait que les pauvres et les infirmes

seraient entretenus par l'armée des pélerins. L'historien termine son troisième livre par le siège et la prise de Marrah. Après avoir dit que tous les habitans avaient été massacrés, il ajoute que pendant plusieurs jours, on ne pouvait faire un pas sans marcher sur des cadavres, mais que les chrétiens n'éprouvaient point ce sentiment de frayeur qui naît du spectacle de la mort, et qu'ils étaient avec ces cadavres comme avec des hommes vivans.

En parlant des croisés qui, pendant la famine, avaient mangé de la chair humaine, il fait cette réflexion : « Cet » acte ne leur était point imputé à crime, parce qu'ils souf» fraient la faim pour la cause de Dieu, et que d'ailleurs » par là ils continuaient à faire la guerre à leurs ennemis » avec les mains et avec les dents; *inimicis manibus et den*» *tibus inimicabantur*. Ceux qui voulaient vivre plus honnê» tement (*honestiùs vivere*), éventraient les Sarrasins morts, » et tiraient de leurs entrailles les pièces d'or que ceux-ci » avaient avalées. » L'auteur, dans son quatrième livre, décrit les expéditions des croisés contre plusieurs autres villes de la Syrie, et enfin la marche triomphante de l'armée vers Jérusalem. Nous renvoyons, pour cette dernière description, au quatrième livre de notre histoire (4e. édition), où ce passage est entièrement traduit.

A la manière dont Baudri parle de l'enthousiasme des chrétiens à la vue de Jérusalem, il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il n'était point présent. Il observe que les chrétiens assiégèrent la ville sainte, comme des enfans se pressent autour de leur mère; que ce n'était point pour donner des fers à une cité libre, mais pour délivrer une cité captive. L'évêque de Dol ne donne que très-peu de détails sur le siège de Jérusalem. Il décrit la soif qui tourmentait les chrétiens, et dit que l'eau qu'on se disputait était si fétide que les chevaux frémissaient à son odeur et la rejetaient par leurs narines. Il rapporte les discours que les prêtres adressèrent aux pélerins, pour les exhorter à redoubler d'ardeur, afin de pouvoir conquérir une ville où Jésus-Christ était chaque jour crucifié de nouveau par les infidèles, où Caïphe, Hérode, Pilate, et le traitre Juda, semblaient revivre, et renouveler leurs outrages sur l'homme-dieu. Après avoir raconté le dernier assaut, Baudri met un long discours dans la bouche d'un des chefs de l'armée, sur la nécessité de nommer un roi et un patriarche de Jérusalem. « Le choix des princes pour la royauté devait tomber sur celui qui s'était montré le serviteur de Dieu, et qui se sentirait digne de commander aux hommes. La bonté et la clémence, vertus d'un père et d'un monarque, étaient nécessaires dans

celui qui allait régner sur la cité sainte; on n'avait pas besoin de parler de la sagesse et de la bravoure dans un prince appelé à faire fleurir les lois, à conduire l'armée, à défendre le peuple. » Le chef des croisés qui s'exprimait ainsi, désignait dans son discours le vertueux Godefroi, et huit jours après la prise de Jérusalem, le duc de Loraine, fut en effet élevé par les suffrages de l'armée chrétienne sur le trône de David et de Salomon.

L'historien en vient ensuite à la bataille d'Ascalon; il peint avec assez de vivacité la joie des vainqueurs et le désespoir des Musulmans. « Pour nous, ajoute-t-il, nous avons » terminé ce quatrième livre à la victoire mémorable rem» portée par le secours de Dieu, après la prise de Jérusalem; » ainsi, ayant rempli notre promesse, nous nous reposons. » *Sic soluti promisso quiescimus.* »

Il résulte de la comparaison que nous avons faite de la chronique de Baudri avec celles du moine Robert et de Tudebode, que ces trois chroniques se ressemblent parfaitement sous le rapport des faits. Si l'on faisait une table des matières pour l'une d'elles, cette table pourrait servir pour toutes les trois. La première partie de l'histoire de Baudri, dans laquelle il raconte la prédication de la croisade et le départ des croisés, peut être regardée comme un ouvrage original; l'auteur rapporte ce qu'il a vu; dans le reste de la chronique, il n'ajoute presque jamais rien à ce qu'on a dit avant lui, et les opinions de ceux qui l'ont précédé sont toujours les siennes. Le style de l'historien est assez correct, ce qui prouve qu'il avait étudié les modèles de l'antiquité; mais il est quelquefois diffus. On voit trop souvent dans ses récits qu'il n'a pas été animé par l'aspect des lieux, ni par un vif souvenir des événemens qu'il raconte.

Histoire des Francs qui prirent Jérusalem, par Raimond d'Agiles, chanoine du Puy (1).

Raymond d'Agiles, un des historiens de la première croisade, en fut aussi un des témoins. Il accompagna le célèbre Adhémar, évêque du Puy. Il nous apprend lui-même que,

(1) Raimondi de Agiles, canonici Podiensis, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.

pendant le voyage, il fut élevé à la dignité du sacerdoce. Il devint chapelain du comte de Toulouse, dont il se montre partout le zélé panégyriste. Dès les premiers jours de l'expédition, Raymond se lia avec Pons de Balazun, un des braves chevaliers de l'armée du comte de Saint-Gilles; tous deux conçurent le dessein d'écrire l'histoire des événemens qui se passaient sous leurs yeux. Ils en indiquent le motif dans une préface de quelques lignes, qu'ils ont mise en tête de leur ouvrage dédié à l'évêque du Vivarais. « Nous avons cru » nécessaire, disent-ils, de raconter toutes les grandes » choses que le Seigneur a faites par nos mains dans l'Orient, » parce que les lâches déserteurs de l'armée de Jésus-Christ » ont altéré la vérité dans leur récit. Lorsqu'on aura re- » connu leur apostasie, on fuira également leurs discours » et leur présence. Si l'armée de Dieu a souffert pour ses » péchés, la miséricorde du Seigneur lui a donné la victoire » sur ses ennemis. » Nos deux chroniqueurs ajoutent que les croisés s'étant divisés en plusieurs corps, il serait *trop ennuyeux* d'écrire l'histoire de chacune des divisions de l'armée; c'est pourquoi ils se borneront à celle du corps commandé par le comte de Saint-Gilles. Raymond, revenu en France, devint chanoine du Puy.

De tous les historiens que nous avons à faire connaître, le plus crédule est sans doute Raymond d'Agiles. Mailly et plusieurs autres écrivains modernes se sont plu à tourner en ridicule sa crédulité. Nous n'imiterons point l'exemple de ces censeurs rigoureux, et nous ne reprocherons point à de pauvres chroniqueurs du moyen âge le tort de n'avoir pas eu les lumières du 18[e]. siècle. On sait d'ailleurs que ceux qui se plaignent le plus des préjugés des vieux temps, sont ceux qui sont le plus dominés par les préjugés du temps où ils vivent. Au reste, les miracles, les prodiges que racontent les anciens auteurs, n'embarrassent jamais les critiques les moins éclairés; et, pour peu que l'on connaisse aujourd'hui les lois de la nature, on peut aisément démêler l'erreur de la vérité dans les récits des vieilles chroniques. Les erreurs de nos historiens modernes sont bien autrement difficiles à démêler : pour nous, loin d'exercer une censure trop facile, nous avouons que nous ne sommes point fâchés de trouver dans nos chroniqueurs des vieux âges des traces de leur crédulité, et nous croyons même que si elles disparaissaient de leurs récits, ces récits seraient beaucoup moins instructifs pour la postérité éclairée.

Raymond d'Agiles commence sa chronique par le récit des maux que les pélerins eurent à souffrir dans la Sclavonie (*aujourd'hui Dalmatie*); il dit que la Sclavonie est un pays

désert, sans chemins, montagneux, et que pendant trois semaines, les chrétiens ne rencontrèrent ni animaux ni oiseaux. « Le comte, dit Raymond, veillait sans cesse au salut » des pélerins, et ne se couchait jamais que le dernier; » quoique les uns arrivassent à midi, les autres le soir, pour » reposer sous leurs tentes, le comte ne se livrait au som- » meil qu'au milieu de la nuit, ou bien au chant du coq. » Le chroniqueur pense que Dieu a permis que l'armée passât par la Sclavonie afin *que ses sauvages habitans, témoins des vertus et de la patience des chrétiens, ou se dépouillassent de leur férocité, ou devinssent inexcusables au jour du jugement.*

Les croisés arrivèrent enfin à Scodra (Scutari), et firent avec le roi du pays (haute Albanie) un traité d'amitié. Il leur fut permis d'acheter et de se procurer tout ce qui leur serait nécessaire; mais ils se repentirent bientôt de ce traité, en se voyant de nouveau harcelés par les Slaves qui étaient toujours à leur poursuite. Parvenus à Dyrrachium (*Durazzo*), les pélerins crurent qu'étant sur les terres de l'empereur grec, ils seraient comme dans leur patrie; ils furent bientôt détrompés. « Pendant que l'empereur nous promettait la paix, » nous étions, dit le chroniqueur, en butte aux soldats grecs » qui nous faisaient une guerre perfide. Nous avions devant » et derrière nous, à droite et à gauche, les Turcs, les Co- » mans, les Uses, les Pincenates et les Bulgares qui nous dres- » saient partout des embûches. » (Ces peuples étaient des barbares qui, après avoir quelque temps infesté les terres de l'empire grec, avaient obtenu de l'empereur une portion de territoire et servaient dans ses armées. On peut voir dans l'histoire du *Bas-Empire* de Lebeau, l'origine de ces peuplades et leur établissement dans les provinces grecques.) Raymond raconte qu'un jour l'évêque du Puy s'étant un peu éloigné du camp, tomba entre les mains des Pincenates, qui le renversèrent de sa mule, le dépouillèrent et le frappèrent grièvement à la tête. « Mais, dit l'auteur, parce qu'un » si grand pontife était encore nécessaire au peuple de Dieu, » il fut sauvé par la miséricorde divine. Tandis qu'un Pince- » nate lui demandait de l'or, et qu'il le défendait contre les » attaques des autres, tout-à-coup un bruit partit du camp » et l'évêque s'échappa pendant qu'on venait à son secours. »

Le comte de Toulouse, après quelques attaques qu'il a à soutenir contre les Pincenates dans un château que l'auteur appelle *Bucinat*, se remet en route et s'empare de la ville de Rossa, où l'on fit un grand butin. Les chrétiens, en s'éloignant de cette place, criaient: *Toulouse*, qui était le mot de ralliement de la troupe du comte. (Il est à croire que chaque corps d'armée avait son cri particulier, indépendant

du cri général : *Dieu le veut.*) Ce fut alors que retournèrent au camp les ambassadeurs que le comte avait envoyés à Alexis, et qui, corrompus par l'empereur, promirent aux croisés toutes choses en son nom. Le comte ne put résister à de pressantes invitations ; il se rendit tout seul auprès de l'empereur, qui devait marcher avec lui contre les infidèles, et qui ne voulait rien faire sans le consulter. Ici le chroniqueur interrompt un moment son récit, et parle de grandes calamités qu'essuya l'armée chrétienne par la trahison d'Alexis. Une douleur mêlée d'indignation respire dans ce passage, et Raymond d'Agiles voudrait ensevelir ce qui s'est passé dans un éternel oubli. Il paraît qu'en l'absence du comte de Toulouse, les pélerins avaient été maltraités par des troupes qu'Alexis avait envoyées contre eux ; le désespoir avait poussé l'armée à une fuite honteuse. Néanmoins l'auteur ne veut point nous laisser ignorer que les chrétiens furent ramenés au devoir par le jeûne et la prière, et que la honte de leur fuite était pour eux le plus affreux supplice.

Le comte ayant appris les désastres de son armée, soupçonna la trahison de la part d'Alexis ; il lui reprocha la mort des soldats de la croix, et il parlait hautement de se venger, lorsque Godefroi, le comte de Flandre et d'autres chefs lui firent observer *combien il serait insensé de combattre des chrétiens, pendant que les Turcs méditaient la destruction des croisés*. D'un autre côté, Bohémond promettait l'appui de son bras à l'empereur, si Raymond de Saint-Gilles venait à conspirer contre lui, et même s'il refusait de prêter le serment que le prince grec lui demandait. « Le comte, dit le chroniqueur, se contenta de jurer *qu'il n'attenterait ni par lui ni par d'autres, soit à l'honneur, soit à la vie d'Alexis*. « C'est pourquoi, » ajoute naïvement le chroniqueur, Alexis lui donna peu de » chose (*pauca largitus est*). » Il paraît que les dispositions du comte de Toulouse ne tardèrent pas à changer. (Voyez l'*Extrait d'Anne Comnène*, collection des historiens grecs.)

Le comte passa la mer et arriva à Nicée. Raymond d'Agiles raconte en peu de mots le siège de cette ville : après quelques semaines les habitans se virent hors d'état de résister plus long-temps, et se rendirent à Alexis. L'empereur, avant de prendre possession de la place, avait promis aux Francs de leur livrer tout l'or, l'argent, les chevaux et ce qu'il y avait d'effets précieux dans la ville ; qu'en outre il y établirait un couvent de moines latins et un hospice pour les pauvres. « Alexis, dit l'historien avec une ironie » amère, témoigna si bien sa reconnaissance à l'armée » chrétienne, que tant qu'il vivra les pélerins le maudiront » et répéteront partout qu'il est un traître. »

Raymond rapporte très-brièvement la sanglante bataille de Dorylée (voyez pour cet événement le deuxième livre de notre histoire), et parle de deux cavaliers revêtus d'armes éclatantes, qui empêchaient les ennemis de combattre. « Nous ne fûmes pas témoins du miracle, dit le chroniqueur, » mais nous l'avons appris des Turcs qui, ne voulant plus » vivre avec les leurs, s'attachèrent à nous. » Les croisés, après leur victoire, traversèrent la Romanie et arrivèrent heureusement (*pacificè et alacriter*) près d'Antioche. Leur marche fut un peu retardée par une maladie qui survint au comte de Toulouse. Ici l'historien commence le récit de ses visions. « Quoique nous n'ignorions point, dit Raymond, » que tout ceci ne sera pas du goût des incrédules, cepen- » dant nous ne devons point taire ce que la clémence divine » a fait pour nous. » Il rapporte qu'un comte de Saxe vint trouver le comte Raymond de la part de Saint-Gilles, pour lui déclarer qu'il ne mourrait point de cette maladie. *J'ai obtenu de Dieu un délai*, lui avait dit Saint-Gilles, *et je serai toujours avec le comte*. (Voyez, pour cette guérison merveilleuse, le deuxième livre de notre histoire, 4e édition.)

Raymond d'Agiles donne une description d'Antioche, et rapporte que l'armée se contenta d'abord d'établir son camp près de la ville, sans entreprendre de livrer aucun assaut. Ni l'ordre ni la prudence n'avaient présidé à ce campement; l'armée s'était dispersée dans les villes voisines qui s'étaient rendues au pouvoir des Francs; soit qu'elles tremblassent au seul nom des chrétiens, soit qu'elles voulussent s'affranchir de la servitude des Turcs. Les croisés qui restèrent dans le camp vivaient dans l'abondance. D'après le récit de notre chroniqueur, ils ne prenaient d'un bœuf *que les cuisses, le haut des épaules; ceux qui mangeaient de la poitrine étaient en très-petit nombre*. « Pour le pain et le vin, » ajoute Raymond d'Agiles, il est inutile de dire que l'on s'en » procurait tant qu'on voulait. »

Les ennemis s'étant aperçu que les pèlerins allaient sans armes dévaster les villages et les champs, ils les attaquèrent plusieurs fois et en firent un grand carnage. Après trois mois de siège, les vivres venant à manquer, Bohémond et le comte de Flandre furent choisis pour aller chercher des provisions dans une province que l'auteur appelle, on ne sait pourquoi, *Hispania*. Le comte de Saint-Gilles et l'évêque du Puy restèrent pour protéger le camp. Il serait long et fastidieux de suivre Raymond d'Agiles dans tous les petits combats qu'il décrit; les uns eurent lieu sous les murs d'Antioche, et les autres furent livrés par Bohémond et le comte de Flandre contre les infidèles qu'ils rencontraient sur leur passage. En

racontant une grande victoire que le comte de Flandre remporta sur les Turcs et les Arabes, victoire après laquelle on vit jusqu'à deux milles en avant, les terres couvertes de corps massacrés, comme les champs sont couverts de gerbes après la moisson, Raymond d'Agiles voudrait, dans son enthousiasme, élever ce combat au-dessus des combats de Machabée. « Mais, dit l'historien en terminant son parallèle, » sans vouloir dénigrer Machabée, ni exalter la valeur de » nos soldats, disons seulement que Dieu fut admirable dans » Machabée, et plus admirable encore dans nos chevaliers. » L'auteur passe ensuite à la disette qui régnait dans le camp des chrétiens; les vivres étaient si chers que deux sous de pain par jour ne suffisaient pas à un homme. Les pauvres commencèrent à s'éloigner, et les riches aussi, parce qu'ils craignaient l'indigence.

Dans le mois de janvier un tremblement de terre se fit sentir, et pendant la nuit, le ciel fut tellement enflammé du côté du septentrion, qu'on aurait pu prendre cette grande clarté pour les feux de l'aurore qui venait annoncer le jour. « Il y avait des chrétiens, dit Raymond, tellement » aveugles et irréfléchis, que la vue de ce prodige ne les dé» tournait ni des impudicités ni des rapines. » On fit à ce sujet des prières, des aumônes et des processions; les prêtres disaient des messes, et les clercs chantaient des psaumes.

L'historien raconte assez longuement la bataille livrée entre un *marais* et l'*Oronte*. On tint conseil, et on décida que les uns garderaient le camp, et que les autres iraient au-devant de l'ennemi. « Écoutez! s'écrie l'auteur avant de dé» crire le combat, écoutez mon récit, je vous en conjure, » vous tous qui avez osé quelquefois accuser l'armée chré» tienne, afin qu'après avoir su combien le Seigneur a été » miséricordieux envers nous, vous vous efforciez vous» mêmes de satisfaire à sa justice dans les gémissemens de la » pénitence! » Le chroniqueur dit que les soldats de la croix, qui étaient à peine au nombre de cinq cents, furent divisés en six bataillons, et que le Seigneur les multiplia tellement, qu'on trouva bientôt chaque bataillon composé de deux mille guerriers. Ils marchaient gaîment (*festivè*) au combat en répétant des refrains de guerre, de sorte qu'on aurait pu croire que les batailles n'étaient qu'un jeu pour eux. Après avoir raconté le triomphe des croisés que le *tout-puissant avait couverts de sa protection*, Raymond d'Agiles dit que les vainqueurs rapportèrent au camp les têtes des barbares qui avaient été tués, et que pour venger les outrages faits à une image de la Vierge, toutes ces têtes furent exposées sur des pieux en face des remparts de la ville. Le

chroniqueur ajoute que les députés du roi de Babylone, en voyant les éclatantes merveilles que Dieu opérait par le moyen de ses serviteurs, *glorifiaient Jésus, fils de la vierge Marie, qui se servait des faibles pour écraser les puissans*. En décrivant la fameuse victoire du port Saint-Siméon, le chroniqueur rapporte qu'il aurait fallu voir les pauvres revenir du combat, montés sur de beaux coursiers, et montrant à leurs compagnons qu'ils avaient cessé d'être pauvres. Il y en avait qui, couverts de deux ou trois vêtemens de soie, glorifiaient le Seigneur qui leur avait accordé la victoire et de riches dépouilles; et d'autres chargés de trois ou quatre boucliers, proclamaient leur triomphe en poussant des cris de joie. (On peut lire le récit de cette bataille dans le troisième livre de notre histoire.)

Les bornes de cet extrait ne nous permettent point de nous arrêter plus long-temps au siège d'Antioche avec Raymond d'Agiles; nous passons à la prise de la ville qui, selon notre auteur, fut livrée aux croisés par un jeune Arménien. Celui-ci s'était adressé à Bohémond pour que le prince de Tarente communiquât le projet aux autres chefs. En racontant le massacre des Turcs dans Antioche, Raymond dit qu'il était bien doux pour les pélerins, après avoir éprouvé une résistance si cruelle de la part des assiégés, de les voir forcés à la fuite, ou à mourir misérablement. Une troupe d'infidèles à cheval avaient fui à travers les rochers pour échapper à la poursuite des chrétiens, et s'étaient précipités du haut d'une montagne. « Nous nous réjouîmes beaucoup, » dit Raymond, du trépas de ces barbares, mais nous gé» missions bien plus sur la perte de trois cents chevaux qui » périrent avec eux. »

Après l'arrivée de Kerbogath, l'auteur est si impatient de parler de la sainte lance, qu'il se donne à peine le temps de dire un mot de la famine et de l'horrible misère qui désolaient les chrétiens; il se hâte d'en venir à l'apparition de Jésus-Christ et de saint André, qu'il raconte beaucoup plus longuement que Robert-le-Moine, et à laquelle il ajoute d'autres visions et d'autres circonstances non moins merveilleuses. Barthelemi raconte à l'évêque du Puy et au comte de Toulouse, que saint André lui avait apparu trois fois, et que le saint lui avait adressé les menaces les plus terribles, parce qu'il avait négligé de parler de ses visions aux chefs de l'armée. En considérant son extrême misère, Barthelemi n'avait osé aborder les princes; il craignait qu'on ne le prît pour un homme conduit par la faim. Plusieurs fois il s'était décidé à s'acquitter de son message, mais cette pensée était toujours venue arrêter ses pas. Enfin de nouvelles apparitions et de

nouvelles menaces avaient vaincu sa timidité; ayant appris la nouvelle de la prise d'Antioche, Barthelemi était venu soumettre ses révélations à la sagesse des princes.

Pierre Barthelemi n'était pas le seul qui se crût chargé des ordres du Ciel; un prêtre nommé Étienne, raconta aussi une conversation qu'il avait eue avec Jésus-Christ. Ce prêtre offrait de se jeter du haut d'une tour pour attester la vérité de son récit. L'auteur dit qu'il y eut ensuite d'autres révélations qui eurent lieu en ce temps-là, et il ne croit pas devoir les faire connaître. Pendant que l'on racontait toutes ces visions, la terreur et l'effroi régnaient parmi les chrétiens; les désertions étaient fréquentes, et il n'y avait dans la ville que désordre et que confusion. Ces apparitions merveilleuses servirent à affermir les *pélerins dans leur foi;* les princes, pour rassurer l'armée, jurèrent de ne sortir d'Antioche que du consentement de tous; car le peuple croyait alors, dit Raymond d'Agiles, que les chefs avaient résolu de fuir vers le port. Comme notre historien était un des douze commissaires chargés d'assister à la découverte de la lance, il n'épargne à cet égard aucun des détails qui peuvent donner de l'intérêt et de la confiance à son récit. On avait déjà fouillé tout le jour sans rien trouver, et le comte de Toulouse s'était retiré pour veiller à la garde d'un fort. La nuit approchait, et l'on travaillait encore, les portes closes; Pierre descendit les pieds nus et en chemise dans la fosse qu'on avait creusée; pendant ce temps-là, le petit nombre des assistans était en prière. « Tout-à-» coup le Seigneur, dit Raymond, touché de la piété de » ses serviteurs, nous montra sa lance (*lanceam suam no-» bis ostendit*); et moi qui écris ceci, ajoute-t-il, aussitôt » que le fer sacré sortit de la terre, je le baisai dévotement » (*osculatus sum eum*). » Raymond d'Agiles décrit la joie des pélerins, et raconte une autre vision de Barthelemi, à la suite de laquelle ce dernier avait oublié toutes les connaissances qu'il possédait. Nous ne suivrons point l'auteur dans la description qu'il fait de la famine qui désolait les croisés. Cette description n'ajoute rien à ce que nous connaissons.

L'historien revient à saint André, et celui-ci, dans un long discours, fait connaître au jeune Provençal tout ce que les croisés doivent faire. On peut voir dans notre histoire le récit du message de Pierre l'Ermite, et de la bataille livrée par les croisés; nous citerons seulement quelques détails qui n'appartiennent qu'à Raymond d'Agiles. L'évêque du Puy faisait porter la sainte lance dans son bataillon, et le fer

mystérieux protégea tous ceux qui combattaient sous les ordres de ce pontife. « J'ai vu ce que je raconte, s'écrie le chro- » niqueur avec un orgueil naïf, et c'est moi qui portais alors » la lance du Sauveur. *Vidi ego quæ loquor, et domini eam » lanceam ibi ferebam.* Si quelqu'un dit que le vicomte Hé- » racle, porte-étendard de l'évêque, fut tué dans le com- » bat, nous répondrons qu'il avait remis l'étendard à un » autre, et qu'il s'était un peu éloigné de la troupe. » Raymond parle d'une pluie miraculeuse qui tomba sur les croisés pendant qu'ils marchaient au combat, et qui les remplit tout-à-coup d'une force et d'une ardeur inconnues. « Ce qu'il » y a de plus admirable, ajoute-t-il, c'est que la grâce du Sei- » gneur se faisait sentir même dans nos chevaux (*operaba- » tur Dominus tàm in viris quàm in equis*). « Car quel est le » chrétien, dit Raymond, à qui son cheval ait manqué, si » ce n'est après le combat, quoique pendant sept jours il ne » se fût nourri que d'écorces et de feuilles d'arbres? Qui » pourrait méconnaître les merveilles que le Seigneur a opé- » rées pour nous? continue le chroniqueur. Ces chevaux » affamés qui, naguère en sortant du camp, avaient à peine » effleuré le pâturage, atteignaient dans les champs du com- » bat les coursiers rapides des Sarrasins. » Le chroniqueur paraît persuadé que le nombre des soldats chrétiens s'était augmenté au sortir de la ville; mais il ne dit rien de la légion céleste qui, d'après le témoignage de quelques auteurs, descendit des montagnes pour secourir les défenseurs de la croix.

Après avoir parlé du butin immense qui fut le prix de cette victoire, et blamé les croisés de ne s'être pas mis sur-le-champ en marche pour Jérusalem après la défaite de Kerbogath, Raymond d'Agiles déplore la mort de l'évêque du Puy, et toujours entraîné par son penchant à raconter des prodiges, il fait apparaître le pontife que venaient de perdre les croisés, accompagné de l'apôtre saint André. Dans cette apparition, l'évêque du Puy qui se présente la barbe demi-brûlée, dit à Barthelemi qu'il a été atteint par les flammes de l'enfer, pour avoir douté un moment de la découverte de la sainte lance. (On voit par là que beaucoup de pélerins étaient persuadés que l'évêque du Puy ne croyait pas à la vérité de la sainte lance. Nous renvoyons à ce sujet à l'histoire de Foucher de Chartres qui paraît exprimer cette opinion.) L'évêqne ajoute que les prières des fidèles lui ont apporté quelque soulagement dans ses souffrances. « Mais rien, dit-il, ne m'a » soulagé comme ce cierge que mes amis ont offert pour » moi, et ces trois deniers que j'ai moi-même offerts à

» la lance du Seigneur (*quos ego lanceæ obtuli*). » Ces dernières paroles sont remarquables, en ce qu'elles annoncent que la lance attirait des offrandes à ceux qui en étaient les dépositaires. Saint André parle après l'évêque du Puy, et son discours a pour but de ramener la concorde parmi les chefs des pélerins. Tous ces moyens, employés une fois avec succès, commençaient à s'user. « On crut d'abord toutes ces choses, dit Raymond, ensuite on les oublia. »

Tous les princes s'étaient rassemblés dans l'église du bienheureux Pierre à Antioche, pour s'occuper de la continuation du voyage, et la possession de la ville fut l'occasion de nouveaux débats ; le comte de Saint-Gilles répétait toujours que les chefs ne devaient point consentir à la honte d'un parjure envers Alexis. Ces contestations funestes excitèrent l'indignation du peuple; les plaintes des croisés amenèrent enfin entre Bohémond et le comte une paix qui n'en était pas une (*discordem pacem*), et l'armée se disposa à se mettre en route.

Après la prise de Marrah, le comte invita les princes à se réunir à Roha pour s'occuper du voyage à Jérusalem et des intérêts de l'armée chrétienne. Cette conférence ne rétablit point l'union parmi les chefs. Le comte de Saint-Gilles voulait donner dix mille sous au duc de Lorraine, autant au comte de Normandie, six mille au comte de Flandre, cinq mille à Tancrède, et autant aux autres princes. (Il paraît que le comte de Toulouse voulait prendre les princes à sa solde.) D'un autre côté, le même comte envoyait une garnison à Marrah, pour défendre la ville contre ceux qui voudraient la lui enlever ; les pauvres pélerins qui étaient restés dans cette place, ne purent contenir leur indignation. « Quoi! s'écrièrent-ils, des querelles » pour Antioche! des querelles pour Marrah! Dans toutes » les victoires que Dieu nous accorde, il y aura donc toujours » des disputes entre les chefs, et une diminution dans l'ar- » mée? Non, il n'y aura plus de débats sur la possession de » cette ville; renversons ses murailles, et que la paix règne » parmi nos princes. » (Voyez pour cet événement la fin du troisième livre de notre histoire, 4e édition.) Le siège et la conquête de Marrah avaient attiré beaucoup de misères sur les croisés ; dès le commencement du siège, la disette fut si grande, que plus de dix mille chrétiens erraient dans les champs comme des troupeaux, fouillant la terre pour trouver quelques grains de froment, d'orge, de fève ou de tout autre légume. La famine se fit plus cruellement sentir après le siège ; les pélerins en vinrent jusqu'à manger des ca-

davres de Sarrasins qui tombaient en putréfaction, et qui étaient restés deux semaines et même plus dans les fossés de la ville. Aussi les infidèles disaient : « Qui pourra résister à » cette nation si obstinée et si cruelle, qui, pendant un an, » n'a pu être détournée du siège d'Antioche, ni par la fa» mine, ni par le glaive, ni par la présence d'aucun péril, » et qui se nourrit maintenant de chair humaine ? »

Le jour fixé pour le départ était près d'arriver, le comte de Saint-Gilles se mit en marche avec ses chevaliers. Des victoires qu'il remporta ranimèrent le courage des pélerins; ils jetaient partout la terreur, et les rois de l'Arabie se rendaient leurs tributaires. En racontant le siège d'Archas, que les chrétiens entreprirent inutilement, Raymond d'Agiles donne des larmes à son ami Pons de Balazun, qui fut tué d'un coup de pierre, et s'exprime en ces termes : « Je con» tinuerai d'écrire ce qui me reste encore, sous l'inspiration » de Dieu, avec autant de zèle et d'intérêt (*eâdem hilari» tate*) que j'en ai eu jusqu'à présent. Je prie donc, ajoute» t-il, et je conjure ceux qui liront mon ouvrage, de croire » que ce que je dis est vrai : si je raconte quelque chose » de plus que ce que je crois ou ai vu, ou si j'écris quelque » chose en haine de quelqu'un, que Dieu m'inflige toutes » les peines de l'enfer, et qu'il m'efface du livre de vie. » Raymond parle ici comme un homme qui avait déjà éprouvé quelques contradictions. Au siège de Marrah, Bohémond et quelques autres avaient douté des visions qu'il racontait; ce qui fit, dit l'auteur, *que les affaires des chrétiens prirent une tournure fâcheuse*.

La découverte de la lance et les apparitions d'Antioche trouvaient chaque jour un plus grand nombre d'incrédules; l'historien dit qu'ils avaient pour chef Arnoul, chapelain du comte de Normandie, et que cet ecclésiastique avait beaucoup de partisans, parce qu'il était lettré (*quia litteratus erat*). On citait de nouveaux miracles pour attester les premiers; c'était alors la manière de raisonner : un second prodige devenait la preuve d'un premier prodige. Raymond d'Agiles, qui avait pris part à toutes ces discussions, n'épargne à ses lecteurs aucun des récits merveilleux qui circulaient alors; c'est ainsi qu'il fait apparaître l'évêque du Puy, saint Marc l'évangéliste, Jésus-Christ, le vicomte Héracle, etc, etc. Plus Raymond d'Agiles trouvait des contradicteurs, plus il se passionnait dans sa crédulité. Quand les esprits s'échauffent, il n'est point d'opinion, il n'est même point d'erreur qui ne puisse avoir ses martyrs, et porter l'homme jusqu'au mépris de la mort. La preuve en est dans ce qui arriva au premier auteur de toutes ces

visions qui, pour attester la vérité de ce qu'il avait dit, consentit à passer à travers un bûcher allumé. Ce fait, qui est une des circonstances les plus curieuses de l'histoire des croisades, est raconté longuement par Raymond d'Agiles. Quoique nous en ayons déjà parlé, nous croyons devoir faire connaître ici la relation textuelle du chroniqueur.

« Pierre Barthélemi, voyant que plusieurs ne voulaient » pas le croire, fut transporté de colère, et dit en homme » simple et qui avait bien connu la vérité : *Je veux et je* » *supplie que l'on fasse un très-grand feu, et je le traver-* » *serai avec la lance ; si elle est véritablement la lance du Sei-* » *gneur, je passerai sain et sauf ; sinon, je serai brûlé, car je* » *vois que l'on ne croit ni aux miracles ni aux témoins.* Ce » discours nous parut raisonnable ; et après avoir prescrit » un jeûne à Barthélemi, nous dîmes qu'on allumerait le feu » le jour où notre Seigneur, couvert de plaies, fut étendu sur » la croix pour notre salut : la Pâque était le surlendemain. » Au jour fixé, le bûcher fut préparé après midi ; les princes » et le peuple se rassemblèrent au nombre de quarante mille. » Les prêtres s'y rendirent pieds nus et revêtus de leurs habits » sacerdotaux. On fit avec des branches sèches d'oliviers un » bûcher qui avait quatorze pieds en longueur ; il y avait deux » monceaux de bois, entre lesquels on avait laissé un vide » d'un pied de largeur environ, et chacun des deux mon- » ceaux de bois avait quatre pieds de hauteur. Quand le » bois commença à s'enflammer, moi Raymond, je pronon- » çai ces paroles devant le peuple assemblé : *Si le Dieu tout-* » *puissant a parlé à cet homme face à face, et si saint An-* » *dré lui a montré la lance du Seigneur tandis que ce pèlerin* » *veillait, qu'il passe à travers ce feu, sans recevoir aucune* » *atteinte ; ou qu'il soit brûlé avec la lance qu'il portera dans* » *ses mains.* Et tous, fléchissant les genoux, répondirent : » *Amen!* Alors Pierre Barthélemi, revêtu seulement d'une » tunique, inclinant le genou devant l'évêque d'Albarie, » prit Dieu à témoin qu'il avait vu Jésus-Christ sur la croix » face à face, et qu'il avait entendu de la bouche du Sau- » veur et de celle des apôtres Pierre et André, les paroles » rapportées aux princes ; il ajouta que rien de ce qu'il avait » dit au nom de ces saints et au nom du Seigneur, n'avait » été imaginé par lui, déclarant que s'il se trouvait quelque » mensonge dans son récit, il consentait à ne point traver- » ser les flammes sain et sauf. Quant aux autres péchés qu'il » avait commis contre Dieu et contre le prochain, il pria » que Dieu les lui pardonnât, et que l'évêque, tous les autres » prêtres et le peuple implorassent la miséricorde de Dieu » pour lui. Après ce discours l'évêque lui remit la lance

» entre les mains; Barthélemi fléchit le genou, et faisant le
» signe de la croix, il s'approcha du bûcher avec la lance,
» et y entra sans paraître intimidé. Il resta un moment au
» milieu des flammes, et il en sortit par la grâce de Dieu.
» Il existe encore des gens qui furent témoins du prodige
» qui arriva alors. Avant que Barthélemi entrât dans le bû-
» cher, un oiseau vola au-dessus de lui et se précipita dans
» les flammes. Voilà ce que virent un prêtre nommé Éve-
» rard, qui resta dans la suite à Jérusalem pour le service
» de Dieu, et Guillaume, fils de Bon, brave chevalier, né
» à Arles. Un autre chevalier, nommé Guillaume mal-en-
» fant d'Agen, avant que Pierre entrât dans les flammes,
» aperçut un homme portant un vêtement sacerdotal, et
» ayant une chasuble repliée sur la tête; puis ne le voyant
» plus ressortir, et croyant que c'était Pierre, il se mit à
» pleurer, pensant que celui-ci avait péri au milieu du feu.
» Il se trouvait en ce lieu une grande multitude de chrétiens,
» et tout le monde ne pouvait pas tout voir. Aussi on nous a
» fait beaucoup d'autres récits; mais nous ne les rapporte-
» rons point, de crainte d'ennuyer nos lecteurs; et attendu
» d'ailleurs que trois témoins irréprochables suffisent dans
» toute affaire. Mais il est un fait que nous ne pouvons pas-
» ser sous silence. Après que Pierre eut traversé le feu, et
» quoique l'incendie fût encore très-actif, le peuple ramassa
» les tisons, les charbons et la cendre avec un tel empres-
» sement, qu'en peu de temps il n'en resta plus rien. Le
» Seigneur dans la suite opéra de grands prodiges par le
» moyen de ces saintes reliques. Barthélemi sortit du bûcher
» sans que sa tunique fût brûlée, et même sans que le voile
» très-léger qui recouvrait la lance du Seigneur, eût reçu
» aucune atteinte; il fit immédiatement sur la foule em-
» pressée à le recevoir, le signe de la croix avec la lance, et
» s'écria à haute voix : *Dieu, aidez-moi!* la multitude le
» renversa par terre, le foula aux pieds, parce que chacun
» voulait le toucher, et prendre quelque chose de son vête-
» ment, pour s'assurer si c'était bien lui. On lui fit plu-
» sieurs blessures aux jambes, on lui coupa des morceaux
» de chair, on lui brisa l'épine du dos, on lui enfonça les
» côtes; il aurait expiré, à ce que nous croyons, si Ray-
» mond Pelet, illustre chevalier, réunissant une troupe de
» soldats, ne se fût précipité au milieu de la foule en dé-
» sordre, et ne l'eût sauvé au péril de sa vie. *Usque ad mor-*
» *tem pugnando*. Pour nous, plongés dans l'inquiétude et
« les angoisses, nous n'osons continuer, »

« Lorsque Raymond Pelet eut fait transporter Barthélemi
» dans notre tente (la tente du comte de Toulouse), nous

» pansâmes ses blessures, et nous nous mîmes à lui » demander pourquoi il était resté si long-temps dans » le feu. A quoi il répondit : *Le Seigneur m'a apparu au* » *milieu des flammes, et me prenant par la main, m'a* » *dit : puisque tu doutas de la sainte lance après que le* » *bienheureux André te l'eut enseignée, tu ne sortiras pas* » *d'ici sain et sauf; mais néanmoins tu ne verras pas l'enfer,* » *Après ces paroles, il m'a renvoyé; voyez maintenant sur* » *mon corps les traces du feu.* En effet, il avait quelques » brûlures aux jambes, à la vérité en petit nombre, mais » les plaies étaient grandes. Nous convoquâmes ensuite tous » ceux qui avaient refusé de croire à la sainte lance, afin » qu'ils vissent la figure de Pierre, sa tête, tous ses mem- » bres, et pussent se convaincre de la vérité de ce qu'il » avait dit. Plusieurs vinrent et glorifièrent Dieu, disant » ces mots : *Dieu peut bien nous sauver du glaive des en-* » *nemis, puisqu'il a délivré cet homme de ce torrent de* » *flammes. Certes nous n'aurions pas cru qu'une flèche pût* » *passer à travers ce feu, comme cet homme y a passé.* »

Raymond d'Agiles ajoute à sa relation une circonstance assez remarquable, c'est que Barthelemi, sur son lit de mort, reprocha à Raymond, chapelain du comte de Toulouse, de l'avoir mis dans la nécessité de prouver ainsi la vérité de sa découverte au péril de sa vie.

Ici l'historien passe sans transition du tableau que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur au récit d'un combat livré contre le roi de Tripoli. Il termine sa description en disant que c'était *quelque chose de délicieux* (delectabile) *de voir le petit ruisseau de l'aqueduc porter à la ville les cadavres mutilés des nobles et du peuple.* Ce fut alors, dit le chroniqueur. qu'Alexis fit dire aux princes croisés qu'il les accompagnerait à Jérusalem, et qu'il leur donnerait de l'or et de l'argent, s'ils voulaient différer la continuation du pélerinage jusqu'à la fête de saint Jean (on approchait alors de la solennité de Pâques). Quelques chefs avec le comte voulaient attendre l'empereur; le plus grand nombre décida qu'on partirait sur-le-champ pour Jérusalem. Ici Raymond d'Agiles rapporte qu'on eut recours au jeûne, à la prière, aux aumômes, pour se préparer à l'accomplissement du saint pélerinage. L'évêque du Puy apparut au prêtre Etienne, accompagné de la mère de Dieu, de sainte Agathe et d'autres vierges. Le pontife remit à Étienne, de la part de la mère du Sauveur, un anneau mystérieux qui devait protéger le comte, et dit au prêtre que désormais la croix de Jésus-Christ devait remplacer la sainte lance dans les combats. Il n'est pas inutile de remarquer que toutes ces visions

ne se trouvent que dans la chronique de Raymond d'Agiles ; ce qui prouve qu'elles n'étaient connues ou accréditées que parmi les Provençaux.

L'auteur suit enfin les croisés sur le chemin de la cité sainte. On trouve dans son récit quelques détails assez curieux sur une peuplade de soixante mille chrétiens qui habitaient les montagnes du Liban. Ces chrétiens servirent de guides aux pélerins, et leur indiquèrent trois routes pour arriver à Jérusalem : la première par Damas, route facile, presque toujours en plaine, et qui ne manquait pas de vivres (*plena victualium*) ; la seconde par le mont Liban, dans laquelle on était en sûreté et on trouvait des provisions, mais elle était très-pénible pour les bêtes de somme ; la troisième le long de la mer, remplie de défilés, où *cinquante musulmans auraient pu, s'ils avaient voulu, arrêter le genre humain tout entier.* « Cependant, disaient ces chrétiens » aux pélerins, si vous êtes cette nation qui doit s'emparer » de Jérusalem, vous devez, d'après l'évangile de saint Pierre, » passer le long de la mer, quoique cette route nous paraisse » impossible à suivre. Votre itinéraire, ce que vous avez » fait, ce que vous devez faire, tout cela est écrit dans l'évan» gile que nous avons. » C'est la troisième route que suivit l'armée. Le comte de Toulouse s'obstinait à vouloir qu'on assiégeât Tripoli, mais l'armée rejeta son avis, et, dans une dernière vision, saint André apparut pour détourner le prince de son dessein.

Nous avons parlé dans le quatrième livre de notre histoire du conseil tenu à Ramla, pour savoir si l'on irait attaquer Damas, le Caire, ou Jérusalem. Cette délibération, qui n'est rapportée que par Raymond, est un fait très-curieux, et montre que la crainte se mêlait à l'enthousiasme des croisés à l'approche de la cité sainte. L'auteur décrit avec beaucoup de détails le siége de Jérusalem, les travaux et les combats des guerriers chrétiens ; la description qu'il fait de la soif que les pélerins eurent à souffrir mérite d'être citée : « Lorsque » la source de Siloë venait à couler, les chrétiens s'y précipi» taient les uns les autres, et souvent ils y périssaient avec » leur bétail. La source était ainsi remplie et de ceux qui » s'y laissaient tomber et de cadavres d'animaux. On voyait » beaucoup de malades étendus près de là, ne pouvant éle» ver la voix, tant leur langue était desséchée, et ouvrant » seulement la bouche, ils tendaient la main à ceux qu'ils » voyaient emporter de l'eau. Dans les champs, les chevaux, » les mulets, les bœufs et la plupart des bestiaux ne pou» vaient faire un seul pas ; lorsqu'ils étaient épuisés par la » soif, ils tombaient aux lieux même où ils étaient long-

» temps restés immobiles. » Raymond d'Agiles raconte qu'avant le dernier assaut on proposa d'élire un roi de Jérusalem, mais que le clergé s'y opposa en disant qu'il ne fallait pas nommer un roi là où Jésus-Christ avait porté la couronne d'épine. Les ecclésiastiques voulaient qu'on se bornât à élire un défenseur de la cité sainte (*advocatus civitatis dei*).

Raymond d'Agiles, en décrivant le dernier assaut livré à la ville, dit qu'un chevalier placé sur le mont des Oliviers, faisait signe aux chrétiens d'entrer dans Jérusalem; il ajoute naïvement qu'il ne sait point quel pouvait être ce chevalier (*quis autem miles fuerit, non cognoscere potuimus*). « A cette » vue, dit Raymond, les nôtres déjà languissans se ranimèrent, et s'élancèrent vers les murailles, les uns avec » des échelles, d'autres avec des cordes..... Tancrède et le » duc de Lorraine entrèrent les premiers dans la ville, et » leurs glaives firent couler des ruisseaux de sang........ La » ville était comme prise par les Francs, et cependant les » Sarrasins résistaient encore du côté où était le comte de » Toulouse, comme s'ils n'eussent jamais dû être vaincus. » Mais quand les nôtres furent maîtres des remparts et des » tours, on vit alors des choses étonnantes; parmi les Sar- » rasins, les uns avaient la tête coupée, et c'était le moins » qui pût leur arriver; les autres, percés de traits, se » voyaient forcés de s'élancer du haut des tours; d'autres » enfin, après avoir long-temps souffert, étaient livrés aux » flammes. On voyait, poursuit Raymond, dans les rues et » sur les places de Jérusalem, des monceaux de têtes, de » mains et de pieds. Partout on ne marchait qu'à travers les » cadavres; Mais tout cela n'est encore que peu de chose. » Venons au temple de Salomon où les Sarrasins avaient » coutume de célébrer leurs solennités. C'est ici que la vé- » rité sera difficile à croire; qu'il nous suffise de dire que » dans le temple et dans le portique de Salomon les cavaliers » étaient dans le sang jusqu'aux genoux, et que les flots de » sang s'élevaient même jusqu'au frein des chevaux, etc. »

Rien ne peint mieux l'esprit des chroniqueurs et l'esprit du temps que le sang froid avec lequel Raymond d'Agiles raconte ces scènes barbares. De cet horrible tableau l'auteur passe à celui que présentèrent les croisés, quittant le champ du carnage pour aller au tombeau de Jésus-Christ, en chantant des hymnes et des cantiques d'actions de grâces. Il ajoute que l'évêque du Puy apparut dans la ville à beaucoup de chrétiens; plusieurs personnes assuraient l'avoir vu monter le premier sur les remparts, invitant les croisés à le suivre. Le clergé voulait qu'on s'occupât d'abord de nommer un vicaire spirituel avant d'élire un roi; ce qui in-

digna les chefs de la croisade. On proposa la royauté au comte de Toulouse ; mais, dit Raymond, le comte ne pouvait se résoudre à porter le nom de roi dans la cité de Jésus-Christ.

Cette espèce de triomphe du pouvoir temporel sur le pouvoir ecclésiastique, semble affliger Raymond d'Agiles. Il avoue que le clergé avait beaucoup perdu de sa puissance, par la mort de l'évêque du Puy ; et il laisse à entendre que si ce pontife n'était pas mort, les choses se seraient passées autrement.

L'ouvrage de Raymond se termine au pélerinage fait par le comte de Toulouse au fleuve du Jourdain. Ce qui suit est d'un autre auteur ; c'est le récit de la journée d'Ascalon. Il est dit dans ce supplément qu'Arnoul fut élu patriarche, mais qu'il eut contre lui l'avis de tous les gens de bien, d'abord parce qu'il n'était pas sous-diacre, ensuite parce que ses mœurs étaient si peu régulières, que pendant le voyage on avait fait des chansons sur son incontinence.

Nous dirons en terminant cet article que le style de Raymond d'Agiles, quoique tenant à une assez bonne latinité, est moins clair que celui de Robert-le-Moine. Le récit de ce chroniqueur est difficile à suivre, et l'extrait que l'on vient de lire nous a coûté beaucoup plus de travail que les autres, parce que l'histoire est surchargée d'incidens et de détails qui ne s'enchaînent pas assez entre eux, et qui sont présentés avec une certaine confusion. Au reste ce monument de la première croisade est très-important, et la chronique de Raymond d'Agiles nous paraît avoir un caractère qui lui est propre. Les prodiges qu'elle nous raconte, quoique beaucoup trop multipliés, ne laissent pas de faire connaître l'esprit des croisés. Nous croyons, comme nous l'avons déjà remarqué, que Raymond était persuadé des visions qu'il rapporte, et qu'il aurait volontiers passé à travers un bûcher, comme Barthelemi, pour attester la vérité de ses récits. Une fois engagé dans l'affaire de la sainte lance, il s'est cru obligé de rapporter tout ce qu'il croyait devoir être à l'appui de cette découverte ; de là les apparitions et les prodiges dont il a rempli son histoire. On était persuadé alors que Dieu intervenait d'une manière spéciale dans tous les événemens de la croisade ; ce qui nous paraît le plus incroyable, était souvent ce qu'on croyait le mieux.

On voit, par la lecture de Raymond d'Agiles, et par celle de Robert-le-Moine, comment les fictions et les apparitions merveilleuses ont dû s'introduire dans l'épopée des anciens. Sans doute qu'au siège de Troie les Grecs croyaient voir apparaître leurs divinités au milieu des scènes de la guerre ; la multitude les invoquant dans les périls, attribuait leur victoire à leur appui, les revers à leur colère ou à leur in-

différence; les soldats d'Agamemnon croyaient à l'intervention d'Apollon, de Mars, de Neptune, comme ceux de Godefroi croyaient à la présence miraculeuse de S. André, de S. George, ou de tout autre habitant du ciel. Les récits de ces apparitions circulaient parmi le peuple crédule, et les poètes ne faisaient que les revêtir des brillantes couleurs de la poésie.

Histoire de l'Expédition de Jérusalem, par Albert, Chanoine de l'église d'Aix (1).

On ignore quels furent précisément le temps et le lieu où naquit Albert d'Aix. On sait seulement qu'il fut chanoine et trésorier de la ville d'Aix. Un passage du sixième livre de son histoire semble faire croire qu'il était d'Aix-la-Chapelle, et non pas d'Aix en Provence, comme l'ont affirmé quelques écrivains.

Dans une sorte d'introduction qu'il a mise en tête de son premier livre, Albert exprime le vif et long regret qu'il a éprouvé de n'avoir point fait partie d'une expédition où se passèrent tant de choses merveilleuses; mais divers obstacles s'opposèrent à l'accomplissement de ses desirs. « Toutefois, » ajoute-t-il, j'ai témérairement résolu de confier à la mé- » moire quelques-unes de ces choses que m'ont rapportées » ceux qui étaient présens, et de les raconter, non comme » par ouï-dire, mais comme si j'avais été de l'entreprise: ainsi, » malgré la faiblesse de mes moyens, j'ai essayé d'écrire en » style simple et sans apprêt les travaux et les misères, la » constance et le zèle pour la foi, des principaux chefs et des » autres croisés. J'ai dit comment ils ont abandonné leur pa- » trie, leurs parens, leurs villes, leurs châteaux, leurs » champs, et toutes les douceurs de la vie, comment ils ont » fait le voyage de Jérusalem et triomphé tant de fois des » Turcs et des Sarrasins, comment ils se sont ouvert l'entrée » du saint sépulcre, et comment ils ont délivré de tout cens » et de tout tribut les pélerins qui venaient le visiter. »

Albert tient, en effet, sa promesse: l'histoire qu'il a écrite est une des plus intéressantes productions qu'inspirèrent les grands événemens de la première croisade; outre la clarté et le ton de vérité qui règnent dans cet ouvrage, on y remarque une foule de petits détails curieux, qui forment comme au-

(1) Historia Hierosolymitanæ expeditionis, edita ab Alberto, canonico ac custode Aquensis ecclesiæ.

tant d'épisodes au sujet principal. Albert d'Aix est de tous les chroniqueurs contemporains de la première croisade le seul, peut-être, qui puisse fournir les matériaux nécessaires pour en écrire l'histoire complète. Comme il nous a été impossible de faire entrer dans notre Histoire une foule d'anecdotes et de détails rapportés par Albert d'Aix, nous y suppléerons en donnant plus d'étendue à cet extrait.

La plupart des historiens des croisades commencent leur récit au concile de Clermont : l'historien remonte plus haut; il suit l'ermite Pierre dans son pélerinage à Jérusalem, et raconte le merveilleux effet de ses prédications. Après avoir parlé du voyage du pape en France, de l'enthousiasme qu'excita son discours éloquent, et du départ spontané des croisés, il raconte, avec des détails qu'on ne trouve pas dans les autres chroniques et que nous avons déjà fait connaître dans notre Histoire, les premières expéditions des croisés : il ne dissimule aucun des excès des champions de la croix conduits par Gautier *sans avoir* et par Pierre l'Ermite; mais il le fait sans aigreur, et avec un ton qui force, pour ainsi dire, à plaindre ceux-là même que l'on condamne. Il juge avec plus de sévérité les bandes que conduisaient le prêtre Godescal et le comte Émicon, ramas d'aventuriers et de femmes de mauvaise vie. L'historien raconte tous les excès de ces bandes rassemblées au nom de Jésus-Christ, et fait un horrible tableau du massacre des Juifs. En parlant de la catastrophe qui dispersa les soldats de Godescal et sur-tout ceux d'Émicon, Albert a soin de rappeler que Dieu les punit pour s'être souillés de toute sorte de péchés, et pour avoir exercé d'affreuses violences envers les Juifs qui refusaient de se convertir à la foi chrétienne. « Car, ajoute-t-il ici, Dieu est juste, et ne veut » pas qu'on emploie la force pour contraindre personne à » venir à lui. » Le récit de ces expéditions tient tout le premier livre d'Albert, et doit nous paraître d'autant plus précieux, qu'il supplée, pour cette partie de l'histoire, au silence ou aux lacunes de toutes les autres chroniques contemporaines. Dans le second livre, l'historien suit l'expédition de Godefroi; il dit qu'arrivés en Hongrie ce chef illustre et ses compagnons, avertis par les malheurs qui étaient arrivés aux autres croisés, voulurent s'attirer l'amitié de Coloman, roi de Hongrie, et obtenir de lui un libre passage pour l'armée. A cet effet, ils députèrent vers ce monarque douze seigneurs, pris parmi les vassaux de Godefroi. L'histoire n'a conservé que le nom de Godefroi des Aches, de Baudri et de Stabulon. Ils étaient chargés d'une lettre ainsi conçue :

« *GODEFROI, Duc de Lorraine, et autres seigneurs de » France, au Roi de Hongrie COLOMAN, salut et toute » sorte de biens en Jésus-Christ.*

» Nos princes et seigneurs sont étonnés que, faisant pro- » fession du christianisme, vous ayez exterminé par un si » cruel martyre l'armée du Dieu vivant; que vous lui ayez » défendu de passer sur vos terres et dans votre royaume, et » que vous l'ayez accablée de calomnie. Frappés de crainte » et d'inquiétude, ils ont décidé d'attendre à Tollenbourg » que le roi leur explique lui-même pourquoi un si grand » crime a été commis sur des chrétiens par d'autres chré- » tiens. »

Le roi répondit aux députés en présence de sa cour assemblée :

« Nous ne sommes point persécuteurs des fidèles : si » nous avons montré de la sévérité, si nous avons tué des » chrétiens, c'est que nous y avons été poussés par la né- » cessité; car, ayant accordé à la première armée que Pierre » l'Ermite conduisait, la permission d'acheter des provisions » et de traverser paisiblement la Hongrie, ils nous ont rendu » le mal pour le bien, en enlevant, non-seulement l'or, l'ar- » gent, les chevaux, les mules et les troupeaux de notre » pays, mais en ravageant nos villes et nos châteaux, en » tuant quatre mille des nôtres et en les dépouillant de leurs » vêtemens et de leurs effets. Après ces excès si injustement » commis par les troupes de Pierre, l'armée de Godescal, » que vous avez rencontrée fuyant et retournant sur ses pas, » a assiégé Mersebourg, le rempart de notre royaume, dans » l'intention de nous punir et de nous exterminer. Ce n'est » qu'avec le secours de Dieu que nous avons été préservés. »

Après cette réponse, Coloman donna l'hospitalité aux députés dans son palais, et les y traita magnifiquement pendant huit jours; il les renvoya ensuite avec des ambassadeurs de sa cour, et les chargea de sa réponse aux princes croisés, conçue en ces termes :

« *Le Roi COLOMAN, au Duc GODEFROI et à tous les Chré- » tiens, salut et affection, sans feinte.*

» Nous avons appris que vous êtes un homme puissant et » un prince dans votre pays, et que tous ceux qui vous con- » naissent vous ont trouvé fidèle; c'est pour cela que nous » desirons vous voir et vous connaître : nous avons donc » formé le dessein de vous engager à vous rendre sans

» défiance près de nous au château de Cyperon; nous resterons » sur l'un et l'autre bord du fossé, et nous nous entretiendrons de tout ce dont vous vous plaignez et dont vous » nous croyez coupable. »

Godefroi, après avoir pris l'avis des chefs de l'armée, accepta la proposition que lui faisait Coloman; en conséquence, il se rendit au lieu indiqué, accompagné seulement de trois cents cavaliers. Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il laissa son escorte sur la rive opposée du fossé, et, suivi de trois seigneurs, il traversa le pont, et vint trouver le roi, qu'il salua avec douceur et embrassa avec le plus profond respect. Ce monarque, pour cimenter la paix d'une manière plus durable, proposa à Godefroi de le suivre en Pannonie, sans autre escorte que celle de douze hommes pris parmi les trois cents qui l'avaient accompagné. Le duc de Bouillon accepta; il suivit, en effet, le roi, et par-tout il fut reçu comme il le méritait. Coloman assembla les grands de son royaume, et leur demanda des conseils sur les moyens à prendre pour donner passage à une si grande armée, sans compromettre la sûreté de son royaume. On décida de demander en otage un des plus illustres chefs des croisés. Godefroi accéda à cette condition. Un traité fut conclu et respectivement juré, et Baudouin, sa femme et toute sa famille furent désignés pour otages. Godefroi revint ensuite au milieu des siens; il leur raconta toutes les circonstances de son entrevue avec Coloman, et leur exposa la condition qui avait été imposée aux croisés pour obtenir le libre passage à travers la Hongrie; puis il prit Baudouin en particulier, et l'exhorta à se donner en otage pour le bien de tous. Baudouin murmura contre son frère, et refusa avec véhémence de se soumettre à la condition que Godefroi avait acceptée. Celui-ci, inquiet de ses hésitations, offrit de lui laisser le commandement de l'armée, et d'aller lui-même, en qualité d'otage, se mettre dans les mains de Coloman. Ces offres généreuses calmèrent l'irritation de Baudouin; il consentit à supporter une pénible captivité pour le salut de ses frères. Après que les croisés eurent traversé la Hongrie, ce prince et les siens furent rendus à l'armée. Arrivé dans la Bulgarie, Godefroi reçut de l'empereur de Constantinople une lettre ainsi conçue :

« *Alexis, Empereur de Constantinople et de la Grèce, à* » *Godefroi et à ses compagnons.*

» Je vous prie, prince très chrétien, de ne pas souffrir que » votre armée pille et dévaste le territoire soumis à ma domi-

» nation et qu'elle va traverser; par-tout elle pourra acheter
» ce dont elle aura besoin. »

Albert peint ensuite les sentimens d'indignation que fit naître dans tous les cœurs la nouvelle de la captivité de Hugues le Grand, qu'avait fait arrêter le gouverneur de Durazzo : il parle de la vengeance qu'en tirèrent les croisés, de la joie qu'ils firent éclater lorsque la liberté fut rendue à l'illustre captif ; des nouvelles perfidies de l'empereur grec, et des nouvelles vengeances des soldats de Jésus-Christ. A ce sujet, l'historien retrace avec assez de vérité les rapports, d'une part pleins de dissimulation, d'autre part pleins de méfiance, d'Alexis et de Godefroi, et les longues négociations entre les Latins et les Grecs, souvent suspendues par des combats. Cet état d'hostilité ne cessa que lorsqu'Alexis, pour faire taire tout soupçon, envoya dans le camp des croisés Jean, le plus cher de ses fils. Godefroi entra alors sans défiance dans Constantinople, et de là se rendit au palais de l'empereur. Baudouin demeura pour garder le camp. Alexis fut rempli d'admiration, selon Albert d'Aix, à la vue d'un si noble chef et de ses compagnons, vêtus d'habits précieux où brillaient également l'or, la pourpre, et la blancheur de l'hermine, parure ordinaire des princes d'Occident. L'empereur les accueillit avec une grande douceur, et les embrassa tous l'un après l'autre selon leurs rangs. Notre chroniqueur raconte ensuite avec étendue toutes les circonstances de la cérémonie de l'hommage fait par les croisés à Alexis : cet historien est le seul qui soit entré dans de grands détails à ce sujet ; tous les chroniqueurs latins ont glissé sur les circonstances de cette cérémonie humiliante pour les nobles chefs des croisés ; Anne Comnène elle-même, toujours empressée de rehausser la gloire et la majesté de son père, et si enthousiaste du cérémonial de la cour de Byzance, n'en a parlé que d'une manière vague. Cette partie du récit du chroniqueur est donc précieuse. « L'empereur, dit-il, était assis, suivant sa coutume, sur un trône
» élevé : il ne se courbait point pour donner le baiser d'u-
» sage aux chefs des croisés ; ceux-ci fléchissaient le genou,
» et se baissaient pour baiser un prince aussi glorieux. » De ce passage un peu obscur, Du Cange, dans ses notes sur l'*Alexiade,* a conclu que les croisés avaient baisé les pieds d'Alexis. Après l'hommage, l'empereur parla ainsi à Godefroi :
« J'ai entendu dire que vous êtes l'un des plus puissans princes,
» l'un des plus braves soldats de la chrétienté, et par-dessus tout
» un homme d'une grande loyauté ; c'est pourquoi je vous

» adopte pour mon fils, et je mets sous votre protection tout » ce que je possède, afin que vous puissiez garantir mon empire » contre tout ennemi. »

Un tel abandon de la part d'Alexis fit cesser toute crainte dans l'ame des croisés. Albert indique ensuite comment on pourvut aux besoins d'une armée aussi nombreuse. « Depuis » l'Incarnation jusqu'à la Pentecôte, dit-il, quatre hommes, » chargés de byzantins en or et de dix mesures de tartarons, » étaient envoyés chaque semaine du palais impérial dans le » camp des croisés; ce qu'il y avait de plus extraordinaire, » c'est que tout cet argent, qui était distribué aux soldats » pour acheter des vivres, retournait immédiatement dans » le trésor. Il ne faut, toutefois, pas trop s'en étonner; car » tout le commerce de l'empire, soit qu'il consiste en huile, » soit en vin ou en blé, se fait au bénéfice de l'empereur : » voilà pourquoi le trésor, recevant continuellement, ne peut » être épuisé. »

Après ces observations, qui annoncent sur le gouvernement des empereurs grecs des connaissances peu communes parmi les chroniqueurs, Albert entre dans une foule de détails peu importans sur les rapports d'intérêt ou d'amitié qui naquirent entre Godefroi et Alexis pendant le séjour de l'armée des pèlerins à Constantinople; puis il suit cette armée entrant en Romanie et venant établir son camp sous les murs de Nicée; ici il raconte les travaux, les souffrances et les victoires des croisés pendant le siége de cette ville. En célébrant leurs exploits à Dorylée, il dit qu'après que le carnage eut cessé, les prêtres recommandèrent à Jésus-Christ par leurs prières et leurs cantiques l'ame des guerriers morts en combattant les infidèles; cette assertion est d'autant plus remarquable, que, dans les croyances du temps, les soldats chrétiens qui mouraient dans les guerres saintes étaient regardés comme des martyrs: or on sait que l'église ne prie point pour les martyrs de la foi. A la suite du siége de Nicée, l'historien rapporte une anecdote assez curieuse. Une religieuse du couvent de Sainte-Marie de Trèves, que les infidèles avaient prise et conduite à Nicée lors des désastres de l'armée de Pierre, s'échappa et vint au camp des chrétiens, où elle se plaignit d'avoir été l'objet et la victime de la brutale passion d'un Turc. Pendant qu'elle racontait sa triste aventure, elle vit dans la foule Henri des Aches, qu'elle reconnut et dont elle implora la pitié : ce noble guerrier, touché de son sort, la conduisit devant Godefroi, et demanda pour elle au bienheureux Adhémar l'ab-

solution d'un péché qu'elle avait involontairement commis. Cette absolution lui fut aisément accordée: mais, dans la nuit suivante, un agent secret du Turc vint trouver la religieuse, et, à force de protestations et de promesses, il la fit consentir à retourner auprès de son maître, qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu une si belle femme, et qui promettait, d'ailleurs, de se faire chrétien. « Quand on apprit dans le » camp des pélerins cette évasion de la belle religieuse, dit » Albert d'Aix avec naïveté, on vit bien qu'elle n'était re- » tournée auprès du Turc que par libertinage. »

Après avoir raconté, avec des détails que nous avons empruntés de lui, la bataille de Dorylée, notre chroniqueur décrit la marche de l'armée des croisés s'avançant vers les plaines de l'Asie mineure, et les souffrances que cette armée éprouva par suite du manque d'eau et de la chaleur excessive. Quoique le récit d'Albert d'Aix nous ait servi à peindre dans notre premier volume la déplorable situation des soldats de Jésus-Christ, ce qu'il rapporte à cet égard est si extraordinaire, qu'on a besoin de l'entendre raconter de la bouche de l'historien même. « Le chemin par lequel s'avançait l'armée » des pélerins était sec, aride, et plein de précipices; une » chaleur brûlante augmentait encore les difficultés de la » marche. Le dernier samedi du mois d'août, le manque » d'eau se fit sentir avec tant de violence, que, selon le » rapport que m'a fait un croisé qui éprouva lui-même » tous les tourmens de la soif, plus de cinq cents per- » sonnes des deux sexes périrent; les chevaux, les mulets, » les bœufs et les ânes moururent également de soif : mais » ce qui fait frémir d'horreur et remplit de crainte ceux-là » même qui n'en entendent que le récit, c'est que des femmes » enceintes, dont les entrailles étaient consumées par les ar- » deurs du soleil, et le gosier desséché par l'excès de la chaleur, » accouchaient subitement sur le chemin.... Ces malheureuses, » étendues sur la route auprès de leurs enfans, oubliaient dans » leurs souffrances de dérober aux regards ce que la pudeur » leur commandait de cacher (*secreta*). La situation des » hommes n'était pas moins déplorable; succombant sous la » chaleur, et affaiblis par une sueur continuelle, ils respi- » raient, la bouche béante, le peu d'air qui restait; les oiseaux » apprivoisés, délices des grands et des nobles, mouraient » de soif sur le poing de leurs maîtres, et les chiens dressés » pour la chasse expiraient dans la main de leurs conducteurs. »

Guillaume de Tyr a décrit cette déplorable situation de l'armée des pélerins avec des couleurs peu différentes de

celles qu'a employées Albert d'Aix ; seulement la narration de l'archevêque de Tyr est plus élégante et plus harmonieuse.

Après avoir fait le triste tableau de la pénible position de l'armée de Jésus-Christ, Albert d'Aix décrit la joie qui s'empara de tous les cœurs lors de la découverte du fleuve où les malheureux croisés purent apaiser leur soif dévorante ; il parle des nouveaux dangers auxquels furent exposés les pélerins, par leur empressement à se désaltérer; il raconte la séparation de Baudouin du grand corps d'armée commandé par Godefroi, et décrit la campagne délicieuse où cette armée vint asseoir son camp. « Là, dit-il (c'était dans le » territoire d'Antiochette), tous les chefs et Godefroi lui-» même, séduits par la beauté des environs, résolurent de se » donner le plaisir de la chasse; délassement très-agréable » à la noblesse. Après avoir quitté leurs armes de bataille, » ils s'avancèrent l'arc en main, chacun dans un endroit » séparé de la forêt, pour suivre le gibier que l'instinct » de leurs chiens leur découvrirait. Godefroi s'étant avancé » seul vers un côté fort épais de la forêt, aperçut un pauvre » pélerin chargé d'un fagot, que poursuivait un ours d'une » grosseur horrible. Ce malheureux allait en être dévoré; » Godefroi, toujours prêt à secourir les chrétiens ses frères, » ayant tiré son épée, piqua son cheval et se précipita du » côté du pauvre pélerin. L'ours ayant vu le coursier de Go-» defroi » (nous traduisons ici les propres expressions d'Albert) « se confia à sa férocité naturelle et marcha droit à » lui. Lorsqu'il fut arrivé tout auprès, il se mit sur ses pattes » de derrière, et lui montra sa gueule prête à le dévorer, » et ses griffes aiguës prêtes à le déchirer. Godefroi, voyant » la férocité de l'animal, cherche à lui enfoncer dans le cœur » la pointe de son épée; mais l'ours évitait tous les coups » qui lui étaient portés, et faisait retentir la forêt de cris si hor-» ribles, qu'on ne savait ce que ce pouvait être. La bête fu-» rieuse saisit enfin Godefroi par son manteau, et, l'entraînant » à terre, s'apprêtait à le mettre en pièces; alors le duc de » Bouillon (ajoute notre chroniqueur), se ressouvenant de » ses exploits et regrettant de périr ainsi, fit un effort et se » releva sur ses pieds. En voulant retirer son glaive engagé » entre ses cuisses, il se blessa lui-même. Mais, malgré la » perte de son sang, il continua à se défendre avec vigueur. » Enfin le pélerin que Godefroi avait délivré, fit tant par » ses cris, qu'un des croisés qui se trouvait dans la forêt » accourut, et se réunit au duc de Bouillon pour abattre » l'animal furieux. Au sortir de cette lutte terrible, Godefroi,

» grièvement blessé, s'évanouit, et bientôt tout le monde » accourut. Lorsqu'on le transportait au camp, les chefs, » les hommes et les femmes gémissaient à ce spectacle; les » plus habiles médecins pansèrent la blessure de Godefroi. » L'animal sauvage fut coupé en morceaux, et tous les » spectateurs disaient qu'ils n'avaient jamais vu un ours » aussi énorme. »

Albert passe ensuite au corps de pélerins commandé par Baudouin, et qui s'était détaché de la grande armée des croisés. Il raconte les aventures, les conquêtes de ce héros, ses querelles avec Tancrède, querelles plusieurs fois ensanglantées; il vient enfin à la réunion de toutes les troupes des croisés devant Antioche. Le besoin d'union qui se faisait alors sentir avec plus de force, inspira à l'évêque Adhémar le discours qu'on va lire : « O mes frères et mes très-chers » fils, nous approchons d'Antioche, ville fortifiée par de » hautes murailles, que ne peuvent détruire ni le fer ni » les pierres. Les Turcs, les Sarrasins et les Arabes qui » ont fui devant nous se sont réunis sur les hautes mon- » tagnes de la Romanie. Tenons-nous sur nos gardes; » qu'aucune expédition particulière ne divise plus l'armée, » et que chacun dirige son courage vers le but commun. » Ce discours fit une profonde impression, et fut reçu par les pélerins avec des applaudissemens unanimes. Albert raconte ensuite toutes les opérations du siége d'Antioche. Cet historien a su jeter de l'intérêt sur le tableau un peu long des opérations de ce siége, en racontant, par forme d'épisode, une foule de petites anecdotes, en général toutes intéressantes pour l'histoire des mœurs des croisés : nous en avons déjà raconté plusieurs dans le tome I.er de notre Histoire, telles que celle du diacre Alberon; pour ne point tomber dans des répétitions inutiles, nous nous bornerons à analyser les faits dont nous n'avons pas parlé, et qui peuvent offrir quelque intérêt au lecteur.

Pendant la durée du siége d'Antioche, les infidèles firent plusieurs sorties, à la faveur desquelles ils massacrèrent quelques pélerins. Le desir de les réprimer fit naître dans l'ame du comte de Saint-Paul, croisé français, un projet noble et hardi. Il s'adressa à Engelred, son fils, et lui demanda de se joindre à lui avec tous les hommes sur le dévouement desquels il pouvait compter. Il voulait, disait-il, ôter aux infidèles l'envie de surprendre et d'attaquer les croisés. Son fils, et un grand nombre de volontaires, acceptèrent la proposition du vieux comte de Saint-Paul. Ce seigneur, malgré son grand

âge, monta le premier à cheval, et se plaça avec sa troupe dans les défilés étroits d'une montagne. Les Turcs, comme à leur ordinaire, sortirent d'Antioche, et se répandirent dans la campagne: ils y trouvèrent un pauvre pélerin qui coupait du bois, et que le comte de Saint-Paul avait placé tout exprès pour les attirer dans un piége. Les infidèles se précipitèrent sur lui: celui-ci prit la fuite, et dirigea ses pas vers l'endroit où le comte de Saint-Paul et sa troupe étaient cachés. A ce même instant, les chrétiens sortirent de leur défilé et tombèrent sur les Turcs; deux des infidèles furent tués, deux autres faits prisonniers. « Vous eussiez vu, dit » Albert d'Aix, les pélerins nobles ou non nobles, chantant les » louanges de Dieu, accourir pour voir les deux Turcs captifs; » tous rendaient grâce au Seigneur de l'heureux succès de » l'entreprise du comte Hugues et d'Engelred, son fils, dont » la prudence et le courage avaient délivré les chrétiens des » outrages des Turcs. »

L'historien raconte ensuite les misères éprouvées par les pélerins devant Antioche, et peint les horreurs de la famine et les ravages des maladies contagieuses qui se firent sentir dans le camp des chrétiens. Cette pénible situation apporta la tristesse et le désespoir dans l'ame des chefs et des soldats. Nous ne répéterons point ici ce que dit Albert de la mort tragique de Suénon et de Florine, tués par les Turcs dans l'Asie mineure: nous en avons parlé assez longuement dans le troisième livre de notre Histoire. Après avoir raconté cette déplorable aventure, l'historien ajoute que les soldats de Soliman, se réjouissant de leur victoire, se dirigèrent immédiatement vers un lac d'eau chaude situé près d'un lieu que l'historien appelle *Finiminis*. Là, ils trouvèrent des pélerins malades et fiévreux qui se baignaient dans le lac afin de guérir leur débile corps. Les infidèles les accablèrent de leurs flèches; et bientôt l'eau de ce lac, teinte du sang des chrétiens, prit une couleur rougeâtre Quelques-uns de ces malheureux, cachant leur tête sous les eaux afin de la dérober aux coups qui la menaçaient, furent étouffés par le poids et la chaleur de ces eaux mêmes.

Ces tristes événemens, et les calamités qui affligeaient les chrétiens devant Antioche, furent attribués, suivant notre historien, aux désordres et aux péchés des pélerins. Les chefs, pour arrêter ces désordres, portèrent des peines sévères contre la fraude, le dol et la fornication: quelques-uns des coupables furent condamnés à la prison; d'autres, battus de verges, tondus, ou marqués au front. Un homme et une femme surpris en adultère furent promenés nus dans tout

le camp et battus de verges en présence de toute l'armée, afin, dit Albert, que les témoins de cette punition conçussent un effroi salutaire.

Dans le quatrième livre, Albert parle des efforts que firent les gouverneurs d'Antioche et Soliman chassé de Nicée, pour exciter les puissances musulmanes contre les chrétiens; son récit doit sur ce point être comparé avec celui des historiens arabes analysés à la fin du volume suivant.

Tandis que Kerbogath, à la tête des troupes infidèles, s'avançait pour secourir Antioche, l'armée chrétienne était toujours en proie à la famine la plus horrible: Baudouin, prince d'Édesse, qui en fut informé, envoya plusieurs sommes d'argent à son frère Godefroi, à Robert de Flandre, à Robert de Normandie, au comte Raymond, et aux autres chefs des croisés, pour les secourir dans leur détresse; et, comme cette détresse augmentait tous les jours, Baudouin envoya dans le camp du froment, de l'orge, du vin, de l'huile, puis enfin tout le revenu d'une année de la ville de Turbaysel, qui s'élevait à cinquante mille besans.

Sept mois s'étaient écoulés depuis que les chrétiens avaient mis le siége devant Antioche; et les chefs comme les soldats désespéraient déjà de s'emparer d'une place aussi bien fortifiée, lorsque Boémond dévoila dans le conseil des croisés l'intrigue qui devait les rendre maîtres de cette cité. Selon notre historien, qui diffère sur ce point des autres chroniqueurs, cette communication fut reçue par les chefs avec des transports de joie: il ne fut besoin d'aucune ruse, d'aucun expédient, pour les déterminer à consentir aux desirs de Boémond; tous spontanément lui promirent le gouvernement d'Antioche, s'il parvenait à s'en rendre maître. Baudouin, excité par ces promesses, suivit le projet qu'il avait concerté avec l'Arménien, et bientôt les étendards des croisés flottèrent dans Antioche. Dans notre récit du siége de cette cité, nous avons préféré, pour cette circonstance importante, la relation très-étendue et fort détaillée de Guillaume de Tyr et de Bernard Trésorier à celle d'Albert d'Aix. Il est naturel que les détails de cette intrigue ou de ce complot préparé dans l'ombre aient échappé à plusieurs historiens, et qu'il soit plus difficile ici de connaître et d'apprécier la vérité que dans beaucoup d'autres événemens qui se passaient sous les yeux de tous les croisés.

En parlant de l'entrée des chrétiens dans la ville conquise, Albert d'Aix dit qu'ils recherchèrent avec soin les vivres qui pouvaient y être restés; mais ils n'en trouvèrent que très-peu.

« Il n'y avait, dit-il, que des tissus de divers genres et de » couleurs variées, du poivre, des habits, des pavillons, » des dés, et autres objets servant à des jeux de hasard; » ils trouvèrent aussi quelque argent, mais en petite quan- » tité. Cela n'était pas extraordinaire : Antioche avait été as- » siégée pendant neuf mois; et plusieurs milliers d'hommes » qu'elle avait eus dans ses murs, avaient tout consommé. »

Le peu de ressources que les chrétiens trouvèrent dans Antioche, ne put les préserver des horreurs de la famine lorsqu'ils y furent eux-mêmes assiégés par les Turcs; le tableau qu'Albert d'Aix trace de cette famine est si curieux, que nous croyons devoir rapporter les propres expressions de l'historien :

« Toute sortie étant devenue impossible, puisque l'armée » des Turcs, qui s'accroissait journellement, gardait toutes » les avenues, une faim si cruelle se fit sentir parmi les chré- » tiens, que ces malheureux, manquant de pain, n'éprouvèrent » aucune répugnance à manger non-seulement des ânes, des » chevaux, des mulets et des chameaux, mais encore du » vieux cuir qu'ils trouvaient dans les maisons, et qui s'y était » durci depuis trois ou six ans. On humectait, on amollissait » ce cuir avec de l'eau chaude; on l'assaisonnait avec du » poivre et d'autres épiceries : il en était de même du cuir » des harnais; et tant était grande la faim qui pressait les » croisés, qu'ils le mangeaient sans hésiter. On m'a appris » les maux que le peuple de Dieu, tourmenté par une faim » horrible, souffrit dans Antioche : le seul récit en fait frémir » d'horreur. Pour un œuf de poule, encore lorsqu'on pouvait » le trouver, on donnait six deniers; pour dix féves, un denier; » pour la tête d'un âne, d'un cheval ou d'un chameau, un » byzantin; pour un pied ou une oreille de ces animaux, on » donnait six deniers, et pour leurs entrailles cinq sous. Le » pauvre peuple était forcé, par les angoisses de la faim, à » manger le cuir de ses souliers; plusieurs remplissaient leur » misérable ventre, *miserabilem ventrem,* d'orties ou d'au- » tres herbes des forêts; et chaque jour la mort diminuait » le nombre des croisés : Godefroi, comme l'ont rapporté » ceux qui y étaient présens, donna quinze marcs d'argent » pour la chair d'un mauvais chameau, et Baudri, son maître » d'hôtel, acheta pour trois marcs d'argent une chèvre très- » maigre. »

Albert raconte ici la fuite des chrétiens assez lâches pour préférer une vie déshonorée à un trépas glorieux; mais, comme notre historien ne perd jamais son caractère anec-

dotique, il abandonne un moment son tableau principal pour raconter quelques-uns de ces faits particuliers qui varient sans cesse son récit. En voici un qui nous a paru intéressant :

« Quelques personnes, dit-il, d'une basse extraction, et » méprisant les dangers qui menaçaient leur vie, sortaient » secrètement chaque nuit de la ville, et se dirigeaient vers » le port Saint-Siméon : là, elles achetaient aux nautoniers » et aux marchands, des denrées qu'elles apportaient ensuite » dans Antioche avant que le jour parût. Elles reven- » daient ces denrées aux habitans, et faisaient ainsi des bé- » néfices énormes ; par exemple, elles vendaient un morceau » de fromage de Flandre cinq sous. On rapporte que ces » malheureux, étant demeurés plus tard qu'à leur ordinaire, » ou peut-être parce que la nuit était plus courte, furent » surpris par les Turcs, qui les massacrèrent impitoyable- » ment; peu d'entre eux purent échapper des mains des in- » fidèles, et rentrèrent en toute hâte dans la ville : les Turcs » se dirigèrent ensuite vers le port Saint-Siméon, où ils » surprirent et livrèrent à la mort les nautoniers et les » marchands, puis ils brûlèrent leurs navires ; ce qui, dit » Albert d'Aix, imprima une telle terreur dans les esprits, » qu'aucun marchand n'osa plus venir au port Saint-Siméon. »

L'auteur raconte ensuite les divers engagemens qui eurent lieu entre les chrétiens, maîtres d'Antioche, et les soldats de Kerbogath ; engagemens qui se terminèrent par le combat célèbre à la suite duquel le prince turc fut mis en fuite et son armée dispersée. Albert d'Aix raconte cette bataille avec assez d'étendue, et termine son récit par des détails intéressans qu'on ne trouve point dans les autres chroniques. « On » remarqua, dit-il, une foule de chevaliers qui, dès leur en- » fance, avaient coutume de combattre à cheval, confondus » avec les fantassins, parce qu'ils avaient perdu leurs coursiers » et qu'ils étaient réduits à la misère. On vit d'illustres guerriers » marcher contre l'ennemi sur une mule, sur un âne, ou sur » toute autre vile monture qu'ils avaient pu se procurer. Toute » solde leur manquant depuis long-temps, ils s'étaient mis à » mendier, et, après avoir vendu leurs armes, ils se servirent » de celles des Turcs qu'ils n'étaient point habitués à manier. » Parmi ces chevaliers, on distinguait un seigneur allemand, » puissant et riche, nommé Herman, monté sur un âne, et » n'ayant pour toute arme dans le combat qu'une épée et le » bouclier d'un Turc ; privé de tout, il avait vendu son armure, » et il avait de la peine à vivre en demandant l'aumône. Tel

» avait été aussi le sort de Henri des Aches, noble guerrier » couvert de gloire. Le duc de Bouillon envoyait chaque jour, » sur sa faible provision, un pain avec une portion de poisson » et de viande, au malheureux Herman; quant à Henri des » Aches, comme il avait été long-temps son compagnon » d'armes, le duc de Bouillon l'admettait à sa table frugale. Cet » état de misère était inoui pour les grands et les princes; Gode- » froi lui-même, et Robert, maître du riche pays de la Flandre, » manquèrent de chevaux et des choses les plus nécessaires » à la vie; le duc de Bouillon montait, dans la bataille, » un cheval qu'il avait emprunté au comte de Toulouse, et » qu'il n'avait obtenu qu'à force de prières. Au milieu de la » famine qui avait désolé les croisés, on avait vu mendier le » comte de Flandre, et plusieurs personnes, témoins oculaires, » m'ont assuré que le cheval qu'il montait le jour de la bataille » était le produit des aumônes qu'on lui avait faites.

» Parmi les dépouilles des Sarrasins vaincus dans ce com- » bat, on trouva, dit Albert d'Aix, une foule de manuscrits où » se trouvaient retracés les rites sacriléges des musulmans et » leurs cérémonies en caractères exécrables, *cum characteri- » bus execrabilibus* (c'étaient sans doute des caractères arabes). » Les croisés trouvèrent aussi une grande quantité de chaînes » préparées pour les guerriers de Jésus-Christ. »

Après la défaite des infidèles, l'armée chrétienne se trouva maîtresse absolue d'Antioche; mais elle fut bientôt assiégée par une maladie contagieuse, qui diminua sensiblement le nombre de ses guerriers. Nous avons vu dans notre premier volume, que la plupart des chefs des croisés, oubliant Jérusalem pour des conquêtes moins importantes, se répandirent dans les environs d'Antioche, et c'est à Albert d'Aix que nous avons emprunté la plupart des détails dans lesquels nous sommes entrés à ce sujet. C'est d'après lui aussi que nous avons raconté les discordes qui naquirent entre le gouverneur de Hazart ou de Hezas et le prince d'Alep; l'aventure de la noble épouse de Foulques, et les effets qu'elle produisit sur les rapports des chrétiens et du commandant de Hazart. Voici comment le Turc épris des charmes de la belle chrétienne parle à ce gouverneur musulman : « Voyez-vous, dit-il, com- » ment le prince d'Alep menace de vous combattre : si vous » m'en croyiez, vous vous lieriez avec Godefroi, chef de l'armée » chrétienne, qui s'est emparé d'Antioche et a mis en fuite Ker- » bogath; vous vous attireriez ainsi les secours et l'amitié des » chrétiens, choses indispensables dans la nécessité qui vous » presse. Vous savez que la nation des chrétiens est la plus vail-

» lante et la plus glorieuse; qu'aucune autre ne peut lui être » comparée, ni pour l'honneur, ni pour la loyauté. Ne tardez » pas, sollicitez l'amitié de Godefroi; et si vous l'obtenez, vous » aurez celle de toute l'armée chrétienne. » En effet, le prince musulman écrivit à Godefroi pour solliciter son alliance. Ici l'historien rapporte les hésitations et les scrupules qui s'élevèrent d'abord dans l'ame pieuse du duc de Bouillon. Ces scrupules cédèrent devant les conseils d'une politique plus réfléchie, et un traité fut conclu entre Godefroi et le commandant de Hazart. Nous avons déjà parlé de ce trait dans notre Histoire; et quoique le récit d'Albert d'Aix offre de l'intérêt, nous ne le traduirons pas pour éviter des répétitions.

Après ce récit, l'historien quitte un moment le grand corps d'armée des croisés pour rapporter les victoires de Baudouin, les mesures arbitraires et les extorsions de son gouvernement. Ces mesures inspirèrent de telles craintes à ses sujets, que le beau-père de Baudouin lui-même, craignant que ses richesses n'éveillassent l'avidité de son gendre, s'enfuit dans les montagnes. Il faut le dire cependant; si le prince d'Édesse tourmentait ses sujets par des levées d'impôts arbitraires, il secourait les croisés avec une noble générosité. Albert d'Aix célèbre plusieurs fois ses largesses envers l'armée des pèlerins. Cette armée, qui était encore dans Antioche, brûlait d'impatience de voir la cité sainte; elle murmurait hautement contre ses chefs, qui la faisaient servir à leur vaine ambition. Au siége de Marra, elle eut à souffrir encore une fois toutes les horreurs de la famine. « Chose extraordinaire et horrible » à entendre! s'écrie Albert d'Aix: les chrétiens mangèrent » non-seulement des Sarrasins, mais encore des chiens cuits. » Au reste, pourquoi s'en étonner? la faim cause des douleurs » plus aiguës que la pointe d'une épée. » D'autres événemens moins lugubres se passèrent au siége d'Archas. Ce fut là que, selon notre historien, s'élevèrent les premiers doutes sur l'authenticité du miracle de la sainte lance. En racontant cet événement, Albert s'exprime en ces termes : « Une dispute » s'éleva au siége d'Archas sur cette question : *La sainte* » *lance est-elle bien celle qui perça le cœur de Jésus-Christ?* » On se divisa d'opinion. L'auteur de cette invention, *auc-* » *tor inventionis*, passa à travers un bûcher, sain et sauf, se- » lon les uns; demi-brûlé, selon les autres : ce qui fit que » la vénération qu'on avait pour la lance diminua beaucoup » parmi les fidèles, qui virent plutôt en elle une invention » de l'industrie et de l'avarice, *industria et avaritia*, de Ray- » mond, qu'un véritable miracle de Dieu. » L'armée des pèle-

rins, après avoir abandonné le siége d'Archas, se mit en marche pour Jérusalem. Le chroniqueur décrit chacune de ses situations, les phénomènes qui l'étonnèrent, et les contrées qu'elle traversa. L'histoire naturelle fixe aussi quelquefois son attention; c'est ainsi qu'il s'arrête à peindre la canne à sucre, qui fournit une nourriture agréable aux croisés, et le reptile appelé *tarente*, dont la blessure venimeuse et quelquefois mortelle causa tant de maux à l'armée chrétienne. Albert parle aussi des rapports qu'eut Godefroi avec les souverains des petites principautés situées sur la route de Jérusalem; puis il peint l'enthousiasme qu'inspira dans l'armée chrétienne la vue de la sainte cité. « Lorsque l'armée des fidèles entendit prononcer le nom de » *Jérusalem*, dit-il, des larmes de joie coulèrent de tous » les yeux; les pélerins étaient enfin arrivés près d'un lieu si » saint, si desiré, et pour lequel ils avaient essuyé tant de fa- » tigues et bravé tant de fois la mort. Ces fatigues et ces » dangers ils les oublièrent tout-à-coup, hâtèrent leur marche » vers Jérusalem. Bientôt les croisés de l'un et de l'autre » sexe, au nombre de soixante mille, s'avancèrent en chantant » des hymnes jusque sous les murs de la sainte cité. »

Ici Albert d'Aix suit toutes les opérations du siége de Jérusalem; il raconte les massacres dont les Francs se souillèrent en entrant dans la ville sainte. Ce qui caractérise bien le siècle dans lequel vivait notre historien, c'est l'indifférence barbare avec laquelle il fait ce récit; il n'adresse pas un seul reproche aux pélerins, et il ne donne pas une seule larme à leurs victimes. « Les croisés, dit-il, percèrent avec la pointe » de leurs épées les femmes qui s'étaient réfugiées dans la » tour; ils arrachèrent du sein de leurs mères ou de leurs » berceaux les enfans encore à la mamelle, et ils leur écra- » sèrent la tête contre les murs ou sur le seuil des portes; » ils tuaient les uns avec leurs armes, accablaient les autres » avec des pierres, n'épargnant ni l'âge ni la condition. »

Ces massacres horribles se renouvelèrent plusieurs fois; nous en abrégeons le tableau. Albert rapporte même une sentence de mort prononcée par les chefs des croisés, rassemblés, contre tous les Sarrasins indistinctement; les motifs par lesquels on justifia cette sentence, sont assez curieux. « Vous » savez, dirent les chefs à Tancrède, qui s'indignait de ce que » des soldats avaient osé méconnaître la protection qu'il avait » accordée à quelques malheureux Sarrasins, vous savez que » ce n'est qu'après les plus grands travaux et après les plus » grandes pertes que Jérusalem, la cité de Dieu, a été res-

» tituée à ses propres enfans, et délivrée des mains du roi de » Babylone. Craignez qu'en épargnant nos ennemis par ava- » rice, par indifférence ou par miséricorde, cette cité ne » nous soit arrachée par les captifs, ou par le reste des in- » fidèles; car, si déjà notre attention est occupée à sur- » veiller dans l'intérieur une si grande multitude, n'avons- » nous pas à craindre qu'attaqués extérieurement par le roi de » Babylone, nous ne soyons condamnés à un exil perpétuel? » Il nous paraît donc nécessaire, pour éviter de grands » malheurs, de livrer sans délai au glaive les captifs, ou » ceux qui se sont rachetés. » Albert rapporte avec beaucoup de sang-froid cette sentence sanguinaire; et ce qui fait voir qu'il partageait les sentimens qui la dictèrent, c'est que, toutes les fois que notre historien raconte quelques traits d'humanité des chefs des croisés à l'égard des malheureux Sarrasins, il ajoute que ces chefs furent corrompus par de l'argent, *corrupti pecuniâ*. Cependant Albert s'anime en nous représentant Godefroi fuyant le théâtre du carnage pour se rendre au tombeau de Jésus-Christ; et la piété touchante de ce chef contraste, sous la plume de l'historien, avec les scènes qu'il vient de décrire sans en paraître ému.

Albert, aussi crédule que la plupart des chroniqueurs, raconte, à l'occasion de la prise de Jérusalem et de l'élection d'un roi de la ville sainte, beaucoup d'anciennes visions qui annonçaient ce grand événement et l'élévation future du duc de Lorraine.

« Dans le temps où Godefroi soupirait avec ardeur, dit-il, » après l'instant où il pourrait faire un pélerinage aux saints » lieux, Stabulon, un de ses domestiques, eut une vision dans » son sommeil. Il vit une échelle qui, de la terre, s'élevait jus- » qu'aux cieux : Godefroi, accompagné de Rothard, son » maître-d'hôtel, y montait; ce dernier avait une lampe à » la main; parvenu au milieu de l'échelle, la lampe s'étei- » gnit; le maître-d'hôtel découragé descendit, et ne voulut » ni rallumer la lampe, ni tenter de monter une seconde » fois sur l'échelle. Godefroi persista dans son entreprise; » alors lui, Stabulon, ralluma la lampe et suivit courageu- » sement son maître; tous deux accomplirent le voyage : » arrivés dans la demeure céleste, ils jouirent de toutes les » faveurs de Dieu. Qui peut douter, s'écrie Albert d'Aix, » que cette échelle ne fût l'image de Jérusalem, porte de la » patrie céleste? Cette échelle était d'or, parce qu'il fallait en- » treprendre un tel pélerinage avec un cœur pur et un esprit » humble. Rothard, qui, parvenu au milieu de l'échelle, aban-

» donnait lâchement son maître, n'était-il pas l'image de ces » pèlerins qui, ne pouvant supporter les fatigues du voyage, » désertèrent l'armée de Jésus-Christ; et Stabulon, ce fidèle » serviteur, celle des pieux croisés qui persistèrent dans leur » entreprise, espérant ainsi visiter Jérusalem, la table et la » demeure des saints? »

Albert raconte encore d'autres visions : il parle ensuite de l'élection de l'illustre chef des croisés; des différens qui s'élevèrent entre lui et le comte de Saint-Gilles, avant et après la bataille d'Ascalon; de l'élévation de Daimbert au patriarcat, dignité dont avait été provisoirement revêtu le prêtre Arnoul : selon notre historien, ce fut plutôt l'argent que le choix de l'église naissante de Jérusalem, qui éleva Daimbert à ce poste éminent. A cette occasion, l'historien trace en peu de mots le portrait historique de Daimbert. Né à Pise, il avait été envoyé par le Saint-Père en Espagne, auprès du roi Alphonse. Dans l'exercice de ses fonctions apostoliques, il avait amassé, par son avarice et sa mauvaise foi, de grandes richesses, qu'il employa auprès de Boémond et de Godefroi pour se faire élire. L'historien parle d'un belier d'or que ce prélat avait reçu pour le pape, et qu'il avait gardé. Albert déplore ensuite la mort du nouveau roi de Jérusalem, et peint la désolation de la cité sainte à la nouvelle de ce triste événement; puis il parle de la captivité de Boémond, de l'élection de Baudouin, et des efforts du patriarche pour empêcher cette élection, qui seule pouvait sauver la sainte cité. Ces efforts furent vains; et bien qu'ils se renouvelassent plusieurs fois, jamais ils ne furent couronnés de succès. La raison en est simple : dans un état où le premier besoin était la défense du territoire et où l'esprit de conquête était le principe fondamental, le pouvoir militaire devait être tout, et la puissance ecclésiastique peu de chose.

A peine le nouveau roi fut-il proclamé, qu'il marcha vers Ascalon et en forma le siége. Baudouin le leva ensuite pour aller attaquer une troupe de brigands envoyés par le sultan du Caire, et que l'historien appelle *Azopart*. Ces brigands se tenaient dans les campagnes désertes qui sont entre Ascalon et les frontières d'Égypte; ils habitaient des souterrains d'où ils sortaient pour attaquer les pèlerins qui allaient à Jérusalem. Baudouin mit le feu à l'entrée de leurs cavernes; il espérait que la flamme et la fumée les forceraient d'en sortir : mais il n'y en eut que deux qui parurent en implorant sa pitié; ils étaient d'un aspect horrible et dégoûtant. Baudouin leur parla avec bonté; et quand il sut d'eux ce qu'il desirait

savoir, il les fit revêtir d'habits magnifiques, en retint un auprès de lui, et renvoya l'autre vers ses compagnons pour les engager par ses discours et par la richesse de ses habits à sortir de leur demeure et à prendre confiance dans un prince qui l'avait si bien traité.

Le brigand se rendit dans les souterrains et ramena dix des siens. Pendant ce temps Baudouin fit couper la tête à celui qui était resté auprès de lui. Quand les dix autres brigands eurent été amenés en sa présence, il fit aussi trancher secrètement la tête à celui qui était allé les chercher; neuf de ces brigands éprouvèrent le même sort. Le dixième fut renvoyé couvert aussi de riches habits, et chargé d'amener au roi autant de ses compagnons qu'il pourrait. Il partit, et ramena avec lui trente des siens, qui furent tués à l'exception d'un seul. Celui-ci, ignorant le sort que ses compagnons avaient éprouvé, alla à son tour dans les souterrains, vêtu comme les deux précédens, et chargé comme eux de la même mission. Il ramena avec lui deux cent trente brigands, que Baudouin fit décapiter sur-le-champ. Il ne restait plus dans leurs retraites souterraines que leurs femmes et leurs enfans, qui, ne voyant plus revenir personne, n'osaient sortir. Baudouin fit alors transporter une grande quantité de bois et de paille avec des étoupes à l'entrée de leurs cavernes. La flamme et la fumée forcèrent enfin ces victimes à sortir et à venir se livrer elles-mêmes aux soldats chrétiens. Les uns se rachetèrent avec leurs familles, les autres furent décapités.

Ce fut peu de temps après cette expédition, que Baudouin découvrit que le patriarche Daimbert avait travaillé de tout son pouvoir à faire reconnaître Boémond pour roi de Jérusalem. Des lettres écrites par son secrétaire, nommé *Morel*, et adressées à Boémond, avaient été interceptées, et avaient révélé tout le secret de l'intrigue. Baudouin se plaignit au pape Pascal, qui envoya en Palestine le cardinal Maurice, chargé d'examiner la conduite du patriarche, et de prononcer contre lui la sentence qui lui paraîtrait juste. Maurice se rendit à Jérusalem. Il y convoqua une assemblée d'évêques et d'abbés, dans laquelle le roi Baudouin accusa le patriarche de parjure, de trahison et d'homicide, ayant eu le projet de faire tuer le roi par Boémond, sur la route qui conduit d'Edesse à Jérusalem. Le monarque demanda que si le patriarche ne pouvait se justifier de ces accusations, il fût déposé. Daimbert, n'ayant pu en effet se purger de ces griefs, sur-tout du crime de sacrilége qu'on lui imputa comme ayant altéré ou dispersé une partie du bois de la vraie croix, fut suspendu de

ses fonctions. Cependant on lui accorda un délai pour présenter quelques justifications. Quand la solennité de Pâques fut venue, temps où les évêques font la consécration du saint chrême, le cardinal Maurice monta sur la montagne des Oliviers pour faire cette cérémonie. Le patriarche Daimbert, voyant qu'il allait être remplacé dans cette sainte fonction, dont jusqu'à ce jour les patriarches ses prédécesseurs s'étaient acquittés sur cette montagne, vint trouver le roi, les larmes aux yeux, et le supplia de lui épargner dans ce jour un affront dont tous les pélerins allaient être témoins. Le roi se montra insensible à ses prières et résista long-temps. A la fin, le patriarche, s'approchant de lui et lui parlant à l'oreille, lui offrit trois cents besans. Baudouin se laissa fléchir, et fit valoir auprès du cardinal Maurice des raisons tirées du scandale que l'absence du patriarche dans cette solennité ne manquerait pas de causer parmi les fidèles. Le cardinal se rendit à ces raisons, et à dater de ce jour, dit Albert, le cardinal et le patriarche furent liés d'une étroite amitié. Ils détournèrent à leur profit les offrandes des fidèles, et se livrèrent nuit et jour, dans des lieux écartés, au vin et à la bonne chère, à l'insu du roi.

Guillaume de Tyr et Baronius, qui ont parlé des démêlés du patriarche et du roi de Jérusalem, leur donnent des causes toutes différentes. Ils rapportent tous deux une lettre de Daimbert à Boémond, dans laquelle le patriarche se plaint de ce que le roi a usurpé les droits de l'église, et lui a enlevé ses trésors. Cette lettre, selon Guillaume de Tyr, ne parvint point à Boémond, qui venait d'être fait prisonnier. Mais on doit croire que l'historien de la guerre sainte n'a pas voulu tout dire pour sauver l'honneur du patriarche, et l'on va voir, par la suite du récit d'Albert, que Baudouin avait plus d'une raison de se plaindre de Daimbert. Albert rapporte qu'après la prise de Césarée, Baudouin étant à Jaffa se trouva très-embarrassé pour payer la solde à ses troupes. Il partit pour Jérusalem, et demanda au patriarche une partie des offrandes des fidèles, afin de payer ce qui était dû aux soldats; il lui dit que sans cela ils ne voulaient plus rester à Jérusalem ni défendre les lieux saints. Le patriarche demanda la nuit pour tout délai, et le lendemain il apporta au roi deux cents marcs d'argent, assurant qu'il n'avait pu recueillir davantage. Le roi crut à la parole du patriarche, et prit l'argent; mais le chancelier Arnoul, et plusieurs autres qui connaissaient la masse des offrandes, prétendirent que le patriarche avait caché pour son usage une grande somme d'argent. Le roi

irrité pressa de nouveau le patriarche de lui remettre d'autres fonds pour la paie des soldats. Daimbert, très-lié avec le légat du pape, et qui dépensait avec lui en festins les offrandes faites au saint sépulcre, fit peu d'attention aux instances du roi. Il se rappelait d'ailleurs qu'avec quelques prières et des présens il l'avait déjà apaisé. Baudouin néanmoins continua de presser le patriarche, et celui-ci était toujours sourd à ses demandes. Mais il arriva qu'un jour, pendant que Daimbert et Maurice étaient, selon leur coutume, à un festin splendide, et buvaient largement, on vint annoncer au roi que c'était ainsi que ces deux prélats dévoraient tous les jours les trésors de l'église, et qu'il pouvait aisément s'en assurer par lui-même. Baudouin se rend aussitôt chez le patriarche avec quelques-uns de ses principaux officiers, et, le trouvant assis avec le légat à une table somptueuse, il lui adressa de violens reproches. « Vous passez, lui dit-il, les nuits et les jours dans les » festins; nous, nous souffrons jour et nuit pour le salut de » nos frères: vous appliquez à vos plaisirs les oblations des » fidèles, et vous oubliez nos tourmens et nos souffrances. Par » Dieu [*per Deum*], vous ne toucherez plus les dons des fidèles, » et vous ne remplirez plus aussi délicatement votre ventre » avant que mes soldats aient reçu leur solde. Nous avons » acheté Jérusalem par notre sang, nous la défendons par » nos travaux, et vous, vous disposez des offrandes des chrétiens. » Ils sont loin de nous les jours où nous supportions de » tels crimes, et dans lesquels vous pouviez à volonté vous » remplir les mains. Certes, ou vous boirez dans le même » calice que nous, ou vous ne vous mêlerez plus des af- » faires de l'Eglise. » Le patriarche, plein de colère, éclata à la fin, et répondit: « Vous n'avez pas réfléchi à ce que vous » dites, en nous insultant aussi témérairement; car il est de » toute justice que ceux qui servent l'autel vivent de l'autel: » pensez-vous rendre l'Église du Seigneur tributaire et es- » clave, cette église que Jésus-Christ a rendue libre par son » sang, et dont il nous a confié l'administration? Ne parlez plus, » car cela ne vous regarde pas; craignez, par vos paroles » indiscrètes, d'encourir l'indignation du saint-siége. » Le roi, encore plus irrité de cette réponse du patriarche, le menaça d'enlever de force l'argent de l'église et tout l'or du saint sépulcre. Le patriarche intimidé promit, d'après le conseil du cardinal, de payer la solde de trente guerriers : mais il ne tint pas long-temps sa promesse; il enleva une grande somme d'argent, et laissa ces trente guerriers manquer de tout. Le roi, connaissant de jour en jour l'hypocrisie du

patriarche, renouvela ses instances avec tant d'importunité, que celui-ci se retira à Jaffa, où le roi consentit à le laisser passer l'automne et l'hiver. Au commencement de mars, Daimbert se rendit à Antioche, où Tancrède gouvernait alors. Baudouin, à force de menaces, découvrit, par les camériers du patriarche, vingt mille besans d'or qu'il avait cachés. Ils lui dirent qu'il y en avait aussi en argent une quantité si grande, qu'on ne pouvait en savoir ni le nombre ni le poids. Cependant Baudouin retint auprès de lui le cardinal Maurice, et le traita honorablement.

Albert d'Aix, après ce récit que nous avons abrégé, termine son septième livre par la description du combat que le roi de Jérusalem livra près d'Ascalon aux Sarrasins venus d'Égypte, et dans lequel il obtint l'avantage après avoir perdu plusieurs braves guerriers.

L'historien a consacré son huitième livre à raconter les aventures et les malheurs de nouvelles troupes de pélerins, qui partirent de l'Occident pour l'Asie, après que la première croisade eut été achevée par la prise de Jérusalem. Comme il est le seul de tous les historiens qui ait donné des détails circonstanciés sur ces deux expéditions, auxquelles d'ailleurs nous n'avons pu consacrer que quelques pages de notre Histoire, nous croyons qu'il sera utile de faire connaître son récit par une analyse étendue, qui équivaut presque à une traduction.

Après la prise d'Antioche et de Jérusalem, une multitude innombrable [*incomputabilis*], ayant appris les insignes victoires des chrétiens, se réunit de différentes parties de l'Italie, et se dirigea vers la Hongrie et la Bulgarie, dans le dessein de secourir les chrétiens. Il y avait, dans cette troupe, l'évêque de Milan; Albert, illustre comte de Blandras; Gui, brave chevalier, et plusieurs autres guerriers des plus nobles parmi les Italiens. Cette armée s'élevait à plus de trente mille hommes, et tous brûlaient d'une sainte ardeur. Arrivés dans la Bulgarie, les pélerins envoyèrent des députés à l'empereur de Constantinople pour obtenir la permission de traverser le territoire de l'empire, et celle d'acheter ce qui pouvait leur être nécessaire pour les besoins de la vie. Alexis accueillit bien leur demande; mais il exigea que l'armée des croisés respectât dans sa marche les possessions de l'empire. Au lieu d'exécuter la volonté d'Alexis, les pélerins, sans écouter la voix de leur chef, enlevèrent aux Bulgares et aux Grecs leurs troupeaux et leurs volailles. Albert censure cette conduite; mais ce qu'il blâme plus encore, c'est que les croisés mangèrent les poules et les animaux qu'ils avaient ainsi dérobés, un

jour de quatre-temps. « Action indigne, dit-il, de sol-
» dats chrétiens ! » Le chroniqueur raconte d'autres excès des croisés, et finit ce tableau en s'écriant : « Chose horrible » à entendre ! un des pillards de l'armée » (désigné plaisamment par notre chroniqueur sous le nom de *parasite*) « coupa la » mamelle à une femme qui défendait son bien » : *sua defendens*. L'empereur, instruit de ces excès, fit hâter la marche des croisés, qui arrivèrent enfin à Constantinople. Là, ils établirent leurs tentes près le bras de Saint-George, attendant les pélerins français et allemands qui devaient se joindre à eux. Pendant les deux mois qu'ils y demeurèrent, ils commirent tant de désordres, que l'empereur se vit forcé de les sommer de passer le bras de Saint-George, et d'aller s'établir sur les frontières de la Cappadoce et de la Romanie, afin d'y attendre les autres croisés. Les pélerins déclarèrent qu'ils ne partiraient pas avant l'arrivée de leurs frères, les Français et les Allemands. L'empereur irrité défendit à ses sujets de vendre aux champions de la croix les choses nécessaires à la vie ; alors ceux-ci, tant cavaliers que fantassins, pressés par le besoin, saisirent leurs armes, et se précipitèrent sur le principal palais de l'empereur, où ils entrèrent par force, et mirent à mort un jeune homme, allié d'Alexis, et un lion dompté, l'ornement et les délices du palais. L'archevêque de Milan et les plus prudens des chefs, sachant bien que cette révolte ne pouvait avoir aucun résultat favorable à l'entreprise des croisés, se mirent au milieu de la multitude, et empêchèrent, par leurs prières et leurs menaces, qu'elle ne se livrât à d'autres excès ; puis ils se rendirent auprès de l'empereur, violemment irrité de leur conduite. Ils cherchèrent à lui faire entendre que ce n'étaient point eux qui étaient coupables, mais les hommes fous et incorrigibles qu'ils conduisaient. Alexis leur rappela les anciens désordres des croisés, et leur reprocha sur-tout l'injure qu'ils avaient faite à sa personne, en s'emparant de son propre palais, et sur-tout en tuant son proche parent et son lion. Par leurs discours adroits et éloquens, les chefs des pélerins italiens parvinrent à le calmer ; mais il demanda que les croisés passassent le bras de Saint-George. Pour obtenir volontairement ce qu'il demandait, Alexis les accabla de présens. Suivant lui, Albert de Blandras reçut dix chevaux et d'autres dons précieux, et se laissa séduire ; l'évêque de Milan, craignant que l'empereur ne les livrât aux Turcs s'ils passaient le détroit, refusa d'accéder à la volonté d'Alexis. Cette fermeté de l'évêque engagea le monarque à concéder de nouveau aux

croisés italiens la faculté d'acheter ce qui leur était nécessaire. Dans ce même temps, le comte Raymond était venu de Laodicée à Constantinople : sa présence contribua beaucoup à réconcilier l'empereur avec les croisés; car, de tous les princes qui avaient pris la croix, le comte de Toulouse était celui qui avait acquis à un plus haut degré la confiance d'Alexis. Les pélerins italiens passèrent ensuite le détroit, et allèrent s'établir près de Nicomédie, où ils furent joints par deux mille croisés allemands, sous la conduite de Conrad, connétable de Henri III. Étienne comte de Blois, qui était ramené par les remords à Jérusalem, les joignit aussi, et avec lui un autre Étienne, duc de Bourgogne, Milon de Braye, Gui le Roux. Albert d'Aix désigne encore plusieurs seigneurs laïcs et ecclésiastiques.

Aux approches du saint jour de Pentecôte, continue notre chroniqueur, plus de deux cent soixante mille personnes, hommes, femmes, enfans, moines et prêtres, et plusieurs bandes composées d'une populace désarmée, se rassemblèrent à Constantinople, et demandèrent à l'empereur des guides pour les conduire à Jérusalem. Alexis mit à leur tête le comte de Toulouse, suivi de cinq cents cavaliers turcopoles. Ces nouvelles troupes de croisés se réunirent aux Italiens, et toutes se mirent en marche vers Jérusalem. Étienne comte de Blois se proposait de prendre la route que Godefroi avait suivie par Nicomédie et à travers la Romanie; mais les Italiens, se fiant à leur nombre, s'écrièrent qu'ils voulaient aller, par les montagnes, attaquer les états de Corrozan, délivrer Boémond de sa captivité, assiéger et prendre de force Bagdad. Quoique le comte de Blois, Raymond et les chefs les plus prudens de la troupe connussent bien l'impossibilité d'exécuter le projet de délivrer Boémond, toutefois, comme ils connaissaient aussi toute l'irascibilité du caractère des Italiens, ils n'osèrent pas leur résister, et, après leur avoir adressé toutes les observations qu'ils crurent convenables, ils prirent la route que les Italiens indiquaient. Raymond, marchant à la tête des Turcopoles, les précéda. Après trois semaines d'un heureux voyage, la troupe des pélerins, vivant dans l'intempérance et la débauche, arriva au pied d'une montagne d'un accès difficile, près d'un château nommé *Ancras*. Elle attaqua la garnison turque, et, après l'avoir égorgée, elle remit la forteresse aux soldats de l'empereur, à qui elle avait été injustement enlevée

Ils s'avancèrent ensuite sur Garzara, détruisant les moissons sur leur passage. La position fortifiée de ce château

arrêta l'intrépidité des croisés : ils passèrent sans l'attaquer ; ce qui remplit de joie les Turcs. Depuis ce moment, les infidèles suivirent l'armée chrétienne, et tuèrent les soldats sortis des rangs. Cette armée s'avança vers plusieurs villes et châteaux dont Albert ignore le nom. Les Turcs, qui en formaient la garnison, s'efforçaient de séduire Raymond et les Turcopoles par des présens qu'ils leur envoyaient; et comme ceux-ci précédaient l'armée des pélerins, ils la détournaient de sa route, et la faisaient marcher dans des déserts secs et arides, où les infidèles pouvaient facilement égorger ceux que la fatigue ou la négligence faisait rester en arrière. Les chefs des croisés résolurent de faire marcher sept cents Français à la tête de l'armée, et de placer à la queue autant d'Italiens. Cette dernière troupe fut bientôt attaquée par cinq cents cavaliers turcs, qui s'élancèrent sur elle en poussant de grands cris. Les Italiens, à leur approche, furent saisis par la crainte de la mort; les cavaliers prirent la fuite, et les misérables fantassins, au nombre de plus de mille, furent massacrés. Cette nouvelle répandit la terreur dans le camp; on s'éleva contre la lâcheté des Italiens, et l'on convint de protéger l'armée par une autre arrière-garde. Le seul duc de Bourgogne s'offrit pour commander dans ce poste périlleux à la tête de cinq cents hommes. Il défendit si bien le derrière de l'armée qu'il ne périt pas un seul pélerin. L'historien raconte ensuite avec détail les attaques que les infidèles dirigèrent contre le corps commandé par le comte de Toulouse, qui avait succédé dans le commandement au duc de Bourgogne. Il peint ensuite la triste situation de l'armée chrétienne au milieu de vastes solitudes et de montagnes escarpées, où elle eut à souffrir toutes les horreurs de la famine. « L'or et l'argent ne servaient de rien, dit Albert d'Aix; car on ne trouvait aucune espèce de nourriture que l'on pût acheter. Si des Provençaux prenaient le devant pour chercher des vivres, l'armée en poursuivant sa marche trouvait le chemin couvert de leurs cadavres. Les Provençaux, à cause de leur avidité, étaient souvent exposés à de grands périls. Les pauvres parmi les croisés, continue l'historien, mangeaient des écorces d'arbre et des racines d'herbe. Dans cet état de détresse, mille hommes furent détachés de l'armée, afin de chercher des vivres. Ils trouvèrent de l'orge et une espèce de pomme amère qu'ils faisaient cuire lorsqu'ils furent surpris par les Turcs, et tous reçurent la couronne du martyre. Comme, à raison de la situation des lieux, il était impossible aux infidèles d'attaquer les chrétiens et même

» de les atteindre de leurs flèches, ils mirent le feu aux » bruyères et à toutes les matières combustibles qui étaient » dans la campagne, et livrèrent ainsi les pélerins aux » flammes. Dès que l'armée chrétienne eut appris cette dé- » plorable nouvelle, on décida qu'aucun corps ne serait » plus détaché du gros de l'armée, qui dorénavant ne mar- » cherait que réunie. Au bout de sept jours, Doniman, So- » liman, et plusieurs autres chefs infidèles, parurent à » la tête de vingt mille guerriers, habiles à tirer de l'arc; » ils étaient venus des montagnes de la Flagonie, du » royaume d'Antioche, et ils allèrent au-devant des chré- » tiens. Ceux-ci, après avoir observé leur marche et re- » connu toutes leurs embûches, se décidèrent à les atta- » quer. Ce jour là même, l'armée des croisés franchit le » défilé et les gorges de la Flagonie; elle s'avança dans une » plaine, et le même jour, à la neuvième heure, elle y » plaça son camp pour prendre du repos. Cependant voilà » que les Turcs en jetant, selon leur coutume, des cris » terribles, se précipitent sur les pélerins, et le combat s'en- » gage avec acharnement. Les flèches des barbares portaient » le désordre dans le camp des chrétiens, lorsque les croisés » de la Gaule et de la Lombardie, quoique exténués par les » fatigues du voyage, s'élancèrent sur les ennemis, repous- » sèrent leurs violentes attaques, et firent mordre la pous- » sière à cinq cents Turcs, sans que l'armée chrétienne eut à » déplorer la perte d'un seul homme. Les chrétiens avaient » présenté aux infidèles un bataillon serré, et l'ennemi ne » put jamais le rompre. » Albert raconte ensuite quel fut le sort déplorable d'une troupe de pélerins qui, après s'être emparés d'un château, sous les ordres de Conrad et de Brunauld, furent surpris et massacrés par l'ennemi à travers des gorges de montagnes, pendant qu'ils retournaient dans leur camp, chargés de vivres et de riches dépouilles. Le lendemain, jour du dimanche, les croisés et les Turcs restèrent dans le repos. Le lundi, au lever du soleil, l'évêque de Milan parut au milieu de l'armée, et, inspiré par l'Esprit saint, il annonça que ce jour-là il y aurait une bataille. Il exhorta le peuple du Dieu vivant à confesser ses fautes, le délia de ses péchés au nom de Jésus-Christ, puis le bénit avec le bras de saint Ambroise. Afin de sanctifier le peuple, on montra la sainte lance que Raymond avait apportée avec lui. L'armée se disposa ensuite à combattre. L'historien nomme ici les chefs auxquels les commandemens furent confiés, et décrit l'ordre qui fut observé dans la disposition de l'armée. Bientôt

les Italiens, placés à la tête des bataillons des pélerins, furent attaqués par les infidèles : ils résistèrent long-temps; mais Albert, leur chef, dont le cheval était affaibli par défaut de nourriture, prit la fuite avec l'étendard, et ses soldats l'imitèrent. Conrad, guerrier intrépide, vola avec les siens à leur secours; il repoussa avec constance tous les efforts des ennemis, depuis neuf heures du matin jusqu'après midi : mais, épuisé par la faim et la fatigue, et accablé par les traits des ennemis, il se retira vers le camp. Le duc de Bourgogne et le comte de Blois le remplacèrent successivement : mais leurs efforts furent inutiles; l'un après l'autre ils se virent forcés à la retraite. Raymond, qui vola à leur secours, éprouva le même sort. Abandonné par les Turcopoles et après avoir vu périr à ses côtés presque tous ses Provençaux, le comte de Toulouse, suivi de dix de ses guerriers, se retira, toujours en combattant, sur un rocher escarpé où les Turcs l'attaquèrent presque immédiatement. Le danger qui le menaçait fut bientôt connu dans le camp; le comte de Blois fit un appel aux plus braves de l'armée, et, à la tête de cent hommes couverts de fer, il s'élança sur les infidèles, les dispersa, et délivra le comte Raymond. Les succès des Turcs, dans cette journée, avaient été ensanglantés; plus de trois mille des leurs avaient perdu la vie, et ils ne durent la victoire qu'aux péchés des chrétiens, que Dieu punit en les livrant au glaive des impies. Cette même nuit, tandis qu'on prenait du repos et de nouvelles forces pour combattre, le comte de Toulouse, saisi on ne sait par quelle terreur panique, abandonna, à la faveur des ténèbres de la nuit, le camp des chrétiens, et, suivi des Turcopoles et de ses propres soldats, il s'enfuit, par des routes inconnues, au château qu'Albert appelle *Pulveral,* alors au pouvoir de l'empereur. La nouvelle de cette fuite, tout-à-coup répandue dans le camp des pélerins, y causa une terreur si grande, qu'aucun des chefs ne voulut plus y rester; grands et petits, nobles et non nobles, tous, en un mot, le quittèrent par amour de la vie, ignorant que la même terreur régnait dans le camp des infidèles. Ils se dirigèrent tous sur Sinope, et abandonnèrent ainsi leurs bagages, leurs épouses tendres et chéries, leurs enfans et leurs richesses. Les espions annoncèrent cette nouvelle aux Turcs, qui reposaient alors leurs bras fatigués par le carnage des pélerins. La trompette et le clairon retentirent dans leur camp; ils se levèrent tous, saisirent leurs armes, et, comme des hommes qui veillent sur leur proie, ils parurent à la pointe du jour devant les tentes des croisés. Là, ils s'élancent sans pitié sur les nobles

et belles dames italiennes et françaises, tuent celles qui étaient d'un âge avancé, chargent les autres de chaînes, et les destinent à passer leur vie comme un troupeau muet au milieu de nations barbares dont elles ignorent le langage, et à souffrir un exil perpétuel dans le royaume de Corrozan; car il faut savoir, ajoute l'historien, que ce royaume est entouré par des montagnes et des marais, de telle manière qu'une fois qu'on y est captif, il est aussi difficile d'en sortir sans la permission des Turcs qu'à un troupeau de sortir de son bercail. « O quelle douleur! s'écrie Albert d'Aix : oh! combien ne » devaient-elles pas paraître misérables, ces femmes si tendres » et si nobles, conduites en captivité par des hommes aussi » impies et aussi horribles! Ces hommes avaient la tête rasée » par-devant, sur les côtés et sur la nuque; le peu de cheveux » qui leur restaient, tombaient sans ordre et en quatre mèches » sur leur cou; leur barbe était épaisse et en désordre, et tout, » dans leurs vêtemens, les rendait semblables aux esprits » immondes et infernaux. Il n'y eut rien de modéré dans l'ex- » pression des craintes et de la douleur de ces femmes déli- » cates; le camp retentissait de leurs gémissemens : c'était » dans ce camp que les unes avaient vu périr un tendre époux, » et que les autres avaient été délaissées dans les mains de leurs » bourreaux par un mari que la nécessité avait forcé de fuir. » Quelques-unes d'entre elles furent décapitées, après avoir été » plusieurs fois souillées par les sales et insatiables passions » des Turcs; quelques autres, dont la figure plus riante, plus » gracieuse et plus belle, avait frappé leurs yeux, furent ré- » servées pour une malheureuse captivité. Après avoir pris tant » d'honnêtes femmes dans les tentes des chrétiens, les Turcs » se mirent à la poursuite des fantassins, des cavaliers, des » clercs et des moines, qui s'étaient enfuis; ils les frappèrent » avec le glaive comme le moissonneur coupe le blé avec sa » faux : ils ne respectèrent ni l'âge ni le rang; seulement ils » épargnèrent les jeunes gens qu'ils destinaient au service mi- » litaire. D'après le récit des témoins de ces désastres, qui man- » quèrent eux-mêmes d'en être les victimes, la terre était cou- » verte d'immenses richesses abandonnées par les fuyards. » On voyait épars çà et là la pourpre, les pelisses de cou- » leurs variées, des chevaux et des mules; le sang inondait » les chemins, et le nombre des morts s'élevait à plus de cent » soixante mille. » L'historien, qui, en peignant les plus tristes tableaux, ne perd pas un seul moment son goût pour les anecdotes, raconte que deux chevaliers de la troupe d'Étienne de Blois s'efforçaient d'échapper par la fuite aux Turcs qui les poursui-

vaient : un cerf effrayé par le tumulte des armes se précipita au-devant d'eux, et leur barra le passage ; ce qui fut cause que les deux chevaliers furent atteints et décapités par les Turcs. Les pélerins se retirèrent à Sinope, sous la protection des troupes impériales. Dans cette ville se réunirent l'évêque de Milan, Étienne de Blois, Conrad, l'évêque de Soissons, l'évêque de Lyon et plusieurs autres guerriers qui se rendirent ensuite à Constantinople, où ils furent bien reçus de l'empereur. Raymond les avait devancés. A ce sujet, Albert rapporte qu'Alexis parut s'indigner de ce que le comte de Toulouse s'était, en fuyant, séparé de ses compagnons, Étienne de Blois et Conrad ; le comte de Toulouse s'excusa en prétextant qu'il l'avait fait dans la crainte que les pélerins qui l'avaient vu fuir le premier, l'accusant d'avoir trahi la cause des chrétiens par l'ordre de l'empereur, ne se soulevassent contre lui. Alexis s'apaisa facilement ; il plaignit les malheurs des croisés, et les combla de présens. L'évêque de Milan mourut à Constantinople.

A peu près dans le même temps, et la première année du règne de Baudouin, Guillaume seigneur de Nevers, dans la France occidentale, traversa les mers, à la tête de quinze mille guerriers ou fantassins, sans compter un grand nombre de femmes, débarqua à Salonique, puis se rendit à Constantinople. Cette armée observa la plus exacte discipline dans sa marche ; elle fut bien accueillie par Alexis, qui lui assigna pour lieu de campement le rivage du canal de Saint-George, situé du côté de Constantinople, et lui ordonna ensuite de passer le détroit et d'établir ses tentes là où s'élève la colonne de marbre dont la sommité est dorée. Guillaume y demeura quatorze jours : pendant ce temps les pélerins pauvres et riches reçurent des présens de la munificence de l'empereur ; puis ils se mirent en marche par la même route qu'avait suivie la malheureuse armée conduite par le comte Raymond, à laquelle ils comptaient se joindre : mais, ne pouvant l'atteindre parce qu'elle les devançait de plusieurs journées, ils se dirigèrent vers Stancon, se proposant d'y attendre de ses nouvelles. Soliman, et Danischmend, à qui notre historien donne le nom de *Doliman*, encore couverts du sang des croisés italiens, et instruits de l'arrivée de l'armée de Guillaume, se portèrent à sa rencontre par des chemins détournés, et l'attaquèrent à coups de flèches : les pélerins opposèrent une vive résistance à leurs efforts ; quelques guerriers en retard succombèrent sous les traits des infidèles. Enfin les chrétiens arrivèrent devant Stancon : ils n'hésitèrent pas à attaquer la garnison

turque qui la défendait; mais ils furent repoussés : alors ils se portèrent sur Reclei. Durant la route ils éprouvèrent une soif si grande, que dans l'espace de trois jours plus de cinq cents personnes moururent; et l'armée tout entière fut épuisée de telle manière, qu'elle n'était plus capable de combattre les musulmans. Ceux-ci, lorsqu'ils connurent le triste état où elle était réduite, l'attaquèrent, et abreuvèrent la terre de son sang : toute la plaine fut bientôt couverte de cadavres d'hommes et de femmes. Les chrétiens, affaiblis par la soif, prirent la fuite : le comte de Nevers gagna Germanicopolis; il fut suivi par Robert son frère et ce qui restait de cavaliers : les fantassins furent laissés dans les mains de leurs féroces ennemis; d'une armée si nombreuse à peine sept cents hommes s'échappèrent-ils par la fuite; les femmes des soldats de Jésus-Christ et un butin immense tombèrent au pouvoir des musulmans. Le comte de Nevers, arrivé à Germanicopolis, ne renonça point au pélerinage de Jérusalem; il obtint une escorte de Turcopoles pour se rendre à Antioche : mais, durant la route, ces soldats mercenaires, aveuglés par l'avarice, dépouillèrent le malheureux Guillaume, qui, couvert de misérables vêtemens, et à pied, continua sa route et arriva enfin à Antioche. Tancrède, qui régnait sur cette principauté, accueillit le comte de Nevers avec humanité; il lui fit donner un équipage digne de sa naissance, et le retint quelques jours à Antioche. Lorsqu'il eut réparé ses forces épuisées, le comte partit pour Jérusalem.

Ces malheurs arrivés à toutes ces troupes de pélerins n'arrêtèrent point le zèle des chrétiens de l'Occident; quelque temps après ces deux expéditions, Guillaume comte de Poitou, accompagné de Guelfe duc de Bavière et d'Ide marquise d'Autriche, à la tête de cent soixante mille pélerins, hommes et femmes, traversa le territoire des Bulgares pour se rendre à Jérusalem. Albert suit pas à pas cette nouvelle armée de croisés; il raconte ses querelles avec les Bulgares, les circonstances de son séjour à Constantinople, et les malheurs qu'elle éprouva non loin de ces mêmes plaines encore abreuvées du sang des pélerins conduits par Guillaume de Nevers. Ce triste tableau a une si grande ressemblance avec les précédens, que nous craindrions, en l'analysant, de jeter de la monotonie dans cet extrait; nous dirons seulement que la plupart des croisés furent massacrés par les Sarrasins, sur les bords d'un ruisseau où ils s'étaient précipités afin d'étancher la soif dévorante qui les accablait. La comtesse Ide disparut : on ne sait si elle fut prise, ou si ses membres dis-

persés ne permirent plus de reconnaître son cadavre ; cependant, quelque temps après, on dit qu'elle avait été conduite dans le royaume de Corrœzan. Le comte de Poitiers, suivi d'un seul écuyer, parvint à une petite forteresse soumise à la domination des chrétiens, appelée *Langinach*, dans laquelle commandait Bernard surnommé *l'Étranger*. Ce comte accueillit Guillaume de Poitiers avec distinction. Tancrède, touché de ses malheurs, lui envoya une escorte de chevaliers, qui le conduisirent à Antioche, où s'étaient déjà réunis et se réunissaient journellement, pour achever leur pélerinage, les chefs des principales troupes des croisés, moissonnées par les Turcs. Il est à remarquer qu'Albert ne parle pas de Hugues le Grand, qui fit partie de ces expéditions, et qui, selon Foucher de Chartres, mourut à Tarse. Dans ce même temps le comte de Toulouse était arrivé au port de Saint-Siméon : Bernard l'Étranger l'y retenait captif, parce qu'on l'accusait d'avoir livré aux Turcs les croisés italiens; ainsi détenu, il fut envoyé à Tancrède. Mais les chefs des chrétiens, qui étaient réunis à Antioche, ne purent souffrir qu'un prince aussi illustre fût jeté dans les fers, sur un simple souçon non vérifié; ils sollicitèrent Tancrède, au nom de Jésus-Christ, de rendre Raymond à ses frères. Tancrède y consentit, à condition que le comte n'envahirait aucune portion de territoire du côté de la ville d'Acre. Le comte de Toulouse s'y obligea par serment : immédiatement après, tous les pélerins partirent d'Antioche ; ils signalèrent leur marche par la prise de Tortose, qu'ils confièrent d'un commun accord à Raymond, parce qu'ils connaissaient son adresse et sa prudence; puis ils prirent la route de Jérusalem. Albert peint ici la dévotion, l'humanité de ces nobles guerriers d'Occident, et leur bienfaisance envers les pauvres de Jésus-Christ; il ajoute qu'au milieu des cérémonies religieuses de la seconde semaine pascale, les chrétiens réunis à Jérusalem, touchés des malheurs de leurs frères massacrés, conseillèrent à Baudouin de solliciter la *pitié* de l'empereur de Constantinople, pour qu'il secourût l'église de Jérusalem; qu'il cessât de tendre des piéges aux croisés qui, de l'Occident, venaient défendre la terre de Jésus-Christ, et qu'il rompît ses liaisons avec les Sarrasins : « Car, dit » l'historien, c'était une opinion unanime au milieu des » chrétiens que l'empereur avait livré les pélerins italiens » au glaive des Turcs. Quoique des hommes nobles très- » distingués partageassent cette opinion, toutefois il est plus » croyable qu'Alexis ne se rendit pas coupable d'un tel » crime; car ce fut malgré ses avis plusieurs fois répétés

» que les Italiens prirent la route de la Paphlagonie. » Baudouin suivit le conseil qu'on lui avait donné; il envoya auprès de l'empereur l'évêque Gérard et l'évêque de Barcelone; il les chargea de remettre à ce monarque, en gage de son amitié, deux lions domptés, qui lui étaient chers. Ce présent de deux lions fait par Baudouin pour gagner l'amitié d'Alexis est assez remarquable, si l'on se rappelle qu'une des causes de l'irritation de ce monarque contre les croisés italiens avait été le massacre d'un lion dans le palais impérial; n'était-ce pas là, dans les mœurs du temps, une sorte de réparation? En acceptant les présens de Baudouin, Alexis se justifia avec serment du soupçon que les chrétiens faisaient peser sur lui, à l'occasion du massacre des Italiens; il promit d'honorer et d'aimer Baudouin, et d'avoir pitié de tous les croisés. L'empereur exigea de l'évêque de Barcelone qu'il le justifierait aux yeux du pape du crime de trahison dont on l'accusait; mais ce prélat ayant surpris le secret de la trahison du prince grec, envers les Francs, loin de servir les intentions d'Alexis, vint à Rome en gémissant; il accusa l'empereur auprès du souverain pontife, et celui-ci donna à l'évêque des lettres qui excitèrent l'Europe entière à venger les pélerins victimes de la perfidie d'Alexis.

Dans le neuvième livre, Albert suit toutes les expéditions militaires de Baudouin, et raconte ses victoires et ses revers. Il n'oublie pas les actes du gouvernement intérieur du royaume de Jérusalem; il suit pas à pas cette lutte continuelle entre la puissance temporelle et le pouvoir ecclésiastique, dont nous avons déjà eu occasion de voir les scandaleux effets. L'acte le plus vigoureux du gouvernement de Baudouin fut sans doute la déposition du patriarche Daimbert: nous devons, à cet égard, entrer dans quelques détails. Daimbert s'était depuis long-temps mis sous la protection de Tancrède, lorsque Baudouin, pressé dans Jérusalem, fit un appel à tous les barons de la Palestine. Ces barons, dont le patriarche avait conquis le suffrage, exigèrent, avant de fournir du secours, le rétablissement du prélat sur son siége. Baudouin y consentit: mais ce fut malgré lui; car, selon les expressions de notre chroniqueur, le roi de Jérusalem se souvenait toujours de l'argent que lui avait caché le patriarche. En même temps il demanda qu'on soumît Daimbert à un jugement régulier, et cette condition fut accordée. Le patriarche comparut le lendemain devant un concile d'évêques et d'abbés, présidé par le légat du pape:

en présence de cette assemblée, il fut accusé de simonie, et de trahison envers Baudouin; on lui reprocha d'avoir excité les Génois, par ses conseils, à assassiner les chrétiens grecs de Céphalos, et d'avoir détourné à son profit les oblations des fidèles. Daimbert se tut, et fut rempli de confusion; l'assemblée le déclara coupable, et le déposa.

Durant le court intervalle de paix qu'avait le royaume de Jérusalem, Baudouin allait souvent à la chasse. Un jour qu'il chassait, accompagné de dix chevaliers, dans les environs de Césarée, on vint lui annoncer que soixante cavaliers musulmans s'étaient répandus dans la contrée pour piller les chrétiens. A cette nouvelle, Baudouin excita ses chevaliers à poursuivre les Sarrasins. Quoique couverts d'armes légères, sans cuirasse ni bouclier ni lance, ils piquent leurs chevaux, et se précipitent, le glaive en main, vers les musulmans, qu'ils atteignent bientôt. Baudouin marchait en tête, et, selon l'expression forte et pittoresque du chroniqueur, il multipliait la mort, *cædem multiplicans;* mais, au milieu du combat, il fut blessé par la flèche d'un Sarrasin, qui l'atteignit à l'endroit où la cuisse se joint aux reins. Le roi de Jérusalem pâlit, chancela, puis tomba de cheval, baigné dans son sang. A ce spectacle, ses chevaliers redoublent de courage, et contraignent les Sarrasins à prendre la fuite. Ils portèrent ensuite Baudouin à Jérusalem, dont la population entière versa des larmes; mais, par le soin de médecins habiles, toutes les craintes furent calmées.

Albert a consacré la fin de ce neuvième livre à raconter les nouveaux exploits de Baudouin pour défendre le royaume de Jérusalem ou pour l'agrandir. Notre chroniqueur abandonne un moment ce tableau intéressant, pour parler de la captivité de Boémond et de sa délivrance. L'empereur offrit deux cent soixante mille byzantins à Soliman, s'il voulait lui livrer le prince d'Antioche: ce n'était pas pour le rendre aux chrétiens que l'empereur se montrait si généreux; mais c'était pour le faire périr, ou le destiner à un exil perpétuel. Alexis disait qu'il n'exerçait qu'une juste vengeance; car Boémond tramait sans cesse des complots contre lui et la gloire de son empire. Les offres de l'empereur excitèrent des dissensions au milieu des princes musulmans. Soliman, qui avait partagé les périls de Doliman au milieu des combats, voulut aussi participer aux fruits de la victoire; sur le refus de celui-ci, il envahit ses états, et le menaça jusque dans sa capitale. Doliman fut consterné; et comme Boémond devina son chagrin, il fit valoir auprès de lui tous les avantages d'une alliance avec les chrétiens, et renou-

vela les anciennes offres de rançon qu'il lui avait faites. Après quelques hésitations, Doliman accepta, et Boémond fut rendu à la liberté. On peut comparer le récit d'Albert d'Aix avec celui d'Orderic Vital : il y a pour le fond des choses une grande ressemblance; seulement l'historien de Normandie a ajouté à son récit quelques circonstances romanesques qu'on ne retrouve nulle part, et qui furent peut-être racontées à Orderic par les Normands, compagnons de la captivité de Boémond, qui vinrent en France, ou recueillies par lui d'après quelques-unes de ces vieilles chansons des gestes, espèce de monumens historiques dont l'étude est trop négligée.

Dans ce même livre, l'historien raconte un fait qui prouve que les chefs des croisés se laissaient quelquefois entraîner par l'avarice et l'ambition. Dans un de ces nombreux combats que les musulmans et les chrétiens se livrèrent pendant les premières années du règne de Baudouin, Baudouin du Bourg était tombé dans les mains des infidèles; les chrétiens l'avaient presque oublié, lorsqu'ils s'emparèrent d'une noble dame turque : les musulmans proposèrent, pour sa rançon, ou de leur rendre Baudouin, ou de payer quinze mille byzantins en or. Cette nouvelle se répandit jusqu'à Jérusalem; le roi sollicita Boémond et Tancrède, au pouvoir desquels la dame turque était tombée, de saisir cette occasion de délivrer leur frère, Baudouin du Bourg. Les deux guerriers, sous le prétexte des besoins de leur armée, refusèrent d'accéder aux prières du roi, et préférèrent les quinze mille byzantins d'or. « Cette excuse aurait été bonne, si elle eût été vraie, dit Albert; » mais ni Tancrède ni Boémond n'avaient le desir de racheter » Baudouin, afin de jouir plus long-temps des revenus de sa » principauté. » Notre chroniqueur parle ensuite des victoires nombreuses que Baudouin remporta sur les infidèles, victoires qui leur inspirèrent un tel degré de crainte, que, selon l'expression d'Albert, ils n'osaient *ni résister ni vivre en sa présence*. Comme Baudouin voulait attaquer la ville d'Ascalon et forcer les habitans à se rendre, il se répandit avec son armée dans la campagne, et ravagea tout le territoire. Cette entreprise se borna à une simple excursion. En revenant à Jérusalem, Baudouin traversa les hautes montagnes qui séparaient Ascalon de la sainte cité. Arrivés dans les gorges, les soldats firent retentir l'air du son de la trompette et du cornet, en signe de victoire : ce bruit fut si grand, que les animaux sortaient de leurs antres, et, pleins de frayeur, parcouraient les montagnes; les oiseaux eux-mêmes effrayés ne se servaient plus de leurs ailes, et tombaient au milieu des

bataillons chrétiens. « Un daim malheureux et timide, ajoute » notre chroniqueur, conduit par une erreur aveugle, se di- » rigea vers l'armée; dès que l'avant-garde l'eut aperçu, elle » hâta le pas de ses chevaux pour le prendre : il arriva que » l'écuyer d'Arnoul, jeune et vaillant chevalier, se mit à pour- » suivre le daim; comme la bride de son cheval se brisa, il » ne put plus le diriger, et bientôt il fut renversé. Le coursier, » effrayé par le bruit, prend à son tour la fuite, et plusieurs, » parmi lesquels était Arnoul lui-même, se mirent à sa pour- » suite. Leurs efforts furent inutiles : tous revinrent successive- » ment; le seul Arnoul persista. Les Arabes, qui suivaient » l'armée pour se venger des maux qu'elle leur avait faits, » voyant le jeune et noble Arnoul presque désarmé, se préci- » pitèrent sur lui. Après une résistance longue et courageuse, » Arnoul fut percé de coups, et tomba de cheval. En signe de » leur victoire, les Arabes coupèrent sa tête, et l'emportèrent. » Son cheval traversa les montagnes, et vint au camp; le sang » dont il était couvert fit connaître le sort de son maître; on en- » voya sur-le-champ dans les montagnes, et l'on trouva son ca- » davre sans tête : on l'emporta à Jérusalem, où il fut enseveli » dans la vallée de Josaphat. Le roi et les principaux guerriers » le pleurèrent beaucoup; car ce jeune homme était affable, » et sans reproche dans le combat : mais la douleur de la » noble épouse du comte Baudouin de Hainaut fut plus grande » encore; car Arnoul avait été son ami et son compagnon de » voyage depuis la France jusqu'à Jérusalem. » Albert ajoute que les habitans d'Ascalon envoyèrent la tête d'Arnoul dans le camp des chrétiens, avec une lettre attachée à une mèche de ses cheveux, où ils insultaient à la douleur des croisés. En voici les termes : « Les Ascalonites envoient au » roi Baudouin la tête d'un noble et vaillant chevalier; ce n'est » pas par amitié qu'ils le font, mais afin que la douleur du » roi soit renouvelée et augmentée par la vue de cette tête, et » qu'il sache que les maux qu'il a causés aux Ascalonites ne » sont rien, s'il les compare à la perte d'un si noble et si vail- » lant chevalier : dès ce moment, les Ascalonites oublient » leurs maux, et se croient vengés. »

Dans son dixième livre, Albert suit toujours l'histoire du royaume de Jérusalem; parmi les choses remarquables que fit alors Baudouin, nous indiquerons celles-ci. Une armée innombrable de Sarrasins avait envahi le royaume de Jérusalem; Baudouin, à la tête de quinze cents hommes, n'hésita pas à marcher contre elle : les Turcs, avant d'en venir aux mains, envoyèrent quinze députés au camp de Baudouin

pour lui faire des propositions; le roi les combla de présens, et, après les avoir plusieurs fois entretenus secrètement, les renvoya dans le camp des infidèles. Ces députés, pour nous servir des expressions du chroniqueur, voulant se rendre dignes des bontés que Baudouin avait eues pour eux, augmentèrent, dans leurs récits, de sept fois au moins, le nombre des chrétiens; ce qui détermina les Turcs à la retraite. Le roi, en étant instruit, fondit sur eux, et les mit en pleine déroute : Baudouin revint triomphant à Jérusalem, et, comme le premier jour de jeûne approchait, il se couvrit la tête de cendres, et, suivant l'usage, il se rendit sur la montagne de Sion. Dans une autre occasion, le roi voulut chasser les Arabes qui étaient venus s'établir près de Jérusalem et s'étaient cachés dans les montagnes; mais, dès qu'il approcha des montagnes, ils disparurent comme des rats [*ut mures*] avec leurs troupeaux et les instrumens qu'ils avaient apportés pour construire leurs cabanes. Après avoir cherché inutilement, le roi, ne les trouvant pas, alluma de grands feux, et les força par la flamme et la fumée à sortir de leurs retraites : les uns furent tués, les autres pris au nombre de plus de six cents; leurs dépouilles furent partagées entre les soldats de Baudouin. A la fin de ce livre, Albert laisse la Palestine et Baudouin, et peint tous les efforts de Boémond pour exciter contre l'empereur de Constantinople les forces de la chrétienté; il rapporte les succès et les revers de ce prince ambitieux, et, revenant encore à la Palestine, il décrit les nouvelles querelles de la puissance civile et de la puissance ecclésiastique, dont l'avarice du patriarche ou l'avidité et les besoins du roi furent souvent la cause.

Le onzième livre d'Albert d'Aix est consacré à raconter le départ d'Europe de Bertrand, fils du comte de Saint-Gilles; il débarqua d'abord à Pise, où il trouva des Génois prêts à partir pour la Terre-sainte : il se joignit à eux et se rendit à Amiroth, ville sous la domination de l'empereur de Constantinople. Alexis lui envoya des ambassadeurs; et, après avoir exigé de lui un serment de fidélité, il lui accorda la même amitié qu'il avait eue pour son père. De là Bertrand se rendit à Antioche : Tancrède le reçut bien; et Bertrand l'ayant prié de lui rendre la portion de la ville que son père avait possédée, le prince d'Antioche ne le refusa pas; mais il mit pour condition à son consentement que Bertrand l'accompagnerait au siége de Mammistre, que l'empereur avait enlevée par trahison à Tancrède. Bertrand lui déclara qu'il ne pouvait marcher contre l'empereur, dont il s'était dé-

claré le vassal; qu'il lui offrait ses services pour conquérir Gibbel, ville au pouvoir des Sarrasins. Le prince d'Antioche fut alors indigné; il lui ordonna de sortir sur-le-champ du territoire de sa principauté, et défendit à ses sujets de lui fournir des vivres. Le fils du comte de Saint-Gilles se rendit ensuite à Tortose; il demanda à Guillaume de Sartan cette ville long-temps assiégée par son père : au lieu de la lui concéder, Guillaume s'unit avec Tancrède. Bertrand ne se découragea pas; il se rendit auprès de Baudouin, dont il se fit le vassal : par la médiation du monarque, toute discorde entre les princes chrétiens fut calmée. Après avoir rapporté les conditions du traité, Albert dit que Baudouin et ses compagnons pressèrent avec vigueur le siège de Tripoli, ville qu'ils forcèrent bientôt à se rendre. A cette occasion, il rapporte que les habitans firent cacher par trahison dans un souterrain cinq cents guerriers musulmans, au moyen desquels ils devaient pendant la nuit se délivrer des chrétiens. Mais une femme que les croisés avaient mise à la torture, afin qu'elle déclarât où elle avait caché son argent, dévoila la trahison, qui fut déjouée par les chrétiens. Notre chroniqueur, après la prise de Tripoli, parle des nouveaux différends qui s'élevèrent entre les princes chrétiens, surtout entre Tancrède et Baudouin du Bourg, et des efforts que fit le roi de Jérusalem pour les calmer : « Vous savez, Tancrède, mon » cher frère, écrivit-il au prince d'Antioche, qu'en quittant » nos affections les plus chères, en supportant un exil au » nom de Jésus-Christ, et en abandonnant notre patrimoine, » nous sommes convenus que, si quelqu'un de nous rece- » vait légitimement sur cette terre étrangère une souverai- » neté, chacun la respecterait et la défendrait de toutes ses » forces et de sa vie; vous avez avec Baudouin une querelle » qui n'est pas juste............... Cessez de haïr ce guerrier : » autrement, si vous voulez vous unir avec les Sarrasins et » combattre contre les chrétiens, vous n'êtes plus notre » frère, et nous sommes préparés à défendre celui d'entre » nous que vous attaquerez. » Ce discours apaisa Tancrède. Albert parle ensuite du triste état du royaume de Jérusalem, et du secours inattendu qu'il reçut par suite du débarquement d'une flotte de Norvégiens. Il termine ce livre par la mort de Bohémond, événement sur lequel le chroniqueur ne fait aucune réflexion.

Dans son douzième et dernier livre, Albert raconte toutes les opérations du premier siège de la ville de Tyr. A cette occasion, il dit que les habitans de cette cité, pleins de crainte,

résolurent de transporter toutes leurs richesses à Damas : ils s'adressèrent, à cet effet, à un chevalier chrétien qui, moyennant mille besans, promit de leur laisser porter tranquillement dans cette ville tout ce qu'ils voudraient; mais ce chevalier, homme léger, pensant qu'il ne ferait pas un grand péché en violant la foi qu'il avait donnée à des païens et des incrédules, alla tout dévoiler à Baudouin, qui attendit le convoi et s'en empara ; ce butin immense fut partagé entre les soldats du roi de Jérusalem, alors dans le plus grand dénûment. Malgré les efforts de ce prince, Tyr ne se rendit pas, et les chrétiens furent obligés de retourner à Jérusalem. Les colonies des croisés dans la Palestine firent alors une perte immense; Tancrède mourut : ce prince fut vivement regretté des chrétiens, dont il était l'appui. Roger, fils de sa sœur, lui succéda dans la principauté d'Antioche. les Turcs, par des invasions journalières, menaçaient les états des Francs; Baudouin rassembla toutes les forces de son royaume. A la tête de sept cents chevaliers et de quatre mille fantassins, il marcha contre l'ennemi ; mais son armée fut défaite ; dans ce combat périt la fleur de la chevalerie. Cet fut à cette même époque qu'arriva dans la Palestine la veuve de Roger, roi de Sicile, frère de Bohémond. En décrivant les richesses immenses qu'apportait cette princesse, Albert d'Aix dit qu'elle arriva avec deux galères et sept navires chargés de riches vêtemens en pourpre, en or et en soie, de casques, de cuirasses, de javelots et d'arbalètes où brillaient les pierres précieuses ; le navire que montait la veuve de Roger avait sa proue et son mât dorés. Le peuple admirait l'agréable spectacle qu'offrait aux yeux ce navire lorsqu'il était frappé des rayons du soleil. Quand le roi eût appris l'arrivée de la princesse, il vint au-devant d'elle dans un appareil vraiment royal; ses guerriers, ses pages et toute sa maison, richement vêtus, l'accompagnèrent, et des concerts harmonieux se faisaient entendre au loin.

Albert parle ensuite du mariage du roi avec la veuve de Roger, de son divorce pour cause de bigamie et de parenté, provoqué par la cour de Rome et le patriarche ; il vient enfin à l'expédition d'Égypte, dans laquelle Baudouin trouva la mort. Ce prince était à El-Larisk, lorsqu'il tomba malade ; sentant que sa fin approchait, il l'annonça à ses compagnons, qui versèrent des larmes et firent entendre des gémissemens. Privée d'un tel chef, l'armée n'avait plus d'espérance de revoir Jérusalem; Baudouin la consola

par un discours plein d'une courageuse résignation, et calma ses craintes par des exhortations guerrières. Nous avons rapporté le texte de ce discours dans notre Histoire. Jusqu'à sa mort, Baudouin ne cessa de s'entretenir avec ses compagnons. Le roi les pria ensuite de ne pas abandonner son corps sur cette terre étrangère, où il allait être livré aux insultes des infidèles, mais de le transporter à Jérusalem, afin qu'il pût être enseveli auprès de Godefroi. Les amis de Baudouin lui répondirent, en pleurant, qu'il leur imposait une charge impossible à remplir; car, avec les chaleurs brûlantes qui régnaient, il était impossible de conserver, de toucher même un cadavre. Le roi pressa beaucoup ses compagnons; il les supplia, au nom de leur ancienne amitié, d'accomplir le desir qu'il avait manifesté. « Dès que je serai mort, leur dit-il, ouvrez mon ventre, ôtez-en les entrailles, remplissez-le d'aromates, et transportez ainsi mes restes à Jérusalem. » Il fit ensuite appeler son cuisinier; et, après l'avoir fait jurer qu'il exécuterait ses dernières volontés, il lui parla en ces termes: « Tu sais que je vais bientôt mourir; comme tu m'as aimé pendant ma vie, montre-toi encore fidèle après ma mort: ouvre mon corps, embaume-le intérieurement et extérieurement; remplis mes yeux, mes narines, mes oreilles et ma bouche, d'aromates, et ne refuse pas, comme les autres, de me transporter à Jérusalem. » Ceux qui connaissaient Baudouin pour un homme d'une haute sagesse, lui demandèrent quel était l'héritier qu'il appelait à lui succéder. Baudouin répondit qu'il avait destiné son royaume à son frère Eustache, si par hasard il arrivait dans la Palestine; qu'autrement on pouvait élire Baudouin du Bourg, ou tout autre baron capable de défendre le peuple de Dieu, et dont le cœur fût également inaccessible à la crainte et à la corruption. « Après avoir prononcé ces paroles, dit Albert d'Aix, cet athlète de Dieu rendit l'esprit après s'être confessé, et avoir reçu le corps et le sang de Jésus-Christ. » Le même chroniqueur rapporte qu'à la nouvelle de cette mort le patriarche fut si vivement affligé, qu'il expira quelque temps après. L'élection de Baudouin du Bourg, les premiers actes de son gouvernement, et ses expéditions militaires, terminent le douzième et dernier livre de l'intéressant ouvrage d'Albert d'Aix.

Les Gestes des Francs allant armés en pélerinage à Jérusalem, par Foucher de Chartres (1).

L'HISTORIEN FOUCHER naquit à Chartres en 1059 ; il partit, pour la première croisade, avec Robert duc de Normandie et Étienne comte de Blois. Avant la prise d'Antioche, il quitta la grande armée des pélerins pour s'attacher à Baudouin, dont il devint le chapelain, et qui l'emmena à Édesse. Comme il suivit ce prince dans toutes ses expéditions, avant et après qu'il fut appelé au trône de Jérusalem, son récit est très-précieux ; car Foucher n'a raconté que ce qu'il a vu, ou ce que lui ont rapporté des témoins oculaires. Cet historien n'a pas écrit comme un simple chroniqueur ; il a su mêler à son récit des détails et des observations curieuses sur l'histoire naturelle : sa narration est simple ; le ton qui y règne est plein d'une naïveté qui lui donne beaucoup de charmes. Foucher ne raconte pas un seul événement où il assista, sans rapporter en même temps toutes les impressions que cet événement fit sur son esprit ; sa joie, ses craintes, sa douleur, et jusques à ses desirs, il exprime tout avec une franchise qui fait quelquefois sourire, mais qui est aussi une grande garantie de la vérité de ses récits : rarement Foucher remonte à l'histoire des temps passés ; toujours préoccupé de lui-même et de ce qui l'entoure, il semble qu'il n'a pas le loisir de s'occuper d'autre chose ; ses sensations présentes absorbent, pour ainsi dire, toutes les facultés de son esprit ; et s'il conserve encôre des souvenirs, ils s'appliquent tous aux saintes écritures et aux traditions sacrées, que devaient lui rappeler sans cesse les événemens et les lieux qu'il avait entrepris de décrire.

Bongars est le premier qui ait publié l'histoire de Foucher, sur un manuscrit imparfait qui ne va que jusqu'à l'année 1124. Duchesne l'a réimprimée, plus correcte et plus complète, d'après un autre manuscrit qui va jusqu'en 1127, et l'a divisée en trois livres. Enfin Martène l'a publiée de nouveau dans son *Trésor des anecdotes*, en la purgeant de beaucoup de fautes ; il a aussi rempli quelques lacunes, ce qui a rendu cette dernière édition aussi exacte et aussi correcte que possible.

Foucher, comme la plupart des chroniqueurs que nous avons analysés, a fait précéder son histoire d'une pré-

---

(1) Fulcherii Carnotensis Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium.

face (1); comme eux aussi, il se justifie d'avoir entrepris un ouvrage au-dessus de ses forces: mais les vivans et les morts retirent un égal avantage de l'histoire des grands hommes, principalement de ceux qui se sont distingués pour la cause de Jésus-Christ; les vivans, parce qu'alors, abandonnant les douceurs d'un monde méprisable, ils se consacrent plus particulièrement à Dieu; les morts, parce qu'elle leur attire les prières et les dons religieux des fidèles. Voilà ce qui détermine Foucher à écrire les grands événemens de la croisade; d'ailleurs, il éprouve une sorte de besoin de raconter les travaux et les souffrances des croisés, et sur-tout les grandes choses qui furent faites en Orient par la permission de Dieu. « Qui peut s'empêcher d'admirer, s'écrie-t-il, comment nous » avons pu, en si petit nombre, résister et vivre au milieu de » tant d'ennemis? Quel est le cœur assez dur pour n'être point » ému par la piété, pour ne pas s'élever vers Dieu par des » actions de grâces, en voyant tout ce qu'il a fait pour nous? » Foucher fait encore, en terminant sa préface, d'autres réflexions dictées par des sentimens de piété et de modestie.

Il commence son histoire par l'éloge du pape Urbain II, et expose, dans les termes suivans, les motifs qui engagèrent ce pontife à prêcher la croisade :

« Urbain, voyant que la foi chrétienne était considérable» ment diminuée chez le clergé et chez le peuple; que les » princes de la terre étaient sans cesse en guerre les uns avec » les autres; qu'on violait par-tout les lois de la paix; que les » campagnes étaient alternativement ravagées et pillées; que » plusieurs étaient injurieusement traînés en captivité, et cruel» lement maltraités dans leur prison, ou ne se rachetaient qu'à » un prix exorbitant, ou périssaient de besoin, de soif, de » froid ou par une mort secrète; que les lieux saints étaient » souillés, les monastères et les habitations livrés aux flammes; » que personne n'était épargné, qu'on se faisait un jeu des » choses divines et humaines; apprenant, en outre, que les pro» vinces intérieures de la Romanie avaient subi l'invasion des » Turcs, et que les chrétiens y étaient victimes de la férocité » de ces barbares, touché de pitié, *pietate compatiens*, et plein » de l'amour de Dieu, il passa les Alpes, et vint tenir un con» cile à Clermont. »

Il n'est pas indifférent de rapprocher ici les motifs que Foucher suppose au pape, de ceux que la chronique du Mont-

(1) Cette préface n'est point dans Bongars; elle se trouve dans le *Thesaurus anecdotorum* de dom Martène, tom. I, pag. 364.

Cassin attribue aux chevaliers et aux barons qui prirent la croix. Le chroniqueur prétend que beaucoup de seigneurs, coupables de grands crimes, et n'osant en faire une pénitence publique au milieu de ceux qu'ils connaissaient, *inter notos*, par l'autorité et le conseil du pape, promirent d'aller, en expiation de leurs péchés, faire la guerre aux Sarrasins, et délivrer les saints lieux de leur joug.

Foucher cite le discours qu'Urbain prononça au concile. Le pontife commença par s'adresser aux évêques, qu'il exhorta à veiller, chacun dans son diocèse, au maintien de la foi chrétienne, de l'ordre public, et à l'observation des lois civiles et ecclésiastiques. Il leur présenta ensuite la délivrance des lieux saints comme un moyen de mériter le pardon des péchés; et il pressa tous les assistans de marcher au secours des chrétiens de la Palestine contre les infidèles. On répondit aux vœux du pontife par de vives acclamations. La *trève* de Dieu fut rétablie par-tout, et les croisés se présentèrent de tous côtés, promettant de partir pour obtenir la rémission de leurs fautes. « Oh! combien, dit Foucher, les » yeux étaient flattés de voir tant de croix brodées en or ou » en soie sur les manteaux et sur les tuniques! »

A l'occasion du refus que fait le pape Urbain de commander la sainte milice, Foucher raconte avec quelques détails les dissensions dont gémissait l'Église par suite des prétentions de l'antipape Guibert. Cette guerre civile, au sein de l'Église même, inspire à l'intéressant historien de pieuses réflexions. « Qu'y a-t-il d'extraordinaire, dit-il, que le monde soit sans » cesse agité, lorsque l'Église romaine, dans laquelle résident » toute correction et toute surveillance, est elle-même tour» mentée par la guerre civile? Lorsque le membre principal » souffre, comment les autres n'en éprouveraient-ils pas de » la douleur? »

Sous la date de l'année suivante, Foucher revient ensuite au départ des croisés. Il dit que les uns partirent au mois d'avril, d'autres au mois de mai, d'autres au mois de juin ou de juillet, d'autres au mois d'août, de septembre ou d'octobre. Il remarque que cette année il y eut une abondante récolte en blé et en vin, « afin, dit-il, que les croisés, par une dis» position particulière de Dieu, ne manquassent pas de pain » pendant leur route. » Après avoir nommé les principaux chefs de l'armée, l'auteur fait un tableau plein de chaleur et d'intérêt de la tristesse répandue dans tous les cœurs par suite du départ des croisés. « Quelle douleur, que de soupirs, que » de lamentations dans la famille, lorsqu'un mari quittait sa

» femme qui lui était chère, des enfans, des possessions, » un père, une mère, des frères, des parens! Mais ceux qui » répandaient tant de larmes sur des amis qui allaient s'é- » loigner, sentaient leur douleur s'adoucir, en pensant que » c'était pour Dieu que les pélerins renonçaient à leurs » biens, et que ces biens leur seraient rendus au centuple. » Alors, ajoute Foucher, le mari fixait à son épouse l'é- » poque de son retour. Il lui promettait de revenir dans trois » ans, s'il vivait, et, la recommandant à Dieu, il l'embras- » sait tendrement. Mais celle-ci craignait de ne plus revoir » son époux, et succombant sous le poids de sa douleur, » elle tombait à terre presque sans vie; elle pleurait son » ami qu'elle perdait vivant, comme s'il était déjà mort. »

L'historien reprenant son récit, poursuit en ces termes : « Nous autres Francs occidentaux, après avoir traversé » la France, nous passâmes en Italie; nous vînmes à » Lucques, et nous trouvâmes près de cette ville le pape » Urbain, avec lequel s'entretinrent le comte Robert, le » comte de Blois, et tous ceux qui le voulurent. Nous re- » çûmes sa bénédiction, et nous allâmes à Rome. Lorsque » nous fûmes entrés dans la basilique de Saint-Pierre, nous » trouvâmes des partisans de l'anti-pape Guibert (*papæ sto-* » *lidi*) qui, tenant l'épée d'une main, enlevaient de l'autre » les offrandes que l'on avait déposées sur l'autel. D'autres » couraient sur les poutres de la voûte de l'église, et jetaient » des pierres sur nous pendant que nous faisions nos prières; » car lorsqu'ils voyaient quelqu'un du parti d'Urbain, ils » voulaient le tuer. Des hommes attachés à Urbain gar- » daient fidèlement une partie de la basilique, et ils se dé- » fendaient, comme ils pouvaient, contre les attaques de » leurs ennemis. Témoins de tant de méchanceté, nous ne » pûmes nous empêcher de gémir; mais nous ne pouvions » faire autre chose que de souhaiter que le Seigneur vînt » en tirer vengeance. »

Ce trait peint bien l'esprit qui animait cette armée de croisés : ces hommes pieux n'avaient qu'un seul désir, qu'une seule pensée, la délivrance du saint tombeau; tout ce qui ne pouvait avoir ce résultat, ils le voyaient avec une sorte d'indifférence. La guerre sainte était, pour ainsi dire, un vœu de chevalerie, qui liait moralement les bras aux croisés dans tout ce qui n'était pas la conquête de la Palestine.

Ce fait répond aussi à ceux qui ont prétendu que les papes avaient prêché la croisade dans l'intérêt de leur puissance. Si cette pensée les avait occupés, comment serait-il arrivé qu'Urbain II, dont la voix avait ébranlé toute la chré-

tienté, opprimé lui-même dans Rome par la faction de l'antipape Guibert, n'eût pas invoqué contre elle les armes des preux champions de la croix? Ne lui aurait-il pas été facile de donner à cette guerre une couleur sacrée? Défendre Rome, capitale du monde chrétien, et l'Église de Jésus-Christ, n'était-ce pas aussi, dans les idées du siècle, une sainte entreprise? Répétons ici ce que nous avons déjà dit dans notre texte : les croisades ne furent le résultat d'aucune combinaison de la politique, mais elles furent amenées par un mouvement spontané des esprits, mouvement qui, lors même qu'il n'eût pas été favorisé par les prédications de Pierre l'Ermite et d'Urbain, n'en aurait pas moins, un peu plus tard, produit ses résultats.

Foucher, après avoir ainsi raconté le séjour des croisés à Rome, trace l'itinéraire des Francs en Campanie et dans la Pouille, où ils passèrent l'hiver. Le comte de Flandre traversa la mer avec sa troupe : mais plusieurs croisés manquant d'argent ou de courage, et craignant la disette, vendirent leurs arcs, reprirent leur bâton de pélerin, et s'en retournèrent chez eux ; ce qui les couvrit d'opprobre, dit Foucher, devant Dieu et devant les hommes. L'auteur rapporte que pendant qu'il était à Brindes avec les autres croisés, il vit un des vaisseaux qui se dirigeaient vers cette ville, disparaître tout-à-coup sous les flots, près de toucher au port. Il périt dans ce naufrage quatre cents personnes de l'un et de l'autre sexe *dont la gloire agréable à Dieu,* dit Foucher, *ne tarda pas à éclater* (*statim sonuit*). On trouva le signe de la croix empreint sur les épaules des cadavres qu'on put retirer des eaux. Foucher croit que ce fut un miracle de Dieu, qui par là voulut montrer que les naufragés avaient porté ce signe sur leurs habits. L'abbé Guibert, comme on le verra dans l'extrait de son histoire, se moque à ce sujet de la crédulité de notre chroniqueur.

Les pélerins s'étant remis en mer, abordèrent au port de *Durazzo* après une traversée de quatre jours, et pénétrèrent ensuite dans le pays des Bulgares. En parlant d'un fleuve appelé *Démon,* que les chrétiens rencontrèrent dans la Bulgarie, l'historien dit que ce fleuve mérite bien le nom qu'il porte, « car, ajoute-t-il, la rapidité de ses flots emporta plusieurs » croisés qui voulaient le passer à pied. » Arrivés à Constantinople, les pélerins eurent défense d'entrer dans la ville, et l'empereur ne voulut recevoir que les chefs. En parlant de cette ville, Foucher s'écrie : « Oh! quelle grande et belle » cité! que de monastères et de palais! que de choses ad- » mirables sur les places et dans les rues! Il serait trop long

» de dire tout ce que cette ville renferme de richesses en or » et en argent, en étoffes et en saintes reliques! Tous nos » chefs, ajoute Foucher, firent hommage à l'empereur, » comme l'avaient fait Bohémond et Godefroi. Le besoin que » les croisés avaient des conseils et des secours de l'empe- » reur, les détermina à cet hommage. » Alexis leur fournit en effet, au rapport de l'historien, tout l'argent, les chevaux et les vêtemens qu'ils demandèrent.

Nous ferons observer que Foucher est le seul chroniqueur qui n'ait point déclamé contre la perfidie d'Alexis. Il est à croire que Baudouin n'eût pas à se plaindre de l'empereur.

Après avoir suivi l'armée au-delà du Bosphore, Foucher fait le récit du siège de Nicée, des combats qui se livrèrent sous les murs de la ville entre les croisés et les troupes de Soliman, et de la reddition de cette place à l'empereur grec. Alexis, après être rentré en possession de Nicée, donna encore aux chefs chrétiens de l'or, de l'argent, des manteaux, et fit distribuer aux soldats de la monnaie de cuivre que les Grecs appelaient *tartarons*. Foucher porte à six cents mille hommes l'armée qui se trouva sous les murs de Nicée, sans y comprendre les ecclésiastiques, les moines, les femmes et les enfans. Il prétend que si tous ceux qui avaient pris la croix en Occident avaient pu se réunir, le nombre des pélerins se serait élevé à six millions. (Voyez Guibert à ce sujet.) Deux jours après la prise de Nicée, les chrétiens s'étant mis en marche, eurent bientôt à soutenir dans l'intérieur de la Romanie un combat dont Foucher rend compte, avec des détails fort curieux, et dont on peut lire le récit dans notre premier volume. Vainqueur des Turcs à la bataille de Dorylée, les croisés traversèrent la Pisidie, et passèrent devant la petite Antioche et auprès d'Icone. Dans leur marche, ils eurent beaucoup à souffrir de la disette, parce que les infidèles avaient ravagé tout le pays. « Vous auriez » ri, dit Foucher, ou peut-être auriez-vous pleuré de pitié, » en voyant plusieurs des nôtres, manquant de bêtes de » somme, parce qu'ils les avaient perdues, charger de leurs » vêtemens et de leurs provisions, des moutons, des chè- » vres, des cochons et des chiens. Le dos de ces animaux » était tout meurtri par le fardeau qui les accablait. Les » chevaliers tout armés montaient sur des bœufs. Mais qui » a jamais ouï dire qu'il y eût dans une armée tant de lan- » gages divers comme dans celle des croisés, où se trou- » vaient des Francs, des Flamands, des Frisons, des Gallois, » des Bretons, des Allobroges, des Lorrains, des Allemands, » des Bavarois, des Normands, des Écossais, des Anglais,

» des Aquitains, des Italiens, des Sibériens, des Daces, des » Grecs, des Arméniens? Si un breton ou un allemand » voulait me parler, je ne savais répondre ni à l'un ni à » l'autre; mais quoique divisés par le langage, nous parais» sions ne faire qu'un seul peuple par notre amour pour » Dieu, et notre charité pour le prochain. »

L'armée approchait d'Antioche, lorsque Baudouin se sépara des chrétiens pour s'avancer dans la Cilicie. La ville de Tarse était tombée au pouvoir de Tancrède, mais Baudouin lui enleva cette cité, et après y avoir laissé une garnison, il rejoignit l'armée chrétienne. Ici le chapelain de Baudouin n'est pas sans obscurité; on le voit se hâter d'abandonner dans son récit la ville de Tarse, pour ne point ternir par de longs détails la gloire de son héros. Le frère du duc de Lorraine se rendit ensuite à Edesse, et se lia tellement d'amitié avec le prince de cette ville, qu'il fit un traité par lequel il serait maître, comme par héritage, de toute la principauté d'Édesse, si le prince grec venait à mourir. Baudouin, après avoir passé quelques jours dans cette ville, en devint tout-à-coup le possesseur; car les habitans, qui trahissaient leur prince, conjurèrent sa perte, le tuèrent et la ville fut remise au frère de Godefroi. Foucher aurait pu donner plus de détails sur cet événement; mais nous avons remarqué que partout où la conduite de Baudouin n'est pas sans reproche, son chapelain garde le silence. Le récit que fait l'auteur du siège d'Antioche ne nous offre que peu d'intérêt; Foucher se trouvait alors à Édesse, et cette partie de son ouvrage est incomplète. Rien n'est plus curieux cependant que le motif qui, d'après l'historien, détermina Phirous à livrer la ville. Jésus-Christ apparut à un certain Turc qu'il choisit dans sa grâce, et lui dit: « Éveille-toi, » je t'ordonne de livrer Antioche aux chrétiens. Quoique » frappé de cette vision, le Turc n'en parla à personne. Jésus » lui apparut une seconde fois: rends la ville aux chrétiens, » lui répéta-t-il; je suis Jésus-Christ, je te le commande. » Alors le sarrasin, après quelques réflexions, fit part de » ce qu'il avait vu au gouverneur d'Antioche. Celui-ci ré» pondit en se moquant de lui: Brute (*brute*), veux-tu » obéir à un fantôme? Le Sarrasin se retira confus. Jésus» Christ lui apparut pour la troisième fois, et d'un ton me» naçant lui dit: Pourquoi n'as-tu pas exécuté ce que je » t'ai ordonné? tu ne dois plus hésiter, car je suis le maître » de toutes choses. » Ce fut par suite de ces apparitions que Phirous se décida à traiter avec les chefs chrétiens.

Foucher rapporte la découverte de la sainte lance, à la-

quelle il n'ajoute point foi. Selon notre historien, l'évêque du Puy lui-même ne croyait point à ce prodige. *Falsum esse putabat*. Après avoir parlé de l'arrivée de Kerbogath, et de la terreur qu'elle inspira aux chrétiens, le chroniqueur rapporte deux apparitions. Comme la première a été répétée par un des abréviateurs de Foucher, et que nous l'avons fait connaître dans l'extrait de cet abréviateur, nous ne rendrons compte que de la seconde. Un frère mort apparaît à son frère, pendant que celui-ci descendait par le mur de la ville pour se soustraire à la misère et au trépas ; il l'invite à rester dans Antioche, parce que le Tout-Puissant doit guider l'armée chrétienne à la victoire, et que tous les croisés qui sont déjà morts dans le pélerinage prendront les armes contre les infidèles. Le frère fugitif, étonné d'entendre parler un mort, retourna dans la ville, et porta cette nouvelle aux soldats de Jésus-Christ. Il est assez curieux de voir notre chroniqueur refuser de croire à la découverte de la sainte lance, et raconter presque dans la même page, avec la meilleure foi du monde, trois apparitions non moins merveilleuses que l'invention du fer sacré.

Foucher décrit le combat que les chrétiens livrèrent au prince de Mossoul ; il copie la lettre que les chefs croisés écrivirent au pape pour lui annoncer la conquête d'Antioche et la victoire qu'ils venaient de remporter, et dit un mot de la prise des villes d'Albarie et de Marrah. En parlant de la famine que les chrétiens souffrirent au siège de cette dernière cité, il ne peut raconter sans horreur comment quelques-uns, transportés de rage par l'excès de la faim, *coupèrent un ou deux morceaux des cuisses* (natibus) *d'un Sarrasin déjà mort, et les dévorèrent d'une dent cruelle, sans les avoir fait rôtir suffisamment*. L'historien suit rapidement l'armée chrétienne à Jérusalem ; le récit qu'il fait du siège de la ville dont il ne fut pas témoin, ne mérite pas qu'on s'y arrête. En parlant des scènes de carnage qui se passèrent dans le temple de Salomon, Foucher dit qu'on marchait dans le sang jusqu'à la cheville. Les pauvres de l'armée ayant découvert que les Sarrasins avaient avalé des bysantins d'or pour les dérober aux croisés, fendirent le ventre aux Sarrasins morts pour arracher les bysantins de leurs entrailles. Quelques jours après on entassa les cadavres des barbares, et on les brûla pour retrouver des pièces d'or dans les cendres. A l'occasion du riche butin que firent les croisés après la bataille d'Ascalon, le chroniqueur, pour étaler ses connaissances en histoire naturelle, compte douze sortes de

pierres précieuses dont il nous donne les noms, et qui devinrent le prix de la victoire.

Cependant la nouvelle de la prise de Jérusalem s'était répandue en Orient; Bohémond et Baudouin se disposèrent à se rendre au tombeau de Jésus-Christ, et dans cette circonstance l'historien ne manque pas d'excuser ces deux princes de s'être séparés de l'armée chrétienne avant la conquête ou la délivrance de la ville sainte. Des Italiens qui avaient à leur tête Daimbert, archevêque de Pise, se joignirent aux troupes de Bohémond et du prince d'Édesse; Foucher de Chartres, qui faisait partie de cette pieuse caravane, composée de vingt-cinq mille hommes, raconte avec les plus petits détails tout ce qui arriva aux pélerins. Les vivres leur manquèrent; ils ne trouvèrent pour apaiser leur faim qu'une certaine plante appelée *cannamelle* (c'est la canne à sucre); ils furent contraints de manger leurs chevaux et leurs bêtes de somme. Pour comble de malheur, les rigueurs de la saison vinrent se joindre à la disette. « Moi Foucher, dit l'auteur, j'ai vu dans un même jour plu- » sieurs individus et un grand nombre d'animaux mourir » transis par les pluies. » La troupe arriva enfin à Jérusalem, où l'archevêque Daimbert fut nommé patriarche. Après avoir visité les saints lieux, Baudouin et Bohémond revinrent dans leurs états; Foucher, après avoir raconté leur retour, décrit le combat malheureux à la suite duquel le prince d'Antioche tomba au pouvoir des Sarrasins.

A la mort de Godefroi, Baudoin se remit en marche pour aller occuper le trône de Jérusalem; non loin de Béryte, il eut plusieurs fois à se défendre des attaques des barbares. *Pour moi*, dit naïvement l'historien en racontant ces combats, *j'aurais mieux aimé être à Chartres ou à Orléans que d'être là.* (Lisez pour ces événemens l'intéressant récit du second abréviateur de Foucher.) En continuant son chemin, la troupe arriva sous les murs de Caïphes, ville qui appartenait à Tancrède; Baudouin, arrêté par le souvenir des querelles qu'il avait eues avec ce dernier prince, ne voulut pas entrer dans la cité, quoique alors Tancrède ne s'y trouvât point. « Quand nous approchâmes de la ville » sainte, dit le chroniqueur, tous, tant clercs que laïques, » vinrent au-devant de Baudouin; les Grecs et les Syriens » portaient des croix et des cierges. Le nouveau roi fut ac- » cueilli au milieu des cantiques et avec la pompe la plus » solennelle. Daimbert ne vint point saluer le prince, parce » qu'on l'avait accusé auprès de Baudouin, et que la désu- » nion régnait entre ces deux personnages; de plus, le pa-

» triarche s'était rendu odieux à la majeure partie du clergé. » C'est pourquoi Daimbert, dépouillé de sa dignité, vivait » alors sur la montagne de Sion; il y demeura jusqu'au jour » où ses fautes lui furent pardonnées. »

Foucher raconte ensuite l'expédition de Baudouin contre les Arabes. L'historien a su rendre intéressant le récit de cette expédition, qui n'a rien d'important en elle-même, en l'animant, pour ainsi dire, par les souvenirs de l'Écriture-Sainte : « Nous passâmes, dit-il, les montagnes qui sont » proche de la sépulture des patriarches, où reposent glo- » rieusement les corps d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de » Joseph, de Sara et de Rébecca; puis nous vînmes » dans la vallée où jadis étaient situées Sodome et Go- » morrhe, criminelles cités que frappa la vengeance de » Dieu, et où est maintenant le lac Asphalitte. Les eaux de » ce lac sont tellement amères, que les oiseaux et les autres » animaux ne peuvent en boire, ni les poissons y de- » meurer; ce qui l'a fait appeler *mer Morte*. J'éprouvai » par moi-même l'amertume de ces eaux; car, étant des- » cendu de ma mule pour en goûter, je les trouvai plus » amères que l'ellébore. Continuant toujours notre route, » nous arrivâmes dans une vallée riche de tous fruits, » celle où Moïse, par la protection divine, fit jaillir une » source d'eau pure des flancs d'un aride rocher; cette » fontaine coule encore en abondance, et moi Foucher » j'y abreuvai mes chevaux. Nous montâmes ensuite sur » une haute montagne où était bâti un monastère du nom » de *Saint-Aaron*, dans le lieu même où Dieu s'était mani- » festé à Moïse et à son successeur. La vue de tous ces saints » lieux, qui jusqu'alors nous étaient inconnus, nous combla » de joie. » Les chrétiens, après leur expédition, revinrent, au solstice d'hiver, à Jérusalem, par Bethléem et par la sépulture de Rachel.

En parlant du couronnement de Baudouin, voici comment s'exprime Foucher : « Baudouin fut élevé sur le trône, et » reçut l'onction sacrée. Il refusa d'abord d'être couronné, » parce que son frère l'avait lui-même refusé; mais, après » de plus mûres réflexions, ce motif céda devant d'autres » motifs. » A cette occasion, le chapelain de Baudouin cherche à laver son seigneur de tout blâme pour cette innovation. « Pour empêcher le couronnement de nos rois, » dit l'historien, pourquoi veut-on objecter que le Christ » a été couronné d'épines dans Jérusalem? Cette couronne » que les perfides Juifs placèrent sur la tête du Sauveur, » n'était point l'insigne de la puissance royale, mais une

» marque d'ignominie ; et cet outrage tourna par la grâce » de Dieu à notre gloire et à notre salut. Un roi, en acceptant la couronne, s'engage à rendre la justice, et c'est » Dieu lui-même qui le fait roi. Au reste, ce qu'on a dit de » l'épiscopat, on peut le dire de la royauté : *celui qui désire » un royaume, désire une œuvre sainte.* Bonum opus desiderat, qui regnum desiderat. »

Foucher parle, sous la date de 1101, de l'arrivée de quelques pélerins français, italiens et vénitiens, que les chrétiens de Jérusalem recevaient avec beaucoup de joie, et auxquels ils s'empressaient de demander des nouvelles de leurs parens et de leurs amis. « Ces pélerins, dit-il, nous informaient de ce qu'ils savaient. *Illi verò intimabant proùt indè » sapiebant.* Quand ils eurent visité les saints lieux, les uns » restèrent, les autres s'en retournèrent en France, de manière que la Terre-Sainte était pour ainsi dire déserte, et » qu'il n'y avait personne qui pût la défendre des Sarrasins, » si les barbares avaient osé nous attaquer. » Foucher se demande pourquoi ils ne l'osaient pas ; pourquoi tant de peuples et tant de royaumes craignaient d'envahir un si petit état et un peuple si peu nombreux ; pourquoi il ne se rassemblait pas un million d'infidèles de l'Égypte, de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie, pour renverser la puissance de Jérusalem, semblables aux nuées de sauterelles qui viennent dévorer les moissons. « Car, dit-il, nous n'avions pas » plus de trois cents chevaliers et autant de fantassins pour » garder Jérusalem, Joppé, Ramla et le château de Caïfas ; » et lorsque nous voulions dresser quelques embûches à nos » ennemis, nous n'osions rassembler tous nos guerriers, de » peur qu'en laissant nos places sans garnison, il ne nous » arrivât quelque malheur. C'était pour nous tous un véritable miracle, qu'au milieu de tant de milliers d'hommes » nous fussions assez forts et assez puissans pour faire les » uns nos tributaires, et pour confondre les autres, soit en » les tuant, soit en les pillant. Cette force et cette puissance, » ajoute-t-il, ne pouvaient nous venir que du Très-Haut, » qui se ressouvenait d'un peuple qui mettait en lui toute » sa confiance. « O que ces jours sont dignes de vivre dans » notre mémoire ! s'écrie le chroniqueur. » Souvent nous nous » affligions en pensant qu'il ne nous venait de secours ni » de nos parens ni de nos amis, et nous craignions que nos » ennemis, sachant notre petit nombre, ne vinssent fondre » sur nous. Aussi nous n'osions nous engager dans aucune » expédition ; nous n'allions jamais au-delà d'Ascalon et » d'Arsur. Ceux qui venaient par mer à Jérusalem, ne

» pouvaient nous amener des chevaux; il ne nous venait » aucun secours par terre. Antioche ne pouvait nous secou- » rir, et nous ne pouvions secourir Antioche. »

Ici Foucher s'arrête pour raconter toutes les circonstances du miracle du feu sacré. Quoique nous ayons souvent parlé de ce miracle, auquel croyait alors les pélerins et les habitans de la Terre-Sainte, nous analyserons néanmoins le récit de Foucher, parce qu'il assista lui-même à la cérémonie qu'il décrit.

« Selon la coutume, dit-il, on se réunit, la veille de Pâ- » ques, dans l'église du Saint-Sépulcre. A la troisième heure, » les chanoines, par l'ordre du patriarche, commencèrent » l'office; on lut successivement les leçons latines et les le- » çons grecques. Lorsque l'office fut achevé, un grec, sui- » vant l'ancien usage, se mit à chanter *Kyrie eleison;* tous » ceux qui étaient présens en firent autant. Moi Foucher et » beaucoup d'autres, qui n'avions jamais entendu une pa- » reille symphonie, le cœur contrit, nous nous levions sur » nos pieds, et les regards levés, nous attendions qu'une » nouvelle lumière parût. Mais vainement nous portâmes » nos regards de tous côtés, nous ne la vîmes pas, parce » qu'elle n'était pas encore venue. Alors on chanta trois fois » le *Kyrie eleison;* et après que tout le monde eût répondu, » il se fit un grand silence. Les chanoines continuèrent » l'office qu'ils avaient déjà commencé. Cependant nous at- » tendions dans le recueillement le feu sacré qui devait pa- » raître vers la neuvième heure; il ne vint point, et lorsque » cette heure fut passée, le patriarche ferma les portes de » l'église, et rentra ensuite, dans l'espoir de trouver le feu. » Ses espérances furent encore trompées; et quoiqu'il eût » long-temps prié et versé des larmes, il sortit dans la » plus profonde tristesse, en nous déclarant qu'il n'avait » pas trouvé le feu si désiré. » Ici Foucher peint la douleur des fidèles. « Que de plaintes! que de soupirs! s'écrie- » t-il; tous en pleurant, nous chantions *Kyrie eleison.* » L'auteur parle des conjectures que l'on fit sur cet événement, et des consolations que les clercs cherchaient à répandre au milieu de la multitude désolée. Les sages et les clercs disaient que tant que ce miracle avait été nécessaire pour la sûreté du petit nombre de chrétiens qui habitaient la Palestine, il s'était constamment opéré; mais que maintenant il n'était plus utile, puisqu'une armée nombreuse et pleine de courage défendait les saints lieux. Après avoir rapporté ces conjectures et quelques autres, Foucher décrit les transports de joie que les chrétiens firent éclater à Jérusalem,

lorsque le patriarche, à qui l'on avait annoncé que le feu sacré brillait dans une lampe devant le saint tombeau, entra dans l'église, et en sortit ensuite avec un cierge qu'il avait allumé au feu céleste, et qu'il montra à tout le peuple. On n'entendait partout que cris, que chants de fête, que symphonies. « Chacun de nous, dit Foucher, portait un flambeau » pour l'allumer au feu miraculeux. Vous eussiez vu dans » l'église plusieurs mille flambeaux allumés à ce feu que » l'on s'empressait de se faire passer les uns aux au- » tres. »

Notre historien raconte avec quelques détails les excursions militaires du roi de Jérusalem dans le territoire de Joppé, de Césarée et de Ramla. En parlant du siège de la première de ces cités, il rapporte le traité qui fut conclu entre le roi et le commandant de la flotte génoise, par lequel Baudouin céda aux Génois le tiers des conquêtes qu'ils feraient ensemble, et assura à la république un quartier tout entier dans Joppé. Foucher parle du siège et de la prise de Césarée; on massacra presque tous les Sarrasins, et les femmes furent condamnées à la servitude. Le roi ayant reçu beaucoup d'argent de l'émir de la ville et de l'*évêque des Sarrasins* (*episcopus*), consentit à les laisser vivre. « Oh! combien d'argent, s'écrie le chroniqueur, nous » trouvâmes dans le camp! Les plus pauvres des pélerins » devinrent riches. Là je vis livrer aux flammes un tas de » cadavres d'infidèles qui exhalaient l'odeur la plus fétide; » les chrétiens voulaient trouver les besans que ces mé- » chans avaient avalés. Quelques-uns d'entre les Sar- » rasins en avaient caché dans la bouche pour les déro- » ber à l'avidité des Francs; d'où il arrivait que lorsqu'on » donnait un coup de poing sur le cou d'un barbare, il sor- » tait quelquefois d'entre ses dents dix ou douze pièces » d'or. Les femmes les cachaient dans un endroit où » il est criminel de les placer, et qu'il est honteux de nom- » mer. » *Nefas erat sic recondendum, et turpe est satis recitandum*. Ce fut pendant ces expéditions que le roi de Jérusalem, à la tête de sa petite troupe, eut à se défendre contre une armée dix fois plus nombreuse que la sienne. Notre chroniqueur, qui assista à ce combat, met une espèce de désordre dans la peinture qu'il en fait : il semble que les impressions de terreur qu'il a éprouvées dans ce combat, se reproduisent dans son esprit à mesure qu'il en décrit les circonstances. Voici comment il en termine le récit : « Le combat ne fut » pas long-temps incertain, et bientôt les infidèles furent » mis en fuite. O guerre odieuse aux cœurs innocens! ef-

» frayante pour ceux qui y assistent! C'est par antiphrase, » et non point parce que la guerre est belle, qu'on l'a ap- » pelée *bellum*. » Ici Foucher suspend ses exclamations pour avouer avec ingénuité sa répugnance personnelle pour les batailles. « Je voyais ce combat, j'hésitais à y assister, je » craignais les coups. Tous se précipitaient sur le fer, comme » s'ils n'eussent point redouté la mort. Là où il n'y a point » de charité, il doit y avoir de grands malheurs. C'était un » bruit terrible des deux côtés; l'un frappe, l'autre est ren- » versé; celui-ci ne connaît point de pitié, celui-là n'en » réclame point; l'un perd le poignet, l'autre un œil. L'esprit » effrayé de tant de misères, en repousse l'affreux tableau. »

Après cette description que Foucher a accompagnée d'autres détails, il trace succintement l'itinéraire de différentes troupes de pélerins conduites par les comtes de Poitiers et de Blois, et par le duc de Bourgogne. Albert d'Aix, comme nous l'avons vu, décrit très-longuement ces expéditions; nous n'y reviendrons point pour ne pas nous répéter. Foucher raconte que Hugues le Grand, qui faisait partie de ces troupes de pélerins, mourut à Tarse : circonstance que n'a point rapportée Albert d'Aix. Notre historien applique aux chefs de ces troupes ces paroles du psalmiste : *Dieu les a châtiés, mais il ne les a point livrés à la mort.* « Car il me semble, dit-il, qu'ils avaient mérité ce » qui leur est arrivé, par leurs péchés et leur orgueil. » Le chapelain de Baudouin raconte que, dans l'année 1105, le roi de Babylone marcha à la tête d'une armée nombreuse contre Jérusalem. Comme le roi était à Joppé, et que les lieux saints n'avaient jamais été menacés de si grands dangers, Baudouin envoya au patriarche un messager pour l'inviter à faire prier Dieu en faveur du royaume de Jérusalem. Le patriarche fit sonner la grosse cloche, assembla le peuple, et lui parla en ces termes : « Mes frères, les ennemis nous menacent, implorons » la clémence de Dieu, afin qu'il secoure le roi Baudouin » et tous les siens......... Selon les paroles de l'apôtre, » veillez cette nuit, demeurez fermes dans la foi et dans » la charité; demain vous visiterez les saints lieux, pieds » nus et en priant. Je marcherai moi-même au combat, » et s'il reste parmi vous quelqu'un qui puisse porter les » armes, qu'il vienne avec moi; car le roi a besoin de » tout le monde. » Ceux qui étaient en état de combattre, marchèrent avec le patriarche au secours de Baudouin; les autres se livrèrent à la prière et à la plus rude pénitence; ils chantaient en pleurant, dit Foucher, et pleuraient en

chantant. Le roi de Jérusalem, secouru par cette troupe, remporta une victoire complète.

A la date de 1106, l'auteur rapporte l'apparition d'une comète qui se montra pendant quarante jours. (C'est la même, d'après les calculs astronomiques, qui parut à la mort de César, et qui fut observée de nouveau au règne de Louis XIV.) Notre auteur dit aussi qu'on aperçut à la droite et à la gauche du soleil, comme deux autres soleils qui avaient presque la forme et l'éclat du grand astre. Sur le front d'un de ces soleils apparut comme un cercle d'une grande blancheur, ayant toute l'étendue d'une vaste cité; le soleil brillait au milieu des deux astres nouveaux, et l'on voyait dans son cercle toutes les couleurs de l'iris. Foucher raconte de plus que l'on vit pleuvoir des étoiles au milieu de la nuit. Un des anonymes qui ont voulu refaire cette histoire, a copié ce passage mot pour mot, comme nous le dirons plus loin. A mesure qu'il avance dans son récit, l'historien devient plus bref. Ainsi il passe assez rapidement sur l'arrivée du comte Bertrand, fils du feu comte de Toulouse, et sur le siège et la prise de Sidon par ce prince, qui fut, comme on le sait, secondé par des Génois qu'il avait amenés avec lui.

Foucher raconte succintement encore la tentative des infidèles contre Jérusalem, lesquels furent repoussés par Baudouin; il place la mort de ce prince en 1118, année où moururent, comme le remarque le chroniqueur, un grand nombre d'illustres personnages, entre autres le pape Pascal, l'empereur Alexis et le patriarche Arnoul. L'élection de Baudouin du Bourg, les guerres du prince d'Antioche contre les Turcs, dont le chroniqueur ne donne qu'un court récit, et sur lesquelles on verra les plus grands détails dans la chronique de Gauthier le chancelier; le siège de Tyr, dans lequel les Vénitiens furent d'un grand secours au patriarche de Jérusalem, et la description de cette antique cité, terminent l'ouvrage de Foucher de Chartres; dans le texte donné par Duchène, le récit de Foucher va jusqu'en 1127.

Nous croyons devoir placer à la suite de notre analyse de Foucher, celle des deux anonymes qui l'ont abrégé. Le premier a donné à son ouvrage le titre suivant :

Les Gestes des Francs attaquant Jérusalem (1).

L'auteur dit dans son deuxième chapitre, qu'il s'est proposé de réduire Foucher en évitant sa prolixité, et en res-

(1) Gesta Francorum expugnantium Hierusalem.

treignant sa narration aux choses qui appartiennent à son sujet. Mais nous avons remarqué qu'en faisant cette réduction l'anonyme se sert le plus souvent du texte même de Foucher, et que son abrégé consiste plus dans des suppressions de pages entières que dans une véritable analyse : il prévient aussi son lecteur qu'il a ajouté différentes particularités intéressantes qu'il avait recueillies d'ailleurs. D'après ce qu'il dit vers la fin de son livre, il paraît que l'histoire de Foucher n'était pas publiée tout entière lorsqu'il entreprit de la revoir ; car, sous la date de 1106, il fait entendre que la ville de Tripoli n'était point encore prise par les chrétiens. Ils n'en furent maîtres en effet qu'en 1109, comme le dit Foucher dans la suite de son ouvrage. Cette observation sert en même temps à fixer l'époque où l'anonyme a écrit, c'est-à-dire, entre 1106 et 1109.

L'abréviateur anonyme de Foucher de Chartres commence son récit, comme Foucher lui-même, au concile de Clermont; et, comme lui, il indique succinctement les causes auxquelles on attribuait alors les croisades. Après avoir rapporté le discours du pape Urbain, et raconté l'effet merveilleux qu'il produisit sur la multitude, il dit que ce fut par ses efforts que la trève de Dieu fut proclamée, et que le monde dut ainsi au souverain pontife la paix dont il jouit L'abréviateur trace ensuite l'itinéraire des croisés à travers la Hongrie et la Bulgarie, et vient enfin à Constantinople. A la peinture de cette grande cité que Foucher a faite dans son ouvrage, l'anonyme ajoute ce qui suit :

« Qu'elle est belle et remplie d'églises et de palais d'une » architecture admirable! que d'ouvrages merveilleux ciselés » en airain et sculptés en marbre! D'un côté, elle est ceinte » par la mer et par un mur inexpugnable ; de l'autre, par des » remparts, par un double fossé et par un mur d'une gran- » deur immense. Elle est défendue par des tours. En tout » temps un grand nombre de vaisseaux apportent aux ha- » bitans tout ce qui leur est nécessaire. Chypre, Rhodes, » Mitylène, Corinthe et une infinité d'îles la fournissent de » leurs productions.

» L'Achaïe, la Bulgarie et toute la Grèce. lui envoient » leurs ric hesses. Les villes de la Romanie, l'Europe et l'A- » frique, ne cessent d'y apporter leurs produits. Il s'y rend » des hommes de toutes les nations; des Grecs, des Bulgares, » des Alains, des Comans, des Italiens, des Vénitiens, des » Romains, des Transylvains, des Anglais, des Turcs, des » Juifs, des Crétois et des Arabes. »

L'abréviateur parle ensuite du passage de l'armée des pélerins de l'autre côté du bras de Saint-George : cette armée offrait plus de six cent mille combattans sous les armes, outre les femmes et les enfans ; elle versa des larmes à la vue des ossemens des chrétiens de la troupe de Pierre, massacrés par les infidèles, et jura de les venger avec l'aide de Dieu, *Deo adjuvante*. Ici l'anonyme parle du siége et de la reddition de Nicée ; il dit qu'immédiatement après cet événement Alexis vint trouver les chefs des croisés, et qu'il obtint d'eux une nouvelle promesse d'observer les traités conclus à Constantinople. Tancrède seul s'y refusa ; les prières, les menaces, les promesses, rien ne put le toucher. En parlant du siége d'Antioche, notre chroniqueur entre dans des détails plus curieux que ceux que Foucher a donnés. Durant les opérations de ce siége, l'armée des pélerins se trouva réduite à la misère la plus extrême ; elle fut obligée de dévorer la chair des Sarrasins, comme si ces infidèles avaient été des animaux. A cette première calamité s'en joignaient plusieurs autres. Faute de nourriture, les bêtes de somme étaient incapables de tout service ; le froid, la grêle, fatiguaient continuellement l'armée chrétienne, et les tentes, à demi pourries, ne leur offraient plus d'abri ; on doit croire que les croisés auraient abandonné le camp, si Dieu ne fût venu à leur secours. L'anonyme ajoute ici : « Au milieu de ces calamités » parut dans le ciel, et du côté d'orient, un signe rouge » en forme de croix ; des tremblemens de terre se firent » sentir dans plusieurs lieux du monde ; et l'on ne doutait pas » que ces temps de peste et de famine annoncés par le Seigneur dans l'Évangile ne fussent arrivés. Toutes ces calamités, dit encore notre chroniqueur, avaient été méritées. » Il fait en même temps le tableau des débauches qui avaient souillé le camp des croisés dans les jours de prospérité et d'abondance, et parle du salutaire effet que produisit le courroux du Seigneur. Les tentes des pélerins furent purgées de la présence des femmes ; et plusieurs croisés, dans le transport de leur reconnaissance envers Dieu, qui les avait subitement guéris de longues maladies, promirent de vivre perpétuellement dans le célibat. Le récit de l'abréviateur de Foucher diffère peu du modèle qu'il a suivi dans ce qui concerne le siége que les croisés éprouvèrent à leur tour après la conquête de la ville : comme lui, il raconte des visions ; car c'était une sorte d'obligation pour les historiens contemporains des croisades d'en raconter à l'occasion de ce siége. En parlant de la fuite de plusieurs des pélerins assiégés dans Antioche, il

dit que le Seigneur résolut de prévenir cette *contagion*. A cet effet, Jésus-Christ apparut à un certain clerc qui, à l'exemple des autres, voulait prendre la fuite. « Frère, où vas-tu ? lui » dit-il. — Je fuis, répondit le prêtre, pour ne point mourir. » — Demeure, frère, reprit le Seigneur, et va dire aux autres » pélerins qu'ils restent dans la ville et qu'ils ne soient point » incrédules ; les prières et les larmes de ma mère m'ont » touché ; voilà pourquoi je serai encore propice aux chré- » tiens, et je les délivrerai de leurs ennemis. Dis aux chefs » que je serai avec vous dans le combat ; car moi qui te » parle, je suis le Seigneur. »

En parlant de ces visions rapportées par les chroniqueurs, qu'il nous soit permis de faire une remarque générale. Dans la plupart des apparitions merveilleuses de cette époque, il est toujours question de la Vierge, qui prend pitié des croisés et implore le secours de son fils pour adoucir leurs maux. Dans les dessins et les figures qui ornent certains manuscrits du temps, on nous représente aussi la Vierge apaisant par ses prières la colère céleste. Cette dévotion à la Vierge et cette croyance à son pouvoir miséricordieux ne provenaient-elles pas d'un sentiment naturel parmi les Francs, qui leur faisait croire que le sexe le plus faible avait en lui quelque chose de la miséricorde divine, et que le ciel lui-même était soumis à son mystérieux ascendant ? On sait que ce sentiment devint un des caractères distinctifs de la chevalerie.

L'abréviateur de Foucher de Chartres rapporte ensuite d'autres visions, toujours à l'occasion du même événement. Dans la suite de son ouvrage, il ne s'éloigne que très-peu de son modèle : seulement ses descriptions et les discours qu'il prête aux chefs des croisés, ont plus d'étendue.

L'ouvrage du second anonyme qui a abrégé l'histoire de Foucher, a pour titre :

Seconde partie de l'Histoire de Jérusalem (1).

La première partie a été perdue : celle qui reste commence à l'année 1100, au départ de Baudouin et de Bohémond pour Jérusalem ; elle finit en l'an 1124. Cet anonyme a suivi la même marche que le précédent ; mais il a copié moins servilement l'auteur original. Il a aussi ajouté à sa narration des particularités et quelques réflexions qu'on ne trouve point dans Foucher.

L'abréviateur commence son histoire par la peinture

(1) Incipit secunda pars historiæ hierosolymitanæ.

de la joie que ressentirent Bohémond, Baudouin et leurs soldats à la nouvelle de la prise de Jérusalem et de l'entière expulsion des infidèles. « Antioche, dit l'anonyme, » se réjouit avec son Bohémond, Édesse avec son Baudouin. » Bohémond, poursuit l'auteur, rougit de son retour, Bau- » douin de son retard. Ils sont honteux de n'avoir point » ajouté à leurs victoires la conquête de la cité sainte. » L'abréviateur excuse ces deux princes de n'avoir pas suivi l'armée chrétienne, et trouve qu'il y aurait eu la plus grande folie à délaisser des villes que les croisés *avaient rendues à Jésus-Christ au prix de leur sang.* « En voyant les uns pour- » suivre le pélerinage, et les autres s'arrêter pour protéger » des cités conquises, que l'on reconnaisse, dit l'anonyme, » la divine providence de celui qui faisait fuir d'innombrables » bataillons devant une poignée de guerriers chrétiens. » Les Perses ayant appris que Baudouin et Bohémond étaient partis pour Jérusalem afin de s'acquitter de leurs vœux, envahirent le pays d'Édesse pour y égorger tous les adorateurs du Christ. L'anonyme raconte comment Baudouin, revenu sur ses pas, fondit à l'improviste sur les Perses, et remporta une victoire complète.

Les deux princes, en se rendant à Jérusalem, rencontrèrent un évêque de la Pouille, ainsi que Daimbert, archevêque de Pise, qui était à la tête d'un grand nombre d'Italiens, et tous ensemble ils continuèrent leur route. La disette se fit bientôt sentir parmi cette multitude, et les bestiaux, pressés par le besoin, ne pouvaient plus avancer : les chrétiens mangèrent de la chair de chevaux, d'ânes et de chameaux, « afin que » ces animaux, dit l'abréviateur, servissent au moins de » nourriture, puisqu'ils ne pouvaient achever le voyage. » Il parle des secours que les pélerins tirèrent de la canne à sucre ; il ajoute qu'ils recevaient de ce miel précieux *plus de douceur que de force. Plus indè saporis capientes, quàm vigoris.* Après de grandes fatigues, on arriva enfin à Jérusalem. Godefroi vint au devant du prince d'Édesse ; les deux frères s'embrassèrent tendrement, et tous deux se félicitèrent sur leurs travaux glorieux. Les désirs des croisés sont enfin satisfaits ; ils visitent les lieux saints, ils les couvrent de leurs baisers, et ne s'en arrachent que pour faire place à d'autres chrétiens remplis de la même ardeur. « De Jérusa- » lem, dit l'anonyme, ils volaient à Bethléem, et de Bethléem » à Jérusalem. »

Le chroniqueur passe immédiatement au combat où Bohémond fut fait prisonnier. « O douleur ! s'écrie-t-il : les chré- » tiens furent réduits à la merci des Turcs ; plusieurs périrent

» sous les coups des vainqueurs; d'autres furent faits pri-
» sonniers : un très-petit nombre parvint à s'échapper;
» Bohémond lui-même tomba entre les mains des ennemis,
» et cet événement porta le désespoir parmi les guerriers. »
Ici l'anonyme dit, comme Foucher, que Bohémond fit passer à Baudouin une boucle de ses cheveux, en le priant, au nom de Jésus-Christ, de venir à son secours. Baudouin, en apprenant cette nouvelle, fut profondément affligé; il pleurait un ami, un compagnon, et gémissait sur la perte que faisaient les chrétiens. Il prit aussitôt les armes et se mit en marche; mais, n'ayant pu délivrer le prisonnier, il revint à Édesse accablé de douleur.

Après avoir raconté la mort de Godefroi et le départ de Baudouin pour Jérusalem, dont ce prince allait occuper le trône, l'anonyme fait une description intéressante des dangers que les chrétiens coururent auprès de Beryte, et de la manière presque miraculeuse dont ils échappèrent au glaive des Sarrasins. Nous en donnerons un extrait.

« Non loin de la ville de Béryte, et près de la mer, est
» un défilé très-étroit qu'on ne peut éviter, et où cent
» hommes peuvent facilement résister à cent mille et les
» empêcher de passer : les habitans de Damas et d'Alep
» s'en étaient emparés. Les chrétiens en arrivant furent
» obligés de tirer l'épée, et dès le premier choc, les ennemis
» qui ne reçurent point la mort, furent contraints de se re-
» tirer dans le creux des rochers et dans les montagnes. Les
» croisés placèrent leur camp dans l'endroit même où ils
» avaient commencé de combattre; car pour peu qu'ils
» eussent reculé, ils auraient donné à croire à l'ennemi
» qu'ils le redoutaient, et les infidèles, quoique à demi
» vaincus, auraient pu revenir au combat. Les hommes et
» les bêtes de somme passèrent la nuit sans prendre de nour-
» riture et sans goûter le sommeil; les chrétiens feignaient
» de montrer de l'audace, mais ils étaient peu rassurés. Il
» était dangereux de rester campé, il l'était davantage de
» se hasarder dans le défilé; il l'était encore bien plus de se
» retirer et de fuir. Les chrétiens ayant ainsi perdu l'espoir
» de la fuite et celui de la victoire, le salut leur paraissait
» presque impossible. Ce fut dans cette anxiété qu'ils pas-
» sèrent une nuit qui leur parut bien longue, soit par les
» besoins qu'ils éprouvaient, soit par l'horreur d'une mort
» qui leur semblait inévitable. Cette aurore qu'ils redou-
» taient et qu'ils désiraient tout à la fois, parut enfin. Les
» chefs décident qu'il faut passer le défilé ou mourir glorieu-
» sement les armes à la main. Les tentes sont repliées, on
» charge les bêtes de somme, et en se défendant contre les

» ennemis qui fondent de toutes parts, on avance vers le » défilé. Les Sarrasins jettent des cris terribles, lancent des » traits et des flèches, et veulent pousser les chrétiens dans » le défilé, pour en faire un horrible carnage. Les fidèles, » près d'être écrasés par les barbares, aperçoivent dans ces » gorges une petite plaine contiguë, ils s'en emparent aus- » sitôt, et redoublant d'ardeur et de courage, ils forcent les » Sarrasins à une fuite précipitée. Il y eut des barbares qui » montant sur leurs barques, s'avancèrent précipitamment » au milieu de la mer; ils semblaient croire que pour échap- » per au glaive des chrétiens, il ne suffisait pas de quitter le » rivage, mais qu'il fallait encore se dérober entièrement à » la vue de ces intrépides défenseurs de la croix. »

Les exploits de Baudouin dans les commencemens de son règne, tels que la reddition de la ville d'Arsur, le siège de Césarée de Palestine, la prise de cette place, et la bataille livrée entre Ascalon et Joppé, sont successivement racontés par l'abréviateur. A l'occasion de cette dernière bataille, il met dans la bouche du roi de Jérusalem un discours dont Foucher ne parle point; nous allons en citer quelques traits: « Courage, soldats du Christ! vous voyez ce que vous êtes » venus chercher de pays si éloignés, et à travers tant de » périls sur terre et sur mer. Vous êtes venus exposer votre » vie pour Jésus-Christ, eh bien! vous trouvez maintenant » ce que vous avez désiré. Ce qu'une sainte dévotion vient » enfin de trouver, que la lâcheté ne le rejette point. Vous » allez combattre pour le Seigneur, mettez votre confiance » en lui, il est assez puissant pour vous sauver. Rappelez- » vous ses promesses et gravez-les dans votre esprit. C'est » lui qui a encouragé votre faiblesse et votre petit nombre, » quand il a dit: *Petit troupeau, ne crains rien, car il a plu à* » *ton père de te donner un royaume.* Si vous n'attendiez que » les récompenses d'un roi de la terre, vous auriez raison » de craindre la défaite ou la mort; mais la mort doit être » quelque chose de désirable pour celui qui va combattre » en ce moment, puisqu'il sait qu'en mourant il aura con- » quis un éternel royaume, etc. »

Sous la date de 1102, l'anonyme rend compte, ainsi que Foucher, du combat qui fut livré près de Ramla, et où se trouvèrent avec le roi, Étienne, comte de Blois, le comte de Bourgogne, Geoffroi de Vendôme, Hugues de Lusignan, frère du comte Raymond. Baudouin fit dans ce jour des prodiges de valeur; mais il ne put se sauver des mains de l'ennemi qu'en passant la nuit dans les montagnes. Le comte de Blois et le comte de Bourgogne perdirent la vie dans la bataille.

L'abréviateur raconte, dans l'année suivante, que Bau-

douin fut blessé d'un dard lancé par un éthiopien, qui s'était caché derrière une roche, pendant que le roi poursuivait des Sarrasins qu'il avait forcés à la fuite. C'est, au rapport de notre auteur, de cette même blessure que mourut Baudouin, après avoir mangé des poissons du Nil. Il fait ensuite le récit du siège de la ville d'Acre, en 1104, par l'armée chrétienne et par la flotte des Génois, et d'un combat donné à Ramla, en 1105, entre les Sarrasins du Caire et les chrétiens. Il dit, comme Foucher, qu'il y eut quatre mille hommes tués du côté des infidèles, et à peine soixante du côté des chrétiens. « Des choses étonnantes, ajoute-t-il, » sont suivies de choses plus étonnantes encore; car la flotte » du Caire ayant abordé à Joppé le jour même du combat, » les Sarrasins, qui s'attendaient à la défaite des chrétiens, » regardaient déjà comme en leur pouvoir Joppé et les au- » tres villes maritimes. Mais quand le triomphe des chré- » tiens leur fut annoncé, la flotte se retira dans les ports » de Tyr et de Sidon. En retournant en Egypte, elle fut » battue par une tempête; une partie des vaisseaux périt; » et l'autre, repoussée dans le port de Joppé, tomba entre » les mains des croisés. Vingt-cinq vaisseaux furent pris, » tous remplis de Sarrasins. » Ce récit ne diffère de celui de Foucher que dans les expressions.

L'abréviateur parle aussi, comme Foucher, de la comète de 1106, et des deux soleils qui parurent autour du véritable soleil. Mais il indique plutôt qu'il ne raconte les événemens arrivés dans les années 1107, 1108, 1109, 1110, 1111, 1112.

Il décrit le tremblement de terre qui eut lieu en 1115; il parle de l'invasion des Turcs sur le territoire d'Antioche à la même époque; de l'expédition de Baudouin en Arabie en 1116, et de la mort de ce prince en 1118. Tous ces événemens sont racontés dans notre deuxième volume. En peignant la douleur qui régna dans Jérusalem, lorsque le dimanche des rameaux, les fidèles, qui faisaient la procession, rencontrèrent les funérailles du roi, l'abréviateur s'exprime ainsi : « Les Francs poussent des cris de douleur » (*ululant Franci*), les Syriens se lamentent (*lamentantur* » *Syri*); les Sarrasins même qui lui étaient soumis sont » affligés (*Sarraceni tristantur*). Qui aurait pu en effet retenir » ses pleurs en voyant tomber avec un seul prince toutes les » forces du royaume? » L'abréviateur pousse son récit jusqu'à l'année 1123, et s'arrête au commencement du siège de Tyr.

On voit, par l'extrait que nous venons de donner de ces deux abréviateurs, que leur récit diffère peu de la narration qui leur a servi de modèle. Ces deux copies ne présentent

pas beaucoup d'intérêt; elles attestent seulement l'importance de la chronique de Foucher, et prouvent que l'ouvrage du chapelain de Baudouin a dû être fort répandu pendant le moyen âge.

Histoire des guerres d'Antioche, par Gauthier le chancelier (1).

On ne sait rien de certain sur le lieu où naquit Gauthier; on croit qu'il était français d'origine. Il accompagna en Orient Godefroi de Bouillon, et devint chancelier de Roger, prince d'Antioche. Le chroniqueur partagea, comme il le dit lui-même, la bonne et la mauvaise fortune des croisés. Il ajoute que les douleurs de sa captivité ont affaibli sa tête, ce qui doit excuser l'incorrection de son style, qui est en effet barbare et souvent inintelligible. Comme il est le seul de nos vieux historiens latins qui ait parlé avec étendue des affaires des chrétiens de la Syrie occidentale, et de leurs guerres avec les Turcomans et les Parthes, Gauthier mérite de fixer particulièrement notre attention. On pourra comparer son récit avec celui de Kemal Eddin, auteur arabe de l'histoire d'Alep, le seul des écrivains orientaux qui se soit aussi principalement occupé du même sujet. (Voyez nos extraits des auteurs arabes.)

La relation de Gauthier, divisée en deux parties, commence en 1115, et finit en 1119. L'auteur a fait précéder son histoire d'un petit prologue dans lequel il célèbre la bravoure, la sagesse et la piété de Roger, et déplore la corruption et les égaremens des chrétiens de Syrie. D'innombrables légions de sauterelles étaient venues dévorer les moissons; et les fidèles, au lieu d'implorer la miséricorde du Seigneur, se livraient à toute espèce de crimes. « Les » uns, dit Gauthier, ennemis du jeûne et courant après les » plaisirs de la table, s'appliquaient à imiter la vie et les » mœurs, non point de ceux qui vivent bien, mais de ceux » qui paissent bien, *benè pascentium*. Les autres, par amour » pour l'inceste, fréquentaient les tavernes des impudiques, » et dépassaient les bornes de toute pudeur. Plusieurs de » ceux qui étaient riches, abusant de leurs propres riches- » ses, se faisaient fabriquer des vases pour servir leurs cri- » minelles voluptés. Ils employaient l'or de l'Arabie et les » pierres précieuses à parer et à couvrir avec art les parties » sexuelles de leurs épouses; et ils agissaient ainsi non point » pour dérober aux yeux les parties honteuses, ni pour » éteindre la flamme de la débauche, mais afin que *quibus*

(1) Gauterii Bella Antiochena, p 4.

» *ingratum erat quod licebat, eos acriùs ureret quod non lice-*
» *bat, qui cum hoc modo suam vellent imitare libidinem, mu-*
» *lieres dealbare et eis satisfacere, putarent, ut prælibaremus,*
» *augebant crimina criminibus.* Les femmes, dans leur ma-
» nière de jouir des plaisirs de la chair, n'avaient rien de
» saint, rien de prudent. Méprisant la couche de leur mari,
» elles allaient dans les lieux de prostitution pour y com-
» mettre des incestes. Elles passaient la nuit et le jour au
» milieu des plaisirs, des divertissemens et des banquets.
» Elles appelaient les passans dans les rues et sur les places
» publiques, et se livraient à eux pour de l'argent. Ceux
» qui rejetaient les propositions de ces femmes, ne pou-
» vaient échapper à leurs instances et à leur importunité
» qu'en leur donnant de l'argent. C'est pour punir de si
» grands crimes, que l'auteur de toute justice fit tomber
» sur ce peuple d'effroyables calamités. Les Grecs, les Par-
» thes et les Français étendirent tour-à-tour sur eux leur
» pouvoir oppresseur. Comme ces fléaux ne corrigeaient
» point les Syriens, Dieu leur envoya un tremblement de
» terre si violent, qu'on n'en voit point de semblable dans
» l'histoire. »

Gauthier commence la première partie de son récit en décrivant les terribles effets de ce tremblement de terre, qui se fit sentir à Antioche et dans les environs. « L'an 1115, » dit le chroniqueur, la veille de saint André, pendant le » silence de la nuit, aux heures où les humains se délassent » dans le sommeil des fatigues de la vie, il arriva à Antio- » che et dans les lieux d'alentour un tremblement de terre » horrible et immense. Les habitans, éveillés d'une manière » terrible, sentent, voient et entendent chanceler les mu- » railles, les tours et les édifices. Parmi ceux qui croyaient » se sauver en fuyant, les uns tombèrent des murailles, » *elapsi mœnibus,* les autres se précipitèrent du haut des mai- » sons; plusieurs encore plongés dans le sommeil, furent » entraînés dans la ruine de leur maison, et disparurent » sans retour sous les décombres. Un grand nombre d'ha- » bitans, frappés de terreur, abandonnaient leurs demeures » et leurs richesses, et couraient çà et là comme des insen- » sés dans les rues et sur les places publiques; ils tendaient » les mains au ciel, en criant, chacun dans sa langue : » *Parce Domine, parce populo tuo.* Le matin, lorsqu'on vit » les ruines et les malheurs de la nuit, tous, d'un accord » unanime, Latins, Grecs, Syriens, Arméniens, étrangers » et pélerins, confessèrent que cette calamité était arri- » vée à cause de leurs péchés. Ils se rendirent aussitôt dans » l'église du bienheureux Pierre, apôtre, pour lui demander

» sa protection. Ils l'avaient méconnu dans la prospérité ; » mais au jour de l'affliction, ils reconnurent sa clémence » et sa puissance auprès de Dieu. »

Pendant que les chrétiens s'humiliaient ainsi devant le Seigneur, quelques habitans de *Miragie*, échappés comme par miracle à la ruine de leur ville, vinrent leur annoncer que cette cité avait été renversée de fond en comble, et que son prince, son évêque, son clergé et tout son peuple avaient péri. Cette nouvelle et le souvenir de la destruction de Malmistra jetaient partout la terreur; de plus, chaque jour, de nouvelles secousses se faisaient sentir, et les hommes se disaient entre eux : *O misérable condition que celle de naître, plus misérable encore celle de mourir!*

« Quoiqu'on sût bien, dit Gauthier, qu'on ne peut dans » aucun temps, ni en aucun lieu, échapper au pouvoir de » Dieu, on aimait mieux aller habiter avec les animaux » sauvages, que d'avoir à craindre à tout moment d'être » écrasé par des édifices tombant en ruines. Aussi voyait-on » le plus grand nombre quitter leurs demeures pour se re- » tirer sur les chemins, dans les places, dans les jardins, » dans les bois, dans les lieux déserts ou sous les tentes. » Le patriarche, qui était l'homme le plus habile de son » temps, discourait sur la philosophie et la discipline, et » cherchait à répandre des consolations dans le cœur de » ces malheureux, livrés au désespoir. Il prescrivit au peu- » ple un jeûne de trois jours, invitant tout le monde à évi- » ter le mal et à faire de bonnes œuvres. Voici comment » les chrétiens rentrèrent au service de Dieu. Ils commen- » cèrent à fuir la gourmandise, l'ivrognerie; ils eurent en » exécration les débauchés et les violences exercées sur les » jeunes filles; négligeant la parure de leur corps, ils firent » pénitence dans la cendre et le cilice. Les hommes et les » femmes allaient séparément, de place en place, d'église » en église, nu-pieds, la tête rasée, se frappant la poitrine » et arrosant leur visage de leurs larmes. La nuit, dans » leurs chambres, comme dans les églises, les fidèles va- » caient à l'oraison; ils soulageaient les orphelins, les veuves » et les pauvres. Au bout de cinq mois, les chrétiens furent » délivrés des tremblemens de terre, non point par leur » mérite, mais par la grâce de Dieu. »

Le prince, après avoir visité toutes les ruines, fit rechercher tout ce qui était nécessaire à la défense de son territoire; car il apprit que les ennemis approchaient, et se hâta de réparer et de fortifier sa ville, qu'on menaçait d'attaquer. Il donna ordre à son armée de le devancer à la *fontaine de Far*. Il songea à pourvoir à la sûreté de

» ses frontières, et envoya des éclaireurs sur celles des Parthes. » De retour à Antioche, il consulta d'abord Raoul d'Acre, » homme très-expérimenté, et convoqua ensuite les grands de » la ville, puis le peuple, pour leur faire part de ses résolu- » tions et leur demander leur avis. Tous jugèrent qu'il fallait » réparer la place; et grands et petits contribuèrent à ces ré- » parations. Le prince emmena tous ceux qui lui étaient le » plus dévoués, et, après avoir préparé les armes et les pro- » visions de guerre, il se recommanda lui et sa ville au Sei- » gneur et au patriarche, et partit pour son expédition. »

L'historien raconte que des espions vinrent trouver Roger, qui avait rejoint son armée, et lui dirent que les Perses se réjouissaient de la ruine et des malheurs de la Syrie; que le soudan du Corasan, après avoir tiré des augures de l'aspect du soleil et de la lune, avait appelé les guerriers de toute la Perse, en assurant qu'il était très-facile de subjuguer la Syrie, que Dieu avait abandonnée, et où il ne restait plus qu'un petit nombre d'habitans. Ces espions ayant été ensuite admis dans le conseil secret du prince Roger, lui révélèrent d'autres circonstances qui ne pouvaient être rendues publiques. Peu de temps après il fut résolu qu'on se porterait sur *Cérept*. La cause de cette résolution était la nouvelle qu'on venait d'apprendre que *Doldequin*, soudan de Damas, réuni avec *Ilgazi*, émir des Turcomans, était arrivé à la tête de dix mille hommes devant Alep, pour s'en emparer. Roger, faisant une marche forcée, obligea le soudan à changer de dessein; car, à la nouvelle que les nôtres avaient déjà atteint ses frontières, Doldequin envoya des ambassadeurs pour faire un traité d'alliance avec le prince d'Antioche, et lui déclarer qu'il ne s'était mis en marche que pour combattre les Parthes. « Quoique Doldequin, dit Gauthier, » redoutât également la puissance des chrétiens et celle des » Parthes, il aima mieux faire une paix simulée avec les pre- » miers qu'avec les seconds, qu'il avait trouvés aussi cruels » dans la paix que dans la guerre. » Le traité se fit donc, et l'on convint de marcher contre les Parthes. Le soudan de Damas voulait prendre des chemins qui lui fussent aussi faciles dans une défaite que dans une victoire; le prince d'Antioche, au contraire, voulait aller par le plus court, afin d'attaquer plus tôt les ennemis. Il arriva à Apamée, où il campa pendant deux mois, avant d'avoir aucune nouvelle de l'approche des Parthes. Mais, au mois d'août, il apprit que *Burso*, chef de leur milice, après avoir passé l'Euphrate, à la tête de plusieurs milliers de combattans, était entré dans

la Syrie, où il commettait de grands ravages. Il envoya sur-le-champ des messagers et des lettres au roi de Jérusalem et au comte de Tripoli, pour leur annoncer l'arrivée des ennemis et les prier de venir promptement avec leurs forces au secours des chrétiens Le roi se met aussitôt en marche : pendant ce temps les ennemis arrivèrent devant Hamah, dont ils essayèrent de gagner le prince par menaces et par prières. N'ayant pu en venir à bout, ils attaquent la ville à force ouverte et s'en emparent, tuent une partie des habitans, se partagent leurs richesses, et mettent une garnison dans la place. Après cette conquête, ils se présentent devant Schaysar, espérant que le commandant, sur l'amitié duquel ils se fiaient, les recevrait volontiers. Mais celui-ci, pensant au sort de la ville d'Hamah, jugea qu'il valait mieux fournir aux Parthes hors de la ville ce qui leur était nécessaire, que d'avoir à souffrir de leur séjour; car non-seulement il craignait pour ses biens et ses richesses, mais pour sa vie même. Il leur envoya donc son frère, qu'il fit suivre de chevaux chargés de présens pour Burso et les autres chefs.

Lorsque les Parthes, dit Gauthier, se préparaient à nous attaquer avec plus de fureur, on apprit que le roi de Jérusalem était près d'arriver. Alors, se fiant plus sur leur nombre que dans la force du Saint-Esprit [*non in virtute Spiritûs sancti, sed in multitudine exercitûs confisi*], les ennemis se mirent en ordre de bataille, et, avant que le roi fût arrivé, ils se portèrent sur notre camp. Leur chef Burso resta sur les derrières avec une troupe nombreuse pour protéger les assaillans. Ils lancent leurs flèches et leurs javelots, et viennent nous attaquer presque dans nos retranchemens. A cette vue, le prince, monté sur un léger coursier, court autour du camp l'épée à la main, en criant : *J'en atteste la foi de Dieu*, *par laquelle nous vivons*, *celui qui osera sortir du camp, périra par mon épée*; et il ordonna en même temps à chacun de se tenir devant sa tente sous les armes et en sentinelle. Les Parthes furent tout étonnés de voir qu'une nation si prompte à combattre, qui supportait si impatiemment l'injure et qu'ils venaient provoquer, restât si tranquille et semblât comme vaincue par la crainte. Quelques-uns des nôtres pensaient aussi que cette inaction était l'effet de la timidité. Mais ceux qui avaient l'esprit plus pénétrant jugeaient mieux des ordres du prince; ils soupçonnaient qu'il attendait un moment favorable et sur-tout l'arrivée du roi, pour fondre à propos sur les ennemis : car, comme on l'a plus d'une fois éprouvé dans la

guerre, le courage et la prudence d'un petit nombre valent mieux qu'une multitude infinie de combattans. Bientôt on apprend que le roi Baudouin et le comte Ponce arrivent en toute hâte. Burso, qui était un chef rusé et perfide, *dolosæ calliditatis,* se retire, et, feignant de prendre la fuite, s'éloigne de Schaysar, afin de laisser aux nôtres le temps de se séparer et de se retirer aussi. Son dessein, qu'il cachait, était de pouvoir attaquer ensuite et détruire plus sûrement les villes maritimes. Le roi fit pendant ce temps son entrée dans le camp au son des cymbales retentissantes et au bruit des trompettes, comme cela se pratique selon l'ancienne coutume : *de more pristino cymbalis resonantibus tubisque clangentibus, castra nostrorum ingressus est.*

Dès que Baudouin sut que les ennemis s'étaient retirés, il se plaignit d'être arrivé trop tard. Après avoir délibéré quelque temps, comme on ne savait de quel côté l'on pouvait poursuivre les ennemis, ni dans quel endroit l'on pouvait les atteindre, on résolut d'aller attaquer un château qui appartenait aux Parthes, et que Gauthier nomme *Gistrum;* on espérait par-là pouvoir les ramener au combat. Notre armée s'y rend aussitôt et attaque la forteresse avec vigueur. La première enceinte est enlevée l'épée à la main, et en partie détruite et en partie brûlée. Quoique les Parthes vissent de leurs propres yeux les nuages de fumée, et qu'il y eût pour eux de la honte à être témoins immobiles d'un pareil spectacle, ils n'osèrent pourtant pas attaquer ceux qu'ils étaient venus provoquer auparavant : car ils jugèrent bien alors que l'inaction des nôtres en leur présence avait été une combinaison de la prudence et de la bravoure, et non l'effet de la timidité. Comme ils ne paraissaient point et qu'on ne savait de quel côté ils étaient, on délibéra encore sur ce qu'il convenait de faire. Ceux qui aimaient mieux s'enrichir par la guerre que de jouir de la paix dans leurs foyers, étaient d'avis de poursuivre ce qu'on avait commencé. Ceux au contraire qui trouvaient plus doux de ne point exposer leur fortune au hasard des combats, pensant à la force des ennemis, jugeaient qu'il était plus convenable de retourner chez soi pour s'y mettre en état de défense. Ainsi le roi retourna à Jérusalem, le comte à Tripoli, le soudan à Damas, et le prince à Antioche. Gauthier ajoute cette réflexion : « Nous pensons que cette retraite » s'opéra, non par le pouvoir de ces princes, mais sans con- » tredit par la puissance de celui qui voulait que les nôtres ne » fussent plus en société avec Bélial » ; faisant ainsi allusion au soudan de Damas. *Nec id fieri istorum potentiâ intelligi-*

mus, sed illius procul dubio qui societatem Belial à nostris separari voluit.

Mais, peu après, les Parthes revinrent surprendre le château de *Cafarda*, où ils tuèrent quelques chrétiens. Roger, l'ayant appris, se rendit aussitôt avec sa garde à *Rubea*, et ordonna à tous ses soldats de venir l'y joindre. Il engagea le patriarche à unir ses prières aux efforts qu'il allait faire contre les ennemis de Dieu. Les chrétiens essayèrent en vain pendant quelque temps d'atteindre les Parthes. Un jour cependant Théodore Barneville, un des éclaireurs, vint annoncer d'un air joyeux que les ennemis avaient fixé leurs tentes dans la vallée de *Sarmes*. A cette nouvelle, le prince fait prendre les armes aux siens et court à l'ennemi. C'est là que se livra un combat long et opiniâtre, où Roger fit briller sa valeur. Après avoir harangué les siens, il leur défendit de s'arrêter à dépouiller les ennemis, et leur ordonna de les combattre à outrance, afin d'assurer leur propre salut et d'abattre entièrement l'orgueil des infidèles. Le patriarche leur fit la même recommandation, menaçant ceux qui y contreviendraient non-seulement d'une peine corporelle, mais de la malédiction du ciel. Des deux côtés on s'apprête à combattre. Le soleil, dardant ses rayons sur les armes des chrétiens, éblouissait les yeux des Parthes, qui, ne voyant qu'une multitude confuse de guerriers, croyaient que le prince n'était pas présent. Burso ordonna aux siens de lui amener les guerriers qu'ils voyaient devant lui, les mains liées derrière le dos. Bientôt les étendards du prince paraissent : Dieu, qui les conduisait, dit Gauthier, les fit voir aux Parthes tellement déployés, qu'ils crurent que tout le pays d'alentour était couvert de guerriers et d'étendards. *Quæ, Deo rectore, sic à Parthis videntur dilatata, ut de albatis militibus et vexillis ipsam terram circumquaque tegi crediderint.* Burso avec les siens, voyant que les nôtres résistent, se hâte de monter sur la montagne de Danits. Son frère le suit avec un grand nombre de combattans. Ils croyaient y être secourus par leurs faux dieux. Ils y transportèrent aussi une partie de leurs richesses. *Tumbares* (ou peut-être Djambar, prince de Rahabah) était caché avec sa troupe derrière la montagne. Roger se porta à l'endroit où les ennemis s'étaient réunis en force. Burso fut blessé ainsi que son frère, et, ne pouvant plus résister, il prit la fuite.

Le prince d'Antioche resta trois jours à son camp, où il se fit apporter les dépouilles des ennemis. Après s'être réservé ce qui lui convenait, il fit distribuer le reste à ses

soldats. Gauthier dit qu'on ne peut évaluer le nombre ni la variété des richesses enlevées aux Parthes. Roger retourna alors à Antioche. L'auteur décrit en ces termes la manière dont il fut reçu :

« Lorsqu'il approcha d'Antioche, le bruit de son arrivée » retentit par-tout. Le vénérable patriarche et son clergé sor- » tirent au-devant du prince avec les saintes reliques; une » multitude d'hommes et de femmes les suivait, en chan- » tant : *Deum time, et mandata ejus observa.* On reçut le » prince en célébrant ses louanges : les rues et les places » de la ville furent tendues d'étoffes de soie où brillaient l'or » et les pierreries; par-tout on brûlait des parfums. On eût » dit que la ville était un paradis terrestre. Le prince entra, » et le peuple manifesta sa joie par des chants et des hymnes. » On alla à l'église de Saint-Pierre, où l'on rendit grâces à » Dieu. Le prince déposa sur l'autel l'étendard triomphal. » Ensuite il remercia le clergé, qui faisait pour lui des prières, » et se trouva heureux par sa victoire » : *victor exstitit beatus.*

Gauthier termine ici la première partie de son histoire.

Dans la courte préface qui précède la seconde partie, il déplore le malheur de Roger et le sien; puis il annonce qu'Ilgazi, prince des Turcomans, étant entré les armes à la main sur les terres de la principauté d'Antioche, Roger rassembla de toutes parts ses soldats, et se mit en marche pour Artésie. Il blâme ce prince de n'avoir point écouté auparavant les avis du patriarche latin, et d'avoir négligé de prendre des mesures et des précautions nécessaires contre un ennemi accoutumé à se faire redouter par ses excursions. Les chrétiens, partis sous de sinistres auspices, continue Gauthier, allèrent camper à un endroit appelé *le Champ du sang*, où ils restèrent plusieurs jours. L'eau et les vivres venant à leur manquer, ils furent forcés d'aller au loin chercher des provisions. Ils chargèrent quelques-uns des leurs de faire des ouvrages extérieurs pour fortifier leur camp. Les ennemis s'aperçurent du besoin qui tourmentait les chrétiens. Ils dissimulèrent, et, rangeant leurs troupes en bataille, comme s'ils avaient eu le projet de faire une attaque à l'improviste, ils envoyèrent en avant leurs soldats les plus expérimentés et se mirent à observer ce qui se passait dans notre camp. Après qu'ils eurent examiné nos travaux, quoiqu'ils fussent en très-grand nombre, ils se mirent à fuir comme s'ils eussent été saisis d'une crainte soudaine. Mais ce n'était qu'une ruse de leur part. Cette ruse, qu'on emploie souvent dans la guerre, dit Gauthier, est en général regardée comme

une adresse et une habileté, quoiqu'elle ne soit pourtant que de la perfidie. *Quod factum sæpè à pluribus bellatorum cautis inspectoribus pro improbitate reputatur, licèt multotiens ex astutiæ ingenio id fieri comprobetur.* Les nôtres, continue l'historien, poursuivent aussitôt les ennemis et en tuent quelques-uns. Robert de Vieux-pont, qui les pressait avec plus d'ardeur, est percé de plusieurs coups et blessé; il tombe de son cheval: mais Robert, se relevant, essaie de se défendre avec son épée, et ne cesse de crier : *A moi, compagnons!* On vient à lui, et on lui donne un autre cheval sur lequel il monte. Réuni aux siens, il se précipite de nouveau sur les ennemis. D'un autre côté, Alan, gouverneur du château de Cérept, auprès duquel on combattait, tantôt résistait comme un mur, tantôt poursuivait les infidèles comme un lion, *resistendo vice muri fruitur et in sequendo leo perhibetur.* Au coucher du soleil, les chrétiens se retirèrent dans leur camp, après s'être vaillamment défendus. Le prince tint conseil sur ce qu'il convenait de faire dans la nuit ou le lendemain matin. Il proposa d'aller à Cérept dans l'espoir que, si l'ennemi venait y attaquer les chrétiens, on le punirait de son audace, ou que, s'il n'y venait pas, on irait le jour suivant droit à son camp. Ce conseil plut à un grand nombre; mais d'autres pensèrent qu'il valait mieux se retirer et aller placer le camp auprès du rocher voisin. L'avis du prince prévalut enfin. Il fut résolu que Mauger de Hauteville partirait dès le matin avec quarante cavaliers, que dix éclaireurs se dirigeraient vers la tour qui était au sommet de la montagne, et que, si l'ennemi venait à Cérept, ils feraient avertir le prince en toute hâte. D'après l'avis de l'archevêque d'Apamée, on fit publier dans le camp que tous les guerriers devaient se réunir avant le jour à la chapelle *pour s'y confesser et y communier, afin que, s'étant fortifiés du pain céleste, ils pussent vivre ou mourir comme il convient à des soldats du Christ.* Cet ordre fut aussitôt publié. Pendant ce temps il vint une femme que Gauthier appelle *Lunatica,* qui cria: « Allons, allons, partez » sans retard; car demain l'ennemi triomphant vous coupera » la tête, et ce que vous avez enlevé jusqu'à présent, vous me » le rendrez. » *Agite, agite, nec diù utique; cras enim, manu hostili prævalente, amputatis capitibus, quæ hactenus abstulistis mea mihi regimina dimittetis.* Les événemens du lendemain, ajoute Gauthier, nous rappelèrent ces paroles de la prophétesse. Quelques-uns en rirent, malgré leur tristesse : d'autres pensèrent qu'il était plus convenable de

pleurer, quoique tard, sur les maux qui venaient de nous accabler.

Gauthier dit que le prince, après avoir pris conseil de son chancelier (c'était, comme on sait, Gauthier lui-même), fit transporter pendant la nuit à la tour d'Artésie tout ce qu'il avait de vases et d'effets précieux. Avant le jour, les guerriers se rendirent à l'église, où ils implorèrent le secours du Tout-Puissant. Lorsqu'ils eurent reçu la communion et la bénédiction pontificale, ils retournèrent à leurs tentes. Le prince confessa aussi tous ses péchés, reçut le viatique, et, avant de rentrer dans son pavillon, fit d'abondantes aumônes. Au point du jour, il monta à cheval. Il se fit amener, dit l'historien, ses oiseaux, ses petits chiens et tout son appareil de chasse; précédé de ses piqueurs, comme il convient à un prince, il se mit à parcourir les plaines et les vallées, à faire le tour des montagnes et des collines; puis il prit des oiseaux avec ses oiseaux, et força des bêtes fauves avec ses chiens. Tout-à-coup, l'esprit frappé de ce qui allait se passer, il abandonna la chasse et se dirigea vers la tour pour observer les mouvemens de l'ennemi. Lorsqu'il s'en retournait au camp, un messager vint lui annoncer que l'ennemi s'avançait en trois corps de troupes. Roger ordonne aussitôt aux hérauts d'armes d'avertir l'armée de se tenir prête. Au premier son de la trompette, tous devaient se revêtir de leurs armes; au second, les cavaliers et les fantassins devaient tous être à leurs rangs; et au troisième, tous les bataillons, suivant leurs étendards, devaient se présenter devant la croix du Seigneur : ce qui fut exécuté. Toute l'armée se trouvant réunie devant la chapelle où était la croix du Sauveur, l'archevêque ordonne l'attaque, et invite les guerriers à attendre avec résignation ce qu'il plairait à Dieu de leur envoyer, la victoire ou le trépas. Le prince demanda que la croix du Seigneur fût portée devant lui, afin qu'il lui adressât ses prières, et l'archevêque y consentit.

Alors Albéric, un de ceux qu'on avait envoyés à la découverte, arrive percé d'un coup de lance à la figure et d'une flèche près de l'œil : il annonce que quatre de ses compagnons ont eu la tête coupée, que plusieurs autres ont succombé, et que Mauger, cédant à une force supérieure, va paraître; et Mauger paraît en effet presque aussitôt. Quelques instans après, on aperçoit sur le flanc des montagnes et à travers les oliviers les drapeaux et les étendards des infidèles. Le prince, à cette vue, exhorte ses soldats et fait ses dispositions; après quoi l'on adore le signe de la sainte croix, et, au son des trompettes, on marche

à l'ennemi en invoquant le nom de Dieu. On se lance de part et d'autre une grêle de traits. Le bataillon de Saint-Pierre, qui était à la droite, et qui avait le privilége de marcher en avant pour attaquer le premier les ennemis, se porte avec impétuosité sur la troupe qui lui était opposée, abat plusieurs infidèles et dissipe les autres. En voyant cette déroute, Geoffroi le Moine, suivi d'un autre bataillon, s'élance avec courage sur un corps de dix mille ennemis, l'attaque et le force à fuir. De son côté, Gui de Frenelle se porte de toutes ses forces sur les *perfides* (c'est ainsi que Gauthier appelle toujours les Parthes), et les renverse; mais, comme les nôtres les relâchèrent dans leur poursuite, il y en eut plusieurs de tués. Les ennemis, par la volonté du Seigneur, *nutu Domini*, reprenant courage, ne craignirent plus d'attaquer les chrétiens, et ils les accablèrent de leurs traits, de leurs lances, de leurs flèches, de leurs plombs ferrés, et tombèrent sur eux à grands coups d'épée. La troupe conduite par Robert de Saint-Laud, qui était à la gauche et sur les premiers rangs, voulut en vain résister; mais, les Turcopoles qui s'y trouvaient ayant pris la fuite, elle se vit entraînée par eux et fut effrayée par les cris que poussaient les ennemis. Le prince, qui était à cheval, essaya de l'arrêter et de la soutenir avec les siens; mais, malgré tous ses efforts, il ne put y réussir. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'une partie des siens mêmes se dispersa. Alors, comme un malheur est souvent l'indice d'un malheur plus grand, il s'éleva un tourbillon de poussière que l'aquilon poussa au milieu du champ de bataille, et qui aveugla les combattans. Gauthier compare ce tourbillon à un tonneau plein de soufre, qui brûle et s'élève jusqu'aux astres. *In modum dolii sulfureis ignibus concremati quasi ad astra se extulit.* Les ennemis, à cette vue, poussèrent des cris horribles. Cependant le prince restait inébranlable sur le champ de bataille, et, voyant autour de lui tous les siens renversés, il ne recula ni ne regarda derrière lui; mais, pendant qu'obéissant à l'ordre de Dieu et du pontife, accompagné d'un petit nombre, il soutenait l'attaque avec intrépidité, il reçut un coup d'épée qui le blessa au milieu du nez et pénétra jusqu'à la cervelle : il tomba à terre, et rendit l'âme en présence de la croix. Le prêtre qui portait cette croix fut également tué. Les ennemis, qui désiraient s'emparer du bois sacré à cause de l'or et des pierres précieuses qui le couvraient, firent tous leurs efforts pour l'enlever, et plusieurs trouvèrent la mort. Gauthier dit que ces infidèles

étaient au nombre de cent mille, et que de tous côtés ils fondirent alors sur les chrétiens, comme s'ils fussent accourus des quatre parties du monde. Ils firent un grand carnage et beaucoup de prisonniers.

Renaud Mansuer, après avoir combattu long-temps, s'était réfugié dans la tour de *Sarmes*. Il fut obligé de se rendre à Ilgazi, qui vint bientôt l'attaquer. « Comme il » était plein de ruse, dit Gauthier, il exigea que le vain- » queur lui promît par Mahomet de lui donner sûreté. » Pourquoi non ? répondit Ilgazi, qui était encore plus » rusé que Renaud : tant que vous avez été dans les com- » bats, j'ai dû agir envers vous et envers les autres comme » envers des ennemis ; maintenant je vous regarde comme » des hommes, et j'aurai de l'humanité pour vous, et, pour » que vous n'ayez aucune défiance, recevez mon anneau » comme un gage de ma foi et de mon serment. Au bout » d'un mois, en me le remettant vous recevrez votre liberté. » Renaud, qui croyait n'avoir pas un jour à vivre, entendant » parler d'un mois, reçut l'anneau d'un air joyeux quoiqu'il » fût intérieurement fort triste, et se rendit prisonnier. »

Gauthier ajoute que plusieurs guerriers distingués, qui avaient abandonné le prince sur le champ de bataille avant qu'il eût succombé, se hâtèrent de retourner à Antioche, où ils avaient déjà été devancés par d'autres guerriers qui, comme il y en a dans toutes les armées, sont les premiers aux portes et les derniers aux combats [*in portis primi, in bellis ultimi*].

L'historien rapporte qu'un nommé Euterpe, d'une taille extraordinaire et d'un courage égal à sa taille, voyant les ennemis qui se disputaient, l'épée à la main, la tente du prince et toutes les richesses qui étaient dans la chapelle, courut à eux et traversa d'un coup de lance un émir couvert d'or qu'il rencontra; puis, se précipitant sur les autres, il trouva dans le martyre le terme de sa vie et alla jouir de la béatitude éternelle. Plus de cinq cents chrétiens faits prisonniers furent conduits les mains attachées derrière le dos, les fers aux pieds, et liés deux à deux par le cou, comme des chiens, devant le chef des barbares, qui, dans sa fureur, ordonna de les faire périr par divers supplices. Les uns moururent sous les coups, les autres eurent la tête tranchée; ceux-ci furent écorchés, ceux-là coupés par le milieu du corps. A la troisième heure du jour, beaucoup de ces prisonniers nus furent conduits dans une vigne nouvellement cultivée, liés les uns aux autres par le cou et menés

à coups d'épée, de bâton et de fouet, pendant l'espace d'un mille. L'auteur remarque qu'il faisait une chaleur excessive, et que les prisonniers et ceux qui les conduisaient étaient tourmentés par une soif dévorante. Ilgazi fit venir de l'eau d'un endroit éloigné, en but et en fit boire aux siens; puis il fit placer les outres au milieu des prisonniers, et ordonna qu'on les fît boire deux à deux, et qu'on tranchât la tête à ceux qui s'approcheraient de ces outres sans y être conduits. « Mais plusieurs, dit Gauthier, se précipitèrent à travers » les épées sur cette eau qui leur était destinée, et furent » les uns accablés de pierres, les autres percés de traits, et » d'autres tués de diverses manières. Ilgazi souriait de plaisir » à la vue de ces barbaries. Ceux qui restèrent ayant été » amenés dans le champ, un des émirs s'adressa en ces termes » à Ilgazi : *Étoile de la loi*, pourquoi mets-tu un terme si » prompt à tes plaisirs? quand ces prisonniers seront tués, » quel sujet de triomphe offriras-tu aux autres rois et princes » de notre loi? Ne livre donc point ceux-ci à cette mort, » et ne refuse point de croire au conseil que je te donne » dans l'intérêt de ton honneur; car je ne te conseillerai rien » qui ne s'accorde avec notre loi et ta gloire. Fais donc mettre » à part les plus riches et les plus puissans de ces chiens » [*ex his canibus*]; tu en tireras une plus forte rançon, ou » tu les réserveras pour les faire périr dans d'autres tour- » mens, aux jours des solennités de notre loi : ceux que » tu enverras au sultan et aux autres princes musulmans, » seront des preuves vivantes de ton nom et de tes ex- » ploits; ceux que tu garderas, en périssant sous tes coups, » sentiront combien eux et leurs parens et leurs compatriotes » ont manqué envers notre sainte loi. »

« Ce conseil de la scélératesse, dit Gauthier, plut à un scé- » lérat. Ilgazi le suivit. On choisit ceux qu'on destinait à périr » plus tard par les supplices; les autres furent tués sur-le-champ. » Soldats, dit Ilgazi, défenseurs et protecteurs de notre sainte » loi, voilà les chiens qui sont réservés pour devenir les » victimes de vos épées; allons, allons, tombez promptement » sur eux. Les impies exécutent cet ordre, et ne cessent de » frapper que quand il ne reste plus une seule partie en- » tière des prisonniers: *quousque captivorum partium partes* » *integras non inveniunt.* Ces bourreaux, se roulant alors » dans le sang qu'ils viennent de répandre, comme un » porc se roule dans la fange, *ut sus in volutabro luti*, sup- » plient à genoux Ilgazi de leur permettre d'exterminer de » même ceux qu'il venait de choisir pour d'autres tourmens;

» mais Ilgazi s'y refusa. Il envoya ces prisonniers à son fils, » qui les fit conduire à Alep. Une partie de ces prisonniers » y périt dans divers tourmens; les autres parvinrent à se » racheter. »

Depuis la mort de Roger, Antioche se trouvait sans chef. Gauthier fait, sur la situation de cette ville, des réflexions qui doivent paraître un peu étranges de la part d'un Français et d'un chancelier de Roger. « Antioche, dépourvue de garni» son, et ayant perdu tout secours des Francs, se vit, par la » nécessité, soumise à son clergé, et dès-lors, dit-il, elle eut » beaucoup plus à craindre de la trahison de ses ennemis in» térieurs que de la violence de ses ennemis extérieurs. Cela » ne doit pas surprendre; car cette ville, privée de ses biens » par la force et la méchanceté de notre nation [*vi et pravo* » *ingenio gentis nostræ privata suis bonis*], adonnée à de » mauvaises habitudes [*addicta pravæ consuetudini*], très» souvent accablée par le désespoir [*sæpius mœrore concussa*], » aurait peut-être voulu, par un retour de justice, rendre le » mal pour le mal, et aurait pu maltraiter les nôtres, soit » par trahison, soit de toute autre manière. Le patriarche, en » homme prévoyant, appela auprès de lui les Francs, et, s'ap» puyant sur la force de Dieu et sur les secours de son clergé, » prit des mesures pour prévenir toute trahison; et, de concert » avec le clergé et les Francs, il se chargea lui-même de la » garde d'Antioche. Il fut résolu que tous les habitans, de » quelque nation qu'ils fussent, excepté les Francs, seraient » sans armes; que personne ne sortirait jamais la nuit de sa » demeure sans lumière. Il fut décidé, en outre, qu'on éta» blirait des tentes (sans doute des espèces de corps-de-garde) » dans tous les endroits faibles de la ville, afin de protéger » les chrétiens, et que toutes les tours recevraient un nombre » de moines et de clercs unis aux laïcs. » Par ce moyen, la défense et la police d'Antioche se trouvèrent tout entières dans les mains du patriarche, qui ne cessa, selon Gauthier, d'exercer par-tout la vigilance la plus active; ce qui mit ainsi la ville à l'abri des tentatives de toute espèce d'ennemis jusqu'au moment où il la remit entre les mains de Baudouin, roi de Jérusalem.

Ce passage de notre historien explique ce que d'autres écrivains ont dit du gouvernement passager du patriarche d'Antioche, gouvernement qu'ils ont représenté comme une sorte d'usurpation, mais qui prouve au contraire que ce pontife développa, dans les circonstances critiques où se trouvait la capitale de la Syrie, un grand caractère et beau-

coup d'habileté. Ce que dit Gauthier de la violence et de la méchanceté des Francs ne s'explique pas aussi naturellement; car il semblerait que Gauthier regardait le gouvernement des princes francs dans Antioche comme un gouvernement oppresseur. En rapprochant de ce passage la fin de son prologue, dans lequel, en parlant des plaies dont Dieu affligea les habitans d'Antioche pour les rappeler à lui, il met au rang de ces plaies la domination intolérable de la postérité des Français, qui vinrent après les Grecs et les Parthes [*intolerabiliori succubuere Gallorum posteritati*], on ne peut douter de l'opinion de Gauthier sur le caractère et la conduite de ses compatriotes.

« Cependant Ilgazi, qui, dans ses festins et ses débau- » ches, avait oublié Antioche, apprend que Baudouin et le » comte de Tripoli marchaient en toute hâte vers cette » ville. Il fait aussitôt partir dix mille hommes, qu'un pareil » nombre ne tarda pas à suivre; il leur ordonne d'épier » la marche du roi, et de lui dresser des embûches. Les in- » fidèles s'avancent vers Laodicée, et, parvenus au mont » *Palérius*, ils se partagent en trois corps; l'un va au-devant » du roi, l'autre ravage le pays, et le troisième se rend » au port de Saint-Siméon. Le roi tombe à l'improviste sur » le premier corps, le culbute, le renverse, et le force à se » disperser dans les montagnes. Le lendemain, il se met à » la poursuite de ces infidèles, et se fait suivre du comte » de Tripoli. Celui-ci rencontre une troupe d'ennemis qui » emmenaient avec eux un grand butin : il les attaque aussitôt, » les bat et leur enlève leur proie. Mais les infidèles, repre- » nant courage, tombent à leur tour sur les Provençaux » que commandait le comte, et leur coupent le chemin, de » manière qu'ils ne peuvent rejoindre le roi : quelques-uns » furent tués, d'autres se réfugièrent dans les montagnes, » et le reste, errant toute la nuit, trouva enfin le roi, qui était » à *la Maison Blanche*. Ce prince fut fort affligé en appre- » nant ce qui venait d'arriver : comme il ne savait de quel » côté il pouvait se mettre à la poursuite des ennemis, il » résolut d'aller à Antioche, pour consoler cette ville et » prendre conseil avec le patriarche sur les moyens d'atta- » quer les infidèles. Sur ces entrefaites, trois mille ennemis » se portèrent vers le port de Saint-Siméon, et passèrent au fil » de l'épée une partie de la garnison, qu'ils surprirent dans les » bras du sommeil; l'autre partie se réfugia sur les vaisseaux. » Deux heures après l'aurore, les ennemis chargés de butin pa- » rurent non loin d'Antioche, enseignes déployées. A la vue

» des ennemis, un cri immense se fait entendre. Le clergé, » les chevaliers et les habitans qui étaient accourus pour » combattre, prennent les armes. Quelques-uns vont à la » découverte pour s'assurer du nombre et de la force des » infidèles. Parmi les envoyés, il y en eut deux qui furent » tués dans la campagne, et les autres, repoussés par les » Sarrasins, se hâtèrent de revenir sur leurs pas. Les nôtres, » qui étaient placés non loin de la ville, en voyant fuir ce » peuple faible et sans armes, commencèrent à trembler. » Soudain, les infidèles qui étaient à la poursuite des » fuyards, pressent leurs coursiers de l'éperon, et tombent » sur les nôtres. Ils en précipitent quelques-uns dans le » fleuve et poursuivent le reste jusque sur le pont. Trente-» sept des nôtres périrent dans ce choc : cependant les chré-» tiens parvinrent peu à peu à repousser les ennemis de » Dieu. Bientôt après arriva le roi Baudouin ; aux yeux de » tout le peuple chrétien il était grand pour l'attente, *expec-» tatione magnus*, plus grand pour son arrivée, *adventu ma-» jor*, et très-grand par sa protection, *ad protectum maxi-» mus*. Lorsqu'on eut appris au monarque quelle avait été » la tyrannie des *perfides envers les nôtres, le feu de l'indi-» gnation lui pénètre entre cüir et chair*, et jusqu'à la moëlle, » et le prince se hâta d'entrer dans la ville. » Ce n'est pas pour s'y reposer, dit l'auteur, mais pour conquérir le royaume de Dieu. Ayant à combattre pour la patrie, il voulait se rendre dans l'église de Pierre, comme il convient à un roi, afin d'adresser à Dieu ses vœux et ses prières; en sortant de là, et fortifié par le conseil absolu des ecclésiastiques, il pouvait s'avancer sans crainte contre les perfides. Baudouin ne négligea rien ; mais après avoir fait son oraison et consulté le patriarche, il se sentit enflammé d'une double ardeur. Au dedans de lui-même, « son âme respirait la » vengeance, au dehors, ses devoirs de guerrier l'appe-» laient au combat ; il envoya en avant des éclaireurs, et » après avoir rangé son armée en bataille, il se mit en » route. »

Gauthier raconte qu'après s'être assuré de la retraite précipitée des ennemis, Baudouin retourna à Antioche, et qu'il veilla à la sûreté de la ville. Le monarque tint une assemblée dans le palais de Saint-Pierre. Là il fut décidé que Baudouin, souverain arbitre des chrétiens d'Orient, donnerait au fils de Bohémond la principauté d'Antioche avec sa fille. Il fut aussi résolu que ceux qui acquerraient des terres et des honneurs dans ce pays étranger, en récompense des services qu'eux ou leurs parens auraient rendu à

la chrétienté, posséderaient ces bénéfices à perpétuité et par droit héréditaire. Ces décrets furent sanctionnés par les paroles de Baudouin, et le monarque en jura l'exécution. Bientôt il s'occupa de rassembler des troupes et de leur procurer des armes. A la nouvelle de ces préparatifs, Ilgazi se mit en marche contre le château de Cerept, commandé par Alan. Ilgazi, après avoir dirigé contre Cerept d'inutiles attaques, fit creuser de vastes cavernes, et envoya dans ces lieux souterrains des hommes avec des chariots chargés de bois sec; ceux-ci avaient ordre d'allumer le bois, lorsqu'ils seraient arrivés aux pieds des tours du château. Les assiégés étaient pressés de toutes parts; les machines de guerre, les traits et les javelots allaient porter au milieu d'eux l'épouvante et la mort. « A la fin, dit Gauthier, les » habitans, saisis d'effroi en songeant aux flammes qui dé» voraient les pieds de leurs tours, tremblans à la vue de » l'appareil terrible qu'on déployait contre eux, aimant » mieux vivre encore dans ce monde plutôt que d'être en » proie à des craintes continuelles dans leur château ou de » recevoir la couronne du martyre, malgré la honte qui s'at» tachait à une capitulation, proposèrent de se rendre; en» suite tristes et couverts de honte, ils se retirèrent vers le » roi. Mais les perfides, ayant laissé au château une forte » garnison, se disposèrent à aller attaquer Sardonas. Pen» dant ce temps-là le roi Baudouin, espérant trouver en» core les scélérats à Cerept, après avoir préparé tout ce qui » était nécessaire, s'était rendu dans les églises de ses bien» heureux intercesseurs, avec un esprit d'humilité, le cœur » contrit, revêtu d'un habit de laine, et nus-pieds. Il agissait » ainsi afin que par le secours de Dieu, qui l'avait placé à la » tête du royaume, et par la vertu de la sainte-croix, il » pût abaisser et renverser, pour l'honneur et la gloire de » son saint nom, les tyrans et les ennemis de la chétienté » qui, pleins d'orgueil et de confiance dans leur propre » force, croyaient triompher du monarque. Le clergé et » tout le peuple de la ville se réunirent dans l'église du bien» heureux Pierre. Le patriarche, après avoir célébré l'office » divin, instruisit et arma les fidèles des préceptes du Sei» gneur, et leur donna sa bénédiction au nom du ciel; » ainsi devait agir un père à l'égard de ses enfans prêts à » marcher à la guerre. Tous les chrétiens, tant ceux qui » devaient marcher au combat que ceux qui devaient rester » dans leurs foyers, s'inclinèrent respectueusement devant » l'autel, et se dirigèrent hors de la ville jusqu'à la borne » où ils devaient se séparer. Ils s'avançaient tous en proces-

» sion nus-pieds et revêtus d'habits de laine, avec leurs ban-
» nières et leurs saintes reliques, précédés de la croix du
» Sauveur, chantant les litanies et autres prières. Lorsque
» les fidèles furent arrivés au lieu désigné, le patriarche
» prit dans ses mains la sainte-croix, les bénit tous par la
» vertu du bois sacré, et les recommanda au Seigneur :
» *Que celui qui nous a rachetés par son précieux sang,* s'écria
» le pontife, *soit notre guide et notre soutien, afin que vous*
» *tous qui restez ou qui partez, absous de vos fautes, consolés*
» *et victorieux, vous vous rejouissiez en lui et par lui.* A ces
» mots, les larmes coulèrent de tous les yeux; précédés du
» signe de la croix sainte, le roi s'en alla à la guerre, le
» clergé à l'église, le peuple dans ses foyers; conjurant l'au-
» teur de toute justice de glorifier son saint nom et de bri-
» ser les infidèles. La nuit suivante, pendant que Baudouin
» s'avançait sur Cerept, il rencontra les habitans qui
» avaient abandonné leur château à l'ennemi. Leur pré-
» sence et le rapport qu'ils lui firent l'accablèrent de dou-
» leur. »

Le prince se dirigea vers *Rubet*, dans l'intention de camper près de la montagne de Danitz; il apprit bientôt que les infidèles assiégeaient Sardonas. Les habitans de cette ville, forcés de capituler, demandèrent et obtinrent une escorte pour les accompagner; mais ceux qu'Ilgazi leur avait donnés pour garde étaient des bourreaux chargés de passer au fil de l'épée un peuple vaincu et désarmé. Gauthier le chancelier raconte un grand combat que Baudouin et le comte de Tripoli livrèrent aux troupes infidèles; les deux princes firent des prodiges de valeur; *Euzomère*, archevêque de Césarée, vêtu des habits sacerdotaux, maudissait les ennemis sur le champ de bataille; il tournait contre eux la croix sainte, en prononçant ces paroles : *Scélérats, par la sainte vertu de cette croix, soyez anathématisés; la vengeance divine vous poursuit, périssez tous.* Les chrétiens perdirent dans cette bataille cinq ou sept cents fantassins et cent cavaliers, et du côté des infidèles, dit le chroniqueur, il y eut, de leur aveu, deux ou trois mille hommes de tués. Baudouin retourna à Antioche, où le clergé et le peuple le reçurent en procession, en chantant des hymnes et des cantiques.

Le chancelier d'Antioche raconte que Robert de Foulques, déchiré et écorché par les impies, fut présenté au prince Ilgazi. A cette nouvelle, les habitans d'Alep, transportés de joie, coururent auprès de Robert comme vers un objet de curiosité. *Quasi ad monstrum confluunt.* « Ce n'était point, dit
» l'auteur, pour délivrer cet infortuné qu'accourait la mul-

» titude, mais pour se réjouir de ses tourmens et insulter à la » victime. » Ilgazi renvoya le prisonnier à Daldequin, que Gauthier représente comme un homme habile dans le raffinement des cruautés. « Lorsque Robert parut devant lui, » dit le choniqueur, Doldequin lui adressa la parole en ces » termes : *Allons, Robert, vois quels sont les avantages de* » *notre loi, et où vous conduisent l'erreur et l'incrédulité. Pour-* » *quoi voulez-vous perdre notre loi, qui est meilleure que la* » *vôtre et toutes les autres? Pourquoi votre petite puissance,* » *telle qu'un ver qui rampe, veut-elle s'élever contre notre* » *pouvoir? Jusqu'à présent nous avons marché en tombant* » *et en nous relevant; et aujourd'hui, par un bienfait de Dieu,* » *vous nous êtes soumis. Je me rappelle que déjà tu m'as payé* » *tribut, et c'est pour cela que je ne trouve point de raison* » *pour te faire mourir.* Et il renvoya Foulques à Ilgazi, en » lui disant : *J'aime mieux qu'il périsse par ton glaive que* » *par le mien.* Ilgazi, après avoir maltraité le prisonnier, le » renvoya une seconde fois à Doldequin, qui, saisissant son » épée, lui dit : *Renonce à ta loi, ou meurs.* Robert répon- » dit : *Je renonce à toutes les œuvres de Satan et à ses pom-* » *pes; mais je ne renonce point au Christ.* A ces mots, l'infi- » dèle, transporté de fureur, trancha la tête à Robert, et » la fit ensuite promener dans toutes les rues d'Alep. »

Gauthier décrit ensuite en ces termes les maux qu'on fit éprouver aux autres prisonniers :

« Les uns étaient suspendus par des cordes à un poteau, » la tête en bas et les pieds en haut, et dans cet état ser- » vaient de but aux flèches qu'on leur tirait; d'autres étaient » enterrés jusqu'au menton ou jusqu'au nombril, et deve- » naient ainsi le point de mire des infidèles; d'autres eurent » les membres coupés et furent traînés dans les rues et les » faubourgs, pour être donnés en spectacle aux passans. » Le lendemain du combat où Ilgazi triomphant s'enivra, » il fit venir devant lui tous les prisonniers chrétiens, et » condamna à souffrir de pareils tourmens cinquante-sept » chevaliers et soldats; puis, leur ayant fait trancher la » tête, il inonda de leur sang tout le portique de son pa- » lais. » Ilgazi, dans un de ses momens d'ivresse, se mit au milieu des captifs, et, l'épée à la main, en présentait la pointe à chacun d'eux, en leur demandant sur-le-champ des besans, non qu'il voulût leur faire acheter leur rançon, mais parce qu'il était ivre. Il donna ensuite son épée au cadi de Damas, en l'invitant à frapper un nommé Arnoul : le cadi remit l'épée à un émir, en lui disant : Faites, à ma place, cet honneur à notre loi, et

» qu'un si grand chevalier soit décapité par un si grand
» guerrier. »

Après avoir rapporté quelques autres traits de barbarie, Gauthier ajoute : « Je pense qu'il est plus convenable de
» garder le silence sur le nombre et l'espèce des autres
» tourmens que les nôtres endurèrent, afin que les chré-
» tiens n'en usent pas de même entre eux, et ne s'accou-
» tument pas à ces actes de cruautés. »

Ilgazi, s'étant uni au soudan du Corasan, entreprit de marcher contre David, roi des Mèdes, espérant soumettre ensuite Jérusalem et Antioche. Mais ce roi, à la tête de quatre-vingt mille combattans, parmi lesquels étaient deux cents chevaliers français, battit les Turcomans. Ilgazi, blessé à la tête, s'enfuit avec un petit nombre. L'année suivante il se mit en marche pour aller assiéger *Sardonas*, que le roi avait fortifié. A cette nouvelle, Josselin, comte d'Édesse, partit avec les siens et une partie de la garnison d'Antioche, pour délivrer *Sardonas*. Le roi de Jérusalem arriva aussi avec ses troupes. Ilgazi effrayé retourna à Alep, déjà attaqué d'une espèce de paralysie, dont il mourut. Gauthier rend compte de cette mort en termes que nous osons à peine répéter en français. Il dit qu'à la suite d'une indigestion la vilaine âme d'Ilgazi lui sortit par l'anus, et que, tirée par les ongles des scorpions de l'enfer, elle alla tomber dans les chaudières pleines de feux éternels, qui brûlent sans fin, et que rien ne peut éteindre. Après ce récit, l'historien ajoute naïvement : « Ce dont nous préserve la grâce de Notre-Seigneur !
» *Amen.* »

C'est ainsi que Gauthier termine son ouvrage. Nous avons donné quelque étendue à notre extrait, parce que l'historien raconte des faits peu connus et que nous n'avons fait qu'indiquer dans notre Histoire : on ne doit pas oublier que Gauthier était témoin oculaire de tout ce qu'il raconte ; ce qui donne un grand poids à son récit. Aucun historien n'a donné des détails plus curieux sur les mœurs des guerriers francs en Syrie, sur leur manière de combattre, sur leurs usages militaires.

Gestes de Dieu par les Francs (1).

Guibert, auteur de cette histoire, était né en 1053, d'une famille noble, à Clermont en Beauvoisie. Il prit l'habit religieux dès l'âge de onze ans, dans le monastère de Flaye,

(1) Gesta Dei per Francos.

et devint ensuite abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Louis, dans le diocèse de Laon. Cet auteur a fait plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on distingue ses propres Mémoires, où se trouvent très-bien décrites les mœurs et les habitudes des cloîtres. On remarque dans ce dernier écrit un récit très-curieux d'une révolution dont il fut témoin dans la ville de Laon, contre l'évêque. Guibert dit lui-même qu'il a composé son histoire de la première croisade, ayant sous les yeux une relation anonyme, et reproche à l'auteur de cette relation d'avoir blessé les règles de la grammaire, et de n'employer qu'un langage commun. L'abbé de Nogent annonce le projet qu'il a d'écrire d'une manière plus convenable, et de s'élever, autant que son génie le lui permettra, à la hauteur de son sujet; ce qui le détermine, dit-il, à redoubler d'efforts pour écrire élégamment, c'est l'esprit d'émulation qui, de son temps, se répandait dans les provinces pour l'étude de la grammaire et des lettres. En adoptant le titre de *Gesta Dei per Francos,* il nous dit que ce titre est sans prétention, et qu'il doit servir à honorer le nom français. On ne trouvera dans Guibert ni la simplicité rustique de Tudebode, ni la simplicité vive et animée de Robert-le-Moine. Son style, qui s'élève quelquefois, est trop souvent plein d'affectation, et ce défaut répand de l'obscurité dans ses récits. On ne peut s'empêcher néanmoins de reconnaître dans Guibert un observateur plus habile et plus éclairé que la plupart des chroniqueurs contemporains; et, sous ce rapport, son histoire est un monument précieux pour tous ceux qui veulent étudier l'esprit et le caractère de la première croisade.

Le but de l'historien, comme il l'annonce lui-même dans le titre qu'il a choisi, est de montrer que la croisade n'est point l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu : ceux qui partaient n'avaient point reçu d'ordre, la plupart n'obéissaient point à des chefs; tous renonçaient à leurs habitudes, à leurs familles, à leur pays; on n'avait pas même besoin de les prêcher dans les églises pour les encourager; le riche oubliait ses trésors, le pauvre sa misère. On vit, si on en croit le récit de l'abbé de Nogent, tous les peuples recevoir ensemble la même impulsion; le sauvage écossais, les jambes nues, vêtu d'une casaque de poil hérissé, portant ses vivres dans un sac suspendu à ses épaules, quitta son climat brumeux; d'autres avec des armes inconnues, venaient offrir le secours de leur bras; des hommes accourus des îles lointaines, et parlant un langage qu'on n'entendait point, plaçaient les doigts de leur main en forme de croix, et déclaraient ainsi qu'ils voulaient combattre pour le Christ. Guibert

ne croit pas pouvoir mieux exprimer ce qu'il y avait de merveilleux dans ce mouvement général, qu'en rappelant ce proverbe de Salomon : *Les sauterelles n'ont point de roi, et toutefois elles marchent toutes par bandes*. Rien n'est plus bizarre et plus singulier que le développement de cette comparaison dans l'histoire dont nous donnons ici un fidèle extrait.

Après ces considérations préliminaires, l'abbé Guibert décrit l'état religieux et politique de l'Orient; il parle avec assez de vérité des diverses hérésies nées dans les contrées orientales; il rapporte sur Mahomet et sur les progrès de sa secte, des fables ridicules qui circulaient alors comme des vérités, et que nous ne répéterons point. Le seul document utile que nous offre le commencement de son histoire, est la lettre qu'écrivit l'empereur Alexis au comte de Flandre, pour engager les guerriers de l'Occident à secourir Constantinople. Nous ferons connaître cette lettre dans les extraits de dom Martenne (1). Nous remarquerons seulement que l'abbé Guibert s'étonne de voir l'empereur d'Orient vanter la beauté des femmes grecques, comme si elles avaient quelque supériorité sur les femmes françaises. Selon notre auteur, un pareil motif ne pouvait déterminer les guerriers de l'Occident à quitter leur pays. Notre historien fait une remarque non moins curieuse au sujet de la tête de saint Jean-Baptiste, que les Grecs se vantaient d'avoir dans leur capitale. Les moines de Saint-Jean-d'Angeli se vantaient d'avoir la tête du même saint; et Dieu n'a pas permis qu'*un seul homme eût jamais eu deux têtes*. Guibert s'élève ici contre l'habitude qu'on avait de couvrir les reliques d'ornemens étrangers, et de les colporter de pays en pays pour amasser de l'argent, ce qui annonçait une coupable avidité. « Le tort » qu'on a, dit-il, est de ne pas laisser les saints jouir du repos » qui leur est dû dans une tombe immuable (*immutabilis sepulturæ quietem*). » Dans le second livre de son histoire, Guibert arrive au concile de Clermont; il loue beaucoup l'éloquence d'Urbain, et dit que ce pontife s'exprimait en latin avec autant de facilité qu'un avocat quelconque dans sa langue maternelle : le discours qu'il met dans la bouche du pape, ne répond guère néanmoins à l'opinion qu'il a voulu nous en donner: cette prédication médiocre ne ressemble point du reste aux

(1) L'authenticité de cette lettre est aujourd'hui reconnue par tous les savans ; on ne sait quel scrupule a pu porter Dom Martenne à retrancher de la lettre d'Alexis le passage sur les femmes grecques. Voyez le premier livre de notre histoire.

discours que nous rapportent d'autres chroniqueurs; Guibert ne se fait jamais de scrupule de faire parler à sa manière les personnages de l'histoire, et se montre toujours disposé à leur prêter le secours de son éloquence. Notre historien est mieux inspiré et surtout plus véridique, lorsqu'il décrit l'enthousiasme qui, comme une flamme dévorante, courut de province en province, embrasa tous les peuples à la suite du concile de Clermont: chacun allait solliciter ses parens et ses amis d'entrer dans la voie de Dieu; les comtes et les chevaliers étaient entraînés comme par une force surnaturelle; la multitude suivait leur exemple; ceux qui prenaient la croix, se hâtaient de vendre leurs biens à bas prix, comme s'il eût été question de racheter leur liberté ou leur vie. Il y avait alors une grande disette; les avares comptaient leurs boisseaux de froment; le pauvre dévorait les herbes des champs; mais tout-à-coup sept brebis ne furent vendues que sept deniers; tout-à-coup on donna pour quelques pièces de monnaie ce qu'on n'aurait pas donné auparavant pour éviter la prison ou le supplice. Ceux qui s'étaient d'abord moqués de l'enthousiasme de leurs voisins, prenaient aussi la croix et faisaient comme les autres. On voyait partir pour la guerre des femmes, des enfans, des vieillards; ils couraient au-devant du martyre, et disaient à ceux qui portaient les armes: *Vous combattrez pour nous, nous souffrirons pour Jésus-Christ.*

Tel est en abrégé le tableau de Guibert, qui était resté en Occident, et qui a mieux décrit que tous les autres les singularités du spectacle qu'il avait sous les yeux. C'est de son histoire qu'on a tiré ce trait si connu et si souvent répété de ces petits enfans, qui, partant avec leurs familles pour la croisade, lorsqu'ils voyaient une ville ou un château, demandaient si c'était là *Jérusalem*. Le même auteur ajoute que l'Occident avant cette époque était tout rempli de troubles; lorsqu'on eut parlé de la croisade, tout rentra dans le calme. De même qu'un grand vent, dit-il, est apaisé par une légère pluie; ainsi la guerre et toutes les passions de la discorde furent calmées par l'inspiration de la croix qui venait du ciel.

Nous ne répéterons point ce que dit Guibert sur le succès des prédications de Pierre l'ermite. Il en rapporte beaucoup de choses merveilleuses; puis il ajoute: « J'ai dit ces choses » non comme ayant un fond de vérité, mais pour satisfaire » le goût du vulgaire qui aime ce qui est étrange. » Nous ne dirons rien dans cet extrait de la marche et des revers des premiers croisés. C'est dans Albert d'Aix qu'il faut voir

les événemens et les combats qui furent le triste prélude de la croisade ; une bande de ces premiers pélerins fut dispersée devant une ville de Hongrie, qu'on appelait *Moissons* ; les fuyards qui revinrent dans leur pays dirent qu'ils revenaient de *Moissons*, et la multitude les accablait de railleries. Ainsi l'abbé de Nogent ne dédaigne pas de répéter un jeu de mots qui faisaient rire ses contemporains. Dans la suite de son récit, il raconte, comme Robert-le-moine et comme Tudebode, le désastre des compagnons de Renaud dans le château d'Exorogorgon, et la défaite de l'armée, commandée par Gauthier *sans avoir*, dans le voisinage de Nicée. Sa verve s'anime à l'aspect des princes croisés qui partent pour l'Orient ; il célèbre leur valeur, leur puissance et leur piété. « Tous ces princes, dit-il, quit- » tant les objets des plus tendres affections, des femmes » illustres et d'aimables enfans, leur préféraient un exil » lointain ; beaucoup de comtes, de barons et de chevaliers » partaient, et leur nombre était si grand, qu'il surpassait, » à n'en pas douter, celui des princes et des héros qui com- » battirent au siège de Troie. » Guibert s'étonne et s'indigne en même temps que des guerriers si fiers aient fait hommage à l'empereur de Constantinople, et se soient par là soumis à la domination de ces *pauvres petits Grecs, les plus faibles des hommes*.

Arrivé au siège de Nicée, il retrace un tableau brillant et animé de la discipline, de l'ardeur héroïque, de la dévotion sincère des croisés. Il ne porte le nombre des combattans qu'à cent mille (*centum circiter millia*) ; il ajoute qu'on ne pouvait compter les gens de pied et la multitude qui suivait l'armée chrétienne. Notre historien pense que, pendant ce siège, ceux qui furent moissonnés par la famine, durent recueillir les palmes du martyre comme ceux qui mouraient les armes à la main. Guibert, dans le récit qu'il fait de la bataille de Dorylée, de la marche des croisés à travers la Phrygie, de l'expédition de Baudouin et de Tancrède, n'ajoute rien de remarquable au récit de Robert-le-Moine et des autres chroniqueurs qui l'avaient précédé. Après avoir parlé de l'élévation de Baudouin au trône d'Édesse, il donne des détails assez curieux sur une conspiration formée contre ce prince, par les principaux habitans de la contrée. Baudouin fit couper aux uns les pieds, aux autres les mains, à plusieurs le nez, les oreilles, la langue ; tous furent soumis à la mutilation des eunuques. « Dès-lors Baudouin, ajoute Guibert, commença » à jouir du bonheur de gouverner un si beau pays. » On peut juger par là de la conduite des Francs dans les pays

que la fortune des armes avait mis entre leurs mains.

Le siège d'Antioche, tel qu'il est raconté par notre auteur, offre peu de détails qui n'aient déjà été racontés par d'autres. Il décrit assez longuement la famine qui ravagea l'armée chrétienne; il ne plaint pas ceux qui mouraient, car ils allaient *se nourrir du pain des anges;* il remarque que la faim portait le feu dans les entrailles et dans le cerveau, ce qui ajoutait à l'exaltation des esprits, et redoublait en quelque sorte la force morale des croisés. En parlant de la désertion de Guillaume Carpentier, et de plusieurs autres, l'historien fait cette réflexion : « C'était dans les » guerres injustes qu'ils faisaient chez eux à des chrétiens, » qu'ils auraient dû se montrer timides; mais toute hésita- » tion était coupable, lorsqu'il s'agissait du salut éternel. » Lorsqu'on vit déserter Pierre l'ermite, c'est comme si les étoiles étaient tombées du ciel. Guibert apostrophe vivement le cénobite qui aurait dû se souvenir, en cette occasion, qu'il s'appelait *Pierre,* et que la *pierre* ne se meut pas légèrement. Après ce jeu de mots, l'abbé de Nogent adresse au prédicateur de la croisade une longue réprimande que nous abrégeons : « Souviens-toi de tes jeûnes; tant que ta » peau demeure attachée à tes os, roidis ton estomac sus- » pendu comme à un fil, sache te nourrir de l'herbe des » troupeaux; lorsque tu haranguais les peuples, tu ne les » appelais pas à des festins; sache te conformer à ce que tu » as dit, et donne l'exemple. » L'abbé Guibert se montre beaucoup plus indulgent pour ce prêtre qui, afin d'obtenir les aumônes des fidèles, s'était fait une croix sur le front, qu'il entretenait avec des sucs d'herbe préparés. Pendant le siège d'Antioche, il confessa sa fraude, et on la lui pardonna. Sans doute, dit notre auteur, il avait été poussé par le zèle de Dieu; mais ce zèle s'était montré vide de sagesse : ce même prêtre devint dans la suite archevêque de Césarée. Guibert termine le quatrième livre de son histoire, en racontant le martyre d'un chevalier qu'il avait connu. Ce chevalier, menacé de la mort s'il n'embrassait la foi de Mahomet, demanda aux Sarrasins un délai de six jours, afin de pouvoir mourir un vendredi. Cet homme se nommait Mathieu, et, *conformément à son nom, il ne voulut se donner qu'à Dieu.*

Au commencement de son cinquième livre, Guibert dit quelques mots sur sa manière de raconter et d'écrire; ce qui est commun et vulgaire lui déplaît; ce qui est élégant et recherché convient davantage à son esprit; il déclare du reste qu'il n'écrit que pour sa propre satisfaction, et non

point pour plaire aux autres. En conséquence, il prend son parti sur les jugemens qu'on portera, et poursuit son ouvrage, très-disposé à subir sans se plaindre la sévérité de ses critiques (*toleremus hominum nos dilatare judicia*).

Guibert, après avoir parlé de la conspiration de Phirous, qu'il appelle tantôt un *brave traître*, tantôt un *heureux traître*, raconte assez brièvement la prise d'Antioche. La seule chose digne de remarque dans son récit, c'est que les Arméniens et les Syriens, dit-il très-sérieusement, furent sans injustice enveloppés dans le massacre général, car ils s'étaient associés aux Turcs. « Les nôtres, nous répétons l'opinion » littérale de l'abbé de Nogent, auraient épargné trop de » monde, s'ils s'étaient arrêtés à faire quelque différence » entre les païens et ceux qui professaient notre foi. » On est porté à croire, d'après cette observation étrange, que plusieurs croisés périrent sous les coups de leurs frères qui ne les reconnaissaient point. Guibert nous apprend que le visage amaigri des pélerins était couvert de crasse, et qu'au milieu des travaux du siège, ils négligeaient de se couper la barbe. L'évêque du Puy, prévoyant des méprises funestes, avait ordonné aux siens de se raser, et de suspendre à leur coup une croix d'argent ou de tout autre métal.

Lorsque Kerbogath eut assiégé la ville, l'armée chrétienne se trouva dans la plus grande détresse : Guillaume de Normandie, Alberic, son frère, désertèrent l'étendard de la croix. Guibert ne veut point citer les lieux dont les croisés portaient les noms, parce qu'il les connaît; par la même raison, il garde le silence sur la fuite de quelques autres chevaliers. Notre auteur raconte, comme les autres chroniqueurs, les visions qu'eurent alors plusieurs des pélerins. Au milieu de ces visions, les chefs jurèrent de ne point quitter l'armée; Tancrède promit de rester sous l'étendard de la croix, tant qu'il lui resterait cinquante chevaliers. Dans l'incendie qu'alluma Bohémond, plus de deux mille édifices, tant églises que palais et maisons, furent consumés par les flammes. A la même époque, il parut du côté de l'occident un feu du ciel qui tomba sur le camp des ennemis. « Si les Turcs, dit à ce sujet Guibert, avaient eu » de l'intelligence, ils auraient prévu, à n'en pas douter, la » catastrophe que leur annonçait cette apparition extraor- » dinaire. » Ici notre historien décrit le camp des infidèles : on voyait des tentes magnifiques, des chevaux agiles, des bestiaux, des richesses de toute espèce. On y avait remarqué de jeunes femmes, nouvelles Dianes, portant l'arc et

le carquois, qui étaient venues, dit l'abbé Guibert, moins pour combattre que pour faire des enfans. Après la bataille, on trouva beaucoup d'enfans nouveaux-nés dans les champs et dans les buissons touffus. Le chroniqueur admire la résignation des seigneurs et des chevaliers au milieu des horreurs de la famine. « Ce qui paraîtra merveilleux, dit-il, » c'est que les mêmes hommes, lorsqu'ils habitaient dans » leur pays, ne savaient pas seulement demeurer trois jours » de suite sous les tentes et dans l'armée de leur roi, lors » même qu'on ne les forçait pas à sortir de leur province. » L'auteur parle de la désertion du comte de Blois, mais il en parle avec moins d'amertume que les autres chroniqueurs du temps. Il est persuadé que la mort de ce prince, après la prise de Jérusalem, a racheté tous ses torts aux yeux de Dieu. Si on en croit ce que nous rapporte Guibert, la croisade et ses périls n'auraient pas rendu meilleur un grand nombre de chevaliers et de barons, qui, après avoir supporté tous les maux de la guerre sainte, se conduisirent à leur retour de manière à faire rougir tous les gens de bien.

La découverte de la sainte lance est racontée par tous les chroniqueurs, et le récit de Guibert ne nous apprend rien de nouveau. Il parle avec enthousiasme de la victoire des chrétiens ; il ne manque point de rappeler le bataillon céleste qui vint à leur secours, ajoutant que ce secours leur était bien dû, après tout ce qu'ils avaient souffert pour Dieu. « Pierre et Paul, dit-il, livrèrent cette grande bataille » le 28 juin, la veille même de l'anniversaire de leur mar- » tyre. » La mort de l'évêque du Puy, les expéditions des croisés en Syrie, les différends survenus entre Bohémond et Raymond de Saint-Gilles, remplissent une grande partie du sixième livre de cette histoire. En parlant de la famine de Marath, l'auteur se contente de dire que quelques-uns des pélerins coupaient des morceaux de chair sur les cadavres des Sarrasins, et les faisaient cuire pour les manger. Il ajoute que cela arrivait rarement et toujours loin des regards du public ; ce qui a fait révoquer cette circonstance en doute. En racontant le siège d'Archas, il parle de la mort d'Anselme de Ribaumont, et des doutes qui s'élevèrent parmi les croisés sur l'autenticité de la lance du Sauveur, découverte à Antioche. « La multitude du peuple, dit-il, » ne tarda pas à *chuchoter* tout bas sur cette affaire. On en » vint à l'épreuve du feu ; Pierre Barthélemi mourut peu de » temps après, et l'incertitude resta dans les esprits. »

Le siège et la prise de Jérusalem, la bataille d'Ascalon,

sont décrits dans le 7e. livvre de Guibert; la prise de la ville sainte remplit l'auteur d'un si grand enthousiasme, qu'il s'arrête pour nous montrer cet événement comme ayant été prédit par l'écriture, et surtout par de nombreux passages d'Eséchiel. Ici Guibert reporte ses regards en arrière, et raconte plusieurs particularités intéressantes sur le siège d'Antioche. Dans ce siège si mémorable, on avait vu les enfans des chrétiens et ceux des musulmans se former en bataillons, et livrer des combats en présence des deux armées, qui quelquefois s'ébranlant à leur aspect, en venaient à une bataille générale. Chaque chef d'une de ces troupes d'enfans, portait le nom d'un prince ou d'un chef de l'armée chrétienne; les princes étaient les protecteurs et les soutiens de ceux qui portaient leur nom. Un spectacle moins touchant, c'était celui d'une troupe de vagabonds qui suivait l'armée; un noble guerrier de la Normandie se mit à leur tête; il se faisait appeler le roi des *gueux*, *thafurs* dans la langue syrienne. Dès que l'un de ses sujets avait sur lui la valeur de deux sols, on le renvoyait de la troupe. Guibert ajoute que ces vagabonds mangeaient de la chair humaine, ce qui inspirait un grand effroi aux Sarrasins, et que leur multitude, soumise aux règles de la discipline, rendit les plus grands services à l'armée chrétienne. L'abbé de Nogent est le seul des chroniqueurs qui parle des circonstances que nous venons de rappeler; il est le seul aussi qui ait parlé de la sage politique de l'évêque du Puy, qui, au milieu des horreurs de la famine, ordonna d'ensemencer les terres voisines d'Antioche, et fit croire ainsi aux ennemis que rien ne pourrait lasser la constance des chrétiens.

Ce n'est point dans l'histoire que nous analysons qu'on trouvera des notions suffisantes sur la marche et les défaites de cette multitude de pélerins qui partirent d'Europe après la prise de Jérusalem. La seule particularité remarquable que nous ayons trouvée dans le récit de Guibert, c'est que l'archevêque de Milan avait emporté avec lui une chappe de saint Ambroise, et que cette chappe, richement ornée, tomba au pouvoir des Turcs. « Dieu punit ainsi, ajoute » notre auteur, la folie de ce prélat étourdi, qui avait porté » dans le pays des barbares cet objet aussi sacré. » En décrivant le combat livré près de Ramla, l'abbé de Nogent parle de la mort du duc de Bourgogne, et de celle du comte de Blois; Harpin, comte de Bourges, avait conseillé à Baudouin de ne pas risquer la bataille. « *Harpin,* lui répondit le roi de Jérusalem, *si tu as peur, retire-toi et va-t-en à Bourges.* »

Telles étaient les mœurs guerrières de ces temps-là. Ici Guibert raconte longuement une anecdote que nous ne trouvons point ailleurs. « Un homme, dit-il, de l'ordre des » chevaliers, avait accepté le secours du démon, pour venger la mort de son frère. Le démon le suivait partout et » ne lui laissait point de repos. Le chevalier prit la croix, » et pendant son pélerinage de Jérusalem, le diable le laissa » tranquille. Le démon reparut quand le chevalier revint » en Occident, et celui-ci eut beaucoup de peine à se débarrasser de la présence de l'ennemi des hommes. » Après cette anecdote qu'il est inutile de caractériser, Guibert revient à la croisade, et dit que Dieu, pour s'en réserver toute la gloire, ne permit point qu'elle fût dirigée par les rois et les maîtres de la terre : cette pensée revient sans cesse dans son ouvrage.

La fin du dernier livre de cette chronique nous offre une chose curieuse, c'est la critique d'une histoire de la croisade faite par un auteur contemporain. Guibert juge la chronique de Foucher de Chartres qui venait de lui tomber entre les mains. Il reproche à Foucher d'employer des mots d'un pied et demi, d'être sans couleur, et d'avoir commis des erreurs assez graves : il se moque surtout de la crédulité du prêtre de Chartres, qui disait dans son histoire, que des croix avaient été trouvées sur le corps de quelques croisés qui avaient fait naufrage, et qu'on avait retirés de la mer. Guibert rapporte à ce sujet les pieuses supercheries auxquelles un grand nombre de pélerins avaient eu recours, afin de montrer la volonté de Dieu. Pour caractériser mieux encore la crédulité populaire, il nous raconte que lui-même se trouvant à Beauvais, on vit un jour des nuages disposés obliquement les uns devant les autres, de telle sorte qu'on aurait pu y voir la figure d'une grue ou d'une cigogne ; et cependant des milliers de voix proclamèrent qu'une croix avait paru dans le ciel. L'abbé de Nogent ajoute à ce trait un trait plus curieux encore. Une femme avait pris la route de Jérusalem ; une oie, *instruite on ne sait à quelle école*, marchait en se balançant à sa suite ; alors, le bruit se répandit dans les châteaux que les oies étaient envoyées de Dieu à la délivrance du tombeau. On peut se rappeler ici qu'Albert d'Aix parle d'une oie et d'une chèvre que les bandes de Gostchal et d'Emiron regardaient comme revêtus d'un caractère divin, et qui leur servaient de guide. (Voyez le premier livre de notre histoire.) On vit à Cambrai cette même oie ; la femme s'avança dans l'église jusqu'à l'autel, et l'oie la suivait. Bientôt après, cette oie mourut dans le

pays de Lorraine. « Elle fut allée bien plus sûrement, dit » notre chroniqueur, à Jérusalem, si la veille de son dé- » part elle se fût donnée à sa maîtresse pour être mangée » dans un festin. » C'est sans doute cette manière de tourner en ridicule la crédulité de son siècle, qui a valu à Guibert le titre de philosophe que lui ont donné quelques écrivains modernes ; mais admirons ici les faiblesses et les contradictions de l'esprit humain. Après avoir ri de la crédulité du vulgaire, l'abbé de Nogent reproche très-amèrement à Foucher de ne point croire à la découverte de la sainte lance. « La maligne assertion, s'écrie-t-il, de ce prêtre Foucher, » qui vivait dans le repos et se gorgeait au milieu des festins, » tandis que les nôtres mouraient de faim dans Antioche, » pourrait-elle jamais prévaloir contre les déclarations de » tant d'hommes sages qui étaient présens. » Nous ne suivrons point Guibert dans ses autres critiques; nous dirons seulement qu'il accuse Foucher d'être sans cesse porté à l'exagération : celui-ci élève à six millions d'hommes le nombre de ceux qui avaient pris la croix; et selon notre auteur, tout l'occident n'aurait pu suffire à fournir un pareil nombre de croisés.

L'abbé de Nogent poursuit son histoire jusqu'à la conquête de Ptolémaïs ou de Saint-Jean-d'Acre. Nous n'avons rien remarqué dans cette partie de son récit qui méritât d'être mis sous les yeux de nos lecteurs. Nous finirons notre extrait par ce que dit le chroniqueur de la magnificence de Baudouin Ier. « Ce prince vivait dans son duché d'Édesse avec » le plus grand éclat, tellement que toutes les fois qu'il se » mettait en route, il faisait porter devant lui un bouclier » d'or, sur lequel figurait un aigle, et qui avait la forme » d'un bouclier grec. Adoptant les usages des gentils, il » marchait portant une robe longue ; il avait laissé croître » sa barbe, se laissait fléchir par ceux qui l'adoraient, man- » geait par terre sur des tapis étendus ; et s'il entrait dans » une ville qui lui appartînt, deux chevaliers en avant de » son char faisaient retentir deux trompettes. »

Histoire de ce qui s'est passé au-delà des mers, depuis le temps des successeurs de Mahomet jusqu'à l'année de Jésus-Christ 1184, *par Guillaume, archevêque de Tyr* (1).

On ne sait rien de positif sur l'origine et la famille de Guillaume de Tyr. Les uns disent qu'il était né en France, d'autres en Allemagne : mais, d'après la préface même de son histoire, on doit penser qu'il était né en Syrie; car il dit dans cette préface qu'il a été moins entraîné à composer son ouvrage par le sentiment de ses forces que par l'amour du sol natal (*natalis soli magis tractus dulcedine*). Etienne de Lusignan, qui a écrit l'Histoire de Chypre et qui était Cypriot, nous apprend que Guillaume de Tyr tenait par le sang aux princes de Jérusalem.

En 1167, Frédéric, archevêque de Tyr, le nomma archidiacre de son église. Peu de temps après, il fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur de Constantinople; ayant encouru ensuite la disgrâce de son archevêque, Guillaume se rendit à Rome, et ce fut à son retour que le roi Amauri le chargea de l'éducation de son fils Baudouin le Lépreux. La dignité de chancelier du palais fut la récompense de ses soins. En 1174, il monta sur le siége archiépiscopal de Tyr, et fut sacré dans l'église du Saint-Sépulcre par le patriarche de Jérusalem. Ayant assisté au synode de Latran en 1177, il passa par Constantinople, où il resta deux mois auprès de l'empereur Manuel, et ce séjour, nous dit-il, fut très-utile à lui-même et à son église.

Nous avons peu de notions sur les derniers événemens de la vie de Guillaume de Tyr. On ignore l'époque et le lieu où il mourut, comme on ignore le lieu et l'époque précise de sa naissance. Beaucoup d'historiens disent qu'il vint en Europe, et qu'il eut la mission de prêcher la troisième croisade; un seul chroniqueur le fait mourir empoisonné par Héraclius, avant la prise de Jérusalem par Saladin. Nous verrons plus loin ce qu'on doit penser de cette assertion, que nous avons déjà combattue.

Bongars et tous les auteurs qui ont parlé de Guillaume de

(1) Historia rerum in partibus transmarinis gestarum à tempore successorum Mahometis usque ad annum Domini 1184, edita à venerabili Willermo, Tyrensi archiepiscopo.

Tyr, nous le représentent comme un homme supérieur à son siècle par son savoir, par la variété de ses connaissances et par la noblesse de son caractère. Quoique la critique l'ait placé comme historien parmi les écrivains les plus distingués de son temps, son histoire du royaume de Jérusalem n'est pas cependant sans défauts. Sa narration, presque toujours dépourvue de chaleur, manque souvent de précision et quelquefois de méthode; souvent il s'arrête au milieu d'un événement pour en raconter un autre. Ce défaut de suite et de clarté se fait surtout sentir dans la dernière partie de son histoire; on peut dire en général qu'il a mieux réussi à peindre les progrès des colonies chrétiennes qu'à retracer leur décadence.

Guillaume de Tyr a toutefois des qualités qu'on trouve rarement dans les auteurs contemporains. Il fait preuve, dans ses récits, d'une critique judicieuse; il n'a de préventions que pour ce qui concerne la juridiction des patriarches : sur tout autre point, lorsqu'il connaît la vérité, il la dit avec franchise; et lorsqu'il ne la connaît pas, il sait douter, ce qui n'est pas ordinaire parmi les gens qui écrivent l'histoire. Ce qu'on admire surtout dans Guillaume de Tyr, et ce qu'on trouve trop rarement dans les chroniques contemporaines, c'est le respect qu'il a pour les principes du droit des gens, et pour la foi des traités, qui ne lui permet jamais d'approuver une guerre injuste, et qui le porte quelquefois à juger avec beaucoup de sévérité les entreprises des princes chrétiens. Il décrit les lieux avec assez d'exactitude; les scènes de la guerre, quoiqu'elles ne soient jamais très-animées sous sa plume, ne sont néanmoins jamais dépourvues de vérité. Les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages, sans avoir beaucoup d'éclat, paraissent toujours inspirés par la raison; il ne se contente pas de raconter les faits, il attache encore par des tableaux de mœurs. Guillaume de Tyr se plait à faire des portraits. Il a peint tous les rois de Jérusalem, et quelques autres personnages historiques : dans ses peintures, il n'oublie ni les formes du corps ni les traits caractéristiques de la vie privée. Ainsi que les auteurs qui l'ont précédé, Guillaume de Tyr mêle souvent à ses récits des passages tirés de l'Écriture ou des auteurs profanes : ainsi, dans ses tableaux historiques, Isaïe, Ézéchiel, Jérémie, se trouvent à côté de Virgile, de Juvénal, d'Horace ou d'Ovide. Comme il était dans l'esprit du siècle d'attribuer les revers des chrétiens à leurs péchés, l'historien de la guerre sainte ne manque pas d'accuser les croisés dans leurs défaites, et ces mots, *peccatis exigentibus*, reviennent souvent sous sa plume. Il a d'ailleurs cela de commun avec

les autres chroniqueurs contemporains des croisades. Dans une courte préface, le pieux archevêque fait connaître à la fois le but qu'il s'est proposé dans son ouvrage et le plan qu'il a suivi. Il parle d'abord des difficultés et des dangers qu'on trouve à écrire l'histoire des rois. Si l'historien dit la vérité, il se fait de puissans et de nombreux ennemis ; s'il la passe sous silence, il manque à ses devoirs et commet un grand péché : mais que sera-ce s'il la trahit et s'il trompe la postérité crédule? Après avoir montré les inconvéniens de la carrière qu'il parcourt, Guillaume de Tyr paraît rempli de scrupules et d'alarmes; il n'est soutenu dans son entreprise que par le sentiment du patriotisme et par le besoin qu'il éprouve de conserver les hauts faits et la gloire des conquérans et des habitans de la Terre-Sainte. Il ajoute qu'il a cédé aussi aux instances du roi Amaury, qui l'avait prié, à plusieurs reprises, de se charger de cette tâche difficile; Guillaume, en terminant sa préface, conjure les lecteurs de son livre, si ce livre renferme des choses répréhensibles, de le reprendre ou de le corriger avec liberté et franchise, mais avec un esprit charitable : il espère que Dieu les récompensera dans la vie éternelle, et les supplie de demander au ciel *que ses erreurs et ses fautes ne lui soient point imputées à damnation à l'article de la mort, et que le Sauveur du monde les lui pardonne lorsqu'il paraîtra devant son terrible tribunal.* Jamais historien ne montra une conscience plus timorée; et de pareils scrupules, de quelque manière qu'on les juge aujourd'hui, doivent nous disposer à la confiance.

L'extrait que nous allons donner de Guillaume de Tyr paraîtra sans doute incomplet; mais on ne doit point oublier que la plupart des faits qui se trouvent dans cet auteur, sont racontés d'après lui dans notre histoire, et qu'on les retrouve aussi dans la plupart des chroniques contemporaines que nous avons déjà analysées. Guillaume de Tyr parle d'abord de la naissance et des progrès de la secte de Mahomet, qui domina sur l'Orient, et soumit à ses armes l'héritage de Jésus-Christ. Il décrit ensuite les désordres de tout genre qui désolèrent l'Occident comme l'Orient, et la décadence de l'empire grec, long-temps l'appui des chrétiens de la Terre-Sainte : il peint le deuil et l'affliction de Jérusalem, livrée au pouvoir des musulmans, et fait l'histoire des Turcs ou Turcomans, qui s'emparèrent d'une grande partie de l'Asie, vers le milieu du onzième siècle. Ce fut sous la domination de ces barbares que les chrétiens de Jérusalem et les pélerins qui allaient visiter le tombeau de Jésus-Christ, eurent de cruels tourmens à souffrir; mais *l'abîme des misères*, dit l'historien, *attira l'abîme des miséri-*

cordes. Arrivé enfin au pélerinage de Pierre l'Ermite, à la prédication de la première croisade, et au départ des premiers croisés, Guillaume de Tyr suit ou copie, abrège ou analyse tour-à-tour Robert-le-Moine, Albert d'Aix, Raymond d'Agiles et autres chroniqueurs du temps. Le départ et la marche des premiers croisés conduits par Pierre l'Ermite et Gauthier *sans avoir*, l'arrivée à Constantinople de Godefroi et des autres princes de l'Occident, le siège et la prise de Nicée, la bataille de Dorylée, la prise de Tarse et d'Édesse, le siège d'Antioche, les malheurs qui suivirent la prise de cette ville, la découverte de la lance sacrée, la victoire remportée sur Kerbogath, mènent Guillaume jusqu'au huitième livre de son histoire. Les longs détails qu'il a donnés sur le siège d'Antioche, sur celui de Jérusalem, sur la bataille d'Ascalon, forment la matière des huitième et neuvième livres. La plupart des faits qu'il rapporte se trouvent dans les chroniqueurs qui l'avaient précédé ; il y ajoute quelques circonstances, conservées par la tradition, ou consignées dans des relations qui existaient de son temps, et qui ne sont point venues jusqu'à nous. L'avantage qu'a le récit de Guillaume de Tyr sur celui des autres historiens, c'est qu'il a profité de tout ce qui avait été dit avant lui, et qu'on trouve réunis dans son ouvrage tous les faits épars dans un grand nombre d'histoires. Comme il vivait sur les lieux et dans le temps même des croisades, il pouvait apprécier et juger les faits que d'autres avaient déjà racontés ; et tout en les adoptant, il les a confirmés.

Règne de Godefroi. — En parlant de l'élection de Godefoi, Guillaume de Tyr raconte que le clergé voulut qu'on s'occupât d'abord de l'élection d'un patriarche de Jérusalem ; mais cette réclamation ne fut point écoutée. L'historien n'épargne point, à ce sujet, le clergé de la croisade, ce clergé voyageur qui s'était livré à toute sorte de dissolutions, et dans lequel se faisaient remarquer par leurs vices et leurs intrigues un évêque de Martara, venu de la Calabre ; et le diacre Arnould de Rohes, chansonné pendant le pélerinage pour ses débauches. En nous apprenant que les domestiques et les familiers des chefs de l'armée chrétienne furent invités à révéler, avec serment, les défauts de leurs maîtres, il ajoute que les serviteurs de Godefroi ne lui reprochèrent qu'une chose, c'était de rester dans les églises, même après les offices, et de passer tant de temps à s'informer des images et des peintures qu'il y voyait, que ceux de sa suite en étaient impatientés, et qu'il laissait passer l'heure des repas, au point que les mets qui étaient préparés se refroidissaient et perdaient leur saveur : *diutinâ et importunâ*

nimis exspectatione, minùs tempestivè, magisque insipida sumerentur.

Guillaume de Tyr, après avoir raconté l'élection de Godefroi, parle de la marche des princes croisés contre l'armée égyptienne, et dit à peine quelques mots de la bataille d'Ascalon, un des événemens les plus importans de la première croisade. Il s'étend davantage sur le pélerinage de Baudouin, comte d'Édesse, et de Bohémond, prince d'Antioche à Jérusalem; ce fut à cette époque que Daimbert monta sur le siége patriarchal : ce dernier, au rapport de l'historien, engagea Godefroi à céder d'abord la quatrième partie de la ville de Joppé à l'église de la Résurrection; plus tard, à renoncer à la souveraineté de la ville sainte, dont il ne devait jouir que jusqu'au moment où il aurait conquis d'autres cités sur les infidèles. Ce fait singulier ne se trouve que dans Guillaume de Tyr, et nous paraît peu vraisemblable.

A la fin du neuvième livre, l'historien parle de la mort de Godefroi, dont il loue les qualités et la bravoure. Dans le portrait qu'il retrace de ce héros chrétien, Guillaume nous apprend qu'il était d'une belle figure, et qu'il avait la barbe et les cheveux un peu blonds; il ajoute que Godefroi était d'une force de corps extraordinaire, et nous le représente abattant d'un seul coup de sabre la tête d'un chameau, en présence des Arabes étonnés. Le duc de Lorraine avait une grande simplicité dans ses mœurs et dans ses manières. Lorsqu'il assiégeait Arsur, des députés de Samarie étant venus lui offrir des présens, ils le trouvèrent assis à terre sur une botte de paille. « La terre, leur dit-il, peut bien nous » servir de siége pendant notre vie, puisqu'elle doit nous » servir de demeure après notre mort. » Cette réponse fait connaître le caractère de Godefroi; la surprise et l'admiration qu'elle inspira aux Samaritains, nous donnent une idée de l'esprit des Orientaux.

Guillaume de Tyr s'étend sur les entreprises militaires de Godefroi, il n'oublie point de parler de toutes les fondations pieuses de ce prince; mais on regrette qu'il n'ait pas dit un seul mot des institutions qui furent données au royaume naissant de Jérusalem.

Règne de Baudouin Ier. — Le dixième livre de Guillaume de Tyr commence par le portrait du successeur de Godefroi. « Baudouin, dit-il, fut formé, dans son adolescence, à » l'étude des lettres. Il entra dans l'état ecclésiastique, et » obtint des prébendes dans les églises de Reims, de Cam- » brai et de Liége; mais il renonça, pour des causes qu'on » ignore, à tous ces bénéfices, et quitta l'habit de clerc » pour embrasser la carrière des armes. Il ramena d'Angle-

» terre une dame de distinction qu'il épousa ; celle-ci, qui » avait suivi son époux dans la première croisade, mourut » non loin d'Antioche. Devenu comte d'Édesse, Baudouin » s'était remarié avec la fille d'un riche prince d'Arménie. Il » était beaucoup plus grand que son frère Godefroi; comme » Saül, il dépassait de la tête les hommes d'une taille ordi- » naire. Il avait la barbe et les cheveux roux, et cependant » il était médiocrement blanc de peau. Il avait le nez aqui- » lin, la lèvre supérieure proéminente, les dents inférieures » un peu enfoncées, sans toutefois que cela parût un défaut. » Baudouin avait la démarche grave, le maintien sérieux. » Son manteau, qui tombait toujours de ses épaules, lui » donnait l'air d'un évêque plutôt que d'un laïc. Il n'était ni » trop gras ni trop maigre. On vantait son adresse à manier » les armes, à monter à cheval. Il était prompt et actif, ma- » gnifique, brave, habile au métier de la guerre, et possé- » dait toutes les qualités héréditaires dans sa famille. » Guillaume de Tyr ne reproche à Baudouin que deux choses, d'avoir trop écouté Arnould de Rohes, homme de mauvais conseils et de mauvaises mœurs, et d'avoir trop cédé à son penchant pour les femmes, ajoutant néanmoins qu'il ne donna jamais de scandale public, et que ses désordres ne furent jamais connus que de quelques-uns de ses serviteurs.

Guillaume ne paraît point approuver l'avènement de Baudouin au trône de Jérusalem, et s'exprime avec amertume contre ceux qui s'opposèrent aux dernières volontés qu'il suppose avoir été manifestées par Godefroi. Il rapporte à ce sujet une lettre que Daimbert écrivit à Bohémond, pour le conjurer de venir à son secours, et d'empêcher, par tous les moyens possibles, le comte Baudouin d'arriver à Jérusalem. Dans cette lettre, Daimbert rappelle l'engagement qu'avait pris le duc de Lorraine, de céder à l'église de la Résurrection un quart de Joppé, et de se faire l'homme du *Saint-Sépulcre* et du patriarche, abandonnant ainsi la souveraineté de Jérusalem. La première de ces promesses avait été faite le jour de la purification de la Vierge; la seconde, le jour de Pâques, en présence du clergé et du peuple : Godefroi les avait réitérées au lit de la mort. Daimbert se plaint vivement du comte Garnier et des guerriers qui avaient refusé de remettre entre ses mains la forteresse de David, et dont la domination usurpée fait souffrir plus de maux à l'église de Jérusalem que la tyrannie des Turcs. En terminant sa lettre, le patriarche place ses dernières espérances dans le fils de ce Guiscard, qui avait autrefois délivré l'apôtre Grégoire (Grégoire VII).

Cette lettre de Daimbert n'arriva point à Bohémond, qui

venait d'être fait prisonnier par les Turcs, et, selon quelques historiens, elle tomba entre les mains de Raymond de Saint-Gilles, qui la communiqua à Baudouin; ce qui fut l'origine des discordes qui s'élevèrent dans la suite entre le roi et le patriarche de Jérusalem. Guillaume de Tyr, malgré sa partialité dans cette circonstance, est obligé d'avouer que le peuple et le clergé de la ville sainte allèrent au-devant de Baudouin, et que Daimbert, resté seul de son parti, se retira sur le mont Sion. Au reste, cet historien ne mérite aucune confiance dans ce qu'il dit sur les démêlés de Baudouin et de Daimbert, dont il ne rapporte à dessein que quelques circonstances. Pour connaître sur ce point la vérité, il faut lire Foucher de Chartres, qui accompagnait le frère de Godefroi, et Albert d'Aix, auteur contemporain.

Guillaume de Tyr parle, comme Albert d'Aix, mais avec beaucoup moins d'étendue, de l'expédition de 1101. A l'exemple des historiens qui l'avaient précédé, il attribue les défaites des nouveaux croisés à la trahison d'Alexis. On voit dans sa relation que le comte de Poitiers, après avoir visité Jérusalem, revint heureusement en Europe; les comtes de Bourgogne et de Blois s'étant embarqués comme le comte de Poitiers, furent repoussés vers le rivage de la Palestine, et périrent tous les deux en combattant les Sarrasins. En parlant de la mort de ce dernier, Guillaume de Tyr a soin de dire que Dieu usa de sa miséricorde, en lui offrant l'occasion d'effacer par un trépas glorieux la honte de sa désertion pendant le siége d'Antioche.

Le roi de Jérusalem, après avoir échappé à l'ennemi par la fuite, rassembla de nouveau ses guerriers, et remporta une victoire décisive, à la suite de laquelle Guillaume nous dit, comme une chose très-digne de remarque, que le royaume de Jérusalem fut en paix pendant près de sept mois. Guillaume passe ensuite aux conquêtes de Tancrède dans les pays voisins d'Antioche, et aux heureux progrès du comté d'Édesse, sous le gouvernement de Baudouin du Bourg, de la malheureuse entreprise des chrétiens contre la ville de Charan, de la captivité de Bohémond, de son départ pour l'Europe, où il suscita une croisade contre Alexis, de la délivrance de Josselin et de Baudouin du Bourg, retenus captifs chez les Turcs, des querelles sanglantes qui s'élevèrent entre ces derniers et Tancrède, de la prise de Ptolémaïs, de celle de Biblos, de celle de Tripoli; nous nous bornerons à rapporter quelques traits de mœurs qui serviront à compléter notre récit. Quand Baudouin du Bourg fut revenu de sa captivité, il était si pauvre, qu'il n'avait pas de quoi payer la solde de ses compagnons d'armes. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stra-

tagème, qui nous montre que les héros de ce siècle ne dédaignaient pas toujours les ressources de la ruse et du mensonge. Le comte d'Édesse avait épousé la fille d'un riche arménien nommé Gabriel, qui demeurait à Mélitène. D'après un plan concerté avec ses hommes d'armes, Baudouin se rendit auprès de son beau-père; un jour qu'il se trouvait avec Gabriel, ses fidèles guerriers, couverts de lambeaux, se présentèrent devant lui, et lui exposèrent leur détresse, réclamant la solde qu'il leur devait, ou le gage qu'il leur avait promis. Le bon vieillard, tout étonné, demanda quel était le gage qu'avait promis Baudouin. Le comte d'Édesse ne répondit point; mais un de la troupe dit que Baudouin avait promis à ses soldats de couper sa barbe, s'il ne les payait pas. Cette réponse fit une vive impression sur l'esprit de Gabriel; car, parmi les Orientaux, la barbe est le plus noble attribut de l'homme, et c'est une honte d'en être privé. L'arménien demanda à son gendre si la chose était comme on venait de le dire. « Oui, répliqua Baudouin; mais » j'espère qu'on m'accordera quelque délai pour m'acquit- » ter. » Tous les guerriers présens protestent qu'ils ne peuvent point attendre, et qu'ils vont porter ailleurs leurs services si on ne les satisfait sur-le-champ. Gabriel hésite un moment, et se décide à la fin à payer la somme considérable de trente mille *micheletz* (monnaie de Constantinople), à la condition cependant que son gendre ne s'engagerait plus de la sorte. Le comte, ajoute Guillaume de Tyr, retourna ensuite à Édesse, la bourse pleine, et ne craignant plus la pauvreté pour l'avenir.

Le trait suivant n'est pas moins curieux, et fait connaître aussi le caractère de Baudouin du Bourg. Le comté d'Édesse avait été en proie à une très-grande disette, et le comte lui-même manquait des choses les plus nécessaires. Des députés qu'il avait envoyés à Antioche, ayant séjourné quelques jours chez Josselin, son cousin, auquel il avait donné des terres fertiles de l'autre côté de l'Euphrate, eurent une querelle avec les hommes attachés à ce dernier. Ceux-ci, vantant la richesse de leur maître, n'épargnèrent point Baudouin du Bourg, et lui reprochèrent avec mépris la misère et la détresse dans lesquelles il se trouvait. Les députés, à leur retour à Édesse, rendirent compte à Baudouin de ce qu'on leur avait dit; Baudouin entre en fureur contre Josselin, et l'invite à venir le voir, lui faisant dire qu'il était très-malade. Josselin accourt; mais, sitôt qu'il se présente, Baudouin lui reproche son ingratitude, et lui dit en le menaçant : *Rends-moi tout ce que je t'ai donné.* Aussitôt il ordonne à ses gens de saisir Josselin, de l'enfermer dans une prison,

et là, à force de tourmens et de tortures, on l'obligea de renoncer à tout ce qu'il possédait dans la Mésopotamie. Josselin, après cette aventure, se retira auprès du roi de Jérusalem, qui lui donna la principauté de Tibériade.

Quelque temps avant l'arrivée de Josselin en Palestine, Baudouin, roi de Jérusalem, avait épousé la comtesse de Sicile, veuve de Roger, frère de Robert Guiscard. Pendant qu'il recherchait la main de cette princesse, Baudouin avait une autre femme vivante, et tout le monde le savait, excepté la comtesse de Sicile; Baudouin faisait ce mariage, parce qu'il espérait en tirer de l'argent : la comtesse arriva, en effet, chargée de richesses et ne sachant point que Baudouin était marié. Tous les ordres de l'état se réunirent pour l'entretenir dans son erreur. « Elle apporta tant de » biens, dit Guillaume de Tyr, que le plus petit comme le » plus grand pouvait dire : *Et nous aussi, nous avons reçu » quelque chose de sa plénitude.* » Baudouin, dans une maladie grave, se repentit du scandale qu'il avait donné, et renvoya la comtesse de Sicile.

Parmi les faits nombreux du règne de Baudouin Ier., on ne doit point oublier la prise de Bérithe et celle de Sidon, ni les invasions des Turcomans sur les bords du Jourdain et dans le territoire d'Antioche. Peu d'années avant de mourir, Baudouin s'était occupé de repeupler Jérusalem, qui avait à peine assez d'habitans pour remplir une rue de la ville; il y appela un grand nombre de familles chrétiennes, établies sur les confins de l'Arabie, au-delà du Jourdain. La mort de ce prince est racontée avec beaucoup plus de détails par Albert d'Aix que par Guillaume de Tyr.

Règne de Baudouin II. — Le règne de Baudouin du Bourg remplit les douzième et treizième livres de cette histoire. En parlant de l'avènement de ce prince, Guillaume de Tyr paraît penser que son élection n'était pas tout-à-fait conforme aux lois de la succession légitime, et il rapporte à ce sujet que plusieurs seigneurs, soit spontanément, soit pour remplir les volontés secrètes du dernier roi, se rendirent auprès d'Eustache, frère aîné de Godefroi, pour l'engager à venir en Palestine. L'historien ajoute qu'Eustache vint jusque dans la Pouille, mais au moment où il allait s'embarquer, il apprit que Baudouin du Bourg, son cousin, venait d'être nommé roi de Jérusalem; alors il ne put se décider à poursuivre son voyage, et se remit en route pour ses états, en disant : *A Dieu ne plaise que ce royaume, remis par la vaillance de mes frères sous l'obéissance de Jésus-Christ, soit troublé par moi, et devienne par mon ambition le théâtre d'une guerre civile.* Cette circons-

tance ne se trouvent que dans l'histoire de Guillaume de Tyr.

Les premiers actes du gouvernement de Baudouin II furent très-favorables aux libertés politiques et aux franchises commerciales de ses sujets ; Guillaume de Tyr rapporte qu'il leur accorda une charte de commune (*paginam communitatis*), et les déchargea des droits d'entrée et de sortie perçus sur les marchandises. Afin que la ville sainte fût perpétuellement pourvue de subsistances nécessaires, il permit aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs, et même aux Sarrasins, de transporter dans Jérusalem, en franchise de tous droits, le riz, le blé et toute autre espèce de grains et de légumes. De telles concessions, ajoute l'archevêque de Tyr, lui méritèrent l'amour des peuples.

Pendant tout le règne de Baudouin II, on voit sans cesse le roi de Jérusalem aux prises avec les musulmans de Damas et ceux d'Ascalon ; d'un autre côté, les princes d'Antioche, continuellement en butte aux agressions des Turcs venus des bords de l'Euphrate et du Tigre. Toutes ces guerres sont racontées avec étendue par Foucher de Chartres, par Gauthier le chancelier, et par les auteurs arabes Kemal-eddin et Ibn-Ouzi ; la captivité de Josselin et du roi de Jérusalem, ainsi que leur délivrance, se trouvent racontées en détail dans Orderic-Vital, qui vivait à cette époque. Guillaume donne des notions peu satisfaisantes sur Burso, qu'il appelle Barsoquin ; sur Ilgazi, sur Zengui et sur Balac, sur les principaux chefs des Turcs, qu'on ne peut bien connaître qu'en lisant les historiens arabes : il n'est point d'accord avec Kemal-eddin, lorsqu'il dit que Balac fut tué par Josselin, et que la tête de ce chef des barbares fut portée à l'armée chrétienne qui assiégeait la ville de Tyr. Le siège de cette ville est très-longuement raconté par l'historien de la guerre sainte. Il parle ensuite avec beaucoup de détails de la victoire remportée par Baudouin sur les Turcomans, et des troubles survenus à Antioche après la mort du jeune Bohémond, tué en Cilicie ; troubles occasionnés par la mère de ce jeune prince, qui avait des prétentions au gouvernement, et s'opposait à l'arrivée du roi de Jérusalem. Il rapporte, à ce sujet, un fait assez remarquable : c'est que la princesse, qui voulait succéder à son fils dans la principauté d'Antioche, ne craignit point d'appeler les Turcs à son secours contre le roi de Jérusalem. Elle avait envoyé à Zengui un député chargé de lui offrir *un palefroi d'un poil aussi blanc que la neige, ferré à fers d'argent, avec un frein d'argent, couvert d'une housse de satin blanc, symbole de la fidélité de ses promesses et de la candeur de ses paroles.*

Nous terminerons ce tableau rapide du règne de Bau-

douin II par le portait qu'en fait Guillaume de Tyr : « Ce » prince, qu'on avait surnommé l'*Aiguillon* (*Aculeus*), était » un homme religieux et craignant Dieu ; il se faisait remar- » quer par sa bonne foi dans les traités et son habileté dans » les exercices militaires. Baudouin était, dit-on, d'une haute » taille et d'une belle figure. Il avait peu de cheveux, ils étaient » blonds et mêlés de blancs; sa barbe, également peu épaisse, » tombait sur sa poitrine; il avait le visage coloré, autant » que son âge le permettait. Ce prince était prévoyant et » heureux dans ses expéditions; on vantait sa clémence et » son humanité. L'habitude qu'il avait de rester prosterné » jusqu'à terre pendant ses prières, lui avait endurci la peau » des genoux et l'avait rendue calleuse. Quoiqu'avancé en » âge, il était très-actif toutes les fois que les affaires du » royaume l'exigeaient. »

Baudouin du Bourg eut, comme son prédécesseur, quelques démêlés avec le patriarche de Jérusalem. Guillaume de Tyr fait entendre dans son récit que le patriarche Etienne fut empoisonné; il rapporte que le roi étant allé voir le patriarche à son lit de mort, et lui ayant demandé comment il se trouvait, celui-ci lui répondit : *Comme vous l'avez voulu.* L'historien n'ajoute pas la moindre réflexion à son récit, et laisse ainsi planer le soupçon le plus odieux sur un prince qu'il nous représente d'ailleurs comme un modèle de piété. Ce fut dans la première année du règne de Baudouin II, que l'ordre des Templiers fut institué. Durant les neuf premières années de leur institution, dit Guillaume, ils portèrent l'habit séculier, et n'eurent d'autres vêtemens que ceux que le peuple leur donnait par charité; un peu plus tard, il n'y avait pas dans le monde chrétien une province où ils ne possédassent des terres. Leurs richesses égalaient celles des rois. Guillaume de Tyr ajoute que cet ordre, d'abord très-soumis aux patriarches, finit par se rendre très-incommode aux églises.

Règne de Foulques d'Anjou. — Les quatorzième et quinzième livres de Guillaume de Tyr sont consacrés au récit des événemens arrivés sous le règne de Foulques, gendre de Baudouin : « Ce prince était fils de Foulques le Rechin, » comte de Touraine et d'Anjou. Il avait la barbe et les che- » veux roux, dit notre historien; mais, contre la na- » ture des personnes de cette couleur, il était doux, af- » fable et bon; il se distinguait par sa piété et par sa libé- » ralité. Il était habile dans la guerre, dont il supportait » les fatigues sans se plaindre. Sa taille était médiocre. » Il avait plus de soixante ans quand il monta sur le » trône. Sa mémoire était si courte, qu'il retenait avec

» peine les noms de ceux qui le servaient, et qu'il ne re-
» connaissait qu'un très-petit nombre de personnes par leur
» figure; de cette sorte qu'il oubliait bientôt ceux à qui il
» venait d'accorder des grâces ou des honneurs : il était
» obligé de se faire redire leurs noms lorsqu'ils se présen-
» taient de nouveau devant lui. »

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans notre cinquième livre sur la mort de Josselin de Courtenai, comte d'Edesse. Voici le portrait que fait Guillaume du fils de Josselin : « Il avait une petite stature, une grosse corpulence,
» le poil épais et noir, une face large et gravée de petite-
» vérole, les yeux gros et sortant de la tête, le nez long;
» prince libéral au demeurant, assez expérimenté dans l'art
» de la guerre, mais adonné aux excès de l'ivrognerie et du
» libertinage, au point d'en être noté d'infamie. » Dans la première année de son règne, Foulques se rendit deux fois à Antioche, d'abord pour rétablir l'ordre dans la ville, où la veuve de Bohémond voulait usurper l'autorité; ensuite pour repousser Zengui, qui ravageait le pays. Ce fut alors que Raymond de Poitiers, appelé en Orient par Foulques, prit possession de la principauté d'Antioche, après avoir épousé l'infante Constance, fille de Bohémond. L'historien parle assez longuement des démêlés qui eurent lieu entre le prince et le patriarche d'Antioche, et des débats qui s'élevèrent entre les patriarches d'Antioche et de Jérusalem, pour leur juridiction respective; les négociations qui se firent à ce sujet, les lettres et les décisions du pape, ainsi que la circonscription des diocèses de la Syrie et de la Palestine, nous semblent plus appartenir à l'histoire de l'Eglise qu'à celle des croisades. Parmi les personnages qui se trouvent mêlés à toutes ces discordes, nous ne pouvons oublier le patriarche d'Antioche, Raoul, né à Domfront en Normandie, homme, selon Guillaume de Tyr, très-exercé à la guerre, ambitieux et cruel, et qui se conduisait plutôt *comme un successeur d'Antiochus que comme un successeur de saint Pierre*. Ce patriarche, toujours aux prises, tantôt avec le clergé, tantôt avec le peuple, tantôt avec le prince d'Antioche, tour-à-tour condamné et absous par la cour de Rome, fut chassé de son siége, y revint en triomphe, et mourut enfin misérablement; ce qui le fait comparer par Guillaume de Tyr à Marius.

L'historien entre dans quelques détails intéressans sur la querelle qui s'éleva entre le roi Foulques et Hugues, comte de Joppé. Nous avons fait connaître, dans le cinquième livre de notre histoire, cette querelle,

ainsi que son origine et les événemens dont elle fut suivie

Nous ne parlerons pas des deux expéditions de l'empereur grec en Syrie, ni de la situation des colonies chrétiennes, menacées à la fois par les Grecs et par les armées de Zengui. Parmi les événemens de cette époque, le plus remarquable fut la défaite du comte de Tripoli, fait prisonnier par les musulmans venus de Damas; les vainqueurs immolèrent ce prince à leur vengeance. Raymond, son fils et son successeur, rassemblant le plus de soldats qu'il put, marcha contre ceux qui habitaient la cîme du Liban, et qu'on accusait d'avoir trahi la cause des chrétiens; il fit un grand nombre de prisonniers qu'il ramena à Tripoli, et les fit tous périr au milieu des supplices, pour venger la mort de son père. « En quoi, » dit l'historien, le jeune comte fit preuve de sa vertu, s'atti- » rant par cette action l'affection et l'estime de tout le peuple. »

Peu de temps après, le roi Foulques, se trouvant à la chasse et poursuivant un lièvre, tomba de cheval et mourut. Il venait de reprendre la ville de Panéas, souvent prise et reprise par les musulmans et par les chrétiens.

Guillaume de Tyr, en commençant son seizième livre, prévient le lecteur que c'est désormais d'après lui-même qu'il continue son récit, et comme ayant été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il va raconter. Nous donnerons donc un peu plus d'étendue à notre analyse pour ce qui va suivre, non parce que cette partie de l'histoire est plus intéressante, mais parce que Guillaume de Tyr est le seul contemporain qui parle de cette époque.

Règne de Baudouin III. — Foulques d'Anjou avait laissé, en mourant, deux fils de sa femme Mélisende, Baudouin III et Amauri, qui succéda par la suite à son frère. Baudouin n'était âgé que de treize ans quand il commença à régner. « Ce prince, dit l'historien, était d'un excellent naturel, et » promettait beaucoup. Il surpassait autant les autres princes » par sa figure et par toute l'habitude de son corps, que par » la vivacité de son esprit et par son éloquence. Tous ses » membres étaient proportionnés à la hauteur de sa taille. Il » avait des couleurs vives qui annonçaient la vigueur de son » tempérament, des yeux un peu saillans et assez vifs; les » cheveux tirant sur le blond, et la barbe épaisse. Il était » moins gras que son frère, et moins maigre que sa mère; il » y avait dans toute sa personne un air de dignité qui annon- » çait la majesté d'un roi. Baudouin était affable, humain et » libéral; il ne maltraita ni l'Eglise ni ses sujets. Il eut tou- » jours beaucoup de respect pour les ecclésiastiques et les » évêques. Il était beaucoup plus lettré que son frère Amauri,

» et tellement instruit dans les coutumes et les usages du » royaume, que les seigneurs plus âgés que lui le consul- » taient souvent sur ce sujet. Il était d'une humeur enjouée; » il aimait le jeu plus qu'il ne convient à un roi. Dans sa jeu- » nesse il fit le tourment des maris; mais, une fois marié, il » resta fidèle à son épouse. Naturellement sobre, il avait » coutume de dire que les excès de la table étaient la source » de mille autres excès. Baudouin III fut couronné au mois » de novembre 1142. »

Après ce portrait de Baudouin, Guillaume ajoute que sa mère, femme habile et prudente, gouverna pendant la jeunesse de son fils avec tant d'adresse et de fermeté, qu'elle fit jouir le peuple d'une tranquillité parfaite. L'historien raconte ensuite les expéditions de Zengui et de Nouredin, la malheureuse tentative des chrétiens de Jérusalem sur Bosra, la prise et la destruction d'Édesse. Ce fut, comme on sait, ce dernier événement qui donna lieu à la seconde croisade. Guillaume de Tyr s'est fort peu étendu sur les prédications de S. Bernard et sur les préparatifs de cette nouvelle expédition. Il parle de même assez brièvement de la marche de Conrad et de Louis VII. Les détails qu'il donne sur les revers qu'éprouvèrent les croisés, sur la bataille livrée près du fleuve Méandre, et sur le siége de Damas, s'accordent assez avec ce qu'en ont dit Odon de Deuil et l'auteur anonyme des Gestes de Louis VII. Maison cherche en vain dans son récit plusieurs circonstances qu'on trouve dans ces deux historiens, et l'on peut s'étonner que Guillaume de Tyr, qui était contemporain de ces grands événemens, ne les ait pas racontés avec plus d'étendue. Cependant il donne sur le séjour du roi de France à Antioche quelques détails que l'auteur des Gestes et Odon de Deuil ne donnent point. Dans ce qu'il raconte des efforts tentés par Raymond pour retenir Louis VII, l'historien n'épargne pas la reine Eléonore. « Raymond, dit- » il, *proposa, ou par force, ou par machinations secrètes,* » *d'enlever la femme de Louis, laquelle aussi* (ce sont les » expressions du vieux traducteur), *laquelle aussi de sa part* » *y consentait, comme l'une des plus folles femmes de ce* » *monde, et qui tant devant son arrivée en ce pays-là qu'a-* » *près son délogement, montra par indices évidens qu'elle* » *était femme impudente, et, au désavantage de sa dignité* » *royale, par trop libérale de ce qu'elle devait plus chèrement* » *garder.* »

Guillaume pense que les revers des chrétiens devant Damas commencèrent la décadence de leur empire en

Orient. Cette décadence fut d'abord marquée par la défaite et la mort de Raymond, prince d'Antioche, et par la captivité du jeune Josselin; ce dernier, se rendant à Antioche et s'étant écarté des gens de sa suite pour satisfaire à certains besoins de nature, *ut secretioribus naturæ satisfaceret debitis*, fut surpris par des Turcomans et traîné dans les prisons d'Alep, où il mourut de douleur et des suites de ses débauches. (Cet événement est autrement raconté par les historiens arabes.)

Guillaume de Tyr rend compte des démêlés qui s'élevèrent entre le roi et sa mère, démêlés excités par un nommé Manassé, qui avait acquis un grand ascendant sur l'esprit de Mélisende, et s'était, par son arrogance, rendu odieux au roi et aux grands. Le royaume de Jérusalem avait d'abord été partagé entre la mère et le fils : Mélisende régnait sur Jérusalem et sur Naplouse; Baudouin était souverain de Tyr et de Ptolémaïs. Cet accord ne pouvait produire une paix durable. La discorde, étouffée un moment, ne tarda pas à renaître. Les choses en vinrent au point que Baudouin prit les armes contre sa mère, attaqua d'abord Manassé dans le château de Mirabel, et le força de se rendre; puis il s'empara de Naplouse, et vint enfin assiéger Mélisende, qui s'était retirée dans la tour de David. A la fin, des hommes amis de la concorde parvinrent, à force de prières, à opérer une réconciliation : la ville de Naplouse fut abandonnée à la reine Mélisende; Baudouin régna seul sur tout le reste du royaume. Ainsi la paix, dit Guillaume de Tyr, reparut comme l'étoile du matin, brillant au milieu des nuages.

Le sultan d'Icone étant entré sur le territoire d'Édesse, Baudouin se mit en marche pour le combattre. D'un autre côté, l'empereur de Constantinople, ayant fait une invasion dans la principauté d'Antioche, demanda et obtint que le comté d'Edesse lui fût remis. Toutes les places fortes furent livrées aux Grecs, et le roi de Jérusalem, qui s'était rendu sur les lieux, en ramena les Latins. Mais Nouredin, instruit de ce qui se passait, alla à la rencontre de Baudouin dans l'intention de l'attaquer. Baudouin eut beaucoup de peine à revenir à Antioche, et Nouredin, après avoir chassé les Grecs du territoire d'Édesse, occupa tout le comté.

Guillaume de Tyr raconte que le roi et sa mère se rendirent ensuite à Tripoli pour essayer de réconcilier le comte Raymond et son épouse, que des motifs de jalousie avaient divisés. Mais ils ne purent y réussir; et Mélisende emmenait avec elle la comtesse sa sœur, lorsque le comte fut assassiné

aux portes de Tripoli : le seigneur Raoul de Merle et un écuyer de Raymond tombèrent aussi sous les coups des assassins. Il y eut alors un grand carnage à Tripoli : car tous ceux qu'on rencontra ne parlant pas la langue des Francs, furent égorgés; ce qui confondit les innocens avec les coupables, et ne laissa aucune notion sur les auteurs et les motifs de l'assassinat.

Baudouin, de retour à Jérusalem, eut quelque temps après à se défendre des entreprises de quelques princes turcs qui prétendaient revendiquer, à main armée, toute la Judée, comme un héritage qui leur appartenait : ils s'étaient mis en marche; et dejà ils étaient sur le mont des Oliviers, lorsque les habitans, craignant qu'ils n'entrassent dans leurs murs à demi ruinés, allèrent au-devant d'eux et les mirent en déroute : dans leur fuite vers Jéricho, à travers des rochers, ces Turcs furent presque tous pris ou tués; une troupe de guerriers réunis à Naplouse vola à leur poursuite, acheva de les détruire, et réalisa, selon Guillaume de Tyr, ce proverbe de l'Ecriture : *La chenille a dévoré ce que la sauterelle avait laissé.*

Cette victoire fut suivie du siége et de la prise d'Ascalon. Baudouin avait conduit ses troupes sur le territoire de cette ville, dans l'intention de le ravager : lorsqu'il vit la terreur des habitans, il assiégea la place, et la fortune favorisa le courage des guerriers chrétiens. Guillaume de Tyr est le seul qui donne des détails circonstanciés sur cette entreprise, qui fut la dernière des conquêtes des Francs en Syrie.

Le récit de ce siége, que nous avons suivi dans notre Histoire, est fort intéressant; ce qui n'empêche pas l'historien de l'interrompre tout-à-coup pour raconter le mariage de la princesse d'Antioche. « Bien qu'à la façon des femmes, » dit Guillaume, cette princesse eût refusé plusieurs grands » seigneurs, l'envie de se marier la prit; elle choisit pour » époux un certain gendarme qui était à la solde du roi, » appelé Renaud de Châtillon. » Voici les expressions mêmes de Guillaume à l'égard de ce mariage, qui donna quelque surprise aux chevaliers de Syrie. *Rainaldus duxit in uxorem principissam, non sine multorum admiratione, quòd tam præclara, potens et illustris femina, et tam excellentis uxor viri, militi quasi gregario nubere dignaretur.* Tandis que les chrétiens se réjouissaient d'avoir pris Ascalon, Nouredin se rendait maître de Damas. Les Francs de Syrie cherchèrent à s'y opposer; mais tous leurs efforts furent vains : ils ne purent réparer les fautes de leur propre

politique; car eux-mêmes, par leurs attaques imprudentes, avaient affaibli une puissance qu'ils auraient dû regarder comme leur alliée contre un ennemi plus formidable. Telle est du moins la pensée qui vient naturellement à l'esprit du lecteur, lorsqu'il a suivi dans Guillaume de Tyr les expéditions des chrétiens contre Damas. Au reste, c'est dans les auteurs arabes, et non dans Guillaume de Tyr, qu'il faut voir comment Nouredin s'empara de la capitale de la Syrie.

Dans son dix-huitième livre, l'historien du royaume de Jérusalem parle des démêlés qui s'élevèrent entre Renaud prince d'Antioche, et le patriarche, qui n'avait point approuvé le mariage de la veuve de Boémond : il nous montre la cruelle vengeance de Renaud, qui fit exposer un prélat vieux, infirme et malade, aux ardeurs du soleil, après avoir fait frotter sa tête de miel, pour le rendre la proie des insectes et des mouches. Telles étaient les mœurs du temps : la présence des saints lieux et la pensée des croisades ne rendaient pas toujours les hommes meilleurs. Il s'éleva alors à Jérusalem un débat entre les chevaliers de l'Hôpital et le patriarche de la ville sainte, dans lequel on montra de part et d'autre des sentimens bien contraires à la charité évangélique. Guillaume de Tyr rapporte que les hospitaliers s'étaient arrogé beaucoup de priviléges, en opposition à la puissance du clergé : ils admettaient à la célébration des cérémonies religieuses ceux que les censures ecclésiastiques en avaient éloignés; lorsque l'interdit était jeté sur une contrée, ils appelaient les habitans dans leurs églises à la célébration des offices divins; ils ne reconnaissaient point la juridiction du patriarche ni des évêques, et ne souffraient pas qu'aucun de leurs domaines fût soumis à la dîme. Comme les débats s'étaient échauffés, les chevaliers affectaient de sonner les cloches et de faire un grand bruit lorsque le patriarche prêchait dans l'église du Calvaire. Les choses allèrent si loin, qu'ils entrèrent un jour à main armée dans cette église, et lancèrent des flèches contre les prêtres. Ceux-ci recueillirent ces flèches et les suspendirent aux murailles du sanctuaire, animés en cela par un sentiment qui tenait bien moins de la modération que de la vengeance. Ils adressèrent leurs plaintes à la cour de Rome : le patriarche s'y transporta, sans pouvoir obtenir la satisfaction qu'il demandait; il voulait que les chevaliers fussent soumis à sa juridiction suprême, et le pape ne crut pas devoir y consentir. Guillaume de Tyr ne peut ici retenir son indignation

contre la cour romaine, qu'il accuse de s'être laissé corrompre, et de *suivre la voie de Balaam, fils de Bosor*. En parlant de ces démêlés, l'historien de la guerre sainte raconte l'origine des chevaliers de l'Hôpital, qui, selon lui, fut due à des habitants d'Amalfi, qui allaient faire le commerce en Palestine lorsque les califes d'Égypte étaient les maîtres de Jérusalem.

Guillaume raconte ensuite la révolution qui arriva alors en Égypte par la mort du calife, qui tomba sous les coups de son vizir Abbas. Nous renvoyons, pour les détails de cette relation, aux extraits des historiens arabes.

L'invasion de l'île de Chypre par Renaud de Châtillon, la prise de Panéas par le roi de Jérusalem, le siége que Nouredin vint mettre devant cette ville; la retraite de l'armée chrétienne, qui eut beaucoup à souffrir des ennemis; les dangers que courut le roi; le siége de Césarée de Syrie, entrepris et abandonné par les chrétiens; la victoire qu'ils remportèrent sur Nouredin auprès d'une caverne appelée *Puthaha*, occupent une grande partie du dix-huitième livre. Nous avons parlé aussi, d'après Guillaume de Tyr, de l'arrivée de l'empereur de Constantinople sur le territoire d'Antioche, des soumissions que Renaud vint lui faire, de l'arrivée du roi Baudouin, et de l'accueil qu'il reçut dans cette ville de la part de l'empereur, de la libéralité du prince grec envers les habitans d'Antioche et de son retour dans ses états.

Pendant ces événemens, Nouredin s'emparait du pays d'Icone. Baudouin, profitant de cette circonstance, alla ravager les terres de Damas. Renaud fut, peu de temps après, fait prisonnier et conduit chargé de chaînes à Alep. Le roi, de retour à Antioche, y reçut des ambassadeurs de l'empereur grec, qui lui demandèrent une de ses parentes en mariage pour leur maître. Le roi lui envoya la sœur du comte de Tripoli: mais l'empereur la renvoya au bout d'un an, pour épouser Marie, fille du prince Raymond; ce qui excita la colère du comte de Tripoli, qui, pour se venger de cet affront, fit ravager par ses troupes les frontières de l'empire grec, et prit à sa solde des pirates, qui dévastèrent les côtes, pillèrent les monastères, les églises, et dépouillèrent les pèlerins et les marchands. Pendant que Baudouin était à Antioche, il fit réparer une forteresse qu'on appelait le *Pont de fer*. Etant tombé malade, le roi prit des mains du médecin du comte de Tripoli, qui était Arménien ou Syrien, des pilules que Guillaume de Tyr dit avoir été empoisonnées. Elles causèrent au prince une dyssenterie, dont il mourut à Béryte, en retournant à Jérusalem.

Règne d'Amauri. — Amauri, frère de Baudouin, lui succéda dans le royaume de Jérusalem. Guillaume de Tyr a fait, au commencement de son dix-neuvième livre, un long portrait de ce prince, auquel les auteurs arabes accordent eux-mêmes de grandes qualités.

« Amauri, dit-il, était un prince rempli d'expérience, » d'une grande prudence et d'une grande circonspection » dans la conduite des affaires. Il avait un peu de difficulté » à parler, et il valait mieux pour le conseil que pour le dis- » cours. Il surpassait les grands du royaume par la finesse » de son esprit, par sa discrétion et par sa bonne foi; dans » les dangers et les embarras où il se trouva souvent, il » montra toujours beaucoup de courage et de prévoyance, » soit pour étendre, soit pour soutenir son empire. Son ame » intrépide sut toujours conserver une constance qu'on peut » appeler royale. Ce prince était beaucoup moins lettré que » son frère; mais la vivacité de son esprit, une mémoire » heureuse, les fréquentes questions qu'il faisait, les lec- » tures auxquelles il se livrait lorsqu'il avait quelques mo- » mens de loisir, lui donnaient assez d'instruction. Amauri » mettait beaucoup de subtilité dans ses questions, et trouvait » un grand plaisir dans les solutions qu'on y donnait (1). Il » préférait l'histoire à toute autre connaissance; il en était » avide, et la retenait avec une grande fidélité. Il était tout » entier aux occupations sérieuses; le jeu et les spectacles ne » pouvaient lui plaire : il n'y avait que la chasse à l'épervier » à laquelle il se livrât volontiers. Il supportait aisément le » travail et la fatigue. Il faisait payer exactement la dîme à

---

(1) Guillaume de Tyr rapporte une conversation que ce prince eut un jour avec lui, et dans laquelle il lui fit une question qui le troubla beaucoup : *Unde me multùm movit interiùs*, dit-il. Amauri demanda à l'archevêque si l'on pouvait trouver, hors de la doctrine du Sauveur et des saints qui ont suivi le Christ, doctrine dont il ne doutait point, une raison à l'aide de laquelle on pût prouver, par des argumens évidens et nécessaires, la résurrection future. « A cette question toute » nouvelle qui m'étonna, je répondis, ajoute l'historien, qu'il suffisait, » pour cela, de la doctrine de Notre Seigneur et Rédempteur; car il en- » seigne manifestement, dans plusieurs endroits de l'Évangile, la ré- » surrection future de la chair, et promet de venir juger les vivans et » les morts, et le siècle par le feu, et de donner à ses élus le royaume » qui leur est préparé depuis le commencement du monde, et aux im- » pies le feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges; que » l'assurance donnée par les saints apôtres, par les Pères, et même » par l'ancien Testament, suffisait aussi. — Je crois cela très ferme-

» l'Église; il entendait tous les jours la messe avec dévotion, » à moins que la maladie ou quelque circonstance grave ne » l'en empêchât. Ce prince souffrait très-patiemment les in- » jures et les malédictions que proféraient contre lui, en pu- » blic ou en particulier, des hommes vils et méprisables; il » y paraissait si indifférent, qu'il semblait ne les avoir pas en- » tendues. Il avait en horreur les excès de la table. Sa con- » fiance était si grande à l'égard de ceux qu'il chargeait de ses » affaires, qu'il ne leur demandait jamais de compte et ne vou- » lait point prêter l'oreille aux rapports qu'on pouvait lui faire » de leur infidélité : les uns regardaient cette confiance sans » bornes comme un défaut; les autres y voyaient une vertu qui, » selon eux, prouvait la bonne foi d'Amauri. Toutes ces belles » qualités se trouvaient un peu obscurcies par quelques dé- » fauts de caractère. Amauri était taciturne plus qu'il ne con- » venait à un roi, et manquait d'urbanité; il n'avait rien de » cette affabilité si nécessaire dans les princes pour gagner le » cœur de leurs sujets. Il adressait rarement la parole à quel- » qu'un, à moins qu'il n'y fût forcé ou qu'on ne la lui adressât. » Ce défaut était d'autant plus remarqué, que son frère Bau- » douin avait fait admirer son éloquence et la grâce de ses ma- » nières. Porté aux plaisirs de l'amour, il attenta, dit-on, plus » d'une fois aux droits des maris. Il viola aussi les libertés des » églises, et par des exactions injustes et fréquentes il diminua » leur patrimoine. Il était avide d'argent; mais cette avidité » était fondée sur deux raisons : il disait qu'un roi qui avait » toujours de l'argent garantissait l'opulence de ses sujets et » venait libéralement à leur secours dans les difficultés im-

---

» ment, reprit le roi; mais je demande une raison qui puisse prouver » la résurrection future et une autre vie après la mort à celui qui nie » et rejette la doctrine du Christ. — Supposez-vous vous-même cette » personne, repartit Guillaume, et essayons de trouver une raison. » — Soit, dit le roi. — Vous convenez que Dieu est juste? — Oui, je » le confesse. — C'est le propre d'un être juste de récompenser » l'homme de bien, et de punir celui qui fait le mal. — C'est vrai. » — Mais dans cette vie il n'en arrive pas ainsi : car beaucoup d'hommes » de bien n'éprouvent que des traverses et des malheurs; les méchans, » au contraire, jouissent d'un bonheur continuel : des exemples jour- » naliers nous le prouvent. — C'est vrai. — Il en arrivera donc autre- » ment dans une autre vie; car Dieu ne peut pas être un distributeur » injuste de récompenses et de peines : il y aura donc une autre vie et » une résurrection de la chair, et, dans cette autre vie, celui qui aura » fait le bien ou le mal en recevra le prix. — Très-bien; vous avez, » dit le roi, banni tout doute de mon cœur. »

» prévues. En effet, Amauri n'épargnait rien dans les em-
» barras où se trouva souvent son royaume; les peines mêmes
» et la fatigue n'étaient rien pour lui dans ces occasions :
» mais il ne défendit pas toujours l'opulence de ses sujets;
» car il trouva de fréquens prétextes de les ruiner. Ce prince
» était d'une taille moyenne et d'une belle figure; il avait
» un air de dignité, des yeux brillans, et le nez aquilin
» comme son frère; ses cheveux blonds tiraient un peu sur
» le roux; il avait la barbe épaisse et forte; son rire était im-
» modéré et mettait tout son corps en mouvement. Il s'en-
» tretenait volontiers avec les personnes sages et discrètes
» qui connaissaient les mœurs et les usages des pays étran-
» gers. »

Amauri s'était marié à Agnès, fille du jeune Josselin, comte d'Édesse; ce mariage n'avait point été approuvé par le patriarche de Jérusalem, parce que les deux époux étaient parens au quatrième degré. Lorsqu'Amauri devint roi, ce mariage fut dissous; mais les enfans qui en étaient nés furent déclarés habiles à succéder à leur père comme des enfans légitimes. Guillaume de Tyr, en parlant de la cause de ce divorce, dit que, lorsqu'il eut lieu, il n'était pas encore sorti des écoles, et qu'il faisait ses études au-delà de la mer, c'est-à-dire en Europe.

A peine Amauri fut-il assis sur le trône, qu'il dirigea toutes ses pensées vers l'Égypte. Dans son dix-neuvième livre, Guillaume de Tyr parle des deux premières expéditions que ce prince fit sur les bords du Nil. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit avec étendue dans notre Histoire, et qui se trouvera très-développé dans les extraits des historiens arabes. En parlant de la troisième expédition, dont le récit remplit une grande partie de son vingtième livre, l'historien déclare que cette entreprise était injuste : c'est pour cela, ajoute-t-il, que le Seigneur, qui connaît les pensées les plus secrètes et les replis les plus cachés de la conscience, n'accorda point aux chrétiens sa protection divine. Guillaume déplore le sort des habitans de Belbéis, et remarque qu'Amauri, en s'avançant vers le Caire, ne faisait qu'une journée de marche en dix jours; ce qui prouve qu'il voulait obtenir de l'argent, et non faire une conquête. Arrivé devant la capitale de l'Égypte, il y perdit encore beaucoup de temps en vains préparatifs, et laissa ainsi à ses ennemis le loisir de prendre leurs mesures de défense. Si après la prise de Belbéis il se fût porté rapidement vers le Caire, et qu'il eût profité de la terreur qu'avait fait naître son attaque im-

prévue, rien n'aurait pu résister à ses armes. Le vizir promit une somme considérable, afin d'obtenir plus de temps pour la payer, et d'avoir un prétexte pour demander que la suspension des hostilités le secondât dans la levée des deniers. Amauri était entretenu dans son aveugle confiance par Milon de Planci, qui lui persuadait que la poursuite de la guerre lui enleverait les richesses de l'Égypte, et livrerait à l'avidité des soldats des trésors qui ne devaient appartenir qu'à lui seul. Bientôt les Francs apprirent l'arrivée des troupes de Nouredin, dont le vizir avait imploré le secours; ce fut alors qu'Amauri vit se dissiper toutes ses illusions, et fut obligé de reprendre tristement la route de la Palestine. En achevant le récit de cette expédition malheureuse, Guillaume de Tyr déplore les effets de l'ambition et de la cupidité. « Avant cette guerre, dit-il, nous avions à notre » disposition les trésors de l'Égypte; le royaume de Jéru» salem n'avait rien à craindre du côté du midi; la mer était » libre, et tous les ports égyptiens s'ouvraient à nos vais» seaux; les marchands de l'Égypte apportaient dans nos » ports les productions de leur pays, et ce commerce était » profitable à tous. Maintenant tout est changé : la mer est » pleine de périls; la plus riche des contrées ne nous offre » plus d'accès, ne nous paie plus de tributs : notre voisinage » ne nous montre plus que des ennemis; notre avenir, que » des malheurs. »

En parlant de l'ambassade que le roi Amauri envoya auprès du calife pour confirmer le traité qu'il avait conclu avec celui-ci lors de la seconde expédition d'Égypte, Guillaume de Tyr décrit le luxe et le cérémonial de la cour du Caire : « Comme les » usages du palais des princes musulmans, dit-il, ne sont point » connus dans notre siècle, je me suis proposé d'indiquer avec » soin, et d'après les relations que m'ont faites ceux qui y ont » été envoyés, l'état, la magnificence, les richesses et la gloire » des califes. Hugues de Césarée, continue-t-il, et Geoffroi de » Foucher, frère de la milice du Temple, à la tête de l'ambas» sade conduite par le vizir d'Égypte, entrèrent au Caire, et » marchèrent droit vers le palais du calife, palais que les Égyp» tiens appellent *Cacera.* » (C'est le mot arabe *Casr,* qui signifie *palais.*) « Précédés d'un grand nombre de personnes armées » de glaives, ils furent conduits dans des lieux étroits, où, pour » se guider, on avait besoin de la lueur des flambeaux; à chaque » porte il y avait des troupes d'Éthiopiens, qui rendaient les » honneurs dus au vizir. Après avoir passé la première et » la seconde garde, ils arrivèrent dans un lieu plus vaste,

» où pénétrait la lumière du jour; dans ce lieu il y avait » plusieurs galeries, dont les lambris dorés, soutenus par des » colonnes en marbre, et le pavé varié dans ses couleurs, an- » nonçaient la majesté royale. Ceux qui traversaient ces gale- » ries étaient retenus, malgré eux, par la beauté de leurs orne- » mens, et les yeux ne se lassaient pas de les admirer: là il » y avait des bassins en marbre, remplis d'une eau limpide; » des oiseaux de différente espèce, inconnus dans notre » pays, dont le chant était varié, le plumage et la forme ex- » traordinaires. Arrivés au dernier palais, où étaient les chefs » des eunuques, ils trouvèrent des édifices qui par leur élé- » gance surpassaient autant les premiers que ceux-ci surpas- » saient eux-mêmes les édifices vulgaires. Il y avait, dans cette » partie du palais, des animaux de toutes les espèces que » peut créer l'habile pinceau d'un peintre, ou l'imagination » du poète qui use de la licence de mentir. Il est à croire » que c'est dans un tel lieu que Solin a écrit son histoire.

» Les envoyés arrivèrent enfin dans la salle où était le ca- » life; le grand nombre de gardes, la richesse de leurs vête- » mens, annonçaient la magnificence du prince. Le vizir, se- » lon l'usage, fit trois révérences: dans les deux premières, il » se prosterna la face contre terre, et commença une certaine » prière, rendant ainsi au calife un culte qui n'est dû à aucun » mortel; la troisième fois, il se prosterna encore la face contre » terre, et quitta le glaive qui était suspendu à son cou; alors, » avec une adresse et une promptitude admirables, on tira » les rideaux, ornés de pierres précieuses, qui cachaient le » trône; et le calife, entouré de quelques fidèles ennuques, se » montra dans un appareil plus que royal. Le vizir s'avança » respectueusement, et lui baisa le pied; après cette céré- » monie, il lui exposa les pressantes nécessités du royaume, » et le traité qu'il avait conclu avec le roi chrétien. Le calife » en accepta les conditions: alors les ambassadeurs d'Amauri » demandèrent que le calife, comme gage de sa promesse, » serrât la main de l'un d'entre eux. Les conseillers du calife » se soulevèrent contre une telle demande; car cet usage » était inoui parmi eux: cependant, sur les sollicitations du » vizir, le calife consentit à donner sa main, mais seulement » couverte d'un voile. Alors Hugues de Césarée, au grand » étonnement des Égyptiens, lui adressa la parole en ces » termes: *Seigneur, il ne faut pas ici nous donner une foi » douteuse; celle que donnent les princes doit être nue et » sincère, et dégagée de toute arrière-pensée..... C'est pour- » quoi, ou vous nous donnerez votre main nue, ou, si vous*

» *persistez à vouloir la tenir voilée, nous ne croirons pas à* » *votre sincérité.* Le calife, croyant sa majesté blessée, ré» sista quelques instans, puis présenta sa main nue à Hugues » de Césarée, souriant de l'indignation des Égyptiens. Les » ambassadeurs chrétiens revinrent ensuite auprès du roi » Amauri. »

Après avoir raconté la mort de Schyrkou et l'élévation de Saladin au vizirat, Guillaume ajoute que ce même Saladin, allant, selon la coutume, présenter ses hommages au calife, le terrassa avec la massue qu'il tenait à la main, et le fit mourir de la mort dont il était lui-même menacé. Nous verrons, à l'article de Bernard le trésorier, un récit plus circonstancié, mais moins vraisemblable, de cet assassinat, qui ternit la gloire de Saladin. Les historiens orientaux ont gardé le silence le plus profond sur le meurtre du calife d'Égypte. Il n'est point inutile de faire remarquer ici que la plupart des auteurs arabes qui ont parlé de ces événemens, appartenaient à la secte de Bagdad ou à la famille des Ayoubites, c'est-à-dire, au parti victorieux : les vaincus n'ont point eu d'historien. Guillaume de Tyr parle ensuite d'une nouvelle descente d'Amauri en Égypte, et d'une flotte grecque qui alla seconder ses opérations. Il raconte aussi le siége de Damiette et le mauvais succès de cette expédition. Nous avons rendu compte de ces événemens, de même que du tremblement de terre qui renversa plusieurs villes en Syrie. Nous renvoyons encore aux auteurs arabes, qui ont donné d'assez grands détails sur tous ces faits. Guillaume de Tyr fait le récit des premières opérations militaires de Saladin, sur lesquelles les auteurs arabes se sont complaisamment étendus. Tels sont, entre autres, le siége de la forteresse de *Darum*, le combat que ce prince livra au roi de Jérusalem auprès de Gaza, et la victoire qu'il remporta sur lui. Il raconte le voyage que fit Amauri à Constantinople pour demander des secours à l'empereur grec, et l'accueil honorable que reçut ce prince. De retour dans ses états, le roi convoqua son armée à Séforieh, et marcha contre Melier, prince d'Arménie, qui s'était uni à Nouredin, et qui infestait le territoire d'Antioche. Pendant ce temps, Saladin, traversant le Jourdain, alla assiéger Montréal, ou plutôt Crac, et, n'ayant pu prendre cette place, il ravagea tout le pays. Amauri, informé de ces ravages, courut à la rencontre de l'ennemi; mais, apprenant dans sa marche que Saladin s'était retiré, comme l'année précédente, dans la Syrie-Sobal, il retint son armée dans un village nommé *Carmel*, non loin de la mer Morte.

Il arriva alors, selon Guillaume de Tyr, un événement qui causa un grand trouble dans le royaume de Jérusalem : le prince des Assassins, dont Guillaume fait connaître la secte, avait envoyé auprès d'Amauri un ambassadeur chargé de lui dire secrètement que, si les Templiers, qui occupaient les forteresses voisines de ses états, voulaient lui faire la remise des deux mille pièces d'or qu'ils avaient coutume de lever tous les ans sur ses sujets comme un tribut, il vivrait avec lui en confraternité, et qu'il se convertirait lui et les siens à la foi chrétienne. Le roi reçut cet ambassadeur avec beaucoup de joie, et consentit volontiers à ses propositions. Il le renvoya ensuite avec une escorte; mais, lorsque cet envoyé eut passé Tripoli, et qu'il était sur le point d'entrer dans son pays, des Templiers se précipitèrent tout-à-coup sur lui, et le tuèrent. Amauri, très-irrité en apprenant ce meurtre, convoqua tous les grands du royaume, et les consulta sur l'injure qui venait de lui être faite. On envoya au grand-maître Odon de Saint-Amand demander réparation de l'outrage et la punition des coupables. Les Templiers rejetèrent le meurtre sur un nommé Gauthier de Maisnil, *homme méchant et borgne*. Le grand-maître répondit au roi, qu'il avait imposé une pénitence au coupable, et qu'il le renverrait auprès du pape. Mais le roi, étant allé à Sidon pour poursuivre cette affaire, y rencontra le grand-maître avec plusieurs chevaliers, et le meurtrier lui-même : il tint conseil avec ceux qui l'accompagnaient, et fit enlever de force le meurtrier, qu'il envoya chargé de chaînes dans les prisons de Tyr. Amauri s'excusa auprès du prince des Assassins, et lui promit de venger le meurtre de son envoyé. Guillaume de Tyr ajoute que sans la mort qui vint enlever Amauri, cette affaire aurait été portée au tribunal des rois et des princes de la terre.

Ce fut dans ce temps que mourut Nouredin, grand persécuteur de la foi chrétienne, dit Guillaume de Tyr, mais prince juste, prudent et religieux observateur des lois de sa nation. Il avait régné vingt-neuf ans.

Amauri, peu de temps après, occupé du siége de Panéas, fut attaqué de la dyssenterie, et revint à Jérusalem, où il mourut en 1173, selon Guillaume de Tyr. Nous croyons que l'historien de la guerre sainte se trompe sur la date; car, Nouredin étant mort à la fin de cette année ou au commencement de la suivante, Amauri, qui lui survécut de quelques mois, ne peut être mort qu'en 1174.

Règne de Baudouin IV. — Dans son vingt-unième livre,

Guillaume de Tyr fait le portrait de Baudouin, fils d'Amauri; il dit que ce prince ressemblait beaucoup à son père par la figure, l'habitude du corps, et sa lenteur à s'expliquer. Il était âgé de treize ans à la mort du roi, et déjà il était habile à manier et à conduire un cheval. Il avait une mémoire très-fidèle, et aimait beaucoup les contes; il était d'un esprit léger, mais très-docile aux bons avis. On sait que Guillaume de Tyr fut le précepteur de ce jeune prince : c'est lui qui découvrit le premier la maladie dont ce roi fut atteint; c'était la lèpre.

Dans la première année du règne de Baudouin IV, le roi de Sicile envoya une flotte avec des troupes sur les côtes d'Égypte, pour assiéger Alexandrie. Cette expédition, dont les auteurs arabes parlent assez longuement, n'eut aucun succès. Ce fut alors que commencèrent les discordes qui troublèrent le royaume de Jérusalem, et le conduisirent à sa ruine: le comte de Tripoli demandait la régence du royaume; Milon de Planci voulait conserver le maniement des affaires. Ce Milon de Planci, que Guillaume de Tyr représente comme un homme turbulent et ambitieux, fut assassiné dans une rue de Ptolémaïs, sans qu'on pût savoir quelle main l'avait frappé. Parmi les événemens de cette époque dont les chrétiens eurent à redouter les suites, on doit remarquer la prise de Damas par Saladin. « Toutes les conquêtes, dit Guillaume » de Tyr, que ce prince faisait sur nos voisins, étaient pour » nous autant de moyens de ruine et de causes d'affaiblisse- » ment. Les craintes des hommes éclairés, ajoute-t-il, ne sont » que trop réalisées au moment où j'écris; tellement que, si » Dieu dans sa miséricorde ne nous visite d'en haut, il ne » nous reste aucune espérance de pouvoir résister. »

Ici l'historien recherche les causes de l'affaiblissement du royaume de Jérusalem, et de la supériorité que les Sarrasins acquéraient de jour en jour sur les chrétiens. Il les trouve dans la corruption des mœurs de ces derniers, dans le relâchement qu'une longue paix avait apporté à la discipline militaire des colonies chrétiennes, et dans la concentration, en une seule main, de la puissance musulmane, qui auparavant était divisée entre les différentes villes de cette domination. L'historien parle en ces termes de la corruption des mœurs : « A la place de nos pères, qui étaient des hommes » religieux et craignant Dieu, sont venus leurs fils, véritables » enfans de perdition, des enfans dénaturés, contempteurs » de la foi, se précipitant à l'envi dans toute sorte d'excès.... » Tels sont les hommes du siècle, et sur-tout en Orient; telle

» est la monstruosité de leurs vices, que, si un écrivain en-
» treprenait d'en faire le tableau, il succomberait sous le
» poids d'un pareil sujet, et qu'il paraîtrait composer plutôt
» une satire qu'une histoire. » On verra que Jacques de Vitri se montre encore plus sévère que Guillaume de Tyr, dans la peinture des mœurs des chrétiens.

Lorsque Saladin s'occupait de réduire les villes de Syrie, les Francs de Jérusalem firent plusieurs incursions sur le territoire de Damas; ils revinrent chargés de butin : mais ces sortes d'expéditions, en exaspérant l'esprit des musulmans, leur faisaient sentir davantage la nécessité d'avoir un souverain qui pût les défendre. D'ailleurs les Francs ne s'entendaient presque jamais entre eux, ni pour l'attaque, ni pour la défense. Après l'arrivée de Philippe comte de Flandre, depuis long-temps attendu en Syrie, l'empereur de Constantinople demanda par des ambassadeurs que les traités faits entre lui et Amauri fussent renouvelés et exécutés, et que les puissances chrétiennes réunissent leurs forces contre Saladin.

Le comte de Flandre, que Guillaume de Tyr nous représente comme un esprit bizarre, inconstant et plein de malice, fit échouer ce projet par son refus d'aller en Égypte. Les ambassadeurs grecs s'en retournèrent chez eux; le comte de Tripoli alla avec le comte de Flandre assiéger le château d'Harenc, situé à six lieues d'Antioche, dans le territoire de l'ancienne Chalcis. Ils commencèrent ce siége sans motif, ils l'abandonnèrent de même. Pendant ce temps, Saladin vint d'Égypte en Palestine et ravagea le territoire d'Ascalon. Baudouin lui livra un combat et dispersa son armée, aidé par la protection du ciel; Guillaume de Tyr nous peint la fuite de Saladin et de ses guerriers à travers le désert, où ils eurent toute sorte de maux à souffrir. L'occasion était belle, selon Guillaume de Tyr, pour marcher contre l'Égypte; car de la conquête de ce pays dépendait alors l'existence du royaume de Jérusalem : le roi, au contraire, s'arrêta à construire une forteresse sur le Jourdain, et la donna aux Templiers; puis il alla aux environs de Panéas, où il tomba imprudemment dans les embûches des ennemis; il y éprouva une perte énorme; le connétable Honfroy y fut blessé. Transporté dans une forteresse qu'il faisait alors construire, il y mourut au mois d'avril de l'année 1178. Saladin, à qui l'on avait donné le temps de se remettre de l'échec qu'il avait éprouvé, et de réunir de nouvelles forces, entra dans le territoire de Sidon. Ses troupes furent d'abord défaites en plaine : mais, le grand-

maître et le comte de Tripoli étant montés sur une colline qui se présenta à eux, et l'infanterie, qui croyait n'avoir plus rien à craindre des ennemis, s'étant mise à dépouiller les vaincus restés sur le champ de bataille, Saladin, ralliant les fuyards et rendant le courage à ses troupes, tombe tout-à-coup sur les chrétiens, qui résistèrent quelque temps et furent enfin forcés de fuir. Ils auraient pu échapper aux coups de leurs ennemis; mais ils se portèrent au milieu des rochers et de sentiers difficiles où ils éprouvèrent une perte considérable. Le comte de Tripoli se réfugia à Tyr; le grand-maître du Temple, Odon de Saint-Amand, qui, selon l'historien, était un méchant homme, fut fait prisonnier et mourut dans sa captivité. Du Temple, Saladin alla assiéger la forteresse que le roi avait fait construire en dernier lieu: il s'en rendit maître et la rasa.

En terminant son vingt-unième livre, Guillaume de Tyr exprime sa surprise et sa douleur, et, comme s'il craignait que les défaites des disciples du Christ ne pussent ébranler la foi de ses lecteurs, il s'efforce de justifier la Providence, et répète plusieurs fois que *Dieu est juste,* que *sa volonté est immuable,* et que *ses jugemens sont droits.*

Dans le premier chapitre du vingt-deuxième livre, l'historien rapporte que Baudouin fit épouser sa sœur Sibylle, veuve du marquis de Montferrat, à Gui de Lusignan, gentilhomme poitevin. Le roi contracta en même temps une trève avec Saladin; ce dernier n'en vint pas moins ravager le territoire de Tripoli, et, après avoir dévasté tout le pays, il conclut avec le comte Raymond une trève qui ne fut pas plus respectée; Saladin ordonna à une flotte égyptienne de se diriger vers Tortose, et, ayant fait avancer ses troupes, ravagea la côte, puis retourna à Damas.

Guillaume de Tyr était alors à Constantinople; il parle des alliances que l'empereur Manuel contracta pendant ce temps avec le roi de France et le marquis de Monferrat, en mariant son fils Alexis à la fille de l'un et sa fille au fils de l'autre.

Peu de temps après le retour de Guillaume de Tyr, le fils de Honfroy de Toron, parvenu à l'âge nubile, épousa la seconde sœur du roi Baudouin, nommée Isabelle, qui, selon un chroniqueur anglais, n'avait que huit ans. A peu près dans le même temps, les Maronites se réunirent à la foi catholique. La principauté d'Antioche était alors troublée par le mariage adultère du prince Boémond, qui avait renvoyé sa femme, princesse grecque, pour épouser une con-

cubine, nommée Sibylle. Le prince d'Antioche fit la guerre au patriarche et au clergé, qui avaient jeté un interdit sur cette principauté; il assiégea même le patriarche dans une église. Les autres princes chrétiens de la Palestine furent indignés d'une telle conduite; mais quel moyen y avait-il à prendre pour la réprimer? Forcerait-on Boémond les armes à la main? mais il était à craindre qu'il n'appelât les infidèles. Tenterait-on de le faire revenir par de salutaires exhortations? mais adresser des exhortations à ce prince, c'était conter des fables à un âne sourd et jeter des paroles au vent, *surdo asino narrare fabulam et verba ventis dare*. Les princes chrétiens, qui craignaient que le bruit de leurs dissensions armées ne détournât les monarques d'Occident de leur porter des secours, résolurent cependant d'employer ce dernier moyen: après plusieurs négociations, Boémond consentit à rendre ce qu'il avait pris aux églises; mais il ne voulut point se séparer de Sibylle, qu'on soupçonnait, dit Guillaume, d'avoir employé, pour le séduire, l'art des enchantemens.

Bientôt éclatèrent de nouvelles discordes dans le royaume de Jérusalem. Comme le comte de Tripoli se préparait à se rendre dans la principauté de Tibériade, le roi, dont la défiance et la jalousie furent excitées par des hommes pervers, lui fit défendre d'entrer dans le royaume de Jérusalem; il résulta de cette défense un mécontentement réciproque qu'on eut beaucoup de peine à calmer. Saladin, profitant de toutes ces discordes, prit une forteresse sur les bords du Jourdain; ceux qui la défendaient furent accusés de l'avoir livrée, exemple de lâcheté et de trahison qu'on n'avait point encore vu parmi les guerriers chrétiens. Saladin, après s'être retiré à Damas, revint vers le Jourdain, et livra près de Hobolet, dans la province de Galilée, une bataille où la victoire resta indécise; il dirigea ensuite ses forces de terre et de mer contre Béryte, dont il abandonna le siége à l'approche du roi de Jérusalem. Le sultan, en quittant le territoire de Béryte, renonça tout-à-coup à ses entreprises sur la Palestine, pour aller, au-delà de l'Euphrate, conquérir les villes et les provinces de la Mésopotamie et du Diarbek, impatientes de secouer la domination du prince de Mossoul. Tandis que Saladin portait ainsi ses forces hors des limites de la Syrie, les chrétiens renouvelèrent leurs expéditions sur le territoire de Damas, et n'en recueillirent d'autre avantage que d'avoir ruiné quelques villages et dévasté quelques campagnes dans le voisinage de Bosra. Redoutant le retour pro-

chain de leur formidable ennemi, tous les grands se rassemblèrent à Jérusalem et résolurent d'imposer une taxe générale pour lever et équiper une armée.

Guillaume de Tyr a rapporté l'acte qui constate cette résolution. Nous croyons devoir traduire cette pièce importante et qui peut donner une idée du mode de répartition de l'impôt dans les colonies chrétiennes d'Orient :

« Voici la manière de lever la taxe qui, du consentement » de tous les princes, tant ecclésiastiques que laïcs, et du » peuple de Jérusalem, a été imposée pour pourvoir aux pres- » sans besoins du royaume. Il est ordonné que dans chaque » ville de ce royaume on choisira quatre hommes prudens et » dignes de foi, qui prêteront serment de payer eux-mêmes » et de faire payer par les autres, sur ce qu'ils possèdent ou » sur ce qui peut leur être dû, un byzantin par cent; il en » sera perçu deux sur chaque cent byzantins de revenu fon- » cier. Les quatre collecteurs emploieront tous les moyens » que la bonne foi leur suggérera pour distinguer ce qui est » nécessaire à la subsistance du citoyen et de l'habitant ; » ils les inviteront à contribuer, autant qu'il leur est possible, » à l'impôt ordonné. Lorsque celui à qui une somme a été » imposée prétendra ne pouvoir l'acquitter, il évaluera, » d'après sa propre conscience, ce que vaut son mobilier; » puis, après avoir prêté serment, il déclarera ce qu'il peut » payer, et ce sera cette somme seulement qu'il devra ac- » quitter. Les quatre collecteurs devront garder le secret sur » les déclarations que feront les citoyens, relativement à leurs » dettes actives et passives, soit que ces dettes soient consi- » dérables, soient qu'elles soient peu nombreuses et que les » citoyens soient pauvres ou riches. Le cens devra être levé » indistinctement sur toute personne possédant cent byzan- » tins, à quelque nation, religion ou langue qu'elle appar- » tienne. Si les collecteurs s'aperçoivent que quelqu'un ne » possède pas cent byzantins, ils percevront sur lui un » *fouage*, c'est-à-dire, un byzantin par feu : s'il ne le peut » donner en entier, ils en prendront la moitié, et, s'il ne peut » donner la moitié, ce qu'ils verront convenable de percevoir ; » cette dernière disposition est aussi applicable à toute per- » sonne indistinctement. Il est ordonné que les églises, les » monastères, les barons et les vavasseurs qui ont cent byzan- » tins de revenu, en paieront deux comme les autres ci- » toyens; les soldats n'en devront qu'un.

» Quiconque aura une propriété rurale déclarera avec » bonne foi le nombre de feux qu'il y possède, et paiera un

» byzantin par feu, de telle manière que s'il y a cent feux, » le propriétaire rural paiera cent byzantins ; il fera ensuite » la répartition proportionnelle entre les paysans, afin que » chacun y participe selon ses facultés et que le pauvre ne » soit pas plus chargé que le riche : ce cens sera levé dans » toutes les villes situées en deçà de Caïphas, jusqu'à Jéru- » salem. Les citoyens préposés à sa répartition feront ensuite » parvenir l'argent, en nombre et en poids, dans des sacs » scellés, aux collecteurs de Jérusalem : ceux-ci déposeront les » sacs scellés en présence du patriarche ou d'un délégué, du » prieur du Saint-Sépulcre et du châtelain de la ville, dans un » coffre à trois serrures, placé dans le trésor de l'église de la » Sainte-Croix; une des clefs sera remise au patriarche, l'autre » au prieur du Saint-Sépulcre, la troisième au châtelain et aux » quatre citoyens préposés pour recueillir l'impôt. Les collec- » teurs des villes situées depuis Caïphas jusqu'à Béryte feront » parvenir l'argent perçu, de la manière déjà indiquée, à la » cité d'Acre; et il sera déposé, avec les mêmes précautions, » dans un coffre à trois clefs, dont l'archevêque de Tyr aura » la première, Josselin, sénéchal du roi, la deuxième, et la » troisième sera remise aux quatre citoyens préposés par la » cité d'Acre à la perception de l'impôt. Cet argent ne pourra » être appliqué aux affaires journalières du royaume, mais seu- » lement à la défense de la Terre-sainte; et tant que cet argent » durera, les exactions levées sous le nom de *taille* sur les » églises et les cités cesseront. La présente levée de deniers » n'aura lieu que pour cette fois, et ne pourra pas être consi- » dérée comme un usage. »

En mettant en regard cette pièce importante avec le chapitre des assises de Jérusalem sur le service militaire dû par les baronies dépendantes de ce royaume, que nous avons donné dans les pièces justificatives du tome II de notre Histoire, on pourrait se faire une juste idée des ressources extraordinaires que pouvait employer Jérusalem dans ses plus pressantes nécessités.

On apprit bientôt l'approche de Saladin, qui, en revenant de la Mésopotamie, avait ajouté la ville d'Alep à ses vastes conquêtes; l'armée chrétienne se réunit à Séforieh, ne sachant sur quel point l'orage allait tomber. Pour comble de malheur, la maladie de Baudouin faisait des progrès; il fut obligé de nommer un lieutenant général du royaume, et son choix tomba sur Gui de Lusignan. On avait peu de confiance dans la capacité de ce dernier prince, et son élévation fit pressentir des malheurs pour le royaume. Guillaume

de Tyr paraît avoir cette pensée, mais il l'exprime avec une grande circonspection. A mesure que les temps deviennent plus difficiles, les jugemens de cet historien sont plus timides, et ces paroles reviennent souvent sous sa plume: *Je ne fais que répéter ici ce que j'ai entendu dire à plusieurs.*

Saladin vint camper avec son armée dans le voisinage de Scythopolis. Près de là se réunit l'armée chrétienne, la plus belle et la plus nombreuse qu'on eût vue depuis long-temps en Palestine, et qui aurait vaincu les musulmans, dit Guillaume, *si les péchés des chrétiens eussent permis que Dieu favorisât leurs armes.* L'historien de la guerre sainte a quelque peine à s'expliquer l'inaction de l'armée chrétienne en présence d'un ennemi qu'elle aurait pu vaincre facilement; il rapporte l'opinion de ceux qui attribuaient cette inaction à la jalousie de la plupart des chefs, lesquels aimaient mieux ne pas combattre que de vaincre sous les ordres de Gui de Lusignan. L'opinion générale reprocha à ce dernier d'avoir laissé échapper l'occasion d'abattre la puissance des musulmans. Tandis que Saladin faisait le siège de Montréal, *Petra deserti*, Baudouin fit couronner son neveu Baudouin V, âgé de cinq ans, et retira des mains de Gui de Lusignan le gouvernement du royaume. Un roi enfant remplaçait ainsi un roi infirme: tout le monde désirait que le comte de Tripoli fût appelé à gouverner l'état, et surtout à commander l'armée. Saladin poursuivait le siège de Montréal, et se préparait à profiter des discordes et de la décadence des Francs.

C'est ainsi que Guillaume de Tyr termine son vingt-deuxième livre. Il déplore avec amertume les malheurs des colonies chrétiennes, et parle de la répugnance qu'il éprouve à poursuivre une histoire, d'abord remplie de tant de hauts faits, de tant d'actions glorieuses, et qui ne doit plus offrir que le tableau de la misère, de la faiblesse et de la corruption des chrétiens. L'historien commence néanmoins le vingt-troisième livre, mais il s'arrête au premier chapitre; et, après nous avoir dit que le comte de Tripoli fut chargé de l'administration du royaume, il suspend tout-à-coup son récit, et laisse à d'autres le soin de raconter les malheurs qui suivirent.

L'histoire de Guillaume de Tyr a été publiée pour la première fois à Bâle, en 1549, *in*-8°. Philippe Poissenot la réimprima en la même ville en 1564, et y ajouta une épître dédicatoire, la vie de l'auteur, et la continuation de cette histoire donnée par Jean Hérold. Bongars s'est contenté de faire entrer dans sa collection l'histoire de Guillaume de Tyr, sans y joindre la continua-

tion donnée par Hérold, ni l'épître dédicatoire de Poissenot.

Quoiqu'Hérold soit peu estimé des savans, et qu'il ne puisse servir de guide à ceux qui voudront étudier l'histoire des croisades, nous le ferons néanmoins connaître en quelques mots.

Jean-Basile Hérold naquit en 1511 à Hoechstadt, dans la Souabe. C'était un écrivain laborieux et fécond. Il fut curé d'un village voisin de Bâle. Les magistrats de cette ville lui donnèrent le droit de bourgeoisie, en récompense de ses travaux. On ignore le temps où il mourut; mais il vivait encore en 1581.

Cet historien, qui s'annonce pour être très-instruit des événemens dont il avait entrepris le récit, puisqu'en tête de son ouvrage il cite plus de cent auteurs d'après lesquels il dit avoir écrit, se montre au contraire fort ignorant dans beaucoup d'endroits. Il adopte sans critique ou sans discernement tous les bruits populaires, tous les préjugés historiques qui étaient encore établis dans son temps, ou, s'il ne les adopte pas entièrement, il ne prend pas la peine de les détruire ou de les combattre. Dès le commencement de son ouvrage, il fait apercevoir son ignorance en appelant sultan d'Egypte Schaver, qui n'en était que ministre, et en donnant à Saladin le titre de calife, qu'il n'eut jamais. Hérold, dans un de ses chapitres, fait prendre Antioche par Saladin avant le siège d'Acre; et, vingt pages plus loin, il ne craint pas de dire qu'en racontant ce fait plus haut, il savait bien qu'il n'était pas vrai. Il rapporte avec la même indifférence pour la vérité historique, la fable de l'hostie donnée par saint Louis au sultan d'Égypte, comme une garantie du traité conclu avec le prince musulman. Hérold se livre trop souvent à des digressions qui interrompent l'ordre de son récit. Lorsqu'il nous a rapporté la prise de Jérusalem par Saladin, il s'arrête pendant trois ou quatre chapitres à nous faire l'histoire de cette ville, depuis sa fondation jusqu'à l'époque où elle retomba au pouvoir des musulmans. Il y revient encore en parlant du siège de Tyr, que Saladin fut forcé d'abandonner. Après avoir raconté le siège d'Acre et la prise de cette ville par les rois Philippe et Richard, Hérold dit que la cupidité des Francs les porta à ouvrir le ventre des musulmans pour y trouver l'or qu'ils cherchaient. Il assure qu'il y en eut qui firent brûler les cadavres des Sarrasins, et les réduisirent en cendre pour en tirer l'objet de leur cupidité; que d'autres se servirent de la peau de ces barbares pour en faire des chaussures et des cordes d'arc. Nous ne trouvons ces faits dans aucune autre chronique.

La continuation d'Hérold commence à l'élévation de Saladin au vizirat, et finit à l'année 1512. Elle est divisée en six livres. Elle fut imprimée à Basle en 1560. On l'a mise après coup à la suite de l'édition de Guillaume de Tyr, imprimée dans cette même ville en 1563.

Le second continuateur de Guillaume de Tyr est plus estimé. Nous en parlerons dans les extraits de l'*Amplissime Collection* de Martène. Nous nous bornerons à citer ici le passage dans lequel ce continuateur rapporte la mort de notre historien. Lorsqu'Héraclius fut nommé patriarche de Jérusalem, Guillaume de Tyr ne voulut pas le reconnaître, et alla auprès du pape, qui le reçut bien. *Quand le patriarche Eracle,* ajoute le continuateur, *sot que l'archevesque de Sur fu allé à Rome pour ly grever, bien sout que si vivoit longuement, qu'il seroit déposé; por ce, dit à un sien fisicien qu'il allast après, et qu'il l'empoisonnast; et cil si fit, si fu mort. Après alla le patriarche à Rome, et fit ce qu'il vout, et s'en retourna en Jérusalem.* Ce récit singulier ne se trouve confirmé par aucun autre historien ni aucune autre pièce historique. On s'étonne d'abord de la manière dont Héraclius fit mourir Guillaume; mais on s'étonne encore davantage de la manière dont le continuateur le rapporte : le crime le plus horrible est raconté comme l'action la plus ordinaire, et la mort d'un historien ne peut assez intéresser celui même qui continue son histoire, pour qu'il exprime le moindre regret, et qu'il joigne à son récit quelques détails qui auraient pu le rendre vraisemblable. Aussi avons-nous refusé d'y ajouter foi, pour l'honneur de celui qui le raconte, et pour l'honneur de l'humanité.

Outre l'Histoire de la guerre sainte, Guillaume de Tyr a encore composé l'Histoire des princes d'Orient, depuis l'an 614, temps où Mahomet répandit ses erreurs, jusqu'en 1184. Cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que le Recueil des actes du concile de Latran, qu'il avait été chargé de dresser en 1179.

L'Histoire de Guillaume de Tyr a été plusieurs fois traduite en français. On ne lit plus que la traduction de Gabriel du Préau, qui a paru en 1567, sous le titre d'*Histoire de la guerre dite la Franciade.* Cette traduction, à laquelle du Préau a ajouté quelques chapitres tirés d'Hérold, n'est pas sans intérêt, et plait au lecteur par la naïveté même de son langage. Ce titre de *Franciade* qu'a donné du Préau à sa traduction, est remarquable, en ce qu'il annonce que de son temps l'histoire des guerres saintes était regardée comme une histoire toute française. Il existe une traduc-

tion antérieure à celle de du Préau de près de deux siècles, laquelle n'a jamais été imprimée. On en trouve plusieurs exemplaires à la Bibliothèque du Roi.

Histoire de Jérusalem, par Jacques de Vitri, évêque d'Acre (1).

Il n'est pas un seul historien des croisades, qui, en racontant ces grands événemens, n'offre un intérêt particulier. Quoique dans ces temps pieux, ces événemens n'eussent produit sur tous les cœurs et sur toutes les imaginations qu'une sensation uniforme, cependant chaque historien, dans le récit qu'il en a fait, a écrit d'après ses impressions, la nature de son esprit, et le genre particulier de ses connaissances.

Jacques de Vitri, dont nous allons analyser l'ouvrage, se distingue, sous plusieurs rapports, de tous les chroniqueurs que nous avons déjà fait connaître. Cet intéressant historien naquit vers la fin du douzième siècle; il fut d'abord curé d'Argenteuil, près de Paris, et devint ensuite chanoine régulier d'Oignies, dans l'évêché de Liège. Il fut envoyé pour prêcher la croisade contre les Albigeois, et sa réputation s'étant étendue au loin, les chanoines d'Acre ou de Ptolémaïs le demandèrent pour évêque. Par la suite, il quitta cet évêché, et devint évêque de Tusculum avec le titre de cardinal. Dans une préface qu'il place en tête de son livre, Jacques de Vitri s'étonne et s'afflige que ses contemporains négligent de raconter et de mettre en écrit les œuvres admirables de Jésus-Christ, tant celles qu'il a daigné faire par lui-même, que celles qu'il a faites par le ministère de ses élus. « De nos jours, ajoute-t-il, le Seigneur a fait des » choses dignes d'être célébrées, et dignes de rester éter- » nellement dans la mémoire des hommes, en Espagne » contre les Maures, en Provence contre les hérétiques, en » Grèce, contre les schismatiques, en Syrie, en Égypte, » contre les fils d'Agers, dans tout l'Orient, contre les » Perses, les Assyriens, les Chaldéens et les Turcs. » Jacques de Vitri ne veut point, comme les autres, laisser dans l'oubli les mémorables triomphes du Roi éternel; il craint d'être accusé d'ingratitude, et semblable à la pauvre veuve, il veut offrir l'humble tribut de sa reconnaissance au Seigneur.

(1) Jacobi de Vitriaco, Acconensis episcopi, Historia hierosolymitana.

Lorsque l'on construisit ce tabernacle, les uns offrirent de l'or, d'autres de l'argent, d'autres de l'airain, quelques-uns de la laine couleur d'hyacinthe, de l'écarlate teinte deux fois, des poils de chèvres, des peaux de moutons; ainsi notre historien se propose de travailler pour la gloire de Dieu, selon ses facultés, consultant moins ses forces que son zèle, et se confiant dans la bonté du Sauveur.

C'est ainsi que Jacques de Vitri explique les motifs qui l'ont déterminé à prendre la plume. Son livre est en général écrit avec pureté, quelquefois même avec élégance. Toutefois on peut lui reprocher souvent de manquer de clarté, d'abord parce qu'il n'a pas soin de mettre de l'ordre dans ses récits ou dans ses tableaux, ensuite, parce qu'il emploie trop fréquemment les expressions et les passages de l'écriture, ce qui donne à son style quelque chose d'embarrassé et de pénible à suivre. Jacques de Vitri n'a pas manqué d'enrichir son ouvrage du fruit de ses travaux sur l'histoire naturelle. La nature, ses productions, ses phénomènes, les mœurs et l'origine des peuples, la description de plusieurs contrées de l'Orient, occupent surtout son attention. L'histoire proprement dite ne tient dans son livre qu'une place secondaire; elle sert comme d'épisode à une espèce de tableau statistique de la Terre-Sainte et des pays voisins. C'est ainsi qu'on peut considérer cet ouvrage; on croit même que l'auteur ne l'a écrit que par ordre du pape et pour faire connaître au saint-père l'état des colonies chrétiennes et des provinces orientales. Nous n'avons pas besoin de remarquer ici que l'histoire de Jacques de Vitri ne mérite pas sous ce rapport toute la confiance du lecteur; mais tel qu'il est, cet ouvrage est très-précieux, en ce qu'il montre l'état des sciences naturelles dans le siècle où il a été écrit; on y trouve d'ailleurs beaucoup de notions exactes sur la géographie, sur les usages, les croyances et les institutions des peuples.

« Dans le premier livre de mon histoire, dit l'évêque d'Acre, » j'ai retracé sommairement l'histoire de Jérusalem; j'ai rapporté en détail les œuvres de la miséricorde divine dans les » pays d'Orient; j'ai décrit les races des habitans, les villes et » les autres lieux dont il est fait mention fréquemment dans » les écritures; dans le second livre, parcourant rapidement » l'histoire des modernes Orientaux, j'ai passé de là aux choses » que le Seigneur a opérées de nos jours dans les régions de » l'Occident; dans le troisième, retournant d'Occident en » Orient, j'ai commencé à traiter des choses que j'ai vues de » mes propres yeux, et que le Seigneur a daigné faire, après le » concile de Latran, dans son peuple et dans l'armée des

» chrétiens jusqu'à la prise de Damiette. » Telle est l'analyse succincte que l'auteur nous donne lui-même de son ouvrage : si l'on en juge par les promesses qu'il nous fait, et que son ouvrage ne réalise pas complètement, on doit croire qu'il n'a pas rempli toute la tâche qu'il s'était imposée, ou qu'une partie de son travail n'est point arrivée jusqu'à nous. Nous parlerons à la fin de notre extrait du troisième livre de cette histoire, qui a été plusieurs fois imprimée sous le nom de Jacques de Vitri, et qui nous a paru être l'ouvrage d'Olivier Scolastique.

Dans le commencement de son premier livre, l'évêque d'Acre, après avoir fait un tableau rapide de la Terre-Sainte, arrive à la conquête de Jérusalem par Omar, *disciple du perfide et très-méchant Mahomet, et son troisième successeur comme roi*. Il donne sur le prophète de la Mecque, sur sa doctrine et les progrès de sa secte, des notions qui paraissent généralement exactes, et que les recherches des Orientalistes n'ont point démenties. En racontant les funestes progrès de l'islamisme, la piété de Jacques de Vitri s'étonne que la justice divine se soit tû si long-temps, tandis que l'impie dévastait ainsi la vigne du Seigneur. L'auteur fait remarquer que de son temps tout les Payens et Idolâtres de l'Orient n'avaient pas adopté la loi de Mahomet. Quelques-uns des peuples orientaux persévéraient dans le culte de leurs idoles; d'autres, n'ayant ni loi, ni civilisation, prenaient pour dieu les arbres, les animaux, la la première chose que le hasard leur faisait rencontrer le matin, la servaient et l'adoraient toute la journée. Quelques-uns d'entre eux, confessant qu'ils ne connaissaient point le Dieu véritable, jetaient en l'air de la chair, du pain, ou tout autre objet du même genre, en l'honneur de celui qui est Dieu et qu'ils ignoraient. Ici l'auteur fait la description de plusieurs peuples d'Orient tels que les Turcomans, les Arabes Bédouins et les *Assassins*. Le portrait qu'il nous fait des Bédouins nous paraît digne d'être cité.

« Ils tirent principalement leur origine, dit-il, de ces » Arabes dont on prétend que Mahomet descendait : ils ont » pour principe, que, ne pouvant prévenir ni retarder le » jour que Dieu a marqué pour leur mort, ils ne doivent » jamais aller au combat couverts d'armes défensives: aussi » ne vont-ils qu'avec des chemises et la tête enveloppée d'un » voile comme les femmes. Ils ne se servent que de lances et » d'épées; ils dédaignent l'arc et les flèches dont les autres » Sarrasins font usage : quoiqu'ils prennent aisément la fuite, » ils regardent comme des lâches et des hommes timides les

» Sarrasins qui lancent de loin des traits et des javelots. » Ces barbares manquent de foi non-seulement envers les » chrétiens, mais envers les musulmans; ils sont menteurs, » inconstans, avides, dissimulés dans leur conduite, et s'at- » tachent volontiers au parti du plus fort. Ils portent avec » leurs voiles des bonnets rouges; dans leurs tentes, ils » couchent sur des peaux d'animaux; ils se revêtent de » peaux de mouton et de chèvre. N'ayant aucune demeure » fixe, ils marchent par tribus, habitent çà et là dans les » plaines, cherchent les verts pâturages, vivant de lait, et » traînant avec eux de nombreux troupeaux; entièrement » oisifs, ils abandonnent à leurs femmes le soin de leurs » chevaux, de leurs bœufs et de leurs brebis. »

En comparant les relations des voyagenrs modernes, on voit que les Bédouins n'ont pas beaucoup changé leur manière de vivre depuis Jacques de Vitri. Cet auteur ajoute qu'il y a aux environs du mont Liban une peuplade qui suit en grande partie la loi de Mahomet, mais qui prétend avoir une autre loi occulte qu'il n'est permis de révéler à personne qu'aux enfans quand ils sont adultes. Les femmes et les filles, élevées dans la religion de leurs maris et de leurs parens, croient, disent-elles, à cette loi occulte qu'elles ignorent. S'il arrivait par hasard qu'un fils, par légèreté, révélât cette loi à sa mère, le mari tuerait l'un et l'autre, sans rémission. Cette peuplade, contre la coutume des infidèles, boit du vin, mange de la chair de porc; elle est regardée par tous les autres musulmans comme hérétique. Ceux qui ont fréquenté cette peuplade, rapportent, selon Jacques de Vitri, que les hommes se livrent en secret à des actes abominables et contre nature, et que c'est là leur loi occulte qu'ils craignent de laisser connaître à leurs femmes, de peur qu'elles ne les abandonnent ou ne les méprisent.

Après avoir décrit les mœurs des Bédouins, Jacques de Vitri décrit ainsi les *Assassins*, ou sujets du Vieux de la Montagne :

« Dans les provinces situées en avant de la Phénicie et sur » les confins de Tortose, dans un lieu entouré de montagnes » et de rochers inaccessibles, habite le peuple des Assassins; » dix villes fortifiées, et que fortifie encore leur position » naturelle, servent d'asile à cette peuplade; les campagnes » qui les environnent sont agréables, et produisent en abon- » dance des fruits de toute espèce. On dit que le nombre » des *Assassins* est de plus de quarante mille; ils élisent un » chef, qui tient sa dignité du choix de ses compagnons, » et non par suite de droits héréditaires; ils l'appellent

» *Vieux*, non tant à cause de son âge, que pour sa pru- » dence et sa dignité.... Ils sont si aveuglément soumis à ce » chef, qu'ils exécutent, sans être arrêtés par aucune diffi- » culté, tout ce qu'il leur ordonne. Leurs enfans sont » élevés au milieu des délices par le Vieux de la Montagne : » on les instruit dans les différens idiomes ; puis leur chef » les envoie, armés d'un poignard, assassiner les princes » chrétiens ou musulmans que sa haine, son caprice ou » sa cupidité lui désignent. » Jacques de Vitri, après avoir parlé des promesses que faisait le Vieux de la Montagne à ces jeunes adeptes pour les exciter à se dévouer, et de l'espèce d'apothéose décernée à ceux qui périssaient victimes de leur dévouement, dit que, pour mieux cacher leurs desseins, souvent ceux-ci se déguisaient en moines ou en ecclésiastiques, et s'introduisaient ainsi à la cour des princes chrétiens. (Voyez au sujet de cette peuplade la lettre fort curieuse de M. Jourdain, dans les pièces justificatives du second volume de notre histoire; on peut voir aussi ce que disent à ce sujet les auteurs arabes.)

Jacques de Vitri, passant ensuite à l'histoire des croisades, peint la triste situation où l'Eglise d'Orient était réduite sous la domination des Sarrasins. Il parle du voyage de Pierre l'Ermite, de son retour en Europe et de ses prédications. Il raconte ensuite fort brièvement le départ des croisés, le siège et la prise d'Antioche, la victoire des chrétiens sur Kerbogath, le siège et la prise de Jérusalem. Il nomme quelques-uns des croisés qui revinrent en Europe, et dit comment ceux qui restèrent en Judée étendirent leurs conquêtes. Il décrit avec élégance, mais avec quelque confusion, les sièges des différentes villes de la Palestine, de la Phénicie et de l'Egypte qui eurent lieu sous le règne des premiers rois latins de Jérusalem. « Il serait trop long, ajoute l'auteur, et au- » dessus de ma capacité, de raconter en détail la puissance » et la splendeur, l'héroïsme que déployèrent ces princes » chrétiens. L'Eglise entière des saints redira jusqu'à la fin » des siècles leurs combats et leurs triomphes. » Jacques de Vitri fait ensuite la description des quatre grandes principautés qui formaient les colonies chrétiennes en Orient. La première était le comté d'Edesse, commençant à une forêt nommée *Marith*, et se prolongeant vers l'Orient au-delà de l'Euphrate; la seconde, la principauté d'Antioche, s'étendant d'un côté jusqu'à Tarse, de l'autre, jusqu'aux châteaux de Margat et de Méraclée, situés sur les bords de la mer; la troisième, celle de Tripoli, qui s'étend le long de la mer, depuis le château de Margat, jusqu'au ruisseau

qui coule entre Biblos et Bérite ; la quatrième est le royaume de Jérusalem, qui commence aux frontières du comté de Tripoli et finit au désert qui fait face à l'Egypte, au-delà du château de Daroum.

« Pour que le pays fût mieux défendu et mieux gardé, » les successeurs de Godefroi en retinrent la meilleure et la » plus belle partie, savoir : Jérusalem, Naplouse, Acre et » Tyr, avec quelques villes et villages. Les barons qui ju- » rèrent fidélité au roi de Jérusalem, et qui s'engagèrent à » le servir avec un certain nombre de soldats, furent le » comte de Tripoli, le seigneur de Béryte, celui de Sidon, » celui de Caïphas ou Porphyrie, celui de Césarée, le prince » de Galilée, qui était aussi seigneur de Tibériade, le comte » de Joppé et d'Ascalon, le seigneur de Montréal et de tous » les pays au-delà du Jourdain, le seigneur d'Arsur et d'Ibé- » lim, avec quelques autres. » Ceux que l'historien vient de nommer étaient les plus grands par leur prééminence et leur dignité ; car il y avait encore d'autres seigneurs après eux. On peut consulter, sur ce point intéressant, les Assises de Jérusalem, dont nous avons présenté une analyse dans les éclaircissemens de notre second volume.

L'esprit de piété et de dévotion qui régnait alors dans la Terre-Sainte, anime surtout l'imagination de Jacques de Vitri. « Dès ce moment, dit-il, l'Eglise d'Orient commença » à reverdir et à fleurir ; on voyait s'accomplir en elle ce » qui a été écrit dans le cantique des cantiques ; *l'hiver » est déjà passé ; les pluies ont cessé, les fleurs paraissent » sur notre terre, le temps de travailler les arbres est » venu.* Des diverses parties du monde, de toutes les tri- » bus et de toutes les langues, de toutes les nations qui » sont sous le Ciel, des pélerins dévoués à Dieu, des » hommes religieux attirés par le parfum des lieux saints, » accouraient en foule dans la Palestine. Les églises an- » tiques étaient restaurées, on en construisait de nou- » velles; des couvens de religieux réguliers s'élevaient sur » des emplacemens bien choisis, fondés par les libéralités » des princes et par la charité des fidèles ; nulle part les » ministres ne manquaient aux autels ; des hommes saints, » renonçant au siècle, choisissaient à leur gré les lieux les » plus convenables pour leur vie de dévotion ; les uns, à » l'exemple du Seigneur, préféraient ce désert où Jésus, » après son baptême, jeûna pendant quarante jours ; d'au- » tres, en imitation du saint prophète Elie, vivaient soli- » taires sur le mont Carmel, habitant au milieu des rochers » de petites cellules, et véritables abeilles du Seigneur,

» faisant du miel d'une douceur toute spirituelle, *dulcedi-*
» *nem spiritualem mellificantes.* »

Après cette peinture presque poétique, Jacques de Vitri décrit le Jourdain, le lac de Génézareth, le mont Thabor, les villes de Sébaste, de Tibériade, de Bethsan, la Pierre du désert, Nazareth, Hébron, Lydda, Béthléem, et la cité sainte sur laquelle il revient souvent. Il parle du patriarche de Jérusalem et des suffragans, des abbés et des prieurs qui furent établis sous sa juridiction. Le Saint-Sépulcre, le Calvaire, la montagne de Sion, le temple de Salomon, la montagne des Oliviers, la vallée de Josaphat et quelques autres lieux vénérables sont décrits successivement par l'historien. Dans ce tableau des villes et des institutions des colonies chrétiennes, Jacques de Vitri n'oublie point les ordres militaires et religieux établis à Jérusalem, tels que les frères hospitaliers de Saint-Jean, ceux de la milice du Temple, et ceux de l'hôpital de Sainte-Marie appelés les chevaliers teutoniques. Il remonte à leur origine, et en fait en peu de mots l'histoire.

En parlant des peuples d'Occident qui étaient venus se fixer dans la Terre-Sainte, il fait un tableau intéressant et rapide, dont nous donnerons une traduction abrégée.

« La Terre-Sainte, dit-il, florissait comme un paradis de
» volupté. Semblable aux roses, aux lis et aux violettes, elle
» répandait au loin les plus doux parfums. Le Seigneur avait
» versé sur elle ses bénédictions. Les déserts s'étaient chan-
» gés en campagnes grasses et fertiles; les moissons s'éle-
» vaient dans les lieux qu'avaient habités les serpens et les
» dragons. Le Seigneur, qui avait autrefois abandonné
» cette terre, y avait alors, par un effet de sa grande misé-
» ricorde, rassemblé ses enfans. Les hommes de toute
» espèce et de toutes les nations qui étaient venus s'y fixer
» par l'inspiration de Dieu, en doublaient la population. On
» y arriva en foule des contrées d'au-delà de la mer, sur-
» tout de Gênes, de Venise et de Pise. Mais la plus grande
» force de ce royaume lui vint de la France et de l'Alle-
» magne, dont les peuples sont si belliqueux; les premiers
» (les Italiens), plus courageux sur mer; les seconds (les
» Français et les Allemands), plus puissans sur terre : les
» uns plus propres et plus exercés aux combats maritimes :
» les autres plus adroits à manier les chevaux, l'épée et la
» lance : les uns plus formidables par leurs galères; les
» autres supérieurs par leur cavalerie. Ceux d'Italie sont plus
» graves, plus prudens et plus réservés. Ils sont sobres dans
» leurs repas, ornés et polis dans leurs discours, circons-

» pects dans leurs résolutions, prompts à les exécuter; pleins » de prévoyance, se soumettant difficilement aux autres, » défendant leur liberté avant tout, s'imposant à eux-mêmes » des lois, et les confiant pour l'exécution à des chefs qu'ils » se sont choisis. Ce peuple est très-nécessaire à la Terre-» Sainte, non-seulement pour les combats, mais encore » pour le commerce et le transport des pélerins et des pro-» visions. Comme les Italiens ont de la sobriété, ils vivent » plus long-temps en Orient que les autres nations de l'Oc-» cident. Les Allemands, les Français, les Bretons et les » Anglais, et autres d'au-delà des monts, sont moins dissi-» mulés, moins circonspects, mais plus impétueux; moins » sobres dans leurs repas, plus prodigues dans leurs dé-» penses; moins discrets, moins prévoyans, plus dévots à » l'église, plus charitables, plus courageux dans les com-» bats : aussi sont-ils considérés comme plus utiles à la » défense de la Terre-Sainte (principalement les Bretons) » et plus formidables aux Sarrasins; cependant l'intempé-» rance et la légèreté de quelques-uns d'entre eux les ont » fait appeler *fils d'Hémaudius* (1) par les Poulains. »

Ici Jacques de Vitri recherche l'origine du mot *poulain*, et indique quels hommes portaient ce nom. « Les Poulains, » dit-il, sont ceux qui naquirent dans la Terre-Sainte après » la conquête, soit parce qu'on les regarde comme des » hommes nouveaux et comme des poussins (*pulli*), eu » égard aux Syriens, soit parce qu'ils ont eu en général » pour mères des femmes de la Pouille; car, l'armée des » croisés ayant à sa suite un petit nombre de femmes, en » fit venir de la Pouille comme plus voisine de la Syrie, » afin de les marier à ceux des chrétiens qui restaient. Il y » a encore dans la Terre-Sainte plusieurs autres nations de » mœurs et de religions différentes, telles que des Syriens, » et des Grecs, des Jacobites, des Maronites, des Nesto-» riens, des Arméniens et des Géorgiens; ils y sont très-» utiles pour les affaires, pour l'agriculture et les autres arts; » ils sèment les champs, ils plantent les vignes et forment » la principale population du pays. » L'historien rappelle ensuite les différentes sectes religieuses répandues alors en Orient; il explique avec beaucoup de savoir la nature de leurs superstitions, de leurs hérésies, et ce qu'il dit sur ce sujet n'est pas la partie la moins curieuse et la moins ins-

(1) Cette dénomination signifiait *léger d'esprit*, et, dans son sens le plus étendu, *fou*, *insensé*.

tructive de son livre. Nous avons vu comment Jacques de Vitri a décrit les mœurs simples et pieuses des habitans de la Terre-Sainte après la conquête. Mais bientôt, si on en croit le témoignage de l'auteur, le démon, suivi des sept péchés capitaux, s'introduisit dans ce nouvel Eden; cette terre de prédilection ne renfermait plus qu'une race corrompue et dégénérée. « Aussi l'enfer, ajoute l'austère prélat, » prépara-t-il dès-lors des *logemens pour tous les crimes et* » *pour tous les vices :* depuis la plante des pieds jusqu'au » haut de la tête, il n'y avait rien de sain, et tel était le » peuple, tel aussi le prêtre. Commençons par le sanctuaire. » Depuis que le monde était devenu tributaire des prélats » et des ordres réguliers par ses aumônes, ses offrandes » et ses dons, les pasteurs paissaient eux-mêmes; ils enle- » vaient aux brebis leur lait et leur laine : ils n'avaient » aucun soin des âmes. Ce qu'il y a de pire, ils donnaient, » à ceux qui leur étaient soumis, des exemples de perfidie; » ils s'étaient enrichis de la pauvreté de Jésus-Christ. Ils » étaient devenus superbes de son humilité, glorieux de » son ignominie, et riches de son patrimoine. Cependant, » lorsque le Seigneur dit à Pierre, *Paissez mes brebis*, nous » ne voyons pas qu'il lui ait jamais dit : *Tondez mes brebis*....

» Les ordres réguliers, quand ils ont été infectés du ve- » nin des richesses, ont étendu outre mesure leurs vastes » possessions; ils ont méprisé leurs supérieurs, rompu les » liens qui les attachaient à eux, secoué le joug, et sont de- » venus à charge, non-seulement aux églises et aux ecclé- » siastiques, mais à eux-mêmes, par la jalousie qui les dé- » vore et par leurs dissentions. Au grand scandale de toute » la chrétienté, ils en sont venus à des outrages publics, » à des haines manifestes, à des violences et à des com- » bats.....

» Les abbés, les prieurs, les moines, les chapelains, re- » jetant toute crainte de Dieu, ne redoutaient pas de porter » la faux dans la moisson d'autrui, ni d'unir, par des ma- » riages clandestins, des personnes qui ne pouvaient être » unies légitimement. Ils visitaient les malades, non par » piété, mais par cupidité, et leur administraient les sa- » cremens malgré leurs propres pasteurs, liant et déliant, » contre l'ordre de Dieu et les dispositions des saints canons, » les âmes dont le soin ne leur appartenait pas.

» Parmi les laïcs et les séculiers, la corruption était d'au- » tant plus grande qu'ils étaient plus puissans. Une géné- » ration méchante et perverse, des enfans scélérats et dé- » générés, des hommes dissolus, des violations de la loi

» divine, étaient sortis des premiers croisés, hommes
» religieux et agréables à Dieu, comme la lie sort du vin,
» et le marc de l'olive, ou comme l'ivraie sort du froment,
» et la rouille de l'airain. Ils avaient succédé aux posses-
» sions, mais non aux mœurs de leurs pères; ils abusaient
» des biens temporels que leurs parens avaient acquis de
» leur sang, en combattant pour Dieu contre des impies.
» Tout le monde sait que les enfans de ceux qu'on nommait
» *Poulains*, nourris dans les délices, mous et efféminés,
» plus accoutumés aux bains qu'aux combats, adonnés à
» la débauche et à l'impureté, vêtus aussi mollement que
» des femmes, se montraient lâches et paresseux, timides
» et pusillanimes contre les ennemis du Christ; personne
» n'ignore combien les Sarrasins les méprisaient à la guerre:
» leurs ancêtres, quoiqu'en petit nombre, faisaient autre-
» fois trembler ces Sarrasins; mais dans les derniers temps,
» ils n'étaient plus redoutés, quand ils n'avaient point
» avec eux des Francs, ou des guerriers d'Occident. Ils
» faisaient des traités avec les Turcs; ils vivaient en paix
» avec les ennemis du Christ, et, pour la plus légère cause,
» ils étaient entre eux en procès, en querelles, en guerre
» civile, et souvent ils demandaient du secours contre les
» Chrétiens aux ennemis de notre foi. Ils ne rougissaient
» point de tourner au détriment de la chrétienté, des forces
» qu'ils auraient dû employer en l'honneur de Dieu et contre
» les païens, etc. »

Jacques de Vitri n'épargne pas dans ses peintures les Génois, les Pisans et les Vénitiens établis dans la Terre-Sainte : il se montre surtout sévère envers les *Syriens* qui, de temps immémorial, habitaient la Palestine. Il revient sur ce qu'il a déjà dit, et résumant les hideux portraits qu'il vient de tracer, il ne peut voir dans la terre de promission que des impies (*impii*), des sacrilèges (*sacrilegi*), des voleurs (*fures*), des adultères (*adulteri*), des parricides (*parricidæ*), des parjures (*perjuri*), de mauvais bouffons (*mimi et histriones*), des moines apostats (*apostatæ monachi*), des religieuses impudiques (*moniales, meretrices publicæ*), etc. etc. Nous n'acheverons point cet horrible tableau, parce que l'histoire impartiale ne peut s'appuyer sur un témoignage aussi passionné.

Après avoir peint à sa manière l'état moral de la Terre-Sainte et des colonies chrétiennes d'Orient, Jacques de Vitri consacre plusieurs pages de son livre à nous exposer l'état physique de ces contrées lointaines. Il n'a pas vu tout ce qu'il décrit, et comme nous l'avons dit en commençant

cet extrait, il répète trop souvent les bruits populaires de son temps ou les traditions fabuleuses des anciens. Ainsi il nous parle des Amazones comme Hérodote, du phénix comme les poètes, de l'aspic comme il en est parlé dans certains passages allégoriques de l'Ecriture. Il rapporte sérieusement que la vigne du baume ne croît et ne fleurit point, si elle est cultivée par des Sarrasins, et qu'il y a dans l'Orient un peuple qui ne vit qu'en respirant l'odeur ou les parfums de certains fruits. On retrouve dans cette description de Jacques de Vitri, toutes les fables recueillies par Pline, ou inventées plus tard, et la nature y ressemble à celle qu'imaginent les romanciers. Au milieu d'une foule d'erreurs, on rencontre néanmoins des choses exactes, des faits constatés, des notions vraies. Ce que dit l'auteur du diamant de l'Inde ou plutôt de l'aimant, est digne d'être rapporté, et peut servir à l'histoire de la boussole. « Ce » diamant, nous citons ses propres expressions, attire le » fer par une vertu secrète; une aiguille de fer en contact » avec lui se tourne sans cesse vers l'étoile du nord, qui » étant comme l'axe du firmament, ne remue pas, tandis » que toutes les autres étoiles tournent. Cette propriété le » rend indispensable aux navigateurs. » Nous avons remarqué en général que toutes les descriptions géographiques que Jacques de Vitri fait de la Syrie et de l'Egypte, se sont trouvées conformes aux recherches et aux observations des savans et des voyageurs; il nous apprend lui-même qu'il avait sous ses yeux, en composant son ouvrage, les livres de Solin, de Pline, et de plus une mappemonde; on s'étonne cependant qu'il n'ait pas dit un mot des pyramides; il est vrai que les croisés ne s'en occupaient guères, et de tous les chroniqueurs qui ont suivi les armées chrétiennes en Orient, un seul, Arnold de Kubel, a parlé de ces monumens de la vieille Egypte.

Le premier livre de Jacques de Vitri se termine par un récit très-abrégé des conquêtes de Saladin et de la troisième croisade. Dans le second livre, l'auteur ne parle que de l'Occident; sa pieuse misanthropie n'épargne pas plus dans ses tableaux les peuples de l'Europe que ceux de la Palestine et de la Syrie. Pour faire connaître l'amertume de ses censures, il suffira d'indiquer les titres de quelques-uns de ses chapitres. Le chapitre 2 est intitulé : *Des rapines et des exactions des hommes puissans, soit par eux-mêmes, soit par leurs satellites; des divers crimes de ces hommes puissans.* Le chapitre 4 a pour titre : *De la négligence et des péchés des prélats.* Toutes les classes, toutes les professions passent

tour-à-tour sous le pinceau satirique de l'évêque d'Acre. Jacques de Vitri traite la ville de Paris et ses écoles, comme les prophètes d'Israël traitaient Sodome, Babylone ou Ninive. Lorsqu'on lit tout ce que cet historien rapporte sur les chrétiens de la Palestine, on s'étonne que l'Occident ait jamais pu prendre les armes pour aller au secours d'un peuple aussi corrompu; et lorsqu'il nous représente les mœurs impies de l'Occident, on ne peut croire qu'il s'y soit rencontré des hommes qui aient pris la croix de Jésus-Christ. Cependant l'évêque d'Acre avait lui-même prêché la croisade, et c'est peut-être parce qu'il l'avait prêchée qu'il écrivait ainsi. Pour frapper l'imagination des peuples, la chaire avait recours à des déclamations violentes contre le siècle, et ces déclamations violentes produisaient toujours leur effet. Nous voyons dans l'histoire de toutes les guerres saintes, qu'on n'avait d'empire sur les croisés qu'en leur reprochant leur corruption et leurs vices. Nous ne serions point surpris que le prédicateur des croisades n'ait quelquefois débité, dans la chaire évangélique, une partie des satires véhémentes que nous trouvons dans son livre.

Jacques de Vitri a censuré avec amertume l'hypocrisie des faux prophètes, la conduite de ceux qui prêchaient la parole de Dieu, et dans tout le clergé il ne trouve à louer qu'un petit nombre de prêtres, parmi lesquels il distingue surtout Foulques, curé de Neuilly; maître Pierre, chantre de Paris, et maître Jean de Nivelle. Adonné long-temps à l'ignorance et à la dissolution, Foulques se réveilla tout-à-coup, et devint un autre Paul. Il prêchait souvent sur une place de Paris, appelée *Champaux;* là, les usuriers, les femmes publiques, les plus grands pécheurs, dépouillant leurs vêtemens, portant des verges à la main, se prosternant à ses pieds, confessaient leurs fautes, et suivaient la voie du salut. Les malades se faisaient porter devant lui; la foule se précipitait sur ses pas, et déchirait sa robe sacerdotale, pour s'en partager les lambeaux : en vain il écartait les plus impatiens avec un bâton, il ne pouvait dérober ses vêtemens à l'avidité pieuse des spectateurs; aussi se montrait-il presque tous les jours avec une soutane nouvelle. Selon l'expression de Jacques de Vitri, Foulques était le *marteau* des hommes cupides, des prévaricateurs, de tous ceux qui violaient les lois de la charité; une sainte colère l'animait contre les prêtres impudiques et contre leurs concubines, qu'il dénonçait publiquement et qu'il couvrait de confusion. Il se mit enfin à prêcher la croisade, invitant les princes, les chevaliers et les hommes de toute condition, à

prendre les armes pour secourir la Terre-Sainte. Les aumônes qu'il recevait des fidèles devaient être distribuées aux pauvres croisés, et l'on ne sait par quel jugement de Dieu, ajoute l'évêque d'Acre, l'autorité de ses prédications commença dès-lors à diminuer; *à mesure que l'argent allait croissant, sa sainte renommée décroissait.* Lorsque son crédit déclinait de la sorte, la fièvre le saisit, et il entra *dans la voie de toute chair.* (La croisade prêchée par Foulques de Neuilly fut celle qui se termina par la prise de Constantinople. Voyez le 9e. livre de notre histoire.)

Le troisième livre de cet ouvrage, publié par Bongars, sous le nom de Jacques de Vitri, a pour titre : *Historia Orientalis, liber tertius, qui potissimùm de captâ à crucesignatis Damietâ agit.* La question est aujourd'hui de savoir si ce livre appartient à l'auteur des deux livres précédens; Bongars lui-même paraît en douter; Gérard Vossius, dans son second livre des historiens latins, affirme qu'il n'y a point de troisième livre de Jacques de Vitri; dom Martène, dans son *Trésor des anecdotes*, penche pour l'opinion de Vossius. Pour nous, nous pensons qu'il suffit de lire avec attention le livre dont il s'agit, pour être de l'avis de ces illustres érudits. Le commencement de ce troisième livre, tel qu'il est donné par Bongars, n'est autre chose qu'un mémoire qui fut envoyé au pape par le patriarche de Jérusalem, et qui se trouve rapporté par d'autres historiens. Cette partie de l'ouvrage n'appartient donc pas à Jacques de Vitri; vient ensuite dans ce troisième livre, la relation des combats qui eurent lieu en Palestine avant l'expédition d'Egypte. Or, dans cette relation, il est plusieurs fois question de l'évêque d'Acre, mais toujours à la troisième personne, ce qui prouverait que ce n'est pas lui-même qui raconte les événemens. L'auteur du récit dit avoir été témoin d'un prodige arrivé à Utrecht, lorsqu'on y prêchait la croisade; or, Jacques de Vitri était alors dans la Palestine. Tout nous porte donc à croire que la relation de ce qui arriva d'abord en Syrie, et ensuite au siège de Damiette, est l'ouvrage, non point de Jacques de Vitri, mais d'Olivier Scholastique, qui, après avoir prêché la croisade sur les bords du Rhin, se rendit en Orient. On sait qu'Olivier avait construit une machine à l'aide de laquelle les croisés s'emparèrent de la Tour du Nil; dans son récit, il nous fait entendre, quoique avec beaucoup de réserve et de modestie, que cette machine était son ouvrage; il parle des croisés du Rhin et de la Frise comme de ses compagnons de pélerinage; et lorsqu'il raconte la prise de la ville, il s'écrie avec

l'accent du patriotisme : *Cologne, réjouis-toi de ce triomphe!* exclamation qui ne pouvait se rencontrer sous la plume du curé d'Argenteuil et de l'évêque d'Acre.

L'histoire d'Olivier Scolastique, intitulée *Historia Damietana,* est en effet la même chose que ce qu'on nous donne pour le troisième livre de Jacques de Vitri. Nous en rendrons compte dans notre analyse de la collection des historiens allemands donnée par Eccard ; on trouve encore ce même livre dans une collection d'écrivains anglais publiée par Th. Gale; elle y est intitulée *Historia captionis Damietæ.* Cette copie, sans nom d'auteur, est divisée par chapitres, et chacun de ces chapitres a un titre particulier; mais elle est bien évidemment une partie de l'Histoire d'Olivier (*voyez* la collection de Th. Gale). Enfin ce qui doit résoudre le problème et faire rendre à Olivier ce qui lui appartient, ce sont les quatre lettres de Jacques de Vitri, adressées au pape Honoré III, sur le siège et la prise de Damiette, lettres que D. Martène a publiées dans son *Trésor des anecdotes.* Le style de ces lettres ne ressemble point à celui du troisième livre; il y a même des faits qui sont racontés avec quelque différence : il est hors de doute qu'elles sont de Jacques de Vitri, qui y parle de lui-même en plus d'un endroit (*voyez* l'analyse de ces lettres dans la collection de Martène).

Histoire de Jérusalem, par un auteur inconnu (1).

Cette histoire, donnée par Bongars, sans nom d'auteur, est le premier livre de l'ouvrage de Geoffroi Vinisauf, que nous trouverons dans la collection anglaise de Th. Gale. En la comparant à ce premier livre, on y trouve de nombreuses incorrections, des phrases mutilées, beaucoup d'omissions, et même des fautes typographiques assez graves. Nous nous dispenserons donc d'en faire l'analyse, et nous renvoyons à l'ouvrage entier de Gauthier Vinisauf, qui a pour titre : *Itinéraire du roi Richard.*

---

(1) Historia Hierosolymitana auctoris incerti.

Lettres des Princes et des Rois (2).

A la suite de sa collection, Bongars nous donne un recueil de lettres adressées à Louis le Jeune; elles sont écrites d'Orient, une seule exceptée, et sont toutes postérieures au pélerinage de ce monarque.

La première est de Renaud de Châtillon; ce prince, après avoir fait une triste peinture de l'état de la Terre-Sainte, presse le roi de France d'exaucer les vœux de ces malheureux chrétiens qui implorent son secours. « La main, dit » Renaud, se refuse à écrire, et la bouche à raconter les » misères qui nous accablent. Tous les chrétiens n'espèrent » qu'en vous, et sont impatiens de vous voir marcher à » leur délivrance; chaque jour ils nous interrogent sur vos » desseins, et comme saint Jean dans les fers, ils appellent » de leurs vœux l'heure de la rédemption. Du jour qu'on leur » a annoncé que vous méditiez leur délivrance, ils n'ont » cessé d'adresser au Seigneur les plus ardentes prières pour » qu'il daigne assurer le repos et la gloire de votre royaume, » et que vous puissiez alors visiter sans crainte les misé- » rables qui ne soupirent qu'après vous. » Le prince d'Antioche termine sa lettre en priant le roi de chercher en Europe un prince qu'on puisse unir à la fille de Raymond; il serait presque impossible de la marier en Palestine, faute de seigneurs dignes d'elle, ou à cause des liens de parenté qui existent entre cette princesse et les seigneurs qui pourraient la mériter.

Nous ne nous arrêterons point à la lettre de Gerbert, grand-maître des Templiers, à celle d'Amaury, roi de Jérusalem, qui annonce à Louis la captivité du prince d'Antioche et le tremblement de terre qui a porté dans cette ville le deuil et la mort.

Le patriarche de l'église de la résurrection demande au roi de France des secours pour l'hôpital des lépreux; Louis ne fermera point son cœur à la pitié, parce que les rois doivent être la providence des pauvres.

Dans une seconde lettre, le même patriarche implore la bienfaisance du monarque pour la réparation d'une petite église presque détruite par les nations barbares qui avaient envahi de toutes parts le territoire des chrétiens d'Orient:

(2) Regum et principum Epistolæ.

cette église, sanctifiée par un grand nombre de miracles, fut construite au lieu même où saint Pierre avait reconnu et proclamé la divinité de Jésus-Christ, dans ce lieu où il avait reçu la douce récompense de son dévouement en entendant le fils de Dieu lui adresser ces consolantes paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église.*

On lit dans les pages suivantes deux autres lettres relatives à des négociations avec l'empereur de Constantinople; ces deux pièces ne renferment aucun fait assez curieux ou assez important pour que nous y arrêtions l'attention de nos lecteurs; elles n'offrent point de traits de mœurs, et n'ont rien de caractéristique. En général, ces lettres, recueillies par Bongars, sont loin d'avoir l'intérêt que nous trouverons dans celles que nous ont conservées Duchesne et Martène, et dont on lira l'analyse dans le courant de cet ouvrage.

La lettre suivante, écrite par le roi de Jérusalem, n'est pas indigne d'être remarquée. « Accomplissez, dit-il au monarque français, le louable dessein que depuis long-temps » vous avez formé dans votre cœur. Chaque jour on nous » annonce l'arrivée de l'empereur de Constantinople; il » est à craindre que s'il met le pied sur cette terre, nous » et tous les chrétiens d'Orient soyons forcés de nous sou- » mettre au prince grec. Notre situation est si misérable, » que pour nous sauver de la fureur des Turcs, il faudra » que nous nous jetions dans les bras des Grecs. » Bertrand de Blancfort écrit dans le même sens; Gilbert, gardien de l'hôpital de Jérusalem, demande au roi de nouvelles aumônes pour cet hospice, et Amaury, en annonçant la mort de Baudouin III, fait part à Louis de son avènement au trône. Geoffroi Foulques, procurateur du temple, raconte les invasions de Nouredin, le siége de Harenc, la captivité du jeune Bohémond, du comte de Tripoli et autres seigneurs. Il sollicite des secours pour défendre Jérusalem, qui ne compte plus qu'un petit nombre de Chrétiens. « Voyez » notre état, dit le procurateur au roi de France, voyez » nos besoins; si vous feignez de ne pas connaître nos mal- » heurs, ou si vous y croyez trop tard, selon votre cou- » tume (*ut soletis*), il ne sera plus temps..... Que les fils ne » perdent point l'héritage que leurs pères ont conquis au » prix de leur sang (1163). » Dans une lettre datée de l'année précédente, ce même Foulques avait annoncé au roi qu'il avait visité les lieux saints en son nom, et qu'il avait appliqué son anneau sur tous les lieux consacrés par les mystères de la Rédemption. Nous passerons rapidement sur les lettres de Foulques qui rapportent les conquêtes de Noure-

din, et qui pressent vivement le roi d'aller au secours de la Terre-Sainte ; sur quelques autres lettres qui, roulant toujours sur le même sujet, n'ont aucune importance pour l'histoire; nous appelerons l'attention de nos lecteurs sur une lettre d'Adrien IV à Louis VII. Celui-ci, sur le point de marcher avec le roi d'Angleterre contre les Maures d'Espagne, avait sollicité les conseils de la cour de Rome. Voici la réponse que lui adresa les souverain pontife : « Vous méritez » des éloges pour avoir conçu avec le roi d'Angleterre le » projet d'aller combattre en Espagne les nations ennemies » de Dieu, et de reculer les limites de l'empire de Jésus-» Christ; vous ne négligez rien pour qu'une pareille entre-» prise ait un plein succès; vous levez des troupes, vous » faites tous les préparatifs nécessaires ; et ce qui vaut en-» core mieux, vous demandez les conseils et la bénédiction » de l'Église, votre sainte mère. Ce grand dessein nous est » d'autant plus agréable, qu'il a été enfanté par une foi » vive et ardente et par un sincère amour de la religion. » Mais quoique Votre Excellence y ait long-temps réfléchi, » et qu'elle ait été éclairée par les lumières de la sagesse, il » nous semble que dans cette affaire elle va beaucoup trop » vite; aussi votre résolution a jeté une foule d'hommes » dans l'étonnement. Tout ce qui n'est pas fait à propos et » d'une manière convenable, ne saurait être agréable au » Créateur. Pour nous faire mieux comprendre, nous allons » vous proposer un exemple. Personne n'ignore que rece-» voir le corps de Jésus-Christ, immoler sur l'autel la vic-» time du saint-sacrifice, est en soi-même quelque chose de » bon et de salutaire. Mais si l'immolation de l'agneau sans » tache n'avait pas lieu aux heures marquées, cet acte, qui en » lui-même est très-méritoire, attirerait en ce cas les ma-» lédictions divines. Il en est de même de votre voyage pro-» jeté; il n'y a ni prudence ni sûreté à le faire, si aupara-» vant vous ne demandez l'avis des princes et du peuple » d'Espagne. On nous a dit que sans avoir consulté l'É-» glise et les grands de ce royaume, vous hâtez vos prépa-» ratifs pour vous mettre en route ; vous ne devriez partir » qu'après vous être assuré que votre présence est absolu-» ment nécessaire dans ce pays, et que l'Espagne elle-même » vous appelle. C'est parce que nous vous aimons que nous » ne voudrions point que vous vous engageassiez dans une » affaire semblable, sans avoir un motif raisonnable (*nisi » rationabili causâ exigente*), et sans un exprès consente-» ment de l'Église, des princes et du peuple de cette con-» trée. Si vous ne suiviez pas notre conseil, il serait à

» craindre que votre voyage n'eût qu'une fatale issue, et » qu'il ne servît qu'à accabler ceux que vous vouliez secou- » rir; dans cette supposition, vous sentez combien nous » pourrions paraître légers. Vous n'avez pas dû oublier le » pélerinage que vous fîtes avec le roi des Romains; vous » prîtes le chemin de la cité sainte sans consulter les chré- » tiens que vous espériez délivrer; aussi votre entreprise, » loin de servir la chrétienté, ne fut qu'une calamité pour » elle, et des cris d'indignation s'élevèrent contre l'Église » romaine, qui passait pour le premier auteur de ces maux. » C'est le souvenir de ces grands désastres qui nous a poussé » à vous écrire en ce moment pour vous engager à retarder » l'exécution de votre projet, persuadé que ce qui est dif- » féré n'est pas perdu. »

Le lecteur a dû être surpris du reproche que fait Adrien au roi de France d'avoir marché contre les infidèles sans être appelé par les chrétiens de la Terre-Sainte; car on sait que pendant deux siècles, Jérusalem n'a cessé d'implorer les secours de l'Europe.

Lettre d'Olivier Scholastique, de Cologne, touchant la prise de Damiette, à Engelbert, archevêque de Cologne, page 1185 (1).

Cette lettre, publiée par Bongars, n'étant qu'une partie de l'*Histoire de Damiette* par Olivier, nous renvoyons à la collection d'Eccard, où cette histoire est analysée.

Lettre de saint Louis sur sa captivité et sa délivrance (2).

Nous avons donné cette pièce curieuse dans le tome IV de notre Histoire.

Bulle du Pape Innocent IV (3).

Cette bulle avait pour objet de vérifier les privilèges accordés par le saint-siége et les lettres que lui avaient adres-

---

(1) Oliveri Scholastici Coloniensis de captione Damietæ ad Engelbertum, Coloniensem archiepiscopum, etc.
(2) Ludovici regis de captione et liberatione suâ Epistola.
(3) Bulla Innocentii papæ IV.

sées les empereurs, les rois et autres princes, seigneurs et fidèles chrétiens, afin d'en perpétuer le souvenir. Dans cette bulle sont rapportées deux lettres du roi de Hongrie au souverain pontife. Dans la première, ce roi rend compte au pape de son pélerinage aux saints lieux, pélerinage qu'il a entrepris d'après les avis d'Innocent et de son prédécesseur. « Nous ne fûmes retenus, dit-il, dans le des- » sein que vous nous aviez suggéré, ni par les menaces des » rebelles, ni par l'extrême jeunesse de notre fils : toutes » ces considérations cédèrent devant le désir de voir le Saint- » Sépulcre ; et, plaçant notre royaume sous la garde du » saint-siége, nous nous dirigeâmes vers la Palestine. » Ici ce roi se plaint de ce que, pendant son absence, les rebelles ont machiné contre lui. Lorsqu'il est revenu en Hongrie, il a découvert des conspirations plus coupables encore que celles dont il avait été informé dans son pélerinage. Ce roi, afin de les déjouer, sollicite la protection de Sa Sainteté, et appelle sa sévérité sur les coupables. Il lui demande son assentiment pour diverses alliances qu'il a contractées avec quelques princes païens, dans l'espoir de les rendre chrétiens. Il finit en s'excusant de n'avoir envoyé à Sa Sainteté que de faibles présens.

Dans l'autre lettre, qu'il écrivit avant celle dont nous venons de rendre compte, le roi mande au pape que la Gallicie désire pour roi son fils Coloman. Il sollicite l'agrément du pontife, et le prie d'envoyer à l'archevêque de Strigonie les pouvoirs nécessaires pour couronner le jeune prince. Il annonce en même temps les préparatifs qu'il fait pour son voyage d'outre-mer, et nomme les grands et les nobles qui doivent l'accompagner. Il termine en demandant justice contre un prélat qui, abusant de son ministère, s'est emparé d'une forte somme d'argent qui appartenait à ce monarque.

Canonisation de saint Louis, roi de France (1).

Bongars a placé dans sa collection la bulle du pape Boniface relative à la canonisation de saint Louis. Dans cette bulle, le

---

(1) Ludovici Regis Franc. Canonisatio.

souverain pontife commence par récapituler les grands mérites du saint roi. « Ce prince, dit-il, brille dans le siècle comme » un flambeau lumineux; l'Église se réjouit d'avoir produit et » élevé cet enfant, déjà resplendissant de gloire au milieu de » la sainte milice, et les saints se félicitent de le compter » parmi eux. Levez-vous, troupeaux nombreux des fidèles; » levez-vous, zélés sectateurs de la foi, et, de concert avec » l'Église, chantez des hymnes de réjouissance. Que vos yeux » versent des larmes de joie, que votre ame soit remplie d'al- » légresse en pensant à l'exaltation d'un si grand prince. » Qui pourra, s'écrie ensuite le souverain pontife, entre- » prendre l'éloge d'un tel prince? quel orateur assez disert, » assez éloquent, pourra célébrer les mérites d'un monarque » qui brilla par de si grandes vertus? » Ici le pape trace rapidement la vie de S. Louis; il examine d'abord les actions de son enfance. A l'âge de douze ans, le jeune Louis fut privé des avis et des secours de son père; confié à Blanche, de glorieuse mémoire, il écouta avec respect les leçons de cette tendre mère, et suivit ses exemples : à quatorze ans il fut placé sous des maîtres habiles; jamais on ne vit dans un jeune prince plus de soumission envers ses précepteurs, plus de dévotion sincère envers les ministres des autels. Après avoir parlé du vœu fait durant sa maladie, le pape raconte les actions grandes ou pieuses du saint roi pendant la croisade. Puis il suit ce prince en France, et raconte tout ce qu'il fit durant son administration pour la gloire de la religion chrétienne; il fonda des monastères, établit des hospices, et, non content de faciliter ainsi la guérison des malades, il voulut lui-même les soigner. Ici le pape s'arrête pour peindre le dévouement du monarque charitable. La lèpre faisait d'horribles ravages dans les hôpitaux; ceux qui en étaient atteints offraient un aspect horrible et dégoûtant : mais rien ne pouvait arrêter le généreux dévouement de Louis; il goûtait lui-même les potions préparées pour les malades, et les servait ensuite à genoux. Ses aumônes s'étendaient à tout; il dotait de jeunes filles pauvres, qui, ne pouvant espérer de se marier, se fussent peut-être abandonnées à de criminelles passions; les couvens recevaient de lui d'abondantes aumônes. Le pape parle ensuite de la seconde croisade de S. Louis, de sa mort, précieuse aux yeux de Dieu. Il termine sa bulle en récapitulant les miracles de S. Louis; des aveugles ont recouvré la vue, et des paralytiques ont été guéris sur son tombeau.

Livre des Secrets des Fidèles, sur le moyen de recouvrer et de conserver la Terre-sainte, ouvrage qui contient une description géographique de cette contrée et des provinces voisines, par Marin Sanuti, dit Torselle, Vénitien (1).

MARIN SANUTI, ou Sanudo, descendait de Marcus Sanuti, noble patricien, que Blondus et Sabellicus disent avoir été envoyé à Boniface, marquis de Montferrat, pour traiter avec lui de la cession que ce marquis fit aux Vénitiens de l'île de Crète ou Candie. Ils ajoutent qu'après cela Marcus, avec le secours de quelques citoyens confédérés, soumit plusieurs îles de la mer Egée; ce qui arriva en 1307. Les Sanuti eurent la souveraineté de ces îles pendant plus de cent vingt ans.

Marin Sanuti naquit sur la paroisse de Saint-Sévère, dans la ville de Rivoalti, vers la fin du XIII.e siècle. Le surnom de *Torsello* lui vint du nom d'un instrument de musique qui fut substitué dans les églises à celui qu'on nommait *rigabello*, parce que ce fut par son crédit qu'il parvint à le faire adopter à Venise. On ignore quelle était la forme de ces deux instrumens, qui ont précédé dans les églises ceux qui y sont aujourd'hui en usage. Sanuti alla, dès son enfance, dans la Terre-sainte; il en fit cinq fois le voyage. Il en revint toujours chargé de missions importantes. Il alla aussi à Anvers, en Alsace et en Sclavonie. Il était très-expérimenté dans l'art de la navigation; et c'est pour cela qu'il entreprit son ouvrage, qui ne pouvait être fait qu'avec une connaissance étendue des affaires maritimes. Il le commença en 1306, et l'acheva en Allemagne. Ce ne fut qu'en 1321 qu'il le présenta au pape. Il l'adressa ensuite aux rois de France, d'Angleterre, de Sicile, aux cardinaux et aux prélats, aux princes et aux barons. Il y joignit quatre cartes de géographie: une de la Méditerranée; la seconde, de la terre et de la mer; la troisième, de la Terre-sainte; et la quatrième, de l'Égypte.

Dans une sorte de requête que Sanuti présenta au saint-père, il fait connaître dans quelle intention il avait entrepris l'intéressant ouvrage que nous allons analyser. « C'est le bien

(1) Liber secretorum fidelium crucis super Terræ-sanctæ recuperatione et conservatione, quo et Terræ-sanctæ historia ab origine et ejusdem vicinarumque provinciarum geographica descriptio continetur. Cujus auctor Marinus Sanutus, dictus Torsellus, patricius Venetus. — Orientalis Historiæ tom. II.

» commun de la chrétienté qui m'amène à vos pieds, dit-il au » pape : ce ne sont point les ordres de quelque roi, de quelque » république, qui m'ont porté à entreprendre ce voyage, mais » ma volonté libre et spontanée ; car, ayant long-temps médité » sur l'utilité immense que votre sainteté peut procurer sans » de grandes dépenses à l'Église chrétienne par l'anéantisse- » ment des ennemis de la foi, mon ame, je puis le dire avec » vérité, a soupiré ardemment après le jour où je pourrai li- » brement me jeter à vos pieds. »

Après cette exposition, Sanuti récapitule tous les avantages que la chrétienté pourra retirer de la sainte expédition qu'il propose. « De quelle utilité ne serait-il pas pour la société » chrétienne, et pour le pape lui-même, d'extirper la loi de » Mahomet, et de s'emparer de la Terre-sainte? Vous anéan- » tiriez la puissance des ennemis de la foi, et particulièrement » du soudan de Babylone, qui règne sur les Tartares, et des » Turcs, qui s'emparent successivement des îles de la Ro- » manie. »

A la suite de cette première pièce, en vient une seconde, en forme de préface. Sanuti fait connaître l'accueil bienveillant qu'il reçut du pape. « Le saint-père, dit-il, accueillit très- » bien tout ce que je lui présentai; il se fit lire, en ma pré- » sence, une grande partie du prologue et des rubriques, et » m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis. — Je » veux, dit-il à la fin, que votre ouvrage soit examiné. — Je » le desire beaucoup, repris-je avec respect, pourvu que les » examinateurs soient fidèles. — N'en doutez point, répliqua » le pontife. Puis il ajouta : Allez vous reposer jusqu'à ce que » je vous envoie chercher. Je me retirai donc, c'est toujours » Sanuti qui parle ; et le même jour, il fit venir Bonce d'Ast, » de l'ordre des frères Prêcheurs, vicaire dans la province » d'Arménie; Jacques de Camerino, de l'ordre des frères » Mineurs, qui porte une barbe, et qui était venu à la cour de » Rome pour les frères de Perse; Mathias de Chypre, et Pau- » lin, Vénitien, pénitencier du pape, l'un et l'autre du même » ordre des frères Prêcheurs. Il leur donna mon livre, » avec ordre de l'examiner soigneusement et de lui en faire » un rapport. Ces quatre religieux s'assemblèrent chez le frère » Paulin. Ils examinèrent le livre avec soin, et, d'un commun » accord, ils firent leur rapport. Vingt-trois jours après, le » saint-père me fit venir avec les frères. Il leur demanda » plusieurs fois : Êtes-vous d'accord de vos faits? Et ils répon- » dirent avec respect : Nous avons écrit d'un commun accord » ce que nous pensons. Il y eut plusieurs autres discours, les

» frères et moi répondant aux questions du pape. A la fin, » le saint-père dit : Il est tard, laissez ici votre rapport : je le » verrai, et je vous enverrai chercher ensuite. Le livre et le » rapport restèrent ainsi par-devers lui. »

Au mémoire de Sanuti se trouve joint le rapport des examinateurs, qui approuvèrent son projet. Il nous paraît utile, pour peindre l'esprit du siècle, de faire connaître sur quels objets portèrent les modifications demandées par les examinateurs dans un projet aussi vaste. Sanuti proposait de frapper d'excommunication ceux qui acheteraient des choses qu'ils présumeraient provenir des terres du sultan : les examinateurs proposent d'effacer une telle disposition, parce qu'elle alarmerait toutes les consciences. Sanuti demandait que la même peine fût appliquée aux états qui toléreraient un semblable commerce : les examinateurs refusent d'admettre une telle disposition, qui frapperait d'une commune peine les innocens et les coupables. Quant aux dispositions militaires, les examinateurs se bornent à proposer qu'on joigne au capitaine de la flotte un conseil composé d'hommes nobles et expérimentés, et qu'au lieu de prêcher une nouvelle croisade la première ou la seconde année de l'expédition, comme le propose Sanuti, on s'occupe immédiatement d'une prédication pour la continuation de la guerre sainte. Le projet de Sanuti est divisé en trois livres; chaque livre, en plusieurs parties; et chaque partie, en chapitres. La première partie du premier livre contient les moyens d'affaiblir la puissance du soudan : c'est d'interdire aux chrétiens tout commerce avec les infidèles, et de défendre d'acquérir, de quelque nation que ce soit, rien qui puisse être présumé originaire des états du soudan. Il désigne sur-tout les épiceries et les autres marchandises des Indes, qu'il veut qu'on tire de tout autre port que de ceux d'Égypte. Selon Sanuti, le soudan et ses sujets éprouveraient de grandes pertes, si les chrétiens se procuraient ailleurs que chez les infidèles de la soie et du sucre, du coton et du lin; ce qui, sur-tout pour le sucre, pourrait facilement s'effectuer, puisque l'île de Chypre produit autant de sucre qu'on peut en desirer pour tous les besoins de la chrétienté, et que d'ailleurs on pourrait en tirer des autres îles de la Romanie. Ce préjudice s'augmenterait encore, si les chrétiens s'abstenaient de porter en Egypte de l'or, de l'argent, du fer et autres métaux, du corail et de l'ambre, tous objets sur lesquels le soudan perçoit de gros droits d'importation; s'ils ne lui envoyaient point de l'huile, du miel, des avelines, des amandes, du safran, du

mastic, &c., dont les pays d'Europe abondent; s'ils ne transportaient point dans ce pays toute sorte de bois pour la construction des vaisseaux. Ici Sanuti s'efforce de prouver que, si l'Égypte n'avait pas de vaisseaux, la plupart de ses plus florissantes cités deviendraient désertes, et particulièrement le Caire et Babylone, qui, par leur situation géographique, ne peuvent être pourvues de ce qui leur est nécessaire qu'au moyen de vaisseaux.

Dans la seconde partie, Sanuti fait voir que les possessions du soudan sont désertes vers l'Arménie, et que la Syrie a beaucoup perdu de ses richesses depuis qu'il n'y a plus de chrétiens, et particulièrement à la suite des invasions des Tartares, qui furent excités à marcher contre les Turcs par les conseils de frère Jean, de l'ordre des Mineurs. Il fait voir encore combien ces pays ont perdu sous le rapport de la population, mais sur-tout des hommes propres à la guerre.

Dans la troisième partie, il rappelle de quelle utilité il fut pour les précédentes croisades d'interdire l'exportation du bois, du fer et de la poix, au pays des Sarrasins. Il insiste pour que cette prohibition soit renouvelée. Il ajoute à cela que, comme l'Égypte ne produit pas assez d'hommes pour la guerre, ou des hommes assez propres à la faire, le soudan et ses émirs envoient sur les mers acheter des enfans de toutes les nations, et que c'est avec ces enfans, instruits et élevés dans le métier des armes, qu'ils se soutiennent et qu'ils ont chassé les chrétiens. Quant aux enfans du sexe féminin, les Turcs en abusent, *pro delectatione carnis.*

Sanuti démontre dans la quatrième partie la nécessité d'interdire aux chrétiens le transport, soit par terre, soit par mer, de toute espèce de marchandises chez les Sarrasins, et de tirer de même aucune production de leur pays, parce que c'est le moyen le plus sûr de leur ôter toute ressource, et de les priver de tous les secours que leur fournissent les chrétiens contre eux-mêmes. Il demande qu'on porte des lois pénales contre ceux qui transgresseront les ordres de l'Église à cet égard. Les coupables, selon lui, doivent être frappés d'une infamie perpétuelle, et être, en outre, déclarés incapables de tester ou de recevoir aucun legs: il veut aussi qu'ils soient exclus de toute succession naturelle ou testamentaire, déclarés indignes d'occuper des emplois publics; que toute action en justice leur soit interdite, que leurs biens soient confisqués; et, s'ils sont pris en faisant en personne cet odieux trafic, il veut qu'ils deviennent esclaves de ceux qui s'en empareront.

Malgré la sévérité des mesures qu'il propose, Sanuti craint encore que, si l'on n'en prend de plus générales, l'avidité ne brave tous les dangers : de simples croisières, qui ne pourront être continuelles ni s'étendre sur tous les points de la Méditerranée, ne lui semblent pas des moyens suffisans pour arrêter tous les efforts et déjouer la ruse des commerçans; une excommunication, par exemple, prononcée contre eux, pourrait avoir des résultats plus généraux et plus effectifs. Il prouve encore la nécessité d'interrompre le cours du commerce qui se fait en Afrique et en Espagne, et il desire que cette interruption s'étende depuis la partie septentrionale du fleuve Saleph jusqu'à *Annie*, parce qu'il se fait de ce côté un honteux trafic d'enfans des deux sexes, tant chrétiens que païens, ainsi qu'un grand commerce de bois de construction, de poix, et de beaucoup d'autres marchandises. Sanuti veut encore que personne n'ose acheter ou recevoir, dans quelque partie du monde que ce soit, sur-tout dans la Romanie et dans les îles, des marchandises venant de l'Inde, parce qu'elles peuvent avoir été tirées ou envoyées du pays des Sarrasins; et il demande encore qu'on établisse des peines contre les maîtres ou les gouverneurs des pays dans les ports ou sur les terres desquels se ferait ce commerce défendu. Enfin il propose, pour garder la mer, d'armer une flotte et de lever une armée chrétienne. La flotte serait composée de dix galères, et chaque galère serait montée par deux cent cinquante hommes, qui auraient à leur tête un chef vaillant et probe.

Dans la cinquième partie, Sanuti déplore les calamités qui pèsent sur les fidèles de l'Arménie, de Chypre, &c., qui sont, dit-il, sous les dents de quatre bêtes féroces : d'un côté, du *lion*, ce sont les Tartares; de l'autre, du *léopard*, c'est le soudan; du troisième, du *loup*, c'est-à-dire les Turcs; et du quatrième, du *serpent*, savoir, les corsaires qui rongent chaque jour les os des chrétiens d'Arménie. Sanuti finit son premier livre en appuyant sur la nécessité de prendre promptement les mesures qu'il propose.

Le second livre de l'auteur vénitien a pour but de trouver les moyens de recouvrer la Terre-sainte. Ce livre a quatre parties. La première traite de la formation d'une seconde armée de quinze mille piétons et de trois cents cavaliers, tous chrétiens, conduite par un seul chef. Cette armée devait être à la solde de l'Église, et fournie de vaisseaux, de vivres, et de toutes choses nécessaires à la guerre. Le chef devait débarquer sur les côtes d'Égypte, y camper, y rassembler

tous les bâtimens de la mer et des fleuves voisins, et fondre sur les ennemis de la foi quand l'occasion lui paraîtrait favorable.

Sanuti pensait que la flotte ne devait être composée que de Vénitiens, cette nation étant plus exercée au service de mer, et l'expérience ayant démontré que la réunion de plusieurs peuples nuit toujours au succès des entreprises maritimes. Les Vénitiens étaient en outre la seule nation capable de fournir tout ce qui était nécessaire. Après avoir parlé des préparatifs de la flotte et de l'armement, l'auteur recommande qu'on recherche d'abord l'amitié des Tartares. Il fait ensuite le calcul des dépenses que coûterait l'entretien des quinze mille piétons et des trois cents cavaliers: il évalue ces dépenses à sept cent mille florins par an; ce qui faisait pour trois ans deux millions cent mille florins. Dans la seconde partie, Sanuti s'attache à prouver que l'armée chrétienne doit être conduite en Égypte par mer, et non par terre. Il combat les raisons de ceux qui pourraient desirer qu'elle se portât en Arménie ou en Syrie : il pense que c'est au cœur qu'il faut attaquer la puissance des Sarrasins. Il blâme une descente dans l'île de Chypre. Sanuti compare la puissance des Sarrasins en Orient à une forteresse qu'on n'avait attaquée jusque-là que par ses côtés, ses murs et ses ouvrages extérieurs, mais qu'on devait au contraire attaquer par la grande porte; qui est toujours ouverte, et cette grande porte est l'Égypte maritime. Il compare l'Égypte à un arbre, à l'ombre duquel le sultan du Caire étend sa domination. Il rappelle l'expédition de S. Louis, qui avait un but salutaire, mais qui eut une issue funeste, parce qu'elle fut mal dirigée. La troisième partie est destinée à faire voir les avantages décisifs pour l'armée chrétienne de s'établir en Égypte. Il cite pour exemple les Vénitiens, qui restèrent intacts pendant les tempêtes suscitées par les Gaulois, les Africains, les Cypriotes, Attila, les Lombards et autres. Il s'appuie du même exemple pour démontrer que les chrétiens pourront facilement se défendre en Égypte de leurs voisins les Sarrasins, et combien il serait difficile aux Égyptiens de nuire aux chrétiens une fois établis chez eux. La quatrième partie est peut-être la plus savante de tout le mémoire de Sanuti. Elle est divisée en vingt-neuf chapitres. L'auteur discute et combat les objections qu'on pourrait tirer de l'inégalité des forces de l'armée chrétienne et de celles du soudan. Il parle des provisions à emporter, des

précautions à prendre, des différentes armes à employer, de la forme et du nombre des bâtimens de transport, des machines de guerre, de l'ordre et de la discipline qu'il faut introduire dans l'armée, de la quantité de vivres à donner à un nombre d'hommes déterminé, du prix de ces vivres, et du nombre de vaisseaux nécessaire d'abord pour prendre terre en Egypte. Il entre dans des détails sur la construction des bâtimens de mer, et fixe le temps et l'ordre où ils doivent être construits. Il parle aussi de la température de l'Égypte, de la bonté de son air et de ses eaux. Il indique le pays qui fournit les bons marins. Sanuti veut qu'on prêche la croisade pendant que l'armée prendra terre en Égypte, afin qu'on puisse renouveler cette armée, s'il est nécessaire, et réparer les pertes qu'elle pourrait faire. (Cet article fut modifié, comme nous l'avons vu, par les examinateurs, qui demandèrent que la croisade fût immédiatement prêchée.) Enfin il termine son livre par la description très-détaillée de la côte maritime de l'Égypte. Les villes, les ports, les distances, rien n'est oublié.

Il règne en général, dans ce mémoire de Sanuti, beaucoup d'ordre et de clarté. Le génie de l'écrivain avait embrassé une foule de choses de détail sur lesquelles on peut lui reprocher de se répéter quelquefois; mais on ne peut lui refuser des connaissances approfondies et des vues justes et étendues. Il n'a peut-être manqué à la gloire de Sanuti que l'accord des souverains de l'Europe et une politique plus éclairée sur leurs vrais intérêts; car il est hors de doute que la puissance des Sarrasins aurait échoué devant une volonté bien prononcée et des moyens tels que ceux que Sanuti proposait. On peut comparer le travail de Sanuti avec le mémoire de Leibnitz que nous avons fait connaître dans les pièces justificatives du tome V. Ces deux ouvrages sont un chef-d'œuvre de critique et un prodige d'érudition.

Le troisième livre de Sanuti, qui est divisé en quinze parties, est entièrement historique, sauf la dernière, dans laquelle l'auteur revient à son projet. Il remonte aux premiers habitans de la terre de promission, et présente un abrégé de tous les événemens qui s'y sont passés jusqu'au concile de Clermont. Le tableau historique des croisades ne peut nous arrêter, parce qu'il n'est qu'un abrégé de Guillaume de Tyr et des autres historiens qui ont précédé Sanuti. Cet écrivain n'a assisté à aucun des événemens qu'il raconte, quoiqu'il eût fait cinq fois le voyage de la Terre-sainte. Il ne

donne pas même sur les derniers événemens tous les détails qu'on devait attendre d'un contemporain. Le siége et la prise d'Acre en 1290 n'occupent pas dans son livre la place qu'ils semblaient devoir y tenir. Nous n'avons remarqué dans ce livre que la description suivante de la ruine de la ville d'Acre :

« Le soudan fit mettre le feu aux quatre coins de la ville » pour la détruire tout entière par le fer et par le feu. Les rois » et les princes de la terre se rendaient en foule dans cette » cité ; toutes les parties de l'Occident lui envoyaient leurs tri- » buts. Maintenant tous les élémens combattent contre elle : » la terre dévore le sang chrétien dont elle est arrosée ; la » mer engloutit ses habitans ; le feu consume ses édifices ; » la fumée obscurcit son atmosphère. »

Sanuti parle ensuite, mais non moins brièvement, de la perte des autres places qui restaient aux chrétiens, telles que Sidon, Béryte, et le château des Pélerins.

Il donne quelques détails sur les Tartares, sur les mœurs et les guerres des Mogols de la Perse, et sur leurs relations avec les Francs. Il fait ensuite une description de la Palestine et de l'Égypte, et revient sur les moyens de conquérir et de conserver la Terre-sainte. Son premier soin est de prévenir la corruption des mœurs, qu'il regarde comme la source de tous les malheurs des colonies chrétiennes. Il veut que l'armée qu'on enverra en Orient soit formée à la discipline, au maniement des armes et aux fatigues de la guerre. Il recommande le plus grand secret sur les opérations militaires. Il se plaint de ce que les chrétiens ne savent pas employer quelques stratagèmes qui ont souvent servi à leurs ennemis ; et à cette occasion il cite ces paroles de Saladin, adressées aux chrétiens : « Vous êtes des insensés et des » imprudens ; vous ne savez ni combattre, ni tenir la paix, » ni fuir à propos. »

Sanuti indique la manière d'asseoir un camp, et le lieu qu'il faut choisir ; il décrit les camps des Sarrasins. Il veut qu'on saisisse le moment opportun pour attaquer, et qu'on n'attende pas que l'ennemi vous force à combattre. Il donne quelques conseils sur ce qu'il faut faire à la suite d'une défaite ou d'une victoire, et recommande de n'attaquer que lorsqu'on a la certitude de vaincre. Sanuti regarde comme une chose extrêmement importante après la conquête de la Terre-sainte de choisir pour chef un autre Godefroi. Ce roi devra avoir un état convenable à la majesté du trône ; mais il évitera le luxe et la pompe qu'on a reprochés à Salomon.

Les seigneurs et barons n'auront point à leur suite des chiens, des singes, des oiseaux de proie, sujets de fréquentes contestations. Un monarque, dit l'auteur, doit se garantir de l'avarice, source de tant d'injustices, de vexations et de maux. Son devoir est d'employer une partie de ses trésors au bien de l'Église et à l'affermissement de la conquête. Qui observera les lois divines, si ce n'est un roi de Jérusalem? Enfin Sanuti, après avoir donné les meilleurs conseils, termine son ouvrage en récapitulant tous les moyens qu'il a proposés pour conserver la Terre-sainte. Il ajoute qu'on doit multiplier les hospices pour les pélerins, créer des pasteurs qui rendent aux mœurs et à la religion toute leur pureté, rechercher les fauteurs de l'hérésie et les schismatiques, chasser de la Terre-sainte tous les hommes irréligieux, engager par des encouragemens et par le don de quelque portion de terre les fidèles des autres pays à venir se fixer dans la Palestine, et avoir soin qu'ils ne puissent faire passer à d'autres peuples les fruits de leur industrie qu'ils devront à la bienveillance des princes chrétiens établis au-delà des mers.

A la suite de ce grand ouvrage, Bongars a joint vingt-deux lettres de l'auteur adressées à divers personnages, et qui ont toutes un rapport plus ou moins direct avec ses plans et son mémoire. Parmi ces lettres il en est une remarquable; elle est adressée au roi de France (Philippe-le-Bel). Dans cette lettre, l'auteur commence d'abord par prier le monarque de se souvenir *de lui Marin Sanud, dict Torxel, lequel lui presenta les livres et les mappemondes pour conquerre et tenir la Terre-saincte et les terres circonstans à icelle*; puis il ajoute que *ce seroit chose plus legere* pour le roi, en exécutant le plan qu'il lui présente, *d'avoir la seigneurie du monde et gagner paradis que ne fu à Alexandre, qui fu sire du monde.*

Ce plan se compose de quatre articles.

Par le premier, Sanuti demande que le roi *encommence la besogne du voyage d'oultre-mer;* et s'il lui est impossible de le faire dans ce moment, qu'il arme au moins dix galères, montées chacune de deux cent cinquante hommes, et, de plus, trois cents hommes à cheval et mille hommes de pied, pour garder la terre d'Arménie; *car trop seroit grand dommage et grande honte à toute chrestienté si icelle terre se perdoit.*

Par le second, Sanuti veut que le roi, concurremment

avec le pape, envoie des ambassadeurs de tous côtés pour sommer les chrétiens de secourir la Palestine de leur fortune et de leurs bras, *et que selon ce que chascun y mettra, il aura sa part de la terre.*

Il sollicite, par le troisième, le roi de France d'avoir *amitié et compagnie avec le duc et commun de Venise;* et par le quatrième, il le prie de désigner immédiatement *le capitaine de l'ost.* Il termine cette partie de sa lettre en ces termes: *Par cette voye vous pourrez vous conquester la Terre-saincte et les autres terres circonstans à icelle, et le remanent du monde ne se pourra defendre contre vostre haulte seigneurie, selon ce que vous pourrez veoir par les livres et mappemondes dessus dictes.*

Sanuti répond ensuite à l'objection qu'on pourrait faire, que l'armement qu'il sollicite sera trop petit; à cela il répond d'abord *qu'avec l'aide de Dieu seroit assez suffisans pour ceste achaison;* puis il indique les ressources qu'on pourrait tirer des îles de Chypre et de Rhodes, de l'Arménie, &c. Il finit sa lettre en disant que *si aucune chose ne se fait assez brievement et si la haulte seigneurie et beningnité du roi n'y met brievement remede, le peuple des chrestiens sera desesperé, et toute la chrestienté en grand peril.*

Cette requête de Sanuti au monarque et l'ouvrage qu'il présenta au roi, provoquèrent, sans doute, l'ordonnance royale du 28 août 1312, dont nous allons parler.

Cette ordonnance existe dans le registre *Pater* de la chambre des comptes de Paris, feuillet 27; elle a été insérée dans la collection du Louvre, tome I.er, page 505.

Philippe-le-Bel s'y plaint de ce que ses précédentes ordonnances qui défendaient l'exportation des différentes marchandises chez les ennemis de la foi, n'ont pas été exécutées, malgré la peine qu'il avait attachée à la violation de cette défense, et la précaution qu'il avait prise. « Mais, ô douleur! ce qui » est plus horrible encore, dit le monarque, c'est que le » démon, cet ancien ennemi des hommes, qui voyait dans » cette prohibition la perte de son pouvoir, a soufflé tout » son poison dans le cœur de quelques marchands, tandis » que le pape, les prélats et nous-mêmes étions réunis à Lyon, » pour chercher des moyens de délivrer les saints lieux de » la présence des infidèles. Des marchands leur ont révélé » tout ce qu'ils ont pu connaître sur les desseins des chré- » tiens: ces marchands ont continué d'avoir avec eux des re- » lations commerciales; ils leur ont porté du fer, des toiles

» et d'autres marchandises prohibées, et, qui pourrait le » croire ! jusqu'à des enfans des deux sexes et des personnes » de toute condition. » Le roi ajoute ensuite ces paroles : « Nous, qui sommes attentifs au bien public, et qui brûlons » d'un ardent desir de faire le saint pélerinage, afin de suivre » les vestiges de nos devanciers, nous considérons comme » fauteurs des ennemis, comme perturbateurs de la paix » publique, comme fils adoptifs de l'antechrist, *adoptivos » filios antichristi*, ceux qui se livrent à un tel commerce. » Philippe termine cette ordonnance en renouvelant les anciennes défenses sur l'exportation des marchandises en Orient; il veut qu'aucun nautonnier ne puisse embarquer dans son navire des enfans des deux sexes sans l'assentiment formel des parens, ni aucune des marchandises dont l'énumération se trouve dans l'ordonnance : la peine appliquée au coupable est la confiscation du chargement.

Du Recouvrement de la Terre-sainte, par un auteur anonyme, Avocat du Roi d'Angleterre dans le duché d'Aquitaine (1).

Cet ouvrage est encore un projet pour le recouvrement de la Terre-sainte; il ne contient rien d'historique sur les croisades. L'auteur, dont le nom est inconnu, était avocat du roi d'Angleterre dans le duché d'Aquitaine. Il vivait au commencement du XIII.e siècle. Il dédia son mémoire à Édouard, et l'adressa au pape Clément V, qui se le fit lire. Il paraît que ce mémoire fut achevé en 1300. Le premier moyen que l'auteur propose, c'est le rétablissement de la paix entre les princes chrétiens. « L'union des nations chrétiennes, dit-il, peut » seule atteindre ce but. »

Il pense que les Allemands et les Espagnols, quoiqu'illustres dans la guerre, ne peuvent venir au secours de la Terre-sainte, à cause des divisions de leurs rois. Il voudrait que le pape assemblât un concile pour forcer les princes chrétiens à faire la paix et à s'unir pour l'expédition de la Palestine. Les frais en seraient supportés par les couvens, les abbayes, les cardinaux, évêques, prêtres, &c. L'église ordonnerait des prières pour attirer les bénédictions du ciel sur l'armée.

(1) De recuperatione Terræ-sanctæ, auctor anonymus, patronus regius causarum ecclesiasticarum in ducatu Aquitaniæ.

Un autre moyen dont l'auteur se promet de grands succès, serait d'envoyer sur les lieux des clercs et laïcs instruits dans les langues pour connaître les mœurs, les coutumes et le caractère des musulmans, pour les éclairer et les convertir au christianisme.

Mais il voudrait que le roi Édouard et son fils aîné restassent dans le royaume pour y maintenir la paix; ils pourvoiraient mieux aussi à la levée et à l'envoi du subside pour la Terre-sainte. L'auteur s'attache à prouver à Édouard, qui était déjà âgé, que rien n'était plus facile que le recouvrement de la Terre-sainte. Il l'engage à employer les années que lui laisse la paix à illustrer la fin de sa carrière par une conquête qui doit immortaliser son nom.

Il y a loin toutefois de ce mémoire de l'anonyme à celui de Marin Sanuti.

COLLECTION DE DUCHESNE.

Ecrivains contemporains de l'histoire de France, depuis l'origine de cette nation jusqu'au temps de Philippe-le-Bel, avec les Lettres des Rois, des Reines, des Papes, des Grands, des Abbés, et les autres vieux monumens de l'histoire de France, recueillis par les soins d'André et de François Duchesne (1).

DUCHESNE a été appelé le père de l'histoire de France, sans doute à cause de la collection des historiens de France qu'il a publiée, d'après l'idée que lui en avait donnée le premier président Mathieu Molé. Cette collection devait contenir vingt-quatre volumes *in-folio :* Duchesne avait mis sous presse le troisième et le quatrième lorsqu'il mourut, écrasé par une charrette, à l'âge de cinquante-six ans. Son fils, François Duchesne, héritier de l'érudition de son père, publia le cinquième volume de ce recueil.

Il n'y a que les deux derniers volumes qui offrent des matériaux pour les croisades. Les trois premiers ne contiennent que des histoires ou des chroniques antérieures aux premières expéditions d'outre mer. Duchesne a réimprimé quelques-unes des histoires que Bongars a fait entrer dans sa collection, et dans lesquelles il a trouvé plusieurs incorrections qu'il a fait disparaître, ou des lacunes qu'il a remplies. Nous avons, en général, suivi l'ordre de l'éditeur, quoique cet ordre ne soit pas toujours celui de la chronologie; mais pour les lettres que Duchesne a réunies, nous avons adopté un ordre plus

(1) Historiæ Francorum scriptores coætanei, ab ipsius gentis origine ad Philippi IV dicti Pulchri tempora, cum Epistolis Regum, Reginarum, Pontificum, Ducum, Comitum, Abbatum, et aliis veteribus rerum Francicarum monumentis; operâ et studio Andreæ et Francisci Duchesne. (Lutetiæ Parisiorum, 1636 — 1649, 5 volumes in-fol.)

méthodique, parce qu'il était impossible de suivre sans confusion celui de l'éditeur.

Cinq Livres de l'Histoire de son temps, écrite par Raoul Glaber, moine de Cluni, commençant à l'avènement de Hugues Capet, et finissant à l'année 1046 (1).

L'histoire des temps antérieurs à la grande époque des croisades doit être étudiée, si l'on veut se faire de justes idées sur les causes qui amenèrent ce mouvement extraordinaire de toutes les nations : c'est principalement dans les historiens qui se sont attachés à peindre les mœurs et les habitudes des peuples, qu'il faut rechercher l'origine et le développement de ces causes; c'est dans ces historiens que chaque phrase, chaque expression, peut jeter un jour lumineux sur toute une époque. Le chroniqueur dont nous allons analyser l'ouvrage, est, sous le rapport de la peinture des mœurs, un des historiens les plus intéressans du 11e. siècle; il nous fait connaître avec une égale naïveté les phénomènes de la nature, les grands événemens de son temps, ses propres impressions, ses propres pensées, qui sont aussi celles de ses contemporains.

Raoul, surnommé *Glaber*, c'est-à-dire, sans poils, naquit au commencement du 11e. siècle : à peine avait-il atteint l'âge de douze ans, que son oncle le contraignit à embrasser la vie monastique. Les austérités de la profession religieuse devinrent bientôt pour lui un pesant fardeau; il passa successivement dans plusieurs couvens, et partout il montra beaucoup d'inconstance et des mœurs assez irrégulières : il se fixa enfin à Cluni, où, à la prière de l'abbé Odilon, il acheva l'histoire de son temps, qu'il avait commencée dans le monastère de Sainte-Bénigne de Dijon.

Nous n'avons point à relever les erreurs grossières qu'on retrouve souvent dans la chronique de Glaber; nous ne l'examinons ici que pour ce qui regarde notre sujet. Ce n'est que dans le troisième livre que cette chronique présente quelques faits qui se rattachent directement, non à l'histoire proprement dite des croisades, mais à l'origine et aux causes de cette grande révolution. Nous allons mettre ces faits sous les yeux de nos lecteurs.

(1) Glabri Rodulphi, Cluniacensis monachi, Historiarum sui temporis Libri V., ab electione Hugonis Capeti in regem, ad annum usque MXLVI (Duchesne, tome III, pag. 1 et suiv.)

L'auteur parle de la conversion d'Étienne, roi de Hongrie, qui accueillit et reçut comme ses frères les pélerins qui se rendaient à Jérusalem. Dès-lors, on préféra la route de terre à celle de la mer; en parlant de cette conversion, et de celle de quelques peuples payens du nord, Glaber remarque avec joie que Dieu réservait ses grâces pour l'Occident, tandis que l'Orient et le Midi semblaient abondonnés à l'erreur. La raison qu'il en donne nous a paru curieuse. « Tout cela, » dit-il, se trouvait annoncé comme par un présage certain » dans la position même de la croix du Seigneur, quand le » Sauveur y était suspendu. En effet, pendant que l'Orient » avec ses peuples féroces était caché derrière la face du » Sauveur, attaché sur la croix, l'Occident au contraire, » placé devant ses regards, recevait de ses yeux la lumière » de la foi, dont il devait être bientôt rempli. »

Sous la date de 1009, le chroniqueur raconte la destruction de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem : comme on accourait de toutes les parties de la terre à la ville sainte, le démon en conçut de la jalousie, et il inspira sa malice aux juifs d'Orléans, qui envoyèrent en Orient un vagabond nommé Robert, clerc fugitif de l'église de Sainte-Marie; ce Robert se chargea d'un message adressé au prince de Babylone (sultan du Caire), qu'il cacha dans un bâton de pélerin. Le message des juifs d'Orléans, écrit en caractères hébraïques, avertissait le prince infidèle que, s'il ne se hâtait de détruire l'église du Saint-Sépulcre, son royaume serait bientôt anéanti par les chrétiens. Le sultan d'Égypte donna aussitôt l'ordre de renverser de fond en comble le temple du Seigneur; ce qui fut exécuté. Les infidèles néanmoins essayèrent en vain de détruire l'intérieur du Saint-Sépulcre. Sans examiner ici la part que les juifs purent avoir à cet événement, il ne serait pas impossible qu'ils eussent été frappés des dispositions de l'Europe chrétienne, et qu'ils en eussent fait avertir les princes d'Orient. Quoi qu'il en soit, il s'éleva contre eux une violente persécution; ils furent partout chassés et proscrits; plusieurs périrent par le feu, par l'eau ou par le glaive. Robert, arrêté à son retour à Orléans, fut battu de verges et brûlé hors de la ville. Nous avons parlé dans notre histoire des croisades de la pluie de pierres que rapporte Glaber, et qui était comme un pronostic des malheurs qui devaient arriver. Nous devons dire que Glaber ne lie point ce phénomène avec la destruction du Saint-Sépulcre; il raconte que cette pluie de pierres tomba pendant deux ans dans l'habitation d'Arlebaud, près de Joigny, et que plusieurs y reconnurent les bornes de leurs champs; ce qui doit affaiblir l'idée du prodige. La destruction du

temple de Jérusalem donna sans doute aux peuples de l'Occident la pensée de rebâtir et de réparer leurs propres églises. Glaber nous apprend qu'il y eut à cette époque une émulation incroyable pour l'édification des lieux saints. « On eût dit, ce sont ses expressions, que le monde entier, » d'un même accord, avait secoué les haillons de son anti- » quité pour revêtir la robe blanche des temples du Sei- » gneur. »

L'auteur raconte encore que, cinq ans après sa destruction, le temple de Jérusalem fut rebâti en pierres carrées et polies, par l'ordre de la mère du sultan d'Égypte, nommée Marie, qui était devenue chrétienne du vivant de son époux, lequel l'avait imitée. On doit toujours un peu se défier de la vérité de ces conversions rapportées par des historiens chrétiens; les fidèles étaient si malheureux à la Terre-Sainte et soumis à un despotisme si barbare, que, toutes les fois que leur situation s'améliorait, ils l'attribuaient à la conversion du despote ou de ceux qui avaient sur lui quelque influence.

Les fréquentes calamités qu'éprouvaient les peuples de l'Occident, devaient les disposer à abandonner leur patrie, pour aller chercher un refuge, des secours et des consolations dans les saints lieux. Quelques années après la destruction du temple de Jérusalem, l'Europe éprouva pendant trois ans une famine dont le moine Glaber fait une effrayante description. « Les fureurs de la faim, dit-il, renouvelèrent » ces exemples d'atrocité si rares dans l'histoire, et les » hommes dévorèrent la chair des hommes. Le voyageur, » assailli sur la route, succombait sous les coups de ses ag- » gresseurs; ses membres étaient déchirés, grillés au feu et » dévorés. D'autres, fuyant leur pays pour fuir aussi la fa- » mine, recevaient l'hospitalité sur les chemins, où leurs » hôtes les égorgeaient pendant la nuit, pour en faire leur » nourriture. » Glaber parle d'un homme qui osa porter de la chair humaine au marché de Tournus, et d'un autre homme, habitant la forêt de Châtenai près de Mâcon, chez lequel on trouva quarante-huit têtes d'hommes qu'il avait égorgés, et dont il avait dévoré la chair. Beaucoup de personnes dans ce même pays, ajoute notre historien, mêlaient une terre blanche, semblable à l'argile, avec ce qu'elles avaient de farine ou de son, et elles en formaient des pains pour satisfaire leur faim cruelle. (Un fait pareil est rapporté par Villani et par Vito Durand, dans le récit d'une famine qui ravagea plus tard la Hongrie.) De toutes les parties de l'univers, il se rendit alors au sépulcre du Sauveur, une multitude incroyable de pélerins. D'abord, ce fut du bas peuple; ensuite, des gens de la moyenne classe; après eux,

des comtes, des prélats et des rois : à la fin, ce qui n'était pas encore arrivé, beaucoup de femmes de distinction s'y rendirent avec des femmes du peuple. Plusieurs désiraient mourir avant de revenir chez eux. L'historien raconte la mort miraculeuse d'un pélerin de la Bourgogne, du territoire d'Autun. Après avoir vu les saints lieux et être monté sur la montagne des Oliviers, d'où le Sauveur s'éleva au ciel, ce pélerin se jeta à terre, s'étendit en croix, et pria Dieu en répandant une grande abondance de larmes ; se relevant de temps en temps, les bras tendus vers le ciel, il faisait des efforts pour s'y élancer, témoignant le plus vif désir de mourir, et l'exprimant à haute voix. Étant retourné à l'hospice avec ses compagnons, ceux-ci se mirent à table pour dîner, lui, se retira dans sa chambre et s'endormit. Il resta ainsi jusqu'au soir ; alors, se sentant malade, il fit appeler ceux qui étaient venus avec lui, reçut, en leur présence, le saint viatique, les salua affectueusement et rendit l'âme. « Celui-là, ajoute Glaber, » n'avait point fait le pélerinage de Jérusalem par vanité ; » aussi Dieu ne lui refusa-t-il point la grâce qu'il deman» dait. » Un seigneur danois mourut de la même manière dans le 12e. siècle. (Voyez les extraits de Langebeck.

Glaber rapporte que le vulgaire, étonné de la foule des pélerins, qui s'augmentait tous les jours, consulta quelques hommes sages et instruits sur ce que présageait ce grand concours de fidèles : ceux-ci répondirent que c'était le signe avant-coureur de l'infame antechrist que les hommes attendaient en effet vers la fin du siècle, sur la foi des écritures. Toutes les nations se dirigeaient ainsi vers l'Orient où l'antechrist devait paraître, afin d'aller à sa rencontre. Au reste, le chroniqueur ne prétend point nier par là le mérite des pélerins devant le souverain juge.

L'auteur parle aussi du baptême du Jourdain et du miracle du feu sacré le jour du sabbat. Un évêque d'Orléans, témoin de ce miracle, acheta du patriarche des Grecs une des lampes du Saint-Sépulcre, et la rapporta dans son église, avec l'huile qu'elle contenait. Ce même évêque apporta au roi Robert un morceau de la vraie croix, que lui avait donné l'empereur de Constantinople. Glaber dit tenir ce fait de l'évêque lui-même. Il cite encore, sur les pélerinages, d'autres traits curieux, dont il a été parlé au premier livre de l'*Histoire des croisades*.

Glaber mourut dans l'abbaye de Cluni, en 1408. Son histoire fut publiée à Francfort en 1596. Duchesne y a fait beaucoup de corrections en la réimprimant ; dom Bouquet, en l'insérant dans sa collection, y a encore ajouté des améliorations.

Chronique d'Adémar de Chabannes, Moine de Saint-Cibar d'Angoulême (1).

ADÉMAR DE CHABANAIS OU DE CHABANNES, né d'une illustre famille, vécut à la fin du X.e siècle et au commencement du XI.e; il s'instruisit dans les lettres au monastère de Saint-Martial de Limoges, et eut pour précepteur un moine distingué de cette abbaye. Quelques justes reproches que la critique puisse adresser à Adémar sur ses nombreuses erreurs historiques, il n'en est pas moins un chroniqueur intéressant et recommandable: comme Glaber, il est fort crédule; mais, comme lui aussi, il peint avec naïveté les mœurs de son temps : c'est ce qui nous a engagés à le placer à côté de cet historien, quoiqu'il n'appartienne pas à la même collection.

Sous l'année 1010, Adémar, après avoir rapporté beaucoup de phénomènes qui présageaient une grande calamité, raconte de la même manière que Glaber la destruction du temple de Jérusalem par l'ordre du sultan d'Égypte; mais il ajoute dans son récit une circonstance digne de fixer l'attention. « Les Juifs, dit-il, accusèrent les » chrétiens d'avoir une armée prête à marcher contre les » Sarrasins d'Orient » : *exercitus Francorum super Saracenos Orientales commotos*. On voit ainsi justifiée, par le témoignage formel d'un contemporain, l'opinion que nous avons exprimée dans notre *Histoire des croisades*, que, long-temps avant les grandes expéditions d'Orient, les peuples ne dissimulaient plus le désir qu'ils avaient de délivrer le saint tombeau, et que même des préparatifs avaient été faits pour l'accomplir. A l'occasion de la destruction des églises chrétiennes d'Orient, Adémar de Chabannes rapporte plusieurs miracles. « Les païens ayant allumé un grand feu pour consumer les » pierres de l'église de la Résurrection, démolie, ces pierres, » semblables au diamant, résistèrent à l'action du feu. Ceux » des infidèles qui tentèrent de détruire l'église de Bethléem, furent dévorés par une flamme subite. Le monastère » du mont Sinaï, où vivaient en paix plus de cinq cents moines » sous le gouvernement spirituel d'un abbé, ne dut son salut » qu'à un miracle. Les Sarrasins qui s'approchaient de la » montagne la virent tout en feu. Le roi de Babylone, à » la vue de tant de prodiges, se repentit des mesures qu'il

(1) Chronic. Ademari Cabanensis, monachi Sancti-Eparchii Engolismensis. (D. Bouquet, *Historiens de France*, tom. X, pag. 144.)

» avait prises contre les chrétiens, et ordonna de relever » le temple du Seigneur, qu'il avait fait détruire : mais » ce temple n'eut plus rien de sa grandeur et de sa magni- » ficence passée; en punition de leur crime, Dieu envoya » aux Sarrasins la famine, la peste et la guerre. La Palestine » fut envahie par les Arabes; ils se saisirent du roi de Ba- » bylone, qui s'était, dans son orgueil, élevé contre Dieu; » ils lui arrachèrent les entrailles; et, après avoir rempli son » corps de pierres, ils le précipitèrent dans la mer. »

Sous l'année 1019, Adémar de Chabannes parle d'une invasion des Normands dans la Pouille, sous les ordres de Richard comte de Rouen. L'empereur des Grecs fut trois fois vaincu par ces braves aventuriers; mais il appela les Russes à son secours, et les Normands furent à leur tour vaincus, d'où vint le proverbe: « Les Grecs ont pris un lièvre » avec une charrue. » *Græcus cum carruca leporem capit.* Le chroniqueur, comme on le voit, fait ici allusion à la finesse d'esprit des Normands et au caractère grossier des Russes non encore civilisés. Il ajoute que les difficultés des pèlerinages furent augmentées par cette circonstance; car les Grecs, par haine des Normands, arrêtaient à Constantinople tous les pèlerins qui arrivaient d'Occident.

Adémar de Chabannes a cité dans ses chroniques quelques faits qui sont relatifs aux mœurs pieuses des pèlerins: nous renvoyons pour ce sujet aux éclaircissemens du tome I.er

Fragment de l'Histoire de France depuis le Roi Robert jusqu'à Philippe I.er, par un auteur anonyme (1).

Ce fragment paraît être d'un moine de l'abbaye de Fleuri ou de Saint-Benoît-sur-Loire; il est à la suite d'une chronique dont Duchesne a donné la première partie dans le tome II de sa collection. Il prouve, dans l'auteur, des connaissances sur l'attaque et la défense des places, sur les machines de guerre alors en usage; et, sous ce rapport, il présente de l'utilité et de l'intérêt. Quoique fait dans la forme chronologique, cet écrit n'est ni sec ni décharné. On peut toutefois regretter que le récit en soit trop abrégé.

Ce fragment commence à l'année 997. Sous la date de

(1) Historiæ Francicæ Fragmentum, à Roberto ad mortem Philippi I regis, auctore anonymo. (Tom. IV, pag. 85.)

1066, il parle de trois expéditions de chrétiens contre les Sarrasins d'Espagne : la première, sous la conduite de Guillaume, duc d'Aquitaine ; la seconde, sous les ordres de Hugues, duc de Bourgogne ; il ne désigne pas le chef de la troisième. (Ces guerres, quoique peu importantes, préparaient successivement les esprits aux grandes expéditions d'Orient.) Il n'y a que les six dernières pages de ce fragment qui soient consacrées au récit de la première croisade ; ce récit commence en 1096, et finit en 1109. Après avoir parlé des étoiles qui tombaient du ciel comme des gouttes de pluie (*velut pluviarum guttæ*), et de deux conciles, dont l'un tenu à Clermont et l'autre à Nîmes, l'historien nous fait connaître les motifs qui avaient porté le pape Urbain à prêcher la croisade. Les Turcs avaient poussé leurs conquêtes jusqu'au Bosphore ; ils menaçaient de s'emparer de la ville de Constantin. Ces barbares avaient outragé la religion et ses ministres ; les églises d'Orient avaient été renversées, et les malheureux chrétiens qui avaient été l'objet de la fureur des infidèles, sollicitèrent des secours auprès du pontife romain. Le chroniqueur compare le nombre des croisés aux grains de sable qui couvrent les rivages de la mer. *Exercitus innumerabilis, qualis arena maris, paratur animam ponere pro fratribus*. Ces derniers mots expriment très-bien le sentiment de fraternité qui animait les pélerins. Ce sentiment fut le principal caractère des croisades. La marche de l'armée chrétienne et les événemens qui précédèrent son arrivée à Antioche, sont décrits très-rapidement par notre auteur. Il ne parle qu'en passant du siège et de la prise d'Antioche, du moyen qu'employa Bohémond pour s'en emparer, moyen que l'historien appelle *trahison louable ;* il peint l'horrible famine que les croisés eurent à souffrir pendant qu'ils furent à leur tour assiégés par les Sarrasins. « La chair des animaux immondes était pour les chrétiens un mets délicieux. » L'anonyme indique seulement l'apparition de saint André, qui découvrit aux pélerins la lance du Sauveur ; il ne raconte ce prodige qu'après un *dit-on* (*uti refertur ab eis*). « Qui pourrait compter, » dit le chroniqueur au sujet du butin que firent les chrétiens après leur victoire, « la multitude de chameaux, de chevaux, de trou» peaux de toute espèce, la quantité de vases d'or et d'ar» gent, de riches habits et de trésors qui restèrent au pouvoir » des pélerins. » (C'est la coutume des Orientaux de traîner à leur suite dans les combats tout ce qu'ils ont de plus précieux.) L'auteur, qui a si peu de place pour les grands événemens, ne néglige pas de raconter les phénomènes de la nature. Un jour, dit-il, au coucher du soleil, pen-

dant que les croisés étaient encore dans la ville, une très-grande rougeur, semblable à celle du sang, couvrit le ciel; ce phénomène dura pendant toute la nuit jusqu'à l'aurore : la rougeur s'étendait depuis l'orient, par le septentrion, jusqu'à l'occident. Cette merveille, ajoute l'auteur, eut lieu dans toutes les parties du monde. (Raoul de Caen l'avait vu en Normandie.) L'historien passe rapidement sur la marche et les mouvemens de l'armée chrétienne, et arrive au siège de Jérusalem, dont il fait un assez long récit. Il parle de l'effroyable massacre qui se fit dans la ville sainte, et ne dit qu'un mot de l'élection de Godefroi : mais à ce sujet sa narration diffère de celle de tous les chroniqueurs. Il prétend que les princes, en élevant sur le trône le duc de Lorraine, ne lui permirent point de porter le diadême, *parce que Jésus-Christ seul était le véritable roi d'une cité où il avait été couronné d'épines pour sauver le monde*. L'anonyme est contraire à l'opinion générale qui fait honneur à Godefroi de cet acte d'humilité. Arnoul, nommé patriarche de Jérusalem, déclara qu'il ne se chargerait point d'un si pesant fardeau sans un ordre du pape. L'historien rapporte la défaite des barbares près d'Ascalon, à laquelle il survécut à peine un seul fantassin pour annoncer cette nouvelle aux ennemis de la croix. Un grand nombre de cavaliers ennemis échappèrent à la mort, parce que l'armée chrétienne, ayant mangé presque tous ses chevaux dans les jours de la misère, ne pouvait poursuivre ces infidèles qui fuyaient.

Après avoir parlé de l'arrivée du comte de Poitou à Constantinople, et des victoires que Bohémond, à son retour d'Europe, remporta sur l'empereur grec, le chroniqueur raconte en ces termes la mort de Gui, frère du prince de Tarente : « Gui était tombé dans un état de langueur ; » voyant qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre, » il fit venir Bohémond, et le pria de lui pardonner le tort » qu'il lui avait fait. Le prince de Tarente ayant demandé à » son frère quel tort il avait eu, celui-ci lui répondit » qu'Alexis lui avait donné sa fille en mariage; qu'en outre » il avait reçu de l'empereur la ville de Dyrrachium et d'autres » présens. Gui ajouta que ses conseils et ses discours avaient » empêché la prise ou la reddition de Dyrrachium pendant » que Bohémond assiégeait cette cité. Le prince de Tarente, » ayant entendu l'aveu d'un crime si abominable (*tam* » *immane*), accabla son frère de malédiction, et se retira. » Nous remarquerons que ce Gui, dont il est ici question, est le même qui, pendant le siège d'Antioche, pleurait avec tant d'amertume sur son frère Bohémond qu'il croyait mort.

Vie du roi Louis VI, fils de Philippe, surnommé le Gros, écrite par Suger, abbé de Saint-Denis (1).

Cet ouvrage, tel qu'il nous est donné par Duchesne, ne comprend que la première année du règne de Louis-le-Gros : Suger s'y est proposé principalement de retracer les actes de l'administration politique de ce prince; ce n'est qu'accessoirement qu'il parle des croisades. Nous avons indiqué cette chronique, parce qu'elle a parlé assez longuement des premiers exploits de Bohémond, de ce prince qui depuis parut avec tant d'éclat sur la scène des guerres saintes. Les détails que donne l'abbé de Saint-Denis sur le fils de Guiscard n'entrent point dans notre sujet. Il a beaucoup parlé du mariage de Bohémond avec Constance, fille de Philippe Ier, et de la préférence qu'il obtint sur Hugues, comte de Troyes. Nous nous dispenserons de reproduire le récit de Suger.

Chronique de Morigni, depuis l'année 1108 *jusqu'en* 1147, *année où Louis VII partit pour la Palestine, écrite par Teulfe et d'autres religieux de ce monastère* (2).

La chronique de Morigni est divisée en trois livres, dont le premier est l'ouvrage de Teulfe. Ce n'est que dans le dernier paragraphe du troisième livre qu'il est question de la croisade de Louis-le-Jeune. L'auteur parle d'abord de la prise d'Edesse et de la consternation que cet événement répandit parmi les chrétiens d'outre-mer. Antioche et Jérusalem envoyèrent des députés auprès du roi de France, chargés de solliciter l'appui de ses armes. « Comme il était très-
» pieux, dit le chroniqueur, notre roi fut touché des misè-
» res de l'Orient, et pour que cette pitié ne fût point sté-

(1) Vita Ludovici VI regis, Philippi filii, qui Grossus dictus, auctore Sugerio, abbate beati Areopagitæ Dionysii. (Tome IV, page 281.)

(2) Chronicon Morigniacensis monasterii ab anno 1108 usque ad annum 1147, quo rex Ludovicus VII in Terram-Sanctam profectus est, auctoribus Teulfo et aliis ejusdem loci monachis. (Tome IV, page 359.)

» rile, Louis convoqua à Vézelai, pour la fête de Pâques,
» les grands de son royaume. S'adressant à eux avec l'accent de la pitié, il s'exprima en ces termes : (ce discours qu'on va lire ne se trouve que dans la chronique de Morigni). Quelle honte rejaillirait sur nous, si le Philistin allait vaincre la famille de David; si la nation du démon s'emparait de l'héritage que posséda long-temps le peuple voué au culte divin; si des chiens morts se jouaient du courage vivant, et surtout du courage des Français, dont la vertu reste libre, même dans les fers : cette vertu ne sut jamais supporter les outrage; elle est accoutumée à secourir les amis de la France, à poursuivre ses ennemis jusqu'au-delà des tombeaux. Que la vertu française soit toujours forte et puissante; qu'elle aille relever les amis de Dieu qui sont aussi nos amis, quelle aille épouvanter et détruire nos vils ennemis, indignes du nom d'hommes. Marchons, guerriers courageux; marchons contre les adorateurs des idoles. Partons pour cette terre que foulèrent jadis les pieds de l'homme Dieu, pour cette terre consacrée par la présence corporelle du Sauveur. Dieu se lèvera avec nous; ses ennemis seront dissipés, et ceux qui le haïssent fuiront devant notre face. Ils seront confondus, dis-je, ils seront mis en fuite tous ceux pour qui Sion est un objet de haine, si notre courage est inébranlable, ainsi que notre confiance en Dieu. Sachez que je suis déjà tout dévoué à cette guerre. C'est pourquoi je vous prie et vous conjure de fortifier ma volonté par votre association et votre secours. »

Le chroniqueur dit que le discours du roi pénétra bien avant dans le cœur de la plupart des assistans. Il cite Henri, empereur d'Allemagne, au nombre des principaux seigneurs qui prirent la croix avec Louis VII; nos lecteurs savent que c'est Conrad et non point Henri qui fut du pélerinage. Dans une autre assemblée, convoquée à Etampes, le roi de France confia à Suger la régence de son royaume; après avoir reçu la bénédiction du pape Eugène, il se mit en route. La phrase suivante est toute mutilée, et les mots *gallicanæ multum ex hoc gravatæ ecclesiæ* qui ont échappé à la mutilation, nous font croire qu'il s'agissait dans cette phrase d'impôts perçus sur les églises de France, pour la croisade. L'historien ajoute que l'abbé du monastère de Morigni fut contraint de donner vingt livres, à la demande de l'archevêque de Sens. « Près de » retourner à Rome, dit l'auteur, le pape excommunia » tous ceux qui inquièteraient le royaume avant le retour

» du monarque. Notre roi poursuivant un voyage entrepris
» péniblement mais non sagement, suivit des conseils qu'il
» n'aurait pas dû suivre; il marcha dans un chemin qui
» n'était point battu, et ne prit point garde aux épines
» cachées sous ses pas. Aussi après avoir vu ses forces s'af-
» faiblir, son armée s'éteindre, il put à peine parvenir à Jé-
» rusalem. Louis passa un an et plus dans la ville sainte,
» et ne fit rien d'utile et de mémorable, rien de digne
» de la France. » La phrase qui suit est mutilée de
» manière à ne pouvoir y saisir aucun sens positif; la
» voici : *Unde et obscuro a..... transmarinis partibus iter*
» *mo.... ipsamque recessu suo valde... quarto autem post...* »
Cette phrase, quoique incomplète et brisée, nous laisse entrevoir cependant une signification peu favorable à la mémoire de Louis-le-Jeune. Une mutilation pareille ne saurait être un effet des injures du temps; une main amie du monarque a voulu effacer un témoignage qu'on pourrait presque regarder comme l'expression de l'opinion contemporaine, dont le clergé était l'interprète, sur une croisade inutile et malheureuse.

Les historiens cénobites, séparés du monde, étrangers à la marche des événemens, avaient le privilège de dire la vérité sans crainte; ils profitaient surtout de ce privilège quand la vérité s'accordait avec les passions qui les animaient. Voilà ce qui explique les jugemens sévères de notre chroniqueur sur la croisade de Louis-le-Jeune. Le couvent de Morigni avait pourvu pour sa part aux dépenses de la sainte expédition, et l'historien a voulu venger son monastère, en déclamant contre Louis VII et sa croisade.



Gestes de Louis VII, fils de Louis-le-Gros (1).

Cette histoire est tirée d'un manuscrit de l'abbaye de Saint-Denis. Elle est, avec celle d'Odon de Deuil, la seule où il soit parlé avec détail de la seconde croisade. La première guerre sainte, qui eut un heureux succès, fut racontée par beaucoup d'historiens : la seconde, qui n'offre que des désastres, est presque ignorée, parce que les auteurs du temps n'en ont parlé qu'en passant. La chronique que nous allons analyser est écrite avec ordre et netteté. On y trouve de l'exactitude et des détails curieux; mais il règne dans les récits du chroniqueur une grande sécheresse; on y voit peu de ces peintures naïves et animées qui jettent tant d'intérêt sur nos vieilles chroniques. On peut dire, avec quelque vérité, que le génie de cet historien anonyme diffère essentiellement de celui d'Odon de Deuil, qui a décrit les mêmes événemens : Odon peint avec des couleurs fortes et un pinceau mâle et hardi le caractère des principaux personnages de son histoire; mais son style, qui n'est pas sans affectation, manque souvent de clarté; l'anonyme, au contraire, raconte avec ordre et précision les faits qu'il veut faire connaître, et son style est sans couleur. Le récit de ces deux chroniqueurs forme une histoire complète et intéressante de la seconde croisade; ils se prêtent, pour ainsi dire, un mutuel secours, et l'un supplée à ce qui manque à l'autre : c'est ce qui nous a déterminés à les mettre en regard, quoiqu'ils ne se trouvent pas réunis dans la même collection.

Le chroniqueur anonyme commence par raconter la prise d'Edesse, et les menaces que faisaient les infidèles de massacrer tous les chrétiens d'Orient. Cette nouvelle, portée en Europe, arracha des larmes à tous les yeux : dès ce moment le roi promit de venger la chrétienté de ces outrages; il assembla, à cet effet, un concile à Vézelai. Ici le chroniqueur désigne les personnes qui assistèrent à ce concile, et la résolution qu'on y prit d'aller à Jérusalem : en commémoration de cette réunion sainte, on bâtit, sur le lieu même où l'assemblée de Vézelai s'était tenue, une église qui devint bientôt célèbre par des miracles. Le chroniqueur ajoute que le roi, après avoir pris la croix, la porta brodée sur son épaule pendant toute l'année, depuis la Résurrection jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante, et qu'avant son dé-

---

(1) Gesta Ludovici VII regis, filii Ludovici Grossi. (Tome IV, page 390.

part il alla prendre l'oriflamme et le bourdon de pélerin à Saint-Denis. « Mais Dieu, continue-t-il, à qui aucun secret » n'est caché et qui pénètre jusqu'au fond du cœur de l'homme, » n'eut pas cette entreprise pour agréable, et détourna sa pro- » tection de dessus les croisés ; cependant, il faut le dire, » ceux qui ont fait ce pélerinage dans de bonnes intentions, » doivent en recevoir la récompense comme s'ils avaient » réussi. »

L'auteur raconte ensuite avec assez de fidélité, quoique succinctement, la marche des deux souverains croisés, Louis et Conrad. Dans la crainte que des troubles et des divisions ne survinssent dans les deux armées, les deux princes décidèrent de ne point faire route ensemble. Ils partirent l'un après l'autre, et traversèrent dans une direction différente la Hongrie et la Bulgarie. L'anonyme raconte ici le séjour des croisés à Constantinople et leur marche vers la Bithynie.

Nous allons suivre son récit. Il suppléera au silence des autres historiens, et pourra servir en même temps à compléter la narration que nous avons faite des mêmes événemens dans notre cinquième livre.

« Le soudan d'Icone, dit-il, prince puissant dans le royaume » de Turquie, avait depuis quelque temps entendu parler de » l'arrivée des deux monarques. Il en était effrayé. Il crut que s'il » n'opposait son courage et ses forces à de si grandes armées, » il s'exposait, lui, son pays et tous les peuples de l'Orient, à » des dangers imminens. Il envoya donc promptement des am- » bassadeurs de tous côtés, ordonnant à tous ceux qui pour- » raient porter les armes et seraient en état de combattre, de » venir au plustôt le joindre. Lui-même alla visiter avec beau- » coup de soin les villes et les forteresses de son empire, fai- » sant réparer les murs et les tours, vider les fossés qui les » environnaient, et occupant journellement tous les ouvriers » de ses états à ces travaux. Ce qui avait augmenté les craintes » du soudan, c'est le bruit qui s'était répandu que les deux » princes chrétiens amenaient avec eux des armées si nom- » breuses, que, lorsqu'ils campaient sur le bord d'un fleuve, » l'eau qui coulait dans son lit ne suffisait pas pour abreuver » les chevaux et pour le besoin des hommes, et que par-tout » où ces armées passaient, elles mettaient les fleuves à sec. On » avait dit aussi qu'un royaume, quelque grand qu'il fût, ne » pourrait suffire avec toutes ses richesses à l'entretien d'une » si grande multitude de soldats. De pareilles fables répandues » dans le vulgaire, dit le chroniqueur, ne devraient pas être » crues, parce qu'elles sont trop évidemment le produit de

» l'exagération. Il était vrai cependant que dans la seule armée » de l'empereur on comptait soixante-dix mille guerriers à » cheval armés de cuirasse, outre la cavalerie légère et les » fantassins, dont le nombre était infini. Dans l'armée du roi » de France on ne comptait guère moins de combattans por- » tant la cuirasse, tous soldats éprouvés par les périls de la » guerre; la multitude des fantassins était telle, qu'elle sem- » blait couvrir la surface de la terre. En voyant ces cohortes » avec leurs casques et leurs boucliers réfléchissant les » rayons du soleil, avec leurs étendards flottant dans les » airs, on aurait cru qu'elles allaient triompher de tous les » ennemis de la croix et réduire sous la puissance de leurs » armes toutes les contrées de l'Orient. Elles l'eussent pu sans » doute, si ce pélerinage avait été agréable à Dieu.

» L'empereur, après avoir passé le bras de Saint-George, » voulut marcher seul, et il sépara son armée de celle du roi » de France. Alors, suivant la coutume de son pays, il rangea » ses troupes par bataillons, et leur donna pour chefs les plus » nobles barons qu'il eût avec lui. Il laissa à sa gauche la Ga- » latie et la Paphlagonie, et traversa la Lydie. Arrivé près de » Nicomédie, il se rendit à la noble ville de Nicée, d'où il entra » ensuite dans la Lycaonie, qui a pour capitale Icone. L'armée » marchait sans précaution, et se dirigeait par des chemins de » traverse vers les gorges des montagnes, abandonnant la » grande route qui conduit directement à Icone. Le soudan, » qui avait rassemblé une grande multitude de Turcs de toutes » les parties de l'Orient, attendait le moment favorable pour » s'opposer au passage des armées chrétiennes, qui étaient » déjà entrées dans ses états.

» La terreur s'était répandue parmi tous les chefs des Sar- » rasins, à la nouvelle de l'approche des armées si nombreuses » des chrétiens; car on leur avait dit que, si ces armées pou- » vaient traverser librement leur pays, elles soumettraient » bientôt l'Orient tout entier à la loi du Christ et en détrui- » raient les habitans. Dans la crainte qu'ils en avaient, les » Turcs vinrent au secours du soudan d'Icone, de toutes les » provinces voisines, des deux Arménies, de la Cappadoce, » de l'Isaurie, de la Cilicie et de la Médie. Ils étaient en si » grand nombre, et avaient amené avec eux tant d'armes et » de chevaux, que le soudan, plein de confiance et d'audace, » résolut d'attaquer les chrétiens et de leur livrer combat. » L'empereur Conrad avait demandé à Manuel des guides » pour conduire son armée par les chemins les plus courts, » et néanmoins les plus faciles pour la cavalerie. Manuel avait

» en effet donné des guides, mais non tels que Conrad les » avait demandés : c'étaient des traîtres, pleins d'iniquité. » Dès que l'armée des croisés fut entrée sur les terres des » Turcs, ils vinrent trouver les chefs chrétiens, et leur dirent » de faire pourvoir leurs troupes de vivres suffisans pour se » rendre dans le pays vers lequel elles se dirigeaient, et où » elles trouveraient tout en abondance. Les chefs croisés cru- » rent à leurs paroles, et firent charger les bêtes de somme » et les chariots de tout ce qui était nécessaire à l'armée pour » le nombre de jours que les guides avaient déterminé; mais » les perfides Grecs, plus traîtres que le traître Judas, qui ont » toujours haï les Latins, et sur-tout les Francs, conduisirent » à dessein l'armée de l'empereur par des chemins détournés » et difficiles, au milieu des montagnes, où elle fut comme » prisonnière, et où les Turcs pouvaient en triompher faci- » lement. On ne put savoir si ces traîtres avaient agi par » l'ordre de l'empereur Manuel, ou s'ils étaient gagnés par » les présens des infidèles, pour livrer l'armée de Conrad.

» Le monarque allemand s'aperçut bientôt que ses guides le » trompaient; car le nombre de jours qu'ils avaient fixé pour » le conduire dans un pays abondant en toute sorte de » biens, était déjà écoulé. Il les fit donc venir en présence de » ses barons, et leur demanda pourquoi ils l'avaient ainsi » trompé. Les guides, instruits dans l'art de la perfidie, ré- » pondirent qu'ils avaient cru que l'armée faisait de plus » grandes journées et pouvait marcher plus vite. Ils jurèrent » de nouveau qu'ils la conduiraient dans trois jours à la ville » d'Icone, où elle trouverait à satisfaire tous ses besoins. » L'empereur, dupe de sa bonne foi, ne crut pas tout-à-fait » à la trahison; il dit qu'il attendrait encore trois jours pour » savoir s'ils étaient traîtres ou fidèles. La nuit suivante, pen- » dant que l'armée, fatiguée de la marche, était ensevelie dans » le sommeil, les Grecs s'échappèrent secrètement des mains » de ceux qu'ils avaient trahis. Le lendemain, l'armée s'étant » rangée en bataillons et mise en marche, les guides, qui » avaient coutume de la précéder, ne parurent point. Les » chefs, les ayant fait chercher en vain, ne doutèrent plus de » la trahison, et en rendirent compte à l'empereur. Les » traîtres ne se contentèrent pas du mal qu'ils avaient fait; » ils y mirent le comble, en allant directement à l'armée du » roi de France, qui n'était pas loin, et qui suivait celle de l'em- » pereur à petites journées. Ils dirent au roi qu'ils avaient » conduit jusqu'à Icone l'empereur et son armée; que » cette ville venait d'être prise par force; que tous les Turcs

» qui s'étaient opposés aux chrétiens avaient été tués, et
» que l'armée s'était enrichie des dépouilles de l'ennemi. Ce
» mensonge, de la part des guides, avait un double but :
» c'était, ou de faire aller le roi par le même chemin que
» l'empereur, et de l'exposer ainsi aux mêmes dangers, afin
» que, s'il venait à connaître le malheureux état de l'armée
» de Conrad, il ne pût voler à son sécours; ou peut-être d'évi-
» ter par-là le supplice dont le roi les aurait punis, s'il était
» venu à découvrir leur trahison.

» Cependant l'empereur, voyant qu'il était entièrement
» trompé, et qu'il n'y avait personne dans toute l'armée qui pût
» l'éclairer sur sa marche, assembla ses barons, et les consulta
» sur ce qu'il y avait à faire dans l'extrémité où l'on se trou-
» vait. Les plus prudens parmi les barons, accablés par les
» coups d'une fortune ennemie, ne purent être d'accord
» entre eux : les uns voulaient qu'on retournât sur ses pas
» par le même chemin, jusqu'à ce qu'on pût trouver des
» vivres dont on manquait; les autres disaient qu'il fallait
» avancer, parce qu'on avait l'espérance d'en trouver plus
» facilement qu'en retournant en arrière où tout serait épuisé.
» Pendant qu'on délibérait sur l'un des deux partis à prendre,
» quelques soldats de l'armée, qui s'étaient éloignés, et qui
» revinrent, annoncèrent qu'il se rassemblait non loin de là
» une grande multitude de Turcs armés. Il était bien vrai
» que les guides, qui s'étaient enfuis, avaient amené à dessein
» l'armée chrétienne dans ces lieux déserts que la nature avait
» condamnés à une perpétuelle stérilité, lorsqu'ils auraient dû
» la conduire à travers la Lycaonie qu'ils avaient laissée à
» droite, où elle aurait trouvé des chemins plus courts, des
» terres labourées, des pâturages et des provisions en abon-
» dance. L'armée se trouvait alors dans la Cappadoce et loin
» de la ville d'Icone. On disait parmi les croisés, et cela pou-
» vait être vrai, que ces Grecs qui avaient trahi l'armée avaient
» suivi les ordres de l'empereur Manuel, qui par envie ne
» voulait pas que les Allemands réussissent dans leur entre-
» prise : car les Grecs sont jaloux des Allemands; ils crai-
» gnent de voir s'accroître la puissance germanique; ils s'in-
» dignent de ce que l'empereur d'Allemagne se nomme em-
» pereur des Romains. Selon eux, il n'y a que l'empereur
» grec qui ait droit à l'empire du monde.

» Conrad et son armée se trouvèrent donc dans la plus
» grande détresse. Ils ne savaient d'abord de quel côté ils de-
» vaient se diriger. Hommes et chevaux, tous étaient fa-
» tigués de monter et de descendre des collines; tous étaient

» tourmentés de la soif et de la faim. Les chevaux, dans ces » chemins difficiles, tombaient sous le poids de leur charge » et faute de pâturage. Les Turcs, qui connaissaient le misé- » rable état de l'armée chrétienne, se partagèrent en batail- » lons, ayant chacun un chef à leur tête, et, fondant tout- » à-coup sur les chrétiens, ils les prirent au dépourvu; car » ceux-ci étaient encore dans leurs tentes et n'étaient point » préparés au combat. Les Turcs avaient des chevaux forts, » agiles, et rafraîchis par un long repos. Ils étaient légèrement » armés; la plupart n'avaient qu'un arc et des flèches. Au » moment où ils fondirent sur l'armée chrétienne, ils rem- » plirent l'air de grands cris; ils criaient, ils hurlaient, ils » aboyaient comme des chiens; ils frappaient leurs tambours » et faisaient résonner leurs autres instrumens d'une manière » horrible, afin de jeter, selon leur usage, l'épouvante parmi » leurs ennemis. Les soldats de l'empereur, couverts de cui- » rasses, de cuissarts, de casques et de boucliers, avaient » de la peine à supporter le poids de leurs armes, et leurs » chevaux harassés étaient exténués par la maigreur. Les » Turcs, se précipitant sur eux, les perçaient de leurs flèches, » et tout-à-coup s'éloignaient en fuyant. Les Allemands, à » cause du poids de leur armure et de la faiblesse de leurs » chevaux, ne pouvaient les poursuivre. Alors les Turcs re- » venaient autour d'eux avec plus de hardiesse, et lançaient » leurs flèches presque à bout portant. Quand les nôtres vou- » laient courir sur eux, les infidèles fuyaient précipitamment; » et lorsqu'ils voyaient les chrétiens revenir sur leurs pas, ils » accouraient aussitôt avec impétuosité, et les frappaient au » dos de la pointe de leurs armes. On se battit ainsi pendant » tout un jour, avec une grande perte de notre côté, et sans » aucun dommage pour les Turcs. Au rapport de plusieurs » qui étaient présens, il ne resta que la dixième partie » des soixante-dix mille hommes couverts de cuirasse, et » de la multitude infinie des fantassins: les uns périrent » de faim, d'autres par le fer ennemi; plusieurs, chargés » de chaînes, furent menés en servitude. L'empereur et » quelques-uns de ses barons échappèrent avec peine au » glaive des Turcs, et revinrent à Nicée avec un petit nombre » d'hommes. Les infidèles qui avaient triomphé par leurs em- » bûches et par la trahison plus que par leurs armes, trou- » vèrent dans le camp des Allemands beaucoup de richesses, » de l'or, de l'argent, des habits précieux, des chevaux et des » armes, et, chargés de dépouilles, ils retournèrent dans leurs » forteresses. Ils envoyèrent dans tout le pays tendre des

» embûches à l'armée du roi de France, qui n'était pas très-
» éloignée. Ils exaltèrent leur triomphe, et se vantèrent de
» pouvoir facilement vaincre cette nouvelle armée, puisqu'ils
» avaient vaincu celle d'un prince plus grand et plus puissant
» que le roi de France. Le soudan d'Icone n'assista point à
» cette bataille; mais il y avait à sa place un Turc très-puis-
» sant, nommé Paramund. »

Cette défaite laissa de profonds et tristes souvenirs; car l'armée de Conrad était composée de beaucoup de nobles seigneurs qui périrent sans utilité pour la cause de Jésus-Christ. Ces événemens eurent lieu dans le mois de novembre 1146.

« Le roi de France et son armée, qui ignoraient encore les
» malheurs arrivés aux Allemands, s'étaient portés d'un autre
» côté, et étaient entrés en Bithynie. Lorsqu'ils eurent fait le
» tour d'une espèce de golfe qui est près de Nicomédie, le roi
» consulta les chefs de son armée sur le chemin le plus court
» qu'ils pourraient prendre. Le bruit se répandit alors dans le
» camp que l'empereur avait été vaincu par les Turcs; qu'il
» avait perdu toute son armée, et qu'il fuyait avec un petit
» nombre des siens à travers les montagnes et les bois. Ce
» premier bruit tint long-temps l'armée en suspens, parce
» qu'il n'avait aucun caractère d'authenticité. Mais Frédéric,
» duc de Souabe, prince doué d'une grande sagesse, neveu de
» l'empereur, arriva au camp, et raconta au roi et aux barons
» ce qui venait de se passer. L'empereur avait envoyé ce prince
» au monarque français, pour lui demander une entrevue et
» délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. L'empereur était
» bien en état de se conduire lui-même, et de conduire ce
» qui lui restait de monde; mais il était bien aise de prendre
» conseil du roi de France, son ami. Louis et ses barons furent
» pénétrés de douleur en apprenant les malheurs de l'empe-
» reur. Le roi, qui était naturellement compatissant, résolut
» d'aller consoler ce prince, et, se faisant accompagner de
» quelques seigneurs et d'une escorte suffisante, comme l'avait
» fait Frédéric, il alla trouver Conrad, qui n'était pas éloigné
» et qui attendait le retour de son neveu. Les deux princes,
» en se voyant, s'embrassèrent. Louis fit entendre des paroles
» de consolation et offrit à l'empereur son argent et ses troupes,
» comme devait le faire un bon et fidèle allié. Après s'être long-
» temps entretenus seuls, ils convoquèrent les barons, et il fut
» réglé dans le conseil qu'on reprendrait ensemble le chemin
» du pèlerinage, et qu'on accomplirait fidèlement le vœu qu'on
» avait fait à Dieu. Cependant il y en eut plusieurs dans l'armée
» de l'empereur qui dirent qu'ayant perdu tout ce qu'ils avaient

» pour faire le voyage, ils ne pouvaient aller plus loin. Effrayés
» des dangers auxquels ils avaient échappé, et des fatigues du
» chemin qu'ils avaient encore à faire, et ne se croyant pas
» liés par le vœu qu'ils avaient fait, ils retournèrent à Cons-
» tantinople.

» Les deux rois se mirent en marche avec leurs armées, lais-
» sant à gauche le chemin que l'empereur avait suivi jusque
» là; ils se dirigèrent vers l'Asie mineure, et se rendirent à
» Smyrne. De là ils allèrent à Éphèse, où ils se reposèrent.
» Mais l'empereur, considérant qu'il était regardé comme un
» des plus grands princes de l'Europe, et que, parti de ses états
» avec une noblesse si nombreuse, il n'avait plus maintenant
» qu'une armée réduite à peu de monde, dans un pays étran-
» ger, et pour ainsi dire dans la dépendance de l'armée fran-
» çaise, sans laquelle il ne pouvait rien ou peu de chose, crut
» qu'il était honteux pour lui de rester dans une pareille situa-
» tion, et que sa dignité impériale serait compromise s'il conti-
» nuait sa marche avec un si petit nombre de guerriers : il or-
» donna donc à ses fantassins de s'en retourner par terre, et
» lui-même s'embarqua pour Constantinople avec une faible
» escorte. L'empereur Manuel le reçut avec de plus grands
» honneurs qu'auparavant. Conrad passa l'hiver auprès de
» lui avec sa suite. Ces deux princes étaient alliés par leurs
» femmes, ayant épousé les deux sœurs, qui étaient filles de
» Bérenger comte de Luxembourg. Ce fut à cause de cette
» alliance que l'empereur grec fit à Conrad un accueil si ami-
» cal, et qu'il lui offrit, ainsi qu'à ses barons, plusieurs pré-
» sens et des bijoux de prix.

» Après la retraite de l'empereur, le roi de France consulta
» les seigneurs qui l'accompagnaient sur le chemin qu'ils de-
» vaient suivre et sur ce qu'il convenait de faire. Pendant leur
» séjour à Éphèse, ils eurent à regretter la perte d'un brave
» chevalier français, nommé Gui de Ponthieu, que le roi
» estimait beaucoup. Gui fut enterré honorablement dans
» une nef de la principale église de la ville. En quittant Éphèse,
» l'armée de Louis se dirigea vers l'orient, et, au bout de quel-
» ques jours de marche, elle arriva sur les bords du Méandre,
» où l'on trouve en tout temps quantité de cygnes; ce qui
» a fait dire à un poète latin : *Ad vada Meandri concinit*
» *albus olor*. L'agrément du lieu et l'abondance des pâturages
» déterminèrent le roi à y camper. Les Français desiraient
» rencontrer les ennemis et se mesurer avec eux. Leur desir
» ne tarda pas à être accompli; car une grande multitude de
» Turcs avaient dressé leurs tentes sur l'autre rive du fleuve.

» Lorsque les nôtres voulaient mener boire leurs chevaux sur » les bords du Méandre, les infidèles les assaillaient de l'autre » côté à coups de flèches. Les Français, qui brûlaient d'aller » les joindre à l'autre bord, après avoir long-temps sondé le » fleuve, trouvèrent enfin un gué que les indigènes ne con- » naissaient pas encore. Ils s'y précipitèrent alors en foule et » gagnèrent la rive opposée, repoussant de tous côtés les » ennemis, qui essayaient, à coups de lance et d'épée, de les » faire reculer. Le combat s'engagea de part et d'autre et » dura long-temps; à la fin, la victoire, par la volonté de Dieu, » resta aux chrétiens. La plupart des ennemis périrent par le » fer, d'autres furent faits prisonniers, et le reste prit la » fuite comme il put. Les vainqueurs, se répandant dans le » camp des vaincus, y trouvèrent toute sorte de richesses; » des étoffes de soie, de l'or, de l'argent, des habits, des » vases de toute espèce, comme il est assez commun d'en » trouver dans les tentes des vaincus. Chargés de ces dé- » pouilles, ils repassèrent le fleuve et revinrent à leur propre » camp. Ils passèrent la nuit dans la joie, et louèrent Dieu » de cette victoire, qui était la première qu'il leur avait ac- » cordée. Le lendemain ils allèrent à une ville qu'on appelle » en français *la Liche* [Laodicée], et y chargèrent leurs chars » et leurs bêtes de somme des provisions qui leur étaient né- » cessaires; puis ils poursuivirent leur route.

» Bientôt s'offrit devant eux une colline très-élevée, qu'il leur » fallut franchir. C'était la coutume dans l'armée qu'un des » grands barons commandât l'avant-garde, et un autre, l'ar- » rière-garde. Les chefs de l'armée décidaient chaque jour en » conseil dans quel lieu les tentes seraient dressées. Ce jour-là » l'avant-garde était commandée par Geoffroi de Rancon, noble » seigneur poitevin, qui portait la bannière du roi, que pré- » cédait d'ordinaire l'étendard de Saint-Denis, nommé *ori-* » *flamme*. Il avait été décidé que l'avant-garde camperait au » sommet de la colline et qu'elle s'y reposerait toute la nuit. » Lorsque Geoffroi y fut arrivé avec sa troupe, il lui sembla » qu'on avait peu marché ce jour-là, et que le soleil était » encore loin du couchant. Ceux qui conduisaient l'armée » lui conseillèrent de passer le sommet de la colline, et lui » dirent qu'il y avait un peu plus loin une plaine agréable où » il pourrait plus convenablement camper. Rancon écouta » trop leur conseil, et, pour arriver avant la fin du jour au lieu » qu'ils lui avaient indiqué, il accéléra sa marche. L'arrière- » garde, qui croyait, selon ce qui avait été réglé, que Geoffroi » s'arrêterait au sommet de la colline et y dresserait ses tentes,

» ne se doutant pas qu'il irait plus loin, suivait l'avant-garde » d'un pas lent et tardif. Les Turcs, qui observaient à peu de » distance l'armée chrétienne, voyant que ces deux corps » étaient séparés par un long intervalle et qu'il n'y avait sur » la colline que des hommes à pied et sans armes, crurent » le moment favorable pour attaquer les croisés. Le chemin » qui conduisait au sommet étant d'ailleurs étroit et escarpé, » ils jugèrent qu'il était très-difficile de monter en même temps » sur la colline et de se réunir pour combattre : c'est pour- » quoi, pressant aussitôt leurs chevaux et s'emparant de l'élé- » vation, ils fermèrent tellement les chemins, que ceux de » l'arrière-garde ne pouvaient passer à l'avant-garde qu'à » travers leurs épées et leurs flèches. Ils commencèrent donc » à attaquer les nôtres de loin et à coups de traits; puis, s'ap- » prochant d'eux, ils les combattaient avec leurs épées. L'armée » chrétienne se trouva alors dans la plus triste situation. Les » soldats ne pouvaient monter la colline que les uns après les » autres et par un chemin étroit et escarpé, et les deux corps, » se trouvant loin l'un de l'autre, ne pouvaient se secourir. » Il y avait en outre tant de bêtes de somme et tant de bagages » sur la route, que les guerriers les plus hardis qui desiraient » joindre l'ennemi ne le pouvaient à cause de ces embarras. » Plusieurs des nôtres périrent dans le premier choc. Cepen- » dant peu à peu les soldats les plus courageux purent se » réunir; ils s'encouragèrent mutuellement en se disant que » les Turcs étaient une nation sans valeur et sans force, » comme elle l'avait prouvé dernièrement dans la plaine du » Méandre. En s'excitant réciproquement, ils se réunirent » de toutes parts, se défendirent et combattirent vaillam- » ment. De leur côté, les infidèles s'excitaient au combat, » en se rappelant qu'ils avaient vaincu l'empereur et son » armée, lui qui était plus noble et plus puissant que le roi » de France.

» On combattit ainsi long-temps de part et d'autre avec » acharnement et fureur. Tant que les plus braves guerriers » français purent se défendre, ils firent un grand carnage des » ennemis. Mais les Turcs étaient en si grand nombre, que » lorsque, fatigués ou blessés, ils se retiraient du combat, » ils étaient aussitôt remplacés par d'autres troupes fraîches. » Les nôtres, qui n'avaient point cet avantage, ne purent » soutenir plus long-temps le poids du combat et succom- » bèrent à la fin sous la fatigue ou les blessures. Plusieurs » furent tués, un plus grand nombre faits prisonniers et » chargés de chaînes.

» L'armée chrétienne eut à regretter quatre de ses plus » nobles et de ses plus vaillans guerriers, le comte de Garance, Gaucher de Mont-Gai, Évrard de Breteuil et » Ythier de Magnac; on ignore s'ils périrent ou s'ils furent » faits prisonniers. Beaucoup d'autres guerriers reçurent la » couronne du martyre dans cette journée; et quoique les jugemens de Dieu ne doivent jamais être censurés, parce » qu'ils sont toujours justes et équitables, cependant il parut » extraordinaire, au jugement des hommes, que les Francs, » qui sont les peuples de la terre les plus pieux et les plus » exactement soumis à la loi de Dieu, eussent succombé sous » les efforts des infidèles.

» Aucun de ceux de l'avant-garde ne se trouva à ce combat; » ils avaient dressé leurs tentes, et s'y reposaient, ignorant ce » qui se passait. Mais, quand ils virent que l'arrière-garde tardait si long-temps à paraître, ils conçurent des craintes et » soupçonnèrent quelque malheur. Le roi avait été présent au » combat; mais, quand le nombre de ceux qui l'entouraient » commença à diminuer, et que déjà les Turcs étaient maîtres » du champ de bataille, quelques guerriers français tirèrent » le cheval du roi par la bride, et le forcèrent de monter sur » une hauteur qui était non loin de là. Ils y restèrent jusqu'à » la nuit; mais ils jugèrent alors qu'il était plus prudent de » descendre et de prendre une route quelconque que de demeurer au milieu de l'ennemi. Dans une position aussi » difficile, quel était le sage qui pouvait conseiller le roi, menacé de tant de périls? De toutes parts le monarque était » environné d'ennemis; son armée avait péri; personne ne savait quelle route on devait prendre : cependant Dieu, qui » n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui, leur apporta quelques consolations. Les pèlerins aperçurent des » feux allumés, qu'ils reconnurent pour être ceux de l'avant-garde, et ils se rendirent au lieu où elle avait établi ses » tentes. Les Turcs, qui craignaient que cette avant-garde ne » vînt, à la faveur de l'obscurité de la nuit, au secours des chrétiens, se retirèrent. Quelques-uns rapportent que le roi » resta avec un petit nombre de croisés sur le sommet de » la colline, où se trouvaient plusieurs guerriers qui ne l'aimaient pas, et qui, ignorant qu'il était là, vomissaient » contre lui des injures. Le roi s'était vaillamment défendu » sur cette colline : mais, quand il avait vu la nuit approcher » et que l'obscurité allait séparer les combattans, il s'était » retiré sous un arbre; puis, montant sur les branches, il » s'était long-temps défendu avec son épée contre les Turcs.

» Ceux-ci, craignant l'obscurité de la nuit et l'arrivée de » quelque secours pour le roi, s'étaient promptement éloi- » gnés. Lorsque l'avant-garde aperçut le monarque et qu'elle » eut appris le malheur qui était arrivé, ce ne fut dans tout » le camp que cris de douleur, plaintes et lamentations. Il y » en avait peu qui n'eussent à regretter quelques-uns des » leurs : l'un pleurait un père; l'autre, un fils: celui-ci, un » frère; celui-là, un oncle. Si la force de la douleur eût laissé » quelque prise à la réflexion, les chrétiens auraient pu » apercevoir à quels dangers ce désespoir les exposait; car, si » les Turcs avaient pu en être témoins, ils auraient jugé à » quelle extrémité l'armée était réduite, et auraient pu facile- » ment la détruire tout entière ou la faire prisonnière. Quel- » ques chrétiens cependant qui avaient échappé au fer des » infidèles, revinrent au camp, après s'être cachés dans les » buissons ou dans des cavernes : mais le nombre en fut bien » petit en comparaison de ceux qui avaient succombé en » combattant. Depuis ce jour les vivres commencèrent à di- » minuer, puis bientôt à manquer pour les hommes et pour » les chevaux. On ne trouvait rien pour soutenir les uns et » les autres, parce qu'il ne venait au camp aucune espèce de » provisions. Il semblait que tous les marchands se fussent » enfuis. » (On voit par-là qu'on ne prenait aucune mesure de prévoyance pour l'armée, et que les pélerins dans cette croisade, comme dans celle qui l'avait précédée, marchaient toujours sans s'être assurés de leurs subsistances.) « Le danger était d'autant plus grand, qu'il n'y avait per- » sonne dans toute l'armée qui connût le pays, ou qui sût » de quel côté l'on devait aller. Les soldats chrétiens étaient » comme des brebis égarées; ils se portaient tantôt à droite, » tantôt à gauche, tantôt dans les vallées, tantôt sur les » montagnes. Mais, par la volonté de Dieu, l'armée arriva » ainsi jusqu'à la ville de Satalie. Ce qu'il y eut d'étonnant, » c'est qu'aucun Turc ne se présenta devant elle, et qu'elle » n'eut plus de combat à soutenir ni d'obstacles à vaincre de » la part des ennemis; ce qui fut pour plusieurs un sujet de » surprise et de joie.

» Satalie est située sur le bord de la mer; elle appartient » à l'empire grec : on trouve dans ses environs d'excellentes » terres labourables, qui abonderaient en fruits si elles » étaient cultivées; mais elles ne rapportent rien aux agricul- » teurs ni aux habitans de la ville, parce que les Turcs, qui » occupent les châteaux et les forts du voisinage, les oppri- » ment tellement, qu'ils ne peuvent vaquer à aucun travail.

» Cependant l'enceinte de Satalie renferme des terrains qui » produisent des denrées et tout ce qui est nécessaire à » l'homme. Auprès des murs sont de belles fontaines, des » maisons de plaisance délicieuses, où il y a des arbres de » toute espèce. Les denrées sont à bon prix, parce que les » marchands les y apportent par mer: mais le marché qui » s'y tient ne pourrait avoir lieu, à cause de l'oppression » des Turcs, si la ville ne payait à ces derniers un tribut » annuel. Les Turcs appellent cette ville *Achalie,* d'une » grande montagne qui la domine et qui s'étend depuis le » mont Lixodon jusqu'à la mer, vers l'île de Chypre : les » Grecs l'appellent *Athalique;* nos Français la nommèrent » *gouffre de Satalie,* et ce nom lui reste encore.

» Louis, après avoir donné quelques jours de repos à son » armée, laissa ses fantassins dans la ville, et lui-même s'em- » barqua avec ses barons et ses chevaliers, laissant à sa gauche » l'Isaurie et la Cilicie, et l'île de Chypre à sa droite. La mer » était calme, et le vent favorable. Il arriva près de Séleucie, et » débarqua au port de Saint-Siméon, qui est à dix milles » d'Antioche, et où le fleuve Oronte, après avoir arrosé cette » ville, vient se jeter dans la mer.

» Raymond, prince d'Antioche, apprenant que le roi de » France avait abordé sur ses terres avec une armée, en » conçut beaucoup de joie: depuis long-temps il attendait » son arrivée. Il s'empressa d'aller au-devant de lui avec les » seigneurs de sa cour et une escorte brillante; il le reçut » dans Antioche, lui et toute sa suite, avec de grands hon- » neurs. Le peuple et le clergé vinrent processionnellement » à la rencontre de Louis. Raymond s'attacha à plaire au roi » par toute sorte de moyens; il lui avait précédemment fait » passer en France de grands présens et des bijoux précieux, » quand il avait su que ce prince avait pris la croix. Il espérait » qu'avec le secours des Français il pourrait conquérir sur » les Turcs quelques villes et forteresses, et qu'il étendrait sa » principauté sur les terres des Sarrasins. Il fondait ses espé- » rances sur l'amitié de la reine Éléonore, qui accompagnait » le roi, et qui était sa nièce, cette princesse étant fille de son » frère aîné, Guillaume comte de Poitiers. Il n'y eut aucun » des seigneurs qui étaient venus avec le roi auquel Raymond » ne fît des présens. Il les traita tous selon leur rang et » leur naissance; il alla les visiter, et tâcha de plaire à chacun » par ses discours affables et séduisans : il avait fondé tant » d'espérances sur le secours des Francs, qu'il voyait déjà » réduites en son pouvoir Césarée et toutes les cités voisines

» d'Antioche. Ses vœux auraient pu sans doute être accom-
» plis, s'il était parvenu à faire goûter ses projets au roi de
» France : car les Turcs, effrayés de l'arrivée de Louis, n'a-
» vaient ni l'intention ni les moyens de lui résister; ils ne son-
» geaient qu'à fuir, si le monarque marchait contre eux. Le
» prince d'Antioche, ayant sondé plusieurs fois Louis en par-
» ticulier, ne le trouva point dans les dispositions où il le
» desirait; il le vit au contraire tout-à-fait éloigné de ses
» desseins. Un jour il vint le trouver, et, en présence de ses
» barons, il lui exposa du mieux qu'il put ses demandes ; il
» essaya de lui prouver qu'en accédant à ses propositions il
» augmenterait sa gloire et étendrait les bornes de la chré-
» tienté. Le roi, après avoir consulté ses barons, répondit à
» Raymond qu'il avait fait vœu d'aller au Saint-Sépulcre; qu'il
» s'était spécialement croisé pour accomplir ce vœu; que de-
» puis son départ de France il avait éprouvé toute sorte
» de maux, et qu'à cause de cela il n'avait la volonté ni de
» changer de dessein ni de s'engager dans de nouvelles en-
» treprises; qu'avant tout il voulait remplir son serment, et
» qu'ensuite il écouterait volontiers le prince et les autres
» seigneurs de Syrie pour tout ce qui concernerait les avan-
» tages de la chrétienté.

» Cette réponse du monarque fit comprendre à Raymond
» que toutes ses espérances étaient vaines. Il en conçut un tel
» ressentiment, que depuis ce moment il ne cessa de ma-
» chiner contre Louis VII. On rendit compte à ce prince
» de toutes les intrigues de Raymond et des piéges qu'il lui
» tendait. Alors Louis, ayant secrètement pris conseil de ses
» barons, sortit de la ville pendant la nuit, avec toute sa
» suite. Son départ n'eut point la pompe ni l'éclat qui avaient
» accompagné son arrivée. Plusieurs, blâmant avec raison
» la conduite du roi, disaient qu'il ne convenait ni à sa di-
» gnité ni à son honneur de se retirer ainsi d'Antioche. »

Ici l'anonyme revient à Conrad; il dit que cet empereur, comblé de présens par Manuel, s'était embarqué lui et sa suite sur un vaisseau que l'empereur grec avait fait préparer.

« Quelque temps après, continue l'anonyme, on apprit
» à Jérusalem, que le roi de France avait quitté Antioche et
» qu'il se rendait avec son armée directement à Tripoli. Le
» roi Baudouin, en apprenant cette nouvelle, convoqua ses
» barons et envoya le patriarche de Jérusalem au-devant du
» monarque, pour le prier de se rendre promptement dans la
» ville sainte, où l'attendaient l'empereur d'Allemagne, lui
» Baudouin et ses barons : le roi de Jérusalem craignait que des

» traités conclus avec le prince d'Antioche ou le comte de » Tripoli ne retinssent le roi dans ces baronies. » Pour faire apprécier ces craintes, le chroniqueur trace un tableau géographique assez détaillé des quatre principales baronies d'outre-mer : le royaume de Jérusalem, le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche et le comté d'Edesse. Il termine ainsi ce tableau : « Les quatre princes qui y commandaient étaient » les plus puissans barons chrétiens de l'Orient : lorsqu'ils ap- » prirent l'arrivée du roi de France et de l'empereur d'Alle- » magne, chacun d'eux fonda sur leur secours l'espérance » d'agrandir ses états par la conquête des cités riches et flo- » rissantes situées sur leurs frontières du côté des Turcs ; » ce fut pour accomplir ce dessein qu'ils firent chacun de » son côté tous leurs efforts pour attirer vers eux ces deux » puissans princes. A cet effet, ils leur envoyèrent souvent de » l'argent ainsi qu'à ceux de leurs barons et de leurs servi- » teurs qu'ils supposaient avoir de l'influence dans leurs » conseils. » Quelques lignes plus bas, l'anonyme raconte l'entrée du roi de France à Jérusalem. « La joie, dit-il, » animait tous les cœurs ; le monarque fut accueilli comme » l'ange du Seigneur. » Il parle ensuite de l'assemblée qui se tint à Acre, et nomme les barons qui y assistèrent ; il dit que les avis furent d'abord partagés, mais que tous se réunirent pour faire le siége de Damas. Le monarque et ses barons se rendirent à Césarée, pour y prendre la vraie croix ; car c'était alors un pieux usage des chrétiens de la porter dans toutes leurs expéditions militaires. La belle tenue de l'armée excite ici l'admiration de l'historien : « Oh ! » combien, s'écrie-t-il, était agréable à voir le spectacle » de cette armée, où il y avait tant de pavillons et de tentes » toutes neuves, où voltigeaient au gré des vents tant de » bannières différentes par leur couleur ou par leur forme ! » Les Turcs, du haut des remparts de Damas, frémirent en » voyant approcher une armée aussi formidable : il n'y avait » là rien d'extraordinaire ; car ils savaient qu'ils allaient avoir » à combattre la fleur de la noblesse française.

» La ville de Damas, continue le chroniqueur, est la mé- » tropole de cette terre qu'on appelle Syrie mineure ou *Phœ-* » *nicia Libani*. Les prophètes ont dit d'elle : *Damas est la plus* » *noble ville de la Syrie*. Elle fut fondée par un esclave » d'Abraham, nommé *Damas*, qui lui donna son nom. Cette » ville est située dans une plaine sèche et stérile : cependant » les travaux et l'industrie des cultivateurs ont suppléé à » l'infécondité du terrain ; au moyen d'un grand nombre de

» petits ruisseaux que ces cultivateurs creusent dans la terre,
» ou de petites rigoles en bois, ils conduisent les eaux du
» fleuve qui descend de la montagne, par-tout où les besoins
» de la terre l'exigent. Du côté d'orient, sur les deux rives
» du fleuve, sont beaucoup d'arbres fruitiers de plusieurs
» espèces différentes et qui s'étendent jusqu'à la ville. »

Après cette intéressante description, le chroniqueur raconte avec détail toutes les opérations du siége de Damas; il peint les efforts des princes croisés pour se rendre maîtres de la place, et rapporte toutes leurs prouesses. C'est à cette occasion qu'il consacre un chapitre tout entier à raconter une action guerrière de l'empereur Conrad, action qui appartient plus à l'épopée qu'à l'histoire. « Conrad, selon le chroniqueur, fendit un Turc d'un seul coup de sa *bonne épée* » depuis la tête jusqu'au nombril; cet exploit porta la terreur parmi les musulmans, qui désespérèrent de résister à » une nation aussi vaillante. Il n'eût donc pas été difficile » à tant de nobles barons, continue-t-il, de s'emparer de » Damas, si Dieu avait eu pour agréable ce pélerinage: mais, » sans doute à cause de leurs péchés, il détourna les yeux de » dessus leurs travaux; peut-être aussi réservait-il une aussi » noble conquête à d'autres temps et pour d'autres guerriers. » On a vu que l'anonyme revenait souvent à cette idée; ce qui prouve qu'elle était pour lui comme un sentiment habituel, et qu'elle frappait alors tous les esprits. Il raconte ensuite la fraude par laquelle les Turcs arrachèrent des mains des chrétiens la proie qui semblait ne pouvoir leur échapper. « Sachant qu'il y avait parmi les barons de Syrie » des hommes qui n'étaient pas incorruptibles, les infidèles, dit-il, virent que la séduction était le seul moyen » qui leur restait pour se délivrer de guerriers invincibles » les armes à la main; ils envoyèrent secrètement quelques Turcs à ces barons, et leur promirent de grandes » récompenses, s'ils voulaient seulement persuader au roi » d'abandonner le lieu où l'armée était campée: ces barons, » tous Syriens, dont l'histoire a tu les noms, car leurs familles, encore existantes, supporteraient impatiemment » qu'on accusât leurs pères d'une aussi insigne trahison, ces » barons conseillèrent à Louis de passer de l'autre côté de » la ville. O douleur! *[proh dolor!]* ajoute le chroniqueur, » on suivit leur avis. » L'anonyme peint ici tous les désavantages du terrain sur lequel vint camper l'armée chrétienne, la famine et tous les maux auxquels cette armée fut exposée. Louis et Conrad, voyant bien qu'il leur était

impossible de s'emparer de Damas, et que, faute de vivres, les hommes et les chevaux mouraient chaque jour, se décidèrent à abandonner le siége. Le chroniqueur ajoute que l'on convint alors de se défier des Syriens; selon lui, les Poulains eux-mêmes ne se comportèrent pas bien dans ce siége. Il appelle *Poulains* les individus nés d'une mère syrienne et d'un père franc, et *vice versâ.* (Sur l'origine des Poulains, *voir* Jacques de Vitri, pag. 175.)

Quand on se fut retiré de Damas, on tint une autre assemblée, où il fut décidé qu'on assiégerait Ascalon : mais cette résolution n'eut pas de suite. L'empereur Conrad, voyant que tout allait mal dans la Terre-sainte, partit et repassa en Europe. Le roi de France, après être resté un an en Palestine, prit congé du roi Baudouin, du patriarche et des barons, et alla s'embarquer à Acre. La chronique finit au divorce du roi avec Éléonore, ou plutôt la suite manque.

On a prétendu à tort que cet ouvrage était de l'abbé Suger.

Livre d'Odon de Deuil sur le Voyage de Louis VII en Orient (1).

L'OUVRAGE que nous plaçons ici ne se trouve point dans la collection de Duchesne, ni dans aucune des collections analysées dans cette Bibliothèque : il est en tête du livre intitulé, *Sancti Bernardi, Clarevallensis abbatis, Genus illustre assertum,* par Pierre-François Chiflet, de la compagnie de Jésus, année 1660.

Odon de Deuil était moine de Saint-Denis : il suivit le roi dans l'expédition d'outre-mer en qualité de chapelain; c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une lettre en forme de préface, adressée à l'abbé Suger, et qu'il a placée en tête de son histoire. Dans cette lettre, il invite beaucoup Suger à écrire lui-même la vie de Louis VII et sur-tout les circonstances du pélerinage de ce prince à Jérusalem : c'est pour lui en faciliter les moyens qu'il lui offre sa relation, sur la fidélité de laquelle il peut compter; car, en sa qualité de chapelain, lui Odon était jour et nuit auprès du roi : *cubanti et surgenti aderam.*

---

(1) Odonis de Diogilo de Ludovici VII Francorum regis, cognomento Junioris, profectione in Orientem, cui ipse interfuit; opus septem libellis distinctum.

Le style d'Odon est mâle, mais obscur; ses pensées sont hardies et quelquefois énergiques; il connaît assez bien les hommes et il aime à pénétrer dans les replis de leur ame : il s'élève souvent à la véritable éloquence, et le goût des siècles modernes ne repousserait pas toujours ses descriptions; celle qu'il fait de Constantinople est un morceau véritablement remarquable.

Odon a fait précéder son ouvrage d'une espèce d'introduction qui est comme un tableau chronologique des événemens de la croisade depuis l'assemblée tenue à Bourges en 1146, jusqu'au 19 mars 1148, où il s'est arrêté.

Cet ouvrage est divisé en sept livres. Les deux premiers renferment le récit des préparatifs et du départ pour la croisade. Depuis un an, Louis VII avait formé le projet d'aller en pélerinage aux saints lieux, lorsque le religieux évêque de Langres annonça aux peuples la prise d'Édesse et l'insolence des infidèles. Les paroles pleines d'onction du saint évêque ne produisirent pas immédiatement des fruits; le roi indiqua un concile à Vézelai pour l'année suivante. Pendant cet intervalle, il écrivit au saint-siége, qui accueillit avec transport le projet du monarque : le pape eût desiré se mettre lui-même à la tête des croisés; mais il gémissait alors sous *la tyrannie des Romains*. Il confia tous ses pouvoirs apostoliques à S. Bernard, et envoya au roi et à plusieurs seigneurs français le signe révéré des croisés.

Passant ensuite à l'assemblée de Vézelai, le chroniqueur peint avec vérité et énergie l'affluence des fidèles à ce concile et leur enthousiasme pour prendre la croix. Il dit que, comme S. Bernard semait [*seminasset*] plutôt qu'il ne donnait des croix, tant était grand le nombre des fidèles, il fut obligé de déchirer ses vêtemens. « Ce saint abbé, continue-t-il, qui dans un corps faible et presque mourant » cachait une ame forte et ardente, allait par-tout prêchant » la croisade et multipliait ainsi le nombre des pélerins. » Odon raconte ensuite que, pour se préparer une route facile au saint tombeau, Louis écrivit à Roger, roi de Sicile, et à d'autres potentats; il envoya aussi des députés à l'empereur de Constantinople, députés dont il ignore le nom, parce qu'ils ne furent pas écrits sur le livre de la route. Il paraît que dans cette armée, dont la levée avait été plus régulière que celles qu'on fit dans les précédentes croisades, il existait un registre, ou, comme on l'appelait alors, un *rôle*, qui désignait le nom de tous les croisés ou du moins des principaux d'entre eux. « L'empereur, continue Odon, reçut très-bien

» les députés; il appela le roi de France du nom de saint, » lui donna le titre d'ami et de frère : tout cela n'était qu'adulation; car il promit tout aux députés, et dans le fond de son » cœur il avait intention de ne rien donner. Pendant ce temps, » le roi faisait préparer tout ce qui était nécessaire pour accomplir son pélerinage : il choisit sa route par la Grèce; ce qui » affligea beaucoup de monde et en particulier les envoyés » du roi de Sicile, qui annoncèrent aux Latins tout ce que leur » préparaient les embûches des Grecs. » Odon parle ensuite du choix que fit le roi, de Suger et du comte de Nevers, pour administrer son royaume pendant son absence; du refus et de la retraite du comte de Nevers dans la Chartreuse; du voyage du roi à Saint-Denis pour y prendre l'étendard de l'abbaye, et recevoir le bourdon de pélerin, selon l'usage, la permission de partir pour les saints lieux [*licentiam abeundi*]. Cet usage venait sans doute de l'obligation imposée à chaque pélerin de se munir d'une sorte de passe-port religieux qui constatait l'état du pélerin et appelait sur lui les libéralités des fidèles. Louis, avant de partir, fit une chose très-louable et que personne de son rang n'eût imitée : il alla visiter les hôpitaux et les léproseries; il retourna ensuite à Saint-Denis, où il reçut la bénédiction du pape qui s'y trouvait, visita et fut admis à baiser les saintes reliques du patron de ce monastère. La mère et l'épouse du roi assistèrent en versant des larmes à cette cérémonie qui annonçait le départ du monarque.

Dans le second livre, Odon peint la marche des croisés à travers la France et l'Allemagne, et la réception des ambassadeurs de Manuel à Ratisbonne. Le chroniqueur entre, à cet égard, dans des détails de mœurs intéressans. « L'armée, » dit-il, ayant établi ses tentes, et le roi s'étant ainsi mis à » couvert, les ambassadeurs de Manuel furent introduits. » Après qu'ils eurent salué le monarque, ils se tinrent debout, attendant qu'on leur ordonnât de s'asseoir. Quand » ils en eurent reçu l'ordre, ils s'assirent sur des siéges qu'ils » avaient apportés avec eux. Nous vîmes là ce que nous » apprîmes ensuite de la coutume où sont les Grecs de se » tenir, devant leurs maîtres, debout, immobiles, la tête inclinée, et prêts à obéir au moindre signe de leur volonté. » Ils n'ont point d'habits, mais des vestes de soie, courtes et » fermées, avec des manches étroites. Ils sont toujours » vêtus comme des hommes qui vont lutter au pugilat. Les » pauvres et les riches sont habillés de la même manière, » à l'étoffe près. Je ne puis ni ne dois interpréter le papier

» qu'ils montrèrent; car la première partie en était conçue » en termes trop humbles et trop affectueux pour être » sincères. Ce langage était indigne d'un empereur, je dirais » même d'un mime. J'aurais honte de rapporter, continue » Odon, les expressions viles et rampantes que ces ambassa- » deurs employèrent, et, si je le voulais, je ne le pourrais » même pas; car les Français, lors même qu'ils voudraient » imiter la bassesse des Grecs, n'en auraient pas les moyens.» (On ne sait point ici si Odon trouve la difficulté d'imiter les Grecs dans la langue qu'il emploie ou dans le caractère de sa nation.) « Le roi supporta d'abord avec patience et » en rougissant les louanges qu'on lui donnait; mais, à mesure » qu'il s'avançait dans la Grèce, comme les ambassadeurs » se multipliaient et avec eux les louanges, le roi les écoutait » impatiemment. Godefroi, évêque de Langres, qui était » présent, fatigué de leurs flatteries et de leurs longs dis- » cours, s'écria tout-à-coup : *Frères, ne parlez pas si souvent » de la gloire, de la majesté, de la sagesse et de la religion » du roi; il se connaît et nous le connaissons : dites promp- » tement et sans détour ce que vous voulez.* D'ailleurs, » continue Odon de Deuil, laïcs et ecclésiastiques, tout le » monde se rappelait ce proverbe : *Timeo Danaos et dona » ferentes.* » Odon revient ensuite à l'assemblée de Ratisbonne; il dit que la seconde partie de la lettre de l'empereur Manuel contenait deux demandes. Par la première, Manuel voulait que les croisés respectassent toutes les villes de l'empire; elle fut trouvée juste par les plus sages de l'armée. La seconde donna lieu à de plus longues discussions; l'empereur demandait que toutes les villes qui avaient anciennement appartenu aux empereurs et qui leur avaient été enlevées par les Turcs, retournassent à leur ancien maître, si elles tombaient au pouvoir des croisés: ce point, longuement discuté, fut accordé par les uns et refusé par les autres. Odon trace ensuite la marche des pélerins. Il ne se borne pas, comme un froid narrateur, à raconter les événemens; mais il fait connaître le pays par des aperçus géographiques, et sur-tout par les souvenirs de l'histoire.

A l'occasion du passage de l'armée des Allemands à travers la Hongrie, le chroniqueur raconte que Boricius, compétiteur du roi de Hongrie, écrivit à Louis VII pour lui exposer ses droits au trône et solliciter sa protection. Dans la crainte que ses lettres ne produisissent pas tout l'effet qu'il en espérait, Boricius se mit en marche pour se rendre auprès du monarque français; il rencontra dans sa route

l'armée de Conrad : alors le roi de Hongrie, qui avait tout à craindre de Boricius, s'efforça de conquérir par ses largesses l'amitié de l'empereur et de ses soldats. Odon de Deuil, qui ne perd jamais l'occasion de s'élever contre l'avarice des Allemands, dit, à ce sujet, que le roi de Hongrie aima mieux employer, pour obtenir le résultat qu'il se proposait, l'argent que le fer, parce qu'il lui était plus facile de vaincre les Allemands par ce moyen.

Dans le troisième livre, Odon de Deuil commence ainsi le récit des malheurs des croisés : « Après avoir traversé des déserts, nous entrâmes dans une terre très-belle et très-opulente, qui s'étend sans interruption jusqu'à Constantinople. » Là, nous commençâmes à éprouver des outrages et des affronts. Les habitans des autres pays, qui nous avaient fourni, à un prix raisonnable, les denrées et autres provisions, nous trouvèrent très-pacifiques : mais les Grecs gardaient leurs villes et leurs châteaux, et nous descendaient le long des murs, au moyen de cordes, ce qu'ils nous vendaient. Comme ces provisions ne suffisaient pas à une si grande multitude, les nôtres se mirent à piller et à enlever ce qui leur était nécessaire. Cependant, ajoute Odon, quelques-uns pensent que ce furent les Allemands, dont nous avions été précédés, qui avaient aigri l'esprit des Grecs; car ils avaient tout pillé, et ils avaient brûlé même plusieurs faubourgs des villes qu'ils avaient traversées. Ces ravages commencèrent à Philippopolis, à l'occasion d'un saltimbanque qui avait montré aux Allemands un serpent qu'il tenait dans son sein. A cette vue, ceux-ci entrèrent en fureur; ils se jetèrent sur le saltimbanque et le mirent en pièces. Ils disaient que tous les Grecs voulaient, à son exemple, empoisonner les croisés. Leurs violences ne connurent point de bornes, et causèrent tous les maux de l'armée. »

En parlant de l'arrivée de l'empereur Conrad à Constantinople, Odon de Deuil s'exprime ainsi : « Il y avait devant la ville une vaste et belle enceinte de murs, qui renfermait du gibier de toute espèce, des canaux et des étangs. Il y avait des fossés et des cavernes qui servaient comme de retraite aux bêtes fauves. On voyait de ce lieu agréable s'élever de très-beaux palais, que les empereurs avaient fait bâtir pour y passer la saison du printemps. » L'historien ajoute que l'empereur allemand détruisit presque entièrement ce lieu de délices.

C'est dans ce livre qu'Odon parle des monnaies fausses que les Grecs donnèrent aux croisés, lors de leur entrée sur

le territoire de l'empire; il y fait aussi une peinture assez bien tracée du caractère lâche de ces peuples. Le roi de France était sous les murs de Constantinople. Manuel, ignorant quelles étaient ses intentions, lui envoyait, chaque jour, des députés; il craignait pour son empire menacé. « Les Grecs, » dit l'historien, étaient alors semblables à des femmes; leur » ame avait perdu toute énergie et toute pudeur : ce que nous » demandions, ils le promettaient avec l'intention de ne point » tenir leur promesse dès qu'ils cesseraient de craindre; » car c'est une opinion générale parmi eux, qu'ils ne se » parjurent point, lorsqu'ils violent leur serment pour la » cause sacrée de l'empire. On ne m'accusera pas de haïr le » genre humain et de supposer aux hommes des défauts » imaginaires; mais quiconque connaît les Grecs, avouera » que, quand ils ont des craintes, ils s'avilissent jusqu'à s'ou- » blier eux-mêmes, et que, quand ils triomphent, leur orgueil » se manifeste par l'oppression de ceux qu'ils ont abattus. »

Quelques lignes plus bas, Odon retrace les principales circonstances de l'entrée du roi de France à Constantinople. « Nous nous approchions de cette cité, lorsque nous vîmes » venir à nous les nobles et les principaux d'entre les clercs » et les laïcs. Ils s'approchèrent du roi, et le reçurent avec » les honneurs qui lui étaient dus. Ils le prièrent très- » humblement de se rendre chez l'empereur, et de satisfaire » le desir que ce prince avait de le voir et de l'entretenir. » Le roi de France, ayant compassion des craintes [*timori* » *compatiens*] de l'empereur, ajoute l'historien, se rendit au » palais, accompagné d'une suite peu nombreuse; il fut reçu » par le monarque en personne, qui vint au-devant de lui et » l'embrassa. Ces deux princes étaient à peu près du même » âge, d'une forme presque semblable; ils différaient seule- » ment par leurs mœurs et par leurs habits. Ils entrèrent en- » suite dans le palais, où ils s'assirent sur deux siéges égaux. » Là, ils se parlèrent par interprète en présence de leurs » courtisans. Manuel demanda au roi quelles étaient ses inten- » tions, ajoutant que, quant à lui, il desirait ce que Dieu vou- » lait, et qu'il lui promettait tout ce qui lui serait nécessaire » pour accomplir son pélerinage. Plût à Dieu qu'il lui eût dit » vrai! A son maintien, à sa joie, à ses paroles qui semblaient » exprimer les plus intimes pensées de son ame, tous au- » raient cru qu'il affectionnait le roi avec tendresse; il n'est » pas nécessaire, continue Odon avec ironie, de dire com- » bien un tel jugement eût été vrai. Après cette conversation, » les deux monarques se séparèrent comme deux frères, et

» la noblesse de l'empire conduisit le roi de France dans le » palais qui lui était destiné. »

L'historien commence son quatrième livre par décrire Constantinople; cette description est assez remarquable pour que nous la rapportions en entier.

« Constantinople, dit-il, la gloire des Grecs, riche par » sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a » la forme d'un triangle. A l'angle intérieur est Sainte-Sophie, » ainsi que le palais de Constantin, où est une chapelle qui est » honorée pour les saintes reliques qu'on y conserve. La ville » est ceinte de deux côtés par la mer. En y arrivant, on a » sur la droite le bras de Saint-George, et sur la gauche, » une espèce de canal qui en sort et s'étend jusqu'à près de » quatre milles. Là, est le palais qu'on appelle *Blaquerne*, » bâti sur un terrain bas, mais qui se fait remarquer par » sa somptuosité, par son architecture et son élévation. Situé » sur de triples limites, il offre à ceux qui l'habitent le triple » aspect de la mer, de la campagne et de la ville. Sa beauté » extérieure est presque incomparable; sa beauté intérieure » surpasse tout ce que j'en pourrais dire. L'or y brille par-tout, » et s'y mêle à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre in- » dustrieusement arrangé (sans doute en mosaïque). Je ne » sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau de la » perfection de l'art ou de la richesse de la matière. Sur le » troisième côté du triangle de la ville, est la campagne; mais » ce côté est fortifié par un double mur, garni de tours, » lequel s'étend depuis la mer jusqu'au palais, sur un espace » de deux milles. Ce n'est ni ce mur ni ces tours qui font » la force de la ville; elle est, je crois, tout entière dans la » multitude de ses habitans et dans la longue paix dont elle » jouit. Au bas des murs est un espace vide, où sont des jar- » dins qui fournissent aux habitans toute sorte de légumes. » Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux » douces; car celle que Constantinople renferme est salée, » fétide. Dans plusieurs endroits, la cité est privée de cou- » rant d'air; les riches, couvrant les rues par leurs édifices, » laissent ainsi aux pauvres et aux étrangers les ordures et » les ténèbres. Là, se commettent des vols, des meurtres et » autres crimes que l'obscurité favorise. Comme on vit sans » justice dans cette ville, qui a presque autant de maîtres » qu'elle a de riches, et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, » le scélérat n'y connaît ni la crainte ni la honte. Le crime » n'y est puni par aucune loi, et n'y vient à la connaissance » de personne. Cette ville excelle en tout : si elle surpasse

» toutes les autres villes en richesses, elle les surpasse aussi » en vices. »

Odon raconte ensuite le séjour de Louis VII à Constantinople : Manuel et le roi de France allèrent visiter Sainte-Sophie et les autres lieux saints de cette grande cité ; ils revinrent ensuite au palais, où les deux souverains prirent un repas, dans lequel, selon l'expression du chroniqueur, les oreilles, la bouche et les yeux étaient également satisfaits. Cette intimité de Manuel avec Louis inspirait des craintes à l'armée : le roi seul ne craignait pas ; car, comme il n'avait jamais le dessein de mal faire, il croyait que les autres partageaient ses sentimens.

L'historien rapporte ensuite que, quelques croisés français s'étant permis de piller dans les environs de Constantinople, le roi fit couper les membres à quelques-uns d'entre eux, et fut enfin obligé d'en livrer plusieurs à la mort pour effrayer les autres par la sévérité des exemples. L'auteur rappelle encore ici la perte qu'éprouvaient les croisés dans l'échange des monnaies, perte qui devait être énorme, puisque le chroniqueur y revient plusieurs fois dans son histoire. Il rapporte ensuite que, le roi se trouvant à quelque distance de Constantinople le jour de la fête de S. Denis, que les Grecs célèbrent aussi-bien que les Latins, l'empereur, afin d'augmenter la solennité de cette fête, envoya plusieurs prêtres grecs au camp du roi. Le chroniqueur donne ici de grands éloges à leur manière de chanter. « Les chants de ces prêtres, » dit-il, diffèrent essentiellement des nôtres, soit quant aux pa- » roles, soit quant aux modulations de la voix ; leur douceur » est plus agréable ; ils mêlent artistement des voix fortes à » des voix faibles, et souvent ils adoucissent ainsi l'ame des » Latins. »

Odon revient ensuite au séjour des pèlerins à Constantinople : il parle de la proposition faite par l'évêque de Langres de s'emparer de cette cité ; proposition long-temps agitée au milieu des Latins, et qui peut-être eût été adoptée et mise à exécution, si les Grecs n'eussent adroitement répandu le bruit d'une grande victoire remportée par Conrad sur les infidèles et de la marche des Allemands sur Icone. A cette nouvelle, l'impatience des croisés n'eut plus de bornes ; ils blâmèrent le long séjour du roi à Constantinople, et le forcèrent, pour ainsi dire, à donner l'ordre du départ. Ce fut après que les croisés eurent passé le bras de Saint-George, qu'ils purent connaître toute la perfidie des Grecs. A ce sujet, l'historien se livre à quelques réflexions qui montrent

une grande rectitude de jugement et une connaissance profonde du caractère de ces peuples. « Quelques-uns ont » prétendu, dit-il, que les Grecs nous ont nui plutôt pour » se venger du mal que nous leur avions fait, que par des » sentimens d'une haine naturelle. Mais celui qui n'examine la » chose que d'un côté, ne la voit aussi que d'un côté. Sans » doute la conduite des croisés put bien augmenter la haine » que les Grecs avaient pour eux; mais, quelle qu'eût été » notre conduite à leur égard, jamais cette haine n'aurait » pu être absolument éteinte. » *Offendi poterant, sed non placari.*

Odon de Deuil revient encore sur Constantinople dans son cinquième livre; cette capitale avait tellement frappé son esprit et ses yeux, qu'il y pensait sans cesse. « Constantinople, dit-il, » superbe par ses richesses, trompeuse, corrompue et sans foi, » a autant à craindre pour ses trésors qu'elle est redoutable » pour ses perfidies et son infidélité. Sans sa corruption, elle » pourrait être préférée à tous les lieux par la température de » son air, par la fertilité de son sol, et par le passage facile » qu'elle offre à la propagation de la foi. Le bras de Saint-» George, qui l'arrose, ressemble à une mer par la salure » de ses eaux et la fécondité de ses poissons, et à un fleuve » par la possibilité qu'on a de le traverser sans danger sept » ou huit fois dans un même jour. »

Dans ce livre, notre chroniqueur suit la route des croisés après leur départ de Constantinople : il fait connaître par des aperçus toujours intéressans les mœurs et les usages des pays que traverse l'armée chrétienne; quelquefois il s'élève à des considérations d'une haute politique. Par exemple, sous les murs de Nicomédie, il dit des Grecs : « Ce » peuple lâche, qui défend ses trésors en répandant ses tré-» sors, et qui, incapable de se garantir lui-même, appelle » à son secours des soldats mercenaires, voit tous les jours » ses possessions diminuer. C'est parce qu'il possédait beau-» coup, qu'il possède encore quelque chose; car il n'a pu » tout perdre à-la-fois. Nicomédie nous offrit un exemple » de la faiblesse du gouvernement des Grecs. Les ruines » superbes de cette antique cité, en même temps qu'elles » attestent son ancienne gloire, montrent aussi l'inertie de » ses maîtres actuels. »

L'historien, après avoir raconté la défaite de l'armée de Conrad, victime de la trahison des Grecs, peint avec une grande énergie la triste situation de cette armée vaincue. « Elle ne pouvait, dit-il, ni avancer ni reculer : devant elle

» la faim, l'ennemi, et les défilés tortueux des montagnes; » derrière elle, la famine et l'opprobre. D'un côté il était » quelque espérance de salut; mais une honte éternelle allait » rejaillir sur les croisés : de l'autre les attendait une mort » inévitable et sans utilité pour la gloire de Dieu. D'ailleurs que » pouvait faire le courage dans des hommes mourant de » faim? *Quid igitur faciet virtus jejuna?* Sans doute il est » mieux de mourir avec gloire que de vivre avec infamie: » mais, lorsque la honte est également attachée à la mort » et à la vie, il est préférable de conserver des jours que » peuvent encore illustrer de grandes et utiles actions. »

Odon peint ensuite l'entrevue de Conrad et du roi de France; ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et des larmes de compassion arrosèrent leur visage : *oscula quæ rorabant lacrymæ pietatis.* Il rapporte ensuite le discours de Conrad à Louis, discours qui fut interprété par l'évêque de Metz. L'empereur n'accusa que lui et les siens de sa mauvaise fortune. « Dieu est juste, s'écria-t-il, et nous seuls sommes les cou- » pables. » Ce discours arracha des larmes de tous les yeux.

Dans le sixième et le septième livre, l'historien suit la marche de l'armée de Louis, depuis Constantinople jusqu'à Satalie, et présente le tableau des souffrances qu'elle éprouva. Nous analyserons son intéressant récit: « Le roi avait inten- » tion de diriger son armée vers Philadelphie, dont il était » éloigné de huit journées ; mais l'armée n'avait pas suffi- » samment de vivres. L'empereur d'Allemagne, consulté sur » ce qu'on devait faire, dit que la route qu'on voulait prendre » était, il est vrai, la plus courte, mais aussi la plus difficile ; » que, pour avoir de tout en abondance, il fallait suivre les » rivages de la mer. Ce conseil était salutaire en apparence, » mais il n'était pas bon; car l'armée des pélerins se trouva » bientôt au milieu de rochers et de précipices : tantôt les » casques des guerriers semblaient toucher aux astres, et » tantôt leurs pieds se rapprochaient des enfers. Nous trou- » vâmes dans notre route un grand nombre de villes dé- » truites, et d'autres dont les Grecs ont rétréci l'étendue par » des murailles et des fortifications; nous en obtînmes diffi- » cilement des vivres à cause de notre grand nombre, et nous » les payâmes fort cher à cause de l'avidité des habitans. Mais » pourquoi, dira-t-on sans doute, ne vous emparâtes-vous » pas par la force de ces vivres qu'on vous vendait à des » prix exorbitans? Nous répondrons que la plupart des villes » maritimes étaient entourées de fortifications, et que d'ail- » leurs rien n'était plus facile aux habitans que de se sauver

» sur leurs vaisseaux. Nous arrivâmes successivement à
» Smyrne, Pergame, puis enfin à Éphèse. Parmi les ruines
» vénérables de cette glorieuse et antique cité, nous vîmes
» le tombeau de S. Jean, tombeau entouré de murs qui
» le défendent contre les insultes des infidèles. Là, le roi
» reçut des lettres de l'empereur grec qui lui annonçaient que
» les Turcs, rassemblés en grand nombre, étaient prêts à
» fondre sur l'armée chrétienne. Manuel conseillait aux pé-
» lerins de se réfugier dans les places fortes de la côte qui
» dépendaient de l'empire. Louis méprisa également les me-
» naces des Turcs et les offres bienveillantes de l'empereur,
» et s'avança, malgré la pluie et les torrens, dans la plaine
» d'Éphèse, puis dans la route de Laodicée. Le fleuve Méandre
» traversait cette route; ses eaux étaient rapides et profondes:
» les Turcs, disséminés dans les environs, voulaient, avec
» leurs flèches, en défendre le passage. Le roi mit ses ba-
» gages au milieu de l'armée; il plaça ses plus braves soldats
» à la tête, à la queue et sur les ailes, et marcha en cet ordre
» pendant deux jours: les pèlerins, ayant trouvé enfin un
» endroit où le passage du fleuve était plus facile, s'y préci-
» pitèrent, ayant à leur tête le comte Henri, et Théodoric
» fils du comte de Flandre, à travers une grêle de flèches
» et de traits; ils pénétrèrent jusqu'au milieu des rangs des
» Turcs. Le roi traversa aussi le fleuve : par-tout où le portait
» son coursier, le monarque mettait en fuite ou écrasait les
» bataillons ennemis; il sema des cadavres, selon l'expression
» énergique de l'historien, *de cadaveribus seminavit*, jusque
» dans les défilés des montagnes. Les infidèles se réfugièrent
» dans une petite ville nommée *Antiochette*. Louis les y eût
» assiégés, si la conquête en eût valu la peine. » L'historien
rapporte, à l'occasion du combat livré sur le fleuve Méandre,
que quelques personnes dirent avoir vu un soldat blanc
comme la neige marcher à la tête des pèlerins, lors du passage
du fleuve, et que le premier il commença le combat. « Je
» ne veux point tromper ni être trompé, ajoute Odon; mais
» ce qu'il y aurait d'étonnant, c'est que, dans une position
» aussi difficile, nous eussions remporté une victoire aussi
» aisée sans le secours de Dieu : aucun des pèlerins ne fut
» blessé ni tué de la main des infidèles; Milon de Nogent,
» seul, mourut étouffé par les eaux du fleuve. »

L'armée, après une marche de trois jours, arriva à Laodicée.
Le chroniqueur parle de la trahison du gouverneur grec, qui,
s'entendant avec les Turcs, avait éloigné de la ville tout ce
qui pouvait être utile à l'expédition des croisés. Cette cir-

constance jeta le trouble dans l'ame des hommes sages; on ne savait pas quel serait le résultat d'une entreprise que tout semblait contrarier. Cependant l'armée quitta Laodicée et s'avança vers Satalie; le chemin qu'elle avait à suivre était difficile et tortueux: les pélerins, égarés par les habitans des montagnes, perdirent plus d'un jour à retrouver leur véritable route; ils parvinrent enfin au pied d'un mont encore couvert du sang et des cadavres des Allemands. Les Turcs parurent alors, et le roi disposa son armée en bataille: il mit à la tête de l'avant-garde Geoffroi de Rancon, qui mérita ce jour-là une rancune éternelle, *sempiternum rancorem* (1); car ce guerrier, ne trouvant aucune résistance, vint camper de l'autre côté de ces monts exécrables: la montagne était élevée et pierreuse, le sommet semblait toucher les nues, et les torrens qui en descendaient semblaient se précipiter dans les enfers. L'armée s'avança au milieu de ces sentiers montueux; les guerriers se pressaient les uns les autres, et la foule grossissait à chaque instant; les chevaux étaient attachés à la terre plutôt qu'ils ne marchaient; les bêtes de somme tombaient dans des précipices sans fond; quelquefois des rochers se détachaient et écrasaient par leur chute les hommes et les animaux; les Turcs et les Grecs empêchaient, à coups de flèches, les malheureux pélerins de se relever, et jouissaient ainsi de ce cruel spectacle sans être exposés à aucun danger. A mesure que le jour diminuait, le désordre de l'armée devenait toujours plus grand: les ennemis osèrent alors davantage; ils se précipitèrent vers notre corps d'armée, séparé de l'avant-garde et de l'arrière-garde; ils renversèrent une multitude sans armes. Les clameurs des blessés et des mourans montent jusqu'au ciel et frappent les oreilles du roi. Louis fit ce qu'il put; mais, dans la réalité, la nuit seule sauva l'armée. « Moi, ajoute » le chroniqueur, qui, en qualité de moine, ne pouvais que » prier Dieu ou exciter les autres à combattre, je fus envoyé » vers l'avant-garde pour la prévenir de ce qui se passait. » En effet, j'arrive, j'annonce à cette avant-garde tous les » périls qui nous menaçaient : les guerriers courent aux » armes; mais ils ne peuvent retourner sur leurs pas, à » cause de la difficulté de la route. Pendant ce temps, le » roi, accompagné de quelques nobles hommes, et mépri-

(1) On voit encore ici un de ces calembours assez fréquens dans les historiens qui ont écrit à l'époque de la formation de la langue française.

» sant la mort pour sauver la vie à son peuple, se précipite » sur l'ennemi; il attaque inconsidérément une troupe en» nemie composée de plus de cent hommes, retranchée » sur un terrain avantageusement situé. Le roi était sur un » terrain où il était difficile à son cheval de faire un pas; ce » cheval était d'ailleurs affaibli par une blessure. Les efforts » du roi sauvent la multitude, qui prend la fuite, exposant » ainsi le souverain et les barons à la mort, qui naguère la me» naçait elle-même. » Odon se livre ici à quelques réflexions : « Quelle chose déplorable, s'écrie-t-il, ne serait-ce pas » de voir des maîtres mourir pour leurs esclaves, si Jésus-» Christ, le maître de toutes choses, n'en avait pas donné » l'exemple! La fleur de la France se flétrit ainsi avant d'avoir » porté ses fruits à Damas. Je suis suffoqué par les larmes » en faisant un tel récit, et mes entrailles gémissent; mais » je me console en pensant que la couronne du martyre » est la douce récompense destinée au mérite des héros » chrétiens. » Odon raconte la suite du combat, comme l'anonyme, et nous renvoyons à l'extrait que nous en avons donné; puis il vient à l'itinéraire de l'armée sur Satalie.

En traçant cet itinéraire, il dit que les barons assemblés jugèrent que Geoffroi de Rancon devait être pendu pour avoir désobéi aux ordres du roi, et violé les règles de la discipline militaire; mais, comme l'oncle du roi, qui se trouvait avec lui, était également coupable, l'un ne pouvait être condamné sans l'autre, et l'on sent que si l'un était absous, l'autre devait l'être également. L'armée dans sa marche sentait toutes les horreurs de la famine; depuis plusieurs jours les chevaux n'avaient mangé qu'un peu d'herbe, et les vivres manquaient absolument aux hommes: l'ennemi, qui, semblable aux bêtes féroces, était devenu plus avide de sang depuis qu'il avait goûté du sang, nous attaquait tout-à-la-fois avec plus de fureur et de sécurité. Mais, d'après l'exemple et le conseil du maître du Temple et les ordres du roi, des groupes armés se formèrent pour défendre les bagages et les faibles; chaque chevalier eut son rang déterminé; on veilla avec attention à ce qu'ils ne se confondissent point les uns avec les autres, à ce que ceux d'un rang ne passassent point à un autre. « Les che» valiers, ajoute Odon de Deuil, que la nature ou les hasards » de la guerre avaient rendus piétons, furent placés à l'extré» mité, et, l'arc en main, ils demeurèrent chargés de résister » aux traits des infidèles; le roi lui-même, maître des lois, se » soumit aux lois de la discipline, et, à la tête d'une troupe nom» breuse, il protégea la multitude désarmée. Nous avançâmes

» en cet ordre vers la route de Satalie : nous entrâmes d'abord » dans un chemin bourbeux, où nous fûmes obligés de sou» lever avec nos bras nos bêtes de somme affaiblies; nous le » traversâmes sans éprouver de perte : nous parvînmes en» suite dans un défilé où l'armée aurait pu facilement suc» comber sous les traits, si les infidèles s'étaient emparés des » hauteurs : mais nos soldats se rendirent maîtres d'une de » ces hauteurs avant les Turcs; et l'autre, occupée quelque » temps par les infidèles, qui nous insultaient par leur jac» tance, leur fut enlevée par une troupe de nos guerriers. » Les pèlerins s'avancèrent ainsi dans la route de Satalie sans » éprouver de perte d'hommes. Les Turcs fuyaient de tous » côtés; mais, s'étant unis avec les Grecs pour nous perdre, » ils éloignèrent de concert leurs troupeaux, et brûlèrent ou » remplirent d'ordure tout ce qui pouvait nous être utile : l'ar» mée fut réduite ainsi à manger les chevaux et les bêtes de » somme, et après plusieurs jours de marche elle arriva de» vant Satalie. Elle trouva dans cette cité des vivres en quan» tité suffisante pour les hommes; mais les Grecs avaient » frauduleusement éloigné l'avoine et les autres choses né» cessaires pour la nourriture des chevaux. Le roi assembla » alors ses barons pour les consulter sur les moyens à prendre » afin de continuer la route vers les saints lieux : le prince » brûlait d'ardeur d'accomplir son pèlerinage à la tête de son » armée, et rien ne lui semblait impossible pour satisfaire ce » violent desir; mais les barons, sans oublier les lois de la su» bordination, s'opposèrent à sa royale volonté. S'il est digne » d'un roi, dirent-ils, de nous ordonner de grandes choses, » il est du devoir du soldat d'examiner si elles sont possibles : » tous ou presque tous vos chevaliers ont perdu leurs mon» tures; la plupart n'ont pas les moyens d'en acheter d'autres, » et ceux qui ont de l'argent ne trouvent pas de chevaux à » acheter. Les habitans de cette cité nous assurent qu'il ne » faut que trois jours par mer pour aller d'ici à Antioche, » et que nous trouverons dans la route tout ce qui peut » nous être utile, tandis qu'il y a plus de quarante jours » de marche par terre à travers les précipices et les défilés. » Le monarque, suivant sa royale coutume, répondit à » ses barons : Tant que j'aurai quelque chose, mes braves » soldats ne manqueront de rien; mais aussi ces soldats ne » seront pas braves qui refuseront de supporter patiemment » les misères de leur roi. Quoi! nous nous confierions en » petit nombre aux hasards d'une navigation qui nous fut » toujours désavantageuse! nous abandonnerions ici une

» partie de nos soldats! Suivons plutôt la route de nos » pères, dont la gloire a retenti dans tout l'univers. Les » barons qui parlèrent après le roi, observèrent qu'ils admi» raient le dévouement et la gloire des premiers pèlerins, » et qu'ils étaient loin de vouloir les déprécier; mais se » trouvaient-ils dans la même position? La victoire avait » accompagné les armes des soldats de Godefroi; ils avaient » conquis des villes riches de toute espèce de provisions, et » les Grecs n'avaient pas ouvertement trahi la cause des chré» tiens : précisément l'armée du roi de France se trouvait » dans une position différente; pourquoi dès-lors chercher » des exemples dans les temps passés? Le roi se sentit ébranlé » par ces raisons; il voulait, il ne voulait pas tout à-la-fois ex» poser son armée aux hasards d'une navigation dangereuse.

» Pendant le séjour de l'armée à Satalie, les Grecs ven» dirent à des prix exorbitans les choses nécessaires à la » vie. Ce fut là notre malheureuse condition avec les Grecs, » dit l'historien, de leur vendre pour rien les choses qui nous » appartenaient, et de leur acheter à des prix exorbitans ce » qui nous était nécessaire : c'est ainsi qu'ils portèrent le prix » du passage jusqu'à Antioche à un taux inoui; ils exigeaient » de chaque homme quatre marcs d'argent. Je crois, ajoute » Odon de Deuil, que nous payâmes plus cher le repos dont » nous jouîmes dans cette cité, que les travaux de toute la » route ne nous coûtèrent. » Il répéte ici une observation que déjà il a faite : il s'étonne d'abord de ce qu'après avoir éprouvé tant de vexations de la part des habitans de Satalie, les croisés ne se soient pas emparés de cette cité perfide; il fait, au reste, remarquer que les fortifications de la place eussent rendu difficile cette opération pour les croisés, dépourvus de toute machine de guerre. « On aurait bien pu, » dit-il, s'emparer du gouverneur de la ville et des envoyés de » l'empereur, qui souvent venaient dans le camp des chré» tiens; mais, outre qu'il eût été douteux que les citoyens ren» dissent alors la place, cette trahison répugnait au caractère » loyal du roi de France.

» Le Seigneur, ajoute-t-il, pardonnera, il faut le croire, » à l'empereur d'Allemagne, par les conseils imprudens du» quel nous nous engageâmes dans cette route difficile : mais » comment pourra-t-il pardonner aux Grecs, auteurs volon» taires de la mort de tant de chrétiens! » L'historien place ici dans la bouche des pauvres pèlerins français qui ne pouvaient pas s'embarquer vu l'énormité du prix du passage, un discours assez curieux : « Seigneur roi, nous paraissons pleins

» de confusion en votre présence; mais nous sommes confians » en votre bonté. Lorsque nous avons desiré de continuer par » mer notre pélerinage, nous comptions sur la générosité » des Grecs; mais nous nous apercevons maintenant que » nous avons été trompés. La misère nous porte à accomplir » notre pélerinage par terre; nous le ferons sans chef, et nous » savons que nous marchons à une mort certaine : mais ne » vaut-il pas mieux encore périr par le glaive des Turcs que » par la trahison des Grecs? » Le roi, touché de compassion en entendant ce discours, distribua à ces malheureux pélerins tout ce qu'il avait, et afin de leur préparer une route facile, il passa avec les Grecs de Satalie une convention par laquelle ceux-ci s'obligèrent de conduire ces pélerins jusqu'à Tarse, et de recevoir dans la ville les malades et les blessés. Mais, comme les Grecs craignaient les Turcs, ils voulurent les consulter avant de rien faire, et l'on prétend même qu'ils partagèrent le prix que leur avait payé le roi.

Le monarque français laissa, pour commander les pélerins qui ne pouvaient le suivre, le comte de Flandre et Archambauld de Bourbon : lorsque ces chefs se furent mis en marche, les Turcs, informés par les Grecs que le roi était parti, vinrent attaquer les Francs et les arrêtèrent dans leur marche. Les croisés étaient pleins de courage : mais ils n'avaient qu'un petit nombre de chevaux; encore ces chevaux étaient-ils harassés. Toutefois ils se rangent en bataille et mettent l'ennemi en fuite. Comme ils n'étaient pas assez agiles pour le poursuivre, il y eut peu de Turcs de tués. Le comte de Flandre et Archambauld de Bourbon sommèrent alors le gouverneur de Satalie, le commissaire de l'empereur grec et les habitans, d'exécuter le traité qui venait d'être juré. Ceux-ci s'en excusèrent d'abord, en alléguant divers prétextes; à la fin ils consentirent à recevoir les croisés dans la première enceinte de la ville, et à leur vendre des vivres jusqu'au moment où ceux-ci pourraient s'embarquer. Le comte de Flandre et Archambauld de Bourbon, ne pouvant faire davantage pour venger les injures des leurs, s'embarquèrent aussitôt. Les Turcs s'approchèrent bientôt de la ville, y entrèrent et en sortirent librement, et communiquèrent ouvertement avec les Grecs. Les croisés virent alors qu'ils étaient enfermés comme des troupeaux dans une bergerie, entre deux ennemis et dans une double enceinte de murs, et que ceux qui n'osaient y entrer, comme ceux qui n'osaient en sortir, pouvaient également être tués à coups de flèches. Comme l'avant-mur était bas et incliné, la multitude des croisés ne pouvait s'y

mettre tout entière à l'abri, et les Turcs, se plaçant sur des hauteurs convenables, tuaient ou blessaient avec leurs traits ceux qui étaient plus éloignés. Des jeunes gens déterminés, saisissant leurs arcs, sautèrent sur ce mur pour défendre leur vie et celle de leurs compagnons, et parvinrent à éloigner les ennemis. Ils auraient pu trouver quelque repos, si les Grecs, de leur côté, ne les eussent pas tourmentés d'une autre manière. Comme ils avaient entassé dans un lieu étroit et malpropre ceux des croisés qui étaient en santé avec ceux qui étaient malades, la corruption de l'air se mêlant à la famine qu'ils éprouvaient, faute d'argent pour acheter des vivres, les Grecs n'eurent pas la peine de les tuer, et n'eurent besoin que d'attendre la mort de leurs victimes. Cette déplorable situation engagea deux troupes de guerriers, l'une de trois, l'autre de quatre mille hommes, à chercher leur salut dans la retraite. Elles sortirent donc tout armées. Elles avaient à traverser deux rivières voisines du lieu qu'elles quittaient : elles passèrent facilement la première ; mais, à la seconde, elles trouvèrent un double obstacle. Elles ne pouvaient le traverser qu'à la nage, et en se défendant contre l'ennemi, rassemblé sur l'autre rive. Comme elles ne purent vaincre à-la-fois ces deux difficultés, elles revinrent sur leurs pas, et ces malheureux croisés furent ou mis en fuite, ou pris, ou tués. Leur sang apaisa la soif des Turcs; mais la ruse des Grecs se changea alors en violence. Les Turcs prirent pitié de ceux qui restaient, et firent aux malades et aux pauvres d'abondantes aumônes. Les Grecs, au contraire, obligèrent à les servir ceux qui étaient plus forts, et, pour prix de leur service, ils les maltraitaient. Quelques Turcs, achetant à ces Grecs la monnaie des croisés, la distribuaient ensuite à pleines mains entre les plus misérables. Ceux-ci, évitant les cruels compagnons de leur foi, cherchaient sûreté et protection parmi des infidèles compatissans, et l'on dit que plus de trois mille jeunes gens allèrent rejoindre les Turcs. « O pitié plus cruelle que la perfidie! s'écrie ici notre » auteur : ces infidèles, qui donnaient du pain aux chrétiens, » leur enlevaient leur religion. » Cependant il est certain que, contens de leur service, ils n'en forcèrent aucun à la renier; ce qui veut dire, car Odon de Deuil n'est pas toujours clair dans ses expressions, que la commisération des Turcs toucha beaucoup de chrétiens, et que d'eux-mêmes ils embrassèrent la foi d'ennemis qui les traitaient si bien. « Dieu, ajoute l'auteur, maudissant la ville de Satalie, » frappa tout-à-coup les habitans de mort. Plusieurs maisons

» restèrent vides; ceux qui survécurent, frappés de stupeur » et d'effroi, se hâtèrent d'abandonner la cité. »

Odon raconte qu'après avoir séjourné cinq semaines à Satalie, Louis se remit en mer, et que quelques-uns de ses vaisseaux furent brisés ou mis hors de service; cependant aucun navire ne périt complètement, et au bout de trois semaines de navigation, le roi arriva enfin à Antioche. « O » mon père Suger, poursuit l'historien en s'adressant à » l'abbé à qui son livre est dédié, ô mon père Suger! le mo- » narque ne parvint à Antioche qu'à travers d'immenses » périls et après bien des pertes : mais vous devez vous » consoler, en songeant que du moins il est sauvé. Et même » il ne sera pas inutile au prince d'avoir éprouvé tant de » fatigues; on sait maintenant qu'il peut se défendre et » supporter ses revers avec courage et fermeté! Il ne s'in- » quiétait que des malheurs des siens, et ces malheurs, il » les a adoucis autant qu'il a pu, pensant qu'un roi n'est » pas né pour lui seul mais pour l'utilité commune.... Au » milieu de tant de périls et de misères, il s'est conservé » sain et sauf, sans avoir recours à aucun remède, et a pu » continuer ses pratiques de religion; car il ne lui est ja- » mais arrivé de marcher contre l'ennemi, sans avoir reçu » les saints sacremens, et à son retour il récitait toujours » vêpres et complies. Dieu était l'*alpha* et l'*oméga* de ses » œuvres. »

Odon de Deuil termine par cet éloge le récit qu'il a fait des combats et des misères de Louis VII, en Orient. Il est à regretter que le moine de Saint-Denis n'ait pas poussé plus loin sa relation.

Histoire du glorieux roi Louis, fils de Louis le Gros (1).

Cet ouvrage a encore été faussement attribué à l'abbé Suger. Il n'y est presque rien dit de la croisade de Louis VII. Tout ce qu'on y trouve, ce sont les noms des grands du royaume qui assistèrent à l'assemblée de Vézelai. Duchesne a placé à la suite de cette histoire des fragmens tirés de différens ouvrages. On y trouve, à la date de 1177, le traité d'alliance et d'amitié conclu entre Louis VII et Henri roi d'Angleterre, dans l'entrevue qu'ils eurent à Ivri, le 12 des calendes d'octobre. Ce traité est extrait des *Annales* de Roger de Hoveden. On le verra à l'article de cet auteur, dans les collections anglaises.

---

(1) Historia gloriosi regis Ludovici filii Ludovici Grossi, etc. (Tome IV, pag. 412.)

Fragment tiré d'un ancien manuscrit sur une contribution imposée par Louis VII à l'abbaye de Fleuri, ou Saint-Benoît-sur-Loire, par un moine de ce monastère (1).

Comme les Bénédictins, dans leur recueil des Historiens de France, ont aussi donné cette pièce tout entière, nous allons la présenter ici avec les notes qu'ils y ont ajoutées; car ce morceau historique nous a paru important et curieux.

Le roi Louis-le-Jeune, se préparant à la croisade, imposa une contribution à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. C'est le premier exemple, disent les Bénédictins, d'une semblable imposition établie sur une église par nos rois de la troisième race. Sous la seconde race, plusieurs fois elles avaient été imposées pour payer les sommes promises aux Normands. Cet exemple est d'autant plus remarquable, que ce ne fut point sur la seule abbaye de Saint-Benoît que l'imposition tomba; elle s'étendit à tout le clergé de France, ou du moins aux églises les mieux dotées.

Les Bénédictins ne disent point quel était ce vieux manuscrit dont ils nous offrent le fragment. Il est à croire cependant qu'il était d'un moine de l'abbaye même de Saint-Benoît, ainsi que le prouvent les premières lignes : « Pour » l'utilité de nos successeurs, nous avons résolu de leur » faire connaître par cet écrit ce qui est arrivé à notre église » de notre temps; quelle gêne elle a éprouvée par l'enlève- » ment et la distraction des choses qui jusqu'à ce temps » avaient été conservées intactes dans notre trésor.

» Il y eut d'abord une si grande famine dans toute la » France, que beaucoup de nobles et de riches, ayant vendu » tout ce qu'ils avaient, et rougissant de mendier ensuite » dans leur pays, s'en allèrent en pays étranger pour y vi- » vre comme ils pourraient. La famine augmentant de jour » en jour, et une multitude infinie de gens dans le besoin » venant de toutes parts à notre monastère pour y chercher » de la nourriture, nous fûmes touchés d'une si grande ca- » lamité qui affligeait le peuple de Dieu, et nous enlevâmes » la couverture d'argent, du poids d'environ quarante » marcs, qui revêtait le crucifix; nous sacrifiâmes ainsi » la tunique du Christ pour nourrir ses membres, c'est- » à-dire les pauvres. Aidés d'un pareil secours, nous

(1) Fragmentum historicum ex veteri membranâ de tributo Floriacensibus imposito (Tome IV, page 423.)

» entretînmes et nourrîmes pendant quelque temps cinq, six » et même sept cents pauvres par jour. »

Les Bénédictins disent en note que cette famine dura sept ans, et qu'ayant cessé deux ans avant le départ de Louis pour Jérusalem, elle dut commencer en 1138.

Deux ans après, continue l'auteur du manuscrit, Louis, roi de France et duc d'Aquitaine, étant sur le point de partir pour Jérusalem, afin de venger et de délivrer les chrétiens qui y étaient tourmentés par les fréquentes excursions des Sarrasins, enleva beaucoup d'argent des trésors des églises de son royaume. Il demanda au vénérable Macaire, abbé de cette église de Saint-Benoît, et que sa dignité plaçait parmi les grands du royaume, mille marcs d'argent. L'abbé répondit qu'il lui était impossible de donner cette somme, parce que la maison à laquelle il était préposé avait été grevée d'une manière intolérable par les persécutions qu'elle avait éprouvées sous son prédécesseur, l'abbé Adhémar, et sous sa propre administration, par les querelles fréquentes du monastère avec les légats romains, par le défaut de récolte des vignes pendant sept ans, par l'achat presque continuel de vin, et, outre ces maux, par les innombrables exactions des serviteurs du roi et par de nombreuses corvées.

Le roi ayant reçu cette réponse, et s'étant assuré que ce que l'abbé objectait était vrai, se relâcha de cinq cents marcs. L'abbé répondit qu'il ne pouvait pas les donner. Au bout de quelques jours, le roi, ayant tenu conseil, appela l'abbé, et lui ordonna de livrer sans retard trois cents marcs d'argent et cinq cents besans d'or.

L'abbé, voyant qu'il ne lui était pas permis de résister de lui-même au roi, revint chez lui et s'occupa avec les siens des moyens de trouver ce que le monarque demandait. Il vint ensuite au chapitre. Il exposa aux frères la demande du roi, et les exhorta à se consoler et à l'aider dans une circonstance si grave. Les frères ayant délibéré, et jugeant qu'ils devaient secourir leur maître et leur père dans ses besoins, lui donnèrent deux candélabres d'argent, d'un ouvrage merveilleux et du poids de trente marcs. Ils lui livrèrent de plus un encensoir de huit marcs et trois onces d'or. L'abbé s'engagea pour lui-même, et donna, en outre, des garans qui promirent que, s'il ne rendait pas l'encensoir, ils en feraient faire un autre de la même valeur et le remettraient au trésor dans trois ans, à dater de la Pâque prochaine. Mais cette clause fut changée par la suite; car l'abbé Macaire, voyant la maison dans un état misérable et moins ornée que les autres abbayes de France,

persuada au couvent de construire un nouveau dortoir avec le prix de ce que coûtait l'encensoir, et promit de donner de ses propres deniers le surplus nécessaire pour la construction du dortoir. Les frères trouvèrent ce conseil utile et l'adoptèrent (1).

Les Bénédictins remarquent dans une note, comme ils l'ont dit dans leur préface, que cette imposition du roi s'étendit sur tout le clergé de France, et ils le prouvent par la correspondance de Suger, dans laquelle se trouve une lettre de l'abbé de Ferrières, qui demande un délai pour achever le paiement de l'argent que le roi lui a demandé et dont il avait déjà donné vingt livres.

Patru rapporte en outre, dans son *Traité des décimes*, des lettres des chanoines et des citoyens de Brioude au roi Louis, par lesquelles ils se plaignent qu'on refuse de leur remettre, en rendant l'argent, la couronne d'or qu'ils avaient engagée à un prêteur pour payer le tribut que le roi leur avait imposé.

« Dans le même temps, Joscerand, seigneur de Saint-Benoît, » ajoute l'auteur du manuscrit, desirant partir avec le roi, » Godefroi, buticulaire de l'abbé, Gui de Belin et Adelard de Porta, partant aussi pour Jérusalem, vinrent dans » notre chapitre et demandèrent à engager pour cinq ans » ce qu'ils tenaient de nous; savoir : le seigneur, sa seigneurie pour sept fois vingt livres; Godefroi, son fief » pour trente; Gui et Adelard, chacun le leur, pour dix, » à condition que le revenu provenant de l'objet engagé pour » cinq ans serait employé en aumônes, à acquitter le service » qu'ils nous devaient et aux frais de quelque ouvrage que » nous jugerions nécessaire à notre maison : mais, si au bout » de cinq ans ils n'étaient pas revenus, ou s'ils mouraient, » ni eux ni leurs successeurs n'auraient plus la faculté de se » racheter, et tous les revenus nous seraient acquis. L'abbé » Macaire et ses frères consentirent volontiers à faire ce » qu'ils demandaient. »

---

(1) On pourrait conclure du passage que nous venons de lire que ce ne fut pas le couvent de Saint-Benoît qui fut imposé, mais l'abbé Macaire, en sa qualité de grand du royaume, et par suite de ce principe de la féodalité qui soumettait les vassaux à fournir des aides au roi lorsqu'il partait pour faire le voyage d'outre-mer.

Lettres historiques qui concernent le règne de Louis-le-Gros et de son fils Louis-le-Jeune (1).

Page 535. — Lettre de Pierre abbé de Cluni à Suger. Il s'excuse de n'avoir pas assisté à l'assemblée de Chartres, où l'on avait traité des moyens de délivrer les saints lieux des mains des infidèles. « Croyez, mon frère, dit le vénérable » Pierre, croyez que je ne l'ai pas pu et que cette impossibilité » m'a causé la plus amère douleur. Qui ne serait affligé de » n'avoir point assisté à une assemblée où toutes les affaires » mondaines étaient oubliées pour celles de Jésus-Christ; où » l'on délibérait sur les moyens à prendre, afin que le Saint » des saints ne fût plus donné aux chiens; que la terre qui a » touché ses pieds, ne fût pas souillée par les pieds des impies; que Jérusalem, sanctifiée par la présence des pro» phètes, qu'Antioche, métropole de la Syrie, ne fussent » pas soumises aux plus infames des hommes? Si je n'ai » point assisté à ce concile, croyez bien que c'est parce que » je ne l'ai pas pu. » Le cénobite donne pour motif de son absence son état habituel de souffrance et les affaires de son monastère.

Page 538. — Lettre du pape Eugène III à l'abbé Suger, pour l'engager à presser Louis VII de se rendre, comme il en a témoigné l'intention, dans la Terre-sainte, qui réclame les plus prompts secours. Le pontife promet une indulgence entière à ceux qui contribueront de nouveau à une aussi sainte entreprise.

Page 494. — Lettres de Louis-le-Jeune à l'abbé Suger. Elles sont au nombre de onze. La première, datée des frontières de la Hongrie, parle du bon accueil que le roi a reçu des princes dont il a traversé les états; il en rend grâces au Seigneur, qui a dirigé ses pas et facilité sa route. « L'état » des choses, dit-il ensuite, nous avertit et nous presse de » vous demander les sommes que vous avez dû réunir après » notre départ : les dépenses journalières sont grandes, et » nous nous en rapportons, à cet égard, à votre fidélité et à » votre prudence. »

Page 499. — La seconde lettre de Louis annonce son heureuse arrivée à Constantinople, après des périls et des maux infinis. Il apprend à Suger qu'une partie de son armée

---

(1) Epistolæ historicæ quæ ad res Ludovici Grossi et ejus filii Ludovici Junioris regum illustrandas pertinent. (Tome IV, pag. 444-556.)

a déjà passé le bras de Saint-George et que l'autre va la suivre. Le roi renouvelle la demande d'argent qui chaque jour lui devient plus nécessaire; il prie Suger de faire tous ses efforts pour lui en envoyer (octobre 1147).

Page 504. — La troisième lettre du roi est d'Antioche (mars 1148) : elle contient le récit de son heureuse arrivée à Constantinople, du bon accueil qu'il y a reçu de l'empereur Manuel; des maux que son armée a éprouvés par la perfidie des Grecs, dans le trajet de Constantinople à Satalie. Il parle ensuite de la famine éprouvée par l'armée, de la mort de plusieurs de ses barons que Dieu lui a enlevés, des périls qui ont menacé ses propres jours. Il justifie par toutes les raisons que les historiens ont rapportées, son embarquement à Satalie. Il termine par ces mots qui sont marqués du caractère d'une noble résignation : « Au reste, » notre entreprise est dans la main de Dieu; nous espé- » rons en lui, et il ne nous abandonnera pas; il conduira » notre entreprise à une fin glorieuse : mais, quoi qu'il arrive, » nous conserverons intacte la gloire de Dieu et de notre » royaume, ou nous saurons mourir. »

Page 510. — Dans la quatrième et la cinquième, Louis ordonne qu'on rende aux Templiers et à l'évêque de Lisieux l'argent qu'ils lui ont prêté pour ses besoins.

Page 512. — La sixième est écrite pour le même objet. Le roi y parle des services que les Templiers lui ont rendus, et dit que, sans les avances qu'ils lui ont faites, il n'aurait pu prolonger son séjour en Orient. Déjà, dit-il, il serait retourné dans son royaume, s'il n'avait été touché du malheureux état des églises d'outre-mer.

Page 513. — La septième annonce que la Syrie et la Palestine sont toujours désolées et ravagées par les Sarrasins, et qu'on ne peut résister qu'en employant les plus grands moyens. Le roi recommande à Suger de rembourser aux Hospitaliers l'argent qu'il a été obligé de leur emprunter.

Page 513. — La huitième annonce que le roi a appris que diverses vexations avaient été commises contre les Templiers dans son royaume; il veut qu'il leur en soit fait réparation. « Car les soldats du Temple, dit-il, ont » montré tant de dévouement pour moi, que les injures qui » leur sont faites me blessent plus cruellement que si elles » étaient faites à moi-même. »

Page 516. — La neuvième parle du retard qu'éprouva le retour du roi en France; il remercie son ministre du zèle désintéressé qu'il a montré dans le gouvernement de la chose

publique; il l'engage à surveiller les factions et à dissiper les machinations des ennemis du royaume. Il annonce qu'il envoie son chancelier Baudouin, dont il loue les grand services en Orient.

Page 524. — La dixième est datée du 29 juillet, en Calabre. Le roi remercie Suger de l'empressement que celui-ci témoigne de le revoir. Il lui mande qu'il est arrivé le 26 juillet en Calabre, où il a été très-bien reçu par les sujets de Robert, roi de Sicile; qu'il y a attendu la reine et les autres croisés, qui, après avoir couru beaucoup de dangers, y sont arrivés; qu'une cause de son retard a été la maladie de l'évêque de Langres, et les nombreuses conférences qu'il a eues avec le roi de Sicile.

Page 525. — La onzième est datée de Rome, au moment où le roi quittait cette ville. Il engage Suger à devancer en secret et d'un jour tous ses autres amis, quand ils viendront au-devant de lui.

Plusieurs bruits se sont répandus sur l'état de son royaume; il veut s'instruire de leur vérité, et il a besoin d'avoir un entretien avec Suger; il désire que personne ne connaisse l'existence de la lettre qu'il lui écrit.

Page 519. — Louis VII écrivit aussi une lettre à Thibaud IV, comte de Champagne, pour lui témoigner la satisfaction que lui donnait le jeune Henri, fils du comte, et lui annoncer en même temps son prochain retour. Il engage le comte à maintenir l'ordre dans son royaume et à surveiller les méchans.

Page 490. — Lettre de Guillaume, cardinal-prêtre du titre de Saint-Pierre-aux-liens, à l'empereur Manuel. Elle a pour but de rappeler au prince les services que ses prédécesseurs et lui ont déjà rendus à l'Église contre les infidèles, et de l'engager à s'unir de cœur au roi Louis VII et au pape Alexandre III, afin que, se secourant mutuellement, ils pussent réussir dans leurs entreprises.

Page 511. — Lettre de l'abbé Suger à Louis VII, dans laquelle le ministre peint au roi l'affliction que son absence cause à ses sujets, et le vif désir qu'ils éprouvent de son retour. « Tous vos sujets vous parlent par ma bouche et » vous disent : O roi, pourquoi nous fuyez-vous ? Ne sommes- » nous pas les ennemis de ceux qui sont les vôtres, et avons- » nous jamais tremblé devant eux ? Vous devez nous aimer » et vous aimer vous-même, et cependant vous oubliez » ces deux devoirs. Tous vos barons sont de retour, et, » vous seul, vous persistez à demeurer au milieu des dan- » gers qui vous environnent en Orient. » Il lui dit que les principaux seigneurs de retour s'agitent déjà et menacent

le royaume de nouveaux troubles. Il lui annonce ensuite le remboursement qu'il a fait aux Templiers, et finit par ces mots : « Quant à la reine, si vous avez encore quelques » ressentimens contre elle, il faut les dissimuler jusqu'à » votre retour en France ; vous pourrez alors prendre un » parti sur cette princesse et sur les affaires publiques. »

Il y a, dans ce même tome, plusieurs lettres d'Amauri, roi de Jérusalem, que Bongars a recueillies, et dont nous nous dispenserons de parler. La plupart, ainsi que celles du patriarche et du prince d'Antioche, adressées en Occident, n'apprennent rien de particulier sur les affaires d'Orient.

Histoire du Voyage à Jérusalem, par Pierre Tudebode, prêtre de Sivrai (1).

Tudebode naquit à Sivrai, en Poitou, dans le milieu du onzième siècle. Il eut la douleur de perdre ses deux frères qui étaient partis avec lui pour Jérusalem. Le premier, à qu'il donne l'épithète de *probatissimus miles,* périt les armes à la main au siège d'Antioche; le second, qu'il appelle *optimus miles,* fut tué par les Sarrasins, lorsque Raymond Pelet, voulant attaquer Marrah, fut mis en déroute avec la troupe qu'il conduisait. Quand les chrétiens, pour apaiser la colère céleste, firent, pieds nus et la croix à la main, une procession autour de Jérusalem, Tudebode, qui était à la tête, vit tomber à ses côtés un clerc atteint d'une flèche au milieu du front. « Il faut ajouter foi, dit à ce sujet le chroniqueur, » au récit de celui qui le premier a écrit sur la croisade » d'après ce qu'il a vu de ses propres yeux. » L'anonyme dont parlent Robert-le-Moine, Baudri, l'abbé Guibert et autres, c'est Tudebode lui-même; la plupart des histoires de la première croisade qui sont parvenues jusqu'à nous, paraissent avoir été composées d'après Tudebode; ce qui doit lui attirer l'estime et l'attention particulière des érudits.

L'auteur commence son histoire en ces termes : « Comme » il approchait ce moment que le Seigneur annonce tous les » jours à ses fidèles, particulièrement dans l'Évangile, » quand il dit : Que celui qui veut venir après moi, renonce » à lui-même, porte sa croix et me suive; comme il approchait ce grand jour, il y eut un ébranlement général dans » les Gaules; de manière que si quelqu'un aimait le Sei-

---

(1) Petri Tudebodi sacerdotis Sivracensis, historia de hierosolymitano itinere. (Tome IV, page 777.)

» gneur, et s'il voulait en disciple fidèle porter la croix » après son maître, il n'hésitait point à entreprendre, le » plus promptement possible, le pélerinage au saint tom- » beau. Alors le pontife romain, suivi de ses évêques et de » ses prêtres, annonça au peuple que celui qui voulait sau- » ver son âme, devait marcher vers les saints lieux; et que si » l'argent manquait aux fidèles, la divine miséricorde leur en » fournirait. Les Francs, en entendant de pareils discours, » prirent aussitôt la croix; ils disaient qu'ils marcheraient » tous sur les pasde Jésus-Christ, qui les avait sauvés de la » puissance infernale. » Ce début fait déjà connaître à nos lecteurs l'esprit de l'écrivain dont nous nous occupons. Le pélerinage à la Terre-Sainte n'est que l'accomplissement de l'oracle éternel; Dieu parle, et à sa voix les nations se mettent en marche.

Tudebode suit les premiers croisés à travers la Hongrie, où, selon lui, passa Charlemagne en allant à Jérusalem. (Cette fable fut long-temps accréditée au moyen âge.) En parlant de Pierre l'Ermite, de Godefroi et de Baudouin, le chroniqueur voudrait nous nommer d'autres héros de la croisade, mais il ignore leur nom ; au reste, il écrit son histoire sans guide (*ductore careo*). Il raconte les désordres que commirent les Italiens et les Lombards, et décrit la soif ardente qui dévorait les chrétiens au château d'Exerogorgo. « Les pélerins, dit-il, furent dans une telle pénurie d'eau, » qu'ils faisaient saigner leurs chevaux et leurs ânes, afin » d'en boire le sang. L'armée du Christ en vint à des ex- » pédiens plus extraordinaires ; il y en eut qui urinè- » rent dans le creux de leur main, et qui burent leur » urine. Quelques-uns se couchaient sur la terre qu'ils » avaient creusée, et s'en couvraient tout le corps, pour » que l'humidité tempérât l'ardeur de leur soif. » Selon Tudebode, les Lombards et les Allemands se séparèrent des Francs, parce que ceux-ci étaient jaloux et d'un orgueil insupportable ; et plus loin, l'historien dit que Pierre l'Ermite fut obligé de venir à Constantinople, parce qu'il ne pouvait plus se rendre maître de sa troupe, qui refusait de lui obéir, même dans les plus petites choses.

Bohémond était au siège de Caphar (d'autres disent Bary), quand il fut informé de la sainte entreprise. Ce prince, *inspiré du Ciel*, s'étant fait apporter un de ses plus beaux manteaux, ordonna de le couper en morceaux pour faire des croix. La plupart des guerriers qui étaient au siège de Caphar, se rangèrent autour de Bohémond et demandèrent à marcher sous sa bannière; le comte Roger, resté presque seul, se retira en Sicile pour y gémir d'avoir ainsi perdu la troupe

qu'il commandait. Tudebode rapporte les exploits de Tancrède près du fleuve Vardar, contre des Turcopoles et des Pincenates qui, conduits en présence de Bohémond, déclarèrent à ce prince qu'en combattant les croisés, ils ne faisaient que remplir les ordres de l'empereur. Le prince de Tarente leur rendit la liberté. En racontant le passage du comte de Toulouse dans la Sclavonie, Tudebode, aussi crédule que Raymond d'Agiles, regarde comme miraculeuse la délivrance de l'évêque du Puy, tombé entre les mains des Pincenates. Au sujet du serment qu'Alexis obtint des princes croisés, il se sert du mot *latrones*, en parlant de ces derniers. Nous pensons que sous la plume de Tudebode cette étrange expression n'avait pas le sens qu'on a coutume de lui donner; d'autant plus que notre chroniqueur, peu versé dans la langue latine, paraît ne pas connaître toujours la valeur des mots qu'il emploie dans son ouvrage. Cependant le mot *latrones*, qui ne saurait se prendre en bonne part, pourrait exprimer l'opinion de l'armée chétienne sur le serment de soumission que les chefs avaient fait à un empereur étranger. On peut lire dans notre analyse de Robert-le-Moine (collection de Bongars) quelques réflexions à ce sujet. Nous renvoyons à l'extrait de Raymond d'Agiles (même collection) et au deuxième livre de notre histoire (4e. édition), pour tout ce qui concerne l'évêque du Puy, le comte de Toulouse, son passage dans la Sclavonie, et le siège de Nicée. Dans le récit de la bataille de Dorylée, en parlant des cris que poussaient les Turcs, Tudebode rapporte qu'*ils firent entendre une voix glapissante, et qu'ils disaient je ne sais quoi de diabolique dans une langue barbare. Dicentes nescio quid diabolicum in linguâ barbarâ.* « Nos femmes, poursuit l'au» teur, nous furent d'un grand secours dans cette journée; » elles nous apportaient de l'eau, elles ranimaient notre » courage, combattaient vaillamment et protégeaient les » soldats. *Protegebant viros.* » Bohémond avait fait appeler à son secours Godefroi, Hugues-le-Grand, l'évêque du Puy et le comte de Toulouse. « Lorsque ceux-ci, dit le chroni» queur, virent cette multitude innombrable d'ennemis, ils » furent frappés d'étonnement, car les montagnes, les col» lines, les vallées et toutes les plaines étaient entièrement » couvertes de cette génération excommuniée. Il y eut parmi » nous un entretien secret (*factus est sermo secretus inter » nos*); et, après s'être consultés, les chefs disaient aux sol» dats chrétiens : *Ayez tous confiance en Dieu, et s'il lui » plaît aujourd'hui, vous serez tous riches.* » Ce passage, qui n'est pas sans obscurité, exprime tout l'abandon de l'héroïsme des croisés, et s'explique par la fin de la narration de

Tudebode, quand il avoue que toute l'armée chrétienne aurait péri dans cette bataille, si le Seigneur n'eût combattu avec son peuple.

Le chroniqueur fait l'éloge de la prudence, de la bravoure et de la tactique des Turcs; toutefois ce n'est que pour faire ressortir les brillantes qualités des Francs. « Les » Turcs, dit-il, croyaient épouvanter les nôtres en les me» naçant de leurs flèches, comme ils avaient épouvanté les » Arabes, les Sarrasins, les Arméniens, les Syriens et les » Grecs; mais, s'il plaît à Dieu, ils n'égaleront jamais les » nôtres en valeur; cela n'arrivera pas, cela ne sera ni vu, » ni dit, ni pensé. Ils se vantent cependant de descendre » des Francs, et disent que pour être naturellement soldat, il » faut être ou Franc ou Turc. » Tudebode ajoute que si les Turcs avaient été bons chrétiens, *on n'aurait jamais pu trouver des hommes plus puissans, plus courageux, et plus habiles dans le métier de la guerre*. Ce jugement sur les Turcs se trouve répété dans tous les historiens de la première croisade qui ont écrit après Tudebode.

Nous avons fait connaître dans notre extrait de Robert-le-Moine les plaintes de Soliman après sa défaite à Dorylée; nous renvoyons le lecteur à nos analyses de Raoul de Caen, de Foucher de Chartres, et au deuxième livre de notre histoire (4e. édition), pour le différend qui s'éleva entre Baudouin et Tancrède, au sujet de la possession de la ville de Tarse. En peignant les misères des croisés sous les murs d'Antioche, Tudebode rapporte que l'on n'aurait pas pu trouver dans toute l'armée mille guerriers qui eussent de bons chevaux, et il croit que Dieu traitait ainsi les croisés pour les punir de leurs crimes. Notre auteur, comme plusieurs historiens du temps, fait toujours intervenir les volontés immédiates de Dieu dans les divers événemens de la croisade. Il règne dans sa chronique une certaine mélancolie religieuse, une teinte sombre et presque sauvage qui exprime les impressions qu'avaient faites sur l'esprit de Tudebode les désordres et les revers des pélerins. La mort de ses deux frères, qui avaient péri dans la guerre qu'il nous raconte, devait aussi donner quelque chose de triste à ses tableaux. Au commencement du combat livré près du pont de l'Oronte, les Turcs, au premier choc, avaient forcé les chrétiens à la fuite. « Celui qui put s'éloigner d'un pas » rapide, dit l'auteur, s'échappa vivant; celui qui ne put » s'enfuir, reçut le martyre pour Jésus-Christ. Il y eut alors » plus de mille soldats des nôtres qui furent martyrisés. » Joyeux, ils s'élevaient dans le ciel, portant l'étole blanche » du martyre, et glorifiant le Dieu en trois personnes,

» dans le sein de qui ils triomphaient heureusement (*in quo* » *feliciter triumphabant*). Ils lui disaient en chœur : *Pourquoi* » *ne défends-tu pas notre sang qui a coulé aujourd'hui pour* » *ton nom?* » Le chroniqueur décrit ensuite la défaite des infidèles, et nous les montre *rendant leurs âmes misérables au démon et aux ministres de Satan*. Tudebode appelle le *sanctuaire du diable* (*diabolicum atrium*), le lieu de sépulture des cadavres sarrasins que les chrétiens enlevèrent de leurs tombes après cette victoire. Au récit qu'il fait du siège d'Antioche, il ajoute un trait de dévouement digne des plus beaux faits des temps anciens. Les Turcs conduisirent un jour sur les remparts un chevalier chrétien nommé Raymond Porcher, et le menacèrent de lui couper la tête, s'il ne se faisait pas racheter pour une grande somme d'argent. Ce noble pélerin, au lieu d'implorer la commisération des croisés, les exhorta à continuer le siège, en leur disant que déjà douze émirs et plus de quinze cents nobles musulmans avaient succombé, et qu'il n'y avait plus personne dans les murs d'Antioche qui pût leur résister. L'émir qui s'était fait expliquer le sens de ces paroles, fit descendre Raymond du rempart, et lui parla ainsi par le moyen d'un interprète : « Raymond, veux-tu te réjouir et vivre honnêtement avec » nous? — Comment pourrai-je, répondit le prisonnier, » vivre honnêtement et sans péché en vivant au milieu de » vous? — Renie ton Dieu, lui dit l'émir, et adore le nôtre. » Nous te donnerons tout ce que tu nous demanderas, de » l'or, de l'argent, des châteaux, des femmes et les dignités » les plus brillantes. » Raymond ayant demandé quelques instans pour se recueillir, pria Dieu de recevoir son âme dans le sein d'Abraham. Accien entra en fureur; il ordonna qu'on lui coupât la tête, et les Turcs exécutèrent avec transport les ordres du tyran. Après le trépas héroïque de Porcher, les autres prisonniers chrétiens périrent dans les flammes. Tudebode nous les représente poussant des cris qui montaient jusqu'au trône du Seigneur, *pour qui leurs chairs et leurs os se brûlaient*, et nous les voyons comme les martyrs de l'Oronte, paraissant devant Dieu *avec de blanches étoles*.

Avant de raconter comment Antioche tomba au pouvoir des croisés, par le moyen de Phirous que Tudebode appelle le tendre ami de Bohémond, l'auteur nous avertit qu'il ne peut nous donner qu'une légère explication sur cet événement (*aliquantulum volo explicare*). « Je dis » que je vais l'expliquer un peu, dit Tudebode (*aliquantu-* » *lum*), parce qu'il n'y a personne dans l'armée, soit parmi » les clercs, soit parmi les laïcs, qui puisse rapporter exac-

» tement comment la chose s'est passée. » Nous ferons remarquer à ce sujet que presque tous les chroniqueurs diffèrent entre eux dans cette partie de leur récit. Il est probable que ce fut une entreprise dont le secret n'était connu que de quelques chefs, et que l'armée n'en savait rien; car nous voyons dans Raoul de Caen, que Tancrède se plaignit à Bohémond de ce qu'il lui avait caché son dessein. On peut voir des détails sur le siège et la prise d'Antioche, dans nos extraits de Robert-le-Moine, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, et dans le troisième livre de notre histoire.

Les chroniqueurs ne décrivent jamais une famine ou une disette, qu'en nous annonçant le prix des denrées et la cherté des vivres. Tudebode, en parlant de la détresse où se trouvèrent les croisés, enfermés dans Antioche, ne manque pas de nous dire qu'une poule coûtait quinze sous, un œuf deux sous, une noix un denier, trois ou quatre fèves un denier, une petite génisse soixante sous et neuf deniers, et la langue d'un chameau, qui est petite, quatre sous. Il y eut des chrétiens qui, après avoir fait amolir dans l'eau pendant deux nuits et un jour des peaux de chevaux, de bœufs, d'ânes et de chameaux, qui étaient desséchées depuis cinq ou six ans, les firent cuire et les mangèrent après. Tudebode semble s'arrêter effrayé en présence de tant de misères, et n'ose en poursuivre le récit. Il parle ensuite de l'ordre donné par Bohémond de livrer aux flammes une partie d'Antioche, de la fuite du comte de Blois, et du retour d'Alexis à Constantinople. Quoique dans notre extrait de Robert-le-Moine, nous ayions rapporté les plaintes de Gui, frère de Bohémond, nous n'hésitons point à transcrire le passage de Tudebode qui exprime le désespoir de ce chevalier. Le texte de notre chroniqueur nous paraît avoir un caractère plus extraordinaire que celui de Robert-le-Moine. On peut d'ailleurs le regarder comme le récit original et comme la source première où les autres historiens ont puisé, en racontant le même fait.

« O Dieu! s'écriait le chevalier en versant des larmes; » pourquoi as-tu permis un si grand malheur? pourquoi » as-tu frappé de mort ceux qui marchaient pour délivrer » ton saint tombeau? Si ces méchans ont dit la vérité, » nous et les autres chrétiens, nous abandonnerons ton » culte, et personne d'entre nous n'osera plus invoquer ton » nom. » Ce discours, ajoute l'historien, fut pour l'armée un si grand sujet de tristesse, que pendant plusieurs jours personne n'invoquait le nom du Seigneur. Gui pleurait sans cesse; il frappait dans ses mains, et nul ne pouvait le consoler. « O Bohémond! disait-il, l'honneur et l'orne-

» ment d'un monde qui te redoutait et te chérissait! je » suis bien malheureux; hélas! je n'ai pas mérité de voir » ton auguste figure, ces traits que je souhaitais si vive- » ment de contempler! Que ne puis-je mourir pour toi, ô » mon ami et mon maître! Pourquoi n'ai-je point péri en » sortant du sein de ma mère? pourquoi la mer ne m'a-t-elle » pas englouti? pourquoi ne suis-je point tombé de mon » cheval, et ne me suis-je pas brisé la tête? »

Le prêtre de Sivrai et tous les autres chroniqueurs après lui, racontent avec beaucoup d'étendue la conversation de la mère de Kerbogath avec son fils; le discours adressé au général musulman par sa mère, dont la vie avait atteint la durée d'un siècle, qui se vantait de connaître l'avenir, et qui montrait dans son langage quelque chose de chretien, est rapporté très-sérieusement et très-longuement par Tudebode. Ce que disent à cet égard les chroniques contemporaines, n'est sûrement point l'exacte vérité; mais le fait, quel qu'il soit, frappa vivement les croisés, et l'importance qu'y mettent les historiens, peut faire connaître au moins l'esprit du temps et celui de la croisade.

Tudebode ne dit qu'un mot de la découverte de la sainte lance. Accourus pour voir le fer sacré, les Syriens, les Grecs et les Arméniens chantaient le *Kyrie eleïson*, et disaient en cœur : *Les Francs sont invincibles, parce qu'ils ont en leur pouvoir la lance du Christ.* Les ambassadeurs choisis pour aller au camp des infidèles, furent Pierre l'Ermite et l'interprète Herluin. « Sachez, dirent-ils à Kerbogath, que tous les » chrétiens sont étonnés de votre arrivée; mais peut-être êtes- » vous venus ici pour vous faire chrétiens et pour croire en » un seul Dieu, né de la Vierge Marie. Si ce motif n'est pas » celui qui vous amène ici, nous vous prions de vous retirer » sur-le-champ. » Kerbogath répondit aux députés qu'il méprisait les chrétiens et leur dieu, mais qu'il leur donnerait des villes, des châteaux et des femmes, s'ils voulaient renier leur Seigneur; qu'autrement, la mort ou des chaînes leur étaient préparées. Tudebode donne les plus grands détails sur le combat livré au prince de Mossoul; il se plaît à nous montrer sur les montagnes d'innombrables bataillons venus du ciel, ayant des chevaux blancs, portant des bannières de la même couleur, et Georges, Mercurius et Démétrius à leur tête. Puis il ajoute avec l'accent de la conviction : « Ces paroles doivent être crues, parce » que plusieurs d'entre nous ont été témoins du miracle. » Pour le récit de cette bataille, lisez nos extraits de Raymond d'Agiles, d'Albert d'Aix, et le troisième livre de notre histoire. Tudebode, en racontant la mort de l'évêque du Puy,

parle de la douleur inexprimable que ressentit alors toute l'armée. « Ce pontife était le soutien des pauvres, le conseil » des riches; il conférait les saints ordres aux clercs, et adres- » sait aux guerriers de salutaires exhortations, en leur disant : » Personne d'entre vous ne peut être sauvé, s'il ne respecte » point les pauvres clercs; vous ne pouvez être sauvés sans eux, » et les clercs ne peuvent vivre sans vous. Il faut que ceux-ci » implorent la miséricorde du Seigneur pour tant de péchés » que vous commettez tous les jours, et que vous ne devriez » jamais commettre. Aussi il faut que vous les nourrissiez, » parce qu'ils ne savent pas, comme vous, chercher et trou- » ver de la nourriture. Je vous prie donc de les aimer pour » l'amour de Dieu, et d'avoir soin d'eux autant que vous pour- » rez. » Dans le cinquième livre, après avoir parlé, comme Raymond d'Agiles, des querelles de Bohémond et du comte de Toulouse, Tudebode fait un tableau rapide des sièges de Marrah, d'Archas, de Giblet et d'autres châteaux que les chrétiens trouvèrent sur leur passage, en marchant vers la ville sainte. Le prêtre de Sivrai raconte, comme le chroniqueur déjà cité, les visions de Barthélemi au siège de Marrah. (Lisez, pour ces derniers événemens, nos extraits de Raymond d'Agiles, Robert-le-Moine et le quatrième livre de notre histoire.) Le siège et la prise de Jérusalem sont rapportés brièvement par notre historien; on est surpris qu'il ne dise pas un mot de l'enthousiasme des croisés à l'aspect de la cité de Jésus-Christ. Pendant le siège de la ville sainte, les pélerins, dévorés de la soif, allaient à six milles de distance chercher des eaux fétides dans de petits vases qu'ils avaient faits à l'aide de peaux de bœufs et d'autres animaux. Ces eaux, quoique puantes, se vendaient à un prix si exorbitant, qu'un homme avec un écu ne pouvait en avoir assez pour étancher sa soif. Pendant que les chrétiens faisaient leur procession autour de Jérusalem, les Sarrasins, debout sur les remparts, mêlaient d'affreux hurlemens au bruit de leurs trompettes; pour insulter aux croisés et à leur cérémonie, ils donnaient à un bois la forme de la croix de Jésus-Christ, et après avoir frappé ce bois avec un bâton, ils le brisaient contre le mur, en s'écriant : *La croix est bonne* (*est bona crux*). Les pélerins, témoins d'un pareil spectacle, étaient en proie à la douleur la plus amère. (Nous renvoyons pour les détails du siège, au quatrième livre de notre histoire.) Tudebode parle de l'élection de Godefroi, de celle d'Arnoul, et termine son ouvrage par le récit de la bataille d'Ascalon. La veille de ce combat, le patriarche Arnoul et le chapelain du comte de Toulouse portaient, l'un une partie

de la vraie croix, l'autre la lance du Seigneur, et menaçaient de l'excommunication tous ceux qui pilleraient avant que les ennemis fussent terrassés par les soldats du Christ. Le lendemain, la lance du Seigneur parut dans le combat, et le patriarche lui-même portait cette partie de la vraie croix qu'on avait trouvée à Jérusalem. Tudebode rapporte les plaintes de l'émir de Babylone à peu près comme Robert-le-Moine; ce morceau a été traduit dans l'extrait que nous avons donné de ce dernier historien, et nous y renvoyons nos lecteurs. Nous observerons que Tudebode, et après lui Robert-le-Moine et Baudri, ne disent rien de l'épreuve du feu à laquelle se soumit Pierre Barthélemi, pour attester la vérité de ses visions. Ce silence d'un chroniqueur qui a assisté à tous les événemens de la croisade, sans produire des doutes sur un fait si important, ne laisse pas que d'exciter notre surprise.

Tudebode partage la haine de la plupart des chroniqueurs pour tout ce qui n'est pas chrétien. En parlant des infidèles, il ne se sert que d'expressions grossières et quelquefois dégoûtantes. On dirait qu'il rougit de prononcer leur nom, et qu'il se croit obligé de les flétrir par quelques traits ignobles, dès qu'il ne peut se dispenser de parler d'eux. Au reste, l'impartialité n'est pas la qualité que nous devons chercher dans nos historiens du moyen âge; mais une critique éclairée peut facilement suppléer à ce qui leur manque sous ce rapport. L'histoire de Tudebode est écrite d'un style barbare; cette barbarie rend quelquefois cet auteur inintelligible. Nous avons abrégé cet extrait, parce que la plupart des faits dont parle Tudebode, ont été rapportés par Robert-le-Moine, Raymond d'Agiles, l'abbé Guibert et autres chroniqueurs dont nous avons donné une analyse étendue dans la collection de Bongars.

Quelques écrits en vers sur les croisades.

Les chroniques en prose ne sont pas les seuls monumens qui parlent des exploits des croisés dans la Palestine. La poésie s'est emparée de ce sujet, et, long-temps avant Le Tasse, d'autres poètes avaient célébré les expéditions des soldats de Jésus-Christ.

Ce qui rend précieux les poëmes que nous avons sur le pélerinage à la Terre-Sainte, ce ne sont point les fictions épiques, ni les brillantes couleurs de la poésie, car les auteurs de ces ouvrages, laissant la partie poétique de leur sujet, et négligeant le merveilleux de la croisade, se sont bornés à raconter, avec une scrupuleuse exactitude, tous

les événemens de cette époque; sous ce rapport, leurs poëmes sont presque aussi importans pour l'histoire, que les chroniques elles-mêmes. Si l'on donnait à lire la traduction sans titre d'un de ces poëmes et celle d'une chronique contemporaine, on pourrait bien prendre la chronique pour le poëme, et le poëme pour une simple chronique. La seule chose qu'on trouve de plus dans les poëmes dont nous parlons, ce sont quelques souvenirs de l'antiquité grecque et latine, et ces souvenirs, toujours assez déplacés et peu propres à frapper l'esprit du lecteur, n'ôtent presque jamais rien, dans le tableau des événemens, à la vérité historique.

Ce qu'il y a de remarquable dans les poésies historiques, écrites en langue romane, qui ne sont que de simples traductions rimées de l'histoire elle-même, c'est que les romanciers rectifient quelquefois les erreurs de l'ouvrage qu'ils traduisent; et, lorsqu'un chroniqueur se laisse entraîner par sa crédulité à raconter des événemens qui tiennent du miracle, souvent le traducteur exprime naïvement ses doutes en termes incertains : *C'est voir, ce dit-on.* Ce caractère de réserve appartient bien plus à l'histoire qu'à la poésie.

I. Histoire de ce qui s'est passé pendant le voyage de Jérusalem (1). — Ce poëme est divisé en sept livres : les trois premiers sont attribués à Foulques; les quatre autres à Gilon de Paris.

Le titre seul de ce poëme, composé peu de temps après la première croisade, nous en indique la nature. L'auteur semble nous prévenir d'avance qu'il ne veut nous donner que des faits, et que nous ne devons point nous attendre à des inventions poétiques; *Historia gestorum.*

Foulques commence par exprimer son dessein de transmettre à la postérité les hauts faits des héros de la croisade, héros qui se sont efforcés d'égaler leurs aïeux en valeur, et de les surpasser *par une plus grande foi. Majore fide.* Il ne veut point invoquer les muses du Parnasse, mais il implore le secours de cette Trinité sainte, qui rend les enfans éloquens, et qui donne la parole aux animaux. Foulques parle, dans son premier livre, des souffrances éprouvées par les chrétiens d'Orient, des obstacles qui fermaient le chemin du *sépulcre de vie*, du miracle du feu sacré, des efforts du patriarche de Jérusalem pour réveiller l'Occident, du voyage en France du pape Urbain, de la multitude qui se pressait sur son passage; il peint l'enthousiasme qui

(1) Historia, gestorum viæ nostri temporis hierosolymitanæ. (Duchesne, Tom. IV, pag. 890.)

suivit le concile de Clermont, et raconte le départ des croisés. « Rien ne peut les retenir, dit-il, ni les cités, ni les » châteaux, ni les richesses, ni le lit de l'épouse, ni les en- » fans, ni la sollicitude paternelle; tous pour la gloire de » Dieu prennent en même temps les armes. »

Ici le poète fait le portrait des principaux chefs de la croisade :

« On voyait à leur tête Godefroi de Bouillon, exemple de » toutes les vertus chrétiennes. En lui brillait l'héroïsme » des chevaliers, soit qu'il lançât le javelot avec la dextérité » du Parthe, soit que les coups de sa lance fendissent les » boucliers de fer, ou que son glaive renversât les bataillons » ennemis. Il délaissa tout ce qu'il avait de plus cher pour » prendre la route du saint tombeau; avant d'ouvrir l'oreille » à la voix du Christ, il avait oublié de vieilles querelles. » Deux frères l'accompagnaient, et il menait à sa suite toute » la noblesse belge et allemande. Les infidèles tremblent au » nom de Godefroi, comme au bruit du tonnerre; ils sont » frappés de terreur à l'aspect de ses étendards. L'épée du » héros est le bouclier de tous ses compagnons. Robert com- » mandait les guerriers de la Flandre : la force de son bras, » qui fut si funeste aux Parthes, lui avait acquis un grand » nom. Après lui marchait un autre Robert, chef illus- » tre des Normands. Il volait avec sa troupe valeureuse » contre des légions ennemies de Dieu. Sous les ordres de » Hugues, surnommé le Grand, s'avançait la brave noblesse » française, dont l'épée devait bientôt se rassasier du sang » des habitans du Nil. Etienne, noble rejeton du comte » Thibaud, parut aussi sur la route de la ville sainte, en- » touré d'une nombreuse milice. Mais ce prince qui, dans » les combats, était facile à dompter par la crainte, fut » pour les croisés un guerrier inutile. Séduit par les caresses » d'Alexis, le premier il fléchit le genou devant son trône. » Désespérant ensuite de la puissance du Seigneur, il aban- » donna honteusement Antioche, et entraîna avec lui ses » pareils. (*Consimiles secum traxit.*) »

L'auteur ne dit qu'un mot du comte de Toulouse, de Tancrède, de Bohémond, et de l'évêque du Puy qu'il nous représente comme un père au milieu de ses enfans. Dans son second livre, il suit les premiers croisés, et en parlant de Pierre l'Ermite, il dit que celui-ci n'avait jamais appris à commander les armées. A la manière dont Foulques s'exprime à son égard, on dirait que ce fameux personnage lui est presque inconnu. Il peint aussi fidèlement que les chroniqueurs, les désordres et les excès des soldats de la croix; et il ajoute que le Seigneur, pour montrer

aux chrétiens combien leur conduite lui avait déplu, fit couler pendant trois jours une fontaine de sang, aux lieux mêmes qui avaient été témoins de leurs brigandages. Le second livre finit par la mort de Gauthier sans Avoir, et la fuite de Pierre l'Ermite à Constantinople, où il devait attendre les autres chefs. Dans le troisième livre, Foulques revient à Godefroi; il suit le récit des chroniques du temps, et y mêle quelques descriptions qui ne sont pas entièrement dépourvues de poésie. Il peint avec assez de vérité, mais trop longuement peut-être, les différends survenus entre les croisés et les Grecs, et le séjour des principaux pélerins à Constantinople. Son troisième livre tient au départ des Latins pour la Romanie. Les quatre livres qui suivent, sont de Gilon de Paris. Dans le texte donné par Duchesne, le poëme de Gilon est incomplet, et il serait impossible d'en faire un extrait fidèle. Dom Martène l'a inséré dans son *Thesaurus anecdotorum*, en remplissant un grand nombre de lacunes; nous avons de plus découvert, dans les manuscrits du Roi, n°. 5129, un exemplaire presque complet des chants composés par Gilon, et c'est d'après ce manuscrit que nous ferons notre extrait.

Gilon fait précéder son ouvrage d'un petit prologue. Pendant sa jeunesse, il a traité des sujets légers et à la portée de son esprit; ses vers n'ont jamais célébré ni Turnus ni Achille, et sa muse a repoussé tout ouvrage sérieux : mais à mesure que le nombre de ses années augmente, il sent le besoin de traiter de plus grands sujets; il s'avance dans la carrière, semblable à la roue qu'un bras nerveux a lancée vers un but; rien ne peut l'arrêter dans sa course rapide; il va chanter les exploits des soldats de Jésus-Christ : « O » Jésus! protège mes chants, dit-il en terminant son pro- » logue, sois toujours avec moi, puisque je vais célébrer ta » propre guerre. »

« Les nations chrétiennes, poursuit Gilon, puissantes par » leur glaive et par leur foi, conspirèrent (*conjuraverunt*) » pour laver le saint tombeau des souillures des infidèles, » pour vaincre des barbares insensés qui profanaient les » temples du vrai Dieu, et se mirent en marche pour Jé- » rusalem. » Après ce début, le poète raconte le siége et la reddition de Nicée; à cette occasion il rapporte, comme plusieurs chroniqueurs, que les croisés, afin de purifier la ville, firent le tour des murailles en y jetant de l'eau bénite, et en chantant de saints cantiques; il ajoute que les habitans ayant attaqué les chrétiens, parce qu'ils croyaient que ceux-ci voulaient s'emparer de Nicée par la magie, les soldats de Jésus-Christ versèrent le sang des infidèles, pour venger

l'outrage fait à la religion et à ses divins mystères. L'auteur donne assez de détails sur la bataille de Dorylée, et accompagne l'armée sous les murs d'Antioche. Dans le cinquième livre, en parlant des obstacles presque insurmontables qui empêchaient la prise de cette ville, il dit qu'un illustre sage (*clarus sapiens*), ou Homère, s'il eut encore vécu, n'aurait pu faire une assez fidèle description d'Antioche et de ses forces. Il raconte ensuite, en versant des larmes (*nec lumine sicco*), les combats des chrétiens pendant le siège, les misères et toutes les souffrances qu'ils eurent à supporter. Il fait mention de la trève conclue entre les habitans d'Antioche et les croisés, et rompue par le meurtre de Walon. Il ajoute au récit de Robert-le-Moine, qu'il a copié, que l'épouse de Walon se nommait Humberge, et qu'elle était fille de Hugues-le-Grand. Le sixième livre est consacré à de longs détails sur la ville d'Édesse, l'adoption de Baudouin, et l'ambassade de l'émir de Babylone que le poète flétrit souvent du nom de traître et de perfide.

Dans son septième livre, Gilon raconte la trahison de Phirous qu'il appelle *heureux traître*. Ce fut une inspiration toute divine qui, selon notre poète, porta ce Sarrasin à livrer Antioche aux croisés. A cette occasion, il adresse des actions de graces à Jésus-Christ, qui n'abandonne jamais ses serviteurs. Les misères des pélerins assiégés dans la ville conquise, l'arrivée de Kerbogath, la défaite de ce prince, la marche des chrétiens vers Jérusalem, la conquête de la cité sainte remplissent le reste du septième livre; et c'est à ce dernier événement que se termine le poëme de Gilon. Il ne dit qu'un mot de la sainte lance, sans parler du miracle de sa découverte ; il rapporte brièvement le message de Pierre l'Ermite, ne dit rien de la mère de Kerbogath, et met, comme Robert-le-Moine, un long discours dans la bouche de l'évêque du Puy, au moment de la bataille dans laquelle les croisés mirent en fuite les armées du prince de Mossoul.

D'après l'idée que nous venons de donner de l'ouvrage de Foulques et de Gilon, on a dû voir qu'il est tout-à-fait dépourvu de couleurs originales, et qu'il ne diffère des chroniques du moyen âge, qu'en ce que le merveilleux en a été le plus souvent banni. La versification en est languissante, bien souvent de mauvais goût, le style quelquefois obscur. Nous avons rencontré deux ou trois descriptions qui ne manquent pas d'un certain mérite. Nous citerons celle de la famine au siège d'Antioche. « Voilà donc la cruelle » famine, plus cruelle que la peste même! Les chrétiens ne » dorment plus, le sommeil fuit la paupière des malheureux » tourmentés par la faim. La maigreur rend leur visage dif-

» forme, et leurs membres noircis ressemblent aux osse-
» mens des tombeaux : plusieurs de ces cadavres décharnés
» laissent apercevoir leurs entrailles. La foule languissante
» arrache des herbes qu'elle ne connaît point et qui me-
» nacent de la mort, et les dents les mâchent avec peine.
» Les uns sont contens de la dépouille des arbustes; les
» autres, pareils aux animaux, dévorent les racines et
» l'herbe des prairies; presque tous les alimens de ces mi-
» sérables n'avaient jamais paru sur la table des hommes.
» La main desséchée du soldat peut à peine soutenir le poids
» de son glaive. »

Gilon a copié de Robert la description de la soif qui désola les chrétiens sous les murs de la ville sainte; nous n'avons pas besoin de dire que cette description ne peut être comparée en rien à celle du Tasse. Le chantre de Godefroi n'a pas dédaigné, dans le poëme de la *Jérusalem délivrée*, de faire quelques emprunts aux simples chroniques; mais il n'avait rien à prendre dans le poëme historique que nous venons d'analyser.

La Syriade, ou l'Expédition célèbre des princes chrétiens qui, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, délivrèrent Jérusalem de la tyrannie des Turcs, par Pierre Angelio da Barga.

La *Syriade* est composée de douze livres. Les deux premiers livres furent publiés à Paris, en 1582, six ans après l'apparition de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Les six livres suivans parurent à Rome, en 1585, et tout le poëme fut achevé en 1591. Angelio da Barga était professeur de rhétorique et de philosophie à Pise; il fut un des examinateurs de la *Jérusalem délivrée*. Angelio trouvait trop de magie et d'aventures dans le poëme du Tasse; ce poëme lui paraissait peu chrétien, et c'est pour cela qu'il se mit à chanter lui-même Godefroi, comme si Godefroi eût encore attendu un chantre digne de lui. Mais malgré les efforts d'une muse nourrie uniquement de la poésie d'Homère et de Virgile, Angelio, rival téméraire de l'immortel Torquato, n'est parvenu qu'à faire un poëme ennuyeux, et la *Syriade* dort paisiblement dans la poudre de nos bibliothèques.

Dans sa préface, le poète avertit ses lecteurs qu'il a proscrit de son œuvre tout ce qui pourrait rappeler les superstitions de l'ancienne mythologie, et qu'il a voulu faire un

ouvrage qui pût porter la jeunesse à la piété et à la morale. Après une pareille protestation, on est surpris de rencontrer à chaque page de la *Syriade* le souvenir de ces fables antiques que le poète semble d'abord dédaigner. Tiraboschi, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, en parlant de la *Syriade*, dit que ce poëme, quoique élégamment écrit, est loin de répondre à la grandeur et à la magnificence du sujet. (Tom. VII, part. III, p. 266). John Black, auteur d'une *vie du Tasse*, tout en rendant justice au style d'Angelio, avoue que son poëme n'est qu'une gazette versifiée, et regrette que l'auteur n'ait pas répandu dans son ouvrage ces embellissemens magiques qu'on trouve dans la *Jérusalem délivrée*. « L'auteur de la *Syriade*, ajoute Black, reçut en récompense deux mille florins d'or et de grands honneurs, tandis que le Tasse n'obtint que la disgrâce. »

Nous allons donner une idée de la *Syriade*. — Angelio a dédié son poëme à Christine de Lorraine, duchesse d'Etrurie. « Vous êtes issue du sang des héros dont je chante les exploits, dit le poète à Christine; ils régnèrent sur les mêmes peuples que votre père gouverne, et leur nom est monté jusqu'aux cieux. » Après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint, esprit immense qui est l'amour du père et l'éternelle volupté du fils, l'auteur entre en matière. La religion allait se retirer du monde, et surtout des régions de l'Orient. Dans ces régions le peuple de Jésus-Christ était livré au mépris et à l'ignominie, et des mains impies renversaient les autels du vrai Dieu. Alors, dit Angelio, le Tout-Puissant tourna des regards vengeurs du côté de Solyme; il résolut de mettre un terme à l'horrible servitude qui pesait sur ses enfans. L'Eternel appela l'ange qui veille sur la Palestine; il lui ordonna d'aller trouver l'ermite Pierre à Jérusalem et d'annoncer au cénobite qu'il était choisi pour appeler aux armes l'Europe chrétienne. L'ange, plus prompt que les vents et la foudre, fendit l'immensité des airs et arriva bientôt dans la demeure où reposait le héros pélerin. Il informa Pierre des décrets de l'Eternel, lui commanda de se rendre auprès du souverain pontife et de ne pas retourner dans la Belgique, sa patrie, avant d'avoir vu le peuple marcher à la délivrance du saint tombeau. En quittant le cénobite, le messager céleste alla visiter le vieux Siméon, et celui-ci versa des larmes de joie en songeant que des jours de liberté brilleraient enfin pour Jérusalem. Le poète raconte le départ de Pierre l'ermite pour l'Europe, son entretien avec le pontife de Rome et ses courses religieuses et apostoliques dans les diverses contrées de l'Italie.

Après avoir tracé l'itinéraire de Pierre dans le pays de

France, l'auteur arrive au concile de Clermont; cet événement tient beaucoup de place dans le poëme d'Angelio, et l'imagination du poëte paraît avoir été frappée d'un spectacle aussi imposant et aussi extraordinaire. Une foule immense se pressait autour d'Urbain, semblable à ces abeilles qui, échappées du creux des grands chênes, voltigent par essaims autour des arbustes et des fleurs, dans la douce vallée de Tempé. Un bruit sourd et profond se prolongeait au milieu de cette multitude; la terre semblait gémir sous un poids inaccoutumé, et des nuages de poussière s'élevaient jusqu'aux cieux. Le poëte fait prononcer à Pierre un discours adressé au pontife; l'orateur montre la conquête de Jérusalem comme une conquête facile et digne de l'église, et après avoir déploré la profanation des sanctuaires du Dieu vivant, il demande si de tels malheurs ne doivent point arracher des larmes. (*Quis tristissima fando temperet a lacrymis*). Un murmure favorable, pareil au bruit du vent dans les forêts, accueillit les paroles du cénobite, et chacun faisait des vœux pour la guerre. Les assistans laissèrent éclater tout leur enthousiasme, quand le pontife à son tour eut parlé pour Jérusalem; alors les cris : *Dieu le veut! Dieu le veut!* retentirent dans les airs comme le fracas du tonnerre, et ces cris de religion et de guerre furent répétés au loin par l'écho des cavernes et des montagnes. A la tête des princes qui prirent la croix, Angelio place Hugues-le-Grand, Hugues, issu du sang royal, et qui brillait de l'éclat des jeunes années; il n'avait encore vaincu que les ours et les sangliers des forêts, et ne connaissait point la guerre et ses périls. L'auteur cite ensuite Godefroi, qui portait un front majestueux, et qui surpassait de ses épaules tous les autres guerriers; Eustache, fameux par son audace et sa bravoure; Etienne, qui n'avait point d'égal, et qui reçut d'Urbain un riche bouclier; les deux Robert, qui étaient deux foudres de guerre; Arpin de Bourges, le plus beau et le plus fort des guerriers de son âge, et dont le visage était paré d'une chaste rougeur.

Le poëte retrace le départ des pélerins pour la croisade, et le tableau qu'il fait de la désolation des familles qui allaient perdre ceux qui leur étaient chers, ne manque pas d'intérêt. « Dans les hameaux et les bourgades, dit l'auteur, les épouses, les jeunes filles, les mères accablées du poids des ans vont couvrir les autels de leurs dons généreux; elles demandent au ciel le retour des pélerins, objets de leur amour, et prient pour le succès de leur lointain voyage. O mon fils, unique espérance de mes cheveux blancs! dit une mère à son fils qui va s'éloigner, désormais qui me

consolera dans mes misères? près d'expirer, qui viendra fermer ma paupière? O mon fils! dès que tu auras visité le saint tombeau, souviens-toi de ton père et de ta mère. La jeune épouse embrasse son jeune époux, et le couvrant de ses baisers et de ses larmes, ô mon ami, s'écrie-t-elle, pourquoi m'abandonnes-tu, pourquoi n'emmènes-tu pas ton épouse, impatiente de te suivre? les fatigues de la route, le froid et les chaleurs brûlantes, je souffrirai tout avec toi; que je sois toujours ta compagne, toujours auprès de toi; je partagerai ton fardeau, je te suivrai au milieu des combats, et je serai ton bouclier quand les traits ennemis menaceront de te frapper. »

Angelio a parlé longuement de l'enthousiasme religieux qui enflammait les peuples d'Italie; Bohémond servit cet enthousiasme, et bientôt à la voix d'un chef aussi valeureux, une foule d'hommes prirent la croix du pélerinage. Les ports se couvrirent de vaisseaux; chaque croisé attendait avec impatience le signal du départ. Le poëte compare la multitude de pélerins qui se pressait sur les navires, à ces nuées d'oiseaux qui font fléchir du poids de leurs corps réunis les branches des ormeaux et des chênes. Arrivé sur les frontières de la Grèce, le héros de la Pouille exhorta les siens à se prémunir d'avance contre les embûches d'un peuple qui ne savait que tromper et trahir. « Renversons de fond en comble cette infâme Bysance, disait Bohémond, détruisons par le fer et la flamme la nation qui fut si criminelle envers nous. » En prononçant ces mots, le héros frémissait de colère et ses yeux lançaient des traits de flamme; les sages parvinrent à calmer son ressentiment. Pendant ce temps l'armée de Godefroi traversait la Pannonie, et l'Asie tremblait à l'approche de ses redoutables légions. L'ange qui protège les armes des Turcs et leur empire, effrayé de la marche des Latins, implore l'Eternel en faveur des musulmans. « Pourquoi, dit-il à Dieu, pourquoi livres-tu ces peuples à une mort certaine, au lieu de toucher leur cœur et d'ouvrir leurs yeux à la lumière? » L'auteur prête un discours à peu près semblable à l'ange de Syrie. Mais Dieu répond que ses ordres sont irrévocables, que l'Oronte roulera des flots de sang et que la victoire restera aux Gaulois. Le père des hommes appela ensuite un de ses fidèles ministres, et lui commanda d'aller préparer une route facile aux pélerins.

Tandis que l'armée de la croix s'avance à travers l'empire grec, le démon rassemble ses noires cohortes et reproche aux esprits de l'abîme leur lâcheté et leur indifférence; il les excite à souffler la discorde et l'inimitié parmi les croisés,

pour faire périr leur entreprise terrible. Le discours du démon est suivi d'une description de l'enfer, et cette peinture n'est qu'une pâle imitation de l'enfer de Virgile. Angelio accompagne les Francs sous les murs de Constantinople; le souverain de l'empire des ombres et ses hideuses légions paraissent de nouveau sur la scène: la troupe infernale vient à Bysance, et sème la discorde entre les Grecs et les occidentaux. Angelio raconte les différens combats qui se livrèrent aux environs de la ville impériale; son récit ne diffère pas beaucoup de celui de nos chroniqueurs: seulement au lieu de la simplicité de nos vieux annalistes, nous trouvons ici les prétentions d'une froide rhétorique qui demande en vain des inspirations aux muses de Rome et d'Athènes. La délibération des chefs pour savoir à qui on confierait la direction de la croisade, occupe une grande place dans le poëme que nous analysons. Adhémar porta le premier la parole, et fit sentir la nécessité d'élire un chef. Son discours fut écouté en silence; mais à peine le prélat eut achevé de parler, qu'il s'éleva dans le camp un long murmure semblable à celui des feuilles agitées par le vent. Le comte de Blois, craignant des mouvemens de révolte, chercha à apaiser la multitude. « La chose publique est en péril, dit-il, dès qu'il n'y a personne pour commander. Un navire sans guide et sans nautonnier, peut-il se sauver du naufrage? Mais qui choisirons-nous pour diriger notre expédition sainte? Chacun de nous est égal en prudence et en courage, et parmi nous, toute préférence deviendrait une injustice: c'est l'éclat de la naissance qui doit déterminer notre choix. Hugues est le frère du roi de France: qu'il soit votre chef. » Hugues prit aussitôt la parole. Novice encore dans le métier des armes, il demanda qu'on remît en d'autres mains que les siennes la direction de la croisade, et désigna Godefroi comme le héros le plus digne de marcher à la tête des armées de la croix. Tous les suffrages se portèrent alors sur le duc de Lorraine. Après avoir fait apparaître la mère de Godefroi à son fils pour lui dicter de sages conseils, Angelio suit les croisés à travers l'Asie mineure, et compare les armées chrétiennes aux épaisses forêts qui couronnent les Pyrénées. Il décrit l'ordre que les pélerins suivaient dans leur marche et passe en revue tous les héros de la croisade. Arrivé à Nicée, le poète raconte le siège et la conquête de cette ville; les nombreux épisodes et les descriptions dont il a chargé son récit, loin de jeter du charme et de l'intérêt dans son poëme, ne font que l'embarrasser. En parlant de la prise d'Antioche et des misères qui suivirent cette conquete, Angelio ne dit presque rien de la décou-

verte de la sainte lance; c'est ici que l'auteur aurait pu répandre hardiment le merveilleux de l'épopée; mais il a négligé toutes les apparitions que nos chroniqueurs ont multipliées dans cette partie de l'histoire. Il semble que ces apparitions lui paraissent trop vulgaires et d'ailleurs trop historiques pour pouvoir être présentées comme des fictions épiques. Angelio fait une très-longue description de la bataille livrée à Kerbogath et suit les pélerins à la ville sainte. Le poëme n'est plus ici qu'une récapitulation bien sèche et bien aride des événemens jusqu'à la bataille d'Ascalon; cette récapitulation ne tient pas plus de trois pages, quoique l'ouvrage en ait presque quatre cents. Angelio, en terminant, demande que son poëme, qui lui a coûté de longues veilles, vole dans toutes les bouches chrétiennes et qu'il vive dans l'avenir, afin que ses chants continuent à remplir les hommes d'une ardeur sainte et belliqueuse, et qu'il les excitent à détruire les barbares ennemis du Christ.

Rien n'est plus fatigant que la lecture du poëme dont nous avons cherché à donner une idée; et nous devons dire ici que les chroniques de Robert-le-Moine, de Raymond d'Agiles ou de tout autre, sont beaucoup plus intéressantes que de pareilles œuvres poétiques. Les poëmes latins du seizième siècle qui parlent du moyen âge, sont loin d'en être la véritable expression. Les poètes de ce temps, moins fidèles à la vérité historique que ceux des siècles antérieurs, ont peint les sociétés chrétiennes avec des couleurs empruntées à l'antiquité grecque et romaine, ce qui fait que leurs écrits sont un mélange informe de souvenirs profanes qui n'apprennent rien sur l'esprit et les mœurs des événemens et des peuples qu'ils ont voulu décrire. Nos vieux chroniqueurs, au contraire, nous parlent le langage des temps où ils ont vécu; en les lisant, nous voyons ce qu'on pensait, ce qu'on croyait alors, et leurs annales simples et naïves ressuscitent pour nous les âges qui ne sont plus. Isaïe, Job ou Ezéchiel leur tiennent lieu de Virgile et d'Homère; les souvenirs qu'ils invoquent sont toujours des souvenirs pieux et sacrés et les aident à peindre leur siècle. Nous ajouterons, en finissant cet article, que ce qui a pu porter Angelio à introduire dans son ouvrage des inventions poétiques, c'est qu'il écrivait à une époque où le souvenir des croisades était déjà lointain, et presque effacé, et qu'il fallait chercher de l'intérêt ailleurs que dans le sujet même. Les poètes du douzième et treizième siècles, tels que Foulques et Gilon de Paris, parlaient à des sociétés encore remplies de l'enthousiasme des guerres saintes, et pouvaient se contenter de versifier les chroniques sans charger leur récit d'ornemens étrangers; mais lorsque l'esprit des

croisades s'affaiblissant, ces événemens perdirent de leur importance, il fallut nécessairement introduire un nouvel intérêt.

III. La Philippide de Guillaume le Breton (1). — Guillaume le Breton, auteur de ce poëme, est le même que le continuateur de Rigord. Ce n'est que dans son troisième livre qu'il parle des croisades. « La langue s'at-» tache au palais, dit-il, la plume tombe de la main » tremblante, le poète oublie ses chants et ses vers, car il » ne peut refuser ses lamentations au sépulcre qui fut » perdu, et que le Seigneur, offensé de nos péchés, livra » cette même année (1188) aux Iduméens, selon qu'il lui » plut. » Guillaume parle ici de la prise de Jérusalem par Saladin. On est fâché que le poète n'ait point décrit le deuil universel et la consternation que répandit cette nouvelle parmi les peuples de la chrétienté. Il ne s'arrête pas même sur l'arrivée du saint prélat, envoyé par les chrétiens d'Orient, ni sur l'assemblée des princes et des guerriers, dans laquelle on prit la résolution d'entreprendre une nouvelle croisade. Il se contente de dire que Philippe, affligé des malheurs de la Terre-Sainte, qu'Henri VI et Richard, qu'une foule de seigneurs et d'hommes du peuple, prirent la croix et jurèrent d'aller combattre les Sarrasins. Cependant l'ennemi de l'homme ralluma la discorde entre Richard et le roi de France; le poète raconte les guerres qui éclatèrent alors, et qui firent oublier le projet qu'on avait formé par l'inspiration de Dieu. Cependant la paix se rétablit à la mort de Henri, et le quatrième chant du poëme de Guillaume le Breton est en grande partie consacré aux événemens de la troisième croisade.

Le poète peint le départ de Philippe pour les royaumes au-delà des mers, et dit qu'on fit charger sur de nombreux navires, des grains, des légumes, des viandes, de l'or, des chevaux, du biscuit, du vin; etc. Nous ne nous arrêterons pas à la description que l'auteur fait d'une tempête qui dispersa la flotte des croisés français, et pendant laquelle chacun jetait ses effets dans la mer, *aimant mieux nourrir les poissons de son bien que de sa personne.* Les différends qui s'élevèrent en Sicile entre Philippe et Richard sont décrits par Guillaume le Breton, avec quelque étendue, mais sans aucune utilité pour l'histoire. Le poète consacre à peine quelque vers au siège et à la prise de Ptolemaïs. Onze cent quatre-vingt-onze années s'étaient écoulées de-

(1) Willelmi Britonis-Armorici Philippidos libri XII. (Duchesne, tome V, page 93.)

puis que Dieu s'était fait homme (C'est ainsi que Guillaume le Breton termine son récit), lorsque la race des Français, conduite par son roi Philippe, s'empara de la ville d'Accaron, laquelle se rendit le onzième jour de juillet : on s'étonnera sans doute aujourd'hui de trouver des dates dans un poëme ; nous avons dit que les poëmes de ces temps ressemblaient aux chroniques ; en voilà la preuve. Le poète nous apprend ensuite que Richard, *le cœur enflé d'une juste colère*, fit (sans que Philippe s'y opposât) décapiter et envoyer dans le Tartare, tous les serviteurs de Mahomet qu'il trouva renfermés dans la ville conquise, au nombre de douze mille. (Guillaume exagère le nombre des Musulmans massacrés par l'ordre de Richard ; Rigord parle de cinq mille hommes à peu près). Le poète fait mention du retour de Philippe, qui était tombé malade, et qui se décida à revenir en France, sur l'invitation des grands et l'avis des médecins, laissant en Palestine cinq cents chevaliers, dix mille hommes de pieds, avec l'argent nécessaire pour les entretenir pendant trois ans. Il confia le commandement de cette armée au duc des Allobroges (le duc de Bourgogne), et revint dans son royaume, en passant par l'Italie, où il fut très-bien accueilli par le pape Célestin III.

Guillaume le Breton déplore les pertes des Français pendant cette guerre lointaine. « Dans tout le royaume, » à peine aurait-on pu trouver une seule famille qui ne fût » dans le deuil ; l'un se lamentait sur la perte de ses proches, l'autre sur celle de ses amis ; celui-ci pleurait son » serviteur, celui-là son compagnon, les uns déploraient » leurs pasteurs, tous déploraient le désastre qui pré» cipita la noblesse de la France au cercueil. »

Ce tableau, que nous abrégeons, est peu remarquable sous le rapport littéraire. L'auteur en vient ensuite à la captivité de Richard, et faisant allusion aux vaines précautions qu'avait prises ce monarque pour n'être point reconnu. « A quoi bon, dit-il, dresser des mets, ser» vir dans une cuisine ! à quoi sert à ce roi de s'être fait » moins que le moindre de ses serviteurs ! Marius ne gagna » rien à se cacher dans les marais de Minturne, ni le fils » de Thétis, couvert de vêtemens honteux, à se mêler aux » chœurs des jeunes filles dans la cour de Nicomède. Un » roi ne se dissimule point, pas plus qu'une montagne ne » se cache. » Ce dernier trait est remarquable ; le poète peint avec assez de vérité le caractère de Richard, lorsque ce prince captif parut devant la diète de Mayence, et qu'il fut accusé devant l'empereur Henri. « Alors Richard, » comme s'il eût été assis sur le trône de ses ancêtres ou

» dans la cour de Lincoln, ou au milieu de la ville de Caen, » comme s'il eût oublié le vêtement sous lequel il était » retenu prisonnier, d'une bouche éloquente et royale et » d'un cœur de lion, prit brusquement la parole : *Que » celui qui m'accuse de trahison comparaisse ; qu'il se présente » tout armé, pour essayer s'il peut me convaincre sur ce point. » Certes, mon courage ne m'a point abandonné jusque là que » quelqu'un puisse me vaincre ; si la loi ne me favorise, » je ne dis plus un mot pour écarter la mort.....* S'adressant » ensuite à l'empereur, il lui dit : « *Prends pitié, je t'en sup- » plie, de mes voyages et de mes fatigues. Prends pitié de ma » patrie, que mon frère désole, hélas! en suscitant mécham- » ment contre moi les armes des enfans de la France. Tandis » que je demeure ici captif, le roi Philippe renverse à son gré » mes châteaux et mes villes. Tu es prince depuis peu, des » guerres te menacent, je vois que tu as besoin de trésors con- » sidérables ; je te donnerai cent mille marcs d'argent, et je » reconnaîtrai moi et mon peuple pour tes vassaux. Ma cap- » tivité n'est pour toi d'aucun avantage ; il n'y a nulle gloire » à remporter une victoire sur un roi désarmé. Permets donc » que j'aille porter secours à mes provinces dévastées.* » L'em- » pereur fut touché de ces paroles, et répondit par ces mots : » *Fais donc comme tu l'as dit, et va-t-en en liberté.* »

Les choses ne se passèrent pas aussi simplement que le dit le poète ; il faut convenir néanmoins que le tableau qu'il nous présente a quelque chose d'intéressant. Nous remarquerons, en terminant cet article, que Guillaume le Breton raconte les mêmes événemens, dans un autre ouvrage en prose, et que sa chronique est beaucoup moins instructive que son poëme pour l'époque de la troisième croisade. Nous ajouterons que la *Philippide*, quoiqu'elle ne soit qu'un ouvrage assez médiocre, est néanmoins écrite avec plus de talent que les deux poëmes latins dont nous venons de parler.

IV. Le Chevalier du Cygne, *ou* la Conquête de Jérusalem. — Ce poëme, écrit en langue vulgaire, est de Gandor de Douai, trouvère distingué du XIIe. siècle. Jusqu'à présent cet ouvrage est resté inédit ; il est parmi les manuscrits du Roi, n°. 7192. Le poète commence par prier les barons d'écouter ses chants : ce n'est point un poëme vulgaire qu'il va leur réciter, mais une glorieuse histoire, que chaque chevalier doit aimer et retenir :

Ceste canchon doit-on tenir et amer.

Le poète récapitule ensuite avec rapidité les grands événemens qu'il va raconter : « Dieu confia à Pierre l'Ermite

» la mission d'appeler les chrétiens au secours de Jérusalem;
» mais les premières armées des pélerins qui marchèrent
» vers l'Orient, furent massacrées par les Turcs : alors de
» glorieux princes prirent les armes; Antioche, Archas,
» Jérusalem, tombèrent sous les coups des croisés, malgré
» la pluie et les orages qui s'opposaient à leurs efforts »,

Grans pluens et orages de nois et de temps.

Cette espèce d'introduction est en forme de dialogue entre un baron et le poète, qui entre immédiatement en matière. Il raconte d'abord le pélerinage de Pierre l'Ermite; il peint ce pieux cénobite, monté sur un âne, traversant les pays d'Orient, d'où, selon le romancier, il eut grand'peine à sortir :

......Grand paine quel issi del pais.

Puis il nous le représente aux genoux du pontife, sollicitant par ses larmes des secours pour la Palestine. Le pontife pleure avec lui sur les malheurs de Sion.

Dolans fu le pontife........

Le poète passe ensuite aux événemens de la première croisade, qu'il raconte succinctement. A la nouvelle de l'arrivée des pélerins, *les Turcs firent sonner ban*; *ils firent armer leur gent et marchèrent contre l'ost de Pierre.*

En racontant la mort du prêtre tué au pied des autels par les soldats de Soliman, le poète ajoute que la tête de ce prêtre, séparée de son corps, prédit à Soliman les conquêtes futures des croisés et la perte de ses villes et de ses châteaux :

Per coi vos perdrez vos castiaux et vos vies.

Gandor de Douai trace les événemens de la croisade de Godefroi de Bouillon : le séjour des pélerins à Constantinople l'occupe assez long-temps; il parle des refus faits par Bohémond, qu'il appelle le preux et le vaillant, de prêter serment de fidélité à Alexis; il place dans la bouche du prince grec différens discours qui ont pour objet de détourner les pélerins de la conquête de la cité sainte : Godefroi lui répondit qu'il était prêt à souffrir toute chose pour l'amour de Jésus-Christ. L'auteur raconte fort longuement la prise d'Antioche; il paraît faire de Bohémond son héros favori, et ne parle qu'en passant des autres princes. Le manuscrit, dans cette partie, est orné de petites miniatures qui représentent les opérations du siège d'Antioche; elles donnent une idée de la manière dont les croisés faisaient leurs sièges. Sous une de ces miniatures, qui représente la prise d'Antioche, on lit ces mots : *C'est ainsi que les Français assiégèrent Antioche et que ils la prirent.* Au récit des événemens qui

suivirent la prise de cette ville, le romancier mêle une foule de détails singuliers qu'on ne lit dans aucune chronique; il est à remarquer que le poète ne rapporte pas une seule de ces visions qu'on trouve en si grand nombre dans nos vieux historiens des guerres saintes. Dans la description qu'il fait de la marche des chrétiens vers Jérusalem, Gandor de Douai trace plutôt l'histoire de chaque prince, qu'il ne suit les événemens généraux de la croisade : c'est ainsi qu'il raconte successivement l'histoire de Godefroi, de Tancrède, de Bohémond et de Baudoin. Ces épisodes jettent dans son récit une grande confusion, défaut qui est faiblement racheté par l'intérêt que le romancier a cherché à répandre dans ses tableaux. Arrivé au siège de Jérusalem, Gandor s'arrête tout-à-coup et s'exprime en ces termes : « Maintenant, seigneurs, » écoutez une chanson glorieuse; écoutez comment les guer» riers de la croix prirent la cité sainte, et comment ils la » délivrèrent de la race de Mahomet. » Après avoir ainsi appelé l'attention des barons et des chevaliers, l'auteur trace rapidement le siège de Jérusalem. Ici, comme pour le siège d'Antioche, il y a dans le manuscrit de petites miniatures qui représentent les travaux des assiégeans : dans l'une d'elles on aperçoit le bélier; dans une autre, les tours roulantes et les diverses machines employées dans les sièges au moyen âge. Gandor de Douai n'offre plus qu'un faible intérêt dans le reste de son récit; l'ouvrage finit à l'élection de Godefroi.

V. *Roman de Godefroi de Bouillon.* — Ce roman, encore inédit, porte le n°. 105 (supplément) des manuscrits du roi; c'est la vie de Godefroi, embellie par l'imagination d'un romancier. Nous en présenterons une courte analyse.

A peine âgé de quinze ans, Godefroi s'était rendu à la cour de l'empereur Othon; quinze hommes d'armes, revêtus de riches manteaux d'hermine, accompagnaient le jeune prince. En voyant une si belle escorte, Othon demanda à Godefroi quel était son *parage* et son nom. L'héritier de Bouillon le lui apprit : alors

Le bon roi le prist par le menton,
La face lui baisa deux fois à sa raison.

Pendant qu'il était à la cour de l'empereur, Godefroi eut à défendre *une jeune pucelle à la fresche coulour,* contre un avide châtelain qui l'avait dépouillée de l'héritage de ses pères. Le romancier décrit le combat qui eut lieu entre le héros de Bouillon et le châtelain, et qui fut glorieux pour le jeune prince; il raconte la reconnaissance de l'orpheline et le noble désintéressement du vainqueur. Quelque temps

après le retour de Godefroi dans le duché de son père, des phénomènes célestes se manifestèrent en Orient. Profondément instruite dans la connaissance des astres et dans la magie, la mère de Kerbogath devina ce qu'annonçaient ces prodiges, et *tomba en pamoison;* revenue de son évanouissement, elle appela une de ses femmes et lui dit qu'*en la terre de France étaient nés trois damoisels* qui devaient un jour envahir toute la *Turcomanie:* l'aîné de ces enfans portait le nom de Godefroi, et son père était le duc de Bouillon : deux de ses frères étaient *jeunes, biaux, et commençaux;* avant trois ans ils devaient *passer outre* à la tête de *la gent de France et desconfire Soliman.* La mère de Corboran ne se contenta pas de dévoiler ces tristes événemens à sa confidente; elle voulut encore en instruire son fils. Le romancier place dans la bouche de cette mère en larmes de longs discours en forme de prédictions, dans lesquels elle annonce les croisades successives qui doivent désoler la Palestine. Nous passons sous silence un grand nombre d'autres événemens de la vie privée de Godefroi, pour arriver immédiatement à la première croisade.

Le romancier raconte rapidement le pélerinage de Pierre l'Ermite, qu'il appelle *Pierre à barbe meslée;* il ajoute au récit des historiens des circonstances romanesques, mais peu intéressantes.

Parvenu au concile de Clermont, il traduit en vers français le discours du pape. En décrivant la désolation que fit naître au milieu des femmes et des filles le départ des croisés, il dit que ces nobles dames éplorées juraient *loyauté* à leurs amans et à leurs époux, et demandaient, en retour, de n'être point oubliées.

Souviegne vous de nous ne soions oubliées.

Le romancier suit son héros à la tête des armées de pélerins qui traversèrent la Romanie; il parle assez longuement des siéges de Nicée et d'Antioche. A l'occasion du siége de cette dernière ville, il dit qu'elle fut prise un *mercredi* au soir :

Antioche fut prise un mercredi au soir.

Il décrit ensuite toutes les horreurs de la famine éprouvée par les chrétiens dans cette cité : les barons et les chevaliers, *si foiles ils étoient,* ne purent défendre une tour élevée pour préserver la ville de toute attaque. Comme les historiens de la croisade, le romancier raconte les visions qui précédèrent la découverte de la sainte lance; il n'a fait ici que traduire le moine Robert. Il traduit encore ce chroniqueur dans l'itinéraire des croisés marchant vers Jérusalem. L'intérêt du roman est ici sensiblement affaibli; cepen-

dant le poète le relève de temps en temps par des épisodes qui concernent plutôt l'histoire de son héros que celle de la croisade : c'est ainsi qu'il nous peint Godefroi se défendant de sa vaillante épée contre des serpens et des griffons, et Baudouin forçant à la retraite le démon même. Comme pour la prise d'Antioche, le romancier fixe la date de la prise de Jérusalem. « Ce fut le vendredi quinze du mois de » juillet que Jérusalem tomba au pouvoir de nos barons. » En décrivant l'élection de Godefroi, il rapporte que l'évêque de Marrah, revêtu de son étole, parla en ces termes aux barons chrétiens :

> Signor, ceste cité vous l'avez conquestée :
> Or faut élire un roi dont elle soit gardée,
> Et la terre environs des paiens recensée.

Alors, ajoute le romancier, les barons, *tout à une huée*, proclamèrent Godefroi de Bouillon. Ce modeste héros refusa. « Pourquoi, dit-il, conquise par tous, Jérusalem ne » serait-elle pas défendue par tous? » Ce ne fut que sur les représentations, plusieurs fois répétées, de l'évêque de Marrah, que le duc de Bouillon accepta le trône. Le romancier parle ensuite de la bataille d'Ascalon et du triomphe des chrétiens. Une circonstance assez remarquable dans ce roman, c'est que le nom des chefs des musulmans est toujours le même aux siéges d'Antioche et de Nicée, à la bataille de Dorylée et d'Ascalon; c'est toujours Corboran et Doliferne qui commandent les bataillons des infidèles et qui fuient couverts de honte devant l'étendard de la croix. Le gouvernement du nouveau roi de Jérusalem n'arrête que peu d'instant le romancier, et celui-ci ne dit plus rien de nouveau, même en racontant la mort du héros qu'il a célébré.

Gestes de Philippe-Auguste, Roi des Français, écrits par Rigord, chronographe de ce prince (1).

Rigord, né dans le bas Languedoc, était, selon ce qu'il dit lui-même dans son épître dédicatoire au prince Louis, fils de Philippe, médecin, historiographe du roi de France, et le plus *humble des clercs de Saint-Denis*. La chronique de Rigord n'est qu'un journal assez médiocrement écrit du règne de Philippe-Auguste. Ce qui rend cet ouvrage précieux, aux yeux des savans, c'est le soin qu'a pris l'auteur de rapporter en entier les pièces diplomatiques de l'époque qu'il décrit : on ne trouve jusque-là que dans les seuls

(1) Gesta Philippi Augusti, Francorum regis, descripta à magistro Rigordo seu Rigoto, regis ipsius chronographo. (Tome V, page 1.)

chroniqueurs anglais des exemples de cette exactitude et de cette fidélité historique.

Sous la date 1184, Rigord parle de l'arrivée à Paris d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, du prieur des hospitaliers d'outre-mer, et du grand-maître du Temple. Comme on craignait que Saladin ne se rendît maître de la ville sainte, on les avait envoyés en Europe pour apporter au *roi très-chrétien* des Francs les clefs de Jérusalem et du sépulcre, et le conjurant humblement de venir au secours de Sion désolée. Maurice, évêque de Paris, vint en procession au-devant des députés, accompagné du clergé et de tout le peuple. Philippe-Auguste vint lui-même visiter les envoyés des chrétiens d'Orient, et commanda aux prévôts et baillis de son royaume, de fournir à l'entretien de la sainte ambassade sur les revenus royaux; il convoqua une assemblée des prélats, des princes et des barons; tous les évêques eurent la mission d'exhorter les peuples à prendre les armes pour secourir la Terre-Sainte. Philippe envoya en même temps au-delà des mers l'élite de ses chevaliers, et un grand nombre de fantassins, qu'il devait entretenir à ses frais.

Trois ans plus tard, d'autres messagers d'Orient vinrent annoncer avec des gémissemens et des soupirs, qu'en punition des péchés des chrétiens, Saladin avait, en peu de jours, subjugué la cité de Jérusalem et toute la terre promise, à l'exception de Tyr, de Tripoli et d'Antioche. A la fête de Saint-Hilaire, qu'on célèbre le 13 janvier, Philippe, roi de France, et Henri, roi d'Angleterre, se rendirent à une conférence entre Tric et Gisors. C'est là que, contre toute espérance et par un miracle de la bonté divine, le Saint-Esprit fut envoyé du ciel pour inspirer à ces deux princes une résolution digne d'eux. Rigord nomme en cette occasion les princes et les seigneurs qui prirent la croix; et sans rappeler les discours qui furent prononcés par l'archevêque de Tyr, il se contente de dire que les deux rois fondèrent une église en mémoire de la croisade qui venait d'être résolue. On fit élever une croix de bois sur le lieu même où s'était tenue l'assemblée, et ce lieu reçut dès-lors le nom de *Champ sacré, sanctus ager.*

Au mois de mars de l'année 1188, dans le milieu du carême, le roi Philippe convoqua à Paris une assemblée générale, où furent appelés les prélats et barons du royaume, et dans laquelle une foule de guerriers prirent la croix. Pour subvenir aux besoins de la croisade, le roi décréta, avec l'assentiment du *peuple et du clergé,* une dîme générale pour cette année seulement; Rigord ajoute qu'on nomma cet impôt la dîme de Saladin.

Ordonnance sur les Dettes des Croisés.

« Au nom de la Sainte-Trinité indivisible, ainsi soit-il. Il » a été établi, par le seigneur Philippe, roi de France, du » conseil des archevêques, évêques et barons de ses états, » que les évêques et prélats et clercs des couvens, et les » guerriers qui auront pris la croix, auront, pour payer les » dettes qu'ils ont contractées, tant envers les Juifs qu'en- » vers les chrétiens, avant que le roi ait pris la croix, l'es- » pace de deux ans, à compter de la prochaine fête de tous » les saints, de manière qu'à la première fête les créanciers » recevront un tiers de leur créance; à la fête suivante, un » autre tiers; et à la troisième fête, le dernier tiers. L'intérêt » ne courra pour personne à compter du jour de la prise de » la croix. Si un chevalier croisé, héritier légitime, fils ou » gendre d'un chevalier non croisé, ou de quelque veuve, » est encore en puissance de père et mère, son père et sa » mère auront, pour s'acquitter de leur dette, le délai fixé » par l'ordonnance. Si leur fils ou gendre qui a pris la croix, » n'est plus dans la dépendance de la famille, ou bien s'il » n'est point chevalier, et s'il n'est pas croisé, ils ne jouiront » d'aucun délai. Dans la quinzaine de la prochaine fête de » Saint-Jean-Baptiste, les débiteurs qui auront des terres » et des revenus, les assigneront à leurs créanciers, aux » termes prescrits suivant l'ordonnance, par les mains du » seigneur dans le domaine duquel seront ces terres et reve- » nus, afin que les créanciers reçoivent ce qui leur est dû. » Les seigneurs ne pourront s'opposer à ces assignations, à » moins qu'ils ne garantissent ce qui est dû au créancier du » croisé. Le croisé qui n'aura ni des terres ni des revenus » suffisans pour les appliquer au paiement de sa dette, de- » vra la faire garantir par des fidéijusseurs ou cautions qui » s'obligeront de l'acquitter aux termes fixés; et si, dans la » quinzaine de la prochaine fête de Saint-Jean-Baptiste, la » créance n'est point garantie par assignation de terres ou » par cautionnement, le croisé ne jouira point du délai ac- » cordé aux autres croisés. Si un clerc ou un guerrier croisé » doit à un clerc ou à un guerrier aussi croisé, la créance » sera remise jusqu'à la prochaine fête de tous les Saints, en » donnant toutefois des sûretés.

» Si quelque croisé, huit jours avant ou huit jours après » la Purification, donne pour sûreté à son créancier de l'or, de » l'argent ou du blé, ou quelqu'autre objet mobilier, le créan- » cier ne sera pas forcé d'accorder à cet égard de délai. » L'achat du fruit d'une année, fait à un prix fixe, par un » non croisé, est maintenu irrévocable. Si quelque guerrier

» ou clerc engage pour un nombre d'années déterminé son
» bien ou ses revenus à quelque bourgeois croisé, ou à un
» clerc ou guerrier non croisé, l'engagiste percevra, cette
» année, les fruits de la terre ou des revenus, et le créan-
» cier, au terme des années pendant lesquelles il devait te-
» nir l'engagement ou la ferme, les retiendra un an de plus,
» pour dédommagement de l'année qu'il a perdue; toutefois
» cette année, le créancier gardera la moitié du blé, s'il a
» cultivé des terres ou des vignes engagées. Tous les marchés
» faits dans les huit jours de la Purification, seront ratifiés.
» Pour que le débiteur croisé jouisse du délai qui lui est ac-
» cordé pour le paiement de sa dette, il faut qu'il donne une
» garantie aussi bonne ou même meilleure que celle à la-
» quelle il était tenu auparavant. S'il s'élève des dissentions
» à l'occasion de la garantie, il en sera donné une aussi
» bonne ou meilleure, de l'avis du seigneur dans la mou-
» vance duquel sera le créancier. Si le seigneur n'amendait
» pas la garantie, il en serait référé au conseil du prince du
» territoire. Si quelqu'un des seigneurs ou princes dans la
» juridiction desquels se trouvent les créanciers ou débi-
» teurs, ne veut pas tenir ou faire tenir ce qui est ordonné,
» touchant le délai des dettes ou les assurances à faire, et
» qu'averti par le métropolitain ou par son évêque, il ne le
» fasse pas tenir dans quarante jours, il pourra être mis
» sous la sentence de l'excommunication. Cependant tant que
» le seigneur ou le prince voudra prouver, en présence du mé-
» tropolitain ou de l'évêque, qu'il n'a point manqué en cela
» au créancier ou au débiteur, et qu'il est prêt à tenir ce qui
» est ordonné, le métropolitain ou l'évêque ne pourra l'ex-
» communier. Aucun croisé, soit clerc, soit guerrier ou
» autre, ne pourra être assigné pour l'exécution de ses pro-
» messes, depuis le jour de son départ jusqu'à celui de son
» retour, à moins que l'instance n'ait lieu avant qu'il ait pris
» la croix. »

Institution de la Dîme saladine.

« Tous ceux qui ne sont pas croisés donneront, cette an-
» née, au moins la dîme de tous les biens meubles et de
» tous leurs revenus, excepté les religieux de Cîteaux et
» ceux de l'ordre des Chartreux ou de Fontevrauld et les
» lépreux, mais seulement pour leurs biens propres. Nul ne
» pourra mettre la main sur les communes, hors le seigneur
» même auquel la commune appartiendra. Toutefois celui
» qui avait des droits sur quelqu'une de ces communes, les
» conservera comme auparavant. Celui qui a haute justice
» sur quelque terre, percevra la dîme de cette même terre.

» Il faut qu'on sache que ceux qui paieront les dîmes, les
» donneront de tout leur mobilier et de leurs revenus, sans
» prélever les dettes qu'ils auront contractées auparavant.
» Après l'acquittement de la dîme, ils pourront payer leurs
» dettes avec ce qui leur restera. Tous les laïcs, tant mili-
» taires que autres, donneront leurs dîmes sous la foi du
» serment et la peine de l'anathème; et les clercs, sous celle
» de l'excommunication. Le guerrier non croisé donnera au
» seigneur croisé dont il sera l'homme lige, la dîme de son
» propre mobilier et du fief qu'il tiendra de lui. S'il ne tient
» point de fief de lui, il donnera la dîme de son propre mo-
» bilier à son seigneur lige. Il la donnera de ses fiefs à ceux
» de qui il les tiendra. S'il n'a point de seigneur lige, il
» donnera la dîme de son propre mobilier à celui dans le
» fief duquel il demeurera. Si quelque décimateur trouve,
» dans le domaine de celui qu'il doit décimer, des choses
» qui appartiennent à un autre qu'à celui-ci, et que leur
» propriétaire puisse le prouver, le décimateur ne pourra les
» retenir. Le guerrier croisé, qui est héritier légitime, fils
» ou gendre d'un guerrier non croisé, ou de quelque veuve,
» aura la dîme de son père ou de sa mère. Personne ne por-
» tera la main sur les biens des archevêques, évêques, cha-
» pitres, ou des églises qui en relèvent immédiatement, si
» ce n'est les archevêques, évêques, chapitres et églises qui en
» ont la mouvance. Les évêques qui en percevront des dîmes,
» les donneront à ceux à qui ils les doivent. Tout croisé qui,
» devant la taille ou la dîme, ne voudra pas la payer, sera con-
» traint par celui à qui il la doit, et qui en disposera à sa volonté,
» et celui qui s'en emparera ne sera pas excommunié pour cela.
» Dieu récompensera celui qui paiera dévotement la dîme. »

Ces deux pièces importantes, qu'on ne trouve que dans Rigord, nous fournissent des documens précieux pour l'histoire de la législation des croisades. Le même historien est loin de nous donner des documens aussi instructifs sur le caractère, l'esprit et les mœurs des croisés, les causes des événemens, et les progrès de la troisième guerre sainte. Rigord se borne à nous apprendre que l'an du Seigneur 1190, à la fête de Saint-Jean-Baptiste, Philippe se rendit à l'église de Saint-Denis, reçut la panetière et le bourdon, et prit devant l'autel des saints martyrs deux étendards de soie, très-beaux, et deux bannières ornées de croix et brodées d'or.

La manière dont Rigord rapporte les bruits populaires de cette époque, prouve qu'il ne s'élève pas au-dessus de ses contemporains par les lumières de la critique. A l'année 1188, il nous dit que la lune, qui désigne l'église, et qui était

pleine alors, sembla peu de temps avant l'aurore, par une nuit très-sereine, descendre un moment jusqu'à terre. Elle y resta quelque temps, comme pour y prendre des forces, et remonta ensuite graduellement dans le ciel. L'historien cite ici le témoignage de plusieurs religieux d'Argenteuil et de Saint-Denis. Il était lui-même à Argenteuil, lorsque le phénomène dont il parle fut aperçu par un grand nombre de personnes. Nous citerons un autre prodige rapporté par le même historien. A l'époque où la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin fut arrivée en Europe, on remarqua que les enfans qui naquirent, n'eurent plus que vingt-deux dents ou vingt au plus, au lieu de trente ou trente-deux qu'ils avaient auparavant. Cette assertion d'un fait si extraordinaire et si facile à vérifier, a d'autant plus droit de nous surprendre, que le chroniqueur n'avait pas seulement le titre d'historiographe, mais qu'il se donnait encore pour médecin. Parmi les choses que rapporte Rigord, on peut distinguer des vers latins qu'il appelle prophétiques, et dans lesquels on annonçait la gloire de Philippe. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs ce que dit le poète du roi de France partant pour la croisade : *Terrible comme un lion, rapide comme un corbeau, doux comme un agneau, il relèvera les murs de Jebus* (Jérusalem). C'est ainsi que les poètes parlaient avant la croisade. Au retour de Philippe, la flatterie elle-même se tut; tout l'honneur de cette guerre fut à Richard, et voilà pourquoi sans doute les historiens français en ont si peu parlé.

A l'année 1189, l'historien rapporte que Philippe, avant de sortir du royaume, avait convoqué à Paris ses conseillers et les principaux seigneurs de sa maison, et qu'il leur avait lu son testament, par lequel il réglait l'administration de ses états. Ce testament nous paraît digne d'être analysé. Après un court préambule, le roi ordonne ce qui suit : 1°. Ses baillis désigneront quatre prud'hommes qui seront placés auprès de chaque prévôt pour administrer, conjointement avec lui, les affaires de chaque ville. Afin que les affaires de ses sujets puissent être promptement jugées, le roi nomme des baillis qui tiendront des assises mensuelles. 2°. La reine et Guillaume, archevêque de Reims, devront eux-mêmes tenir un plaid au moins tous les quatre mois, pour juger les différends élevés entre les hommes du roi. 3°. Si un bailli commet quelque crime ou se laisse séduire, l'archevêque de Reims et la reine devront en écrire au roi; ils ne pourront le destituer que pour crime capital : les baillis, à leur tour, rendront compte au roi de la conduite des prévôts. 4°. Chaque année, la reine et l'archevêque de Reims

feront connaître au monarque la situation du royaume. 5°. Si quelque siége épiscopal vient à vaquer, la nomination du nouveau prélat appartiendra au roi; mais les moines et les religieux éliront librement leur abbé. 6°. Quant aux régales, elles seront perçues par la reine et l'archevêque jusqu'au retour du roi. 7°. Pendant le pélerinage du monarque, aucune taille ne pourra être levée sur ses sujets que d'après ses ordres, ou, s'il meurt, jusqu'à la majorité de son fils. 8°. Les baillis et les prévôts ne pourront arrêter aucune personne ni saisir aucune propriété lorsqu'une caution sera fournie. Par les derniers articles de ce testament en forme d'ordonnance, Philippe détermine le mode de paiement des redevances dues pas ses sujets et l'emploi qui doit en être fait; il veut qu'on les renferme dans un trésor placé dans le Temple, pour y demeurer déposées jusqu'à ce que le roi en dispose par des ordres précis : il veut que ce trésor, dans le cas où il viendrait à mourir pendant son expédition, soit partagé en deux parties, dont l'une sera appliquée à la réparation des églises détruites par la guerre, et à indemniser ceux de ses sujets que les tailles ont appauvris; l'autre sera remise à son fils, et, si celui-ci vient à mourir, sept personnes, qu'il désigne, en feront la répartition comme il convient.

Histoire de la Vie et des Gestes de Philippe-Auguste, Roi des Français, par Guillaume le Breton, chapelain du Roi, continuateur de Rigord (1).

Guillaume, né en Bretagne, était chapelain de Philippe-Auguste; il accompagna ce prince dans toutes ses expéditions. Il a fait un abrégé et une continuation de l'histoire de Rigord. Comme ce dernier, il fait descendre la première race de nos rois de Francion, fils d'Hector, et la nation française des Troyens. Telles étaient alors les opinions des savans sur les commencemens de notre histoire.

Guillaume le Breton donne peu de détails sur les croisades; sous la date de 1187, il rapporte, comme Rigord, que des astrologues avaient prédit pour le mois de septembre un terrible ouragan, qui devait tuer beaucoup d'hommes et d'animaux. Cette prédiction se trouva fausse, mais l'historien pense qu'on devait l'entendre de l'invasion de Saladin dans la Terre-Sainte, et du massacre des chrétiens d'outre-mer. Guillaume nous parle ensuite de l'assemblée de Gisors, dans laquelle les rois de France et d'Angleterre prirent la croix; il ne nous donne aucun détail sur cette assemblée, non

(1) Historia de vitâ et gestis Philippi-Augusti, Francorum regis, post Rigordum, auctore Guillelmo Armorico, ipsius regis capellano. (T. V, p. 68.)

plus que sur le départ et le voyage de Philippe-Auguste. En parlant du siège d'Acre, il se borne à dire que très-peu de temps avant la prise de la ville, il y eut une éclipse de soleil qui dura quatre heures. Ce trait suffirait pour caractériser l'esprit du chroniqueur, très-attentif à raconter les phénomènes de la nature ; il nous rapporte fidèlement les inondations, les gelées extraordinaires, les sécheresses, les longues pluies, et jusqu'aux éclats de la foudre qui un jour renversèrent le coq doré placé sur le clocher de Saint-Denis. L'historien paraît beaucoup moins attentif à la marche des événemens qu'à celle des saisons. Il attribue le retour précipité de Philippe à la défiance que lui inspiraient les relations trop fréquentes de Richard avec Saladin. La maladie de ce prince qui lui fit tomber les ongles, les cheveux et la superficie de la peau, lui paraît avoir été occasionée par le poison. Ayant appris, quelque temps après, que des émissaires du prince des Assassins avaient été envoyés, par les conseils de Richard, pour le tuer de la même manière qu'on avait assassiné le marquis de Montferrat, Philippe s'entoura d'une garde plus nombreuse. C'est là l'origine des gardes de la porte : on peut considérer cette garde comme le premier corps de troupe régulier et permanent levé en France; innovation dans le système militaire européen, qui, comme on le sait, porta le dernier coup à la féodalité. Peut-être Philippe-Auguste et plusieurs de ses successeurs supposèrent-ils ces menaces fréquentes d'assassinat de la part du Vieux de la Montagne, afin de s'autoriser de ces prétendus dangers pour se permettre des innovations importantes qui devaient être impatiemment supportées par les hauts barons du royaume.

Guillaume passe sous silence la conquête de Constantinople par les Latins, et ne dit qu'un mot de la prédication de la sixième croisade. Le cardinal de Courçon donnait la croix aux femmes, aux enfans, aux aveugles, aux sourds, aux lépreux, ce qui indisposa les chevaliers. Le même légat et les prédicateurs qui le suivaient, pour plaire au peuple, diffamaient le clergé plus qu'il ne faut, et leurs discours devenaient un sujet de scandale et de schisme. Le roi et le clergé de France adressèrent des réclamations au pape. On trouve dans l'histoire de Guillaume le Breton quelques détails sur la guerre que Louis, fils de Philippe, soutint contre le roi d'Angleterre qu'il voulait détrôner. Ce dernier, pour éviter sa ruine, s'était déclaré le vassal du Saint-Siége; le pape voulut rétablir la paix, et, comme il ne put y réussir, ce fut alors qu'il prononça ces paroles terribles : *Glaive, glaive, sors du fourreau pour verser le sang*, etc. « Le Seigneur, dit ensuite notre historien, qui protège toujours » Philippe-le-Magnanime, tourna alors contre le pape (In-

» nocent III) le glaive qu'il aiguisait contre les autres. Les » médecins, par un dessein particulier de Dieu, se trompèrent » sur la maladie du Pontife, et le laissèrent mourir. » L'histoire que nous analysons ne s'étend pas plus sur le siège de Damiette que sur celui de Ptolémaïs. On y lit seulement que le cardinal Pelage distribuait à son gré l'argent du public, *extorqué dans tout l'univers au clergé et au peuple par des ecclésiastiques qui l'exigeaient sous le nom de vingtièmes, et d'autres formes peu légitimes*. Guillaume ajoute que le légat força les chrétiens d'aller assiéger Thanis (les chrétiens marchèrent alors sur le Caire). Comme le roi Jean et d'autres guerriers n'étaient point d'avis de cette expédition, le légat menaça d'excommunier tous ceux qui étaient d'une opinion contraire à la sienne. Cependant l'armée chrétienne fut faite prisonnière et capitula; ce qui démontra, dit l'historien de Philippe, *que les services forcés et l'argent extorqué ne sont jamais agréables à Dieu.*

Cette chronique se termine par la mort de Philippe-le-Magnanime, que Rigord et Guillaume appellent tous deux *le roi très-chrétien de France*. Philippe avait fait un testament en partant pour la croisade; l'histoire de Guillaume le Breton nous a conservé un second et dernier testament, par lequel le monarque français lègue au roi de Jérusalem trois mille marcs d'argent, deux mille à la maison de l'hôpital, autant aux Templiers. Philippe lègue de plus, pour le secours de la Terre-Sainte, cent cinquante mille cinq cents marcs d'argent, à condition que le roi de Jérusalem, l'ordre de Saint-Jean et celui du Temple, entretiendront trois cents chevaliers de plus qu'ils n'ont coutume d'en avoir. Voilà tout ce que nous avons trouvé dans Guillaume le Breton sur les croisades. Dans un morceau d'histoire intitulé : *Autres Gestes de Philippe-Auguste, roi des Français, tirés d'un vieux manuscrit* (tome V, page 257), il est mention d'une cérémonie religieuse qu'on observait lors du départ de nos rois pour la guerre sainte. On exposait à Saint-Denis les reliques du patron de la France et de plusieurs autres martyrs; les fidèles s'y rendaient en foule, et priaient Dieu pour la conservation du roi et de ceux qui devaient le suivre.

Les Gestes de St. Louis, écrits par le frère Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis en France (1).

Guillaume de Nangis est peu connu. Les historiens du

(1) Gesta S. Ludovici noni, Francorum regis, descripta per fra-

temps ne disent rien de lui. Nous apprenons seulement, par la petite préface qu'il a mise à la tête des Gestes de St. Louis, qu'il était moine de Saint-Denis et qu'il présenta à Philippe-le-Bel ces Gestes et ceux de Philippe-le-Hardi.

Dans cette préface, qui est commune aux deux ouvrages, l'auteur loue les historiens qui mettent sous les yeux des princes les grandes actions de leurs prédécesseurs, et nous dit qu'il a voulu les imiter. Quoiqu'il ne soit pas savant, il ne laissera pas de glaner dans les ouvrages des autres, et d'en composer la vie de St. Louis.

Les histoires de Gilon de Reims et de Geoffroi de Beaulieu ont servi à celle de Nangis. Geoffroi de Beaulieu avait accompagné le roi dans ses deux expéditions d'outre-mer; il avait toujours eu sa confiance. Guillaume de Nangis ne pouvait donc prendre de documens plus certains sur la vie privée du saint roi.

L'ouvrage de Guillaume de Nangis a été traduit en entier dans les chroniques de Saint-Denis. Nous avons préféré cette traduction au texte même de l'historien, parce que, d'une part, elle offre l'agrément du vieux langage, et que, de l'autre, son insertion dans les chroniques de Saint-Denis donne à cette traduction un plus grand caractère d'authenticité; car on sait qu'avant d'insérer un monument historique dans cette chronique, on procédait à une sorte d'enquête sur la vérité des faits qui y étaient rapportés.

Guillaume de Nangis parle d'abord du projet formé par le Vieux de la Montagne d'assassiner St. Louis. Ce qui avait déterminé le prince des Assassins à cet acte impie, c'est, selon notre historien, que le roi de France *estoit de tous les princes chrestiens celui qui gardoit mieux les commandemens de la foy chrestienne.* L'historien rappelle ici les idées de ses contemporains sur le Vieux de la Montagne: il avait, selon lui, *plusieurs enfans nés de sa terre qu'il faisoit nourrir et introduire dans son palais, et leur faisoit apprendre toute manière de langues et à craindre et à doubter leur seigneur terrien par-dessus tout, et obéir à lui jusqu'à la mort.* Guillaume ajoute que le Vieux de la Montagne désigna deux Assassins pour tuer le roi, mais que bientôt il s'en repentit; alors il en envoya deux autres pour prévenir ce prince, qui accueillit les premiers et les derniers avec la même bienveillance.

L'historien dit ensuite que le roi, ayant rétabli la paix dans son royaume, n'oublia pas les biens *que Nostre-Seigneur lui*

---

trem Guillelmum de Nangiaco, Monachum Sancti-Dionysii in Franciâ. (Tome V, page 326.)

fist. A cet effet, l'empereur de Constantinople étant venu en France pour solliciter des secours pour la Terre-sainte, il le pria de lui donner *la saincte couronne d'espines dont Nostre-Seigneur fust courosné en sa passion.* Lorsque le roi apprit que d'aussi précieuses reliques étaient dans son royaume, il recommanda de les déposer provisoirement dans son château de Vincennes; *puis, l'an de grace mil deux cent trente-neuf et le vendredi d'après l'Assumption Nostre-Dame, le roi vint tout nu-piés et desceint en sa pure cotte, et ses trois freres Robert, Alphons et Charles, et apporterent les reliques honorablement à grant compaignie du clergie et du peuple et des gens de religion, faisans grands melodies de doulx chantz.*

S. Louis plaça la couronne dans la Sainte-Chapelle : *en celle chapelle establit, le roi, chanoines et chapellayns et clercs qui de jour et de nuit font le service Jesus-Christ.*

L'historien passe ensuite au pélerinage du roi de Navarre, du duc de Bretagne, des comtes de Bar et de Montfort : ils arrivèrent, suivant notre historien, sains et saufs jusqu'à Acre; là, le duc de Bretagne se sépara du gros de la troupe des pélerins, *sans le congie du commun et sans le sceu du roi de Navarre, qui estoit maistre de tous eulx.* La tentative du duc de Bretagne fut couronnée d'un heureux succès; car les pélerins qu'il commandait s'étant approchés *d'une grosse ville de Sarrasins, ilz y entrerent assez ligierement et misrent les mecreans en chativoison.*

Les comtes de Montfort et de Bar, voulant imiter le duc de Bretagne, quittèrent le roi de Navarre et s'avancèrent sans précaution vers la cité de Gaza. Les Sarrasins profitèrent de l'état d'épuisement des pélerins, qui avaient *chevauché* toute la nuit, pour les attaquer; *ceulx-ci ne purent durer contre les Sarrasins, lesquels occirent d'eulx tant comme il leur pleut et misrent le remanens en lyens et en fers; le comte de Montfort fut liez de cordes, et les autres barons menés en diverses prisons.* Après ce triste événement, on disait dans l'armée que *Nostre-Seigneur souffroit tesle perte, pource que les contes tendoient plus à vaine gloire de chevalerie qu'à faire le proufit de la Terre-sainte.* Richard prince de Cornouailles, ayant appris, durant son pélerinage d'outre-mer, les malheurs arrivés aux pélerins français, conclut avec les infidèles un traité par lequel *les chrestiens eurent sauf-conduit d'aller visiter le Sainct-Sepulchre de Nostre-Seigneur en Jerusalem.*

Dans un chapitre suivant, Guillaume parle de l'invasion

des Tartares; il raconte succinctement les vastes conquêtes de ces barbares, et dit, à cette occasion, que, s'étant emparés par la force d'une ville de la Syrie, ils massacrèrent tous les habitans, sauf deux chrétiens français qu'ils épargnèrent, parce qu'ils avaient entendu parler de la valeur et de la loyauté de cette nation; mais, afin de connaître par leurs propres yeux si cette réputation était méritée, ils ordonnèrent que les deux Français se mesureraient en combat singulier, et que le vainqueur seul aurait la vie. Les deux chrétiens acceptèrent cette proposition; mais à peine furent-ils armés, qu'ils se précipitèrent sur les Tartares, et en tuèrent plus de trente avant qu'ils pussent être arrêtés. Guillaume ajoute que *pour ce que ces deux chrestiens ne voulurent pas s'occire l'ung l'autre, les Tartarins priserent fort les gens de France.*

L'ouvrage de Guillaume de Nangis commence à devenir plus intéressant pour l'histoire des croisades dans le trente-cinquième chapitre, où cet auteur parle de la maladie de Louis IX à Pontoise, maladie pendant laquelle ce monarque fit vœu d'aller à la Terre-sainte. Voici comment s'exprime le vieux traducteur de la chronique:

« Si comme ceste doulante nouvelle couroit par le pays, » celui qui commande aux vents et à la mer et aux elemens, » et les tourne quelle part qu'il veult, fut esmu de pitié, » car il voulut que le roi fust gary de sa maladie et lui revint » l'esperit. Ceux qui estoient entour lui, disoient que son » esperit lui avoit esté ravy; quand il fut revenu et il peut » parler, il requist tantost la croix pour aller outre-mer, et » la prinst devotement. Le roi commença à garir tant, que » Notre-Seigneur le mit en parfaite santé; moult devint au- » mosnier après ceste maladie et religieux, et fut en grande » devotion de secourir la terre d'oultre-mer. »

Le chroniqueur parle ensuite de l'invasion de la Terre-sainte *par une maniere de gens qu'on appelle Gressains* [Carismiens], et de la prise de la sainte cité; alors, ajoute-t-il, *fu la prophecie David accomplie qui dist: Une gens viendront en ton heritage, ton temple gasteront de sang et de vilaines ordures, tes gens occiront et abandonneront aulx oiseaulx et aulx bestes, le sang espandront autour Jerusalem en si grant abondance comme une riviere.*

Dans un autre chapitre, intitulé *du miracle qui arriva en Turquie,* Guillaume raconte que dans une ville de Syrie, tandis que les Sarrasins et les chrétiens étaient rassemblés, un enchanteur qui faisait des jongleries dans une place où

il y avait une croix, *pissa sur le siege de la croix, et, si comme il pissoit, il cheut mort devant tous ceulx qui le regardoient.* Les chrétiens prétendirent que Dieu l'avait ainsi frappé de mort en punition de son action impie : les Sarrasins le nièrent; et l'un d'eux s'approcha de la croix et la toucha avec le poing en signe de mépris: aussitôt son bras se dessécha. Un autre que ces miracles ne frappèrent point, s'approcha à son tour de la croix, et dit en pissant contre cette croix, *Cecy est en despit des chrestiens;* il tomba au même instant raide mort. *De ce miracle*, continue le chroniqueur, *furent joyeux les chrestiens, et les Sarrasins furent dolens et courroucés.*

Dans un des chapitres suivans, le chroniqueur parle du pélerinage du roi à la Terre-sainte ; il le suit dans son voyage à travers la France, et dit que *dès ce moment il ne voulut plus vestir de robbe d'escarlate, ne de brunecte, ne de vert, ne de couleur qui fust apparoissante, ains vestoit robbe de camelin, de brun ou de pers.* En traversant le Dauphiné, ses gens furent insultés et pillés par le châtelain de la Roche du Clein (la Roche du Clein était sur les bords du Rhône) : S. Louis ordonna que le château fût rasé ; *ce qui fut tantost fait, car ceulx de dedans furent prins et mis en fers et en lyens, et le chastel fut tout destruit et gasté.* Guillaume de Nangis parle ensuite du séjour du roi à Chypre et des conversions nombreuses qu'il opéra par sa seule présence; pendant ce séjour, il reçut des ambassadeurs *d'ung baron de Tharse, qui avoit nom Eschartay.*

Ce prince annonçait au roi qu'il s'était converti au christianisme et qu'il était prêt à réunir ses forces contre les Sarrasins à celles des Français; *et encore disoyent les messagiers, pour plus certaine chose, qu'il vouloit assieger la cité de Baudas, pour ce que le pape des Sarrasins y demouroit et devoit mourir dedans la feste de Pasques: icelluy pape estoit appellé* calife, *et avoit de coustume de demourer à Baudas.* Le roi fut *moult joyeux* d'une telle nouvelle, *et leur fist administrer boire et manger, et quanque mestier leur fut; le jour de Noël furent à la messe avec le roy, et furent à sa cour au disner et se tindrent bien et honestement.*

Pendant le même séjour du roi à Chypre, Jean, *connestable d'Armenie,* écrivit au souverain de cette île et au roi de France pour provoquer les secours d'Occident. S. Louis demanda aux messagers *comment on savoit qu'il devoit aller oultre-mer :* ils répondirent qu'on avait intercepté des lettres des princes sarrasins, dans lesquelles *il étoit contenu que le roy de France venoit par force sur les Sarrasins*

à grant ost et à grant navire. Le roi reçut aussi des messagers du roi des Tartares: il s'informa à ces messagers de quel pays ils étaient venus, et prit des renseignemens sur les habitudes et les mœurs d'une nation dont les armes semblaient alors favoriser les projets des chrétiens.

Voici ce que répondirent les messagers : *Le peuple des Tartarins estoit yssu hors de sa terre bien avoit quarante ans passés, et estoient si grant multitude, qu'il n'est ne cité ne chastel qui les puissent contenir ne où ils peussent demourer, mais sont en tentes et en pastures où ils entendent à nourrir leurs bestes : la terre dont ils vindrent premierement est loing et a nom de Tartar; le roy Chaim avoit avec luy si grant multitude de gens à pied et à cheval, et si grant habondance de bestes, que nul ne les pourroit nombrer; en pavillons et en tentes demeurent tousjours, car nulle cité ne les pourroit recevoir.* Après avoir ajouté d'autres traits à ce tableau des mœurs des Tartares, Guillaume de Nangis le termine en ces termes: *Les Tartarins si ont une coustume que quant le grant roy Chaim est mort, les princes et les chevaliers ont povoir de establir et faire nouvel roy; mais il convient qu'il soit filz ou nepveu du roy qui devant est mort, ou qu'il luy appartienne de bien près.*

Le départ du roi de l'île de Chypre, son arrivée à Damiette, ses victoires, ses exploits et ses malheurs sont racontés avec beaucoup de fidélité par Guillaume de Nangis. En parlant de la captivité du roi, notre historien raconte que son premier soin, lorsqu'il se vit dans les mains des Sarrasins, fut de demander son *livre pour dire vespres si comme il avoit de coustume : mais il ne trouva nul qui luy peust bailler, car il estoit perdu avec les harnois. Si comme il y pensoit dolent, triste et courroucé, le livre fut apporté devant luy.*

Le chroniqueur rapporte les autres actions du roi, soit durant sa captivité, soit pendant son séjour en Palestine et en France; son récit est presque toujours dépourvu de cet intérêt qui semble s'attacher à l'histoire de S. Louis. Nous ne nous arrêterons pas sur la seconde croisade, plus brièvement racontée que dans Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres, qui, d'ailleurs, furent témoins oculaires des événemens qu'ils rapportent.

A la suite de son histoire de S. Louis, Guillaume de Nangis a placé celle de Philippe-le-Hardi; il commence son récit en ces termes : *Nous avons escript du bon roy sainct Louis, digne de memoire, et exposé, au mieulx que nous avons peu, les faits et la grant bonté qui estoient en luy,*

quant il trespassa de ce siecle au chastel de Cartage, si est nostre propos de exposer les faits de Philippe, son filz, qui estoit digne de honneur et de louenge. Après cette espèce de préface, Guillaume commence par peindre la profonde tristesse que la mort du saint roi répandit parmi les soldats de la croix: *mais ceulx-ci n'en faisoient pas grant semblant en appert que ceulx de Thunes ne s'apperceussent que tel dommage leur fust advenu.* Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le roi de Sicile: ce prince, ignorant la mort de S. Louis, commanda, *quand on devroit prendre terre, que on sonnast trompettes et clerons;* il s'étonna en débarquant *que les gens de l'ost fussent si tristes et que ils ne lui fissent bonne chere.*

On lui dit d'abord que son frère était dangereusement malade; il se hâta de se rendre auprès de lui: *si le trouva tout chaud, car son esperit estoit tout maintenant yssu; incontinent qu'il vit son frere, il se mist à genoux et recommanda son ame à Dieu, et commença à plorer. Adonc il se pourpensa que c'est nature de femme que de plorer; si se dressa et regarda entour luy aussi joyeusement comme se il ne luy en fust à rien.*

Le roi de Sicile, lorsque les premiers mouvemens de sa douleur furent ainsi calmés, sollicita de son neveu la permission de faire porter en Sicile les entrailles du saint roi; Philippe lui accorda cette permission. *Puis les ossemens furent mis en ung escrin moult bien embasmé en ung riche drap de soye avec grant foison d'espices.* Ces dépouilles furent ensuite portées en France, et déposées à Saint-Denis, monastère où le roi avait *esleu sa sepulture.* Le chroniqueur parle ensuite des différentes attaques que les Français eurent à soutenir devant Tunis de la part des Sarrasins. Suivant notre chroniqueur, les pélerins étaient *moult joyeux* lorsqu'ils pouvaient joindre les infidèles. En parlant de la manière de combattre des musulmans, il dit que *leur maniere est telle, qu'ils ne font fors esmouvoir les gens en gettant et en lanceant javelots; et quant ils voient que les gens sont tout prests de combattre, ils tournent en fuite.* Ce fut dans un de ces engagemens que Gui de Beauson et son frère furent pris, après avoir fait *une grant occision de Sarrasins et grant mortalité:* l'armée des pélerins, qui voulut les délivrer, en fut empêchée *par un grant et horrible estourbillon qui le sablon et la pouldre levoit en l'air, tellement qu'ils feroient les François parmy les yeux.* Les Français retournèrent alors dans leur camp, *dolens et courroucez, pource que ils ne purent recouvrer Guy de Beauson et ses compaignons.*

Guillaume rapporte, dans le chapitre suivant, la victoire que le roi de Sicile remporta sur les Sarrasins qui couvraient la plaine de leurs troupes. Par une ruse ingénieuse, il parvint à les entourer, et les chrétiens *se ferirent en eux aussi comme le loup se fiert entre les brebis, les glaives aux poings; et les espées et coulteaulx si en tuerent tant, que les traces en estoient grans parmy les champs, qu'il sembloit que ce fussent moutons qui fussent morts et crioient en leur langage trop horriblement.* Selon le calcul de l'historien, trois mille Sarrasins tombèrent *sous le coultel* du roi de Sicile, sans compter ceux qui *saillirent dans la mer et ceux qui trebuscherent aux fossez que ilz avoient faits au sablon et couverts pour faire cheoir et trebuscher les chrestiens.*

Cette victoire ne diminua en rien l'audace des Sarrasins : ces infidèles avaient placé leur camp de telle manière, qu'ils *n'avoient point de necessité de viande ne de nulle chose.* Le roi commanda d'élever *un chastel grant et large qu'il remplit de soldats qui bien vigoureusement lanceassent, traissent et gectassent javelos sur les Sarrasins;* par ce moyen et l'emploi *de galées toutes prestes pour aller en mer, touteffois que mestier en seroit,* les chrétiens coupèrent toute communication entre les Sarrasins.

Le roi de Tunis, ainsi vivement pressé par les chrétiens, voulut faire un dernier effort; *il demanda secours aux autres Sarrasins, si assembla roys et admiraulx qui luy vindrent en ayde,* et se présenta en bataille rangée devant l'armée chrétienne. Les infidèles *crioient et hurloient à haute voix, et commencerent à menacer François en leur langage et sonner trompettes et clerons et autres divers instrumens, et faisoient grant semblant de vouloir combattre.* Lorsque les gardes du camp des chrétiens virent cette armée s'approcher, *si commencerent à crier parmy l'ost:* AUX ARMES! TOUTE LA FORCE DE THUNES VIENT CONTRE NOUS. A ce cri, les Français courent aux armes, *vestent leurs haulbers, montent sur leurs chevaulx, les lances aux poings et leurs escus à leurs cols, et prindrent leurs enseignes de diverses couleurs.*

Les ennemis furent tout *esbahis* de la belle tenue de l'armée; ils se retirèrent précipitamment vers Tunis, abandonnant leurs tentes à la merci des chrétiens : alors les barons français *firent crier en l'ost, de par le roy de France, que nuls ne fussent si osez qu'ils tendissent la main au gaing, jusques à tant qu'ils sceussent la contenance des Sarrasins et qu'ils eussent souveraine victoire.* Les infidèles furent poursuivis à outrance jusque dans les montagnes : mais *si comme*

le roy vit que les montaignes estoient haultes, si ne voulut plus avant aller.

Guillaume, dans le chapitre suivant, parle du triste état où fut réduite l'armée chrétienne lorsque les maladies contagieuses se répandirent parmi les soldats; *les ungs avoient la dissintere, les autres estoient enflés, les autres mouroient de mort soubdaine.* Les Sarrasins étaient encore plus affligés de ce terrible fléau, *parce qu'ils gisoient comme pourceaulx en leurs herberges; leur roy, pour eschever cette grant pestilence, se mussa* [se cacha] *soubs la terre.*

La corruption des corps morts fut indiquée par les anciens des Sarrasins comme la cause de cette maladie; c'est ce qui détermina le roi de Tunis à conclure une trève. Après en avoir rapporté succinctement les conditions, le chroniqueur raconte le retour des princes chrétiens en Europe. Les autres chapitres de l'histoire de Guillaume de Nangis n'ont plus aucun rapport avec les croisades.

Pièces historiques sur S. Louis.

Après la chronique de Guillaume de Nangis, Duchesne a publié plusieurs autres chroniques et quelques pièces curieuses sur les croisades de S. Louis : présentés séparément, ces différens ouvrages pourraient perdre de leur intérêt; nous les réunirons dans un article unique.

I. *Convention avec les Vénitiens pour le passage du roi a la Terre-sainte.* — La première pièce est une convention passée entre le roi S. Louis et la république de Venise; cette convention fut conclue au moment où ce monarque se disposait à entreprendre pour la seconde fois le pélerinage aux saints lieux. Les ambassadeurs de la république promettent au roi quinze vaisseaux d'une grandeur suffisante pour contenir quatre mille chevaux et dix mille guerriers, et la faculté d'acheter dans tout le territoire de la république les choses nécessaires à l'armée des pélerins; ils promettent aussi d'armer, au nom de la république et à ses frais, quinze galères, afin de protéger les colonies chrétiennes d'Orient, sous la condition que les priviléges des Vénitiens seront respectés dans tous les lieux où se trouveront des individus de cette nation. Les priviléges, énumérés avec de grands détails dans cette convention, consistent principalement dans le droit de juridiction sur les sujets vénitiens, attribué spécialement aux magistrats

de la république; dans la faculté de commercer librement par tous les états chrétiens, d'y avoir des églises, des poids, des mesures, des bains, des fours, des halles et des boucheries particulières; enfin dans l'abolition du droit de naufrage et d'aubaine dans tous les pays soumis à la domination du roi.

Cette convention, qui ne fut point exécutée parce qu'on traita ensuite avec les Génois, se trouve suivie du testament que fit Louis IX avant son départ pour l'expédition de Tunis.

II. *Testament de S. Louis.*—Le saint roi, après avoir ordonné que toutes ses dettes soient payées, et que tous les maux dont il peut avoir été la cause soient réparés, lègue à la reine Marguerite quatre mille livres; à sa fille Agnès, dix mille livres; et à chacun de ses fils puînés, l'apanage qu'il leur a assigné. Le monarque fait ensuite une foule de legs pieux; les églises, les pélerins et les pauvres de Jésus-Christ, sont tour-à-tour l'objet de ses libéralités. Le roi de France montre aussi tout l'intérêt qu'il prend aux progrès des lumières, en dotant les écoles publiques et monastiques.

III. *Lettre de Philippe le Hardi a l'occasion de la mort de S. Louis* (1). — « Philippe, par la grâce de » Dieu, roi de France, à tous ses amés et féaux les arche» vêques, évêques, abbés, prieurs, doyens, prêtres et » autres recteurs des églises, et à tous les couvens de ré» guliers et de séculiers, colléges et chapitres établis dans » le royaume de France, qui ces présentes verront, salut et » affection. C'est dans la plus profonde amertume de notre » cœur que nous sommes forcés de vous annoncer une triste » et cruelle nouvelle, qui doit exciter les pleurs de tous les » chrétiens et de tous les sujets de notre royaume, et qui sera » pour nous un sujet continuel de soupirs et de regrets. Mais » telle a été la volonté du Seigneur, qui dirige toujours, se» lon son bon plaisir, les pas, les actions et la fin de ses » élus vers leur salut. Celui qui était aimé de Dieu et cher aux » hommes, Louis, de pieuse et éclatante mémoire, illustre » roi de France, notre seigneur et notre père adoré; ce prince, » dont toute la vie a été utile à l'Église, dont le souvenir » est béni, dont les louanges retentissent par-tout, après » des œuvres si admirables de piété et de charité, après tant » de combats pénibles qu'il soutint avec ardeur, et sans se

---

(1) Epistola publicata super obitu Ludovici noni regis. (Tome V, page 440.)

» laisser abattre, pour la foi du Christ et la propagation de
» l'Église; après avoir abordé avec courage et sans perte des
» siens au port de Tunis; après s'être emparé de ce port et de
» l'entrée de la terre d'Afrique, qu'il se proposait, si le Sei-
» gneur le permettait, de rendre au culte chrétien, lorsqu'il en
» aurait chassé les barbares et qu'il l'aurait purgée de la race
» impure des Sarrasins; après avoir victorieusement pris Car-
» thage, et lorsqu'il s'avançait par terre et par eau et se pro-
» posait d'attaquer vigoureusement Tunis, d'abattre la puis-
» sance de l'infidèle qui y régnait, et d'accomplir heureusement
» ses travaux et ses combats avec l'assistance du Seigneur, ce
» prince a été attaqué et retenu par une maladie cruelle. Après
» beaucoup de souffrances, après avoir demandé et reçu,
» avec toute la dévotion dont il était capable, les sacremens
» de l'Église, il a rendu l'ame à son Créateur sur le sac et la
» cendre, et est mort en confessant notre foi et avec les sen-
» timens d'une piété fervente, le lendemain de la Saint-Bar-
» thélemi, apôtre, à l'heure où Notre-Seigneur Jésus-Christ
» expira sur la croix en mourant pour la vie du monde. Ac-
» cablés d'une douleur profonde et pénétrés du plus vif cha-
» grin, nous déplorons sans cesse la mort d'un père si tendre,
» dans la perte duquel nous voyons non-seulement une plaie
» irremédiable pour nous, mais un tort irréparable pour la
» chrétienté. Tous pleurent également en lui un roi pieux, un
» roi pacifique, le père des pauvres, le refuge des malheureux,
» le consolateur des opprimés, le premier défenseur de la
» religion et de l'innocence, l'ami de la justice, de la foi, et le
» protecteur de l'Église. Oh! qui nous donnera à nous, qui
» allons tenir sa place sur la terre, de suivre ses traces, d'imiter
» ses exemples, d'accomplir ses desseins, d'exécuter ses ordres
» sacrés et ses instructions salutaires! Si la force de la douleur
» pouvait admettre la raison, nous aurions plus à nous glorifier
» des mérites de sa vie et de ses vertus qu'à nous plaindre de
» sa mort; car c'est une grande gloire de l'avoir eu pour père:
» mais c'est une douleur irremédiable d'avoir perdu ses douces
» consolations, ses entretiens agréables, ses conseils efficaces
» et le soutien que nous trouvions en lui. Cette douleur serait
» sans adoucissement, si tous ceux qui ont connu sa vie et ses
» saintes actions n'avaient l'espoir assuré qu'il est déjà passé
» de la sollicitude temporelle de son règne au règne éternel et
» à une gloire sans fin. Suspendons un moment nos plaintes,
» et faisons de notre douleur et de nos gémissemens des moyens
» de salut, des secours à nos prières et à notre charité; rendons
» au défunt un tribut de grâces qu'il a si bien mérité, afin

» d'en retirer le fruit du souverain dispensateur de tout bien.
» Pour nous conformer aux desirs d'un père si pieux, qui a
» demandé humblement, en mourant, qu'on fît pour lui des
» prières dans toutes les églises du royaume, nous envoyons
» en divers lieux les frères Geoffroi de Beaulieu et Guillaume
» de Chartres, de l'ordre des Prêcheurs, et le frère Jean des
» Monts, de l'ordre des frères mineurs, familiers et aimés du
» feu roi notre père; nous les chargeons, avec plusieurs de
» notre maison, de porter les présentes. Nous requérons donc
» de votre affection à tous, et vous prions, en mémoire de la
» dévotion sincère que notre roi et seigneur eut toujours pour
» l'Église et les ecclésiastiques, et de la pieuse sollicitude qu'il
» eut pour la prospérité de son royaume, qu'il s'attacha à con-
» server paisiblement comme la prunelle de l'œil, d'offrir au
» Roi suprême des prières, des présens et tous les autres se-
» cours de la charité, pour le repos de son ame pieuse, quoique
» plusieurs croient qu'elle n'a pas besoin d'intercession étran-
» gère. Pendant que vous ferez exécuter cela dans tous les
» lieux qui vous sont soumis, priez ensemble et faites prier
» dans les mêmes lieux pour nous et pour toute l'armée
» chrétienne.

» Donné auprès de Carthage, le vendredi après la Nativité
» de la Vierge, l'an 1270. »

IV. *Chronique de Geoffroi de Beaulieu.* — Après les pièces que nous venons d'indiquer, Duchesne a placé deux chroniques. La première est de Geoffroi de Beaulieu, frère de l'ordre des Prêcheurs et confesseur du roi. Dans cette chronique, l'auteur, comme il le dit lui-même dans sa préface, s'est efforcé de recueillir, pour la gloire de Dieu et l'édification des fidèles, les pieux discours et les saints actes de Louis IX. Il commence son ouvrage par comparer le roi de France à Josias, roi d'Israël; il suit cette comparaison pendant quatre chapitres de sa chronique; il trouve des analogies dans le nom, les actions, les mérites des deux princes et jusque dans les vertus de leurs mères.

Il trace ensuite un portrait de Louis en ces termes :

« Le saint roi était très-spirituel, et ses paroles pleines de
» grâce; il était en garde contre les libertins, les méchans
» et les calomniateurs; jamais il n'insultait personne; il re-
» prenait doucement ceux qui commettaient quelques fautes,
» à moins qu'elles ne fussent très-graves; il s'abstenait de
» toute espèce de juremens, tels que ceux qu'on a coutume
» de laisser échapper dans la conversation; pour éviter tous
» les autres juremens, il se servait habituellement de celui-ci,

» *in nomine meî;* et même, sur la représentation d'un homme » pieux, il s'en abstint absolument, et se contenta de dire, » selon l'Évangile, *oui* et *non*. Dans les affaires difficiles, per» sonne n'avait le coup-d'œil aussi sûr que ce pieux mo» narque; et ce qu'il comprenait bien, il l'exécutait avec habi» leté et prudence : la douceur était répandue sur ses lèvres, » et il savait rendre aimable tout ce qu'il disait. »

Dans un autre chapitre, Geoffroi de Beaulieu nous donne une idée de l'habillement du roi. « Jamais, dit-il, il ne se » revêtit d'habits verts ou bruns, ornés de riches fourrures; » une simple robe de camelot noir était son vêtement ordi» naire; et, afin que les pauvres, à qui il donnait sa robe, ne » souffrissent pas de sa simplicité, il ajoutait annuellement » soixante livres à ses aumônes ordinaires. »

Notre chroniqueur, après avoir parlé successivement des actions et de la ferveur religieuse du roi, de ses austérités, donne comme exemple de l'humilité vraiment chrétienne de ce prince son pélerinage d'Acre à Nazareth. « La veille de » l'Annonciation, dit-il, le roi, revêtu d'un cilice, se dirigea » vers Nazareth : lorsqu'il aperçut de loin les lieux saints, » il descendit de cheval, et, après avoir fléchi le genou, il » s'avança à pied vers la cité sacrée; il jeûna ce jour au pain » et à l'eau, quoiqu'il eût fait une marche fatigante. Ceux qui » étaient avec lui peuvent dire avec quelle solennité les » vêpres, les matines, la messe, furent chantées; depuis que » le fils de Dieu s'était incarné, jamais Nazareth n'avait vu » une telle dévotion. »

Geoffroi de Beaulieu place parmi les grandes qualités du roi le goût remarquable qu'il avait pour les ornemens d'église : il en possédait de toutes les couleurs appropriées aux différentes solennités de l'année; et c'était-là un des objets de sa sollicitude. Notre chroniqueur ne parle des croisades que passagèrement, et comme d'un événement susceptible de rehausser les grands mérites du roi. « Qui ne sait, s'écrie-t-il en commen» çant le chapitre destiné aux croisades, avec quelle ardeur » il entreprit les deux pélerinages? qui ne sait les périls aux» quels il fut exposé, et les peines qu'il y souffrit? » Geoffroi considère comme un miracle de Dieu toutes les circonstances qui accompagnèrent la captivité du roi au milieu des Sarrasins. « N'est-ce pas un miracle, dit-il, que ce monarque ait » été rendu sain et sauf aux chrétiens pour une aussi mo» dique rançon? On remarque, en outre, qu'au moment où » le roi fut pris il était attaqué de cette maladie mortelle qui » frappa toute l'armée : Dieu ne permit-il pas sa captivité,

» afin qu'il fût guéri de cette maladie par les soins des méde-
» cins du sultan, plus habiles que les nôtres dans l'art de
» guérir? » A ce sujet, le chroniqueur parle des soins qui furent prodigués au roi; le sultan lui fit donner tous les remèdes nécessaires, veilla avec sollicitude à sa prompte guérison, et ordonna à ses propres médecins de le soigner.

L'auteur parle du zèle qu'apporta le monarque français, étant à Acre, à la fortification et aux réparations des villes restées aux chrétiens dans la Palestine. « Le séjour du saint
» roi, dit-il, ne fut point inutile aux fidèles d'Orient; car
» il fit élever de hautes murailles autour de Césarée, Joppé
» et Sidon, et il fortifia la ville d'Acre. S. Louis apporta une
» vive sollicitude à la conversion des infidèles; il les rece-
» vait avec joie, et s'empressait de les faire baptiser. » Le chroniqueur s'attache à peindre ensuite les sentimens d'amour et de piété filiale que fit éclater le monarque en apprenant la nouvelle de la mort de la reine Blanche.

Notre chroniqueur fut témoin de cette scène attendrissante: comme confesseur du monarque, il fut le dépositaire de sa douleur. Ainsi, quoique dans notre *Histoire des croisades* nous nous soyons arrêtés assez longuement sur ce sujet, nous croyons qu'il pourra être agréable à nos lecteurs d'avoir sous les yeux le récit de Geoffroi de Beaulieu :

« Tandis que le roi était à Joppé dans le dessein de rele-
» ver les murs de cette cité, la nouvelle de la pieuse mort de
» la reine Blanche, son illustre mère, parvint jusqu'à nous.
» A cette nouvelle, le légat du pape, ayant pris avec lui l'ar-
» chevêque de Tyr et moi, se rendit auprès du roi, et demanda
» à lui parler secrètement en notre présence. Le monarque,
» fixant des regards attentifs sur l'archevêque de Tyr, vit
» bien, à son air triste, qu'il avait quelque chose d'affligeant
» à lui apprendre: il nous conduisit dans la chapelle qui était
» située tout auprès de sa chambre, et, en ayant fermé les
» portes, nous nous assîmes devant l'autel. Le légat com-
» mença alors à lui rappeler tous les bienfaits dont le Sei-
» gneur l'avait comblé depuis son enfance, et, parmi tous
» ces bienfaits, il compta le don d'une bonne mère; enfin il
» lui apprit en sanglotant la mort de cette mère. Alors le roi
» se jeta à genoux, et, les mains jointes, s'écria en pleurant:
» *Je te remercie, ô mon Dieu, qui m'as donné une mère chérie*
» *et qui me l'as conservée tant qu'il t'a plu de ne point l'appeler*
» *à toi. Il est vrai, Seigneur, je l'aimais au-dessus de toutes*
» *les créatures; mais, puisqu'ainsi est ta volonté, que ton saint*
» *nom soit béni.* Après avoir prononcé ces paroles et écouté

» quelques exhortations du légat, il manifesta le desir de de-
» meurer seul dans la chapelle; le légat et l'archevêque de Tyr
» sortirent, il me retint avec lui. Afin qu'il ne succombât pas
» sous le poids d'une affliction trop grande, je m'efforçais,
» autant qu'il était en moi, de le consoler; je lui dis qu'il
» avait assez donné à la nature et qu'il devait quelque chose
» à la raison et à la grâce. Il reçut ce conseil avec douceur et
» n'hésita pas à le suivre; car il se retira dans l'oratoire où il
» avait l'habitude de réciter ses heures: là, il me fit appeler,
» et, suivant sa volonté, nous récitâmes ensemble l'office
» des morts, savoir, les vêpres et neuf leçons; et ce qui
» m'étonna, c'est que ce prince, dont le cœur était brisé par
» une si vive et si récente douleur, ne se trompa dans aucun
» verset des psaumes et des leçons; ce qui arrive fréquem-
» ment aux personnes qui sont troublées par de grandes
» peines ou par une révolution subite. Je l'attribuais à la
» grâce divine qui avait fortifié le cœur de ce prince. »

Geoffroi de Beaulieu termine ce récit en rapportant toutes les autres actions religieuses que la mort de Blanche inspira au roi. Puis il suit, dans un autre chapitre, le saint roi revenant en France; les actes pieux du monarque fixent principalement son attention. Les actions les plus indifférentes qui peuvent montrer l'amour du prince pour la religion, sont recueillies avec un soin minutieux par le chroniqueur: S. Louis s'embarque-t-il pour la France, il nous le peint sollicitant avec ardeur la permission d'avoir à bord la sainte hostie; et, lorsqu'un danger menace le navire, c'est au pied des autels que le saint roi va puiser des espérances pour les communiquer ensuite à ses compagnons d'infortune; c'est aussi sous ce point de vue qu'il considère les actions de S. Louis pendant l'intervalle qui s'écoula entre la première et la deuxième croisade de ce prince. En parlant de cette seconde croisade, il indique succinctement les motifs qui déterminèrent le roi à la diriger vers Tunis. « Il se complaisait,
» dit-il, dans cette idée, que la religion chrétienne pourrait
» encore devenir florissante dans ces contrées où elle avait
» brillé d'un si vif éclat du temps de S. Augustin. » Notre historien termine le tableau très-succinct de cette croisade par la peinture des derniers momens de S. Louis, auxquels il assista :

« Après qu'il eut reçu tous les sacremens de l'Église, le
» roi se mit à réciter les litanies et à invoquer la protection
» des saints. Entouré de tous les signes avant-coureurs de
» la mort, Louis n'était préoccupé que d'une seule pensée:

» la gloire de Dieu et le triomphe de sa religion. Ce prince » religieux prononça à voix basse ces paroles, qui ne furent » entendues que par ceux qui étaient penchés vers son lit et » qui prêtaient une oreille attentive : *Efforçons-nous de prê- » cher la foi et de planter l'étendard de la religion à Tunis; » envoyez ici quelqu'un qui soit propre à remplir cette sainte » mission.* Il nomma alors, pour remplir ce devoir aposto- » lique, un frère de l'ordre de Saint-Jacques, bien connu du » roi de Tunis. Quoique les forces de son corps l'abandon- » nassent peu à peu et que la parole semblât expirer sur ses » lèvres, le monarque ne cessa cependant de réciter, à voix » entrecoupée, les louanges des saints et particulièrement de » S. Denis. Quelques personnes placées au chevet de son » lit l'entendirent prononcer cette dernière oraison : *O mon » Dieu, fais que nous méprisions les biens d'ici-bas, et donne- » nous assez de forces contre l'adversité;* et quelques instans » après : *Seigneur, sois le gardien sacré de ton peuple.* Par- » venu à sa dernière heure, il expira, sur la cendre où il » était étendu, à la même heure que le fils de Dieu mourut » pour les hommes. »

Le chapelain du roi se livre sur cette mort à quelques ré- flexions. « Devons-nous la pleurer, ou nous en réjouir ? s'écrie- » t-il. Que l'Église pleure la mort de ce zélé défenseur ; que » les peuples pleurent ce prince qui fit la gloire et l'ornement » du royaume : mais, si la douleur laisse quelque place à la » réflexion, réjouissons-nous plutôt de la sainte mort de ce » roi, qui, s'il abandonne un royaume terrestre, va jouir » éternellement d'un royaume céleste avec les élus de Dieu. »

V. *Chronique de Guillaume de Chartres.* — La chronique de Geoffroi de Beaulieu est suivie de celle de Guil- laume de Chartres, de l'ordre des Prêcheurs, chapelain du roi. Comme le précédent chroniqueur, Guillaume fut té- moin oculaire des événemens qu'il raconte; car il suivit S. Louis dans l'une et l'autre croisade. Il commence son ou- vrage en disant qu'un nouveau soleil a paru dans le monde, qu'il s'est levé en Occident et s'est couché dans le Levant; puis, expliquant sa métaphore, il dit qu'il entend par ce so- leil le glorieux roi S. Louis, qui éclaira le monde chrétien par les rayons de sa lumineuse vie, et qui alla mourir en Orient. Quoique les actions de ce roi glorieux, ajoute-t-il, soient connues de tout le monde, et que le frère Geoffroi de Beaulieu les ait écrites par l'ordre du pape, cependant plusieurs choses curieuses ont été omises, et ce sont pré- cisément ces choses que je me suis proposé de recueillir

et décrire brièvement. Après cette espèce d'introduction, Guillaume de Chartres cherche à justifier par de nouvelles preuves la comparaison entre Louis IX et Josias, que Geoffroi de Beaulieu, comme déjà nous l'avons vu, a entrepris de faire dans son histoire; il rapporte les actions pieuses du roi, sa fermeté et sa résignation dans le malheur, fermeté qui appelait l'admiration des infidèles mêmes. A ce sujet, il rapporte que des émirs vinrent faire au roi captif des propositions très-onéreuses pour sa rançon. Le monarque leur répondit avec tant de fierté, que les émirs ne purent s'empêcher de lui dire : « Nous sommes extrêmement » étonnés que vous, que nous regardons comme notre pri- » sonnier et notre esclave, vous puissiez être tel dans les fers, » et que vous nous considériez comme si nous étions nous- » mêmes vos prisonniers. » Le chroniqueur ajoute que jamais Louis n'aurait rendu Damiète, si cette cité avait pu être défendue par les chrétiens; mais tous savaient que Damiète n'aurait pu résister à un siège régulier. S'il en avait été autrement, jamais le roi n'aurait consenti, quelles qu'eussent été les menaces des Sarrasins, à faire quelque chose dont les chrétiens auraient pu souffrir; car, suivant la maxime du sage, *le juste, semblable au lion, est toujours sans crainte*.

Guillaume de Chartres raconte qu'à la suite d'une révolte dans laquelle fut tué le sultan avec qui saint Louis avait traité de sa rançon, les émirs révoltés, après avoir éloigné les gardes qui veillaient sur le roi captif, se précipitèrent les armes à la main dans sa tente. « On n'attendait rien autre » que sa mort, dit notre chroniqueur : mais, à l'aspect du » roi, toute leur fureur s'anéantit; ils se précipitent à ses » pieds, et lui prennent la main, qu'ils couvrent de leurs » baisers, en lui disant : *Ne craignez rien, seigneur; ras-* » *surez-vous : remplissez les conditions du traité que vous* » *avez juré, et vous serez libre*. Cette promesse fut en effet » exécutée. »

Après avoir suivi le roi jusque dans son royaume et avoir rapporté quelques anecdotes qui sont tout-à-fait étrangères aux croisades, Guillaume s'arrête avec beaucoup plus d'attention que les autres chroniqueurs, sur les actes d'administration politique et civile de Louis : le roi abolit toutes les mauvaises coutumes dans les cités et dans les campagnes; il réprima les usures des Juifs, veilla à l'exacte administration de la justice, qu'il exerça par lui-même et par des prévôts placés sur tous les points de la France : tout le monde était étonné qu'un seul homme, faible de corps, humble dans

ses manières, pût gouverner un si grand royaume et comprimer l'ambition de tant et de si puissans barons.

Notre chroniqueur ne parle de la seconde croisade de saint S. Louis que pour peindre les derniers instans de ce prince, auxquels il assista : il met dans sa bouche des discours peu différens de ceux que lui prête Geoffroi de Beaulieu; seulement il ajoute que, la veille de sa mort, il prononça à haute voix et en français ces mots : *Nous irons à Jérusalem.* Quelques instans avant de mourir, il tomba dans une léthargie qui dura près d'une demi-heure. Après qu'il en fut revenu, il dit avec un visage serein ces paroles du psalmiste : *J'entrerai dans ta maison et je confesserai ton nom.* Guillaume ajoute que le visage du monarque conserva après sa mort la même douceur, le même agrément et le même sourire qu'il avait eus pendant sa vie. Le chroniqueur termine son ouvrage par le récit des nombreux miracles qui s'opérèrent sur le tombeau du saint roi.

Lorsqu'on examine les deux chroniques que nous venons d'analyser, on s'étonne que Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres, attachés, pour ainsi dire, à tous les pas du monarque, n'aient trouvé, dans la belle vie de ce prince, d'actions dignes d'être racontées avec détail que celles qui tiennent à la piété fervente du saint roi; les vertus de Louis étaient le fruit de son éducation religieuse, et ces historiens auraient rendu hommage à la religion en nous montrant le monarque tout entier. Combien ne doit-on pas regretter que Joinville n'ait point accompagné le roi de France dans la seconde expédition d'outre-mer! le bon sénéchal nous eût transmis avec sa naïveté ordinaire les nobles et grandes actions de son maître, et nous n'aurions pas à déplorer cette lacune dans les monumens qui nous restent sur la seconde croisade de Louis IX.

VI. PANÉGYRIQUES DE SAINT LOUIS. — La vie et la canonisation du saint roi furent l'objet d'un grand nombre de discours; l'éloquence du temps trouva dans le caractère admirable du monarque un beau sujet pour s'exercer. Duchesne nous a conservé les discours qui furent prononcés en chaire, soit pour célébrer la vie pieuse, soit pour justifier la canonisation de Louis : nous allons les faire connaître par une courte analyse.

Les deux premiers, fort courts, sont du pape Boniface VIII; ils ont pour objet de prouver combien la canonisation du prince était méritée.

« Rendez à César ce qui est à César, dit le pape en com-

» mençant le premier de ses discours; rendez à Dieu ce qui » est à Dieu : car Dieu donne aux hommes ce que les hommes » lui donnent, le mal pour le mal, le bien pour le bien, et la » justice à tous. Mais le Seigneur, selon le Psalmiste, se glo- » rifie de l'honneur que l'on rend à ses saints; c'est pourquoi » on doit les vénérer et les louer. » Le pape rappelle ici tous les mérites de S. Louis; sa vie, suivant le pontife, ne fut pas seulement celle d'un homme, mais d'un être surnaturel.

Dans son second discours, le pontife commence par rappeler ces paroles de l'Esprit saint : « Un roi pacifique sera » grand aux yeux du Seigneur. » Développant ensuite cette pensée, il dit qu'il n'y a de roi véritable que celui qui sait bien se gouverner lui-même et ses sujets; le prince qui l'ignore n'est pas roi, et c'est faussement qu'il prend ce titre. Mais combien S. Louis ne méritait-il pas le titre de roi? Il faisait régner la justice parmi ses sujets, et se gouvernait lui-même avec sagesse; car il soumettait toujours la chair à l'esprit. Après de nouveaux éloges donnés à S. Louis, le pape conclut à ce que son nom soit placé dans le catalogue des saints.

Le troisième discours est un panégyrique de S. Louis, prononcé par un frère prêcheur sous le règne de Philippe-le-Hardi. L'orateur commence par présenter la fragilité des royaumes d'ici-bas, et les mauvaises mœurs qui corrompent les grands empires; ce qui a fait dire à S. Augustin : *Les grands royaumes ne sont autre chose que de grandes cavernes de voleurs; plus un empire est grand, plus il est nécessaire qu'il périsse.* (S. Augustin appliquait ces paroles sévères à Rome corrompue.) Après avoir puisé des exemples dans toute l'histoire, l'orateur vient à la France. « Illustre » France, dit-il, qui n'envies pas une vaine gloire, mais qui es » si grande par ta piété. « Cette apostrophe et une autre adressée à S. Louis terminent son exorde. Il entre en matière en traçant rapidement l'histoire de la royauté. « Dans l'âge d'in- » nocence, les peuples n'eurent pas besoin de roi; à mesure » que les mœurs se corrompirent, un souverain fut néces- » saire. Mais le monarque doit être semblable au bon pasteur » qui garde et tond les brebis; il ne doit pas ressembler au » chasseur qui les tue : le premier leur présente à manger; le » second les mange. » L'orateur suit fort long-temps cette comparaison. Il fait ensuite l'éloge de la piété et de l'administration royale de S. Louis. Il le compare successivement aux meilleurs et aux plus grands des rois d'Israël et à Titus les délices du genre humain. « Heureux, s'écrie-t-il, le royaume » qui possède un bon monarque! Souvent, sous son adminis-

» tration, s'élève une génération vertueuse [*aurea generatio*] » et paisible, qui, abandonnant toute idée de guerre, con» vertit le glaive en charrue et la lance en faulx, et qui » repose en paix sous sa vigne et son figuier. Dites, heureux » peuples qui vous rappelez l'administration de S. Louis, » dites si le royaume fut jamais souillé par la contagion des » crimes. » L'orateur récapitule ensuite les grandes actions de S. Louis, et finit son discours par une pieuse exhortation à son successeur.

Le second panégyrique de Louis IX, intitulé, *Discours à la louange de S. Louis*, est véritablement singulier : il contient plus de seize pages *in-folio*, et à peine une seule est-elle consacrée à la louange du saint monarque; toutes les autres sont étrangères à ce sujet, ou n'ont avec lui que des rapports très-indirects. L'orateur se propose de prouver que la France et la nation française doivent être placées au-dessus de tous les autres pays et de toutes les autres nations; et pour le prouver il célèbre tour-à-tour les produits de l'industrie et les productions naturelles de chaque province. « Qui » peut surpasser les chevaux de bataille de Trèves, s'écrie-t-il, » les riches troupeaux de la Bretagne, les heureux pâturages » du Limousin et de l'Auvergne, les blés et les poires de » l'Armorique, les belles toisons de Bourges, l'airain res» plendissant de la Suisse? Qu'y a-t-il de plus blanc, de plus » fort et de plus souple que les tissus d'Arras, de Reims et » de Cambrai ? »

L'admiration patriotique que l'orateur vient de manifester pour les productions de la nature et de l'industrie en France se porte successivement sur les hommes, sur les institutions, et c'est ce qui amène le panégyriste à parler de S. Louis. Ce qu'il dit de ce prince n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'il le compare à Scipion l'Africain, au-dessus duquel il le place pour ses victoires, pour son courage et pour *ses sentimens tout chrétiens*.

On s'étonnera sans doute que les panégyristes que nous venons de citer aient à peine parlé des croisades; mais la raison en est simple : au XIII.ᵉ siècle les croisades étaient un événement dont toute la génération était vivement frappée; il était inutile d'en tracer le tableau. En second lieu, les guerres saintes, à cette époque, ne trouvaient point de contradicteur et n'avaient pas besoin d'être justifiées. Dans les temps modernes, ces grandes révolutions ne présentent plus qu'un tableau confus à l'imagination; et comme elles sont jugées diversement, les orateurs se trouvent obligés de les expliquer et

d'en faire en quelque sorte l'apologie : peut-être que les panégyriques de S. Louis prononcés dans les différens siècles suffiraient à l'observateur éclairé pour montrer la marche des esprits, et faire connaître l'histoire des opinions qu'on a eues successivement sur les croisades, depuis le temps de S. Louis jusqu'au temps actuel.

Fragment du livre sur l'état des Sarrasins après le retour de S. Louis de son expédition de Syrie, par Guillaume de Tripoli, du couvent des Frères Prêcheurs de la ville d'Acre (1).

Guillaume, célèbre prédicateur en Orient, et nonce du pape, naquit à Tripoli, de parens chrétiens, vers l'an 1220. Il travailla à la conversion des infidèles, et eut ainsi occasion d'étudier les coutumes, les dogmes et les superstitions des Sarrasins. Envoyé vers le grand khan des Tartares par le pape, il fut menacé par les barbares, et, ne pouvant arriver à sa destination, il s'arrêta en Arménie. Revenu dans sa patrie, il composa l'ouvrage dont Duchesne a inséré ici un fragment.

Guillaume commence son récit à l'an 1250; il dit que la captivité de S. Louis durait déjà depuis trente-deux jours, et que, la veille de celui où on devait le mettre en liberté, soixante émirs, qui sont *comme les comtes et les capitaines des troupes musulmanes*, se rassemblèrent et tuèrent leur sultan, qui s'appelait *Malek el-Mahadim* (ou Malek el-Moadam). Guillaume trace ensuite rapidement le tableau des révolutions qui signalèrent l'établissement de la dynastie des sultans mamelouks. Arrivé au règne de Bibars-Bondocdar, il raconte comment ce prince s'empara du pouvoir et renversa du trône le sultan Cotouz.

« Le sultan Tocos [Cotouz], dit-il, ayant appris l'invasion des Tartares en Galilée, accourut en Syrie avec son » armée, et, en passant à Acre, fit un traité avec les chrétiens » de cette ville. De là il se porta contre les Tartares, qu'il » vainquit. Comme il retournait en Égypte, un de ses émirs, » nommé *Bondogar* ou *Bondocdar*, se présenta à lui, et lui » conseilla d'aller attaquer les chrétiens d'Acre et d'en triom-

---

(1) Fragmentum ex libro de statu Sarracenorum post Ludovici regis de Syria reditum, ut frater Guillelmus Tripolitanus, Acconensis conventûs ordinis Prædicatorum, scripsit. (Tome V, page 432.)

» pher comme il l'avait fait des Tartares. Le sultan, qui vou-
» lait respecter les traités, s'y refusa. Alors Bondocdar se ré-
» volta contre son sultan et maître, et le tua; puis, usurpant
» le trône, il se fit sultan sous le titre de *Melec-Elvahet* [Ma-
» lek-Daher]. »

Le chroniqueur fait ensuite en ces termes le portrait du nouveau sultan :

« Bondogar est, si l'on peut dire, comparable à Jules-
» César par sa gloire militaire, et à Néron par sa méchan-
» ceté. Il a soumis à sa domination cinq royaumes, sur les-
» quels il règne tout seul ; savoir : le royaume d'Égypte ; celui
» de Jérusalem, où régnèrent jadis David et Salomon ; le
» royaume de Syrie, qui a Damas pour capitale ; le royaume
» d'Alep, dans la terre d'Émath ; et celui des Arabes, autre-
» fois le pays des enfans de Moab et d'Ammon. Ce sultan a
» déjà fait périr deux cent quatre-vingts de ses émirs et amis,
» par deux, par trois ou par quatre à-la-fois, sous prétexte
» qu'ils avaient voulu le tuer. Quant à ceux qui vivent en-
» core, il leur a imprimé une si grande crainte, qu'ils n'osent
» plus aller dans la maison l'un de l'autre, ni se parler entre
» eux. L'ami même craint de se découvrir à son ami. Afin de
» se faire redouter de tout le monde, le sultan se déguise
» et voyage sans cesse avec une petite suite de quatre, cinq ou
» sept personnes ; et tandis qu'on le croit en Égypte, il parcourt
» les provinces d'Asie, ou bien il est en Égypte quand on
» le croit en Asie : aussi n'y a-t-il que ceux qui l'accom-
» pagnent qui sachent où il est. S'il arrive qu'on l'aperçoive
» quelque part, qu'on le reconnaisse, il ne faut pas qu'on
» dise, *voilà le sultan*, ni qu'on lui rende des honneurs. Il veut
» qu'on reste la bouche close et les yeux fermés, et qu'on se
» garde de dire, à moins qu'il ne soit déjà passé, *c'est le*
» *sultan*. Personne n'oserait s'informer ni demander où il est.
» Il a fait massacrer un malheureux qui, l'ayant reconnu,
» était descendu de cheval et avait fléchi le genou en se pros-
» ternant par respect ; les compagnons de ce malheureux,
» qui n'avaient point reconnu ni salué le sultan, en furent
» quittes pour la peur.

» Dans un temps où Bibars faisait secrètement ses prépa-
» ratifs, continue Guillaume, pour aller en pélerinage au tom-
» beau de Mahomet, à la Mecque » (ce tombeau est à Médine, mais le pélerinage ne s'en fait pas moins à la Mecque), « un
» de ses émirs, son ami et son serviteur, s'approcha de lui,
» et lui demanda d'un ton respectueux la permission de l'ac-
» compagner dans un si saint voyage. *Et comment sais-tu que*

» *je dois faire ce pèlerinage ?* demanda le sultan. Ce pauvre » émir répondit : *Seigneur, j'ai fait des recherches et j'ai » deviné que vous vouliez faire ce voyage.* Aussitôt, par » l'ordre du tyran, l'émir fut conduit sur la place publique, » où était un grand concours de peuple : là on lui coupa la » langue, en criant devant tous les assistans : *Voilà la pu- » nition de quiconque veut scruter les desseins du sultan.*

» Ce prince donne volontiers sa foi, ajoute le chroniqueur ; » il jure, il promet : mais il ne garde sa parole qu'autant que » cela lui convient ; il aime à trouver les autres sincères, et » n'a aucune honte d'être dominé par la fourberie. Il se vante » de surpasser tous les autres hommes en puissance et en » renommée, et ne reconnaît personne au-dessus de lui. Il » dit que Mahomet était un grand homme ; mais il répète » souvent qu'il a fait de plus grandes choses que lui et qu'il » en fera de plus grandes encore. Il méprise la puissance des » chrétiens et leurs guerriers, et s'en moque, en disant : » *Le roi de France, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Alle- » magne même et les Romains, sont venus contre moi, et se » sont dissipés comme la nue qu'emportent les vents. Qu'il » vienne, qu'il vienne, ce roi Charles* (d'Anjou) ; *qu'il vienne, » s'il veut, avec les Grecs et les Tartares. Je m'enrichirai de » leurs dépouilles, et la guerre sera pour nous une nouvelle » source de triomphes et de gloire.*

» Le sultan ne pouvant vaincre par les armes le prince » Edouard, fils du roi d'Angleterre, qui était venu avec » trois cents guerriers à la défense de la Terre-Sainte, eut » recours, *comme un homme qui se reconnaît vaincu*, à la » ruse ; il ordonna à un émir de traiter avec Edouard, en » feignant d'être l'ami de ce prince et l'ennemi du sultan. Cet » émir se lia d'amitié avec Edouard, au moyen d'un député » qu'il lui envoyait de temps en temps, et qu'il lui présenta » comme un homme sûr. Ce député était devenu comme le » *domestique* et l'ami intime d'Edouard, et entrait chez lui à » l'heure et de la manière qu'il voulait, sans qu'on eût le » moindre soupçon contre lui. Mais une nuit, trouvant » le fils du roi d'Angleterre seul avec son interprète, il le » frappa. Le prince fut blessé à mort ; mais, animé par la » vertu divine, il frappa lui-même l'assassin de son poignard » empoisonné et le tua : Edouard se trouva, en peu de jours, » entièrement rétabli, contre l'attente de ses ennemis.

» Le sultan est très-irrité contre les chrétiens, continue » le chroniqueur, disant qu'ils ne gardent pas leur parole, » à l'exemple des premiers croisés, fameux par leur puissance.

» Il leur reproche plusieurs vices et plusieurs crimes qu'il
» déteste et qu'il a en horreur, apercevant ainsi une paille
» dans l'œil des autres, sans voir la poutre qui est dans le
» sien. Il prétend que, s'ils avaient rendu tous les prisonniers
» sarrasins, comme il était disposé à rendre les chrétiens,
» et comme on s'y était engagé de part et d'autre, il n'aurait
» pas pris les armes; la paix et l'amitié se seraient consolidées,
» et l'on aurait évité toute effusion de sang et les dévastations
» qui avaient eu lieu. » (*Voyez* à ce sujet, au volume suivant, les longues plaintes du sultan, telles que les rapporte Makrizi, à l'an 662 de l'hégire.)

L'auteur en vient ensuite à ce qu'il appelle les bonnes qualités du sultan, et poursuit ainsi : « Ce prince déteste et
» abhorre le vin et la prostitution, disant que ces choses
» énervent les hommes robustes et les rendent efféminés;
» aussi depuis cinq ans, en vertu d'un édit qu'il a fait publier,
» on ne trouve plus, dans ses états, de cabaret (*taberna vini*),
» ni de lieu de débauche. Si quelqu'un boit du vin, ce n'est
» qu'en secret. Comme on représentait au sultan que ses pré-
» décesseurs retiraient, des droits perçus sur le vin et sur les
» maisons de prostituées, de quoi fournir à l'entretien de cinq
» mille hommes de troupes, il répondit : J'aime mieux avoir
» des soldats en petit nombre et sobres, que d'en avoir en
» grand nombre et semblables à des femmes, qui soient plus
» forts à l'amour et au vin (*veneri et baccho*) qu'à la guerre
» et aux actions honnêtes.

» Le sultan loue le mariage : il a quatre épouses, dont la
» quatrième est une jeune chrétienne originaire d'Antioche,
» qu'il mène toujours avec lui. Il condamne l'usage des con-
» cubines et déteste le péché contre nature. Il veut et ordonne
» que ses sujets vivent en paix et dans la justice : il se montre
» favorable aux chrétiens de ses états, et en particulier aux
» religieux du mont Sinaï et de ses autres provinces; à peine
» a-t-il entendu les causes qui les concernent, qu'il porte sa
» sentence et met fin à leur querelle. Il écoute volontiers les
» moines musulmans appelés *focora* (faquirs), et les traite
» avec respect. Dans le nombre il s'en trouvait un, plus atta-
» ché à ses superstitions qu'à Dieu même, et qu'on nommait
» *Fequit el-Codre* (le faquir ou docteur Kheder). Il jouissait
» d'une si grande faveur auprès du sultan, qu'on l'appelait
» son prophète fidèle. Il était ennemi et grand persécuteur
» des chrétiens et des Juifs : mais enfin la faveur de Bibars
» se changea en haine; on lui arracha les yeux; et il périt
» dans les tourmens par un ordre secret du sultan.

» Si ce prince voulait, il ferait bien plus de mal aux chré-
» tiens. C'est Dieu qui modère sa puissance. S'il voulait, il
» prendrait, sans opposition, plusieurs places et forte-
» resses chrétiennes, telles que Sidon, Béryte, Byblos, Tor-
» tose, Margat ou Marcab, et peut-être même Tyr et Tri-
» poli; mais il dit que, par clémence et par grâce, il ne veut
» pas affliger les chrétiens autant qu'il le pourrait et qu'ils le
» méritent. Au reste, c'est une chose connue des adorateurs
» du Christ, qu'il ne souhaite rien tant que de prendre la
» ville d'Acre, qui est comme la clef, le refuge et le bou-
» levart des chrétiens. Aussi quelques-uns des nôtres sont-ils
» persuadés qu'il fait le clément envers les chrétiens pour
» donner à la ville d'Acre une bonne opinion de lui, et lui
» inspirer de la confiance comme s'il était son ami, afin
» d'épier le moment favorable et de la prendre sans résis-
» tance. C'est ce qu'un Sarrasin a avoué aux chrétiens.

» Ce sultan paraît très-dévot à son prophète Mahomet.
» Non content d'avoir déjà été une fois en pélerinage à son
» tombeau, il n'a pas eu de repos qu'il n'y fût allé de
» nouveau; il en est revenu vers la fête de la bienheureuse
» Marie-Madeleine, l'an du Seigneur 1273, année où ceci a
» été écrit. »

Tel est le portrait que Guillaume de Tripoli a fait de Bibars, et que nous avons traduit mot à mot et en entier. Nous pouvons assurer que la plus grande partie des traits qui le composent se retrouve dans les auteurs arabes; ces auteurs parlent, comme Guillaume de Tripoli, de la cruauté du sultan, de ses courses continuelles, de sa perfidie envers Édouard, de son horreur pour les prostituées et le vin, &c. S'il est plusieurs traits de ce tableau qui ne se retrouvent pas dans les historiens arabes, c'est qu'en général ces historiens sont très-laconiques et peu détaillés. Ainsi nous ne balançons pas à ajouter une foi entière à ce que rapporte Guillaume de Tripoli, dont le récit, dans les parties qui ne sont pas confirmées par les historiens de l'Orient, n'a rien que de conforme au caractère et aux mœurs connus de Bibars; heureux, si le chroniqueur s'était contenté de dire ce qu'il avait vu ou entendu! mais il fallait qu'il payât aussi son tribut à la crédulité de son temps. Après le tableau qu'on vient de lire, Guillaume parle d'une prédiction qui annonçait la mort de Bibars et les grands triomphes que les chrétiens allaient remporter. Il est assez singulier que de leur côté les historiens musulmans, et, entre autres, Makrizi, aient aussi fait les prophètes, et rapporté des prédictions en faveur

de l'islamisme; mais en quoi ils ont été plus prudens, c'est qu'ils ont attendu, pour en parler, le dénouement de la guerre et la destruction des colonies chrétiennes. (*Voyez* les auteurs arabes au volume suivant, à l'entrée des musulmans dans Acre en 1290.) Voici, au reste, la prédiction qui termine le fragment de Guillaume de Tripoli :

« Cette même année, 1273, le sultan doit mourir, comme » le disent les sages d'entre les Sarrasins astrologues et ma- » thématiciens. Après sa mort il s'élevera un autre Turc » qui mourra avant un an de règne. Après cela, l'empire » du Christ doit s'élever; l'étendard de la croix doit se dé- » ployer et parcourir en triomphe toute la Syrie jusqu'à » Césarée de Cappadoce, et alors il y aura un grand mou- » vement sur la terre. Le vrai Dieu sait tout cela. Les Sarra- » sins connaissent leur fin prochaine de science certaine; ils » ont là-dessus une foi ferme, comme ils l'avouent eux-mêmes. » C'est sans contredit une chose véritable, d'après le témoi- » gnage même de Mahomet; car Mahomet a dit : *Les Sarrasins » ont commencé d'être comme des pélerins.* C'est là-dessus que » glosent leurs sages, en disant que les Sarrasins finiront » quand ils seront divisés en trois parts : l'une périra par le » glaive; une autre se sauvera par la fuite dans les déserts et » y mourra; pour la troisième elle embrassera la religion » chrétienne. »

Histoire ecclésiastique d'Orderic Vital (1).

Orderic Vital naquit en Angleterre, en 1075; il était fils d'Odelerius, conseiller intime de Roger de Montgommeri, comte de Shrewsbury. A l'âge de cinq ans, son père lui donna pour précepteur un noble prêtre, nommé *Sirvade*. Orderic apprit sous lui les premiers élémens des lettres. A onze ans il quitta son père et l'Angleterre, et vint en Normandie. Le vénérable Mainerius, abbé du couvent de Saint-Évroul, se chargea de lui, et le jeune Orderic ne tarda pas à prendre l'habit de moine; il fit profession et fut fait prêtre. Vital s'occupa constamment de l'étude, et s'adonna à l'histoire. Ce fut à la sollicitation de Roger, abbé de son couvent, qu'il entreprit celle dont nous allons parler. Les treize livres qui la composent sont sans ordre et sans

(1) Orderici Vitalis, Angligenæ, cœnobii Uticensis monachi, Historiæ ecclesiasticæ libri XIII, in tres partes divisi.

méthode. Les deux premiers sont un abrégé fort concis et fort sec de l'histoire de l'Église, depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1138. Dans son troisième livre, il remonte à 678, et fait l'histoire de la France et de la Normandie. Dans les trois premiers livres comme dans les suivans, Orderic revient continuellement sur les époques dont il a déjà parlé. Son neuvième livre est tout entier consacré à l'histoire de la première croisade. Il l'a fait précéder d'une courte introduction : « Jamais » siècle, dit-il dans cette introduction, ne présenta un si beau » sujet pour l'histoire que le nôtre ; l'Esprit saint a inspiré aux » peuples occidentaux le voyage de la Palestine ; Sion était » tombée au pouvoir des infidèles, qui l'avaient souillée, et » Sion est revenue au pouvoir des chrétiens. Quelle riche » matière pour les sages et les poètes ! Dieu vient de renou- » veler le miracle d'Abraham ; le pape Urbain, semblable à » un nouveau Moïse, a conduit dans la terre de Sion le » peuple du Seigneur. » Orderic parle ensuite des historiens qui ont traité avant lui le grand sujet des croisades.

« Foucher de Chartres, dit-il, chapelain de Godefroi duc » de Lorraine, et qui se distingua dans la sainte expédition » par ses travaux, a fait un ouvrage véridique sur l'armée » du Christ. Baudri, évêque de Dol, a fait plusieurs livres » qui comprennent le récit de cette guerre, depuis le com- » mencement du pélerinage, jusqu'au premier combat après » la prise de Jérusalem. Il y a mis de l'éloquence et de la » vérité. Plusieurs autres écrivains, latins ou grecs, ont traité » ce mémorable sujet, et ont transmis à la postérité les » exploits des héros chrétiens de la croisade. »

Orderic finit la préface de son ouvrage en ces termes : « Moi qui suis le plus humble entre ceux qui sont revêtus » de l'habit religieux, je me propose de célébrer les grandes » actions des croisés, parce que j'aime ces braves athlètes » du Christ ; je ne dissimule pas les craintes qui naissent en » moi en abordant un tel sujet. Mais comment pourrais-je » passer sous silence les événemens de cette sainte expédition ? » O bon Jésus, roi puissant de Nazareth, daigne venir à mon » secours ; donne-moi des forces suffisantes pour raconter la » gloire de tes enfans et la honte de tes ennemis. »

L'historien commence le neuvième livre de son ouvrage, livre qui, comme nous l'avons dit, est consacré en partie au récit de l'expédition d'Orient, par le tableau du misérable état où était la France dans les années qui précédèrent la prédication de la croisade. Les maladies contagieuses, la peste, la famine, annonçaient la colère de Dieu, et des phé-

nomènes célestes présageaient l'instant de la vengeance. A cette occasion, Orderic rapporte que Gislebert, évêque d'Évreux, médecin instruit et savant dans tous les arts, avait coutume de consulter les astres toutes les nuits; ayant un soir remarqué un prodige astronomique, il appela celui qui veillait auprès de lui, et il lui dit: « Gauthier, vois-tu » ce signe céleste? Je le vois, repondit celui-ci; mais j'ignore » ce qu'il annonce. » Le vieillard répliqua alors: « Il an- » nonce une grande transmigration de peuples; et de même » que tu vois ces astres ne plus revenir à leur place, de » même beaucoup de ceux qui partiront ne reviendront pas: » mais aussi quelques-uns d'entre eux s'établiront dans un » lieu saint et sublime, et demeureront fermes comme ces » brillantes étoiles dans le firmament. » Orderic Vital ajoute qu'il tient ce récit de Gauthier même: Gauthier, dit-il, me le rapporta quelque temps après cette conversation. L'historien parle ensuite du concile de Clermont, dont il copie tous les actes: puis il peint le triste état de la Normandie sous la faible administration du duc Robert; les grands étaient sans cesse en dispute et en armes, et par-tout régnaient le pillage et l'incendie. Il recherche la cause de cet état de désordre: il la trouve dans le caractère indomptable des Normands, qui ne peut être réprimé que par l'administration vigoureuse d'un chef habile; et tel n'était pas le duc Robert. Orderic nous trace de ce prince un portrait qui mérite d'être cité:

« Tout le monde connaissait le duc Robert, dit-il, pour » un prince indolent et mou: aussi les mal-intentionnés, le » méprisant, profitaient de son caractère pour exciter des » troubles et des factions. Le duc était hardi et vaillant, » digne d'éloge sous beaucoup de rapports, et naturellement » éloquent: mais, dans son intérieur, il était inconsidéré, » prodigue dans ses largesses, facile dans ses promesses, » léger et imprudent dans ses mensonges, se laissant aisé- » ment fléchir par les prières, doux par caractère et lent à » faire justice du crime, changeant dans ses décisions, trop » familier dans la conversation, et s'attirant par-là le mépris » des pervers. Il était gros et de petite taille, et son père » l'avait surnommé *Courte-heuse*. Il s'attachait à plaire à » tous, et promettait ou accordait tout ce qu'on lui deman- » dait. Prodigue de son patrimoine, il le diminuait tous les » jours, en donnant imprudemment à chacun ce qu'il desi- » rait: aussi devint-il pauvre et fournit-il aux autres des » forces contre lui-même. »

Nous ne suivrons point Orderic Vital dans le récit qu'il fait des événemens de la première croisade; il suit exactement Baudri, Robert-le-Moine et ceux qui l'avaient précédé : on ne trouve de nouveau dans son récit que ce qu'il dit du concile de Rouen, et de la part que prirent les Anglais à la croisade. Il parle de Hugues de Buduel, le meurtrier de la comtesse Mabile, qui alla rejoindre le duc Robert sous les murs de Jérusalem, et de l'arrivée à Laodicée d'un grand nombre de pélerins venus des îles de l'Océan, parmi lesquels se trouvait Edgard Atthelin, qu'après la mort de Harold les Anglais avaient voulu élever au trône. Dans le cours de son récit, Orderic nous apprend que beaucoup d'Anglais, fuyant la face de Guillaume-le-Conquérant, avaient cherché un asile dans l'empire grec, et qu'Alexis avait fait bâtir pour eux la ville de Civitot.

L'histoire que nous analysons mérite surtout l'attention du lecteur pour les événemens qui suivirent la prise de Jérusalem : ce fut alors que le comte de Poitiers partit des Aquitaines, traînant à sa suite plus de trois cent mille pélerins. Notre chroniqueur rapporte que ce prince, pour remplir noblement le dessein qu'il avait formé, résolut d'engager entre les mains de Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, le duché d'Aquitaine et ses dépendances. Le monarque anglais, continue Orderic Vital, semblable à un hydropique, d'autant plus altéré qu'il boit davantage, adopta avec ardeur un projet qui allait le rendre maître d'un territoire considérable ; il ordonna de préparer une flotte et une armée, afin que, semblable au lion prêt à se jeter sur sa proie, il pût d'une part empêcher son frère Robert de se remettre en possession du duché de Normandie, et que de l'autre, en acquérant les Aquitaines, il pût étendre son empire jusque sur les bords de la Garonne. Tels étaient les projets de son ambition; mais Dieu en disposa autrement, car peu de temps après, Dieu permit que Guillaume fût tué à la chasse par la main d'un de ses favoris. (Ce favori, nommé Tyrrel, châtelain de Poix, s'enfuit sur le continent; et quelques années après, étant parti pour Jérusalem, il mourut dans son pélerinage.)

Orderic Vital raconte la marche des pélerins jusqu'à Constantinople. Il dit à cette occasion que le comte de Blois accompagna le duc d'Aquitaine, afin de laver la honte qui s'attachait à son nom, pour avoir abandonné à Antioche ses compagnons d'armes, à l'agonie du martyr (*agonisantes martyrio*). L'historien ajoute que ce prince fut surtout excité à reprendre la croix et les armes par les discours courageux de sa femme Adèle.

Nous avons dit assez longuement, dans l'extrait d'Albert d'Aix, quel fut le sort des malheureux soldats de la croix; Orderic Vital fait monter à cinq cent mille le nombre de ceux qui arrivèrent sur les rives du Bosphore. On doit croire qu'une si grande multitude n'était pas facile à conduire, et que de violens désordres devaient signaler son passage. L'auteur rend compte des contestations qui s'élevèrent entre les chefs de la nouvelle croisade et l'empereur Alexis. Il rapporte à ce sujet de longs discours, obéissant ainsi à l'usage des chroniqueurs contemporains; nous n'avons pas besoin de dire combien ce vain étalage de rhétorique nuit à l'intérêt de la narration, et même à la vérité historique. En parlant de la résolution prise par les croisés d'assiéger Constantinople, Orderic dit que lorsque l'empereur connut leur dessein, il s'en inquiéta peu, parce que la ville était très-peuplée et entourée d'un triple mur; mais lorsqu'il eut reconnu leur audace, il fit placer trois lions féroces et sept léopards entre le mur du milieu et le dernier, croyant, dans le délire de son orgueil, effrayer les Francs par la présence de ces terribles animaux, et défendre ainsi sa capitale sans le secours d'aucun guerrier. Lorsque les Français eurent dépassé les premières murailles, les lions se précipitèrent sur eux et blessèrent de leurs dents et de leurs ongles plusieurs croisés qui ignoraient qu'ils dussent avoir affaire à des bêtes. Mais ces animaux ne purent résister long-temps au génie de l'homme (*ingenio hominis*); les lions, percés de traits, expirèrent bientôt sur la place; les léopards, fuyant et *grimpant le long des murs comme des chats*, furent atteints et tués au milieu des enceintes. Alexis, effrayé, se hâta de faire la paix avec les croisés, et conjura le comte Raymond de Saint-Gilles de les conduire à travers l'Asie mineure. Orderic Vital raconte d'une manière fort incomplète, et même peu exacte, les désastres de l'armée des pélerins, l'arrivée de quelques-uns de leurs chefs à Jérusalem, et la sanglante défaite de Ramla.

La plupart des chroniques contemporaines ne font qu'indiquer la captivité de Bohémond. Orderic Vital donne à ce sujet beaucoup de détails, qui, bien qu'ils nous paraissent fabuleux, méritent d'être connus. Lorsqu'on sut que le prince de Tarente, que les Turcs appelaient le *petit dieu des chrétiens*, était prisonnier de Doliman, tous les fidèles furent dans l'affliction. Dieu écouta les prières de l'Église; il jeta un regard favorable sur le malheureux prince, et sa captivité cessa par un événement presque miraculeux. Mélas, fille de Doliman, ajoute le chroniqueur, était belle, sage et puissante par ses richesses, dans la maison de son

père; ayant entendu parler de la valeur des croisés prisonniers, elle les aima ardemment (*ardenter amavit*), et chercha bientôt à les voir; souvent elle descendait dans leur prison, où elle conversait avec eux sur la vérité de la religion, et poussait de profonds soupirs. Elle parvint à intéresser les serviteurs de son père en faveur des malheureux captifs. Elle put, par ce moyen, leur fournir des vêtemens et de la nourriture. Son père, accablé par les affaires publiques, ignorait la conduite de sa fille, ou peut-être, en la connaissant, il n'osait pas la blâmer. Deux ans s'étaient écoulés depuis la captivité de Bohémond, lorsqu'une guerre s'éleva entre Doliman et Soliman, son frère; ce dernier prince avait envahi les états du père de Mélas. La princesse vint alors trouver les chrétiens, et leur parla ainsi : « On » m'a souvent vanté la valeur française; je veux aujourd'hui » la mettre à l'épreuve. — Respectable maîtresse, reprit » Bohémond, si vous permettez que nous armions nos bras, » vous verrez ce que peuvent le glaive et le courage des » Français. » La jeune princesse leur fit jurer de défendre les états de son père et de venir après la victoire se mettre encore dans les fers : « O mes amis, leur dit-elle, si mon » père s'irrite contre moi, qui vous aime comme mon » cœur (*sicut cor meum*), vous me défendrez. » A peine la liberté fut-elle rendue aux prisonniers, qu'ils se précipitèrent, Bohémond à leur tête, sur les troupes de Soliman, en poussant le cri de guerre des Normands : *Dieu, aix!* les soldats du sultan furent effrayés. Le chroniqueur décrit ici un combat singulier qui eut lieu entre Bohémond et le fils de Soliman; l'infidèle ne put résister à la valeur du prince normand et fut tué. Bohémond et ses compagnons, fidèles à leur parole, vinrent se mettre à la disposition de la princesse, qui les fit loger dans une tour près du palais. Le sultan ayant appris que c'était à des guerriers chrétiens qu'il devait la victoire, loin d'être attendri par cet acte de générosité, fut violemment irrité contre sa fille, qui les avait rendus à la liberté; il lui adressa de vifs reproches, et l'appela *pessima meretrix* (on ne peut se servir du mot français); il la fit ensuite venir devant son tribunal, pour la livrer aux bourreaux. Heureusement pour elle, Bohémond, se trouvant à une lucarne de la tour, qui donnait sur le palais, aperçut sa libératrice éplorée en présence du tribunal et entourée des instrumens du supplice; il en prévient ses braves compagnons. Tous spontanément quittent la tour et entrent dans le palais. Arrivés dans la salle où étaient les juges de la princesse, Bohémond et les Normands lèvent le glaive et sont prêts à les frapper ; mais à un signe

de Mélas ils se calment et semblent attendre ses ordres.

« Alors, dit le chroniqueur, la jeune princesse, qui sem-» blait une souveraine au milieu des Français (*quasi domina*), » se mit à sourire, et parla en ces termes à Soliman : *Cher » père, vous vous irritez mal-à-propos contre moi, puisque » je cherche votre salut et votre bien. Remarquez tout ce que » valent les Français; ils vous ont servi fidèlement dans les » combats et mis vos ennemis en fuite. Ils auraient pu s'éloi-» gner sans opposition; ils ne l'ont pas fait, parce qu'ils » voulaient vous délivrer tout-à-fait de vos ennemis : mainte-» nant ils viennent devant vous, et réclament pour prix de » leurs services la liberté. Ils ont la main sur leur épée; ils » pourraient tous vous égorger : ils sont les maîtres des tours » de la ville et de votre propre palais : que pourront contre » eux vos sujets désarmés?* En prononçant ces paroles, la » jeune princesse se rangeait du côté des chrétiens, tandis » que le sultan délibérait avec ses émirs. Après une courte » délibération, Doliman dit à sa fille de lui faire connaître » quel était son avis. Celle-ci prit la parole, et lui conseilla » de faire une paix durable avec les chrétiens. *Quant à moi* » ajouta-t-elle, *je vais être régénérée par les eaux du » baptême. La loi des chrétiens est sainte et honnête; la » vôtre est souillée d'infamies.* Les Turcs furent pleins de » courroux en entendant un tel discours. Mélas se retira avec » les croisés; elle les prévint de se tenir sur leurs gardes. *Je » serai toujours*, dit-elle en finissant, *votre sœur et votre » tendre amie*. Bohémond profita des avis salutaires de la prin-» cesse; il fit entourer de gardes le palais du sultan, et » n'en permit l'entrée qu'aux eunuques, aux femmes et aux » esclaves. Ainsi prisonnier dans son propre palais, le » prince musulman fut contraint de souscrire à la paix; » mais, comme il ne fallait pas se fier à ses promesses, Mélas » invita Bohémond à envoyer chercher des secours dans sa » principauté. »

Orderic ajoute, en poursuivant son récit, que Bohémond avait de fréquens entretiens avec Doliman, et qu'il parvint ainsi à gagner la confiance et l'amitié du prince infidèle qui lui rendit tous les prisonniers chrétiens détenus dans ses états.

Sur ces entrefaites arrivèrent les guerriers dont Bohémond avait demandé les secours; alors toutes les hésitations du sultan cessèrent devant la crainte, et Bohémond et les siens, comme de nouveaux Zorobabel et Néhémie, purent sortir en toute sûreté des états de Doliman. La prudente Mélas, avec ses eunuques et ses femmes, suivit les chrétiens, imitant ainsi la fille de Pharaon, qui accompagna le chef des Hébreux.

Après que Mélas eut été baptisée, Bohémond lui parla ainsi : « Noble fille, qui nous as secourus, quoique tu fusses » encore païenne, toi qui as préféré Jésus-Christ et nous qui » sommes ses enfans, à toute ta famille, choisis un époux » parmi les guerriers qui sont devant toi. Je ne puis en » conscience, d'après les services que tu m'as rendus, me » refuser au choix que tu as fait de moi; mais, avant tout, » écoute, ma douce amie (*dulcis amica*), un avis que je crois » devoir t'être profitable. Tu m'as été donnée par ton père; » mais je te conseille de mieux choisir. Depuis mon ado- » lescence, je passe une vie laborieuse; j'ai beaucoup » souffert, et je crains de souffrir beaucoup encore. J'ai à » me défendre contre l'empereur et les infidèles. Outre » cela, j'ai fait vœu dans les fers d'aller à Saint-Léonard » des Aquitaines : quel plaisir pourrions-nous nous pro- » mettre dans notre hymen, puisque je serais obligé, » immédiatement après l'avoir célébré, de me confier à la » mer et d'aller sur une terre éloignée? Ces considérations, » ma chère maîtresse, doivent te déterminer à choisir un » autre époux. Voilà Roger, fils du prince Richard, mon » cousin : il est plus jeune que moi, plus beau (*excellens* » *venustate*), mon égal en richesses et en puissance; je dé- » sire que tu le prennes pour époux. » Orderic ajoute qu'en effet Richard épousa Mélas, et jouit avec elle d'un bonheur sans nuage.

Toutes ces aventures de Bohémond ne se trouvent dans aucun autre historien des croisades. On sait que Bohémond vint en France, et qu'il raconta ses exploits et ses malheurs dans les assemblées des grands et des princes. Il est probable que pour exciter davantage l'enthousiasme de ses auditeurs, qu'il espérait entraîner avec lui en Orient, il exagéra ce qui lui était arrivé, et qu'il mêla au récit de sa captivité des circonstances romanesques qui devaient enflammer l'esprit des chevaliers. Les Normands qui l'accompagnaient ne manquèrent pas sans doute de renchérir sur le merveilleux de ses récits, et leurs narrations devinrent des bruits populaires que l'histoire n'a point dédaignés, parce qu'ils étaient du goût des contemporains. Orderic Vital nous apprend encore dans cette partie de sa chronique, que par suite de la paix conclue avec Bohémond, la fille de Baghi-Sian, émir d'Antioche, qui était prisonnière des chrétiens, recouvra sa liberté. En abandonnant le camp des fidèles, elle versa des larmes : comme on lui demanda la cause de son chagrin, elle répondit qu'elle pleurait, parce qu'elle ne pourrait plus manger de l'excellente chair de porc; car les Sarrasins ne mangeaient pas de cette chair, quoique celle

du chien ou du loup fût pour eux un mets délicieux. (Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cette fille du prince d'Antioche, dont le Tasse a fait le personnage brillant d'Herminie.)

Sous la date de 1111, le chroniqueur parle de la mort de Bohémond, qu'il fait mourir à Antioche, lorsque tout les historiens s'accordent à dire que ce prince mourut dans la Pouille. Ce que dit la chronique d'Orderic Vital de la mort de Roger et des événemens arrivés à cette époque dans la principauté d'Antioche, ne mérite pas de fixer notre attention; tous ces événemens sont beaucoup mieux racontés dans la chronique de Gauthier le chancelier, dont nous avons donné un extrait fort étendu, en nous occupant de la collection de Bongars. Nous suivrons plus en détail l'historien de la Normandie dans ce qu'il raconte de la captivité de Josselin, comte d'Edesse et de Baudouin, roi de Jérusalem. Le prince turc Bala, qui faisait le siège de Sardanas, ayant appris que Baudouin, Josselin et quelques autres seigneurs avaient le dessein d'aller à *Rages* (Edesse), pour y célébrer la Pâque, surprit d'abord Josselin et Valeran qui étaient partis devant, et s'étant caché comme un loup vorace dans une forêt d'oliviers, il y attendit Baudouin, qu'il surprit de même. Toute la suite de Baudouin fut égorgée sans pitié. Bala, enflé d'un pareil succès, fit conduire ses prisonniers à Carteberg, où ils furent enfermés dans une tour et gardés par trois cent cinquante soldats. Le tyran recommanda de *faire jeûner* Baudouin....... jusqu'à ce qu'il eût rendu les forteresses des Turcs qui étaient en son pouvoir, et poursuivit le siège de Sardanas. Les malheureux prisonniers chrétiens, ayant les fers aux pieds, étaient employés à servir les Musulmans; aussi les Payens, dit Orderic Vital, les aimaient-ils comme de bonnes bêtes de somme. Josselin et Baudouin vivaient dans le repos, surveillés avec grand soin; le roi de Jérusalem, par l'ordre de Bala, ne mangeait que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi; mais à la fin. ses gardiens se relâchèrent de leur sévérité, et prirent pitié de son malheur. Cependant, les chrétiens ne voyaient point de terme à leur captivité. Au bout d'un an, profitant d'une occasion favorable, ils résolurent d'employer l'adresse et la force pour sortir de leur prison : après avoir massacré les gardes musulmanes, ils s'emparèrent de la forteresse. Assiégés par les turcs du voisinage, ils résistèrent avec intrépidité, et chargèrent Josselin et Geoffroi d'aller demander l'assistance de tous les chrétiens. Dans le même temps, la reine de Jérusalem envoya à leurs

secours cent arméniens fidèles, qui entrèrent dans la tour et rendirent de grands services aux Français qui la défendaient.

Orderic Vital raconte ici le voyage et les aventures de Geoffroi et de Josselin. Prenant des chemins détournés, et traversant des contrées barbares, ils se réunirent dans leur route à un paysan qui, monté sur un âne avec sa femme, allait de Mésopotamie en Syrie. Comme ils marchaient et causaient ensemble, Josselin fut reconnu par le paysan. A la voix du barbare, il frémit et nia qu'il fût Josselin; mais le paysan lui dit : « Ne niez point qui vous êtes; » je reconnais en vous mon maître Josselin. Je vous ai » souvent servi, et je me plaisais dans votre maison; je » vous ai porté de l'eau, j'ai allumé votre feu, et vous » m'avez donné l'habit et la nourriture. Au bout de quel- » ques années, les Turcs, mes parens, m'ont redemandé. » Je les abandonne de nouveau, comme des profanes; je re- » tourne chez les chrétiens, avec lesquels j'ai vécu plus » heureux qu'avec mes compatriotes. » Ce discours fit beaucoup de plaisir à Josselin et à son compagnon. Ils changèrent aussitôt de vêtemens. Le paysan marchait devant les deux seigneurs comme un maître, et causait avec eux comme s'il venait de les rencontrer; eux le suivaient comme des esclaves, et priaient Dieu en secret pour le salut commun. Ils prenaient alternativement dans leurs bras la fille du paysan, âgée de six ans, et jouaient avec elle. Ils passèrent ainsi inconnus à travers les villes et les bourgs.

Notre historien revient ensuite à Cartepierre, où les chrétiens se trouvaient réduits à la dernière extrémité. Trois des femmes de Bala s'étaient trouvées dans la tour, lorsque Baudouin et ses compagnons s'en emparèrent; l'une d'elles, Fatime, envoya un pigeon chargé d'un message pour Bala; averti de ce qui se passait, Bala était accouru avec son armée devant la forteresse que défendaient les chrétiens. Le roi de Jérusalem et ses compagnons continuaient de faire une résistance opiniâtre. Bala essaya d'employer la ruse; il s'adressa à Baudouin, et le conjura de lui renvoyer ses femmes, promettant de mettre bas les armes, et d'accorder aux chrétiens tout ce qu'ils lui demanderaient. Baudouin ayant convoqué tous ceux qui étaient dans la citadelle, chacun donna son avis. Au milieu de la délibération, *Fatime*, admise au conseil, prit la parole, et s'efforça de prouver qu'il ne fallait pas se fier aux promesses de Bala : nous n'avons pas besoin de dire que le discours de *Fatime* est de la composition d'Orderic Vital, qui ne perd aucune occasion de faire parler les personnages

qu'il met en scène. La princesse musulmane propose aux soldats *l'exemple du siège de Troie qui dura dix ans*, et les invite à ne pas devenir, par leur faiblesse, le sujet des chansons satiriques des soldats. Parlant au nom de ses compagnes, *Fatime* finit ainsi sa harangue : « Nous ne » sommes pas fâchées d'être enfermées avec vous, quoique » le roi Bala considère notre captivité comme un mal- » heur. Nous supportons plus volontiers cet emprisonne- » ment que le culte du démon avec les Idolâtres. » On voit par là que la femme de Bala ressemble beaucoup, au moins dans son langage, à la fille de Doliman. Si on en croit ses paroles, les compagnons de Baudouin auraient opéré sa conversion. Au reste, toute cette partie de récit de notre chroniqueur nous paraît dénuée de vraisemblance, et contraire surtout à la vérité des mœurs orientales. Orderic Vital ajoute que les chrétiens, encouragés de la sorte, résistèrent pendant plusieurs jours; mais à la fin, Baudouin se laissa fléchir, et renvoya les femmes de Bala. Ce dernier ne tint point ses promesses; cinq chevaliers chrétiens qui accompagnaient les nobles captives, furent chargés de fers ; Bala les envoya au roi des Mèdes, qui les envoya au calife de Bagdad. Le sultan de Mouzoul les ayant reçus du calife, les remit en liberté. Pendant leur captivité, qui dura trois ans, ils reçurent de grands honneurs. « Les Perses, dit Orderic, les admiraient, et les » Mèdes aimaient leurs manières. Leur beauté mâle et » l'aménité de leurs discours plaisaient aux filles des rois; » de leur côté, les rois et les princes désiraient avoir » de petits enfans de ces braves chevaliers. » On voit que sous la plume d'Orderic Vital la captivité des chevaliers chrétiens est toujours accompagnée d'aventures romanesques.

Cependant Baudouin était toujours assiégé dans Cartepierre; Bala lui offrait de le renvoyer avec ses compagnons, s'il livrait la forteresse. A la fin, lassé de sa longue prison, le roi de Jérusalem rendit la citadelle; Bala, au lieu de lui rendre la liberté, le retint prisonnier, et lui fit arracher quatre dents. Il fit arracher en même temps l'œil gauche à Galeran, lui fit couper la veine du bras droit, afin qu'il ne pût désormais tenir la lance; tous les autres prisonniers périrent au milieu des supplices. Josselin apprit cette calamité, et les soldats qu'il amenait avec lui, se dispersèrent, et retournèrent chez eux. Les événemens qu'on vient de voir sont racontés par Guillaume de Tyr, avec beaucoup plus de simplicité : Orderic Vital parle ensuite de la délivrance de Baudouin, de la mort de Bala;

dans le treizième livre de son histoire, il revient aux colonies chrétiennes, et pousse son récit jusqu'au règne de Foulque d'Anjou. Orderic Vital se laisse trop entraîner par le goût du merveilleux, et rarement il fait preuve d'une critique judicieuse; ceux qui ne cherchent que la vérité et la stricte exactitude des faits, doivent le lire avec quelque défiance, surtout pour ce qui regarde l'Orient.

Lettres recueillies par Duchesne.

Le rôle qu'a joué Innocent III pendant la cinquième croisade, nous impose l'obligation de nous arrêter quelques instans sur les lettres de ce pontife qui peuvent éclaircir les événemens de cette époque. Duchesne ne nous a donné la date d'aucune de ces lettres; mais comme elles se rapportent toutes au grand événement de la conquête de Constantinople, on peut aisément déterminer soi-même la date de chacune de ces pièces. Nous trouvons d'abord trois lettres relatives au pélerinage d'un certain comte Grimaldi, que le pontife paraît affectionner. Nous ne nous y arrêterons point, parce que ce pélerinage est pour nous sans intérêt, et que le nom de Grimaldi ne figure point parmi les noms des héros de la cinquième croisade. Vient ensuite (page 749) la bulle d'Innocent : *Ad liberandam Terram-Sanctam de manibus impiorum.* (On peut lire la traduction de cette pièce importante à la fin du tome III de notre histoire). On reprochait à l'Église de Rome d'imposer des fardeaux *auxquels elle ne touchait que du bout du doigt* (page 752). Le pape fit prendre la croix à deux cardinaux, afin que ceux-ci prêchassent les peuples tant par leurs discours que par leur exemple. Il établit sur tout le clergé un impôt du quarantième, et fit percevoir le dixième sur les cardinaux. Après avoir dépensé mille trois cents livres pour la construction d'un navire, Innocent le chargea de froment, de légumes, de pain, de viande; un templier et un hospitalier avaient ordre de distribuer ces provisions aux pélerins. La lettre adressée aux prélats de l'Église de France (page 757) est pour nous du plus haut intérêt. Le souverain pontife les accuse d'indifférence pour la croisade; il leur reproche d'être sans pitié pour ce *pauvre Jésus-Christ* (*pauperi jesu christo*), que les ennemis de l'Évangile accablent chaque jour de nouveaux outrages. Les Turcs font souffrir au Sauveur tous les tourmens qui jadis lui furent préparés par la rage des juifs; et les évêques de France, sourds à ses prières

réitérées, refusent de lui donner un verre d'eau. Les laïques se plaignent de ce que les pontifes du Seigneur aiment mieux partager avec les histrions qu'avec le fils de Marie les revenus du patrimoine de Jésus-Christ; ce que les prélats veulent donner pour la croisade, est infiniment au-dessous des dépenses qu'ils font pour nourrir des chiens et des oiseaux. C'est en refusant à Jésus-Christ le quarantième de leur revenu, qu'ils lui prouvent leur amour et leur entier dévouement. (Ce ne fut pas seulement sous Innocent III que le clergé de France se refusa à payer l'impôt levé sur ses revenus, pour subvenir aux dépenses de la croisade; lors de la seconde expédition de saint Louis, les prélats français allèrent jusqu'à menacer d'un schisme le souverain pontife, qui, armé des foudres de l'excommunication, les pressait d'obéir.) Le pape accompagne des menaces les plus terribles (*sub interminatione divini judicii*) l'ordre de payer l'impôt et de le faire lever parmi le clergé de France; il dispense de ce paiement les ermites de Grandmont, les religieux de Citeaux et les chanoines prémontrés. Des troncs doivent être placés dans chaque église pour recevoir les offrandes des fidèles, qui suivront en cela l'inspiration de Dieu : les aumônes effacent tous les péchés. Saint Pierre, qui renonça à tout ce qu'il avait pour suivre son maître, s'écriait : Quelle sera ma récompense? Ce que disait Pierre pour avoir quitté un filet et une barque, ne pourront-ils pas le répéter ceux qui, pour marcher au saint tombeau, ont abandonné des royaumes ou des provinces? C'est pourquoi le souverain pontife met sous la protection de l'Église les biens des guerriers de la croix, et menace des peines spirituelles ceux qui oseraient toucher aux possessions des croisés. Après avoir donné quelques décrets sur les dettes des pélerins, Innocent invite les prélats de France à leur commander, de la part du saint-siége, de ne faire servir dans leurs repas que deux plats seulement, et d'en manger avec la plus grande modération; les comtes, les barons et autres nobles, ont la permission de prendre le troisième plat, qu'on nomme l'*entremets*. Les croisés doivent, jusqu'à la fin du pélerinage, s'abstenir de porter de l'hermine et de la fourrure du vair; les écuyers et les autres serviteurs, de revêtir des habits de couleur.

Le jour du départ étant arrivé, l'armée chrétienne se rendit à Venise (page 760); elle était tellement enflammée par l'ardeur du courage et de la dévotion, qu'on aurait cru, en la voyant, que Dieu voulait renouveler ses anciens miracles, et que non-seulement Jérusalem, mais encore les vastes contrées d'Égypte, allaient tomber au pouvoir des

guerriers de l'Évangile. On n'avait jamais vu d'aussi beaux navires que ceux qui étaient préparés pour les chrétiens. Le pape avait envoyé à Venise le cardinal Pierre, pour suivre l'armée dans son expédition; mais le doge et le sénat, craignant que sa présence ne nuisît au projet qu'ils avaient formé d'attaquer Zara, invitèrent l'envoyé romain à se retirer, si c'était comme légat qu'il voulait accompagner l'armée; on ne lui permettait de marcher avec les chrétiens qu'en qualité de prédicateur. Quoique ce procédé du gouvernement vénitien déplût aux guerriers de France, le cardinal, couvert de honte et de confusion, fut cependant contraint de sortir de la ville. La marche des croisés vers Zara avait vivement irrité le chef de l'Église. Dans la première lettre qu'il leur écrivit (page 760, année 1203), Innocent leur refusait sa bénédiction et ses salutations apostoliques, en leur disant combien il était pénible pour lui de se voir forcé à un pareil refus envers des enfans qu'il avait coutume de combler de ses faveurs. L'or s'est changé en un plomb vil, l'argent s'est entièrement couvert de rouille, lorsque les pélerins, suspendant l'exécution de leur saint projet, ont retiré la main de la charrue, lorsqu'ils ont regardé derrière eux, pareils à l'épouse de Loth. Fuyant l'Égypte, ils auraient dû hâter leurs pas vers la terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel; mais après avoir long-temps erré, ils se sont enfoncés dans la solitude. Là, songeant *qu'ils s'asseyaient auprès de vases remplis de viandes, non-seulement ils ont désiré manger de l'ail et des melons, mais encore ils ont eu soif du sang de leurs frères*. Le pontife, continuant son style parabolique, reproche aux chrétiens d'avoir plutôt l'air de vouloir descendre en Égypte, que de se diriger vers la terre promise. « En allant de Jérusalem à » Jéricho, dit Innocent aux pélerins, vous êtes tombés entre » les mains de voleurs qui, non contens de vous avoir dé» pouillés de vos vertus, n'ont pas craint de vous couvrir de » plaies, et ne veulent point vous laisser poursuivre votre » chemin. Ils ne vous ont même pas laissés moitié vivans, » puisque maintenant encore, d'après les conseils des es» prits infernaux, vous croyez nécessaire de pénétrer dans » les îles pour vous enrichir des dépouilles des chrétiens. » Après leur avoir reproché d'avoir forcé à une reddition les malheureux habitans de Zara, malgré ses lettres et ses menaces, le pape annonce aux guerriers de la croix, qu'il va les frapper d'une sentence d'excommunication, s'ils ne cessent point de piller la ville, d'en renverser les édifices, et s'ils ne restituent promptement au roi de Hongrie tout ce qu'ils lui ont enlevé.

Les princes francs se firent absoudre par les évêques, et jurèrent entre leurs mains d'obéir aux ordres du pape; ils envoyèrent l'évêque de Soissons auprès du souverain pontife, pour essayer de fléchir sa colère et lui demander ses conseils sur ce qu'ils avaient à faire dans la suite. Le pape leur ordonna (page 761, année 1203) de faire restitution aux habitans de Zara, et de ne plus renouveler de pareils désordres; il enjoignit à quelques hommes discrets (*quibusdam viris discretis*) d'obtenir un serment de fidélité des chevaliers qui n'auraient pas encore juré obéissance au saint-siége. Innocent obligea les comtes et les barons de se mettre, eux et leurs successeurs, sous la dépendance de l'Église romaine, et de former une nouvelle résolution de n'écouter jamais que la voix du souverain pontife. Tout fut fait selon sa volonté et tous les Francs furent absous. Mais les Vénitiens imitaient ceux qui se glorifient du mal qu'ils ont fait, et qui se réjouissent dans leurs crimes. Comme ils étaient loin de songer à la pénitence ou à solliciter leur pardon, Innocent écrivit aux croisés français (page 762, année 1203) pour leur tracer la conduite qu'ils devaient tenir en pareille circonstance. En leur permettant de traverser la mer avec des excommuniés, le pape les exhortait à communiquer avec les Vénitiens le moins qu'ils pourraient, avec regret, avec amertume de cœur, et avec l'espoir que Dieu pardonnerait aux Français ces communications criminelles. Arrivés à la Terre-Sainte, si les Vénitiens ne se décident point à se faire absoudre, la milice de France ne doit point marcher au combat avec ces impies; elle doit périr (*potiùs et cadatis*) plutôt que de se mêler avec un peuple réprouvé de Dieu. (Voyez à la page 137 de notre dixième livre (4e. édition), ce que nous avons dit touchant la permission qu'Innocent donnait aux croisés de prendre des vivres partout où ils en trouveraient.)

Sur ces entrefaites, le pape adressa à l'évêque de Vercel (en Lombardie) une lettre qui n'est qu'un long sermon (page 792); il épuisait toutes les ressources de son éloquence pour faire accepter à ce prélat la direction de l'Église de Jérusalem: celui-ci acquiesça à la volonté d'Innocent.

Cependant l'expédition de Constantinople avait été résolue; lorsque cette nouvelle fut parvenue à la cour de Rome, le chef de l'Église travailla à détourner les chrétiens de l'exécution de leur projet (page 794). En les voyant abandonner la seule route qu'ils devaient suivre, le pontife gémissait *pour lui, pour les croisés et pour toute la chrétienté*. 1°. Le pape gémit pour lui, parce que, pendant qu'il semait dans les larmes par le moyen de ses légats et de ses lettres, pendant

qu'il exhortait les chrétiens à venger les outrages du fils de Dieu, espérant qu'ils pourraient moissonner dans la joie, tout-à-coup un homme, ennemi du champ qu'il cultivait, est venu semer de la zizanie, et le bon froment a été changé en mauvais grains. 2°. Le pontife gémit pour les pélerins; parce qu'un peu de mauvais levain (et plût au ciel qu'il n'y en eût qu'un peu) a corrompu toute la masse ; les chrétiens ont perdu leurs robes blanches, ils ont repris leurs vieux vêtemens. 3°. Innocent gémit pour toute la chrétienté; lorsque le peuple chrétien croyait que le jour de son triomphe était arrivé, il s'est vu dans l'humiliation à cause du retard des croisés; les pélerins, qui ont précédé la grande armée, ont attendu vainement du secours, et ils ont péri sous les coups des Sarrasins. Après leur avoir rappelé le serment d'obéissance qu'il reçut lors du siége de Zara, et leur avoir dit qu'un pénitent qui retombe dans le péché est semblable *au chien qui revient à ce qu'il a vomi*, Innocent déclare aux croisés qu'il ne leur appartient point de venger un prince grec, et qu'ils n'ont pris la croix que pour venger les outrages faits à Jésus-Christ. Les foudres de l'excommunication vont tomber sur celui qui tentera de s'emparer d'un empire chrétien, ou de lui nuire en quelque manière. Le pontife termine sa lettre en ordonnant aux princes français de mettre sous les yeux des Vénitiens toutes les lettres qu'il a écrites, afin que ceux-ci ne puissent s'excuser dans leurs crimes.

Après la conquête de Constantinople, les chefs croisés annoncèrent au pape (page 775, année 1201) *les grandes choses que le Seigneur avait faites par leurs mains;* une inexplicable nécessité les avait conduits sous les murs de Bysance; ils s'étaient vus dans l'alternative de vaincre ou de périr. Cette lettre rapporte en peu de mots le siége de Constantinople, le couronnement du jeune Alexis et les promesses du nouvel empereur. (Voyez à ce sujet le onzième livre de notre histoire, 4e. édition.) Les Vénitiens se décidèrent enfin à demander l'absolution; des députés furent envoyés auprès de Pierre de Capoue, cardinal-légat, et les Vénitiens obtinrent leur pardon, quoiqu'ils n'eussent satisfait à aucune des conditions exigées pour cela : le légat aimait mieux les voir *boiteux que morts, mallens eos habere claudos, quàm mortuos* (page 796).

Baudouin, élevé sur le trône de Constantinople, ne tarda point à informer Innocent des événemens qui précédèrent et qui suivirent la prise de cette ville (page 797, année 1204). Dans cette lettre, le comte de Flandre appelle les chrétiens de France, et surtout les ecclésiastiques, vers les bords

heureux sur lesquels il étend sa domination, dans la cité fameuse où sont entassés d'immenses trésors. Le nouvel empereur de Bysance finissait sa lettre en recommandant au saint-père l'*illustre Dandolo, digne objet de ses propres affections, et tous les Vénitiens qui sont toujours restés fidèles.* (Voyez des fragmens de cette lettre dans les pages 291, 292 du onzième livre de notre histoire, 4ᵉ. édition.) Vient ensuite, à la page 801, le traité conclu entre les Vénitiens et les Français sous les murs de Constantinople; nous avons donné la traduction de cette pièce à la fin du troisième volume de notre histoire (page 628).

Le pape écrivit une lettre véhémente (page 802, année 1204) à Pierre de Capoue, qui avait abandonné la Terre-Sainte pour se rendre sur les rives du Bosphore; il avait amené avec lui non-seulement un grand nombre de pélerins, mais encore une foule de chrétiens qui habitaient la Palestine. Le pontife s'indigne contre ce légat, qui n'a écouté que son coupable amour pour les richesses, et qui, sans consulter Innocent, a osé dégager de leurs vœux tous les pélerins qui ont assisté à la prise de Constantinople. Après avoir fait un hideux tableau des excès auxquels se livrèrent les conquérans de Bysance, le saint-père demande au cardinal si cette conduite des Latins est capable de ramener les Grecs à l'Eglise romaine; ceux-ci n'ont-ils pas le droit d'abhorrer *comme des chiens* des catholiques qui n'ont pas craint de se baigner dans le sang des chrétiens? Innocent exhorte le légat à reparer sa négligence criminelle, à ne pas rester comme *un chien muet qui ne sait pas aboyer*, à enflammer l'ardeur des pélerins pour la conquête de la Terre-Sainte. On lit à la page 801 une lettre du pape aux Vénitiens; Innocent leur déclare qu'il ne peut confirmer les conventions qui ont eu lieu entre eux et les Français, parce qu'elles blessent les privilèges de l'Eglise. Aux pages 804 et 805, se trouve la copie d'un traité conclu au mois de mars 1206, entre les Français et le patriarche de Constantinople. Cette pièce renferme les donations faites par Henri de Hainaut à l'église de Constantinople. Les pages 806 et 807 contiennent un récit de la défaite et de la captivité de Baudouin.

Dans la collection de Duchesne, nous trouvons encore des lettres d'Honoré III, d'Urbain IV, d'Innocent IV, des lettres écrites par des rois ou des barons chrétiens; mais ces pièces ont trop peu d'importance pour que nous y arrêtions nos lecteurs. On lit aussi dans ce recueil la lettre de saint Louis sur sa captivité et sa délivrance; nous en avons donné la traduction dans les pièces justificatives du tome IV de notre histoire (page 560).

COLLECTIONS

DE MARTÈNE ET DURAND.

PREMIÈRE COLLECTION.

Collection amplissime *des vieux écrivains et des monumens historiques, dogmatiques et de morale, réunis par les soins d'Edmond Martène et d'Ursin Durand* (1).

Les deux savans cénobites, auteurs de cette collection, avaient déjà publié les cinq tomes du *Trésor des anecdotes*, lorsque le chancelier, voulant faire un recueil des historiens de France, jeta les yeux sur eux, et les chargea de cet important travail. Ces deux savans, comme ils le disent dans leur préface, pensèrent que leurs recherches ne devaient pas se borner aux bibliothèques de France, mais qu'ils devaient aussi visiter celles des pays qui avaient été autrefois soumis à nos rois. Ils entreprirent ce voyage, et, de retour à Paris, ils publièrent tout ce qu'ils avaient recueilli : leur collection fut reçue par les savans avec le plus grand empressement.

L'ordre de division adopté par Martène et Durand nous paraissant essentiellement vicieux, nous en adopterons un autre plus clair et plus logique : nous placerons dans une première division les chroniques ; une seconde sera consacrée aux lettres ; une troisième enfin, aux pièces diplomatiques.

Collection des Chroniques.

I. *Gestes des Archevêques de Trèves* (2). — La chronique des archevêques de Trèves était déjà imprimée

---

(1) Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium, amplissima collectio, curâ Edmundi Martène et Ursini Durand. Parisiis, 1724. (9 vol. in-fol.)

(2) Gesta Trevirensium archiepiscoporum ab anno 880 ad annum 1455. (Tome IV, pag. 142.)

dans Eccard; mais Martène l'a corrigée d'après un manuscrit de S. Maximin, en y ajoutant en marge tous les mots qui manquent dans la première édition.

Cette chronique traite spécialement de la nomination et de la succession des archevêques de Trèves; mais on y trouve quelques passages qui concernent les croisades, ou qui s'y rattachent. On y lit, sous la date de 1096, qu'une foule immense des deux sexes, de tout pays et de toute nation, se proposant d'aller à Jérusalem, et desirant, par amour pour Dieu et pour la foi, mourir ou soumettre les incrédules à la religion, résolut d'abord de poursuivre les Juifs dans toutes les villes où ils les trouveraient, et de les forcer, sous peine de la vie, à croire en Jésus-Christ. Lorsque les croisés approchèrent de la ville de Trèves, les Juifs qui y demeuraient, craignant le sort qu'on leur destinait, prirent leurs enfans et les éventrèrent avec des couteaux, en disant que, pour ne pas les laisser en proie à la fureur des chrétiens, ils devaient les envoyer dans le sein d'Abraham. Quelques Juives, montant sur le pont qui traversait le fleuve, et chargeant de pierres leurs manches et leurs tabliers, se précipitèrent au fond des eaux; d'autres, qui avaient encore à cœur de vivre, emmenant avec eux leurs enfans, et emportant leurs effets, se retirèrent dans le palais de Trèves, qui était un lieu d'asile, et où se trouvait alors l'évêque Engilbert, et, les larmes aux yeux, lui demandèrent la vie. L'évêque les accueillit et profita de cette occasion pour leur parler de conversion. Il leur adressa un discours pathétique, et en convertit en effet plusieurs. Les paroles que le chroniqueur prête à un docteur juif, peuvent faire juger de la sincérité de la conversion des Israélites: « Il vaut mieux pour nous, » dit le docteur, croire à la foi des chrétiens que d'être exposés à leur fureur dans notre personne et dans nos biens. » Voyons, hâte-toi, ajouta-t-il en s'adressant à l'évêque, de » nous enseigner ce que nous devons croire, afin que nous » soyons bientôt délivrés des poursuites de ceux qui en veulent » à notre vie. »

Le chroniqueur peint avec assez d'énergie, dans un autre endroit de son ouvrage, la prise de Jérusalem par Saladin, et l'impression que cet événement fit sur les esprits et particulièrement sur le pape Grégoire. « En ce temps-là, dit-il, » l'église de Jérusalem fut prise, avec les princes du peuple, » par le roi Saladin; la sainte croix, sur laquelle reposait » l'agneau innocent qui effaça les péchés du monde, fut enlevée. Un impie s'empara de l'héritage de Jésus-Christ,

» souilla son saint temple et versa le sang des saints autour » de Jérusalem. Le pape Grégoire, apprenant cette nou» velle, pleura sur les destins de Sion, disant : *Que mes yeux » ne cessent, nuit et jour, de verser des larmes ; car la fille » de mon peuple vient d'être frappée d'une cruelle blessure.* Il » ne voulut pas se consoler jusqu'à la fin de sa vie, parce que » ses enfans, à cause de leurs péchés, avaient été conduits en » captivité. » Il rapporte ensuite que le pape envoya, en qualité de légat, auprès de l'empereur et des autres rois et princes, Henri évêque d'Albe, pour les exhorter à prendre la croix et à se rendre dans la Terre-sainte pour la délivrer des mains des ennemis du Christ. Il dit que ce légat tint à Mayence une assemblée que le chroniqueur désigne sous le nom d'assemblée du Christ [*curia Christi*], où se croisèrent l'empereur, son fils, le duc de Souabe, et une foule de princes et de guerriers (page 222).

La chronique parle, sous la date de 1212, d'une croisade d'enfans qui, réunis de toutes les parties de l'Allemagne, se mirent en route pour Jérusalem, sous la conduite d'un nommé *Nicolas,* enfant de la ville de Cologne. Ce chef portait sur lui un signe qui avait la forme d'un *tau* (le T des Grecs), signe qui *devait être le garant de sa sainteté et de son pouvoir pour opérer des miracles.* Il n'était pas facile, ajoute la chronique, de distinguer de quelle espèce de métal était ce signe. Lorsque ces enfans furent arrivés à Brindes, l'évêque de cette ville ne voulut pas les laisser embarquer, dans la crainte d'un mauvais dessein ; et en effet, ils étaient déjà vendus par le père de Nicolas aux Gentils et aux Sarrasins (1). Le jeune Nicolas périt misérablement, et son père fut tué à Cologne (pages 239 et 240).

Quelques années après, on prêcha une croisade, et il y eut une multitude incroyable de chrétiens de tout rang qui prirent la croix. La chronique dit que Grégoire comte de Wied, frère de l'archevêque de Trèves, fut un des principaux chefs de cette expédition. Elle parle aussi de la prise de Damiette par les chrétiens, et de la reddition de cette place aux Sarrasins ; mais elle ne donne aucun détail (page 240).

A l'année 1248 et à la page 331, la chronique parle très-succinctement encore du passage de S. Louis en Égypte.

---

(1) Venditi enim erant gentilibus à patre Nicolai..... sic dæmonum maleficio attracti. Propter quod et ipse puer periit, et pater ejus Coloniæ malâ morte peremptus est.

Son récit renferme autant d'inexactitudes que de mots, et ne mérite pas d'être analysé. L'auteur raconte, sous l'année 1255, plusieurs prodiges, tels que deux lunes vues dans le ciel, l'embrasement du temple de la Mecque, l'apparition d'une comète. Toutes ces choses se passaient lorsque Louis IX revenait en Occident.

Arrivé à l'année 1290, l'auteur de la chronique fait, en ces termes, le récit de la destruction de Tripoli:

« La ville de Tripoli, une des plus nobles de la Terre-» sainte, conquise et conservée au prix de tant de sueur et » de tant de sang des chrétiens, située au milieu d'une nation » perverse, fut prise et détruite de fond en comble par les » Sarrasins, à cause de ses péchés, et parce que les vérités » étaient méconnues parmi les enfans des hommes, et que, » dans toute l'Église, la charité de plusieurs s'était singulière-» ment refroidie. Les lieux saints furent profanés, les vierges » déshonorées, une infinité de chrétiens tués, et ceux que le » glaive épargna furent emmenés en servitude, &c. » (pages 352 et 353.)

Passant ensuite à la destruction de la ville d'Acre en 1291, l'auteur poursuit ainsi:

« Après la douloureuse destruction de Tripoli, sa sœur, » la ville d'Acre, ayant des yeux sans voir et des oreilles sans » entendre, sourde comme un aspic, insensible aux crimes » et aux malheurs de Tripoli, la tête encore haute, et portant » seule le diadème du royaume, a été misérablement aveuglée » par la multitude de ses péchés.....

» Tandis que cette cité pleine de peuple, de marchandises, » d'armes et de soldats, fière de réunir dans son enceinte les » richesses et les délices du monde, jouissait d'une paix solide, » et tenait encore à des racines profonde; slorsque ses habitans » disaient, *paix et sécurité,* voilà qu'une ruine soudaine est » venue tomber sur eux. Le Seigneur a envoyé son fouet ven-» geur pour châtier cette ville criminelle. Le soudan du Caire » l'a entourée de toutes parts avec une multitude immense de » barbares; il a attaqué ses murs avec des machines de guerre » de toute espèce, il a creusé des routes souterraines sous ses » remparts. Il l'a prise en peu de jours et ruinée de fond en » comble; il n'a pas laissé pierre sur pierre. Tous les châteaux, » toutes les forteresses de la Terre-sainte, sont tombés aussi-» tôt au pouvoir du soudan. O douleur! les choses saintes ont » été jetées aux chiens et foulées aux pieds! Quel cœur plus » dur que le marbre ou le diamant ne pleurerait pas la déso-» lation de la Terre-sainte, les outrages faits aux vierges,

» le déshonneur des femmes? La Terre-Sainte fut arrosée
» du sang des martyrs, et il n'y avait personne pour donner
» la sépulture à ces misérables victimes...... Il est pénible,
» sans doute, d'entendre un pareil récit, mais il est plus
» douloureux encore d'entendre raconter les crimes qui
» ont attiré tant de misères. »

Sous la date de 1299, on lit dans ces annales que Dieu se servit d'un chef de Tartares pour venger le sang des défenseurs de la croix. Le chroniqueur déplore ici la corruption et les iniquités du temps; parmi les prélats, les rois et les chevaliers d'Europe, le Seigneur ne put trouver un seul homme qui méritât de servir ses desseins, et, pour la honte du monde chrétien, c'est à un prince tartare qu'il confia le soin d'exterminer les ennemis de l'Evangile. La marche et les brillantes victoires de ce monarque barbare sont présentées dans un tableau vif et rapide; l'auteur a su trouver des couleurs assez fortes pour peindre les sanglantes catastrophes qui amenèrent la chute de la puissance du Caire. Après avoir soumis à ses armes victorieuses le Jourdain, l'Euphrate et le Nil, le superbe roi des Tartares fit porter à Rome la nouvelle de ses triomphes; il engagea Boniface VIII à déclarer à l'Europe que la Terre-Sainte était affranchie du joug des Musulmans, et que les Chrétiens pouvaient y revenir sans crainte pour repeupler ces régions dévastées, et relever les cités abattues. Le pontife romain ordonna des processions et des prières publiques, afin de remercier le ciel de la délivrance des saints lieux. (On peut lire à ce sujet le dix-neuvième livre de notre histoire, 4e. édition). La chronique ajoute que le libérateur de Jérusalem envoya lui-même des lettres aux chrétiens de Saint-Jean, du Temple, etc. Il les invitait à rentrer dans leurs possessions, et leur en assurait la paisible jouissance.

Annales de l'abbaye de Nuys, *par Werner Titien* (1). — Werner Titien, auteur de ces annales, naquit au bourg de Tylz, dans le pays de Juliers. Il fut élevé à la dignité de prieur d'un monastère d'Alsace, et ensuite du monastère de Sainte-Marie de Nuys, dont il a déploré la destruction, et devint enfin supérieur général de la congrégation de Wenderheim. Les *annales* de Werner commencent à l'année 690, et vont jusqu'en 1589. Sous la date de 1096, en parlant de la première croisade, le chroniqueur rapporte que Godefroi vendit à l'évêque de Liège son comté de

(1) Annales Novesienses, (tom. IV, p. 524).

Bouillon et tout ce qui en dépendait pour treize cents marcs d'argent, *qu'il dépensa gaîment dans la sainte expédition.* C'est depuis cette époque, dit l'auteur, que l'évêque de Liège prend le titre de duc de Bouillon. Cette vente est rapportée à peu près dans les mêmes termes dans *l'histoire du monastère de Saint-Laurent* de Liège, p. 1079 du tome IV de dom Martène; seulement cette dernière histoire ajoute trois marcs d'or aux treize cents marcs d'argent fin, prix de la vente du comté. (on peut voir à ce sujet une dissertation de D. Calmet, dans son *Histoire de Lorraine*.

Werner compte trois cent mille hommes sous les armes dans l'armée des croisés; des femmes, de jeunes filles, des religieuses, en habit d'homme, marchaient les armes à la main avec les guerriers. La plupart des pélerins trouvèrent la mort dans la Panonnie, et ce ne fut pas sans l'avoir mérité, dit le chroniqueur; car les guerriers, les prêtres et les moines, mêlés avec les jeunes filles et les religieuses, se souillèrent par d'impures fornications. (*sese immundâ fornicatione mutuò fœdantes*). Tout ce qui est raconté dans ces annales sur la première croisade, se retrouve dans la plupart des histoires qui composent nos collections de Bongars et de Duchesne. La chronique de Nuys ne dit rien de la seconde, ni de la troisième croisade. Sous la date de 1195, elle parle de l'institution de l'ordre Teutonique, institution qui fut fondée par quelques citoyens de Brème et de Lubeck. Ceux-ci étaient partis avec Adolphe, comte de Holstein, qui avait suivi l'empereur Frédéric Ier. en Palestine. Les pauvres pélerins trouvèrent un asile et de la nourriture sous les tentes de ces généreux croisés; ce fut à Acre que ceux-ci établirent leur première maison, et ce fut là que leur première église fut construite. Vers le même temps commença l'ordre de la Sainte-Trinité, institué pour racheter les chrétiens tombés entre les mains des infidèles.

La reddition de Jérusalem à l'empereur Frédéric (1229) est rapportée en peu de mots; les annales ne disent rien des croisades de S. Louis ni de la ruine de Ptolémaïs, et sous la date de 1308, elles rendent compte de la prise de Rhodes par les chevaliers de l'Hôpital. Cette île resta au pouvoir des chevaliers jusqu'en 1522, et fut reprise par les Turcs, sous l'empereur Charles-Quint et le pape Adrien. L'auteur raconte très-brièvement et avec quelques détails qui ne sont point exacts, la prise de Constantinople par les Musulmans, (1453). En parcourant la chronique de Nuys, le lecteur, fatigué de suivre l'analyste dans sa froide supputation des temps, trouve de petits faits et des anecdotes pour s'y re-

poser d'une marche pénible et ennuyeuse. L'anecdote suivante renferme des traits de mœurs assez curieux, et nous l'avons jugée digne de tenir une place dans notre analyse.

En 1587 le roi de France envoya en ambassade à Constantinople des religieux de la société de Jésus, pour donner aux députés jésuites une preuve de sa bienveillance, l'empereur les établit dans un couvent de Bénédictins. Quelques mois après, Bysance fut affligée d'une grande sécheresse; le prince musulman ordonna successivement aux prêtres de Mahomet et aux chrétiens schismatiques d'implorer la miséricorde de Dieu, pour qu'il daignât faire tomber une pluie salutaire; mais toutes leurs supplications furent iuutiles. L'empereur était rempli d'indignation; ne sachant plus quel parti prendre, il invita les jésuites à demander de la pluie, et leur permit d'employer tous les moyens qu'ils voudraient pour en obtenir. Ceux-ci, après avoir sollicité un délai, se hâtèrent d'assembler tous les catholiques qui se trouvaient dans la ville, et ordonnèrent la prière et la pénitence. Au jour marqué, les fidèles, encouragés par les religieux, font une procession, nus pieds, versant des larmes et poussant des gémissemens. Les pieux catholiques étaient encore en marche, lorsque tout-à-coup le ciel se couvrit de nuages et la pluie tomba par torrens. La joie fut universelle dans Constantinople. Dès-lors les Turcs eurent pour les jésuites la plus grande vénération; ils se découvraient quand ils voyaient passer ces religieux, et fléchissant le genou devant eux, ils faisaieut le signe de la croix avec les chapelets des jésuites. *Genibus flexis, sese signabant rosariis jesuiticis.* L'empereur leur donna à perpétuité de très-beaux édifices, un très-grand emplacement auprès du monastère des Bénédictins, et gratifia les catholiques de beaucoup de privilèges.

III. Chronique de Lambert le Petit, *continuée par* Reiner (1). — Lambert le Petit, moine du monastère de Saint-Jacques à Liège, vivait dans le xie. siècle. La chronique qu'il composa commence à l'an 988, et va jusqu'à 1194, année de sa mort. Elle n'offre, à proprement parler, que des dates et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Reiner, moine du même monastère, l'a continuée jusqu'en 1230. Martène, pour y donner une suite, a publié,

(1) Lamberti Parvi, Leodiensis Sancti-Jacobi monasterii monachi, Chronicon, à Reinero ejusdem cœnobii asceta continuatum. (Tom. V, page 1.)

de la chronique de Zanfliet, moine du même monastère, tout ce qui suit cette époque, jusqu'en 1461.

Reiner a donné plus d'étendue à sa chronique que Lambert le Petit. Quelquefois il a peint les caractères de ses personnages historiques : mais Zanfliet s'est encore plus étendu que Reiner; et l'histoire de deux siècles occupe, dans son ouvrage, plus de trois cents pages.

Reiner a donné, sur les trois premières croisades, des détails qu'on trouve chez presque tous les historiens : nous nous dispenserons donc de les indiquer. A l'égard de la quatrième croisade, voici ce que Reiner nous apprend, sous la date de 1197 :

Valeran de Limbourg, fils du duc des Ardennes, rompit la trève faite avec les Turcs, à l'insu de Henri, comte de Champagne, qui était à la tête des affaires dans le royaume de Jérusalem : ce qui fut très-nuisible aux chrétiens; car les Turcs, saisissant cette occasion, assiégèrent Jaffa et tuèrent près de cinq mille hommes. Henri, comte de Champagne, se disposait à venir au secours des chrétiens, lorsqu'il mourut. Il eut pour successeur dans l'administration du royaume de Jérusalem, Henri, duc de Lorraine et de Brabant.

La trève fut renouvelée, entre les chrétiens et les Sarrasins, l'année suivante 1198, pour six ans, six mois et six jours. Par cette trève, il fut permis aux chrétiens d'aller librement et en sûreté au tombeau du Seigneur, au fleuve du Jourdain et dans les autres lieux saints. Le duc de Louvain et le comte Palatin, frère du roi Otton, revinrent d'Orient sans y avoir rien fait. Dans cette année, ajoute l'auteur, il s'éleva en France un nouveau prophète, nommé *Foulques*, d'une vie très-sainte et d'un grand mérite. Il employait tout son zèle à ramener les hommes dans le chemin du salut par ses prédications; il rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, guérissait les malades et faisait des miracles inouis de nos jours. Il ramena à une meilleure vie des femmes abandonnées au vice : il maria les unes, et en engagea quelques autres à la vie religieuse. Sa renommée et le bruit de ces prédications se répandirent dans toutes les provinces. Il enflamma le zèle d'une multitude innombrable de pauvres pour la croisade, et il leur donna lui-même la croix; mais il jugea les riches indignes d'un tel bienfait. *Divites verò indignos esse tali beneficio judicavit.*

Sous l'année 1214, Reinier, en parlant du siège et de la prise de Constantinople par les Latins, entre dans des détails assez curieux : « Par le secours de Baudouin, comte de Flandre, et des Vénitiens ses alliés, l'empereur de

» Constantinople fut rétabli sur son trône, et son adver-
» saire renversé, comme il le méritait. Le nouvel empe-
» reur vécut quelques jours en paix : mais bientôt il fut
» traîtreusement étouffé et tué par les siens; ce qui déplut
» beaucoup au comte Baudouin et à ses alliés, qui ne sa-
» vaient pas que le Seigneur, qui appelle les choses qui ne
» sont point comme celles qui sont (*qui vocat ea quæ non*
» *sunt, tanquam ea quæ sunt*), voulait leur confier cet em-
» pire. Aussitôt les citoyens se rassemblent pour élire un
» monarque, et, comme nous le lisons au sujet de Mathias,
» ils tirent au sort, qui tombe à la troisième fois sur le
» comte Baudouin. Celui-ci résiste tant qu'il peut; mais,
» de gré ou de force, il est entraîné et solennellement pro-
» clamé empereur. Baudouin envoie sur-le-champ des lettres
» et des ambassadeurs en France, en Flandre et en Lor-
» raine, pour engager les moines et les ecclésiastiques, et
» tous ceux qui pouvaient porter les armes, à venir le trou-
» ver, parce qu'il se proposait de les enrichir et de changer
» le rit grec en rit latin. En effet, il se rendit à Constanti-
» nople une foule de moines, d'ecclésiastiques et de laïcs
» en état de combattre, et tous portant le signe de la
» croix. »

Reiner, sous la date de 1212, en parlant de la croisade des enfans, pense qu'elle se fit au moyen de la magie; c'est pourquoi elle n'eut aucun succès, et qu'elle se réduisit à rien.

Il cite, sous l'an 1213, la lettre que le pape Innocent III adressa à tous les fidèles pour les engager à venir au secours de l'Église d'Orient. Le pape, en même temps, envoya deux légats, maître Robert en France et Alatrinus en Allemagne.

Reiner, à la date de 1221, ne dit qu'un mot de la reprise de Damiette par les Sarrasins. Il finit sa chronique à l'année 1220, époque où commence celle de Zanfliet, que Martène regarde comme un historien exact et fidèle.

IV. Chronique de Cornelius Zanfliet (1). — Zanfliet raconte, sous l'année 1235, que le Vieux de la Montagne envoya des assassins pour tuer Louis IX, mais que, se repentant de cette résolution presque immédiatement après l'avoir conçue, il envoya d'autres émissaires pour empêcher les premiers de commettre le crime. A cette occasion, dit l'auteur, le monarque se fit escorter d'une garde plus nom-

(1) Chronicon Cornelii Zanfliet. (Tome V, page 67.)

breuse, dont les soldats tenaient continuellement à la main une massue en cuivre. Ce même fait, rapporté par Guillaume de Nangis, est dénué de vraisemblance, et l'origine des gardes de la porte, comme nous l'avons dit plus haut, remonte à Philippe-Auguste.

En parlant de l'invasion des Tartares en 1241, Zanfliet rapporte que deux mille femmes de la ville d'Erzeron étaient allées, selon leur coutume, aux bains, qui étaient éloignés de trois lieues de la ville; que, pendant qu'elles y étaient, elles apprirent que l'armée des Tartares approchait, et que, pour échapper à leur fureur, elles imaginèrent de s'offrir au roi Bathou pour le servir à perpétuité. Elles allèrent donc au-devant de lui avec leurs lyres, leurs tambours et d'autres instrumens de musique; elles se présentèrent en chantant au roi et à son armée : mais elles ne purent adoucir la férocité du Tartare, qui les fit tuer toutes sur-le-champ.

L'auteur trace le tableau de la fureur et des ravages de ces barbares en Asie et en Europe. Il parle de la victoire qu'ils remportèrent en 1243 sur les Turcs, et fait le dénombrement des richesses que le soudan laissa dans son camp en fuyant. Il dit qu'il avait dans son armée quarante mille lances dont les pointes étaient d'or. « Plusieurs, ajoute-t-il, » assurent que si saint Louis eût alors dirigé ses armes » contre la Turquie, il s'en serait rendu maître sans obstacle; » au lieu que l'Égypte, qu'il alla attaquer, était bien plus » difficile à conquérir. »

Sous la date de 1244, la chronique parle de l'arrivée des Carismiens que le sultan du Caire avait appelés, de la victoire qu'ils remportèrent devant Gaza, et de la prise de Jérusalem par ces barbares. A cette occasion, il raconte, avec des détails peu vraisemblables, quelques-unes des révolutions qui troublèrent les états musulmans d'Égypte et de Syrie. Pendant la tenue du concile de Lyon en 1245, le pape adressa, dans toute l'Allemagne, aux princes et barons, une lettre fort triste sur cette prise de Jérusalem. Il les exhorta à prendre la croix contre les Carismiens. Le cardinal Odon, de son côté, anima par ses exhortations plusieurs prélats et barons de France à prendre la croix, et les disposa à passer la mer avec le roi pour aller au secours de la Terre-Sainte.

Zanfliet rapporte qu'en 1246 le pape, voulant détourner le soudan d'Égypte de l'alliance et de l'amitié de Frédéric, lui envoya des députés. Le soudan reçut fort bien les lettres du pontife, et il fit en grec une réponse dont voici la substance :

Le SULTAN, *etc.*, *au* PAPE, *très-grand, très-vénérable, le treizième des apôtres, la bouche et le guide des adorateurs du Christ.*

« Dieu aime ceux qui désirent et cherchent la paix. Nous » respectons les saintes Écritures, et nous les aimons. Nous » avons entendu votre messager qui nous a parlé du Christ, » que nous louons, sur lequel nous en savons plus que vous, » et que nous honorons davantage. Vous dites que vous dé- » sirez la tranquillité et le repos, et que vous avez des mo- » tifs pour appeler les peuples à la paix. Nous la désirons » comme vous; nous l'avons toujours voulue et désirée : » mais vous savez qu'il existe un traité d'amitié et de paix » entre nous et l'empereur, depuis le soudan notre père, » que Dieu illumine! Par ce traité il ne nous est pas permis » de traiter avec les chrétiens, sans avoir auparavant le » conseil et l'assentiment de Frédéric. Nous avons donc » écrit à notre envoyé qui est à la cour de l'empereur, pour » lui faire part des propositions de votre député. Il ira vous » trouver; il s'entretiendra avec vous; et lorsqu'il nous » aura fait son rapport, nous agirons d'après sa réponse. » Nous ne ferons rien qui ne nous paraisse utile à tous et » qui ne soit agréable à Dieu. »

Quelques lignes plus bas, le chroniqueur raconte un miracle au sujet de la croix, presque semblable à celui qui est rapporté par Guillaume de Nangis dans sa chronique de saint Louis; seulement quelques circonstances en sont changées. Ainsi ce n'est pas un Sarrasin impie qui ose répandre son urine sur le bois vénéré, mais un ours; aussitôt l'animal est frappé de mort. Un Sarrasin ivre qui veut l'imiter subit le même châtiment. Frappé par la vue de tous ces miracles, un prêtre grec acheta du sultan d'Icone la permission d'élever dans ce lieu une église en l'honneur de la sainte croix.

Sous la date de 1248, l'auteur parle de l'expédition de saint Louis en Égypte. Après avoir répété à peu près ce que nous avons lu dans Guillaume de Nangis sur le séjour du saint roi en Chypre, sur ses rapports avec les princes tartares, il vient à la prise de Damiette. A l'occasion de cet événement, il s'exprime en ces termes : « L'an du Seigneur 1249, » les pélerins chrétiens arrivèrent heureusement devant Da- » miette, qu'on appelait autrefois *Memphis*. Comme les fidèles » virent que les portes de la cité étaient bien gardées par les » Turcs, et l'embouchure du fleuve défendue par leurs ga- » lères, ils résolurent de débarquer sur le terrain qu'avaient

» occupé ceux qui auparavant avaient assiégé Damiette.
» Le lendemain les pélerins montèrent sur leurs na-
» vires : le roi était avec le légat sur le vaisseau qui portait
» la croix ; l'oriflamme de saint Denis était sur un autre : tous
» s'avançaient, invoquant le nom de Dieu, et menaçant de
» leurs armes les Sarrasins rangés sur le rivage. Les navires
» n'ayant pu aborder à cause du peu de profondeur des eaux,
» les guerriers de Jésus-Christ se précipitèrent dans la mer,
» et marchèrent à travers mille difficultés vers la rive. Les
» Turcs s'efforcèrent de la défendre : mais la valeur et la
» persévérance des pélerins vainquirent bientôt cette résis-
» tance ; les Sarrasins furent mis en fuite. On compta parmi
» les morts le commandant de Damiette et deux émirs d'une
» haute distinction. Les principaux habitans de Damiette,
» frappés de terreur par la volonté de Dieu, s'enfuirent après
» avoir mis le feu à la cité : les chrétiens s'en emparèrent
» immédiatement. » Le chroniqueur a presque copié mot pour mot Guillaume de Nangis, dans ce qu'il dit sur la bataille de Mansourah, sur la captivité du roi, et sur les suites déplorables de l'expédition de saint Louis.

Sous la date de 1260, Zanfliet rapporte que le soudan d'Égypte entra en Syrie et en Palestine, et chassa les chrétiens de plusieurs places. Houlagou, prince des Tartares, ayant appris cette invasion, rassembla son armée, à laquelle il joignit les Arméniens et les chrétiens de Syrie, afin de repousser les Sarrasins ; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet.

Le chroniqueur donne sur la seconde expédition de saint Louis des détails fort concis et qu'il a puisés chez d'autres historiens. Il parle de la paix conclue entre Philippe-le-Hardi, le roi de Sicile et les Sarrasins de Tunis, de l'arrivée d'Édouard d'Angleterre et d'une multitude de Frisons et autres pélerins qui portèrent l'armée chrétienne à deux cents mille hommes; cette armée ne fit rien à cause de ses péchés, dit l'auteur (*peccatis exigentibus*): c'est toujours là, chez les historiens de ces temps, la cause des pertes des croisés.

A la date des années 1289, 90 et 91, l'auteur donne de plus grands détails sur la ruine de Tripoli et d'Acre. Ces détails sont, dans quelques parties, un extrait et une traduction presque littérale de la relation manuscrite dont nous avons parlé au tome IV de l'*Histoire des croisades*, et qui nous a beaucoup servi pour notre description du siége de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre.

Sans nous arrêter au récit que fait l'auteur du siége et de la destruction de Ptolémaïs, nous passerons à la peinture

qu'il a tracée de la situation morale et politique de l'Europe au quinzième siècle.

Après avoir versé des larmes sur le triste sort d'Acre et de la Terre-Sainte, tombées au pouvoir de ces *chiens d'Égyptiens* (*canis Egyptiacus*), Zanfliet s'élève contre la conduite des peuples, des pontifes et des rois qui ne cherchent que l'or, et qui immolent tout à leurs propres intérêts, au lieu de servir la cause de Jésus-Christ, dont les infidèles se disputent l'héritage. Mais laissons ici parler le chroniqueur, pour ne pas affaiblir l'intérêt de son récit.

« Tandis que nous dressons des embûches à nos frères, » tandis que nous nous roulons dans la fange des voluptés, » et que nous dépouillons les malheureux, nous nous montrons sans défense aux regards de l'ennemi qui veille sans » cesse pour nous surprendre. Crime abominable, et qui » couvre nos fronts de honte et d'infamie! Nos princes, au » lit plus courageux que des lions, au camp plus timides » que des cerfs, déshonorent leurs fronts mâles par des » âmes efféminées. Infatigables dans les combats nocturnes, » ils sont sans force pour tous les autres; n'ayant de l'ar- » deur que pour les plaisirs, ils ne poursuivent de leur haine » que la seule vertu. Parcourez, je vous prie, toutes les » provinces d'Europe, et voyez ce qui s'y passe. Les peuples » de France et d'Angleterre ne cessent de se livrer des » combats : trente-sept ans se sont écoulés depuis que les » monarques de ces royaumes n'invoquent plus Jésus-Christ » et Marie, mais Mars et Bellone. Leurs glaives, fatigués de » carnage, commencent déjà à s'amollir, et leurs âmes sont » toujours de fer, et des torrens de sang n'ont point suffi » pour éteindre les feux de leur colère. O douleur! le roi » de Castille et de Léon se traîne toujours dans son indo- » lence; tranquille au milieu de ses rochers, il laisse blas- » phémer contre la majesté du Christ! Ce roi d'Aragon, » avec ses Catalans, envahit la Sicile et la Pouille; il en » chasse le roi René qui renaîtra, je l'espère, et brûle » d'enivrer son glaive du sang des Vénitiens. Notre César, » content du nom d'empereur (hélas! nous espérions re- » couvrer ce que nous avons perdu!), souffre que la Ger- » manie soit misérablement déchirée, cette Germanie qui, » ne s'occupant qu'à armer des brigands stipendiés pour la » ruine de la chose publique, lance du sein de ses nuages » une pluie de fer sur l'Italie. De son côté, l'Italie épuise » toutes ses forces; si elle respire un moment, l'amour de » l'or, plus puissant sur elle que l'amour de Jésus-Christ, » l'emporte au-delà des mers et sur les rivages les plus loin-

» tains. La Grèce, à qui ses erreurs ou notre orgueil ins-
» pirent de la haine pour nous, méprise nos pâturages et son
» ancien bercail. Pourquoi tous ces désordres, je vous le
» demande? si ce n'est parce que cherchant toujours notre
» gloire, nous dédaignons celle du rédempteur. » L'historien, avant de terminer cette violente sortie contre son siècle, dit que Jules-César aurait volé vers la Terre-Sainte et les contrées d'Égypte, pour les affranchir de la *canaille égyptienne* (*ægyptius latro*), si, revenu du royaume des morts avec son génie et sa puissance, il eût appris à connaître Jésus-Christ, Sauveur du monde. Zanfliet mêle à ses pieuses invectives les souvenirs de l'histoire de Rome; c'était alors le goût des écrivains, de comparer les événemens et les hommes de l'époque aux personnages et aux scènes politiques de l'antiquité. « Si César-Auguste, dit
» le chroniqueur en finissant, si Scipion l'africain, Pom-
» pée, Constantin et mille autres revenaient parmi nous,
» souffriraient-ils que les barbares souillassent plus long-
» temps le tombeau d'un Dieu? Si des héros qui n'avaient
» point reçu les lumières de l'Évangile, ont bravé tant de
» périls pour soutenir les intérêts et la gloire de Rome,
» que n'oseraient-ils point en marchant au combat sous la
» bannière de Jésus-Christ? Mais j'arrête ici ma plume
» et je retiens mon indignation. » Toutes ces satires se trouvent répétées dans les relations du dernier siège d'Acre, écrites en vieux français. (Voyez le 18e livre de notre histoire.)

La chronique raconte, sous l'année 1327, que Robert, roi d'Écosse, étant au lit de mort, fit venir un brave chevalier nommé *Guillaume Douglas*, à qui il confia qu'il avait fait vœu d'aller avec la reine visiter le tombeau de Jésus-Christ, mais que les guerres qu'il avait eues à soutenir l'avaient empêché d'accomplir ce vœu. Il ordonna à ce chevalier de faire embaumer son corps s'il succombait à la maladie, et d'emporter son cœur avec lui dans la Palestine, afin qu'au moins après sa mort il fît ce qu'il avait promis pendant sa vie. La chronique ajoute que Douglas, après la mort du roi, se rendit en Flandre pour se joindre à quelques princes qui iraient en Orient; que là, ayant appris que le roi de Castille et de Léon se disposait à combattre les Sarrasins, il partit pour l'Espagne, espérant qu'à la suite de cette expédition il pourrait trouver l'occasion d'aller en Palestine; mais Douglas ayant été tué dans un combat qui fut livré aux infidèles, les volontés du roi Robert ne purent être exécutées.

Sous la date de 1454, l'historien parle du vœu que firent le

duc de Bourgogne, Gérard, duc de Trèves, le comte d'Étampes et un grand nombre de seigneurs, de prendre les armes contre les Turcs. (Lisez à ce sujet le vingtième livre de notre histoire, 4e. édition.) Dans la même année, un frère mineur, d'Italie, prêcha les indulgences accordées à ceux qui marcheraient au secours du roi de Chypre, en butte aux attaques des Sarrasins. Ce religieux se rendit à Liège; par suite de ses prédications, les magistrats de Liège chassèrent de leur ville tous les usuriers, comme étant une race de voleurs; et les coupables marchands qui, par un trafic honteux, allaient vendre de jeunes filles de contrée en contrée, furent rayés du nombre des citoyens.

Zanfliet finit son ouvrage à l'avènement de Louis XI au trône de France (1456), après avoir raconté plusieurs combats qui furent livrés dans la Hongrie entre les chrétiens et les Turcs. Cette histoire, qui comprend l'espace de deux cent vingt-six ans, est assez bien écrite; c'est un des monumens que les savans peuvent consulter avec le plus de fruit.

Livre de l'abbé Ekkard sur l'oppression, la délivrance et la restauration de l'Église de Jérusalem (1).

Ce n'est que dans les chroniques de France qu'on peut trouver une histoire exacte et fidèle de la première croisade. La raison en est simple; ce sont les Français qui donnèrent l'impulsion aux autres peuples, et ce sont eux qui ont joué le principal rôle dans les premières guerres contre les ennemis du Christ. L'abbé Ekkard est le seul historien n'appartenant point à la France, qui ait fait une relation un peu étendue des événemens de cette époque, dont il était contemporain; il fut du nombre des Allemands qui, avec plusieurs autres peuples de l'Europe, marchèrent vers l'Orient après la prise de Jérusalem. L'histoire d'Ekkard est pour nous d'autant plus précieuse, que nous y voyons les impressions particulières que la croisade avait faites sur l'esprit des peuples d'Allemagne.

Ekkard fut le premier abbé du monastère de Saint-Laurent, connu sous le nom d'Urangen, dans le diocèse de

---

(1) Ekkardi abbatis libellus qui dicitur Ierosolymita, de oppressione, liberatione et restauratione Ierosolimitanæ ecclesiæ. (Tom. V, pag. 507.)

Wurtzbourg. Dans son prologue, il a pris soin de nous faire connaître les motifs qui l'ont porté à composer son ouvrage, qu'il a dédié à Elkembert, abbé de Corbie, et à ses religieux. « Vous nous avez, dit-il à l'abbé de Corbie, imposé un grand » fardeau; mais avec la grâce de Dieu, nous l'avons porté » jusqu'au bout. Suivant votre désir, et au péril de notre » réputation, nous avons achevé la série chronologique des » événemens depuis le commencement du monde jusqu'à » notre époque; nous l'avons divisée en cinq livres pour » éviter l'ennui. Nous avons ajouté à cette dernière partie » un petit livre que nous avons intitulé le *Jérosolymitain*, » livre qui, dans la suite, pourra vous récréer, en vous » rappelant votre pélerinage. » L'abbé d'Urangen termine sa lettre en sollicitant, pour toute récompense, que son livre soit placé dans la bibliothèque de Corbie, comme un monument qui rappelle sans cesse l'union spirituelle des moines de Saint-Laurent et de Corbie.

Le livre d'Ekkard que nous allons extraire est fort court; si nous donnons quelque étendue à notre analyse, c'est pour faire connaître des particularités et des détails qui ne se trouvent que dans la chronique de l'abbé d'Urangen. Notre chroniqueur n'épargne point le récit des prodiges qui furent remarqués avant et pendant la première croisade. Il paraît que les peuples d'Allemagne qui eurent d'abord quelque peine à s'émouvoir, avaient été enfin plus frappés que les autres nations de ces signes, avant-coureurs de grands événemens. On avait vu des nuages de sang partir de l'Occident et de l'Orient, se heurter les uns les autres dans les plaines célestes, et des faisceaux de flammes briller du côté du septentrion. Un prêtre vénérable, appelé *Suger*, avait aperçu deux cavaliers, dont l'un portait une croix, combattre long-temps ensemble dans les airs; celui qu'armait le bois sacré terrassa à la fin son adversaire. Une cité parut dans les airs, et des fantassins et des soldats, montés sur des coursiers, s'y rendaient de tous côtés. Une femme, après deux ans de grossesse, avait accouché d'un enfant qui parlait, d'un petit enfant dont les membres étaient doubles, et d'un autre qui avait deux têtes. Enfin une puissance invisible semblait interrompre toutes les lois de la nature, et les peuples étaient dans l'attente d'une grande révolution.

Le chroniqueur, en nous racontant toutes ces merveilles, nous prévient qu'il faut les distinguer de celles que les *hypocrites et les faux prophètes* inventèrent pour entraîner les peuples dans l'erreur; par exemple, la résurrection de Char-

lemagne, et le caractère divin que l'on donnait à une oie.

Ekkard entre ainsi en matière : « Au temps où Urbain » occupait le saint-siége, où Henri IV régnait sur l'Allemagne, Alexis sur la Grèce et Philippe sur la France, les » nations se levèrent contre les nations, et les royaumes » contre les royaumes, suivant les prédictions de l'Évangile. » Les tremblemens de terre, la peste et la famine désolaient le monde ; la trompette céleste annonçait déjà l'arrivée du grand-juge, et l'Église universelle contemplait » ces signes qui marquaient le dernier jour de l'univers. » Jérusalem gémissait sous la servitude de Babylone ; Bethléem, cette maison du pain des anges (*domus panis angelorum*), avait été changée en écurie, et les églises d'alentour étaient exposées aux insultes des païens. »

Ekkard peint ensuite les rapides conquêtes des Turcs et les excès dont ces barbares se souillèrent. « Nous avons » vu, dit-il, dans les oratoires demi-ruinés de la Palestine, » les statues de notre Sauveur, de sa glorieuse mère, et de » plusieurs saints, ayant les oreilles, les narines, les mains » et les pieds mutilés ; ces images profanées attestaient le » deuil de l'Église, et montraient les plaies encore nouvelles » dont il plaisait au Seigneur de l'affliger. O glorieuse Constantinople ! ce ne fut point la fourberie de ton roi, ni ta » population nombreuse, ni ton or, ni les Warenges et les » Turcopoles qui te sauvèrent ! ton bras de mer, c'est-à-dire l'œuvre du Créateur, fut ta seule défense. » En parlant de Pierre l'Ermite, l'auteur dit qu'il portait avec lui un petit papier qu'il prétendait être tombé du ciel, et dans lequel on lisait que toute la chrétienté devait prendre les armes pour marcher vers Jérusalem. Après avoir parlé du concile de Clermont, comme les autres chroniqueurs, Ekkard rapporte, ainsi que Robert-le-Moine, que le bruit de la croisade se répandit jusque dans les îles les plus reculées. « L'Océan apporta (*effudit*), dit Ekkard, des peuples » inconnus dont j'ignore les mœurs, les habitudes et le » langage ; personne ne les comprenait. Les uns ne mangeaient que du pain et ne buvaient que de l'eau, et d'autres avaient des ustensiles en argent, au lieu d'ustensiles » en fer. Il n'était pas difficile, poursuit l'historien, de » persuader aux Francs occidentaux d'abandonner leurs » champs, car les Gaules étaient depuis quelque temps affligées par les guerres civiles, la famine, la mortalité et » le feu de sainte Gertrude. » Ici l'auteur décrit les effets de ce mal terrible ; c'était, selon lui, un feu invisible qui dévorait une partie du corps, jusqu'à ce que le trépas, ou

la perte du membre qui avait été atteint, mît un terme aux souffrances du malade.

L'abbé d'Urangen dit que parmi les pélerins, il y en eut qui n'entreprirent le voyage à la Terre-Sainte que pour obtenir la guérison de certaines infirmités. « Chez les Francs » d'Orient, les Saxons, les Thuringiens, les Bavarois et les » Allemands, dit Ekkard, la trompette céleste se fit moins » entendre à cause du schisme qui divisait les Teutons et » les Romains. » Il ajoute que les Teutons, qui ignoraient la cause de l'ébranlement général, faisaient observer aux croisés qui traversaient leur pays, combien il était insensé d'abandonner la terre de leur naissance pour des contrées lointaines dont les chemins leur seraient fermés par mille obstacles, et de renoncer à leurs possessions pour courir après des biens étrangers. « Mais, dit l'auteur, quoique notre » nation soit beaucoup plus insolente que les autres (*sed* » *quamvis nostra gens cæteris multò sit insolentior*), cependant » les Teutons, par respect pour Dieu, se calmèrent lorsque » les chrétiens les eurent instruits des desseins de la Provi- » dence. » Ekkard dit ensuite qu'à la vue des prodiges qui se multipliaient sans cesse, le peuple d'Allemagne sortit enfin de son indifférence. Il parle en peu de mots des bandes conduites par Pierre l'Ermite, et de celles qui avaient à leur tête Folkmar, Godescalc et le comte Émicon. Les pélerins qui marchaient sous les ordres de Folkmar, en passant dans la Bohême, baptisaient les juifs malgré eux, et massacraient ceux qui faisaient trop de résistance. Ekkard se contente de reprocher aux chrétiens d'avoir voulu forcer les Juifs à embrasser la foi de Jésus-Christ, et n'ose s'élever contre ces affreux massacres qui se renouvelèrent plusieurs fois. On voit même qu'il partageait les préventions de ses contemporains contre cette nation malheureuse, car il la désigne sous le titre odieux de *plebem execrabilem Judæorum*.

Les soldats de Folkmar périrent dans la Pannonie, les uns par le glaive, les autres dans les fers; ceux qui avaient échappé au carnage, disaient que la croix avait apparu sur leur tête, et que c'était ce signe sacré qui les avait délivrés de la mort. L'auteur appelle Godescalc *un faux serviteur de Dieu;* le comte Émicon, qu'il appelle un autre Saül, est surtout l'objet de ses censures les plus amères. Ekkard raconte les misères de ces troupes de pélerins, et excuse les attaques que les peuplades de la Pannonie et de la Hongrie ne cessaient de diriger contre elles. Lorsqu'il vient à l'armée de Godefroi et des autres princes croisés, son langage n'est plus que celui de l'admiration et du respect. Il fait

l'éloge de l'humilité et de la charité de ces illustres pélerins, et se plait à les appeler *les véritables disciples de Jésus-Christ*. Arrivé avec eux à Constantinople, il ne ménage pas plus que les autres chroniqueurs de l'Occident la politique astucieuse d'Alexis; le génie et la prudence de Godefroi purent seuls préserver les chrétiens des embûches que l'empereur leur tendait sans cesse. Après avoir tracé rapidement la marche des croisés depuis la ville de Constantin jusqu'à Antioche, l'auteur s'arrête au siège de cette ville où, dit-il, Dieu voulut humilier les pélerins, parce que quelques-uns d'entre eux étaient enflés d'orgueil. Ekkard raconte que tous les peuples d'Orient attendaient dans la crainte, et suivaient par leurs émissaires, ou leurs ambassadeurs, les mouvemens des soldats de Jésus-Christ; les uns cherchaient la paix, d'autres méditaient la guerre. On vit même des envoyés du roi de Babylone, promettre à l'armée des Francs que si Antioche et Jérusalem tombaient en leur pouvoir, le roi du Caire deviendrait l'ami des chrétiens. « Les princes croisés, rassurés par ces promesses, dit » Ekkard, envoyèrent à Babylone plusieurs des plus » braves guerriers de l'armée. Les barbares furent étonnés de leur courage, de leur démarche noble, de leur » tenue brillante, de l'élégance et de la beauté de leur » corps. Ils avouèrent que les Francs (c'est ainsi qu'ils appellent tous les peuples occidentaux) étaient plutôt des » dieux que des hommes. Ils dirent qu'il n'était pas étonnant » que de tels guerriers se promissent de soumettre tout » l'univers. » L'abbé d'Urangen rapporte ensuite que le roi de Babylone assiégea Jérusalem, et qu'après avoir montré les députés Francs aux habitans de la ville, il leur déclara que s'ils ne se rendaient pas, il les livrerait lui-même aux chrétiens. « C'est ainsi, dit l'historien, que ce roi barbare, » non par la crainte qu'il inspirait, mais par la terreur » que le nom seul des Francs avait portée dans la cité sainte, » s'empara de Jérusalem qu'il eut soin de fortifier par ses » soldats et par des machines de guerre contre l'arrivée des » chrétiens. De cette manière, cette ville fut prise deux fois » dans une même année. »

Ekkard est le seul auteur contemporain qui parle de la reprise de Jérusalem par les Egyptiens, aidés de la redoutable présence des Francs; on regrette qu'il ait donné sur ce fait important si peu de détails, et que ces détails soient rendus d'une manière presque inintelligible. Il est certain que Jérusalem fut reprise sur les Turcs, pendant que les croisés marchaient vers la Palestine; mais nous ne trouvons

rien dans les chroniques arabes, grecques ou latines, qui puisse nous aider à faire connaître les circonstances et l'époque précise de cet événement.

Ekkard raconte très-brièvement le siège et la prise d'Antioche, la victoire remportée sur Kerbogath, qu'il ne nomme point, le siège et la prise de Jérusalem, et la bataille d'Ascalon. (Lisez pour tous ces événemens, nos extraits de Raymond d'Agiles, Robert-le-Moine, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr et les troisième et quatrième livres de notre histoire.) En décrivant la bataille d'Ascalon, le chroniqueur dit *que sans doute l'univers entier combattait pour les chrétiens* (*pugnabat certè orbis terrarum pro christianis*), et que si les dépouilles des vaincus n'eussent arrêté les soldats de la croix, bien peu d'infidèles auraient survécu à cette sanglante défaite.

Nous ferons observer que dans l'histoire de l'abbé d'Urangen on ne trouve pas une seule des visions que nous rencontrons en grand nombre dans les autres chroniqueurs. De ce silence, nous ne devons pas conclure que notre historien était moins crédule que les autres, mais seulement qu'il n'avait pas eu connaissance de toutes ces apparitions merveilleuses; car il fait toujours intervenir la puissance et la volonté de Dieu dans les divers événemens de la croisade, et la manière dont il raconte les nombreux prodiges dont nous avons parlé d'après lui, nous fait penser qu'il y croyait de la meilleure foi du monde.

Ekkard rapporte la mort de Godefroi autrement que les autres historiens. Selon lui, pendant les chaleurs de l'été, les cadavres, en infectant l'air, avaient fait naître une maladie pestilentielle. Il dit même que quelques-uns ont pensé que les barbares avaient empoisonné toutes les sources. Une foule de pélerins succombèrent sous les terribles effets de cette peste, et Godefroi fut du nombre. L'historien fait du roi de Jérusalem le plus brillant éloge, et parle du deuil universel qui suivit sa mort. Dans le récit que va donner le chroniqueur de la croisade de 1101, il devient d'autant plus intéressant, qu'il nous dit ce qu'il a vu lui-même. On vit voler une nuée de papillons de la Saxe à la Bavière, et des globes de feu, qui présentaient l'image d'une petite cité, couraient de l'Occident à l'Orient. Ces phénomènes annoncèrent le départ d'une nouvelle armée de chrétiens aussi nombreuse que la première. Les Lombards, depuis leur entrée dans la Bulgarie jusqu'à Constantinople, eurent pour guides des Grecs qu'Alexis avait envoyés au-devant d'eux. Tantôt ces conducteurs précédaient la troupe, et tantôt ils l'accompagnaient; mais, dit Ekkard, ils dis-

paraissaient comme des lueurs qui s'évanouissent. Les Italiens furent tourmentés par les Pincenates, jusqu'à leur arrivée au bras de Saint-Georges, où ils se réunirent à la troupe du duc de Bavière, à celle de Guillaume de Poitiers et à différens corps d'armée. Ekkard rapporte que les Turcs s'étant aperçus de la faiblesse et de la pusillanimité des Lombards, *ils les broyaient comme la paille*, et que les Teutons, qui arrivèrent ensuite, ne purent savoir ce qu'étaient devenus ces malheureux pélerins; car, dit l'auteur, personne ne revenait de la Romanie (*nullo superstite de Romaniâ redeunte.*) La légèreté des Acquitains est l'objet des amères censures de l'historien allemand; il leur attribue, ainsi qu'aux Grecs, une partie des maux qui accablèrent les chrétiens.

Ekkard parle de bruits sourds qui circulèrent dans le camp des croisés après qu'ils eurent passé le bras de Saint-Georges. On répétait partout que l'empereur entretenait des liaisons avec les Turcs, et qu'il les excitait contre les soldats de la croix. « Alexis nous trahit, s'écriaient les pé-
» lerins; il dit maintenant qu'il ne fait pas plus de cas des
» chrétiens combattant les Turcs, que des chiens qui se
» battent ensemble (*quanti canes se invicem mordentes*). »
Lorsque les croisés pensèrent à s'embarquer, tout le monde disait que l'empereur avait tendu aux chrétiens des embûches sur mer, et qu'il avait déjà fait périr de la sorte un grand nombre de vaisseaux. « Il est horrible et impossible
» de raconter, s'écrie l'historien vivement animé par ses
» souvenirs, la tristesse et l'effroi qui régnaient dans notre
» troupe, c'est-à-dire dans la troupe des Allemands qui
» était la moins nombreuse. Les uns voulaient aller par
» terre, les autres par mer. Vous auriez vu le père se sépa-
» rer de son fils, le frère de son frère, l'ami de son ami,
» avec une douleur plus amère (*multò amariùs*) que si la
» mort les eût séparés pour jamais. Et nous aussi, poursuit
» Ekkard, nous fûmes long-temps tourmentés par le doute
» et l'incertitude; enfin, au bout de six semaines, nous ar-
» rivâmes à Joppé avec ceux qui, comme nous, avaient osé
» se confier aux flots. » Après avoir accompagné l'armée dans les champs de la Romanie que le parjure Alexis avait livrés à la dévastation, Ekkard nous dit en gémissant que cette nouvelle milice aurait voulu, comme la première, se faire un nom parmi les peuples du monde; mais que les événemens ont prouvé qu'il n'avait pas été agréable à Dieu de la seconder dans ses desseins. Vient ensuite un tableau rapide des grands désastres de l'armée; le chroniqueur, in-

terrompant son récit, s'arrête comme accablé par la douleur, et s'exprime en ces termes : « Si je poursuis le récit » de ces misères, plus misérables que toutes les misères » (*miserias illas omnibus miseriis miserabiliores*), je vais loin » et je fais l'impossible. Là de nobles pélerins moururent » d'une manière honteuse (*turpiter*), des hommes opulens » périrent faute de nourriture, et des guerriers valeureux » reçurent le trépas sans combattre. Hélas! hélas! dit » l'auteur en achevant sa narration, nous ne croyons » pas que parmi ce peuple innombrable, on puisse compter » mille hommes qui aient survécu à ces effroyables cala- » mités! Pareils à des cadavres desséchés, les misérables » restes de cette grande armée se traînèrent jusqu'à Rhodes, » à Paphos et à d'autres ports : ceux que nous vîmes arri- » ver à Joppé furent en très-petit nombre. »

Dans le récit que fait l'abbé Ekkard de ces derniers événemens, on désirerait plus de clarté et de détails. Par exemple, il ne nous dit point ce que devinrent les chefs croisés qui échappèrent à la mort, et il ne parle qu'en passant du comte de Poitou qui alla se réfugier auprès de Bernard l'Étranger, et que Tancrède accueillit favorablement à Antioche, où se réunissaient les princes chrétiens pour achever le pélerinage. On trouvera des détails sur ces événemens dans nos extraits d'Albert d'Aix, Orderic Vital, Foucher de Chartres, et dans le quatrième livre de notre histoire (4e. édition).

Ekkard rapporte assez longuement les combats qui furent livrés par Baudouin près de Ramla et de Joppé. En parlant de la bataille de Ramla, il met dans la bouche de Baudouin un discours adressé aux chrétiens; et dans l'intéressante description qu'il fait du second combat, il en cite un autre qu'Arnoul prononça par l'ordre du roi. L'auteur nous représente Arnoul comme un homme *bien lettré* (*benè litteratus*); son discours, qu'il nous met sous les yeux, pourrait justifier cet éloge. Il dit qu'avant la bataille de Joppé, tous les guerriers chrétiens se confessèrent et reçurent l'absolution, et qu'ils furent ensuite bénis par le légat apostolique qui, par hasard, se trouvait avec eux. Ils n'étaient que sept mille fantassins et mille cavaliers. « Les chrétiens, dit » l'auteur, se sentirent enflammés par l'ardeur d'une foi si » vive, que chaque pélerin croyait pouvoir écraser lui seul » les nombreuses légions des ennemis. C'est pourquoi les » croisés se précipitèrent en désordre sur les infidèles, et le » bataillon chrétien qui, le premier, s'était imprudemment » jeté au milieu d'eux, allait périr tout entier sous les coups

» des barbares. A cette vue, Baudouin, transporté de rage,
» s'élance sur l'ennemi, et quoique les infidèles, certains
» de la victoire sur la foi de leurs oracles, se défendissent
» avec courage et acharnement, leur armée se fondait
» (*liquesceret*) à l'aspect du roi comme la cire devant la
» flamme. »

Le chroniqueur répète le récit qu'avait fait du miracle du feu sacré un prêtre qui avait été lui-même témoin oculaire de la cérémonie, et qui habitait la montagne des Oliviers. Le prêtre disait que dans Jérusalem les chrétiens et les infidèles avouaient qu'ils n'avaient jamais vu des preuves plus sensibles de la puissance de Dieu. Quelque temps après la bataille de Joppé, douze mille pélerins et trente vaisseaux chargés de grains et de toutes sortes de provisions, venaient au secours des chrétiens que les barbares pressaient de toutes parts, et qui étaient en proie aux horreurs de la famine. Les ennemis, à l'aspect des navires qui venaient porter l'abondance au milieu des croisés, cherchaient à s'en emparer, lorsque tout-à-coup, par la vertu de la sainte croix, dit l'auteur, les flottes des infidèles furent contraintes de s'arrêter; les rames fatiguèrent vainement la mer, et tous les efforts furent inutiles.

Ekkard rapporte que les chrétiens ne furent pas moins frappés d'admiration que les païens à la vue d'un si grand prodige.

A la date de 1105, l'historien parle de l'alliance d'Alexis avec le roi de Babylone et avec les Turc, et de la reddition de Nicée entre les mains du fils de Soliman. Il dit que le prince grec faisait fermer aux pélerins les chemins qui conduisaient à la cité sainte; et que les habitans d'Antioche, en voyant les flottes qu'Alexis avait dirigées contre eux, commencèrent eux-mêmes l'attaque. Ceux-ci coupèrent le nez et le pouce à tous les ennemis; ils chargèrent une barque de ces membres dégoûtans, et, dit l'auteur, ils envoyèrent *un ragoût de cette espèce* (*hujusmodi pulmentum*) à l'empereur Alexis. Il y a dans cette singulière plaisanterie d'Ekkard autant de barbarie peut-être que dans la conduite des habitans d'Antioche, qui commirent ces cruautés révoltantes; ce trait caractérise pleinement l'esprit et les mœurs de cette époque.

Après avoir parlé du mariage de Baudouin, Ekkard dit que le Seigneur tourna ses regards vers Sion, qu'il avait autrefois choisie pour sa demeure. Dieu répandit des consolations dans le cœur de ses véritables enfans, et leur inspira le désir de visiter la Terre-Sainte. « Nous avons su, dit

» Ekkard, qu'un homme avait entendu en songe chanter le
» *Lœtatus sum* et l'*Alleluia*, et qu'il avait mêlé sa voix aux
» chants qui frappaient son oreille. Après cette vision, cet
» homme avait été enflammé d'un désir si violent d'entre-
» prendre le saint pélerinage, qu'il ne put trouver le repos
» qu'après être arrivé sur cette terre qu'ont foulée les pieds
» d'un Dieu. » Le chroniqueur, en racontant cette merveille, nous montre évidemment qu'il n'aurait pas dédaigné les visions de la croisade, s'il les avait connues.

L'historien finit son ouvrage en faisant de longues réflexions sur les affreuses misères que les chrétiens avaient à souffrir pour aller jusqu'au tombeau du Rédempteur, et sur l'heureuse situation de Jérusalem après sa délivrance. Sion sort de la poussière où elle était ensevelie; elle ne cesse de chanter de nouveaux cantiques à son bien-aimé. Son âme gémissait sous le poids des douleurs, le bien-aimé l'a consolée, et elle a tressailli de joie. Les lieux saints sont purifiés, les temples se relèvent, les cités sont protégées par des remparts, et tout reprend une nouvelle vie. Ekkard ajoute qu'il est tombé entre ses mains une copie de la lettre qu'on prétendait avoir été apportée par l'archange Gabriel de la part du Sauveur. Cette lettre qui, selon notre chroniqueur, fut connue dans tout l'univers, menaçait les prévaricateurs des peines les plus terribles, et donnait des consolations à ceux qui étaient revenus à Dieu.

D'après l'extrait que nous venons de donner, on a pu voir que cette chronique offre tout l'intérêt d'une production contemporaine. L'histoire de la première croisade est loin cependant d'y être complète; l'auteur passe trop rapidement sur des événemens de la plus haute importance. Nous devons ajouter qu'il n'est pas facile de suivre Ekkard dans son récit, à cause de l'obscurité qui résulte de la barbarie du style, et du peu d'ordre qui a présidé à la composition de l'ouvrage (1).

(1) Cette histoire d'Ekkard ne devrait pas être placée parmi les chroniques de France; mais comme elle se trouve dans la collection de Martenne, nous n'avons pas cru devoir la renvoyer aux collections allemandes, auxquelles elle appartient. D'autres chroniques qui appartiennent à l'Allemagne, se trouveront, par le même motif, placées dans ce volume; nous prions nos lecteurs de suppléer à ce qui manque par-là à l'ordre de notre classification.

Chronique de la Terre-Sainte, par Raoul de Coggeshale, abbé de l'Ordre de Cîteaux (1).

Raoul de Coggeshale, anglais de naissance, vivait entre la fin du douzième siècle et le commencement du treizième, sous Richard I[er]. et Henri III, roi d'Angleterre. Il mourut en 1228. Les écrivains du temps se sont plu à faire un brillant éloge de son vaste savoir et de ses vertus qui l'élevèrent à la dignité d'abbé du monastère de Coggeshale, dans le comté d'Essex. Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de Raoul, l'histoire des invasions de Saladin est ce qu'il y a de plus intéressant pour nous. L'auteur fut témoin oculaire des événemens qu'il raconte ; il était à Jérusalem lorsque Saladin en fit le siège ; et, comme il nous l'apprend lui-même, il y fut blessé d'une flèche. « *Elle vint,* dit-il, *percer le milieu du nez de celui qui écrit cette histoire, et s'y arrêta. Le bois a été arraché,* ajoute-t-il, *mais le fer y est encore.* »

Le chroniqueur commence son ouvrage par le récit des dissentions qui éclatèrent à la mort de Baudouin V, au sujet de la succession au trône de Jérusalem. Baudouin étant entré dans *la voie de toute chair,* les seigneurs du royaume se réunirent dans Jérusalem sans être unis. *Convenerunt simul sed non in unum.* Il y avait dans cette assemblée des princes, des prêtres, le grand-maître des Templiers, accompagné de ses chevaliers, la comtesse de Joppé et Renaud de Mont-royal. Les portes de la ville furent fermées ; il ne fut permis à personne d'entrer ni de sortir ; et ce fut en l'absence des princes et des barons, que Sibylle et Gui de Lusignan furent élevés à la royauté. Les uns disaient que la volonté de Dieu était accomplie, les autres voyaient dans cette élection la ruine prochaine du royaume de Jérusalem ; il y avait, au rapport de Raoul, autant d'opinions que de têtes. *Vix duo consentirent in unum.* Les partisans de Lusignan étaient en très-petit nombre, tout le reste désirait voir Raymond à la tête du royaume, et les deux partis étaient prêts à faire couler le sang pour décider cette querelle. (Voyez à ce sujet le continuateur de Guillaume de Tyr, et le septième livre de notre histoire.) Ces fatales divisions remplirent de joie le cœur de Saladin ; il envoya des députés dans tous ses états, et fit dire à ses peuples que ceux qui désiraient *de l'or, de*

(1) Chronicon Terræ-Sanctæ, auctore Radulpho Coggeshale, ordinis Cisterciensis abbate, ex pervetusto codice Parisiensis sancti Victoris bibliothecæ auctoris ætate conscripto. (Tom. V, pag. 543.

l'argent, des biens, des maisons, des captifs et des captives, n'avaient qu'à se ranger sans retard sous ses bannières. L'historien nomme ici les nations qui accoururent à la voix du sultan, et qui se réunirent à Rasselème (ce mot veut dire *source de l'eau*). Sept mille des guerriers les plus courageux furent envoyés dans la Galilée pour ravager cette province. Saladin espérait que si une petite troupe revenait victorieuse de ces premiers combats livrés aux chrétiens, le courage et l'ardeur de sa grande armée n'en seraient que plus vifs et plus indomptables. « Ces ministres du crime, » dit Raoul, avaient soif du sang des saints; et, semblables » à des chiens que la rage pousse vers des cadavres, ils se » dirigèrent d'un pas rapide vers la ville de *Cavan*, où ils » se reposèrent jusqu'au soir. Au coucher du soleil, pour- » suit l'auteur, ils passèrent le fleuve, et pareils aux enfans » de la nuit, ils se dispersèrent au milieu des ténèbres dans » la Galilée jusqu'à Caphraïm, faisant un horrible carnage, » chargeant de chaînes une multitude d'hommes et de » femmes, et traînant avec eux un grand nombre de bêtes » de somme. Ces infidèles imitaient Satan, leur père, qui » égorge (*jugulat*) tous ceux qu'il trouve plongés dans le » sommeil du crime. » Raoul peint la terreur et le désespoir des habitans de Nazareth, lorsqu'ils virent leurs campagnes couvertes d'infidèles. *Voilà, voilà les Turcs*, s'écriait-on de toutes parts. Alors les crieurs publics parcoururent la ville en disant : *Hommes de Nazareth, prenez les armes et combattez vaillamment pour la cité du véritable Nazaréen.*

Les maîtres de la milice du Temple et de celle de l'Hôpital étaient arrivés à Nazareth, la nuit même qui fut témoin de ces scènes de mort; ces chevaliers étaient envoyés par le roi et le patriarche avec deux évêques, pour traiter de la paix entre Raymond et Gui de Lusignan. A la nouvelle de l'arrivée des barbares, les guerriers chrétiens prirent les armes. La troupe des croisés n'était composée que de cent trente chevaliers et de trois ou quatre cents fantassins. Toutefois ni le grand nombre d'ennemis, ni leurs carquois remplis de flèches n'épouvantaient les soldats de la croix qui, de leurs glaives étincelans, renversaient les bataillons ennemis. Mais à la fin il fallut que la bravoure cédât au nombre; les pèlerins, environnés de tous côtés par une multitude d'infidèles, tombèrent sous les coups des barbares, et les chevaux des Sarrasins foulèrent leurs cadavres ensanglantés. « Spectacle affreux! s'écrie Raoul; journée » funeste dont le souvenir doit arracher des larmes à tous » les chrétiens. Les saints, pareils à des agneaux muets, » devinrent la proie des loups ravissans; victimes offertes

» en sacrifice, le feu divin descendit pour les consumer. » Il périt dans ce combat le grand-maître des Hospitaliers, Jacques de Maillé, maréchal du Temple, et un chevalier de l'hôpital nommé Henri. Le grand-maître du Temple s'échappa en fuyant. Après avoir raconté la mort du chef des Hospitaliers, qu'il appelle le père des orphelins, le consolateur des malheureux, l'ami de Dieu, l'historien s'adresse aux pauvres et aux membres de Jésus-Christ, et leur demande quel sort les attend, après la perte de leur chef. « Malheur à vous, Tibériade et Bethsaïde! poursuit Raoul; » pendant que l'orgueil vous domine (*inter montes superbiæ*), » le plus humble de vos défenseurs vient de périr. Pleurez, » cités perfides! c'est vous qui avez causé tant de malheurs! » Hélas! hélas! continue l'historien, qui exprimera jamais » l'état d'abattement et de souffrance où étaient nos guer- » riers! On voyait les uns tout couverts de leur propre sang, » résister encore aux coups des infidèles, les autres périr » étouffés sous le poids de leurs frères expirans; d'autres » enfin boire le sang qui coulait de leurs blessures pour » apaiser l'ardeur de leur soif. On vit même de valeureux » chevaliers mourir en s'arrachant du corps les flèches ho- » micides. » Plus bas, Raoul nous représente Jacques de Maillé immolant tout ce qu'il rencontre, semblable à une lionne en fureur qui, après avoir perdu ses petits, déchire de ses griffes terribles ce qui s'offre à son passage. En apprenant ces calamités, le comte de Tripoli en fut attristé jusqu'à la mort. Raymond, pour se justifier de tout soupçon à cet égard, voulut se rendre à Jérusalem, afin de se soumettre au roi, à la reine et aux seigneurs. Le roi ayant été instruit des dispositions du comte, vint au-devant de lui avec un grand nombre de guerriers turcopoles. Les deux princes se rencontrèrent dans la grande plaine de Dothaïm, près de la citerne de Joseph. Tous deux mirent pied à terre en présence des évêques, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, des barons et du peuple. Ils s'embrassèrent et se rendirent ensemble à Jérusalem. Les anciennes querelles furent oubliées, et le comte fit au roi et à la reine des sermens de soumission.

Raoul parle ensuite de l'armée que le roi mit sur pied pour résister à Saladin, des ravages que les Syriens faisaient alors dans la Palestine, et raconte la prise de Tibériade, où se trouvait la comtesse de Tripoli, qui envoya demander en vain des secours à son époux. (Nous ferons remarquer que l'auteur, en parlant des différens lieux de la Palestine qui deviennent le théâtre de quelque événement important, ne craint pas d'interrompre sa narration pour rappeler ce

qui s'y est passé du temps de la prédication de Jésus-Christ, et de mêler des réflexions pieuses à ces sortes de digressions.)

Lorsqu'on eut annoncé au roi de Jérusalem la prise de Tibériade, il convoqua les grands du royaume pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Malgré les sages remontrances du comte de Tripoli, on décida de marcher vers Tibériade; et cette imprudente résolution que Raoul appelle une *sottise* (*fatuitas*), fut pour les chrétiens une source de malheurs. (Lisez à ce sujet le septième livre de notre histoire.) Raoul décrit avec des réflexions et des détails fort curieux la bataille de Tibériade, où le Seigneur rassasia les pélerins du *pain des larmes, et les abreuva du vin de la douleur, parce qu'ils s'étaient éloignés du chemin de la vérité.* L'évêque d'Acre, qui portait la croix, fut blessé mortellement dans ce combat; Balian de Naplouse, Renaud de Sidon, et quelques autres chevaliers, trouvèrent le salut en fuyant à travers les cadavres des chrétiens et des barbares. La croix du Sauveur tomba au pouvoir des infidèles; à ce sujet, l'historien se livre à toute sa douleur. « Malheur à moi, dit Raoul; » malheur à moi, qui ai été destiné à voir des maux si effrayans! Malheur aussi à la nation pécheresse qui fait » blasphémer contre la religion, et qui force le fils de Dieu » à mourir une seconde fois pour le salut du monde!.... » Quel épouvantable désastre! la croix sainte, le roi, le » grand-maître du Temple, l'évêque de Ledda, le frère du » roi, les Templiers, les Hospitaliers, le marquis de Mont- » ferrat sont tombés au pouvoir des barbares! tous ont reçu » le trépas ou des fers. »

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de suivre le chroniqueur dans le récit qu'il fait des siéges d'Acre, d'Ascalon et de Jérusalem. Nous renvoyons le lecteur à Bernard le trésorier, au continuateur de Guillaume de Tyr, et au septième livre de notre histoire. Dans la description que fait Raoul du siége de Jérusalem, auquel il assista lui-même, il demande si on aurait pu ne pas éclater en sanglots, en voyant briller les armes dans les mains des moines, des chanoines, des prêtres, des lévites, des ermites, et des anachorètes courbés sous le poids des années. Les flèches tombaient comme des gouttes de pluie, et l'on ne pouvait montrer le doigt au-dessus des remparts, sans être atteint. *Digitum ad propugnacula sine læsione ostendere non poterat.* Le nombre des blessés était si grand, que tous les médecins de la ville ne suffisaient point pour arracher les traits de leur corps. « Celui qui écrit ceci, dit Raoul, a eu » le milieu du nez percé d'une flèche. » Cependant les infidèles attaquaient les chrétiens de toutes parts; ceux-ci,

voyant les murs de la ville crouler déjà sous les coups des barbares, se décidèrent à sortir de Jérusalem par la porte qui conduit à Josaphat, pour faire un peu (*aliquantulum*) reculer l'armée ennemie. Mais les guerriers de la croix furent repoussés dans la cité, et l'air retentissait de leurs gémissemens et de ces paroles : *Sainte Marie, sainte Marie, aidez-nous*. On les voyait dans les églises et sur les places publiques déchirer leurs vêtemens et verser des larmes de désespoir. La misère et la douleur avaient abattu tous les courages. « J'ai entendu de mes propres oreilles, dit Raoul, » le crieur public annoncer, de la part du patriarche et des » princes, que cinq mille bysantins étaient promis à cin- » quante guerriers qui, pendant une seule nuit, garderaient » une tour à demi-renversée, et pas un seul guerrier ne » parut. Presque tous les pélerins, poursuit Raoul, étaient » prêts à donner leur vie pour la cause de Jésus-Christ, et » chacun ne désirait plus de la terre promise qu'un peu » d'espace pour son cadavre que les nations devaient fouler. » Malheur à moi, qui suis le dernier des pécheurs! car, moins » heureux que mes frères, je n'ai point reçu ma portion de » la Terre-Sainte! *Meam portionem non accepi*. » D'après le récit de Raoul, la résolution de livrer la ville ne fut formée que par des pélerins criminels qui aimèrent mieux sauver de belles femmes, de l'or, des enfans et de jeunes filles, que de rester fidèles à Jésus-Christ. Le plus grand nombre des croisés, soumis aux décrets impénétrables de la Providence, n'enviaient plus que la gloire de mourir près du tombeau de leur Sauveur.

Ici nous ne pouvons nous empêcher de remarquer (et cette observation devient générale dans l'histoire des croisades) combien il est touchant et sublime ce dévouement dont parle le pieux Raoul, et qu'il partageait lui-même, comme on le voit dans le récit plein d'intérêt qu'il nous a donné de ces événemens. Dans notre siècle, malgré les progrès immenses de la raison, ne serait-il point permis de mêler un peu d'admiration aux sentimens de pitié que nous inspirent de pareils sacrifices? Il y avait aussi de la noblesse et de la grandeur d'âme dans le trépas de ces défenseurs de la croix, quoique, d'après les idées du temps, la mort ne fût pour eux que l'immortalité.

Saladin ne voulut accepter les propositions des députés chrétiens, qu'à condition que chaque croisé lui paierait une somme d'argent. (Voyez dans nos extraits ce que disent à ce sujet Bernard le trésorier et les historiens arabes.) Ces conditions plurent au patriarche et à ceux qui avaient de l'or; elles furent affichées dans la ville, et la foule des

pélerins parcourait les rues de Jérusalem, en s'écriant : « Malheureux que nous sommes! qu'allons-nous devenir, » nous qui n'avons point d'argent! Nous aurions mieux » aimé mourir pour Jésus-Christ, que d'abandonner la » Terre-Sainte pour aller gémir dans les fers que nous pré- » parent ces Égyptiens impurs. » Raoul est saisi de douleur et d'indignation, en racontant ce honteux traité; il s'élève d'un ton violent contre les marchands coupables qui vendirent ainsi Jésus-Christ et son héritage. Il fait tomber sur eux des paroles de malédiction; et, mêlant sa voix à celle du prophète, il désire que *leurs enfans soient éternellement orphelins, et que leurs épouses, captives sur des bords étrangers, traînent leurs jours dans le veuvage.* Il est curieux de comparer le récit de Raoul à celui du continuateur de Guillaume de Tyr, qui raconte le siège et la prise de Jérusalem dans un esprit bien différent. Ce dernier va jusqu'à louer l'humanité de Saladin.

Après que les barbares se furent rendus maîtres de la cité de Jésus-Christ, les lieux saints furent dépouillés et livrés aux profanations des ennemis de la croix. On brisa la pierre qui avait recueilli les gouttes de sang et d'eau sortis du flanc du Sauveur. Raoul raconte le voyage de l'archevêque de Tyr en Europe; et après avoir rapporté quelques événemens de la troisième croisade, le chroniqueur renvoie à une histoire, traduite du français en latin, les lecteurs qui voudront connaître tous les détails de cette époque importante. L'ouvrage de Raoul se termine par la lettre de Frédéric à Saladin, et par la réponse du sultan à l'empereur; nous aurons occasion de parler de ces deux pièces. La chronique de la Terre-Sainte est en général bien écrite; le style de Raoul ne manque quelquefois ni de nerf ni de chaleur, et l'historien sait faire un emploi fort heureux des saintes Écritures.

Chronique anglaise, depuis l'année 1066 *jusqu'en* 1200 (1).

Il paraît clairement, d'après le paragraphe qui termine la chronique de la Terre-Sainte, que l'ouvrage dont nous allons rendre compte, a été faussement attribué par dom Martène et autres savans à Raoul de Coggeshale; toutefois le nom de l'auteur de la chronique anglaise a jusqu'ici échappé à nos recherches. De plus, il reste à savoir si l'histoire de la troisième croisade, traduite du français en latin,

(1) Chronicon anglicanum ab anno 1066 ad 1200 (tome V, page 801.)

dont Raoul fait un grand éloge, et à laquelle il renvoie ses lecteurs, n'est autre chose que celle dont on va lire l'extrait, ou celle de Gauthier Vinisauf.

Le commencement de cet ouvrage a toute la sécheresse et la brièveté des annales; ce n'est que vers l'an 1187, que l'auteur nous offre des tableaux d'histoire. Dans cette partie même de son récit, il y a beaucoup de faits sur lesquels le chroniqueur s'est peu étendu, ou qui ne sont qu'indiqués: tels sont l'expédition de l'empereur Frédéric I, le séjour de Richard dans l'île de Chypre, la victoire que ce prince remporta sur un vaisseau turc avant d'arriver à Ptolémaïs, la reddition de cette ville, les querelles survenues entre les rois de France et d'Angleterre; événemens importans que Bromton et Gauthier-Vinisauf ont racontés avec de grands détails, ainsi qu'on le verra plus loin. Notre historien ne fait qu'indiquer les exploits de Richard après la prise d'Acre; il ne dit rien de la bataille d'Arsur, et se contente de nous apprendre en peu de mots que les villes maritimes de la Syrie, effrayées des victoires du roi d'Angleterre, se rendirent presque sans résistance. Comme Bromton et Vinisauf, il raconte assez longuement le projet formé par Richard et le duc de Bourgogne d'assiéger Jérusalem, et la prise de la caravane du Caire. « Lorsque le roi, dit l'historien, chargé des dépouilles qui avaient été le prix de » cette victoire, fut revenu au château d'Ernauld, il exhorta » ses guerriers les plus valeureux à prendre le chemin de » la cité sainte, tandis que l'abondance régnait dans l'ar» mée, et qu'ils avaient un grand nombre de bêtes de » somme pour transporter leurs bagages. Le prince leur » rappelait toutes les faveurs qu'ils avaient reçues de la » clémence divine. Ce qui excitait surtout le roi à se mettre » en marche, poursuit l'auteur qui est ici d'accord avec » Bromton, c'étaient les avis d'une pieuse dame de Syrie, » qui lui avait fait connaître la véritable situation de Jéru» salem. Les portes de la ville étaient gardées par des guer» riers qu'épouvantait l'approche de Richard; il n'y avait » à redouter que la porte de Saint-Étienne, vers laquelle la » dame conseillait le roi de placer son camp: elle lui en» voyait une clef avec laquelle il pourrait ouvrir cette porte. » Le siège de Jérusalem était résolu à l'unanimité, lorsque » le duc de Bourgogne, les chevaliers du Temple et les » Français changèrent tout-à-coup de résolution; ils crai» gnaient l'indignation de Philippe, en prêtant leur appui » au roi d'Angleterre pour conquérir la capitale de la Judée; » et d'ailleurs les Français ne devaient retirer aucune gloire » du triomphe de Richard. Après cette décision, le duc en-

» voya secrètement des émissaires à Saladin. » Le chroniqueur raconte qu'un espion du roi entendit une nuit des hommes et des chameaux descendre de la montagne : il les avait reconnus pour des envoyés de Saladin qui menaient avec eux cinq chameaux chargés d'or, d'argent et de vêtemens de soie. L'espion courut en avertir Richard, et prenant avec lui quelques-uns des gardes du prince, il se dirigea vers la route que suivaient les envoyés du sultan; Jumas (c'est le nom de l'espion) fondit sur eux et les conduisit auprès de son maître. Richard, à force de tourmens, arracha à l'un d'eux le secret de leur mission : au lever de l'aurore, il fit venir le duc, le patriarche et le prieur de Béthléem. Après avoir juré en leur présence qu'il était prêt à aller assiéger avec son armée Jérusalem, *Babylone* ou la ville de Baruth, le roi invita le duc à faire le même serment; celui-ci n'ayant répondu que par un refus, Richard, transporté de colère, l'accusa de trahison, et lui reprocha les présens qu'il avait reçus de Saladin. Comme le duc protestait de son innocence, le roi fit comparaître les envoyés; ils dévoilèrent une seconde fois le mystère de la correspondance des deux princes, et périrent ensuite sous les flèches, par ordre de Richard, en présence des deux armées qui ignoraient la cause de cet acte de cruauté. Le duc de Bourgogne, ne pouvant supporter tant de honte, prit le chemin de Ptolémaïs, à la tête de son armée. Richard donna ordre aux gardes de la ville de ne laisser entrer aucun Français, et le duc campa sous les murailles. La diminution de l'armée, le trouble et l'épouvante qui régnaient parmi les guerriers d'Angleterre, engagèrent le roi à lever son camp; il vint placer ses tentes non loin de celles des Français. Bromton raconte ce fait, ainsi que le suivant, avec quelques légères différences.

La nuit précédente, un religieux, envoyé par un ermite, était venu trouver le roi, et l'avait invité, de la part de Dieu, à venir visiter ce pieux solitaire. Richard, accompagné de cinq cents chevaliers, se rendit auprès du saint homme qui vivait dans les grottes de *Samuel*, et qui était doué de l'esprit prophétique. L'ermite annonça au roi d'Angleterre que malgré ses nombreux exploits, il ne délivrerait point la Terre-Sainte. Nous passerons de cette anecdote que nous abrégeons beaucoup, à la narration de la bataille de Joppé et des événemens qui précédèrent cette journée si glorieuse pour Richard. Nous invitons les lecteurs à comparer ce récit avec celui de Gautier Vinisauf.

Richard ayant appris les dangers qui menaçaient Joppé essaya plusieurs fois de ramener le duc à des sentimens de

concorde; celui-ci, qui repoussait les invitations du monarque, se dirigea vers la ville de Tyr. C'est là, dit l'auteur, qu'il périt, frappé de la main divine. Le roi qui s'était mis en mer avec une partie de son armée, fut poussé par une tempête vers l'île de Chypre; de sorte que les pélerins qui étaient restés sur le rivage, crurent que le monarque s'enfuyait dans son royaume. (C'est sans doute ce qui a fait dire à quelques historiens que le roi s'était rendu à l'île de Chypre.) Cependant trois jours après, les navires de Richard, après avoir lutté avec la tempête, parurent avec l'aurore dans le port de Joppé.

Saladin, par de fréquens assauts, s'était emparé de la ville; les infirmes et les blessés avaient péri sous le fer. La garnison s'était retirée dans le château et méditait déjà une capitulation, lorsque le patriarche, qui allait librement d'une armée à l'autre, lui déclara que Saladin avait résolu de tuer tous les chrétiens, pour venger les massacres ordonnés par Richard, et que les pélerins n'échapperaient point à la mort, quand même le sultan leur permettrait de se retirer. A l'aspect des bataillons ennemis, les guerriers de la croix flottaient encore dans l'incertitude; ils craignaient même que le roi n'arrivât point, et tout à leurs yeux semblait repousser l'espérance. Tout-à-coup ils aperçoivent le drapeau de Richard brillant des feux de l'aurore; leur courage se réveille, et ils brûlent de verser le sang des ennemis. Voyant que la forteresse de la ville était encore au pouvoir des croisés, le roi, couvert de ses armes, s'élance du navire avec ses chevaliers; et, semblable à un lion furieux, il porte la mort et l'épouvante au milieu des troupes qui couvraient le rivage. Les Sarrasins croient que le monarque est à la tête d'une grande armée; ils abandonnent précipitamment la ville, et s'enfuient en désordre jusqu'à Ramla. Le héros d'Angleterre vint placer en vainqueur ses tentes sous les murs de Joppé, car les chrétiens ne pouvaient rester dans la cité à cause de la puanteur des cadavres de leurs frères que les infidèles avaient égorgés, et qu'ils avaient placés, par mépris, à côté de cadavres de porcs.

Le lendemain, lorsque le sultan eut appris que Richard n'avait avec lui que quatre-vingts guerriers et les quatre cents arbalètriers qui formaient sa garde, il ne put contenir sa fureur et son indignation; il reprocha à son armée d'avoir fui devant une poignée de guerriers, et ordonna sur-le-champ à sa cavalerie de retourner à Joppé et de lui amener le roi chargé de fers.

Cette nuit, Richard, ne soupçonnant la présence d'aucun ennemi, s'était livré au repos dans sa tente. Au point du

jour, une multitude d'infidèles entourent son camp ; tous les chemins de Joppé lui sont fermés, et trois mille Sarrasins entrent dans la ville. Les chrétiens, éveillés par les hurlemens des barbares, sont frappés d'épouvante, et se voyant pressés de toutes parts, ils ne voient partout que la mort. Aussitôt le monarque, revêtu de sa cuirasse, monte à cheval et adresse quelques mots à ses chevaliers pour faire passer dans leurs âmes les sentimens qui l'animent. Il les range en bataillon serré, fait placer au pied de chacun d'eux des bois propres à la construction des tentes, et qui devaient leur servir de rempart. Pendant qu'on s'occupait de ce travail, autant que la circonstance pouvait le permettre, et que de leur côté les infidèles se préparaient au combat, un des chambellans du roi, sorti de la ville, arrive au camp, et s'adressant au prince : « Seigneur, lui dit-il » d'un ton lamentable, hélas! nous allons tous périr! une » foule innombrable de païens est entrée dans la ville, et » nous avons devant nous des bataillons qui nous menacent » de la mort. » Le roi, furieux, ordonne au chambellan de garder le silence, et jure, d'une voix terrible, qu'il lui coupera la tête, s'il ose parler à un seul de ses guerriers. (Notre historien tient ce fait de Hugues de Névil.) Richard harangue de nouveau ses compagnons ; il leur déclare qu'il veut aller dans la ville pour voir ce qui s'y passe. Il dit, et saisissant l'étendard royal, il vole dans Joppé, suivi de six chevaliers déterminés, s'ouvre un chemin avec son épée et sa lance, se précipite sans crainte au milieu des ennemis, et leur foule éperdue succombe sous ses terribles coups. Les guerriers qui accompagnaient le prince n'écoutent que leur fureur, et font couler des torrens de sang. L'attaque du roi fut si violente et si subite, que la plupart des barbares qui reçurent le trépas, ignoraient la main qui les frappait. Les infidèles fuyaient devant le monarque vainqueur, comme de faibles troupeaux devant le lion que la faim tourmente.

Lorsqu'il eut ainsi délivré la ville par de merveilleux exploits, Richard fit venir quelques soldats de la garnison retirée dans le château, et leur confia la garde des portes et des murs de la place.

Après cette étonnante victoire, le monarque retourna au milieu de sa troupe avec ses six chevaliers. Il n'y avait au camp des croisés qu'une seule mule et six chevaux, et Richard en était fort affligé. Cependant pour enflammer l'ardeur des siens, il leur raconta comment, par un miracle du ciel, il avait triomphé des Sarrasins qui inondaient Joppé ; dans une courte harangue, il invita sa troupe à demander au Tout-Puissant, qu'il achevât d'écraser les légions

impies du prophète. Le héros terminait son discours en déclarant à ses guerriers qu'il couperait la tête à celui d'entre eux qui montrerait quelque crainte, qui livrerait passage aux ennemis, ou qui déserterait sa bannière. Le roi avait rangé sa troupe en bataille, et déjà les lances des guerriers d'Angleterre étaient prêtes à frapper, lorsque tout-à-coup le bruit des clairons et des trompettes annonce l'approche des infidèles; ils s'avançaient en poussant des cris horribles, persuadés qu'au premier choc les bataillons chrétiens seraient enfoncés, ou que les soldats de la croix se disperseraient dans la plaine. Mais ceux-ci, sans crainte et sans effroi, demeurent immobiles en présence des barbares qui, frappés d'étonnement, reculent de quelques pas devant eux. Les deux armées étaient placées de manière qu'on pouvait se toucher du bout de la lance. Les combattans ne lançaient ni traits ni javelots; ils se contentaient de se menacer de leurs discours et de leurs yeux terribles. Après avoir conservé cette attitude pendant une demi-heure, les Turcs retournèrent à leur premier poste en poussant de violens murmures; ils s'éloignèrent d'un demi-stade. Lorsque le roi vit la retraite des Sarrasins, il ne put s'empêcher de rire; et s'adressant à ses guerriers : « Ne vous ai-je » pas dit, s'écria-t-il, que ces barbares n'oseraient fondre » sur nous, si nous ne commencions nous-mêmes l'attaque? » Ils viennent de nous montrer toute leur audace, et tout » ce qu'elle peut inspirer de crainte et de terreur. Ils » croyaient nous épouvanter par leur nombre, et s'atten- » daient à nous voir prendre la fuite, comme des femmes, » au seul aspect de leurs bataillons. Maudit soit maintenant » celui qui redouterait leurs attaques! C'est pourquoi » soyons fermes et courageux, jusqu'à ce que le Seigneur » vienne nous donner la victoire. »

A peine le monarque avait achevé ces mots, que les Sarrasins s'avancent une seconde fois au son des trompettes, et frappant l'air de leurs féroces clameurs; ils s'arrêtent à quelque distance des chrétiens qui, toujours audacieux et intrépides, restent immobiles comme auparavant. A cette vue, les infidèles retournent de nouveau à leur première position. Ils renouvelèrent cette sortie cinq ou six fois, depuis la première heure du jour jusqu'à la neuvième heure. Richard, qui se lassait d'une si longue attente, et dont l'ardeur augmentait à mesure que ses guerriers redoublaient d'audace et de courage, ordonna à sa troupe de se précipiter sur les infidèles, lorsqu'ils reparaîtraient en sa présence; les arbalètriers devaient marcher devant les chrétiens, et diriger sur l'ennemi leurs traits et leurs flèches. Les ordres

du héros furent exécutés; en effet, les barbares étant revenus, les chrétiens fondirent sur eux, la lance et l'épée à la main, et portèrent le désordre et la mort au milieu de leurs bataillons. Le carnage était horrible, les cris et les gémissemens retentissaient au loin; les uns tombaient sous la lance; d'autres, renversés de leurs chevaux, avaient la tête fracassée; et plus loin, les javelots homicides envoyaient dans les enfers la multitude des Sarrasins. Aussitôt l'intrépide Richard, dont les yeux, pleins de fureur, semblaient lancer des éclairs, fait briller dans les airs son épée et sa lance; il s'élance au milieu des ennemis, les étincelles jaillissent des casques qu'il fait voler en éclats, et sans chercher à éviter les coups, il donne la mort à tout ce qui s'offre à son passage. Il se voit un moment environné d'une centaine de Sarrasins qui se précipitaient sur lui seul; fondant sur cette multitude, aux uns il tranche la tête, aux autres il sépare les épaules du corps; tous ceux qui ne périssent point sous son glaive, ne trouvent leur salut que dans une fuite précipitée. Les guerriers de Richard suivent leur roi comme leur étendard, et massacrent sans pitié tout ce qui se présente. Les infidèles tombent en jetant des cris lamentables, le sang coule à grands flots dans la plaine, et les barbares expirent dans le désespoir. Malgré la grêle de traits que l'ennemi faisait pleuvoir de toutes parts, il ne périt dans cette bataille, du côté des chrétiens, qu'un seul homme qui trouva, en fuyant, la mort qu'il voulait éviter. Les arbalètriers, qui marchèrent toujours à la tête de la troupe de Richard, se couvrirent de gloire dans cette fameuse journée.

Ici l'historien résumant en quelques lignes tous les exploits de Richard, ne peut trouver des mots pour exprimer sa surprise et son admiration; il lui semble impossible d'expliquer cette mémorable victoire, sans supposer l'intervention immédiate du Tout-Puissant. L'anonyme achève son intéressante description, en rapportant que la garnison de Joppé, témoin du courage invincible du roi et de sa troupe, fondit elle-même sur l'armée innombrable des infidèles.

Pendant que les ennemis fuyaient devant le roi d'Angleterre, on annonça à l'armée de Richard qui était restée à Ptolémaïs, que ce prince était enfermé par les barbares dans la ville de Joppé, et qu'aucun secours humain ne pouvait le délivrer. La crainte et la désolation régnaient parmi les chrétiens; ils méditaient déjà la fuite, lorsque de valeureux chevaliers se décidèrent à se mettre en route pour arracher, s'il était possible, le monarque des mains de l'ennemi. Arrivés à Césarée, la frayeur les empêcha de

poursuivre leur route, et c'est là qu'ils reçurent avec des transports de joie la nouvelle de la victoire de Richard.

Quelque temps après, le roi, ayant été attaqué de la peste, et voyant ses richesses diminuer de jour en jour, à cause de ses trop grandes prodigalités, songea à retourner en Europe. L'auteur rend compte du traité qui fut conclu avec Saladin, et ajoute, d'après quelques témoignages, que le motif qui engageait surtout le monarque à se retirer, c'était la nouvelle qu'il avait reçue des tentatives que faisait son frère Jean pour s'emparer de l'autorité du royaume. Le roi mit à la voile pendant les jours de l'automne. L'anonyme est le seul auteur qui ait raconté avec beaucoup de détails la manière dont le Roi d'Angleterre fut fait prisonnier en Allemagne. Nous mettrons sous les yeux du lecteur la traduction entière de ce passage. Après avoir dit que Richard, ayant appris à trois lieues de Marseille qu'on voulait lui dresser des embûches, se décida à retourner en Angleterre par l'Allemagne, et que le prince monta avec quelques-uns des siens sur un navire de pirates qu'il rencontra et qu'il reconnut, l'auteur s'exprime en ces termes : « Les pélerins » abordèrent sur les côtes de Sclavonie, à une ville nommée » *Gazara*, et envoyèrent aussitôt un député pour demander » au seigneur de la province, qui était le neveu du marquis » de Mont-Ferrat, la liberté de passer sur ses terres. Le roi, » à son retour, avait acheté à un pisan trois rubis, » qu'il avait payés neuf cents besans. Il en avait en» châssé un dans un anneau d'or ; il chargea le député d'of» frir cet anneau au Seigneur de la contrée. Celui-ci s'étant » informé du nom de ceux qui demandaient le passage, » l'émissaire répondit que c'étaient des pélerins qui reve» naient de la Terre-Sainte, et nomma Baudouin de Bétune ; » il ajouta qu'un marchand, appelé *Hugues*, lui envoyait » un anneau. Le seigneur, après avoir long-temps examiné » le présent : *Ce n'est point Hugues*, dit-il au député, *mais » le roi Richard. J'avais juré de charger de chaînes tous les » pélerins qui arriveraient sur ces bords, et de n'accepter » aucun présent de leur part ; mais à cause du grand prix de » l'anneau que vous m'offrez et de la haute distinction du prince » qui me l'envoie, je vous rends ce présent et vous accorde la » liberté de poursuivre votre chemin*. Le député alla rapporter » cette réponse au roi. Les pélerins, tremblans d'effroi » (*valdè trementes*), sortent secrètement de la ville pen» dant la nuit, avec des chevaux qu'ils avaient achetés, et » s'avancent à travers le pays. Mais le seigneur avait envoyé » un espion après eux, pour suivre leurs traces et faire ar» rêter le roi. Quand Richard fut entré dans la ville où de-

» meurait le frère du seigneur, celui-ci fit venir un de ses » affidés, nommé *Roger*, normand d'origine, natif d'*Argenton*, qui était avec lui depuis vingt ans, et à qui il avait » donné sa nièce en mariage; il lui ordonna d'aller dans » les maisons où logeaient les pélerins, et de chercher à » découvrir, soit par le langage, soit par quelque autre » signe, qui d'entre eux était le roi. Il lui promettait la » moitié de la ville, s'il venait à arrêter le prince. Roger, » après de longues recherches, trouva enfin le roi; ce » monarque dissimula long-temps, et ne déclara son nom » que parce qu'il y fut forcé par les prières et les larmes » de Roger. Le Normand exhorta aussitôt Richard à s'enfuir » secrètement, et lui donna le meilleur cheval qu'il put » trouver. Revenu ensuite auprès de son maître, Roger » lui annonça que la nouvelle de l'arrivée du roi était entièrement fausse, et que c'étaient seulement Baudouin de » Bétune et ses compagnons, qui venaient de Jérusalem. Le » seigneur, transporté de rage et de colère, donna ordre » que tous les pélerins fussent arrêtés. Le roi sorti de la » ville avec Guillaume de l'Étang et un domestique qui » comprenait la langue allemande, marcha pendant trois » jours et trois nuits sans prendre aucune nourriture. A la » fin, pressé par le besoin, il se détourna de son chemin pour entrer dans une ville appelée *Ginana*, située » sur le Danube; pour comble de malheur, le duc d'Autriche était alors à Ginana. Le domestique du roi, en allant au marché, fit voir plusieurs besans, et inspira des » soupçons par ses discours; il fut arrêté et interrogé. » Ayant répondu qu'il servait un riche marchand qui devait arriver dans trois jours, il fut délivré et vint rapporter au roi son aventure. Il exhortait son prince à » prendre la fuite le plutôt possible; mais Richard, pour » se remettre de ses fatigues, voulut se reposer quelques » jours dans cette cité. Le domestique allait souvent au » marché acheter des provisions; il eut un jour l'imprudence de porter à sa ceinture les gants du roi. Ces gants » furent remarqués par les magistrats de la ville, et le domestique fut saisi une seconde fois. Il fut mis à la torture; » on le menaça de lui couper la langue, s'il ne se hâtait de » confesser la vérité. Le malheureux, cédant enfin à la douleur, fit l'aveu qu'on lui demandait; le duc en fut d'abord » informé; le logis du roi fut cerné de toutes parts, et Richard sommé de se rendre. Le monarque ayant déclaré qu'il ne se rendrait qu'au duc lui-même, celui-ci ne » tarda pas à arriver : Richard s'avança un peu au-devant » du prince d'Autriche, et lui remit son épée. Le duc,

» transporté de joie, conduisit le monarque dans son » palais avec les plus grands honneurs; il le confia à » la garde de plusieurs guerriers qui, l'épée à la main, » veillaient nuit et jour auprès de l'illustre prisonnier. » A la suite de ce récit, l'anonyme fait de tristes réflexions sur la captivité de Richard, qu'il ne peut expliquer que par un secret jugement de l'Éternel. Peut-être Dieu a voulu faire expier au monarque les erreurs de sa jeunesse, peut-être a-t-il voulu punir ainsi les crimes de l'Angleterre, ou mettre au grand jour la détestable perfidie de ces hommes qui s'acharnèrent sur un monarque dont le nom faisait encore trembler l'Orient. Après avoir accusé l'Allemagne de barbarie et de faiblesse dans une apostrophe véhémente que lui inspirent la religion et le patriotisme, notre historien fait une courte peinture de l'intérieur de la prison de Richard. Les précautions soupçonneuses que l'empereur Henri prenait contre le roi d'Angleterre, ne pouvaient altérer le caractère enjoué de ce prince; sans cesse il échappait à sa gaîté de piquantes saillies. Terrible et audacieux sur le champ de bataille, il adaptait son ton et ses manières aux temps, aux lieux et aux circonstances. Il se plaisait à lancer des épigrammes contre ses gardes et à se jouer d'eux en les enivrant; dans ses passe-temps, il aimait à terrasser ces hommes dont la taille annonce des géants. L'anonyme parle des différens chefs d'accusation dont l'empereur chargea Richard, de la défense de ce prince, de sa délivrance et de son retour en Angleterre. Il raconte les événemens qui suivirent l'entrée de Richard dans son royaume, et accompagne le monarque jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1199. Nous ne pouvons mieux terminer cette analyse qu'en reproduisant les couleurs principales du portrait que l'historien a tracé de Richard-Cœur-de-Lion.

Les premières années du règne de Richard furent signalées par des actes de bienfaisance; Dieu fut toujours son protecteur; et quand le monarque eut vu tomber ses fers, il oublia la main divine qui l'avait délivré. Dans la maturité de l'âge, il ne travailla point à se corriger des vices qu'il avait contractés pendant sa jeunesse. Richard était si dur et si opiniâtre que, par un excès de sévérité, il ternit l'éclat des vertus qu'il avait fait briller au commencement de son règne. Il avait toujours un œil menaçant avec ceux qui l'entretenaient d'affaires; ses reproches et ses censures étaient toujours accompagnées d'un air terrible; il avait coutume de montrer un visage furieux à ceux qui ne satisfaisaient point à ses demandes d'argent, ou aux promesses qu'ils lui avaient faites. Dans sa vie privée, il était affable,

caressant, et adoucissait la sévérité de son caractère jusqu'à jouer et plaisanter. Il était si avide d'argent, qu'il aurait voulu épuiser toutes les bourses.

Continuation de Guillaume de Tyr.

Nous ne nous arrêterons point ici à prouver que cette continuation de Guillaume de Tyr n'est qu'une partie de la chronique de Bernard. Nous renvoyons pour cela à notre analyse de ce dernier chroniqueur. On avait fait dans le moyen âge plusieurs traductions françaises de l'histoire de Guillaume de Tyr; on a voulu compléter l'ouvrage de l'archevêque, en y ajoutant une portion de la chronique de Bernard, qui avait été écrite originairement en français et qui allait plus loin que Guillaume de Tyr. Il se trouvait des lacunes dans le manuscrit sur lequel Martène a copié le texte qu'il nous donne (page 581, tome V). Dom Bertreau, à l'aide des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés et de l'abbé de Rothelin, nous a laissé une continuation de Guillaume de Tyr plus complète. C'est d'après ce dernier texte que nous ferons notre extrait. La continuation commence à la fin du règne de Baudouin IV, et finit en 1275. On lit sur une des copies manuscrites cette note marginale : *C'est livre fu escrit et accompli à Rome l'an MCCXCV, au mois de mai, au temps du pape Boniface huitiesme, etc.*

Le continuateur parle d'abord de la division qui s'était élevée entre le roi et le comte de Jaffa. La haine qui les animait devint si violente, que Baudouin ne cherchait qu'une occasion pour attaquer ouvertement le mariage de sa sœur avec le comte de Jaffa; il somma même le patriarche de les ajourner devant lui, parce qu'il voulait *mostrer par raison que ce mariage n'estoit ne bon ne loyal.* Comme le comte éluda l'assignation en s'enfuyant, le roi l'ajourna alors devant la cour des barons. Vainement Lusignan allégua-t-il son état de maladie; le roi ne voulut rien entendre. Après lui avoir envoyé plusieurs messagers, il dit que, *puisqu'il ne voloit venir à lui, il iroit à lui parler, et semondroit-il mesmes.* En conséquence, Baudouin se rendit en personne à Ascalon; *mais il trouva les portes mult bien fermées : il appela et commanda que l'en li ouvrist; trois fois toucha de sa main la porte, mais nul ne vint; li borgois de la ville estoient montez sur les murs et sur les tornelles, ne s'osoient movoir, ains attendoient la fin de cette chose.* D'Ascalon, Baudouin vint à Jaffa: les chevaliers et les bourgeois s'étaient avancés au-devant de lui, et le menèrent dans la ville, où Baudouin mit son *baillif.*

Puis il se rendit à Acre, où il convoqua un grand parlement de ses prélats et de ses barons. Dans ce parlement, le patriarche et le maître du Temple prièrent humblement le roi de pardonner au comte de Jaffa : Baudouin repoussa leurs prières; il leur répondit *tout pleinement qu'il n'en feroit mie, et ceux-ci orent grant desdaing de ce que home qui estoit si poure de son cors portoit encore si grant rancune en son cœur.*

Le comte de Jaffa, qui vit bien que le roi ne voulait pas lui pardonner, prit avec lui un grand nombre de chevaliers, et à leur tête il alla attaquer une troupe de Bédouins *qui gardoient grant plente de bestes par les pastures; car ils lui avoient donné tant d'or, qu'il les y souffroit.* A cette nouvelle, le roi fut transporté de colère, et il se décida à confier *la baillie* de son royaume au comte de Tripoli; ce choix fut agréable aux barons, parce que ce comte était un homme *de grand sens et de prud'hommie.* Le comte de Tripoli accepta ces fonctions; *mais, de peur que si l'enfant moroit par aventure dedens dix ans, on ne dist qu'il fust mort par lui*, il exigea que les forteresses du royaume fussent confiées aux chevaliers du Temple, et qu'en cas de mort de l'enfant la souveraineté fût adjugée à celle de ses deux sœurs qui serait désignée par *l'apostole de Rome, l'empereur d'Allemaigne et le roi de France.*

Cette proposition plut aux barons de la Terre-sainte; ils décidèrent que le comte Josselin, qui était oncle de la mère de l'enfant, en aurait la garde.

Le roi ordonna ensuite que le fils de Sibylle, enfant de cinq ans, fût couronné. Nous donnerons ici le récit textuel de l'auteur : « Le roi fit emporter l'enfant à un chevalier entre » ses bras jusqu'au temple *Dominus*, porce qu'il estoit petit, » qu'il ne voloit mie qu'il fust plus bas deus. Le chevalier » estoit grant et elevé, et si avoit nom Belian d'Ibelin, un des » barons de la terre. Costume est en Jerusalem, quant le roi » prent corone au sepulcre, il la porte en son chief de ci au » temple où Jesus-Christ fu offert : là si offre sa corone; mes » il l'offre par rachat. Ainsi soloit l'en faire que tantost » comme la fame avoit son enfant masle, que ele l'offroit pre» mierement au temple, si le rachetoit d'un agnel, ou de deux » colombiaus, ou de deux tourterelles. Quant le roi avoit offert » sa corone au temple, si avaloit [descendoit] les degrés qui » sont dehors le temple, et entroit en son pales, au temple » de Salomon, où li Templiers manoient [demeuroient] : là » estoient mises les tables por mengier, où le roi s'asseoit, et

» li baron et tuit cil qui mengier voloient, fors seulement li » borgois de Jerusalem qui servoient, que tant devoient-ils de » service au roi, que quant le roi avoit porté corone, ils ser- » voient li et ses barons au mengier. »

Peu de temps après ce couronnement, le roi lépreux mourut; et quand il fut mort, ajoute le continuateur, le grand maître du Temple et le patriarche de Jérusalem promirent de couronner Sibylle : le patriarche, par amour pour elle; le grand maître, par haine contre le comte de Tripoli. Le discours que le continuateur prête au patriarche après le couronnement, peut servir à faire connaître la constitution du royaume de Jérusalem. « Quant la contesse fut coronée, » le patriarche li dist : *Dame, vous estes fame : il convien que » vos aiez avec vos qui vostre roiaume vous aide à gouverner » qui masle soit. Prenez ceste corone et la donnez à tel home » qui vostre roiaume puisse gauverner.* Ele prit la corone, si » appella son seignor qui devant lui estoit. Si li dist : *Sire, venez » avant et recevez ceste corone; car je ne sai où je la puisse » miex emploier.* Cil s'agenoilla devant lui, et cele li mist la » corone en la teste; si fu roi et ele fu roine. »

Le couronnement de Sibylle et les circonstances qui l'accompagnèrent, prouvent deux choses : la première, que dans le royaume de Jérusalem on suivait plutôt, pour déterminer la capacité de succéder au trône, la loi des fiefs, qui n'en excluait pas les femmes, que celle de la monarchie française, qui les déclarait incapables de succéder; la seconde, que le besoin de la défense territoriale avait fait imposer rigoureusement à la reine couronnée une obligation qui avait été oubliée dans la plupart des autres fiefs, où un besoin semblable ne se faisait pas sentir; celle de s'unir avec un baron capable de régir le fief et de marcher à la tête des autres barons, lorsque le territoire serait menacé. (*Voir* à cet égard l'éclaircissement sur les institutions du royaume de Jérusalem, à la fin du tome II de l'*Histoire des croisades.*)

Les barons rassemblés à Naplouse, ayant appris qu'on avait fermé les portes de Jérusalem pour faire ce couronnement, envoyèrent un émissaire pour savoir ce qui se passait; et lorsque l'émissaire revint leur raconter ce qu'il avait vu, ils se trouvèrent dans un grand embarras, et virent la *perdition de la terre* dans l'élévation au trône de l'époux de Sibylle, Gui de Lusignan, qu'ils regardaient comme *un fol et un musard.* Le comte de Tripoli fut d'avis de faire couronner Honfroi de Thoron, qui avait épousé Isabelle, la seconde

fille du roi Amauri. Cette résolution effraya le jeune Honfroi. « Quant les barons furent appareillés » (nous laisserons parler ici le continuateur de Guillaume de Tyr), « et qu'ils » volurent Honfroi coroner, ils ouirent dire qu'il s'en estoit » allé en Jerusalem. Quant Honfroi vint en Jerusalem, il sa- » lua la roine; mes ele ne le salua mie, parce qu'il n'avoit pas » esté à son coronement. Il commença à gratter sa teste, » comme un enfant honteux, et dit : *Dame, je n'en puis mie;* » *comme me voloit faire roi maugré moi, si m'en suis çà fui.* » *Puisque vous ainsi l'avez fait,* dit la roine, *je vous par-* » *donne; mes faites homage au roi.* Lors fist homage au » roi, et resta avec la roine en Jerusalem. » Les barons rassemblés à Naplouse vinrent alors faire hommage au roi Gui, et le comte de Tripoli se retira dans sa ville de Tibériade, où le roi de Jérusalem résolut de l'assiéger. Le comte, ayant appris cette détermination, demanda du secours à Saladin, qui lui en promit, et lui fit dire que, *si le roi l'asseoit au matin, il le secorroit au vespre.* Les barons conseillèrent au roi de ne point en venir à cette extrémité, dans une circonstance aussi périlleuse pour le royaume. Le roi se laissa fléchir, et envoya des députés au comte pour faire la paix. Pendant que ces députés étaient en marche, le fils de Saladin était convenu avec le comte qu'il entrerait avec un corps de troupes sur le territoire chrétien, à la condition qu'il ne commettrait point d'hostilités, et qu'il ne resterait en-deçà du Jourdain que l'espace de temps qui s'écoule entre deux soleils. Comme le comte de Tripoli avait permis cette course passagère des musulmans, ce fut une raison pour que le grand maître du Temple voulût s'y opposer. Celui-ci fit rassembler les Templiers et les Hospitaliers qui se trouvaient dans le voisinage, et alla audevant des Sarrasins; le combat fut opiniâtre et sanglant : mais les musulmans étaient au nombre de sept mille, et les guerriers chrétiens, au rapport du continuateur, *n'estoient que sept vingts.* Les Sarrasins, après avoir tué presque tous les chevaliers qu'ils avaient à combattre, repassèrent le Jourdain, portant au bout de leurs lances les têtes des vaincus. On peut comparer ici le récit de notre auteur avec celui de la *Chronique de la Terre-sainte,* dont nous avons donné un extrait étendu. Nous avons aussi parlé de ce combat, et des circonstances qui l'accompagnèrent, dans notre analyse de Bernard le Trésorier. Nous remarquerons ici que le récit du continuateur est très-confus et fort difficile à suivre; le chroniqueur mêle sans cesse des événemens et des

faits qui n'ont aucun rapport entre eux. Au sujet de la vieille magicienne qui prédit la défaite des chrétiens, il parle longuement de l'âne de Balaam; et lorsqu'il est prêt à décrire la bataille de Tibériade, il s'arrête pour raconter l'élévation d'Héraclius au patriarcat, et le prétendu empoisonnement de Guillaume archevêque de Tyr.

L'auteur s'étend fort peu sur la bataille de Tibériade, et fait une longue digression sur la vraie croix, qui, d'après son récit, ne tomba point aux mains des Sarrasins, mais fut enfouie, pendant ou après le combat, par un chevalier du Temple, qui révéla son secret dans la suite à Henri de Champagne. Ce chevalier, suivi d'une escorte de mille hommes, se rendit de nuit au lieu où il déclarait avoir caché la croix : « ils fouirent par trois nuits, dit l'historien, *mes » oncques ni troverent riens.* » La chronique ajoute que Bélian d'Ibelin, étant revenu presque seul à Jérusalem, fut choisi pour chef de la cité sainte, où se trouvait alors l'épouse du roi Gui. Deux chevaliers seulement avaient échappé à la défaite des chrétiens. Bélian choisit cinquante bourgeois et les créa chevaliers. La multitude de ceux qui avaient cherché un refuge dans la capitale, était si grande, *qu'ils ne pouvaient estre dedens les maisons; ains les convenoit estre parmi les rues.* Le patriarche et Bélian firent découvrir le monument du Saint-Sépulcre, laquelle couverture était d'argent, *et en firent faire monnoie por donner us chevaliers et as serjans.*

Nous ne parlerons point ici, d'après le continuateur, du siége de Tyr, de celui d'Ascalon, ni même de la prise de Jérusalem, que nous avons fait connaître dans d'autres extraits, et sur-tout dans l'analyse de Bernard le Trésorier, dont le récit, à quelques circonstances près, a servi de modèle à celui que nous avons sous les yeux. La chronique s'étend peu sur le siége d'Acre. Nous citerons un trait qui prouve que Philippe, arrivé en Palestine, avait grande envie de vivre en bonne intelligence avec Richard. Quoique ce prince fût *mult dolent* du mariage qu'avait contracté le roi d'Angleterre, il se rendit sur le rivage, descendit de cheval, prit *la fame du roi Richard entre ses bras, et la conduisit du batel à terre.* Quand la ville d'Acre fut prise, les habitans, que les Sarrasins avaient chassés, vinrent redemander leurs maisons dont les chevaliers s'étaient emparés : ils s'adressèrent au roi de France, qui assembla les barons et leur fit rendre justice. Néanmoins il fut convenu que les chevaliers demeureraient dans lesdites maisons avec les anciens propriétaires, *tant com li chevaliers vodroient illec estre.*

Nous croyons devoir ici relever une erreur de la chronique, qui attribue à Philippe le massacre des prisonniers musulmans, qui fut, comme on sait, ordonné par Richard.

Le continuateur de l'archevêque de Tyr décrit fort brièvement l'expédition qui suivit la prise d'Acre. Nous citerons ce qu'il dit de la division qui s'éleva entre Richard et le duc de Bourgogne, division qui rendit inutiles tous les travaux de cette croisade. « Quand les batailles furent ordenées, dit-il, » lors pensa mult le duc de Borgoigne; et quand il ot pensé, il » manda les barons de France, et lor dist: *Seignors, vous scavez que nostre sire le roi de France s'en est retorné, et que » toute la flor de son roiaume est ci demorée, et que le roi » d'Angleterre n'a qu'une poingnée de gens avers nous. Se nous » alons en Jerusalem et nous prenons la cité, l'en ne dira pas » que nous l'aions prise; ains dira-t-on que le roi d'Angleterre » l'aura prise, si sera grant honte à la France et grant re- » proche.* Plusors s'accorderent à son plaisir faire. Le duc de » Borgoigne fist armer les François, et s'en retorna vers » Acre. » Nous citons ce passage, parce qu'il prouve, avec beaucoup d'autres circonstances déjà connues, que la croisade échoua par une suite de l'antipathie qui a toujours existé entre les Français et les Anglais. Tout ce que dit d'ailleurs notre chroniqueur sur les derniers événemens de cette croisade, mérite peu de fixer notre attention, et ne fournit aucun document pour l'histoire.

L'auteur s'arrête peu sur les exploits héroïques de Richard; il nous apprend qu'à la dernière bataille de Jaffa, Saladin ayant vu le roi d'Angleterre à pied, lui fit envoyer un cheval. Richard fit monter ce cheval par un de ses écuyers, qui fut emporté par l'animal fougueux dans le camp des Sarrasins. Saladin, *mult honteux*, fit *appareiller* un autre cheval, et l'envoya au roi d'Angleterre. Le chroniqueur rapporte ici deux proverbes répandus parmi les musulmans, et qui montrent l'opinion qu'on avait parmi eux de la bravoure de Richard. « Quant les enfans à Sarrasins ploroient, ils di- » soient : *Tais-toi, voilà le roi d'Angleterre;* et quant un » Sarrasin chevauchoit cheval restif, lequel, voyant son » ombre, reculoit en arriere, li Sarrasin, le heurtant des es- » perons, li disoit : *Cuides-tu* [penses-tu] *que le roi Richard » soit mucié* [caché] *en cest buisson?* » Ces proverbes sont cités par Joinville, qui les avait entendu répéter en Orient.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce que dit la chronique de la troisième croisade, et nous nous bornerons à copier le récit que fait l'auteur de la mort tragique du marquis

de Montferrat, à laquelle il donne pour cause une vexation commise par le marquis envers des marchands qui étaient sujets du seigneur de la Montagne. « Lors commanda le sire » des Hassesis à deux de ses homes qu'ils alassent à Sur et » occissent le marchis. Ils i alerent; quant ils vindrent à Sur, » ils se cristiannerent, dont l'un demora entor le marchis, et » l'autre demora entor Belian d'Ibelin, qui lors à Sur demo- » roit. Un jor avint que la marchise estoit alée as bains; » le marchis ne voult mengier jusques qu'ele fu venue. Il » li fu avis qu'ele demoroit trop : il monta entre lui et deux » chevaliers, et ala à l'hostel de l'evesque de Biauvès, por » mengier avec lui; quant il parvint là, l'evesque avoit men- » gié; si s'en retorna arriere. Si com il fu entré en une etroite » rue qui est près du change, un home sort d'une part de la » rue et un autre de l'autre; quant il vint endroit ces deux » homes, ils se leverent contre lui: l'un li tendit une lettre, le » marchis la prit; l'autre traist un coutel et l'en feri parmi le » corps, si chust mort. » L'auteur, après avoir fait ce récit, dit que le marquis de Montferrat mourut le mardi, et qu'Henri de Champagne épousa sa veuve le jeudi; c'est une erreur qui a été commise aussi par les historiens arabes, et qui se trouve rectifiée par Geoffroi Vinisauf, lequel se trouvait alors sur les lieux.

Puisque nous venons de parler du Vieux de la Montagne, nous rendrons compte, d'après le même historien, de la visite que le comte de Champagne fit au prince des Assassins. « Le » sire des Hassesis oi dire que le cuens Henri estoit en Ar- » menie; si li manda en priant qu'au repartir d'Armenie s'en » venist vers lui, et il lui en sauroit bon gré, car il le desiroit » mult à veoir. Le cuens li manda qu'il iroit volentiers, et il » si fist. Quant le sire des Hassesis sot que le cuens venoit, » il ala à l'encontre, et le receut mult liement et à grant ho- » nor, et le mena par sa terre et par ses chastiaux, tant qu'il » vint un jour devant un chastel; en cel chastel, avoit une » haute tor; sur chacun crenet avoit deux homes tout blanc » vestus. Li sire des Hassesis li dist: *Sire, vos homes ne fe-* » *roient por vos ce que li mien feroient por moi. Sire,* dit-il, » *ce puet bien estre.* Le sire des Hassesis s'ecria, et deux de » ses homes qui sus les creniaux estoient, se lancierent à val, » et se bruissierent les cous. Le cuens s'en merveilla mult, et » verement n'avoit-il home qui ce fist por li. Cil dit au cuens : » *Sire, se vos volés, je ferai tous ceux que vos voyez là sus* » *saillir à val.* Le cuens respondit : *Ne nul.* Et quant le » cuens ot séjorné tant com lui plout en la terre le Vieil, si

» prist congié d'aler s'en. Le sire des Hassesis li donna grant » plante de ses joiaux, et le convoya hors de sa terre, et au » departir li dist que, por l'honor qu'il li avoit fait, de ce qu'il » s'est venu par sa terre, il l'assuroit que s'il estoit nul haut » home qui li fist chose qui li deplust, fist li à savoir, et il le » feroit occire sans departir. »

Pour tout ce que dit notre chronique sur la quatrième croisade, faite par l'empereur Henri VI, et sur les événemens de cette époque, nous renvoyons à Bernard le Trésorier; nous entrerons dans quelques détails sur la croisade qui se termina par la prise de Constantinople, dont le traducteur latin a négligé de parler. L'auteur dit d'abord que Foulques de Neuilli avait fait prendre la croix à beaucoup *de chevaliers et d'autres gens :* il ajoute que ce prédicateur amassa *grant avoir pour la terre d'outre mer; il ne li porta mie,* dit la chronique, *ains il morut.* Le continuateur parle ensuite des préparatifs de la croisade, et des dispositions des chefs, dont quelques-uns s'embarquèrent pour la Syrie, les autres se rendirent à Venise. Nous avons cité un passage de Bernard sur un message envoyé par le sultan d'Égypte au doge de Venise. Nous croyons devoir citer encore ce passage dans le vieux français du continuateur de Guillaume de Tyr, attendu que ce passage est le récit original, et que Pipin n'a fait que le traduire et le copier. Le sultan fit d'abord venir les principaux des chrétiens qui habitaient ses états, et s'empara de tous leurs biens. « Puis après, dit le chroniqueur, envoia message » et serjans en Venice, et lor donna grant avoir et grans ri- » chesses, qu'il manda au duc et as Veniciens, et avec ce lor » manda salut et amitié, et lor manda, s'ils povoient tant faire » en nulle maniere qu'ils detornassent les chrestiens qu'ils » n'alassent en la terre d'Egypte, il lor donroit grant avoir et » grant franchises au port d'Alixandrie. Li message vindrent » en Venice, et firent bien ce qu'ils i quistrent, et s'en retor- » nerent arriere le plus tost qu'ils porent. »

Nous n'ajoutons pas beaucoup de foi à ce récit; mais comment se fait-il que François Pipin, qui était Italien et se trouvait à portée d'apprécier un fait aussi extraordinaire, l'ait répété mot pour mot dans sa traduction latine, sans le démentir ni le révoquer en doute. Lorsque l'auteur français parle de la détermination des croisés de marcher sur Constantinople, il ajoute ces mots remarquables: « Lors orent bien » oi li Veniciens la priere que le soudan lor fist, qu'ils detor- » nassent les pelerins qu'ils n'alassent en Alixandrie, dont je » vous parlois devant. »

La relation que fait la chronique, du siége de Constantinople par les Latins, doit paraître bien incomplète à ceux qui, comme nous, ont étudié cet événement dans les Mémoires de Villehardouin. Lorsque la flotte des croisés parut devant la ville, on conseilla à l'empereur de ne point les laisser descendre à terre. L'empereur ne fut point de cet avis; et la raison qu'il en donna, si l'on en croit notre chroniqueur, sera jugée bien singulière. « L'empereor dist que non feroit; » ains les laisseroit arriver et prendre terre : si com ils se- » roient herbergiés, il feroit issir [sortir] toutes les p........ » [meretrices] de Constantinople, si les feroit monter sur un » mont qui estoit devers cette partie où ils estoient herbergiés, » si les feroit tant pisser, qu'ils seroient noyés, et de si vil » mort les feroit morir. » L'auteur, après avoir raconté ce fait, a soin d'ajouter : « Je ne le di mie por voir; mes ainsi le disent » aucunes gens, que ainsi le dist l'empereor par orgueil. »

La chronique raconte ensuite en peu de mots la prise de la tour de Galata, l'assaut donné par les croisés à la ville, le rétablissement du vieil Isaac sur le trône impérial, les mécontentemens qui suivirent le meurtre du jeune Alexis, l'usurpation de Mursufle, enfin la prise de Constantinople et le partage de l'empire grec entre les Latins. Nous n'avons trouvé dans ce récit très-succinct qu'un fait qui mérite d'être rapporté ici. Après la prise de la ville, les Vénitiens offrirent de donner pour toutes les richesses qui s'y trouvaient, savoir : à chaque chevalier, quatre cents marcs; à chaque prêtre, à chaque sergent à cheval, deux cents marcs; à chaque homme à pied, cent marcs. Les Français ne voulurent point y consentir, et les choses se passèrent de telle sorte, qu'au partage définitif chaque chevalier n'eut que vingt marcs; chaque prêtre, chaque sergent, dix marcs; chaque homme à pied, cinq marcs. Le chroniqueur ne s'arrête point à décrire les scènes de désordre qui accompagnèrent la prise de la ville impériale; il se contente de dire : « Quant li Latins orent pris Constantinople, ils orent » l'escu de Dieu embracié devant eux, et tantost com ils » furent ens, ils le jetterent sus et embracierent l'escu au » diable. »

Notre chroniqueur revient à la Terre-sainte, et parle du mariage de Jean de Brienne avec la fille de Conrad, marquis de Tyr. Dans un conseil des chefs, un chevalier dit qu'il connaissait en France un seigneur qui conviendrait bien à la princesse et au royaume; ce seigneur était Jean de Brienne. Des députés vinrent en France, et lui dirent

qu'ils venaient le chercher pour être roi de Jérusalem. Jean de Brienne s'adressa au roi de France, qui lui conseilla de partir. « Puis il ala et arriva à Acre, où l'en le reçut » à grant honor et à grant seignorie; puis ala à Sur, et espousa » sa fame, et porterent corone. Quant li Sarrasins sorent » qu'il ot roi en Acre, si brisierent les treves, et la guerre » commença. » Tels furent le motif et l'origine de la sixième croisade que prêcha Jacques de Vitri, et dans laquelle s'engagea le roi de Hongrie. Notre chronique parle avec assez d'étendue du siége de Damiette, auquel accoururent la plupart des guerriers de l'Occident et tout ce que l'Orient avait de preux: « car, d'un costé, l'apostole de Rome, dit l'auteur, » envoyoit tant de gens, que ce n'estoit mie compte ne mesure; » de l'autre, le caliphe de Baudac [Bagdad], qui estoit l'apos- » tole des Sarrasins, envoyoit au soudan d'Egypte grant se- » cors de gens. » Le récit de ce siége ne renferme aucune circonstance importante qui n'ait été racontée avec plus de détails par Jacques de Vitri ou Olivier Scholastique. Notre chroniqueur parle d'une flotte musulmane qui alla piller les côtes de Chypre et fermer la route des pélerins; il parle encore de plusieurs moines qui passèrent dans le camp du soudan, avec le dessein de le convertir à la foi chrétienne. Le légat du pape, Pélage, fit savoir au pape la prise de Damiette, et lui écrivit que les Sarrasins donnaient toute la terre de Jérusalem, si on leur rendait la ville conquise. Le pape, en apprenant cette nouvelle, *si fu mult lie, et le fist à savoir par toute la chrestienté, et manda qu'on fist movoir tous les pelerins qui croisiés estoient.* Il fit dire en même temps à Frédéric de se préparer à partir pour la croisade. Le continuateur donne des détails assez curieux sur l'expédition que les croisés, vainqueurs de Damiette, firent contre le Caire, et dans laquelle, surpris par un débordement du Nil, ils furent obligés de se rendre à discrétion. Il résulte de ce récit cette vérité, qu'on a pu remarquer dans toutes les expéditions des croisés en Égypte, c'est qu'elles échouaient presque toujours, parce que les chefs de ces expéditions n'avaient point de flottes pour se rendre maîtres du cours du Nil, et assurer par-là leur marche, leurs communications et leurs approvisionnemens.

C'est au siége de Damiette que se termine la traduction latine de Pipin; la chronique française va beaucoup plus loin, et parle du mariage de Frédéric avec la fille du roi Jean, des démêlés qui s'élevèrent entre le beau-père et le gendre, entre l'empereur et le pape. La plupart de ces

démêlés sont connus; mais ce qui ne l'est point, c'est l'origine de la division qui s'éleva entre Frédéric et Jean de Brienne. Écoutons notre chroniqueur: « Li diable, qui vit » le grant amor entre l'empereor et le roi Johan, si fu mult » dolent, et entra au cors de l'empereor, et li fist amer une » niece du roi Johan, qui estoit venue avec sa fille. Il la de- » pucela, et sa fame en haït; dont il avint un jor que le » roi Johan ala veoir sa fille, si la trouva en sa chambre » mult corociée : il li demanda qu'ele avoit, et ele li dist » que tout ainsi avoit fait l'empereor de sa niece, qu'il l'a- » voit depucelée et la tenoit, et li en haïssoit. Quant le roi oi, » si fu mult dolent, et conforta sa fille, et puis prist congié, et » s'en ala à l'empereor. Quant il vint là, l'empereor se leva » contre lui et le salua; et le roi li dist qu'il ne le saluoit pas; » et honni fussent tuit cil par qui il estoit empereor, fors » le roi de France; et se por pechié ne fust, il l'occiroit. Quant » l'empereor l'oi, si ot grant paor, et li commanda qu'il » vuidast sa terre. Le roi Johan dit, volentiers; qu'en la terre » de si desloyal home ne demorroit-il jà. Il vuida la terre et » ala à Rome. »

Le continuateur de Guillaume de Tyr, après avoir dit quelques mots sur les démêlés du pape avec Frédéric, en vient à la croisade de cet empereur. Ce prince, arrivé à Césarée, envoya au pontife un ambassadeur pour lui dire qu'il allait se rendre maître de la Terre-sainte. « L'apostole » dist qu'il ne l'absoudroit mie, qu'il ne le tenoit mie por chres- » tien, ains estoit passé comme faux et traistre. » Il défendit en même temps aux Templiers, aux Hospitaliers et au patriarche de l'assister de leurs conseils. La chronique rapporte qu'un jour l'empereur étant entré dans le château des pèlerins, qui appartenait aux chevaliers du Temple, le trouva fort commode et voulut en prendre possession. Alors les Templiers coururent aux portes, enfermèrent le prince dans le château, et lui dirent, en le menaçant, que, s'il montrait encore un semblable dessein, ils le jetteraient dans un lieu d'où il ne sortirait plus. Frédéric sortit du château, et se rendit à Acre, où il voulut attaquer la maison du Temple; mais les Templiers se défendirent vigoureusement. Cette anecdote est d'autant plus curieuse, qu'elle sert à expliquer l'animosité que Frédéric montra jusqu'à sa mort contre les chevaliers du Temple.

Le soudan rendit cependant la Terre-sainte aux chrétiens, et l'empereur entra dans Jérusalem, où il se fit couronner. « Quant l'apostole oi ces noveles, si n'en fu mie lie, et ne » voult soffrir que sainte Yglise en fist feste; ains commanda

» par toute chrestienté qu'on escommeniast l'empereor » comme renoier et mescreant.

» Un poi après, continue la chronique, que l'empereor » se fu parti de la terre de Jerusalem, s'assemblerent vi- » lains de la terre as Sarrasins, et alerent en Jerusalem une » matinée, por occire les chrestiens qui dedens estoient. Li » chrestiens se defendirent bien, si comme l'en dit, et oc- » cistrent bien cinq cents Sarrasins, et ni ot qu'un chrestien » mort; cil fu Anglois. »

La chronique dit ensuite quelques mots de l'état de l'empire latin de Constantinople, qui n'avait plus pour chef que Baudouin II, lequel était alors un *mult petit enfant*. Jean de Brienne fut appelé pour défendre et gouverner cet empire chancelant. Nous ne répéterons point ce que dit l'auteur sur les discordes qui s'élevèrent en Orient, à cause des prétentions de Frédéric et du roi de Chypre au trône de Jérusalem : nous ferons seulement mention d'une seconde tentative des musulmans pour reprendre Jérusalem. Les faquirs rassemblèrent une troupe de plus de quinze mille paysans, *vilains*, qui pénétrèrent dans la ville et y commirent beaucoup de désordres; cette troupe assiégea la tour de David, où s'étaient réfugiés la plupart des habitans. Ceux-ci firent avertir les chrétiens de Jaffa, d'Acre et de Tripoli, qui accoururent aussitôt; à peine ce secours fut-il arrivé à Bethléem, que les assiégés firent une sortie, et chassèrent les musulmans, dont plus de deux mille furent tués.

Manuscrit de Rothelin.

Ici nous nous arrêterons un instant pour prévenir le lecteur que nous allons suivre uniquement le manuscrit de Rothelin, dans ce qui nous reste à extraire de la continuation de Guillaume de Tyr. Il renferme des récits fort curieux, depuis la croisade de Frédéric II, jusqu'en 1261; nous allons faire connaître tout ce qu'il y a de plus intéressant. Le manuscrit de l'abbé Rothelin n'a jamais été livré à l'impression, et nous sommes les premiers à en rendre compte; seulement nous en avions cité quelques fragmens dans les pièces justificatives du tome quatrième de notre histoire. Entre autres événemens qui ne sont que faiblement indiqués dans Martène, et qui sont rapportés avec de grands détails dans ce manuscrit, nous signalerons la croisade de Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre,

et la première expédition de saint Louis. La relation de cette dernière croisade est en forme de lettres qui paraissent écrites du camp du saint roi.

En commençant l'analyse de la continuation de Guillaume de Tyr, nous avons dit que ce morceau historique avait été détaché de la chronique de Bernard le Trésorier, pour compléter l'ouvrage de l'archevêque de Tyr. Il ne faut pas croire cependant que cette continuation ne soit qu'une copie pure et simple de la chronique qui a servi de texte ; les traducteurs ou compilateurs ont ajouté au récit qu'ils avaient sous les yeux, d'autres faits dont ils ont eu connaissance : ce qui donne un nouvel intérêt et un nouveau prix à l'histoire que nous analysons. Quoique nous trouvions, à la fin de l'ouvrage de Bernard le trésorier, presque tous les faits rapportés par le continuateur de Guillaume de Tyr, nous ne nous dispenserons point pour cela d'extraire dans la suite de notre Bibliothèque cette partie de la chronique de Bernard, évitant toutefois de nous répéter en aucune manière. Nous invitons les lecteurs à comparer l'analyse de la continuation de Guillaume de Tyr, avec celle que nous ferons de la chronique de Bernard, traduite en latin par Pipin, pour avoir une idée plus juste des événemens de cette époque. (C'est en rendant compte de la collection de Muratori, que nous analyserons la chronique de Bernard le trésorier, une des plus curieuses et des plus importantes que nous ayions dans notre Bibliothèque.)

Après avoir parlé d'une tentative des Sarrasins pour reprendre la cité sainte, l'auteur fait une description de Jérusalem, telle que la ville était alors; il donne un chapitre sur les pélerinages, quelques notions (elles sont fausses) sur Saladin et ses successeurs, et parle assez longuement des assassins (ce qu'il dit à ce sujet est fort commun).

Le continuateur rapporte que les Sarrasins, ayant détruit la plupart des monumens de la ville sainte, n'avaient respecté que l'église du Saint-Sépulcre, *non pour amour qu'ils eussent aux chrestiens, mais pour les grans trons et pour les grans loyers et les grandes offrandes que li chrestiens leur donnoient pour faire leur pelerinage*. Le pape et le patriarche, ajoute-t-il, lancèrent des excommunications contre tous ceux qui paieraient le moindre tribut aux musulmans ; ce qui diminua beaucoup les revenus des infidèles.

L'auteur se plaint à ce sujet de Frédéric, qui avait négligé de fortifier Jérusalem. Cet empereur, dit-il, avait si grand amour pour les disciples de Mahomet, qu'il les protégeait en toutes choses. *Il fit des mescreans ses chambel-*

lans et ses plus privés serjans, et à ceux qui estoient chastrés faisoit garder ses fames, et en plusieurs choses tenoit la maniere et la coutume des Sarrasins. La plupart de ceux qui connaissaient la conduite de Fréderic et ses relations avec le soudan, avaient *grant doutance et grant soupçon qu'il ne fust chaud en la mescreandise.* Quelques-uns étaient persuadés qu'il ne croyait à rien, et qu'on l'avait entendu dire qu'il ne savait point encore quelle croyance il devait embrasser : que Moïse avait *conciés* [conseillé] les Juifs; Jésus-Christ, les chrétiens; Mahomet, les Sarrasins. Pour réparer le mal qu'avait fait Fréderic, le pape fit prêcher une croisade, et dans cette croisade s'enrôlèrent le roi de Navarre, le duc de Bretagne, le comte de Bar, le comte de Montfort, le comte de Mâcon, &c. Quand Fréderic sut qu'ils étaient prêts à partir, il les pria de l'attendre pendant un an; ce qu'ils firent. Quand un an se fut écoulé, il les fit prier de l'attendre encore; ce qu'ils refusèrent. A leur arrivée en Syrie, les Sarrasins effrayés se portèrent sur Jérusalem, en chassèrent de nouveau les chrétiens, et démolirent la tour de David, qui avait toujours existé depuis le temps des Juifs, et dont les murailles, formées de grosses pierres, que retenaient des barres et des crochets de fer, étaient si solides, *que tous s'emerveilloient.*

L'auteur du manuscrit que nous avons sous les yeux, s'étend beaucoup sur la croisade des seigneurs français; il parle d'abord d'une expédition que firent le duc de Bretagne et quelques-uns des barons croisés sur le territoire du soudan de Damas, d'où ils revinrent avec un immense butin, composé principalement de chameaux, de bœufs, d'ânes, de chevaux et de buffles. *Le comte de Bar et autres grands barons de l'ost,* dit le chroniqueur, *orent grant envie et grant despit de ceste proie que le cuens de Bretagne avoit gagniée sur les mescreans.* Ils résolurent donc de faire à leur tour quelque expédition où ils pussent faire aussi un grand butin, et se disposèrent à marcher vers Gaza. Quand leur dessein fut connu, le roi de Navarre et plusieurs autres chefs vinrent auprès d'eux, et leur firent des représentations sur les dangers qu'ils allaient courir au milieu d'un pays ennemi; ajoutant que, s'ils voulaient attendre au lendemain, toute l'armée se rendrait à Ascalon, et les accompagnerait dans l'excursion qu'ils méditaient. Ceux-ci ne voulurent rien entendre, et se contentèrent de répondre qu'ils étaient venus en Syrie pour *guerroyer les mescreans.* Enfin le roi de Navarre, que les croisés avaient nommé leur

chef, ordonna, au nom de Jésus-Christ, à tous ceux qui voulaient partir, de rester au camp; il ne put se faire obéir. Les comtes de Bar, de Montfort, et autres, partirent avec leurs hommes d'armes; ceux qui restaient, redoutant quelque malheur, se dirigèrent sur-le-champ vers Ascalon, où ils espéraient pouvoir porter des secours à leurs imprudens compagnons. Ceux-ci, s'étant mis en route, arrivèrent la nuit au ruisseau qui bornait le royaume de Jérusalem du côté de l'Égypte. Le comte Gauthier leur conseilla alors de s'arrêter; car il y avait péril à aller plus loin: les autres furent d'avis de passer le ruisseau, espérant trouver une prairie remplie de troupeaux. A l'approche du jour, ils arrivèrent dans un lieu étroit, situé entre des collines, et s'arrêtèrent, attendant que *les bestes fussent envoyées aux champs, et que les gens fussent à leur labourage.* Ici l'auteur décrit la halte de cette troupe aventureuse; il dit que *les riches homes firent mettre les nappes, et qu'ils se mirent à mangier le pain, les gallines et chapons, la chair cuite, le fromage,* qu'ils avaient apportés avec eux, sans oublier le vin en bouteille et en baril. Les uns mangeaient, ajoute-t-il, les autres dormaient, les autres soignaient leurs chevaux; et telle était leur aveugle sécurité, qu'ils songeaient à peine aux ennemis qu'ils avaient à combattre: ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que *Nostre-Sire Jesus-Christ ne voult mie que on le serve en telle maniere.*

Le commandant égyptien qui se trouvait à Gaza, avait été averti par ses espions de l'arrivée des chrétiens; il fit allumer de grands feux, qui furent comme un signal d'alarme pour tous les habitans. De toutes parts les Sarrasins accoururent; les archers, les frondeurs, eurent ordre de s'assembler sur les hauteurs qui dominaient l'endroit où étaient les croisés. Le comte de Bar se mit lui-même à la tête de la cavalerie, et marcha pour attaquer les ennemis. Un horrible vacarme, des cris, le bruit des tambours, des cornets, les hennissemens des chevaux, se firent tout-à-coup entendre. Les chefs des croisés, à l'approche des Sarrasins, tinrent conseil sur ce qu'ils devaient faire. Le comte Gauthier, le duc de Bourgogne, étaient d'avis qu'*ils s'en retournassent et qu'ils n'attendissent mie la bataille,* attendu qu'ils avaient du sable jusqu'aux genoux, et que les musulmans étaient treize contre un. Les comtes de Bar et de Montfort voulaient qu'on se battît, par la raison que l'ennemi était en présence, et qu'on ne pourrait lui échapper dans la retraite. Le comte de Jaffa et le duc de Bourgogne dirent qu'*ils ne voulaient mie perdre eux-mesmes*

et leurs gens, et se séparèrent des autres croisés, prenant la route d'Ascalon. Les pélerins qui restaient prièrent ceux qui partaient d'engager le roi de Navarre à venir les secourir au plus tôt; car ils étaient tous en danger de périr. En vain le duc de Bourgogne et le comte de Jaffa les supplièrent-ils de nouveau d'échapper par la retraite à une perte certaine; ils ne purent rien obtenir. Bientôt une grêle de traits fut lancée par les Sarrasins. Les archers chrétiens firent reculer plusieurs fois l'ennemi : mais les traits et les flèches leur manquèrent; ce qui donna un nouveau courage aux musulmans. Plusieurs fois, ayant à leur tête le comte de Bar et le comte de Montfort, les cavaliers se précipitèrent sur les Sarrasins; après avoir dispersé l'immense multitude qu'ils avaient devant eux, ils revenaient occuper le lieu étroit où ils s'étaient d'abord arrêtés, et qui leur servait de camp retranché. Après plusieurs attaques, le commandant de Gaza les attira dans la plaine en feignant de fuir, et dans le même temps il ordonna à ceux qui se trouvaient sur les collines, de s'emparer du lieu qu'occupaient les chrétiens. Cette manœuvre lui ayant réussi, les croisés se trouvèrent environnés et assaillis de toutes parts, sans autre espoir que de vendre chèrement leur vie. Les comtes de Bar, de Montfort et quelques chevaliers résistèrent encore long-temps, et firent *merveilles d'armes :* à la fin, ils tombèrent de fatigue, et les Sarrasins en triomphèrent. Tous ceux qui n'avaient pas péri dans la bataille furent traînés en prison *en Égypte, à Damiette et au Caire, et autres lieux par le pays. Dans les bonnes villes des mescreans, assez lor faisoit-on de hontes et villanies quant ils passoient parmi les rues.*

Le récit que fait la chronique de cette bataille de Gaza, nous a paru un chef-d'œuvre de narration. Après avoir décrit cette défaite, l'auteur peint aussi avec beaucoup de chaleur l'empressement avec lequel les croisés restés à Ascalon et avertis par le roi de Navarre prirent les armes pour secourir leurs compagnons et leurs frères. Lorsqu'ils arrivèrent sur le champ de bataille, les Sarrasins s'occupaient de lier les prisonniers qu'ils avaient faits; ils n'attendirent point les chrétiens et se retirèrent en toute hâte : le lieu où les chrétiens avaient combattu, était couvert de leurs cadavres dépouillés; quelques-uns respiraient encore, et furent transportés à Ascalon sur les écus des chevaliers. Le roi de Navarre et les autres chefs demandèrent aux Hospitaliers, aux Templiers et aux guerriers du pays, ce qu'il fallait faire. Ceux-ci répondirent que les Sarrasins étaient sur leurs terres, et

pouvaient se retirer dans leurs forteresses; que, si on les attaquait, ils tueraient tous les captifs qu'ils avaient entre leurs mains et qui pouvaient être rachetés. Les parens et les amis de ceux qui avaient été pris, voulaient néanmoins qu'on marchât en avant; à la fin, on décida qu'on retournerait à Ascalon, où il y eut *grant criées et grant brairies pour ceste doloreuse aventure.*

Philippe de Nanteuil, un des captifs qui furent menés en Égypte, composa dans sa captivité plusieurs chansons. Le chroniqueur nous en a conservé une que ce chevalier envoya à l'armée chrétienne; nous en donnons ici une traduction littérale :

« Je veux, en chantant, entretenir mon deuil et nourrir » la douleur que j'éprouve de la mésaventure du preux et » brave comte de Montfort, si méritant et si digne de » louange, qui est venu en Syrie pour combattre; ce que la » France a vu avec peine. Mais la guerre n'a pas duré long- » temps; car Dieu n'a pas permis que le comte sortît de son » premier combat. France, ô douce contrée, que tous ont » l'habitude d'honorer, vous n'aurez plus de joie et vous allez » pleurer. Chaque jour vous serez plus attristée de cette » mésaventure, et votre chagrin sera sans mesure; car vous » avez perdu vos comtes. Comte de Bar, quel deuil ne va » pas répandre parmi les Français la nouvelle de ce qui vous » est arrivé! Que maudite soit la journée où la France a été » déshéritée de si braves chevaliers, où tant de preux sont » devenus esclaves et captifs! Si les Templiers et les Hos- » pitaliers eussent donné à nos gens l'exemple de marcher au » combat, la fleur de notre chevalerie ne serait pas en prison, » ni les Sarrasins en vie : mais c'est ce qu'ils ne daignèrent » pas faire; ce qui fut une sorte de trahison.

» Chanson, qui fus inspirée par la douleur et la pitié, va » à l'armée, au nom de Dieu et de l'amitié, et dis-lui qu'elle » ne tarde pas à nous délivrer, ou par les armes, ou par une » rançon. »

Les seigneurs et les barons croisés quittèrent Ascalon, et vinrent à Jaffa, à Acre, à Tyr, à Tripoli et plusieurs autres *bonnes villes des chrestiens.* Par tous les lieux où ils venaient, dit la chronique, il y avait *grant cris et grant pleurs de gens pour ceux qui estoient perdus. Bien disoient aucunes gens que, si l'on avoit eprouvé une defaite, ce n'estoit que pour l'orgueil, et pour l'envie, et pour les autres pechés.* Ceux qui prêchaient au camp disaient souvent, à ce sujet, des choses qui *point ne plaisoient aux hauts homes.* Maître

Guillaume, légat du pape, à la fin de ses sermons, répétait souvent ces paroles: *Pour Dieu, belles gens, priez Dieu qu'il rende les cœurs aux hauts homes de cet ost.*

Le chroniqueur ajoute qu'on fit plusieurs chansons, mais qu'il ne veut en rapporter qu'une seule; la voici :

« Que personne ne chante gaiement de joyeuses chansons, » tandis que nos barons restent oisifs en Syrie. Ni les bourgs » ni les châteaux ne sont gais, depuis qu'ils savent que le » comte de Bar a perdu la vie, victime d'une folle haine. Si » nos gens ne se mettent promptement à l'œuvre, tout leur » tournera à rebours; il y a trop d'envieux qui se réunissent » les uns aux autres : ils perdront le fruit de leurs travaux, » si Dieu ne châtie leur orgueil; si Dieu ne vient nous se- » courir, ils auront perdu leurs peines; leur retour sera » honteux, et la sainte Église abaissée. Ils n'ont encore rien » fait dont ils puissent se glorifier, et l'on n'a pas encore en- » tendu parler de leur valeur. Si Dieu n'abaisse leur orgueil, » ils seront déchus de leur renommée; car on disait, lorsque » de si grands barons partirent de France, que c'était la fleur » de la chevalerie. Ils ne considèrent pas combien le séjour » en Syrie pèse aux pauvres bacheliers, aux gentilshommes » qui ont engagé leurs terres, et qui ne reçoivent ni secours » ni marque d'intérêt des grands seigneurs, quand ils n'ont » plus d'argent : lorsqu'ils ont échappé à la captivité ou à la » mort, ils s'en reviennent tout confus en France.

» Seigneurs qui êtes maintenant dans les fers, il y aurait » de la folie à blâmer Dieu; le peuple de France prie pour » vous : vous êtes trop fiers de votre valeur; votre témérité » vous empêcha d'être secourus. Soyez sûrs que la douleur » saisira le fils de Marie, si Dieu ne vous délivre. »

Ces chansons, qui n'ont jamais été publiées, font très-bien connaître quel était l'esprit de cette croisade. On sait que le chef des croisés, le roi de Navarre, était lui-même un chansonnier; il était tout naturel que, sous ses drapeaux, on s'occupât plus de chansons que de combats. Aussi les chefs se bornèrent-ils à conclure des trèves avec les sultans de Damas et du Caire. Ce dernier rendit les prisonniers faits à la bataille de Gaza; mais on ne put retrouver le comte de Bar.

La chronique manuscrite donne, sur l'arrivée en Palestine de Richard de Cornouailles, sur la condamnation de Frédéric au concile de Lyon, et sur les ravages des Carismiens, des détails que nous avons déjà fait connaître. Si nous n'avions pas les Mémoires de Joinville, la relation que nous donne

le chroniqueur de la première croisade de S. Louis, aurait été très-précieuse pour nous et pour tous ceux qui font des recherches sur cette époque historique. L'auteur, qui parle comme témoin oculaire, décrit assez longuement la descente des croisés en Égypte et la prise de Damiette. Lorsqu'on aperçut la terre, on résolut d'aborder dès le lendemain; il fut décidé que chacun se confesserait, ferait son testament, et arrangerait ses affaires, *comme por morir, se il plust à Nostre-Seigneur Jesus-Christ.* Quand le jour arriva, le roi entendit *telle messe que on faict en mer*, et donna des ordres pour que tout le monde fût prêt. Le roi entra dans *une coche de Normandie;* l'auteur de cette relation et le légat y entrèrent avec lui. Le légat portait la vraie croix et donnait sa bénédiction à l'armée. Dans la barque de Gauthier, le roi fit placer *le gonfanon de monseigneur S. Denis*, et le confia à la garde de Jean de Beaumont, Mathieu de Marche, et Geoffroi de Sargines. Cette barque marchait en avant, et tous les autres bâtimens la suivaient. Quand la flotte fut à la portée de l'arbalète, et qu'on vit les ennemis accourir sur la rive, lançant une nuée de flèches, la plupart des chevaliers tout armés se jetèrent dans la mer, les uns ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'aux aisselles. Les nôtres, ajoute la chronique, combattirent si vigoureusement, *qu'il sembloit qu'ils n'eussent oncques soffert ni prisons, ni travaux, ni angoisses de mer, par la vertu de Jesus-Christ et de la sainte vraie croix, que li legat tenoit en haut dessus son chief encontre les mescreans.* Quand le roi vit les siens s'avancer ainsi, il se jeta comme eux à la mer, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir. La bataille dura jusqu'à midi; parmi les émirs qui furent tués, se trouvait celui qui avait fait prisonniers, à la bataille de Gaza, les comtes de Bar et de Montfort.

La chronique nous apprend que les croisés trouvèrent dans Damiette cinquante-trois esclaves chrétiens qui étaient restés couverts de chaînes pendant vingt-deux ans. Quelques chrétiens syriens qui se trouvaient dans la ville, prirent des croix et allèrent au-devant des vainqueurs; ce qui leur fit conserver leurs maisons. Le roi s'occupa d'établir des églises. La reine et les princesses furent logées dans les palais; l'armée avec le roi campa devant la ville, au-delà du pont qui communiquait à l'île *Maalot.* Les chrétiens souffrirent de *grans ennuis et grans angoisses de la grant chaleur et de la grant planté de mouches et de puces grans et grosses qui estoient en l'ost.* Les Bédouins rôdaient

sans cesse autour du camp pour couper des têtes, et les porter au soudan, qui pour chaque tête donnait dix besans. Souvent ils déterraient les morts pour saisir leur proie. L'auteur raconte comme Joinville la mort de Gauthier d'Antioche, qui sortit des rangs, malgré l'ordre du roi. La chronique s'étend peu sur ce qui se passa avant le départ de l'armée pour marcher contre le Caire; elle dit seulement qu'il y avait dix-huit lieues de chemin pour aller de Damiette au canal de Thanis, et que les croisés restèrent trente-un jours pour faire ce trajet. Ils eurent à combattre dans leur route cinq cents cavaliers sarrasins, qui vouhurent les surprendre et qui furent taillés en pièces.

Quand les chrétiens furent arrivés devant le Thanis, ils entreprirent de construire une chaussée pour passer le canal. Ici la narration de Joinville nous a paru fort obscure; et, pour éclaircir ce point historique, nous citerons le passage de notre chronique: « Pour trois raisons, dit-elle, ne porent » oncques li chrestiens faire cele chaucié tout outre; car, quant » li fluns si estréchié liau s'en couroit à val si rudement par » ce lieu estréchié et de si grande ravine trebuchoit contre val, » que nule chose que on y getast, ne pooit arrester que ele » ne s'en alast à val: ce fu la premiere raison. La seconde rai- » son fu que li Sarrasins getoient tant de grosses pierres et » pesans encontre nos engiens, que ils les depeçoient pres- » que tous. La tierce raison fut que li Sarrasins lancierent et » geterent tant de dars et de sagettes, et de quarriaux d'ar- » balettes allumés et embrasés de feu gregeois, avec les grosses » pierres que leurs engiens getoient sur nos deux chas des- » sous lesquels cil se tapissoient qui la chaucié faisoient, » que les grosses pierres les brisoient tous, et li feu gregeois » et les esprises que ils getoient les firent esprendre: en tele » maniere furent tous ars et mis en cendres. »

Les Sarrasins ne se contentèrent pas d'opposer ces obstacles: ils passèrent le canal, et vinrent attaquer l'armée chrétienne sur la rive qu'elle occupait. Alors on découvrit un gué, par lequel la cavalerie traversa le Thanis. Ce passage et les événemens qui le suivirent, sont beaucoup mieux racontés dans Joinville que dans notre chroniqueur. Les deux auteurs s'accordent à voir la cause du revers des chrétiens dans l'imprudente témérité du comte d'Artois. Notre chronique peint la prise du camp musulman par les chrétiens; elle peint le carnage que firent ces derniers, qui n'épargnaient *nuls homes, fames, enfans, viels et jeunes; ney avoit mestier crier ne braire, ne crier merci, que tous ne*

fussent mis à la mort. Ce fut là que périt l'émir Fakr-eddin, que le chroniqueur nous représente comme un des plus *hauts homes* parmi les mécréans. L'auteur parle ensuite de la querelle qui s'éleva entre le comte d'Artois et le grand maître des Templiers, qui rappela au prince l'ordre que le roi avait donné d'attendre, pour attaquer les Sarrasins, que toute l'armée chrétienne eût passé le canal. D'après le même récit, un des chevaliers qui accompagnaient le comte d'Artois, aurait répondu des choses injurieuses aux Templiers et aux Hospitaliers, et aurait dit au grand maître du Temple que son discours laissait voir *le poil du loup.* Le comte d'Artois répondit lui-même au grand maître, que, *s'il avoit paour, il demourast.* Le grand maître répliqua : « Ne mes freres ne nous » n'avons paour : nous ne demourerons pas; ains irons avec » vous : mais sachiez que nous doutons que nous en revei- » gnions jamais. » On trouve de plus dans le récit de notre chronique une circonstance que ne rapporte pas Joinville, c'est qu'il vint alors de la part du roi dix chevaliers, qui recommandèrent au comte d'Artois d'attendre le reste de l'armée. Ce prince ne tint aucun compte de cet ordre réitéré, et se précipita sur Mansourah, où il trouva la mort avec ses compagnons. Le chroniqueur donne peu de détails sur les combats qui se livrèrent dans cette malheureuse journée; il se plaît, comme Joinville, à louer l'extrême bravoure que montra Louis IX. Voici comment il peint la douleur qu'éprouvaient ceux qui étaient restés au-delà du canal, à la vue des périls qui menaçaient les guerriers chrétiens : « Petis et » grans, dit-il, braioient et ploroient à haute vois, batoient lor » piés et lor testes, tordoient lor poings, enrachoient lor che- » veux, et gratignoient lor visages, et disoient : *Las! las!* » *las! li roi et ses freres et toute leur compagnie sont tous per-* » *dus!* » Ils vinrent à bout de faire un pont, et de passer *perilleusement* au-delà du canal, pour venir au secours de leurs compagnons. Après avoir décrit vaguement d'autres combats, où l'on ne vit jamais le roi *faire mauvais semblant*, la chronique annonce qu'elle n'a plus à raconter que des événemens *dont grant pitié et grant angoisse doivent avoir à leur cœur toutes manieres de chrestiens.* Il survint une si grande mortalité, *qu'à peine y eut-il un seul jour que par les chapelles il ne iust bien vingt bieres ou trente.* Chacun attendait la mort *toujours prestement ; nuls n'en cuidoit* [pensait] *eschaper.* A peine trouvait-on *en si grant ost nuls qui ne plorast ou qui ne doulourast aucun sien ami qui fut mort.* A peine trouvait-on *tente ne pavillon ne loge que il n'y eust mort ou*

malade de cette pestilence. La famine se joignit à l'épidémie. « On recueilloit avec soin les charoignes des chevaux, des » anes, des mules et des autres bestes de l'ost, quand ils les » povoient trouver, et leur sembloit moult grant richece. A » la fin, ajoute l'auteur, aucuns de nos gens disoient ouver- » tement que cette besogne ne plaisoit mie point; car bien » leur sembloit que Diex ne le voloit mie, et que, se ils » avoient povoir de departir d'illec, ils s'en iroient en lor » pays, que jà plus dans cette terre ne demoureroient. » Le roi, entendant ces plaintes, se décida à envoyer des messages au soudan, qui répondit d'abord vaguement, et finit par leur dire qu'il ne ferait jamais de trève avec les chrétiens. « Quand nos messages orent dit au roi et aux barons ce que » le soudan leur avoit respondu, tous furent esbahis; car là » endroit ne pouvoient-ils plus demorer. »

Tout ce que dit le chroniqueur sur la retraite et le dernier désastre des croisés, est beaucoup mieux raconté dans Joinville. Comme la plupart des historiens, il dit que le roi et ses frères ne voulurent point partir avant l'armée; aucun de ceux qui avaient pris leur route par terre ne put se sauver : plusieurs, en voulant se réfugier dans les vaisseaux qui descendaient le fleuve, se noyèrent; il n'y eut que le navire du légat qui pût parvenir à Damiette.

On regrette ici que notre chroniqueur n'ait presque rien dit de la captivité de Louis IX et de son armée. Après avoir raconté la défaite des chrétiens, il en vient à la trève qui fut conclue avec le soudan. Dans le récit très-abrégé qu'il fait de la mort du soudan, tué par des *chevaliers sarrasins*, il dit qu'on ne sait point la cause de ce meurtre : mais seulement quelques-uns disent *que ce fut pour la rançon du roi, que ces chevaliers sarrasins vouloient avoir.* Les émirs convinrent enfin de l'exécution du traité, et le roi, accompagné de sa famille et des principaux de ses barons, se rendit à Acre, où il fut reçu *par les clercs revestus solennellement, portant croix, eau benoiste, encensoirs,* &c., *et par li chevaliers, li bourgois, li serjans, li dames, li pucelles et tous les autres gens qui estoient le plus bellement vestus et atifés que ils pouvoient.* Les cloches sonnèrent aussitôt qu'on aperçut en mer la flotte qui portait les débris de la croisade. « Assez y ot larmes plourées de joie de ce que » li rois et cil qui là estoient, furent delivrés, et de pitié de » la grant mescheance qui estoit advenue à la chrestienté. »

Le roi envoya en Égypte des ambassadeurs pour presser l'exécution des traités. Ces ambassadeurs, à leur retour,

racontèrent les persécutions et les tourmens qu'avaient essuyés les prisonniers chrétiens parmi les infidèles. Ils disaient, entre autres choses, qu'à Damiette on avait enchaîné des chrétiens et qu'on les avait ainsi jetés dans le feu; qu'on avait fait brûler ensemble des morts et des vivans. Les Sarra sins avaient pris des croix et des crucifix, les avaient traînés dans les rues *par grans risées*, les avaient battus et foulés *vilement et vilainement à lor piés.* Les mêmes ambassadeurs ajoutaient que si le roi avait tardé un seul jour à s'embarquer, lui et ses barons auraient été tous *mis à l'espée, occis et descoupés.*

Plusieurs autres messages furent envoyés en Égypte, et le roi parvint à délivrer un grand nombre de prisonniers. La chronique rapporte que le soudan envoya au saint monarque un éléphant, un onagre et des productions aromatiques. Ce que le chroniqueur dit sur les négociations avec les sultans de Damas et du Caire, sur le séjour du roi en Palestine, n'ajoute rien à ce que nous apprend le sénéchal de Champagne. Cette chronique va jusqu'à 1261, et nous donne peu de notions sur ce qui se passa dans la Terre-sainte après le départ de Louis IX.

CHRONIQUE DE TOURS, *par un auteur anonyme, chanoine de Saint-Martin de Tours* (1). — L'auteur de cette chronique était un chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours. Il avait fait remonter son ouvrage à la création du monde, et l'avait continué jusqu'à l'année 1226. Martène, en le publiant, en a supprimé tout ce qui précède le III.e siècle de l'Eglise. Il l'a fait commencer au règne de l'empereur Dèce, temps où l'évêque Gatien vint prêcher la foi dans la Touraine. L'auteur, arrivant au règne de Constantin, parle du pélerinage de l'impératrice Hélène à Jérusalem, et de l'invention de la sainte croix. A cette occasion, le chroniqueur se livre à une dissertation assez étendue sur les inventions supposées de la vraie croix, et montre un esprit de critique assez rare dans les historiens du moyen âge; il parle ensuite du pélerinage de S. Jérôme aux saints lieux. Lorsqu'il arrive au règne de Charlemagne, la chronique de Tours devient plus abondante en faits curieux. En parlant des relations de ce grand prince avec le calife Haroun al-Raschid, elle s'exprime en ces termes:

« La septième année du règne de Charles, dit-il, le roi

(1) Chronicon Turonense, auctore anonymo, canonico Turonensi Sancti-Martini. (Tome V, page 917.)

» des Perses lui envoya beaucoup de présens, parmi les-» quels on remarquait une horloge où les heures étaient » annoncées par le bruit d'une cymbale retentissante, par des » cavaliers qui, à chaque heure du jour, sortaient par des » fenêtres, et qui, rentrant à la dernière heure du jour, » fermaient les fenêtres qui s'étaient ouvertes (1). »

On remarque aussi dans cette chronique un portrait de Charlemagne qui ne paraîtra peut-être pas déplacé dans cet extrait, si l'on observe que le puissant empereur d'Occident fut considéré pendant long-temps comme l'un des illustres pélerins qui visitèrent la Palestine :

« Charles est appelé grand à cause de son grand bonheur : » il ne le céda point en gloire à son père ; il fut, au con-» traire, plus souvent vainqueur et plus illustre. Charles » dans sa jeunesse avait les cheveux bruns, le teint coloré ; » il était beau et avait de la dignité dans le maintien ; il était » très-généreux, très-équitable dans ses jugemens, éloquent » et instruit. Il se livrait journellement à l'exercice de la » chasse et du cheval, se plaisait au bain des eaux ther-» males, et y invitait non-seulement ses enfans, mais les » seigneurs de sa cour, ses amis et ses gardes ; de telle sorte » qu'il se trouvait quelquefois au bain plus de cent per-» sonnes avec lui. Il était d'une assez grande sobriété dans » ses repas ; cependant il se plaignait souvent de ce que les » jeûnes lui étaient nuisibles. Il donnait rarement de grands » festins, excepté dans certaines solennités. On ne servait » ordinairement sur sa table que quatre plats outre le rôti, » qu'il aimait de préférence. Il se faisait lire, pendant qu'il » mangeait, le récit des belles actions des anciens, ou le » livre de *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, pour lequel il » avait beaucoup de goût. Pendant le repas il ne buvait ja-» mais plus de trois fois. En été il prenait quelques fruits » dans l'après-midi, et dormait deux ou trois heures, désha-» billé comme pendant la nuit. Il portait l'habillement franc, » et toujours son épée, dont le ceinturon et le baudrier » étaient d'or ou d'argent. Quelquefois il en portait deux. » Charlemagne parlait plusieurs langues, et avait auprès » de lui des docteurs dans les sept arts libéraux, qui l'ins-» truisaient chaque jour ; savoir : un diacre de Pise, dans » la grammaire ; un saxon, dans la rhétorique, la dialec-» tique et l'astronomie ; et Albin, surnommé Alcuin, dans » les autres arts. Il fit lui-même des réformes dans l'art de

(1) Cette horloge singulière se voyait encore, avant la révolution, dans la cathédrale de Tours.

» la lecture et dans celui du chant, quoiqu'il ne lût jamais » en public et à haute voix, et qu'il ne chantât qu'en chœur » à l'église. Il fit rédiger toutes les lois de son royaume qui » n'étaient pas écrites, et il écrivit lui-même les actions et » les guerres des anciens; il commença une grammaire en » langue vulgaire. Cent vingt gardes veillaient toutes les » nuits autour de son lit; dix à sa tête, dix à ses pieds, » autant de chaque côté du lit, tenant d'une main l'épée » nue, et de l'autre un flambeau allumé. »

Le chroniqueur raconte brièvement le pélerinage de Robert de Normandie, dont nous parlerons en rendant compte de la collection des historiens de France. En rapportant celui de Foulques, comte d'Anjou, il entre dans des détails curieux. Il dit que comme les Sarrasins apprirent qu'un seigneur puissant était arrivé dans la Palestine, ils résolurent de ne lui permettre d'entrer dans le Saint-Sépulcre qu'après avoir obtenu de lui la promesse d'uriner sur la sainte croix de Jésus-Christ. Le comte d'Anjou le promit en effet : mais il se procura une vessie, qu'il mit, après l'avoir remplie de vin blanc, le long de sa cuisse; arrivé sur le saint tombeau, il trompa l'attention impie des Sarrasins, en répandant sur l'image adorée de Jésus-Christ le vin contenu dans la vessie. Après cela il se prosterna sur le Saint-Sépulcre, qu'il couvrit de ses baisers. La chronique ajoute que Foulques arracha avec ses dents un grand morceau de la pierre du sépulcre (*maximum frustum de lapide sepulcri suis dentibus evulsit*), et qu'il le déroba ainsi aux Sarrasins.

Lorsque le chroniqueur arrive à la fin du onzième siècle, on est tout surpris qu'en parlant assez longuement des conciles que le pape Urbain tint en France à cette époque, il ne dise pas un seul mot de la première croisade. Il garde le même silence sur la seconde. Ce n'est qu'à la date de 1174, qu'il parle de la mort d'Amauri, roi de Jérusalem; de celle de Nouredin, soudan des Turcs, et de l'avènement de Saladin. A la date de 1187, il commence le récit des désastres des chrétiens en Syrie, et dit, sur les conquêtes de Saladin, ce qu'en ont raconté à peu près tous les autres historiens; il s'attache surtout à représenter le comte de Tripoli comme un traître, et comme un homme puissant par sa malice et son éloquence (*malitiâ verbisque potens*). Il parle ensuite de la prédication de la troisième croisade, de l'expédition et de la mort de Frédéric, du siège de Ptolémaïs par Philippe-Auguste et Richard; mais son récit offre peu de détails. Il ne dit rien de la croisade de 1198, ni de la prise de Constantinople par les Latins, en 1204. Quoique

le siège de Damiette, qui eut lieu en 1218, ne soit point un des grands événemens des croisades, nous avons cependant trois historiens qui nous en ont fait connaître jusqu'aux derniers détails ; savoir : l'auteur de la chronique de Tours, celui du *Mémorial des podestats de Reggio*, et Olivier Scholastique, dont la relation a été long-temps attribuée à Jacques de Vitri.

En 1218, Hervé, comte de Nevers, aborda à Damiette suivi d'un grand nombre de chevaliers. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et le duc d'Autriche, étaient déjà arrivés à la tête d'une armée nombreuse pour former le siège de cette importante cité ; après de longs travaux et bien des funérailles, ils se rendirent maîtres de la tour qui était située au milieu du Nil. Comme on avait eu à pleurer le trépas d'un grand nombre de pélerins, les ecclésiastiques firent des processions et ordonnèrent à toute l'armée de jeûner pendant trois jours au pain et à l'eau. La veille de Saint-André, la mer franchit ses bornes et les flots inondèrent le camp des chrétiens; d'un autre côté, le fleuve, soulevant ses eaux, alla porter ses ravages au milieu de l'armée, et cette effroyable tempête dura pendant trois jours.

L'annaliste de Tours raconte, comme Olivier, la maladie dont furent atteints un grand nombre de chrétiens. (Voyez l'extrait de l'ouvrage de ce dernier, recueil d'Eccard, pag. 83.) Le chroniqueur ignorait la conspiration de l'émir, ainsi qu'Olivier Scholastique et l'auteur du Mémorial de Reggio; aussi l'historien de Tours, au sujet de la fuite du soudan, nous montre le Dieu *de toute consolation*, frappant de terreur et dispersant au loin les infidèles, pour ranimer l'ardeur et la confiance des soldats de la croix. Il rapporte, comme Olivier, que ce fut un apostat qui vint annoncer aux chrétiens la nouvelle de cette retraite inespérée. Lisez le récit de la conspiration d'Émad-Eddin dans nos extraits des auteurs arabes et dans notre douzième livre. Notre auteur ne fait qu'indiquer la bataille qui fut livrée le dimanche des Rameaux (voyez ce combat dans notre douzième livre), mais il parle assez longuement de la destruction de Jérusalem. Les babares tinrent conseil pour délibérer s'ils devaient renverser le tombeau de Jésus-Christ; « mais personne ne » fut assez téméraire (nous laissons parler le chroniqueur) » pour y mettre la main, à cause du respect qu'on avait » pour le saint lieu. Car les musulmans croient que Jésus-» Christ est né de la Vierge Marie, qu'il a vécu sans péché, » qu'il a été un prophète et plus qu'un prophète, qu'il a » guéri les lépreux, rendu la vue aux aveugles, ressuscité

» les morts, et qu'il est monté au ciel. Aussi les plus sages » des Turcs demandaient qu'on leur donnât les livres des » évangiles; puis ils les baisaient et montraient la plus » grande vénération pour la loi qu'a prêchée Jésus-Christ, » surtout à cause de ces paroles de l'évangile de saint Luc: » *Missus est Gabriel angelus* (l'ange Gabriel fut envoyé).

Sous la date de 1219, le chroniqueur revient au siège de Damiette. Les Chrétiens, voyant que la guerre seule leur offrait des avantages, marchèrent tous ensemble et d'un commun accord contre le Soudan, le jour de Saint-Jean-Baptiste. « Mais, dit l'auteur, ils avaient mis » trop de confiance dans leurs armes; ils avaient marché au » combat, en déployant tout le faste de l'orgueil et de la » puissance, au lieu de verser des larmes et d'adresser à Dieu » leurs prières; plusieurs même n'avaient pris les armes que » dans des vues d'intérêt; c'est pourquoi le Seigneur les » livra entre les mains des nations. » Les Sarrasins, qui d'abord avaient pris la fuite, s'apercevant que les Romains ne pouvaient supporter les ardeurs du soleil et qu'ils tournaient le dos au combat, se mirent à la poursuite des Chrétiens; ceux-ci tombèrent en grand nombre sous leurs coups; les infidèles cependant eurent à déplorer la perte d'une foule de guerriers. Dans cette journée les barbares donnèrent des fers à Milon de Nanteuil, électeur de Bavière; au vicomte de Sainte-Suzanne, à Gauthier, chambellan du roi de France, et à plusieurs chevaliers français d'un grand renom. Le roi Jean, qui dans ce combat fit briller son courage, fut atteint du feu grégeois; mais le Seigneur, toujours miséricordieux, dit l'historien, voulut conserver ce prince, pour humilier l'orgueil de ses rivaux. *Aliorum omnium superbiam oppressit.* Nous avons raconté dans notre histoire comment les Chrétiens arrêtaient les Sarrazins qui, s'avançant sous les eaux, allaient porter du secours aux habitans de la ville. Il existe dans le tome 18 du recueil des historiens de France un fragment de la chronique de Tours, où l'on trouve un intéressant récit de la reddition de Damiette; nous avons donné ce précieux morceau, à la fin des pièces justificatives du troisième volume de notre histoire.

Chronique de Richard de Poitou, moine de Cluny (1).

L'historien poitevin qui, dans son ouvrage, a parcouru

(1) Chronicon Richardi Pictavensis, monachi cluniacensis (tom. V, pag. 1160.)

l'espace de quatre cents ans (depuis 754 jusqu'en 1153), n'a consacré que deux colonnes aux expéditions d'outre-mer; il a fait un court récit des deux premières croisades, et dans sa marche rapide il s'est arrêté avec quelque attention sur l'institution des Templiers. « Ces guerriers, dit-il, vivent » comme des moines; ils prient Dieu continuellement et » obéissent à des règles de discipline religieuse; ils man- » gent en silence, tous leurs biens sont en commun; ils » font vœu de porter les armes contre les infidèles. On » dit que si cette institution n'avait point existé dans » la Palestine, Jérusalem et ses dépendances seraient tom- » bées depuis long-temps au pouvoir des Sarrasins. »

Ce que l'auteur raconte sur la prise d'Edesse, nous a paru assez curieux. Après que Zengui, roi d'Alep, se fut emparé de la ville, on donna la mort ou des fers à tous les Francs; le vainqueur fit décapiter l'achevêque et le clergé, parce que les lévites du sanctuaire avaient refusé de renier le Christ. Un seul ecclésiastique échappa aux fers des Musulmans; ce fut par l'intervention d'un turc avec qui le prêtre était lié d'amitié. Les vierges consacrées à Dieu furent outragées, les églises changées en écuries, et le nom du Christ devint un objet de haine et de mépris. « Tout » fut profané, dit le chroniqueur; on rapporte que Zengui » déshonora trois belles femmes sur l'autel de Saint-Jean- » Baptiste. » Voyez, sur la prise d'Edesse, l'extrait d'Abouffarage, dans les historiens arabes.

Collection de lettres sur les Croisades.

Dans la collection *amplissime* de Martène on trouve une foule de lettres relatives aux croisades, écrites par les souverains pontifes, les patriarches et les rois de Jérusalem, ou par d'autres grands personnages qui ont joué un rôle sur la scène politique de cette époque. Il nous faudrait entasser des volumes pour faire connaître au long toutes ces pièces plus ou moins importantes. Tant de lettres qui roulent sur un même sujet deviennent nécessairement monotones et uniformes; on entend toujours les papes flatter l'orgueil des rois ou menacer les princes des vengeances du ciel, pour les entraîner dans une guerre contre les infidèles; ce sont toujours des voix suppliantes qui partent d'Orient, et qui reprochent à l'Europe d'abandonner la cause de Jésus-Christ. L'indication même de ces lettres n'offrirait qu'une liste froide et ennuyeuse. Nous ne signalerons donc à l'attention de nos lecteurs que celles qui sont

pour nous d'un véritable intérêt, et qui, par des traits piquans ou des révélations nouvelles, jettent une vive lumière sur l'époque lointaine dont nous avons retracé les événemens.

Six ans avant la tenue du concile de Clermont, Alexis avait appelé l'Occident contre les barbares d'Asie qui menaçaient le trône de Constantinople; dans la lettre qu'il écrivit au comte de Flandre, l'empereur faisait une effrayante peinture des violences et des horreurs auxquelles se livraient les infidèles. Martène s'est trompé en plaçant cette lettre sous l'année 1100, car à cette époque les Chrétiens étaient déjà maîtres de la Palestine, et Alexis craignait trop alors les Francs pour implorer leur appui. Guibert a rendu compte de cette pièce au commencement de son histoire; il a mêlé à son analyse des réflexions assez piquantes. Voici un abrégé de la lettre d'Alexis : (Martène, page 572, tome I).

« *L'empereur de Constantinople, au glorieux comte de » Flandre, à tous les princes chrétiens, tant laïques qu'ecclé» siastiques, salut et paix en notre Seigneur Jésus-Christ.*

» Glorieux comte, défenseur de la foi chrétienne, je veux » faire connaître à votre prudence la position désespérée de » l'empire chrétien de Constantinople. Les choses saintes » et les fidèles de Jésus-Christ sont chaque jour l'objet de » nouveaux outrages; les Turcs et les Pincenates envahissent » notre empire. Sur les fonts baptismaux, les barbares, » par mépris pour le Sauveur, font couler le sang de nos » enfans et de nos jeunes gens sous le fer de la circoncision; » ils les forcent à répandre leur urine sur la Croix-Sainte, » et à blasphémer contre le mystère de la Trinité. Ceux qui » refusent d'obéir aux tyrans périssent dans les tourmens » les plus horribles; les infidèles déshonorent les vierges » sous les yeux de leurs mères, contraintes d'applaudir à la » brutalité de ces barbares par des chansons impies et licen» cieuses. Les Turcs ressemblent ainsi aux Babyloniens qui » disaient aux Israélites : *chantez-nous les hymnes et les canti» ques de Sion.* Mais nous avons encore de plus grands maux à » vous peindre; les Turcs, puisqu'il faut le dire, se souillent » du péché contre nature, avec les hommes de tout âge, et » ce qui est plus infâme encore, avec les évêques et les » prêtres. A ce récit qui peut retenir ses larmes? L'em» pire de Constantin est inondé de toutes parts; il ne nous » reste plus que Constantinople, qui tombera bientôt entre » les mains des Infidèles, si Dieu et les Latins ne viennent à » notre secours. Illustre comte, enflammez l'ardeur des » grands et des petits, et venez avec eux délivrer la Grèce,

» J'aime mieux être soumis aux Latins que de devenir le » triste jouet des caprices de ces barbares. »

En terminant sa lettre, l'empereur rappelle au comte les richesses immenses de Constantinople, et fait l'énumération de toutes les reliques qui se trouvent dans cette cité; il ne faut pas, dit l'empereur, que de pareils trésors tombent entre les mains des infidèles : ils seront le prix de la victoire des guerriers latins.

Cette lettre, telle que la donne Martène, ne parle point des femmes grecques; il serait difficile d'expliquer cette suppression; le timide religieux aurait cru peut-être blesser la pudeur, en laissant ce passage de la lettre d'Alexis.

En 1098, Bohémond, le comte de Toulouse, Godefroi et Hugues-le-Grand adressèrent à tous les fidèles une lettre (page 568) qui leur annonçait les victoires de l'armée chrétienne.

Lettres de l'abbé Wibald.

Parmi trois ou quatre cents lettres qui, sous le nom de *lettres de l'abbé Wibald* (tome II, page 153), composent la correspondance de Conrad et de Wibald avec les grands de l'Allemagne, les diverses puissances d'Europe, les souverains pontifes, etc., etc., quelques-unes seulement ont rapport au sujet qui nous occupe. La seconde croisade manque de monumens historiques; si la glorieuse expédition de Godefroi trouva partout des historiens, les écrivains se turent sur les misères et les calamités de Louis VII et de Conrad : c'est pourquoi l'intérêt le plus vif s'attache aux moindres pièces qui peuvent éclaircir les événemens de ce malheureux pélerinage.

On sait que le pape Eugène avait reproché à l'empereur d'avoir résolu son voyage à la Terre-Sainte sans l'avoir consulté et sans avoir songé à un successeur. Conrad écrivit à Eugène III (année 1147, page 204) que Henri, son fils, avait été salué roi des Romains par les acclamations de tout le peuple; en annonçant au pontife son prochain départ pour Jérusalem, l'empereur lui disait qu'il était pleinement persuadé que l'amitié seule avait dicté les reproches qu'Eugène lui avait adressés. L'esprit saint, avant de faire sentir aux hommes son souffle inspirateur, ne les prévient jamais et les surprend toujours; c'est pour cela que Conrad n'a pas eu le temps d'avertir le pasteur de Rome, et de lui demander ses conseils salutaires. Après avoir dit que son cœur n'a pu résister à la touche merveilleuse du doigt divin,

Conrad invite le pape à se rendre sur les bords du Rhin, afin qu'ils délibèrent ensemble sur ce qu'il y a à faire pour assurer la paix de l'Église et le repos de l'Allemagne; l'empereur se propose de partir six jours après Pâques. « Nous espérons, » dit-il à Eugène en achevant sa lettre, voir à Strasbourg » *votre face tant désirée* (*desideratam faciem*). »

L'empereur était parti depuis plusieurs mois pour la Terre-Sainte, et le pape Eugène ne perdait pas de vue les affaires de la Germanie. Dans une lettre qu'il écrivit aux prélats de cet empire (page 239, année 1148), le pontife les exhortait à secourir de leurs conseils et de tout leur pouvoir le jeune Henri, qui venait de monter sur le trône; la religion leur en faisait un devoir, puisque le père du nouvel empereur n'avait quitté son peuple que pour aller combattre les ennemis de Dieu.

Conrad ne voulut point laisser ignorer à son ministre la situation de son armée; il écrivit à l'abbé Wibald deux lettres à ce sujet. Mais il ne dit pas toute la vérité en parlant des malheurs de ses troupes; il est à croire que l'empereur était instruit des troubles qui agitaient alors l'Allemagne, et qu'il ne voulut point jeter son ministre dans la crainte et le découragement, en lui faisant connaître tout ce que sa position avait d'effrayant. (Lisez à ce sujet les *Remarques de Martène sur la sainte expédition entreprise par Louis VII et l'empereur Conrad*, tome II, page 10, coll. ampl.) Voici la traduction de sa première lettre (page 252, année 1148); c'est un récit de ce qui lui arriva sur la route d'Icone.

« Arrivé à Nicée, dit-il, et plein du désir de terminer » notre expédition, nous nous dirigeâmes immédiatement » vers Icone, emportant avec nous autant de vivres qu'il » nous fut possible; après dix jours de marche, et lorsque » nous avions encore dix journées devant nous, les vivres » commencèrent à manquer, principalement à nos chevaux. » En même temps les Turcs ne cessaient d'attaquer et de » tuer la foule des piétons. Gémissant sur le sort de ce » malheureux peuple, accablé tout à la fois par la faim et » par les traits de l'ennemi, nous le dirigeâmes, d'après » l'avis de nos barons, de ce lieu désert vers le côté de la » mer; car nous aimions mieux le conserver pour de plus » grandes choses, que de triompher par une sanglante victoire. Lorsque nous fûmes arrivés sur les bords de la » mer, et que nous eûmes établi nos tentes, le roi de France » arriva auprès de nous sans nous avoir prévenu; la présence de ce prince nous remplit de joie. Le roi plaignit le

» sort de notre armée, détruite par la faim et la fatigue ;
» lui-même manifesta beaucoup de joie de se réunir à nous :
» le roi et tous ses barons nous offrirent leur assistance,
» leur argent et tout ce qu'ils avaient. Ayant réuni nos
» troupes avec leurs chefs, nous allâmes jusqu'à Éphèse,
» pour y célébrer la naissance du Seigneur ; nous y demeu-
» râmes quelques jours, parce que nous étions malades,
» ainsi que plusieurs de nos guerriers, et que nous voulions
» nous rétablir avant de continuer le pélerinage. Comme la
» maladie augmentait, nous ne pûmes marcher ; le roi de
» France alors se retira avec son armée en nous plaignant,
» et après nous avoir attendu autant qu'il put. Lorsque
» l'empereur grec, notre frère, apprit notre situation, il en
» fut profondément affligé ; il s'empressa, avec l'impératrice,
» notre chère et tendre fille, de nous fournir, ainsi qu'à
» toute notre armée, les choses nécessaires. Après que nous
» eûmes été guéris par les soins de ses propres médecins, il
» nous entraîna comme par force dans son palais à Cons-
» tantinople, et nous y rendit des honneurs tels qu'on n'en
» avait jamais rendu de semblables à aucun de nos pré-
» décesseurs. C'est de là que nous nous disposons à partir
» pour Jérusalem, après avoir, par le secours de Dieu,
» réuni une nouvelle armée. Nous voulons que vous priiez
» et que vous fassiez prier vos frères pour nous, afin que
» notre voyage ait un heureux résultat. »

Dans sa seconde lettre (page 299, année 1149), Conrad parle du siége de Damas, et de l'intention où il est de revenir bientôt dans son empire. « Comme nous n'ignorons
» point, dit-il à Wibald, que votre plus grand désir est de
» savoir de nos nouvelles et d'apprendre ce qui nous inté-
» resse, nous profitons d'une occasion favorable pour vous
» instruire sur notre situation. Par un effet de la miséri-
» corde de Dieu, nous sommes en bonne santé, et nous re-
» tournerons dans notre patrie pour la fête de Sainte-Marie
» de septembre. Nous avons fait dans ces contrées ce que
» Dieu a voulu, et ce que les peuples de ce pays nous ont
» permis de faire. Parlons maintenant de nos troupes. Nous
» allâmes d'un avis commun mettre le siége devant Damas ;
» nous plaçâmes avec beaucoup de peine notre camp devant
» la porte de la ville : cette ville eût été indubitablement
» prise ; mais une trahison à laquelle nous ne nous atten-
» dions pas, trompa nos espérances. Voici en quoi elle
» consista : Les chrétiens du pays nous assurèrent que le
» lieu vers lequel l'armée dirigeait ses efforts, était inex-
» pugnable ; par leur supercherie, ils nous conduisirent

» dans un lieu aride, d'où il n'y avait aucun moyen de sortir : » nous fûmes tous remplis d'indignation ; à ce sentiment » succéda la douleur. Ces mêmes chrétiens promirent de » marcher avec nous vers Ascalon; ils désignèrent le lieu » et le jour du rendez-vous. Arrivés dans ce lieu, nous ne » trouvâmes presque personne ; nous attendîmes huit jours. » C'est ainsi que nous avons été trompés deux fois. Si Dieu » le permet, nous serons bientôt dans notre empire ; nous » vous y témoignerons la reconnaissance qui vous est due » pour avoir guidé notre fils et montré pour nous une si » grande fidélité. »

Conrad avait annoncé à son ministre sa prochaine arrivée à Ratisbonne (page 355, année 1149); Wibald écrivit alors à l'empereur (page 356, année 1149) ; sa lettre commençait en ces termes : « La terreur que votre arrivée inattendue répandit parmi les infidèles, ne fut ni plus grande » ni plus vive que la joie qui règne dans la Germanie à l'oc» casion de votre prochain retour. Pour moi, dans les trans» ports de ma joie et de mon allégresse, je puis dire avec » Jacob : *Je ne demande plus rien, j'irai et je verrai mon* » *maître. Sufficit mihi, vadam et videbo dominum meum.* » J'aurais déjà volé au-devant de vous, si je n'étais arrêté » par les incendies et les rapines qui dévorent la Lorraine, » et surtout la malheureuse province des Ardennes. » Après l'avoir félicité sur ses triomphes, et lui avoir déclaré que l'empire est près de tomber par de criminelles manœuvres, Wibald conjure l'empereur de frapper les ennemis de l'état, maintenant qu'il vient de faire respecter son nom dans les plaines d'Asie. Le ministre signale à la vengeance de Conrad l'évêque de Minden, qui n'a pas craint de porter la désolation dans l'église de Corbie.

Cette lettre est remarquable en ce qu'elle nous fait connaître la situation de l'Allemagne pendant l'absence de l'empereur, et les craintes du ministre courtisan qui salue par des cris de triomphe l'arrivée d'un prince vaincu. Le pape Eugène parla un langage bien différent (page 357, année 1149) ; il écrivit à l'empereur pour le consoler de la malheureuse issue de son expédition. « Les destinées des » choses de la terre, lui disait-il, c'est de changer et de pé» rir. La prospérité ne doit point enfler le cœur de l'homme, » et le malheur ne doit point abattre son courage. Nous » devons bénir le Ciel quand il nous envoie des peines et » des calamités, car il veut par là nous dégoûter des choses » de ce monde. » Ici le pape Eugène cite, on ne sait pourquoi, l'exemple de Moïse et de Pharaon. Il exhorte le prince

à recevoir avec résignation les coups frappés par la main céleste, et à traverser le désert de la vie dans la patience et dans la charité. Lorsque le pontife eut appris l'arrivée de Conrad en Lombardie, il lui envoya des députés afin de lui annoncer que Rome le reconnaissait pour le premier défenseur de l'Église; mais ceux-ci ne pouvant joindre l'empereur dans leur marche, retournèrent auprès du pape, à cause des chaleurs de la saison et des difficultés d'un long voyage. Eugène finit sa lettre en invitant l'empereur à lui faire connaître l'état de ses affaires.

Il paraît que l'expédition de Conrad se termina par un traité conclu avec l'empereur de Constantinople; dans la lettre dont nous allons rendre compte, le prince s'excuse auprès de Manuel de n'avoir point encore rempli les conditions de ce traité (page 375, année 1150). L'empereur commence par dire à Manuel qu'il n'oubliera jamais les bons traitemens qu'il reçut à la cour de Bysance, et les soins particuliers que le prince grec lui-même lui prodigua de ses propres mains (*propriis manibus ministraveris*), lorsque le Seigneur versa sur Conrad les flots de sa colère, non-seulement en poussant son armée sous le glaive de l'ennemi, mais encore en l'accablant lui-même d'infirmités corporelles. Conrad n'a point oublié les conditions du traité qu'il jura de remplir; mais il n'a pu le faire jusqu'à ce moment, parce que son absence avait occasioné des troubles dans son empire, et que pendant qu'il s'occupait à ramener la concorde, une fièvre tierce (*tertiana febris*) est venue l'enchaîner pour six mois dans son lit; c'est ainsi que le père miséricordieux qui se plait à frapper ses enfans, l'avait rendu long-temps inutile à ses peuples.

Quelques mois après l'envoi de la lettre que nous venons d'analyser, l'empereur, n'ayant pu encore s'acquitter de ses promesses envers Manuel, écrivit à l'impératrice de Constantinople; il donnait pour excuse de son long retard la conspiration du prince Guelfe, qui, s'étant laissé corrompre par les trésors du roi de Sicile, avait porté les armes contre l'Allemagne, sa patrie. Conrad voulant assurer l'union entre les Grecs et la Germanie, demanda la nièce de l'empereur de Bysance, pour la donner en mariage au jeune Henri.

Le pape Eugène avait attribué à la trahison de l'évêque de Ratisbonne, la défaite de l'armée de Conrad. Dans une lettre adressée au pontife romain (page 401, année 1150) pour lui recommander l'évêque de Ratisbonne qui retournait à Jérusalem, l'empereur justifie le prélat des soupçons injurieux qu'on faisait peser sur lui, et déclare à Eugène

que cet évêque est toujours resté fidèle à l'honneur et au Saint-Siége.

La correspondance de Wibald, si importante pour l'histoire d'Allemagne, nous offrirait encore des lettres du plus haut intérêt, mais elles seraient entièrement étrangères au sujet qui seul doit nous occuper dans cet ouvrage. Les unes, écrites d'Italie, ont pour but de faire prendre les armes à Conrad contre le roi de Sicile; les autres pressent vivement l'empereur de secouer le joug de l'Église romaine, en déclamant avec une violence incroyable contre l'ambition des prêtres *qui ne devraient point porter à la fois le glaive et le calice, et qui, envoyés pour faire régner la paix, ne cherchent qu'à cimenter leur puissance avec le sang des hommes.*

On lit, sous la date de 1147, une lettre du prédicateur flamand Arnould, sur la prise de Lisbonne par les croisés. (Voyez nos extraits des chroniques allemandes.) Dans notre récit de la seconde croisade, nous avons parlé des prédications de ce Flamand, qui, d'après la chronique de Gemblon, se fit remarquer par l'austérité de sa vie, la singularité de son habillement, et l'étendue de ses connaissances.

Entre autres lettres qu'Aymeri, patriarche d'Antioche, écrivit au roi de France, après la seconde croisade, pour lui rappeler les misères de la Terre-Sainte, celle qui suit n'est pas indigne de passer sous les yeux de nos lecteurs : « Pardonnez-nous, dit le patriarche à Louis, pardonnez-nous » d'avoir toujours à vous entretenir de nos périls et de nos malheurs. Mais autour de nous, nous ne voyons que larmes, » nous n'entendons que gémissemens; pouvons-nous nous » cacher à nous-mêmes nos propres douleurs? » Aymeri peint le déplorable état des chrétiens et de l'Eglise d'Orient. « Les amertumes de notre âme, dit le patriarche, nous » font mourir chaque jour; la mort est cent fois préférable » à la misérable vie que nous traînons. Dans cette situation » pénible, la petite société chrétienne que nous gouvernons » vous appelle à son secours; car, après Dieu, c'est en » vous qu'elle met toutes ses espérances. » Aymeri parle d'une invasion des infidèles; il raconte avec de grands détails une victoire que les Sarrasins ont remportée sur les chrétiens près d'Antioche. Dans ce combat le comte de Tripoli et un grec d'une illustre naissance ont été faits prisonniers; les Turcs, fiers de ce triomphe, se sont répandus sur toutes les terres des chrétiens, et menacent de tout livrer à la destruction et à la mort. « J'en atteste Dieu, con» tinue le patriarche; il me reste à peine assez de guerriers » pour veiller nuit et jour sur les remparts de la ville, et

» quelquefois même je suis obligé de confier des postes à » des hommes qui me sont suspects. Les clercs, les prêtres » sont contraints d'abandonner le service des autels pour » garder les portes, et moi-même je veille sans cesse à leur » sûreté. Malgré toutes ces précautions, nous ne croyons » pas pouvoir résister encore long-temps, car le courage » de nos soldats diminue tous les jours. » Le patriarche finit sa lettre en implorant l'appui du monarque français, qu'il appelle la seule ancre du salut des fidèles. Il donne au roi le titre de *Royale Majesté;* nous ferons remarquer qu'il est peu de pièces de cette époque où ce titre soit donné aux souverains : on qualifiait alors les rois d'*Excellence*.

Nous ne nous arrêterons point aux lettres d'Amauri, roi de Jérusalem (page 803, année 1169); de Henri, évêque d'Albe (page 975, année 1187); de Henri, empereur de Constantinople (page 1073, année 1206); de Frédéric II (page 1154, années 1235); d'Adrien IV, d'Alexandre III, d'Alexandre IV, de Martin IV et de Sixte IV. Dans toutes ces pièces, il s'agit toujours d'armées à mettre sur pied pour combattre les ennemis de la croix, ou pour arrêter les invasions des Tartares. Nous trouvons cependant quelques lettres qui méritent une attention particulière. Sans parler d'une lettre de saint Louis, adressée à Frédéric II, par laquelle on voit que, malgré les terribles querelles d'Innocent avec cet empereur, le roi de France était resté l'ami du prince d'Allemagne, désigné au commencement de la lettre sous le titre d'*empereur toujours auguste et de roi de Jérusalem et de Sicile*, nous ferons connaître une pièce curieuse qui se trouve à la page 1299 (tome II). C'est une lettre de Bérard de Napoli au roi d'Angleterre; elle ne porte aucune date, et ne donne pas le nom du prince à qui elle est adressée. (nous croyons qu'elle fut écrite par ordre du pape à Henri III, vers le milieu du treizième siècle).

Bérard commence sa lettre en disant au roi qu'un bruit assez étrange était venu jusque dans la cour de Rome; on accuse le prince de s'être emparé de la dîme levée en Angleterre pour secourir la Terre-Sainte, et d'avoir pénétré les armes à la main dans les sanctuaires où ces trésors étaient déposés. Cette accusation, dont la vérité couvrirait le roi d'infamie, n'est peut-être qu'une fable inventée par la jalousie de ses rivaux; mais comme en pareille matière la multitude ne raisonne jamais, et que les hommes sont portés à croire le mal, même d'après le plus léger soupçon, il est convenable qu'un prince tel que le roi d'Angleterre fasse briller son innocence dans tout son jour, et qu'il impose si-

lence à des voix injurieuses en se justifiant auprès du pape. « Toutefois, ô le plus chrétien de nos princes ! dit Bérard » en achevant sa lettre, s'il arrivait que vos actes répondis- » sent à de pareils bruits, au nom de Dieu, hâtez-vous de » réparer votre faute; écrivez-nous pour déplorer vos er- » reurs, et nous nous leverons tous pour vous excuser » aux yeux des peuples. »

La lettre qu'on va lire, adressée par l'évêque de Tunis à Thibauld, roi de Navarre, contient un récit de la mort de saint Louis ; nous la donnons textuellement dans son vieux langage (quelques savans ont pensé que cette lettre fut écrite par Thibauld lui-même).

« C'est la fin que le bon roy saint Loys ot à sa mort, » que l'evesque Thunes envoie à Thibauld, roy de Navarre.

» *A Thibauld, roy de Navarre par la grace de Dieu, comte » de Champagne et de Brie, queux palatin, l'evesque de » Thunes, salut et lui tout.*

» Sire, j'ai receuė vostre lettre, en laquelle vous pries » que je vous fasse à savoir l'estat de la fin de mon chier » seigneur Loys, jadis roy de France. Sire, du commen- » cement et du milieu savés vous plus que nous ne fasons, » mais de la fin vous pourrions nous tesmoigner la veue des » yeulx que en toute nostre vie nous ne veismes ne ne » sceumes si sainte ne si devote en homme du siecle ne de » religion, et aussi avons-nous oy tesmoigner à tous ceulx » qui la virent. Et saiches, sire, que dès le dimenche à » l'heure de none, jusqu'au lundy à l'heure de tierce, sa » bouche ne cessa, de jour ne de nuit, de loer Nostre-Sei- » gneur, et de prier pour le peuple qu'il avoit là amené ; » et là où il avoit jà perdu une partie de la parole, si crioit- » il aucunes fois en haut : *Fac nos, Domine, prospera mundi » despicere et nulla ejus adversa formidare.* Et moult de fois » crioit-il en haut : *Esto, Domine, plebis tuæ sanctificator » et custos.* Après heure de tierce, il perdit aussi comme du » tout la parole; mais il regardoit les gens debonnairement, » et faisoit moult de fois le signe de la croix, et entre » heure de tierce et de midy fist aussy comme semblant de » dormir, et fust bien les yeulx clos l'espace de demi-heure » et plus. Après il ouvrit les yeulx et regarda vers le ciel, » dit ces vers, *Introïbo in domum tuam, adorabo ad tem- » plum sanctum tuum ;* et oncques puis il ne dit mot ne ne » parla. Entour l'heure de none il trespassa. Jusques à len- » demain que on le fendit, il estoit aussi bel et aussi ver- » meil, ce nous sembloit, comme il estoit en sa pleine santé, » et sembloit à moult de gens qu'il vouloist se rire. Après,

» sire, les entrailles furent portées à Montreal, en une église
» près de Salerne, là où nostre sire a jà commencé à faire
» moult de beaux miracles, pour lui, si comme nous avons
» entendu par l'archediacre de Salerne, qui manda par sa
» lettre au roy de Secile. Mais le cueur de lui et le corps de-
» mourerent en l'ost; car le peuple ne voult souffrir en nulle
» maniere que il en fust portés. »

Nous offrirons une analyse rapide de quelques lettres qui ne sont point sans intérêt, relativement aux croisades contre les Turcs.

Lettre de Gilles de Viterbe au despote de Servie. — Gilles se plaint, dans cette lettre, de l'indifférence des princes chrétiens, qui, après d'éclatantes victoires remportées sur les ennemis de la foi, restent dans l'inaction. Il rappelle l'entreprise que le pape Pie II commença avant de mourir; entreprise que le pape Sixte désirait poursuivre, qu'Innocent eut à cœur, qu'Alexandre promit d'exécuter, que Charles VIII, roi de France, abandonna après la prise de Naples, que le roi d'Angleterre voulait reprendre, et que Jules II médita jour et nuit d'accomplir. Il exhorte, il presse le despote de faire par son autorité ce qu'il n'a pu obtenir, lui, par ses discours et par ses instances. Cette lettre est de 1511. (Tome III, page 1245.)

Lettre de Thomas Wolsey. — Thomas Wolsey, cardinal d'York, écrit à l'évêque de Worcester, que le roi d'Angleterre est dans l'intention d'entreprendre une expédition contre les Turcs, de concert avec les rois de France, d'Espagne, etc.; mais qu'il ne veut rien faire que la paix ne soit assurée entre tous les princes chrétiens. Pour cela, le cardinal demande que tous les chrétiens, et chaque prince en particulier, soient invités, par lettres et par des envoyés, à faire cette paix et à conclure entre eux une solide alliance. Cette lettre est du mois de février 1518 (page 1277).

Le 11 avril suivant, Wolsey en écrivit une autre au même prélat sur le même objet. Il lui fait part de la douleur qu'a éprouvée le roi d'Angleterre, en apprenant à quel point la puissance des Turcs devient chaque jour plus formidable. Il expose l'imminente nécessité d'une croisade, et assure que le roi recevra avec satisfaction, en qualité de légat, le cardinal Campége, pourvu que le pape lui accorde à lui-même la même autorité, les mêmes titres et les mêmes attributions qu'à un légat (page 1282).

Lettre de Henri VIII, roi d'Angleterre, adressée au pape. — Ce prince offre une flotte et une puissante armée contre les Turcs. Il ajoute qu'il est dans l'intention de se mettre

lui-même à la tête de ses troupes, si Dieu lui accorde un héritier de sa couronne; sinon, qu'il en confiera le commandement à ses barons. Cette lettre est de 1510. Vers le même temps, Henri VIII avait demandé le cardinalat pour Thomas Wolsey, et il est à croire que c'était la condition que le roi d'Angleterre mettait au puissant secours qu'il promettait à la chrétienté (page 1297).

Pièces diverses sur les Croisades.

Extrait du Livre composé par le vénérable Humbert de Romans, supérieur de l'ordre des frères Prêcheurs, *sur les matières traitées par le concile général de Lyon, tenu sous le pontificat du pape Grégoire X, l'an du Seigneur* 1274. — Le livre d'Humbert de Romans est très-intéressant sous un point de vue que nous n'avons pas dû négliger, celui qui peut faire connaître l'état des opinions sur les croisades aux différentes époques où elles furent entreprises, le caractère de l'opposition que rencontraient ces opinions, et les raisonnemens par lesquels on combattait l'opinion elle-même.

Humbert commence son livre par déplorer le triste état de la chrétienté et les persécutions auxquelles elle est en butte. Parmi les causes de calamités de l'Église, qu'il porte au nombre de sept, Humbert indique comme la plus effrayante la puissance des Sarrasins, qui persistent dans *leur malice;* toutes les autres ont été vaincues ou du moins atténuées par l'influence de la religion. « Les Juifs, convaincus » par la science et subjugués par la force, ne savent ni ne » peuvent plus rien contre le peuple du Christ; l'idolâtrie a » disparu en présence de l'étendard de la croix, et s'est ré» fugiée dans quelques parties du nord; la philosophie » païenne a été détruite par la vraie sagesse; les héréti» ques aboyant (*latrantes*) contre l'Église romaine sont ren» trés dans leur repaire; les empereurs, qui jadis opprimaient » l'Eglise, la protègent aujourd'hui; les Sarrasins seuls ré» sistent à ce mouvement général des esprits. »

Ici Humbert, après avoir récapitulé toutes les persécutions qu'a éprouvées l'Eglise depuis sa naissance, dit que celle des Sarrasins « a été plus longue que toutes les autres réunies » ensemble: elle a duré six cent soixante-dix ans. Encore les » persécutions des empereurs n'avaient rien de continuel: » celle des Sarrasins n'a été interrompue que par quelques » trèves mal observées. Toute l'Afrique est en leur pouvoir, » cette Afrique où la religion comptait quatre cent quarante» quatre évêques. Les barbares occupent plusieurs parties

» de l'Europe. L'Espagne, la Sicile et diverses parties de » l'Italie sont tombées dans leurs mains. Nous pouvons gé- » mir de tous ces maux et dire avec le prophète : *Comment » existe-t-il encore une cité pleine de peuple!* Notre héritage, » notre maison, sont aux mains des étrangers; moi-même, » qui écris ce traité, j'ai vu de mes propres yeux, dans la » Palestine, une chapelle où les Sarrasins avaient osé cou- » cher avec des femmes, en présence d'une croix. »

Humbert ajoute que le souverain pontife et les prêtres doivent particulièrement gémir de ces calamités, à cause de la violation des temples et de la dilapidation des offrandes : mais, au milieu de ces malheurs, les chrétiens seront-ils semblables à des femmes? se contenteront-ils de pleurer dans leurs maisons? Plusieurs motifs doivent les déterminer à marcher au combat: 1.° le zèle pour l'honneur de la religion; 2.° le zèle pour la foi chrétienne; 3.° la charité fraternelle; 4.° la dévotion pour la Terre-sainte; 5.° la nécessité de la guerre; 6.° les exemples de leurs aïeux; 7.° les indulgences de l'Église. Contre la guerre il y a huit causes d'opposition: 1.° les liens du péché; 2.° la crainte des maux du corps; 3.° le trop grand amour de la patrie; 4.° les disputes des hommes; 5.° leurs mauvais exemples; 6.° une trop grande affection envers soi-même; 7.° une impuissance supposée; 8.° le manque de foi parmi les chrétiens.

Il y a aussi plusieurs espèces de personnes qui font des objections contre le dessein des chrétiens d'aller à la Terre-sainte; ces hommes sont semblables à ceux qui détournaient les Israélites de marcher vers la Terre de promission, et le Seigneur a dit d'eux : *Fermez le royaume du ciel devant ces hommes.*

Les premiers disent qu'il n'est pas permis de verser le sang des Sarrasins, parce que Jésus-Christ a dit à Pierre : *Remettez votre épée dans le fourreau.* « Nous répondrons, » dit Humbert de Romans, que *la vigne de l'Église* a dû » être plantée et cultivée d'une autre manière qu'elle doit » être aujourd'hui protégée; le peuple chrétien, dans son » état de faiblesse, a dû procéder autrement que dans les » jours de sa puissance, et ce n'est pas sans cause qu'il » porte un glaive. Semblable à l'ouvrier, qui, privé d'un » instrument, se sert d'un autre, ce peuple, qui n'est plus » défendu par les miracles, doit se garantir aujourd'hui par » les armes. Qui pourrait dire qu'il ne faut pas résister aux » Sarrasins, s'ils étaient près d'égorger des chrétiens et de dé- » truire le culte de Jésus-Christ? »

Les seconds disent qu'il ne faut pas aller combattre les infidèles, parce qu'il y aura beaucoup de sang répandu, et qu'il ne faut pas que le sang de l'innocent paie pour les coupables. Mais ceux-là doivent se rappeler les hauts faits des anciens. Charles-Martel tua plus de trois cent mille Sarrasins dans les Aquitaines, Charlemagne en extermina peut-être un plus grand nombre dans son expédition d'Espagne, et Godefroi de Bouillon imita leur exemple. Ceux qui souffrent le martyre pour la religion ne meurent pas; l'Église cherche plutôt à remplir le ciel que la terre. D'ailleurs, pour le salut de tous, la mort de quelques-uns est souvent nécessaire.

Les troisièmes disent que la guerre que nous allons faire est imprudente; car, tandis que les Sarrasins sont servis par le climat et leur propre situation, les chrétiens, manquant de tout, marchent imprudemment à la guerre. Mais nous leur répondrons : *Si Dieu est pour nous, qu'importe ce qui est contre nous ?* Les anges ne vinrent-ils pas au secours d'Élisée? Osias, Jérémie et les autres saints ne prient-ils pas pour le peuple de Dieu ? Nos soldats sont plus braves que les Sarrasins au milieu du combat; ils sont mieux armés corporellement et spirituellement, *corporaliter et spiritualiter :* ils ne fuient pas la mort, ils la désirent.

Les quatrièmes disent que sans doute il serait permis aux chrétiens attaqués de se défendre, mais qu'il s'agit ici d'attaquer; ce qui n'est pas la même chose. Nous répondrons d'abord que les Sarrasins les premiers sont venus troubler notre repos; ensuite, que s'il est utile d'arracher le chardon d'un champ qu'on veut cultiver, il est plus utile encore de chasser de la Palestine une nation impie pour y introduire le culte de Dieu. Pour justifier cette dernière proposition, Humbert va chercher des exemples dans l'Écriture sainte ; il cite Sodome dévorée par les flammes, et l'extermination des sept peuples dans la Terre promise. D'ailleurs la Palestine était chrétienne avant la conquête de Mahomet, et les croisés avaient fait respecter ce droit de propriété sous l'invincible Godefroi.

Les cinquièmes disent : « Si vous ne persécutez pas les Juifs » et les autres infidèles qui sont soumis à votre domination, » pourquoi iriez-vous attaquer les Sarrasins? » Humbert de Romans répond par les différences qui existent entre eux et les Sarrasins de la Palestine. On épargne les Juifs, parce que le prophète a dit : « Ne les tuez pas, afin que mon » peuple se rappelle leur punition. » Si nous n'attaquons pas les Tartares, c'est que les Sarrasins nous en séparent, et que

d'ailleurs, comme ils n'ont pas de demeure fixe, il est impossible de les atteindre.

Les sixièmes disent que la guerre contre les Sarrasins ne peut avoir aucun bon résultat spirituel et temporel : spirituel, car on ne peut parvenir à convertir ces peuples, chez qui l'impiété est pour ainsi dire invétérée, et qui après leur mort vont aux enfers; temporel, puisqu'il est impossible aux chrétiens de se maintenir dans la Palestine. « A cela » nous répondons, dit Humbert, qu'on retire trois espèces » de fruits de la croisade : des fruits spirituels, car beau» coup de grâces spirituelles et de nombreuses indulgences » sont accordées à ceux qui marchent sous la bannière de la » croix ; des fruits corporels, car les chrétiens se défendent » par-là de l'invasion prochaine des Sarrasins ; des fruits » temporels, puisqu'ils vont acquérir et se partager les dé» pouilles des infidèles. »

Les septièmes disent que les croisades ne sont pas vues favorablement par Dieu, puisque toutes ont eu de fâcheux résultats pour les guerriers de la croix : pour justifier cette assertion, ils racontent les misères nombreuses éprouvées par les armées des pélerins. « Mais, dit Humbert de Romans, » n'est-il pas juste que ceux qui font le mal éprouvent aussi » le mal? D'ailleurs, de ce que le diable a triomphé, faut-il » que le chrétien se désespère? Les Israélites se laissèrent-ils » entraîner par le désespoir, lorsque l'arche sacrée fut prise? » Dans cette situation, nous devons recourir à Dieu, non pour » qu'il énerve notre courage, mais pour qu'il le fortifie. »

Après avoir ainsi réfuté les argumens de ceux qui s'opposaient à de nouvelles croisades, Humbert recherche les causes de la tiédeur que montraient les chrétiens pour la délivrance du saint tombeau; il indique parmi ces causes l'avarice des clercs, qui lèvent la dîme sur les pauvres, et qui ne veulent pas consentir à se laisser décimer pour la délivrance du saint tombeau; il gémit ensuite sur les maux que cette indifférence générale peut produire, et il indique les moyens de réveiller le zèle de la chrétienté assoupie.

Une remarque qui ne doit pas échapper à ceux qui lisent Humbert de Romans, c'est que, dans ses objections, dans ses preuves et dans ses réfutations, il procède presque toujours par le nombre *sept*: ce nombre, comme celui de *trois*, avait, dans les idées du temps, un caractère mystique et sacré ; il était emprunté de la philosophie d'Aristote, qui régnait alors sur les esprits avec une sorte de despotisme.

L'ouvrage d'Humbert de Romans a donné un précis

exact des idées qu'on se formait dans son siècle sur les croisades: un fabliau publié par Le Grand d'Aussy et attribué à Rutbœuf, qui vivait sous le règne de S. Louis, pourra faire connaître les objections qu'on faisait dès ce temps-là contre les guerres saintes.

Rutbœuf met en scène un croisé et un non-croisé, et leur prête des discours pour et contre la croisade. Le croisé, afin d'exciter l'enthousiasme de celui qui n'a point encore pris la croix, présente sous ses yeux le misérable état de la Terre-sainte, de toutes parts envahie par les infidèles. « Vous » n'ignorez pas, dit-il, le triste état de la Terre-sainte; le » royaume de Dieu est en proie aux infidèles : si nous avons » quelque courage, verrons-nous de sang-froid une profa- » nation pareille, et pourrons-nous mieux employer qu'à » la gloire de Dieu la vie et les biens que sa main nous a » donnés? »

Le non-croisé est loin de se laisser persuader par ces raisons: « Je vous entends, répond-il : il faut que, pour » aller reconquérir un pays dont on ne me laissera rien » quand on en sera le maître, j'abandonne aux chiens » mon héritage, ma femme et mes enfans! J'ai souvent en- » tendu dire : *Ce que tu tiens, garde-le.* Ce proverbe me dit » que ce serait folie de quitter cent sous pour en aller ga- » gner quarante en solde (1): Dieu ne nous enseigne nulle » part à semer ainsi; et qui fait ce métier, court grand risque » de finir par avoir faim. — Mais, reprend le croisé, ignorez- » vous que Dieu rend au centuple ce qu'on sacrifie pour lui; » que ce n'est pas gratuitement qu'il donne son paradis? — On » peut servir Dieu ici comme ailleurs, répond le non-croisé; » et moi je tiens que ce n'est pas être sage que d'aller si loin » se faire le serviteur d'un autre, tandis qu'on peut de même » chez soi gagner le paradis et vivre en paix dans son » héritage. »

Le croisé dit qu'il ne croit pas devoir répondre sérieusement à de telles objections. « Pensez-vous vous sauver » en riant? ajoute-t-il : le salut a coûté la vie aux martyrs, » et chaque jour vous voyez des pénitens s'ensevelir dans les » monastères, et croire encore ne point assez faire pour le » salut de leur ame.

» Vous parlez très-bien, répond le non-croisé : mais que » n'allez-vous prêcher tous ces riches abbés, ces gros doyens

(1) On pourrait conclure de ces expressions que les guerriers de la croisade recevaient alors une solde.

» et ces prélats qui se sont voués à prier Dieu? Quoi! ce » sont eux qui ont ici-bas tous les biens, et c'est nous » qu'on veut forcer à les venger! Convenez-en, la chose » n'est pas juste. Hélas! peu leur importe la grêle ou l'orage, » les revenus leur viennent en dormant. Ma foi, si c'est » par ce chemin qu'on va au paradis, ils seraient fous » d'en changer, car je doute qu'ils en trouvent un plus » doux. »

Cette objection semble arrêter quelques instans le croisé; mais, revenant bientôt à lui-même, il dit: « Laissez là les » prélats et les prêtres, et considérez le roi de France, qui, » déposant ses enfans entre les mains de Dieu, va exposer » sa vie pour sauver son âme. »

Ce curieux dialogue se termine par la détermination un peu brusque, prise par le non-croisé, d'aller en Palestine; mais ce qui laisse croire que l'opinion de l'auteur n'était pas pour la croisade, ce sont les raisons fortes et vraiment déterminantes qu'oppose le non-croisé aux discours du croisé.

Nous avons remarqué celles-ci parmi un grand nombre d'autres: « Sire croisé, dit-il, il y a des choses qui m'é- » tonnent toujours beaucoup. Des gens grands et petits, » sages et honnêtes, vont dans ce pays que vous vantez tant; » ils s'y conduisent bien, je n'en doute pas; leur âme en est » sanctifiée: cependant, et je ne sais comment cela arrive, » quand ils reviennent, ce sont des méchans et des bandits. » Au reste, encore une fois, Dieu est partout; il est aussi » en France, et il ne s'y cachera pas exprès pour moi: je » dors ici toute la nuit en paix, je ne fais tort à personne, » je vis bien avec tous mes voisins; je veux encore quelque » temps mener cette vie avec mes amis, rire et chanter avec » eux. Pour vous, qui visez aux hauts faits d'armes, courez » abattre outre-mer l'orgueil du soudan; dites-lui, je vous » conjure, que je me ris de ses projets et de ses menaces; » s'il vient me troubler dans mes foyers, oh! alors je saurai » me défendre; mais, s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien, » je n'irai pas certes l'attaquer. »

Serment fait par le comte de Périgord. — Ce serment, fait dans l'année 1247, est ainsi conçu:

« Moi, Élie Taleyrand, comte de Périgord, je fais savoir » à tous ceux qui ces présentes verront; qu'en présence de » mon très-cher maître et seigneur Louis, illustre roi de » France, j'ai juré, sur les saints Evangiles, d'aller dans le » prochain passage *(in instanti passagio)* avec le seigneur

» comte d'Artois, frère du roi, au service de Jésus-Christ » et au secours de la Terre-Sainte. En foi de quoi j'ai fait » sceller de mon sceau les présentes. Fait à Crépy, l'an du » Seigneur 1247, au mois d'avril. »

TRAITÉ SUR LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE (1). — L'auteur de ce morceau historique se nomme *Simon d'Impegem*. Il paraît qu'il vivait dans le monastère de Saint-Jean de Latran à Pise, et qu'il envoya son ouvrage au cardinal d'Avignon, par l'entremise d'un nommé Françon de Twaya, peu de temps après la prise de Constantinople par Mahomet II. Cet écrit n'est, à proprement parler, que la traduction latine des *Informations* envoyées au même cardinal d'Avignon par Francisco de Franc, Jean Blanchin, et Jacques, florentin et témoin oculaire.

SECONDE COLLECTION.

Trésor des Anecdotes recueillies par Dom Martène et Dom Durand.

CET ouvrage est un recueil informe de chroniques, de lettres, et particulièrement de pièces diplomatiques. Comme le même désordre qui se trouve dans l'*Amplissime Collection* se reproduit dans cette seconde collection des savans Bénédictins, nous adopterons, pour le classement des matières, un ordre plus méthodique.

CHRONIQUE DE SAINT-BERTIN (2). — Jean d'Ipres, abbé du monastère de Saint-Bertin, vivait dans le quatorzième siècle. D'Achery, qui le premier connut sa chronique, loue le savoir et la piété de cet abbé. Il était sur le point de publier cette chronique, lorsque la mort l'enleva à la république des lettres. Le manuscrit de Jean d'Ipres passa dans les mains de Mabillon, puis dans celles de René Massuet, qui

(1) Tractatus de expugnatione urbis Constantinopolis, anno 1453. (Tome V, page 785.)

(2) Johannis Iperii abbatis Chronicon Sythiense Sancti-Bertini, ou Chronique de Sithiu ou de Saint-Bertin, de 590 à 1294. (Tome III, page 222.)

le donna à dom Martène. Celui-ci l'a inséré dans le troisième tome du *Trésor des anecdotes*, avec les éclaircissemens de d'Achery. La chronique de Saint-Bertin est l'ouvrage de plusieurs auteurs que Jean d'Ipres nomme dans son prologue. Elle renferme non-seulement l'histoire du monastère dont elle porte le nom, mais aussi quelques parties de l'histoire générale, depuis le commencement du VII.e siècle jusqu'à l'année 1292. Tout ce qui regarde les croisades y est rapporté avec plus ou moins de détails. La chronique de Saint-Bertin est souvent citée pour sa fidélité; quoique sèche et stérile, comme la plupart des chroniques de ces vieux temps qui embrassent les événemens généraux, elle peut être placée parmi les monumens historiques les plus recommandables.

Sous la date de 1085, Jean d'Ipres parle en ces termes du pélerinage de Robert le Frison dans la Terre-sainte :

« Robert le Frison, dit-il, donna à son fils Robert le » comté de Flandre à gouverner, et partit pour la Terre- » sainte et pour Jérusalem, où il se signala par de grandes » et fréquentes victoires. Cependant il ne recouvra pas la » Terre-sainte : cet honneur était réservé à son fils. »

On dit que, le comte de Flandre approchant de Jérusalem, la porte de cette ville se ferma d'elle-même, comme pour lui en interdire l'entrée. Robert étonné alla trouver un religieux solitaire auquel il confessa ses péchés, et qui lui ordonna de rendre aux héritiers de son frère la Flandre, en expiation de la mort du comte Arnoul, son neveu, et du parjure dont il s'était rendu coupable envers *Aldenarda* [Oudenarde]. Robert, ayant promis de se soumettre à cette pénitence et s'étant présenté de nouveau devant Jérusalem, trouva la porte ouverte et entra dans la ville. Après être resté quelque temps dans la Terre-sainte, il retourna en Flandre: mais il ne tint pas sa promesse; car il ne rendit aux héritiers de son frère que la ville de Douai, et mit la main sur tous les biens des églises et des ecclésiastiques. Tout le clergé se plaignit au pape Urbain II, qui écrivit au comte des lettres menaçantes. Robert ne voulant pas s'amender, on convoqua à Reims un concile pour le forcer à abandonner ses entreprises. Ce concile lui envoya des députés, qui vinrent le trouver au monastère de Saint-Bertin, où il était alors. Les députés le menacèrent de l'excommunication, et de frapper son état d'interdit. Le comte, à cette menace, s'humilia, et rendit au clergé et aux églises ce qui leur appartenait. Ces événemens eurent lieu en 1092.

Jean d'Ipres fait un récit fort rapide de la première croisade, et, dans un seul chapitre, conduit son lecteur jusqu'à la mort de Godefroi, dont il rapporte l'épitaphe conçue en ces termes :

« Ici repose Godefroi, la terreur de l'Égypte, le vain- » queur des Arabes, l'horreur de la Perse : quoiqu'élevé sur » le trône, il refusa le titre de roi et le diadème. Tous ses » soins se tournèrent vers Sion, qu'il s'efforça de rendre » à son ancienne splendeur. Il favorisa la religion sainte, » anéantit le schisme. *Ainsi ce miroir de la bravoure, cette » force du peuple, cette ancre du clergé, mérita comme saint » le diadème.* »

L'auteur, après avoir indiqué plutôt que raconté les exploits du roi Baudouin I.er, remarque que ce fut par suite de ses succès qu'il s'établit, non-seulement dans la Terre-sainte, mais encore dans toute la chrétienté, un grand nombre d'ordres religieux dont il présente la liste. L'ordre de Cîteaux y est nommé le premier. Ce fut après la prise d'Antioche qu'il fut fondé, c'est-à-dire, en 1098.

Jean d'Ipres place sous la date de 1127 l'institution des ordres militaires des Hospitaliers, des Allemands (ou ordre Teutonique), du Temple, de Calatrava et de Saint-Jacques *de Spata.* (L'auteur se trompe pour l'ordre Teutonique et les ordres de Calatrava et de Saint-Jacques *de Spata.*) En parlant de la prise d'Édesse, qui donna lieu à la croisade de Louis le Jeune, le chroniqueur raconte que du temps de Jésus-Christ il régnait dans cette ville un nommé *Abagare,* qui, ayant entendu parler des miracles opérés par le fils de Dieu, lui adressa une lettre que l'auteur rapporte, et par laquelle Abagare priait Jésus de lui dire s'il était Dieu ou fils de Dieu, et l'engageait à venir auprès de lui. Jean d'Ipres donne aussi la réponse que Jésus-Christ fit à cette lettre. Depuis long-temps ces pièces ont été reconnues pour apocryphes.

La croisade de Louis le Jeune et de Conrad est racontée avec brièveté par l'historien de Saint-Bertin. Selon cet historien, l'abbé du monastère de Saint-Bertin, et l'évêque d'Arras, moine de la même abbaye, suivirent l'armée des pèlerins. Le chroniqueur ne voit, pour ainsi dire, dans son récit que ces deux personnages, et néglige les événemens les plus intéressans de la croisade. Dans la quatrième partie de sa chronique, l'auteur parle du retour du comte de Flandre, époux de la belle-fille du roi de Jérusalem; ce comte avait consenti à ce que son épouse se consacrât à perpétuité au service des pauvres malades. Le roi de Jérusalem, appré-

ciant *un aussi saint, un aussi pieux divorce,* traita avec la plus grande magnificence le comte de Flandre, qu'il combla de présens. Parmi les joyaux les plus précieux *[jocalia cara]* que le roi donna à son gendre, le chroniqueur compte une fiole remplie du sang de Jésus-Christ.

A la date de 1186, l'auteur parle de l'avénement de Gui de Lusignan au trône de Jérusalem, de l'invasion de Saladin dans la Terre-sainte, et de l'envoi en France du prieur de l'Hôpital, du grand-maître du Temple et du patriarche de Jérusalem. Jean d'Ipres ne dit qu'un mot sur ces événemens : seulement il représente le patriarche Héraclius comme un homme sans mœurs et de mauvais exemple, qui entretenait publiquement une femme qu'on nommait *la patriarchesse.* Il parle aussi de la bataille de Tibériade, de la captivité du roi et de la prise de Jérusalem. Il dit, d'après Jacques de Vitri, qu'il cite dans son prologue au nombre des auteurs qu'il a consultés, qu'avant cette bataille de Tibériade on coupa la vraie croix en deux parties, dont une fut prise dans le combat et l'autre fut soigneusement cachée. Jean d'Ipres, comme beaucoup d'historiens contemporains, attribue au comte de Tripoli les désastres des chrétiens. Ce qu'il raconte ensuite de la prédication de la troisième croisade, du départ des rois de France et d'Angleterre, du siége et de la prise d'Acre, des combats que Richard livra aux Sarrasins après la prise de cette ville, ne nous apprend rien de nouveau; la chronique est même, dans cette partie, très-incomplète. Nous avons néanmoins remarqué un trait de Saladin au moment de sa mort, lequel est peu connu. « Ce prince, dit Jean d'Ipres, fit » amener devant lui plusieurs prisonniers chrétiens de dis- » tinction, au nombre desquels était le seigneur d'Anglure, à » qui il présenta son étendard appelé *Damast.* Il lui dit que, » s'il consentait, pour lui et pour ses successeurs, à porter cet » étendard à la guerre, il lui rendrait la liberté, ainsi qu'aux » prisonniers qui l'entouraient. Le seigneur d'Anglure s'y » engagea, et Saladin tint sa promesse. Depuis ce temps, » ajoute l'auteur, la famille d'Anglure porte à la guerre la » bannière de Saladin. » (Voyez, sur ce fait, Palliot, dans son ouvrage intitulé *la Vraie Science des armoiries,* pag. 561; on y trouve la description des armes de la famille d'Anglure.) Il dit aussi que le sultan chargea son porte-étendard d'aller dans les rues de Damas promener au bout d'une lance un morceau du drap où il devait être enseveli, en disant à haute voix : « Voilà ce que le maître de tout l'Orient emporte

» avec lui de toute sa gloire! » Ce fait, rapporté par quelque autre historien, n'est rien moins que prouvé.

Jean d'Ipres, qui ne fait qu'effleurer ce qu'il raconte, parle en très-peu de mots de la quatrième croisade, de la prise de Constantinople par les Latins, et de l'élection de Baudouin comte de Flandre.

En racontant le siége et la prise de Damiette, il nous apprend qu'on trouva dans la ville un livre écrit en arabe, dont l'auteur disait n'être ni chrétien, ni Juif, ni Sarrasin, et qui annonçait que Damiette serait prise par les chrétiens; qu'ensuite un roi de Nubie, également chrétien, détruirait cette ville, et disperserait les cendres de Mahomet. La manière dont Jean d'Ipres rapporte la prise de Damiette pendant une nuit obscure et par un petit nombre de chrétiens, s'accorde avec le récit de Jacques de Vitri, dans sa quatrième lettre au pape Honoré.

La reddition de Damiette, en 1221, est aussi racontée à peu près comme dans l'histoire d'Olivier Scholastique; mais l'expédition de l'empereur Frédéric II est présentée par l'auteur avec quelques détails qu'on ne trouve pas chez les autres historiens. Nous allons en conséquence copier le récit de Jean d'Ipres.

« L'empereur, quoiqu'excommunié, se prépara néanmoins » à passer la mer: mais il le fit avec un appareil peu convenable; car il n'avait que vingt-deux galères et cent chevaliers. Le pape, qui le sut, lui défendit de passer comme » croisé jusqu'à ce qu'il fût absous et que la saison de naviguer fût favorable. L'empereur, dédaignant les défenses du » pape, se mit en mer et aborda à Ptolémaïs. Il envoya au » sultan des présens et des députés qui lui dirent que l'empereur était venu, non pour conquérir le pays, mais pour » visiter les lieux saints et le royaume de Jérusalem, qui appartenait à son fils par droit d'héritage. Ils ajoutèrent que, » si le sultan voulait rendre paisiblement ce royaume, l'empereur se retirerait paisiblement aussi. Pendant ce temps » le pape ordonna au patriarche de Jérusalem d'annoncer » que l'empereur était excommunié et parjure. Il défendit » aussi aux Templiers, aux Hospitaliers et à ceux de l'ordre » Teutonique, d'obéir en rien à ce prince.

» Le sultan, qui vit que l'empereur était venu presque sans » suite, que les chrétiens de la Palestine s'éloignaient de » lui, qu'en outre Frédéric était en querelle avec le pape, et » qu'une sentence était prononcée et promulguée contre lui, » jugea qu'il avait peu à craindre de ce prince. Il répondit

» aux députés de Frédéric qu'il désirait connaître plus clai-
» rement l'intention de leur maître, et que quant à ce qui
» regardait le royaume de Jérusalem, il ne pouvait le ren-
» dre, non à cause de la valeur du pays, mais parce que
» cela ne lui était pas permis; car les Sarrasins révéraient
» autant le temple du Seigneur, qui est la maison de Dieu,
» que les chrétiens honoraient le tombeau de Jésus-Christ.
» L'empereur vit par cette réponse que le sultan se jouait
» de lui. D'un autre côté, les Templiers et les Hospitaliers
» lui déclarèrent qu'ils ne voulaient obéir qu'aux ordres du
» pape, et nullement aux siens; que cependant, pour l'uti-
» lité de la Terre-Sainte, ils étaient prêts à se joindre aux
» autres chrétiens, pourvu qu'il ne fût publié aucun ordre
» de la part de l'empereur. Frédéric indigné s'avança sans
» eux; mais les Templiers et les Hospitaliers le suivirent
» de loin en corps d'armée. L'empereur, jugeant qu'il était
» dangereux pour lui de faire ainsi bande à part, consentit
» à ce que les ordres fussent donnés de la part de Dieu et
» de la chrétienté, et qu'on ne fît aucune mention de lui.
» Pendant sa marche, il lui arriva un messager qui lui an-
» nonça en secret que le roi Jean conduisait une armée
» dans la Pouille, comme lieutenant du pape; que, déjà
» maître de la ville de Saint-Germain, Jean de Brienne mar-
» chait sur Capoue, et que plusieurs forteresses se rendaient
» à lui. L'empereur fut fort troublé à cette nouvelle : d'un
» côté, il voyait qu'il allait perdre la Sicile par son absence;
» de l'autre, que sa retraite de la Terre-Sainte était diffi-
» cile, parce que la saison était peu favorable. Il fit donc
» un traité avec le sultan, et alla à Jérusalem, où, prenant
» la couronne du royaume, qui était sur le Saint-Sépulcre,
» il la mit sur sa tête, sans recevoir la bénédiction d'aucun
» prélat ou ecclésiastique, et sans aucune célébration de
» l'office divin. Il retourna ainsi à Ptolémaïs; et, se rendant
» secrètement dans l'île de Chypre, il se hâta d'arriver à
» Brindes. »

Nous ne rapporterons point ce que dit le chroniqueur sur l'expédition du roi de Navarre; les circonstances que contient le récit de Jean d'Ipres, prouvent que l'auteur était mal informé de ces événemens. (Voyez pour la croisade de Thibaud, pour les causes et les résultats de cette expédition, notre treizième livre, 4e. édition, l'extrait de Mathieu Pâris, et surtout celui de la continuation de Guillaume de Tyr.) Les négociations qui terminèrent cette croisade sont racontées avec des détails fort curieux par les historiens orientaux (lisez l'extrait de ces auteurs). Jean d'Ipres donne

sur la première expédition de saint Louis en Egypte quelques détails assez courts, et qui ne nous apprennent rien de nouveau. En parlant des conditions du traité que ce prince conclut pendant qu'il était dans les fers avec le soudan d'Egypte, il dit que quelques-uns prétendent que le roi de France s'obligea, en mémoire de sa captivité, pour lui et sa postérité, à faire représenter sur ses monnaies d'argent une tour et des chaînes. On s'abstint quelque temps en France, et surtout pendant l'absence du roi, de frapper des monnaies; on façonnait des pièces de cuir au milieu desquelles on fixait un clou d'or et d'argent dont la grandeur déterminait la valeur et le prix. Après le retour du roi, la monnaie d'argent fut frappée à Tours; elle représentait une tour et des chaînes, et portait ces mots: *Turonis civitas* (ville de Tours). C'est de là qu'est venu le nom de *livres tournois*. Dans la suite, partout où le roi faisait fabriquer une semblable monnaie, on gravait sur les pièces les mots *Turonis civitas*. Nous lisons dans le tome XVI de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions quelques observations qui ont rapport à la question qui nous occupe en ce moment. A la page 191, au sujet d'un mémoire de Lebœuf, intitulé: *Remarques critiques sur les actes de saint Louis*, il est parlé des monnaies frappées à Tours après la première expédition de saint Louis: nous nous arrêterons un instant à ce passage, pour faire connaître à nos lecteurs les diverses opinions qui existent sur ce sujet. Quelques savans, après Villani, ont cru voir des rapports entre les *buies* ou *bernicles* dont parle Joinville (1), et la figure gravée sur les monnaies de Tours. Les explications de Ducange et de Leblanc ont fait abandonner cette opinion; les figures représentées peuvent être ou le plan du portail d'une église, tel qu'on le voit sur les monnaies de Louis-le-Débonnaire, ou le plan des tours d'un château, par allusion, soit aux armoiries de Castille, en l'honneur de la reine Blanche, soit à la ville de Tours où ces monnaies furent frappées. Le mémoire de Lebœuf nous expose toutes ces opinions, et l'auteur n'en embrasse aucune. Le judicieux académicien se contente d'observer qu'en admettant que des tours soient gravées sur les *tournois* de saint Louis, on ne pourrait y trouver aucune allusion à la ville de Tours, parce que les mêmes figures sont gravées sur les *gros-parisis*, c'est-à-dire sur des monnaies frappées à Paris. On peut

(1) C'était une machine de bois qui servait à donner la question aux criminels; Joinville en a laissé une description.

lire au reste les savantes dissertations de Ducange et de Leblanc, et la note qni se trouve à la page 445 du seizième livre de notre histoire (4e. édition). Sous la date de 1261, la chronique de saint Bertin raconte avec beaucoup de détails les guerres des Génois, des Vénitiens et des Pisans, guerres longues et sanglantes que fit naître la possession de l'église de Saint-Sabbas. En 1263, les Vénitiens, aidés des Pisans, mirent en fuite les Génois entre Ptolémaïs et Caïphas; ils s'emparèrent de vingt-quatre de leurs galères, et tuèrent ou firent prisonniers quinze cents hommes. Cette grande défaite, dit le chroniqueur, abattit pour quelque temps l'orgueil des Génois. Les querelles de ces peuples qui se disputaient un sanctuaire de la Palestine, retentirent jusque dans l'Occident et embrasèrent une partie de cette Europe, toujours prête à prendre les armes. (Voyez à ce sujet le dix-septième livre de notre histoire.)

Jean d'Ipres donne quelques détails sur les Tartares, et parle de la conquête de Bagdad par le prince Houlagou. Celui-ci, après s'être rendu maître de la ville, fit venir devant lui le calife, et lui demanda pourquoi il n'avait pas employé ses trésors à rassembler des guerriers pour sa défense. « Je » croyais, répondit le calife, que les femmes suffisaient » pour protéger la ville. — Les mets ordinaires, répliqua » Houlagou, ne sauraient convenir à un prince tel que » vous; l'argent, l'or et les pierreries, pour lesquels vous » montrez tant d'amour, doivent seuls vous satisfaire. » Le vainqueur renferma le calife dans une chambre, au milieu de tas d'or et d'argent; il défendit de lui porter aucune nourriture, et le prisonnier périt de faim, entouré de trésors; les uns prétendent qu'on lui fit avaler de l'or fondu; d'autres, qu'il eut la tête coupée. Le chroniqueur, qui paraît avoir des notions imparfaites sur les Tartares, a fait précéder la prise de Bagdad de quelques événemens que nous n'admettrons point dans notre analyse, par respect pour la vérité de l'histoire; il est probable que Jean d'Ipres n'a fait son récit que d'après des bruits populaires. Les monumens qui nous sont restés sur les Tartares, nous ont mis à portée de défendre nos lecteurs contre de graves erreurs au sujet de ces hordes qui, pendant si long-temps, désolèrent le monde. La chronique de saint Bertin rapporte que le grand khan reçut le baptême avec toute sa famille et plusieurs grands de son empire, et qu'il se disposait à détruire les Sarrasins, à s'allier avec les chrétiens, et à leur rendre le tombeau de leur Sauveur. Les croisés se félicitaient de cette union apparente, et ne voyaient

plus que des amis dans les barbares du Mogol. Ici se présente une observation qui n'est point sans importance dans l'histoire des croisades. En parcourant les époques des guerres sacrées, souvent nous avons vu les infidèles exprimer, par de grandes démonstrations qui furent toujours trompeuses, le désir d'établir une paix durable ; ils promettaient aux chrétiens d'abandonner l'islamisme pour suivre la religion du fils de Marie; et ceux-ci, par une fatale crédulité, se montrèrent toujours confians dans les promesses de ces barbares. C'est par un effet de cette facilité à recevoir les offres de l'ennemi, que les chrétiens se laissaient séduire par les discours des chefs tartares. Les guerriers de la croix ignoraient que le khan n'embrassait la loi du Christ que pour servir l'intérêt de sa domination, et que les peuplades mogoles trouvaient dans leur indifférence pour toutes les religions, un moyen qui facilitait leurs progrès et leurs conquêtes.

La chronique de saint Bertin raconte quelques événemens qui suivirent la prise de Bagdad; nous en donnerons un récit abrégé. Houlagou et le roi d'Arménie, à la tête d'une armée nombreuse, s'emparèrent de la grande Césarée, d'Icone et de toute la Turquie ou Asie mineure, jusqu'à la mer; de là ils allèrent à Antioche, où le prince Houlagou fut reçu par les chrétiens au milieu de la pompe la plus solennelle; ce chef marcha ensuite sur Alep, qu'il prit en quarante jours. En 1260 il se rendit maître d'Émesse et de Damas. Les chrétiens de la Terre-Sainte, voyant les Sarrasins vaincus de tous côtés, crurent qu'une nouvelle lumière allait se lever pour eux. Mais leur espérance fut déçue. Au moment où Houlagou se disposait à aller délivrer Jérusalem avec le roi d'Arménie, il fut rappelé en Tartarie par les divisions qui s'étaient élevées parmi les Mogols pour la succession au trône impérial. Il avait laissé en Syrie un de ses lieutenans, qui fit de vains efforts pour conserver les conquêtes des Tartares : ces barbares, ajoute le chroniqueur, n'obtenant pas de grands succès contre les Sarrasins, finirent par abandonner la cause du christianisme et par embrasser les superstitions de Mahomet. (Voyez sur les conquêtes d'Houlagou le dix-septième livre de notre histoire.)

Sous la date de 1268, l'historien rapporte que Cobilam, grand khan des Tartares, envoya en ambassade auprès du souverain pontife deux Vénitiens et un seigneur tartare appelé *Catagal;* celui-ci mourut en chemin. Les deux autres ambassadeurs étaient deux frères dont l'un se nom-

mait Nicolas-Paul et l'autre Maffei-Paul. Cobilam demandait au pape (Clement IV) un assez grand nombre d'hommes profondément instruits dans la religion catholique et habiles dans les arts libéraux pour opérer la conversion des Juifs, des Sarrasins, des idolâtres et de tous les incrédules qui se trouvaient dans son empire; de plus, le grand khan priait le pasteur de Rome de lui faire parvenir de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre. Les députés arrivèrent à Rome au bout de trois ans. Le pape Clément venait de mourir, et il leur fallut attendre son successeur. Mais les Vénitiens voyant que l'élection traînait en longueur, et craignant les reproches de l'empereur tartare, s'ils mettaient trop de retard dans leur retour, se décidèrent à partir pour la Terre-Sainte; Nicolas-Paul amenait avec lui son fils Marc-Paul, âgé de vingt ans. Ils abordèrent à Ptolémaïs, où se trouvait alors Thibauld, légat de Rome, qui, sous le nom de Grégoire X, remplaça Clément IV dans la chaire de Saint-Pierre. Le nouveau pape Grégoire, avant d'aller prendre possession du siége pontifical, donna aux députés vénitiens de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre, des lettres pour le grand khan, et envoya à l'empereur deux frères prêcheurs d'un grand mérite, Nicolas de Vincence et Guillaume de Tripoli (ce dernier est ce même Guillaume qui a composé un livre sur l'état des Sarrasins après le retour de saint Louis; nous avons analysé le fragment que Duchesne nous a donné de cet ouvrage). Arrivés en Arménie, les frères prêcheurs, n'osant aller plus loin, à cause des guerres de Bondocdar, sultan de Babylone, revinrent sur leurs pas. Les trois Vénitiens se rendirent auprès du khan, qui les reçut avec les plus grands honneurs.

Le seconde expédition de saint Louis n'occupe que peu d'espace dans la chronique de Saint-Bertin. Jean d'Ipres s'est arrêté davantage sur le prince Édouard, fils du roi d'Angleterre, qui arriva à Tunis quelque temps après la mort de saint Louis, et qui se rendit ensuite à Ptolémaïs. Avant l'arrivée d'Édouard dans cette dernière ville, Bondocdar s'était emparé de deux places importantes dont l'une appartenait au Vieux de la Montagne, et l'autre aux chevaliers de l'ordre teutonique; le sultan vint camper sous les murs de Ptolémaïs. Édouard, bien instruit des dispositions et de la puissance de Bondocdar, tint conseil sur ce qu'il devait faire, et résolut d'envoyer du secours aux Tartares, qui firent aussitôt des courses sur les terres d'Antioche, d'Alep, de Hamah, d'Émesse, jusqu'à la grande Césarée, renversant partout, selon l'expression du chroni-

queur, les Sarrasins, et relevant les chrétiens abattus. Ils revinrent ensuite au lieu nommé *Maraïs*, à l'entrée de la Turquie, traînant après eux un grand butin. Ils s'y arrêtèrent autant pour se délasser de leurs fatigues que pour profiter des eaux qu'ils y trouvèrent en abondance, et pour observer les mouvemens de l'ennemi. Édouard, de son côté, alla avec ses guerriers démolir un château appelé *Saint-George*. Dans cette expédition, un grand nombre d'Anglais périrent par l'excessive chaleur et par la trop grande quantité de fruits et de miel (sucre) qu'ils mangèrent. Édouard et son frère se portèrent ensuite avec le roi de Chypre et plusieurs pélerins vers Césarée, pour renverser le château nommé *Charo*. Ils y touvèrent des Turcomans, qu'ils dispersèrent; mais, après avoir fait un grand butin, ils renoncèrent à leur projet contre Charo. Aussi Bondocdar, se moquant d'eux avec ses Sarrasins, disait que ceux qui avaient abandonné une entreprise si facile, n'étaient nullement en état de conquérir par les armes le royaume de Jérusalem.

L'auteur raconte ensuite les circonstances de l'assassinat dont Edouard faillit être la victime. En parlant de la guérison de ce prince, il rapporte une anecdote plus curieuse que vraisemblable.

« J'ai appris, dit-il, de quelques honnêtes Savoyards dignes de foi, qu'il y avait en Savoie un seigneur nommé *Grandson*, à qui il naquit un fils. Des astronomes (ou plutôt des astrologues) appelés à la naissance de ce fils déclarèrent que, s'il vivait, il serait grand, puissant et victorieux. Un d'eux, plus superstitieux ou peut-être inspiré, tira du feu un tison, et dit que l'enfant vivrait autant que le tison, et il enfonça ce tison dans un mur pour qu'il durât plus long-temps. L'enfant vécut et parvint à une grande vieillesse. Enfin, las de vivre, il fit retirer du mur le tison dont on vient de parler, et le fit jeter au feu. Lorsque le tison fut consumé, Grandson expira. Ce même Grandson était dans la troupe du prince Edouard; ce fut lui qui, apprenant que le prince anglais était empoisonné, osa sucer sa plaie, se fiant, dit l'auteur, sur sa destinée qui était attachée au tison : ce fut par son moyen qu'Édouard guérit. Depuis ce temps, ajoute Jean d'Ipres, le seigneur Grandson et les siens furent honorés par les rois d'Angleterre, et aujourd'hui encore ils tiennent dans ce pays un rang très-distingué. Je ne rapporte, dit-il en finissant, ce que je viens de raconter que comme un ouï-dire. »

Il ajoute que, plusieurs barons s'étant retirés de la Terre-sainte, Édouard retourna aussi en Occident.

Sous la date de 1275, l'auteur décrit ainsi les exploits de Bondocdar : « Le sultan du Caire, parcourant les plaines de » l'Arménie, tua plus de vingt mille hommes, emmena en ser- » vitude plus de dix mille enfans des deux sexes, et traîna à sa » suite plus de trente mille chevaux et autres bêtes de somme. » Le roi d'Arménie se réfugia dans les montagnes avec sa ca- » valerie; les marchands et autres, croyant échapper au dan- » ger, se portèrent avec leurs effets du côté de la mer, et » tombèrent dans les mains des pirates. Ceux qui purent » se sauver se réfugièrent à Ptolémaïs. »

Dans cette année moururent Boémond comte de Tripoli et quelques autres barons. Il s'éleva des divisions pour leur héritage, ainsi qu'au sujet du royaume de Jérusalem, dont le roi de Chypre disputait la possession à la princesse Marie. Ce prince, ne pouvant ramener l'ordre dans Ptolémaïs, qui était remplie de troubles, se retira à Tyr, ne laissant personne pour rendre la justice aux habitans. On le sollicita en vain d'envoyer des officiers publics; il ne voulut entendre aucune réclamation. Comme il savait que les Templiers favorisaient le parti de Marie, il suscita contre eux les Hospitaliers, et les maux se multiplièrent dans la Terre de promission.

Le roi de Chypre envoya aux princes d'Occident, et surtout au pape, des députés chargés de les informer de ce qui se passait, et de les prier d'y apporter remède. Marie, qui poursuivait sa cause à la cour de Rome, et qui était instruite de tout par les Templiers, alla trouver le cardinal d'Albano, que le pape lui avait donné pour juge, et demanda que ce qui lui appartenait de droit lui fût adjugé. De son côté, le procurateur du roi de Chypre déclina l'autorité du cardinal, et déclara que, le procès touchant le royaume de Jérusalem n'appartenant point à la cour de Rome, il n'était point tenu de répondre devant cette cour, mais bien devant les barons du royaume. Marie, ayant été déclarée plusieurs fois, par les cardinaux, les évêques et la plus grande partie de la cour de Rome, véritable et légitime héritière du royaume de Jérusalem, transféra tous ses droits à Charles roi de Sicile, qui accepta la donation, et accorda en retour à la princesse d'autres possessions dont, ajoute le chroniqueur, elle se contenta avec raison. Le royaume de Jérusalem fut ainsi dévolu au roi de Sicile, qui y envoya aussitôt, en qualité de bailli, Roger comte de Saint-Séverin, avec six galères.

En 1277, le pape Adrien, poursuit Jean d'Ipres, mon-

trant un grand desir de secourir la Terre-sainte, envoya des nonces au patriarche de Jérusalem, avec douze mille livres tournois pour construire des galères et pour d'autres besoins. Il essaya d'encourager par ses lettres les habitans de la Terre-sainte. Mais les intentions bienfaisantes d'Adrien envers la Palestine ne purent être remplies; car il ne fut pape que vingt-neuf jours, et son successeur, Jean XXI, mourut au bout de six mois de pontificat, sans avoir rien fait pour la Palestine. Nicolas lui succéda, et ce fut sous son pontificat, ajoute l'historien de Saint-Bertin, qu'arriva ce que nous allons raconter.

Lorsque le comte de Saint-Séverin, nouveau bailli de Jérusalem pour le roi Charles, fut venu en Palestine, le bailli d'Ibelin, seigneur d'Arsur, quitta le château de ce nom, qu'il remit au comte. Ce comte appela aussitôt tous les chevaliers qui étaient dans Ptolémaïs, et leur commanda de lui faire hommage, comme au représentant du roi de Sicile. Ces chevaliers répondirent qu'ils avaient fait cet hommage au roi de Chypre, et qu'ils ne pouvaient se soustraire à son obéissance sans sa permission, excepté le cas de mort et à défaut d'héritiers. Ils firent ensuite savoir plusieurs fois au roi de Chypre le refus qu'ils avaient fait; mais le roi perdit le temps en réponses vaines. Le comte de Saint-Séverin renouvela ses ordres, et enjoignit aux chevaliers, s'ils ne faisaient pas hommage, de quitter leurs fiefs. De l'avis des Templiers, ils informèrent de nouveau le roi de Chypre de ce qui se passait, résolus, si le roi ne leur donnait pas une réponse satisfaisante, d'obéir au roi Charles; ce qu'ils firent en effet, le roi de Chypre ne leur ayant pas répondu comme il convenait. Le comte de Tripoli envoya des procurateurs qui firent aussi hommage au roi Charles. Le bailli de ce prince établit alors un sénéchal, un connétable, un maréchal, un vicomte et d'autres officiers, selon la coutume du royaume. La paix se fit entre les Vénitiens et le seigneur de Tyr par le moyen des Templiers; les Vénitiens recouvrèrent les droits qu'ils avaient dans cette ville. La paix se rétablit également entre les Templiers et les Hospitaliers. La division que les prétentions du roi de Chypre avaient fait naître entre eux, avait duré près de trois ans.

L'auteur rapporte, sous la date de la même année, la mort de Bondocdar, et sous la suivante, c'est-à-dire, en 1278, la prise de la forteresse de Margatte par les Hospitaliers. Cinq cents cavaliers turcs et turcomans s'étant portés sur les chrétiens peu de temps après, il s'engagea un combat où les

fidèles restèrent vainqueurs. Alors le sultan Kelaoun, que Jean d'Ipres nomme *Melekusar*, s'avanca à la tête d'une troupe, et vint assiéger les chrétiens renfermés dans Margatte. Ceux-ci, sortant de la forteresse, tuèrent plusieurs Sarrasins et mirent les autres en fuite. Alors les Tartares, dans l'intérêt des chrétiens, firent des courses sur le territoire d'Emesse et d'Alep. Le sultan, qui en fut informé, rassembla une armée de cent mille cavaliers et d'autant de fantassins. Les Sarrasins et les Tartares se rencontrèrent aux environs d'Emesse; une bataille fut livrée, et les Tartares restèrent maîtres du terrain. L'auteur ne dit point que plus tard, en 1285, la forteresse de Margatte fut reprise par le soudan. Jean d'Ipres termine sa chronique par le récit de la ruine de Ptolémaïs en 1291, et de la perte entière de la Terre-Sainte. Ce récit est très-incomplet. Comme la plupart des chroniqueurs qui ont parlé de la ruine des colonies chrétiennes en Orient, Jean d'Ipres attribue ces malheurs à la corruption des chrétiens, qui ne ressemblaient plus, dit-il, aux premiers croisés. Le château de Bérythe fut le dernier abandonné par les fidèles; et quand les Sarrasins eurent détruit cette place, toute la Syrie chrétienne fut alors perdue. Mais Dieu, dit l'historien, vengea ensuite son peuple en faisant périr misérablement le soudan et ses successeurs. Ce soudan, ayant appris que l'île de Chypre servait de refuge aux chrétiens qui échappaient à sa fureur, convoqua ses émirs, et leur ordonna de préparer cent galères. Peu de jours après il les appela de nouveau, et leur déclara que son intention était de soumettre tout le territoire de Bagdad, après qu'il se serait rendu maître de l'île de Chypre. Les émirs, qui n'entrevoyaient plus le terme de leurs travaux, résolurent de se défaire du soudan, et le tuèrent en effet. Ils élurent un d'entre eux, qu'ils immolèrent le lendemain; un second, un troisième et un quatrième furent successivement élevés à la dignité de soudan, et tombèrent sous le poignard.

Lettres relatives aux croisades, recueillies dans le Trésor des anecdotes *de Martène.*

Nous avons trouvé, dans le *Trésor des anecdotes*, plusieurs

lettres relatives aux guerres d'outre-mer, écrites par les souverains pontifes. Nous nous contenterons d'en donner une indication rapide.

Innocent III. — Lettre adressée aux évêques de la province de Tours. Cette lettre a pour objet de dévoiler la perfidie et l'ingratitude du jeune Alexis, que les croisés avaient placé sur le trône de Constantinople. Le pontife engage les évêques à exhorter les fidèles à porter des secours à Baudouin, nouvel empereur.

Une seconde lettre du même est adressée à l'archevêque de Bourges et à ses suffragans, pour les engager à travailler à ramener les princes et barons anglais à l'obéissance qu'ils doivent à leur roi, afin que l'expédition qu'il a entreprise contre les Sarrasins ne souffre point de leur rebellion. (Le Berri était alors soumis au roi d'Angleterre.) Cette lettre est de 1216.

Grégoire IX. — Il écrit à Thibauld, roi de Navarre, pour l'engager à secourir Baudouin, empereur de Constantinople, menacé dans ses nouveaux états. Cette lettre est de 1237.

Urbain IV. — Le pontife écrit, en 1262, à l'archevêque de Magdebourg et à l'évêque de Cologne, pour les engager à percevoir le centième sur les revenus ecclésiastiques. Il leur fait le tableau le plus affligeant de la Terre-Sainte, et leur représente l'urgence des secours qu'attend l'Orient, livré à la férocité des Tartares. Il leur dit qu'il a cru nécessaire d'accorder un subside à prélever sur les biens ecclésiastiques de toute l'Allemagne pendant trois ans. Il engage ces prélats à lui faire connaître à combien il se montera et en quelles mains il sera déposé.

En 1263, Urbain écrit à l'archevêque de Tyr, alors en France, pour le presser de donner ses soins à la levée de la même taxe, établie pour cinq ans dans ce royaume et dans le diocèse de Cambrai. Il l'engage à déposer entre les mains de personnes probes et sûres l'argent qui sera recueilli, et à l'instruire du montant des sommes reçues, pour qu'il puisse, de concert avec le roi de France, en faire l'emploi le plus avantageux pour la Terre-Sainte. Cette lettre est datée de Viterbe, le 5 des ides de janvier.

Dans la même année, et au 4 des ides de mars, ce pontife s'adresse encore au même archevêque, pour l'engager

à user de surveillance et de zèle dans la levée de la taxe dont nous venons de parler.

En 1264, et le 7 des calendes de février, Urbain écrit au même archevêque et à Jean de Valence qu'il a chargé des députés, dans les différens états de la chrétienté, de recueillir des subsides pour la Terre-sainte, et qu'il les choisit pour faire dans leurs provinces le recouvrement des sommes destinées à cet objet.

Le même jour, le pape adressa une lettre à peu près semblable à toutes les personnes qu'il avait chargées de faire cette levée.

Le 4 des nones de mai de la même année 1264, le pontife écrit à son légat, le cardinal Simon, pour l'autoriser à faire prêcher une croisade contre Mainfroi et contre les Sarrasins. Peu de temps après, Urbain adressa au même légat un extrait de la bulle d'Innocent III qui commençait en ces termes, *Ad liberandam Terram-sanctam de manibus impiorum, &c.*, et qui accordait des indulgences à ceux qui se croiseraient.

Clément IV. — Les lettres de ce pontife adressées à différens personnages, et toutes relatives au grand objet des croisades, sont en très-grand nombre. Elles se trouvent répandues depuis la page 103 jusqu'à la page 628 du tome II. Il y en a vingt écrites au cardinal Simon, légat en France depuis l'année 1265 jusqu'en 1268.

Les unes ont pour objet de prélever sur les décimes imposées en France les sommes destinées à rembourser les avances que le saint-père avait faites à des princes pour les aider dans la guerre sainte; les autres autorisent le légat à donner des secours pécuniaires à divers seigneurs, afin de leur faciliter le voyage d'outre-mer, ou lui enjoignent de prêcher une nouvelle croisade et de s'entendre sur cette prédication avec les prélats du royaume. Quelques-unes contiennent un long exposé des calamités de l'Orient; dans la dernière, qui est de 1268, le pape mande à son légat de passer en Espagne pour exhorter le roi de Castille à porter du secours à la Terre-sainte. Dans l'année 1265, le pape adresse trois lettres à l'archevêque de Tyr, alors en France, et chargé de procéder à la levée du centième, pendant cinq ans, sur les biens ecclésiastiques : dans l'une, il l'exhorte à continuer avec le même zèle le recouvrement de ce subside; dans l'autre, il l'invite à prélever sur les premières rentrées de quoi rembourser ceux qui ont prêté; dans la troisième, il lui mande de payer vingt mille livres tournois aux mar-

chands de Sienne et de Florence, sur la dîme levée en France pour la guerre de Sicile.

Dans la même année, le pape Clément écrit à l'archevêque de Séville pour lui annoncer qu'il accorde une décime sur les revenus ecclésiastiques d'Espagne et de Portugal, pour aider le roi, attaqué par les Sarrasins : il mande au patriarche de Jérusalem, aux archevêques et évêques, aux grands-maîtres du Temple et des Hospitaliers, et au noble Geoffroi de Sargines, qu'il a imploré les secours du roi de France et du marquis de Brandebourg; il les exhorte à ne pas perdre courage, et leur fait espérer de prompts et puissans secours.

En 1266, le pape écrit deux fois au comte de Toulouse, pour lui exprimer son chagrin de ce qu'il ne peut lui accorder de décimes pour la Terre-sainte; il lui conseille de s'adresser au roi de France, son frère, et de le presser vivement de secourir la Terre-sainte.

Dans la même année, il peint à Louis IX, roi de France, les dangers qui menacent la Palestine, et lui exprime son mécontentement sur la conduite de Charles roi de Sicile, auquel il a adressé quelques avis. Dans le même temps, il annonce à tous les nobles barons de France et au roi de Navarre la ruine prochaine de la chrétienté en Asie, si l'on ne se hâte d'y envoyer de puissans secours : il les presse vivement de prendre la croix et de se rendre en Palestine. Par une autre lettre de la même année, il charge le doyen de Paris de faire donner cent livres tournois à Odon de Corpelay, qui partait pour la Terre-sainte.

En 1267, le même pape écrit au patriarche de Constantinople, et à l'empereur des Grecs, Michel Paléologue, pour les inviter à tourner les armes de l'empire contre les infidèles; aux rois d'Aragon et de Navarre : à l'un, pour l'engager à cesser son commerce incestueux avec la princesse Bérengère, s'il veut que son passage en Terre-sainte soit agréable à Dieu; à l'autre, pour lui accorder pendant trois ans la dîme sur les biens ecclésiastiques de son royaume. Il écrit en même temps aux archevêques et évêques de la Navarre pour leur enjoindre de payer cette dîme sans difficulté.

En 1268, le pape annonce au roi de Sicile que le roi de France a envoyé à Venise des personnes chargées de traiter pour le passage de la Terre-sainte; il l'engage à faciliter de tous ses moyens la négociation. Les Vénitiens n'ayant pas voulu traiter, le pape invite deux citoyens de Gènes à s'arranger avec les envoyés du roi de France.

Lettres de Jacques de Vitri.

Le peu d'intérêt que nous présentent les lettres qui se trouvent à la suite de celles que nous venons d'analyser, nous autorise à passer d'abord aux lettres de l'évêque d'Acre sur la prise de Damiette. Elles sont au nombre de quatre, et servent de complément à l'histoire de Jacques de Vitri que nous avons fait connaître dans la collection de Bongars. Ces lettres, adressées au pape Honoré III, sont d'autant plus intéressantes que l'auteur y parle toujours comme témoin oculaire. Dans cette analyse, nous aurons soin de ne pas répéter ce que nous avons dit sur la prise de Damiette, en rendant compte de l'histoire d'Olivier Scholastique et des podestats de Reggio.

Ire. Lettre. Jacques de Vitri parle d'abord de la multitude innombrable de chrétiens réunis à Ptolémaïs, sous les ordres des rois de Hongrie, de Chypre et de Jérusalem, et du duc d'Autriche. Les pélerins qui faisaient partie de cette grande armée, assuraient n'avoir jamais vu tant de guerriers, tant d'armes et de chevaux. Les croisés se dirigèrent vers Damas, détruisant tout ce qui s'offrait à leur passage, les arbustes, les oliviers et les arbres fruitiers. Ils firent aux Sarrasins tout le mal qu'ils purent, et quelques infidèles tombèrent en leur pouvoir. Toutefois l'armée chrétienne perdit plus de pélerins qu'elle ne fit de prisonniers. (Voyez ce que nous avons dit dans notre douzième livre de la marche des croisés vers le mont Thabor.) « Le peuple, » dit l'historien, soupçonnait dans cette affaire une secrète » trahison. » Les grandes misères qui vinrent ensuite fondre sur l'armée, la décidèrent à retourner à Ptolémaïs. Ces événemens se passèrent depuis la fête de tous les Saints jusqu'au jour de la circoncision de Jésus-Christ. Après la fête de l'Épiphanie, les rois de Hongrie et de Chypre, et le comte de Tripoli, retournèrent dans leurs états. (Voyez notre douzième livre.) En parlant du château qu'élevèrent les Templiers, l'évêque de Ptolémaïs dit que cette forteresse dut leur coûter d'immenses trésors, et s'étonne que les chevaliers du Temple aient pu trouver assez de richesses pour subvenir aux frais d'une pareille entreprise. Ce château, ajoute l'auteur, devint plus funeste aux Sarrasins que la place, à la fortification de laquelle toute l'armée avait travaillé. Le roi et les princes ignoraient encore le parti qu'ils

avaient à prendre, lorsque Olivier, chanoine de Cologne, arriva avec une flotte partie du nord et venant d'Espagne. Les pélerins que commandait Olivier avaient pris les armes à la voix de ce prêtre qui nous a laissé l'histoire des événemens que nous racontons. Le chanoine de Cologne pressa vivement les chefs de prendre une décision, et on convint de marcher vers l'Egypte. Jacques de Vitri raconte avec des détails qu'on peut lire dans notre douzième livre, l'arrivée des croisés à Damiette, la prise de la tour située au milieu du Nil.

*II*e. *Lettre*. « Combien est étroite cette voie qui conduit » à la vie éternelle! s'écrie l'auteur en commençant sa se» conde lettre ; car ce n'est qu'après de grandes tribulations » qu'il nous est permis d'y entrer, comme Dieu l'a dit dans » son saint Évangile. » Après cette pieuse exclamation, Jacques de Vitri accuse les pélerins timides qui ont abandonné l'armée sans avoir rempli leur vœu. Cette désertion coupable a empêché l'armée d'entreprendre quelque chose d'important. Voici comment l'auteur cherche à justifier l'expédition des chrétiens en Égypte : « Si nous n'avons » point marché vers Jérusalem, c'est que les chaleurs de la » saison et le manque d'eau nous présentaient des obstacles » insurmontables. La fertile Égypte, au contraire, nous » offrait tout en abondance, et les places les plus fortes » ne pouvaient résister à la valeur impétueuse des croi» sés. Au reste, cette terre est remplie de pieux souvenirs ; » c'est là qu'ont demeuré Jésus-Christ et la Vierge Ma» rie ; c'est là qu'accablée de fatigues, la Vierge a pris » du repos. D'ailleurs il se trouve dans l'Égypte un grand » nombre de chrétiens. Cette terre est donc sainte et » précieuse aux yeux du Seigneur. » Après avoir ajouté que la conquête de l'Égypte pouvait ouvrir aux croisés les portes du royaume de Jérusalem, l'historien fait une courte description de cette contrée. On n'y trouve point de montagnes, son territoire n'est qu'une vaste plaine, et ce n'est qu'en Égypte qu'on trouve la vigne du baume, d'où l'on fait le chrème. Jacques de Vitri raconte qu'en partant pour Damiette, les chrétiens emportèrent un morceau de la vraie croix, et que la première troupe de pélerins qui arriva à Damiette, et dont il faisait partie, ne mit que deux jours et deux nuits pour se rendre auprès de cette ville, tandis que les croisés qui partirent ensuite de Ptolémaïs, restèrent plus d'un mois à la traversée. L'évêque d'Acre voit un miracle dans cette différence. Les guerriers qui arrivèrent

à Damiette après la première troupe des croisés, furent surpris de voir que ceux-ci avaient déjà placé leurs tentes en face de la ville, malgré l'attaque de l'ennemi. En décrivant le Delta, Jacques de Vitri étale, comme dans l'histoire qu'il a écrite, ses connaissances dans les sciences naturelles : c'est ainsi qu'il parle des crocodiles qui rendent les bords du Nil si dangereux, et de la coutume où sont les habitans de faire éclore les œufs en les mettant dans un four chaud. Les eaux du Nil sont très-épaisses; plusieurs pélerins, attaqués de la dyssenterie pour en avoir bu, expirèrent sur le sable. Le Seigneur fut très-miséricordieux envers eux, car il leur fit la grâce de mourir en parlant, en se réjouissant et en remerciant le ciel. Dieu voulut les récompenser, parce qu'ils avaient quitté en son nom leurs biens et leurs familles. L'auteur répète ensuite ce qu'il a dit dans sa première lettre, au sujet de la prise de la tour, qu'il appelle la clef de Damiette et de toutes les villes voisines. Les échelles qu'on avait dressées pour monter jusqu'à la tour, furent d'abord brisées ; plusieurs guerriers tombèrent dans le Nil, *et s'envolèrent dans le ciel après un court martyre.* L'évêque de Ptolémaïs finit sa seconde lettre en annonçant au pape Honoré qu'au moment où il lui écrit, on vient d'apprendre que le sultan, frère de Saladin, est mort de douleur à la nouvelle de la prise de la tour. (Voyez notre douzième livre.)

*III*e. *Lettre*. Jacques de Vitri peint en termes allégoriques la situation de l'Église d'Orient, de cette Église, dit l'historien, qui, après avoir jeté des rayons de lumière dans tout l'univers, a vu son éclat pâlir depuis le règne du perfide Mahomet jusqu'à ces temps malheureux qui ont annoncé la vieillesse du monde. Il raconte que, pendant l'été, une grande partie de l'armée chrétienne, comme si elle eût été appelée au banquet céleste, s'endormit dans le Seigneur presque sans aucune souffrance. (Les pélerins dont parle ici l'auteur moururent de la dyssenterie.) Le nombre des navires qui avaient été submergés dans les flots du Nil était si grand que les chrétiens ne pouvaient ni traverser le fleuve ni le faire remonter par leurs vaisseaux. Jacques de Vitri ayant voulu s'avancer avec ses galères, perdit vingt hommes et reçut une blessure. Le chroniqueur rapporte longuement le trait de bravoure des Templiers dont nous avons rendu compte dans notre douzième livre; il parle, comme Olivier Scholastique et l'historien de Tours, de la terrible épidémie qui fit tant de ravages dans l'armée chrétienne. Nous avons dit dans notre histoire que les chroniqueurs latins ont

ignoré la cause de la retraite des musulmans. Jacques de Vitri est le seul de nos auteurs qui n'attribue point à un miracle cette fuite inespérée : il dit que le sultan fut forcé de se retirer, parce que le soudan d'Icone, le roi d'Arménie et le fils de Saladin étaient entrés dans son royaume à la tête d'une armée innombrable.

IVe. Lettre. Après avoir rendu grâces à Dieu d'avoir fait tomber au pouvoir des chrétiens l'importante ville de Damiette, dont la conquête va leur faciliter les moyens d'étendre la religion du Christ, l'auteur reprend les événemens du siège et parle des promesses que les Sarrasins faisaient aux croisés pour les encourager à cesser leurs attaques. « Mais ceux qui, par leur expérience, connaissaient *les* » *ruses de ces renards,* dit l'évêque d'Acre, les Templiers, » les Hospitaliers, le légat, repoussèrent les séductions des » infidèles. Comment auraient-ils pu rendre le bois de la » vraie croix, continue l'historien, puisqu'après la prise de » Ptolémaïs, Saladin le fit chercher en vain pour obtenir » la délivrance de plusieurs prisonniers! » Lorsque le sultan vit l'étendard des pélerins flotter sur les murs de Damiette, il fit brûler son camp ainsi qu'un pont qu'il avait fait jeter sur le fleuve, et se hâta de prendre la fuite. « Il était per- » suadé (*certissimè sciens*), dit l'auteur, que Dieu combat- » tait avec les chrétiens. »

Jacques de Vitri rapporte qu'un peu avant la prise de Damiette, quelques pélerins qui n'avaient marché au combat qu'avec des sentimens d'orgueil et des idées d'intérêt, furent tout-à-coup frappés de terreur à la vue de l'ennemi, et atteints d'une folie subite. En parlant du butin qui devint le prix des conquérans de Damiette, l'auteur dit qu'il y avait beaucoup de voleurs dans l'armée chrétienne (*multi fures et latrones*), et que ceux-là n'étaient pélerins que de nom. Cinq cents prisonniers musulmans furent échangés contre un grand nombre de chrétiens prisonniers des infidèles. (Voyez ce que nous avons dit dans notre douzième livre sur l'état déplorable de la cité conquise, et sur les enfans que Jacques de Vitri acheta, qu'il fit nourrir, et auxquels il donna le baptême.

Nous ne trouvons rien de nouveau dans la lettre de Gilles de Lèvres, pénitencier de Pélage, évêque d'Albano, sur la prise de Damiette.

Lettre des évêques et barons de la Terre-Sainte à Thibauld, roi de Navarre. — Ce prince ayant demandé com-

ment il devait effectuer son passage en Palestine, ces évêques et barons lui indiquent, dans leur réponse, le port de Marseille, ou celui de Gènes, comme le plus sûr et le plus commode. De là il devra se rendre en Chypre, où il pourra s'approvisionner de vivres; ensuite en Syrie, puis à Damiette ou à Alexandrie. Cette lettre finit par des vœux pour la délivrance de la Terre-sainte. Elle est datée de Saint-Jean d'Acre, au mois d'octobre 1238.

Lettre de Renauld de Nanteuil, évêque de Beauvais, à Philippe roi de France. — Cet évêque prie humblement le roi, si quelque obstacle légitime l'empêche de remplir le vœu qu'il a fait d'aller au secours de la Terre-sainte, de vouloir bien faire remettre les douze mille livres tournois que ce prince a reçues de lui, à ceux qui doivent recueillir la dîme pour le passage général, ou à ceux qui doivent avoir ladite dîme; savoir: pour la dîme particulière qu'il devrait payer s'il ne pouvait faire le passage, cinq mille livres parisis, dont la moitié serait donnée avant l'embarquement, et l'autre moitié, au-delà de la mer; plus, quatre mille six cents livres parisis à celui qui porterait l'étendard, et qui aurait avec lui quatre guerriers ou plus, &c. Elle est à la date de 1282.

Pièces diplomatiques relatives aux Croisades et recueillies dans le Trésor des anecdotes *de Martène.*

CHARTE DE BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE. — « *Au nom du Père, du Fils,* &c. Moi Baudouin, comte de » Flandre et de Hainaut, je veux qu'il soit connu de tous » que, devant partir pour Jérusalem, je me rendis à l'abbaye » de Clairvaux; frappé d'une divine inspiration et édifié de » l'exemple, de la piété et de la ferveur des religieux, j'ai ré» solu de faire du bien à ce monastère. »

Baudouin constitue en conséquence une dotation à perpétuité, et confirme de plus toutes les dispositions et dotations faites en faveur du monastère par son aïeul Philippe comte de Flandre, &c. Cet acte est du mois d'avril 1202.

ÉDIT DE PHILIPPE ROI DES ROMAINS. — Il est adressé aux archevêques, évêques, abbés, ducs, marquis et à tous les fidèles de ses états, et a pour but de les engager à porter du secours à la Terre-sainte. Le roi leur dit qu'ayant été informé du triste état où se trouvent les chrétiens en Orient, il a, de l'avis de son conseil, ordonné un subside de six deniers par charrue, et de deux deniers pour tout marchand ou habitant de ville, de quelque condition qu'il soit,

sans néanmoins borner la charité de personne. Il ne fixe point de quotité pour les grands, et laisse à leur volonté le soin de la régler. Ce subside, établi pendant cinq ans, sera appliqué aux besoins de la Terre-sainte. Le roi engage tous ses sujets à partager la gloire d'une si bonne œuvre. Cet édit est daté de Quidelingebert, 1207.

Charte de Raymond Comte de Toulouse. — « Que » tous ceux qui ces présentes verront sachent que nous » Raymond, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, mar- » quis de Provence, reconnaissons et avouons en vérité que » nous avons eu et reçu pour la croisade du frère Hugues » de Turenne, homme discret et religieux de l'ordre des » frères Mineurs, nonce du pape, 750 liv. mergorienses (1), » d'une part, et 115 liv. tournois, de l'autre : argent que » Guillaume P. Baslier nous a donné par son ordre. *Item,* » d'une autre part, cent pièces d'or et quinze marcs sterlings » qu'il a envoyés à Sycard Allemand, pour Bertrand Ricard. » *Item,* dix marcs pour le sénéchal d'Agen, et onze marcs » pour Raymond Blancard, et cent sous morlans (2) pour la » mère d'Odon Escot. *Item,* 100 liv. tournois pour le noble » homme comte de Rodès. *Item,* 314 liv. au même pour » le vingtième du Venaissin. En foi de quoi nous avons fait » sceller les présentes de notre sceau. Donné à Marseille, » aux calendes d'octobre, l'an 1248. »

L'année suivante, ce même comte de Toulouse fit connaître, étant tombé malade et sur le point de mourir, l'engagement qu'il avait pris d'aller en personne à la Terre-sainte. Cependant, au cas où il ne pourrait accomplir son vœu, il enjoignait à son successeur d'envoyer en Palestine cinquante hommes bien armés pour y servir pendant une année. Il voulait aussi qu'on restituât au saint-siége différentes sommes qu'il avait entre les mains. Cette charte est de 1249.

Testament du Comte de Soissons. — *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Amen.* « Je Raous, de » Soissons, sires dou Tour, fas sçavoir à tous ciaus qui ces » lettres verront que je en mon bon sens et en mon bon » memoire, appareilés pour aller en la Sainte-Terre d'outre- » mer, ai ordonnet mon testament et ma devise par-devant

(1) La livre mergoriense, ou de Melgueil, était une de celles qui avaient le plus grand cours dans le Languedoc; soixante-quinze de ces livres représentaient une livre d'argent.

(2) Monnaie de Morlas; on en ignore la valeur précise.

» bonnes gens, ensi com il est ci-après contenu. Au com-
» mencement je weis et ordene que mes detes soient paiiés
» toutes, quel part qu'elles soient trouvées. Après je weis et
» ordene, qui mi rendage, et les restitutions de mes tor fais
» qui seront provés par-devant mes exequuteurs ou dont mi
» exequuteurs avereront les pretentions qu'il leur semblera,
» selonc le profit de m'ame, qui doient estre rendut et res-
» tablit par les mains de mes exequuteurs qui seront ci-après
» nomet. Après ces choses devant dites, je lais set livres de
» Paris à penre, chascun an, après mon decet, à la Pasque,
» à ma rente que li ville dou Tour me doit, pour acheter
» dras, et departir au poures de la ville dou Tour et de
» Betaincourt, à l'entrée de l'yver ensuivant. Après, à la
» Praele XL sols, au curet dou Tour XX sols, à Saint-
» Nicolas dou Tour XL[s], à mon signor Nichole le chape-
» lain X[s], à mon signor Maunnier X[s], au chapelain de
» Saint-Ladre X[s]; à l'eglise de la Val-le-Roy un mui de soile
» à tous jors à penre à mes terrages dou Tour de des le tier
» jour de Noël, pour faire mon anniversaire au jour de mon
» obit; à l'eglise de Signy un mui de soile à penre à tous jors
» chascun an en ce meisme terrage et à ce meisme jour de-
» vant dit pour faire chascun an mon anniversaire le jor de
» mon obit. Et weil et otroi que l'eglise de Signy devant dite
» tiegne dorenavant permenablement entour sis jours et demi
» de terre ahenable, qui me devoit terrage par un denier
» paris à rendre chascun an de l'eglise devant dite à nous
» et à nos oirs au jour de la Saint-Remy au tour, et cil quatre
» deniers sunt de cens. Apres je lais à l'eglise de Vaucler un
» mui de soile à penre à tous jours, et à retenir des quatre
» muis de soile qu'il a à Frontigny pour faire mon anniver-
» saire chascun an au jour de mon obit. Après, au curet de
» l'eglise de Saint-Nicolas dou Tour et aux chapelains dou
» Tour, trois setiers de soile à penre à tous jours chascun an,
» au jour de mon obit, à mes terrages de Tour, et aus....
» dou Tour, trois setiers de soile à penre à tous jours chas-
» cun an, au jour de mon obit, à mes terrages dou Tour, se
» il y estoient; et se il n'y estoient, on les penroit à mes
» moulins de Tour pour faire mon anniversaire chascun an
» au jour de mon obit, et pour departir au prestre et aux
» chapelains qui seront present à mon anniversaire faire. A
» l'hostellerie dou Tour, XXX sols à penre chascun an à
» tous jours à ma rente que la ville dou Tour me doit à la
» Pasque. A la maladrerie dou Tour, XX[s] à penre chascun
» an à tous jours à mes rentes dou Tour devant dites à la

» Pasque. Et ces choses devant dites, aussi mes detes, com » mi rendage, mi tort fait et mi lais devant dit, je weis et » ordene que il soient pris sor tous mes biens, meubles et » iretages presens et futurs, quel part qu'il soient et en » queconque lius où il seront trouvés, au jour que je irai » de vie à mort. Et à ces choses fermement à tenir perme- » nablement ce qui à perpetuitet apartient, et toutes mes » autres choses entierement je oblige mes biens devant dits » tous et mes oirs et mes successeurs. Et de mon testament » et de ma devise devant dite, je ordene et establis mes » exequuteurs hommes religieus, l'abbé de Signy, l'abbé de » Vaucler, de Val-le-Roy, et mon bon ami et mon fiaule » monseigneur Gilon de Biauru. Et weis et ordene que par l'or- » denance et la devise de mes exequuteurs devant dits, totes » les choses devant dites soient ordenées et devisées. Et est a » sçavoir que en tous les lius là ou je ay deniers laissies ce » sont parisis. Et en tesmoignage de toutes ces choses de- » vant dites, je en ai ces presentes lettres et ce testament » present scelé de mon propre scel.

» Ce fut fait en l'an de l'incarnation Nostre-Seigneur » MCCLXX, au mois d'avril. »

Ordonnance de Charles-le-Bel. — Elle est adressée à l'évêque de Carcassonne. Le roi commence par annoncer que la délivrance des saints lieux occupe toute sa pensée; qu'il avise aux moyens généraux et particuliers de les arracher des mains des infidèles, et que le choix des personnes capables d'exécuter convenablement cette importante entreprise est l'objet de ses méditations. Il vient tout récemment de recevoir, par les envoyés du roi de Chypre et par d'autres voies, la nouvelle de trois invasions successives dans l'Arménie par les ennemis de notre foi, qui ont massacré les chrétiens et en ont emmené captifs un grand nombre. « Ces » barbares, ajoute-t-il, se disposent à se jeter de nouveau » sur l'Arménie, à envahir le royaume de Chypre, enfin » à s'emparer de tous les pays occupés par les chrétiens. Ces » envoyés, après avoir exposé, dans une assemblée tenue » à Paris et composée de prélats, barons, &c., la déplorable » situation des fidèles d'Orient, après nous avoir apitoyé » sur leur triste sort, nous ont pressé de suivre l'exemple des » rois nos prédécesseurs, qui, à différens temps, ont arraché » la Terre-sainte à la domination des infidèles. *Considérez,* » nous ont-ils dit, *la grande et nouvelle difficulté ou plu-* » *tôt l'impossibilité de recouvrer la Terre-sainte, et les pro-* » *fondes calamités qui accableraient les chrétiens d'Orient,*

» *si l'Arménie et l'île de Chypre tombaient au pouvoir des*
» *Sarrasins.*

» Voulant donc prévenir de si grands malheurs, pourvoir » à la sûreté de ces pays, et empêcher d'abord que d'infames » et perfides chrétiens ne fassent par mer avec les infidèles » un commerce illicite et impie d'armes, de fer, de bois, etc., » nous avons résolu d'envoyer dans les mers de Syrie un » certain nombre de bâtimens et de soldats, vers le mois de » mai prochain, et de nommer pour chef de cette expédition » notre fidèle et amé conseiller Amauri, vicomte de Narbonne, homme d'une grande prudence et d'une bravoure » éprouvée. Pour rendre cette expédition plus prompte et » plus sûre, nous avons nommé pour amiral notre cher *Béranger Banchi,* homme également habile. Nous leur adjoindrons quelques prélats nos conseillers, des barons, » des gentilshommes et d'autres personnages de distinction, » et un grand nombre de personnes tant ecclésiastiques que » séculières de notre royaume, lesquelles, soit par un sentiment de dévotion, soit pour obtenir les nouvelles indulgences accordées à cet effet, se détermineront à partir » pour la défense de l'Arménie et du royaume de Chypre. » Considérant d'ailleurs que le subside levé pour le premier » passage ne saurait suffire pour subvenir aux dépenses de » cette nouvelle expédition, nous vous engageons à faire » une collecte dans vos diocèses respectifs, et à exhorter vos » diocésains à contribuer à cette bonne œuvre le plus promptement possible, dans la crainte que le moindre retard » ne laisse exposés aux plus grands dangers l'Arménie et le » royaume de Chypre. Nous désirons que les petites offrandes des fidèles soient déposées dans des troncs à » quatre clefs des églises paroissiales; le curé aura une de ces » clefs, et les trois autres seront confiées à des personnages » d'une probité reconnue, et les sommes fidèlement enregistrées. A la fin de chaque mois, le tout sera remis à l'évêque diocésain ou au chapitre de la cathédrale, et à trois » hommes probes désignés dans chaque ville. Le montant » de ces sommes sera envoyé à Paris, à notre bien aimé » l'évêque de Mende, abbé de Saint-Germain-des-Prés, » doyen du chapitre de Paris, et à Nicolas de la Paix, qui » en feront l'usage convenable, défendant que cet argent » soit appliqué à toute autre destination. Sachez que les » prélats qui sont à Paris, pour exciter par leur exemple » votre zèle et votre charité, ont offert pour le premier passage, et se sont engagés pour celui qui devra avoir lieu au » mois d'août prochain, de payer un subside du vingtième

» de leurs revenus, indépendamment de celui de la dîme. » Le roi termine sa lettre en nommant quelques princes et grands du royaume qui se disposent à partir pour ce voyage.

INFORMATIONS ENVOYÉES AU CARDINAL D'AVIGNON SUR LA PRISE DE CONSTANTINOPLE. — Nous ferons connaître cette pièce dans les extraits des historiens grecs qui ont parlé de cet événement. Nous avons cru qu'elle aurait dans cette partie de nos extraits un plus grand intérêt.

SPICILÉGE,

OU

COLLECTION DE QUELQUES VIEUX ÉCRIVAINS QUI ÉTAIENT OUBLIÉS DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE (1).

Cette collection, d'abord publiée par Luc d'Achery, moine de l'ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, fut dans la suite revue et corrigée d'après les manuscrits originaux, par Étienne Baluze, Edmond Martène et Louis François-Joseph de Labarre, de Tournai. Nous avons suivi dans notre analyse cette seconde édition, infiniment plus exacte que la première; elle fut imprimée à Paris en l'année 1723, en 3 vol. in-fol.

Sans nous arrêter au premier volume, entièrement étranger à l'histoire des croisades, nous passerons au second, qui renferme des chroniques où il est quelquefois question des guerres d'outre-mer. La première chronique, qui parle des croisades, a pour titre :

Histoire de Trèves, page 208. — Cet ouvrage, dont l'auteur est inconnu, commence à la naissance de Jésus-Christ, et parcourt dans seize pages l'espace de onze cent vingt-deux ans. On y lit, sous la date de 1096, qu'une foule immense des deux sexes et de toutes les nations, résolut de marcher à la cité sainte; elle voulait soumettre tous les incrédules à la foi chrétienne, et c'est dans cette intention

(1) Spicilegium, sive collectio veterum aliquot scriptorum qui in galliæ bibliothecis delituerant.

qu'elle se prépara à exterminer tous les juifs. Tout ce passage se retrouve mot à mot dans les *Gestes des archevêques de Trèves*, dont nous avons présenté l'analyse (collection de Martène, page 328). L'histoire de Trèves n'offre aucun autre récit relativement aux saintes expéditions.

Chronique de saint Pierre-le-Vif de Senones, de l'ordre de Saint-Benoît, par le moine Clarius, page 463. Ce que dit le moine Clarius sur les guerres saintes se trouve répété dans presque toutes les chroniques que nous avons analysées.

Chronique de saint Médard de Soissons, page 486. — Cette chronique, qui a pour auteur un religieux du monastère de Saint-Médard, commence à l'année 497 et ne finit qu'en 1249. En moins d'une demi-page, l'auteur raconte les deux premières croisades ; le court récit qu'il fait de la troisième expédition renferme des inexactitudes. Sous la date de 1207, l'historien parle du départ des princes et des peuples qui, à la voix du prêtre Foulques, se mirent en marche contre les ennemis de la croix. « Par suite de certains événemens, » dit l'anonyme (*quibusdam casibus intervenientibus*), ils di- » rigèrent leurs armes contre les Grecs, et Constantinople » tomba en leur pouvoir. » Voici comment l'anonyme raconte la croisade d'enfans qui eut lieu en 1213, et qu'il a placée en 1209 : « Une multitude innombrable de petits en- » fans et de jeunes gens partirent, malgré leurs parens, » des cités, des châteaux et des villages de France ; ils di- » saient qu'ils allaient traverser les mers pour chercher la » sainte croix. Mais ce projet n'eut qu'une fatale issue ; la » plupart d'entre eux périrent en voyage ; quelques-uns seule- » ment retournèrent dans leurs foyers. Quelques-uns assurent, » poursuit le chroniqueur, qu'avant ce merveilleux événe- » ment, on avait vu à la fin de chaque période de dix an- » nées les poissons, les grenouilles, les papillons et les oi- » seaux prendre la même direction que suivirent ces jeunes » enfans. On pêcha à cette époque une si grande multitude » de poissons, que tous les hommes en étaient frappés d'é- » tonnement. Des vieillards nous ont raconté qu'il se ras- » sembla alors de diverses contrées de France une foule » immense de chiens auprès d'un village de la Champagne. » Ces chiens se divisèrent en deux bandes ; ils se battirent » ensemble avec tant de rage et de fureur, qu'ils périrent » presque tous dans le combat, et qu'il n'en revint qu'un » petit nombre. » (Voyez sur la croisade d'enfans une lettre de M. Jourdain qui se trouve dans les éclaircissemens du troisième volume de notre histoire, page 605.)

En 1217, Albéric, archevêque de Rheims, partit pour la Syrie avec un grand nombre de prélats et de princes qui avaient pris la croix avec lui; ils se réunirent à Jean de Brienne, et allèrent assiéger Damiette. (Lisez le récit du siège de cette ville dans nos extraits des chroniques d'Olivier Scholastique, des podestats de Reggio, et dans le douzième livre de notre histoire.) Après avoir rapporté brièvement le pélerinage de Frédéric (1229), l'auteur dit qu'à son retour l'empereur tourna ses armes avec plus d'acharnement que jamais contre les biens de l'Église romaine, des autres Églises, des Templiers et des Hospitaliers. (Voyez le récit de l'expédition de Frédéric, et des événemens qui la suivirent, dans notre treizième livre, et dans nos extraits de Richard de Saint-Germain et du continuateur de Guillaume de Tyr; lisez sur le séjour de l'empereur à Jérusalem, nos analyses des auteurs arabes.) Le chroniqueur de Saint-Médard s'arrête à la croisade de Thibaud, roi de Navarre (1239); il rapporte les terribles querelles de Grégoire IX avec l'empereur d'Allemagne. « Le pape qui depuis long- » temps l'avait frappé d'excommunication, dit l'auteur, » l'anathématisa et le condamna tant dans les choses spiri- » tuelles que temporelles. Mais on assure que malgré ces » décrets, Frédéric ne perdit rien ou presque rien de ses » biens temporels. *Parum vel nihil temporalia imminuta sunt* » *propter hoc*. L'empereur chassa de leurs églises ou de leurs » monastères une foule d'évêques, d'archevêques et d'ab- » bés, et s'empara de toutes leurs possessions. » En terminant son ouvrage, l'historien rapporte la prise de Damiette par saint Louis (1249). « Nous ne savons point, ajoute-t-il, » par quel jugement de Dieu cette cité, que les chrétiens » avaient rendue inexpugnable, tomba dans la même an- » née (ce fut en 1250) entre les mains des Sarrasins sans » perte ni dommage. » Notre chroniqueur ignorait apparemment que la reddition de Damiette avait été le prix de la délivrance du roi français. (Voyez pour ces événemens le quinzième livre de notre histoire.)

Chronique abrégée de Saint-Denis, page 495. — Cette chronique, rédigée par un moine de Saint-Denis, n'est qu'une table très-abrégée des événemens les plus importans de l'histoire de France. Chaque événement, chaque année même, n'y tient pas plus d'une ou deux lignes; cependant la croisade de Louis VII y est assez exactement racontée. Le chroniqueur, qui la considérait sans doute comme un des événemens les plus importans de son siècle, soit par le but pieux de l'expédition, soit parce qu'elle fut la cause de

la régence de Suger, abbé de Saint-Denis, y a consacré toute une colonne; mais il n'apprend rien de nouveau et se borne à abréger l'auteur des Gestes et Odon de Deuil. La chronique rapporte, sous la date de 1238, que le roi de Navarre, les comtes de Champagne et de Montfort, et presque toute la noblesse, partirent pour Jérusalem; qu'en 1248 le roi Louis reçut des mains du cardinal Odon, dans l'église de Saint-Denis, l'étendard, le bourdon et la panetière; et qu'en 1284 Philippe, roi de France, les reçut aussi dans la même église, le dimanche de la mi-carême.

Histoire de l'abbaye de Senones, par Richer, moine de ce monastère, page 603. — Ce n'est qu'en 1215 qu'il est question des croisades dans cette chronique, et celle des enfans est la première dont parle l'auteur. Ce qu'il dit sur cet événement extraordinaire n'est pas sans intérêt. « Il se réunit » alors de différens pays, je ne sais comment, dit Richer, » de si grandes troupes d'enfans, qu'ils formaient une armée innombrable. Ils faisaient porter devant eux des » étendards, disant qu'ils devaient aller au-delà des mers, » et que le sort leur donnerait la Terre-Sainte, comme l'obtinrent jadis les enfans d'Israël après leur sortie d'Egypte. » Dans quelque ville qu'ils arrivassent, les habitans les recevaient au nom de Dieu comme des pupilles et des orphelins qu'ils étaient; ils leur fournissaient des provisions » et les laissaient partir. Ces jeunes pélerins ayant traversé » les Alpes, entrèrent dans la Lombardie et se répandirent » dans les villes maritimes, telles que Gênes, Pise et autres » situées sur la côte. Ils espéraient trouver des vaisseaux » pour passer la mer, et n'en trouvèrent point. Il y eut cependant deux navires qui se mirent en mer, chargés d'une » partie de ces enfans; mais on ignore s'ils arrivèrent à » quelque port, ou dans quel pays ils furent portés. Ceux » qui restèrent furent réduits à la plus affreuse misère, on » leur refusait l'hospitalité, et ces paroles de Jérémie pouvaient leur être appliquées : *Les petits enfans ont demandé* » *du pain, et il n'y avait personne pour leur en couper*. Aussi » la plupart d'entre eux avaient péri de faim, et leurs cadavres sans sépulture remplissaient les rues et les places » publiques. On peut comparer cette petite nation à ces » grands innocens qui furent immolés pour Jésus-Christ, » parce que dans l'âge le plus tendre elle a supporté d'incroyables fatigues et les horreurs de la faim, plus cruelle » que le glaive : c'est pourquoi le prophète a dit : *Les victimes qui sont tombées sous le glaive ont eu un sort plus doux* » *que celles qui ont péri par la faim*. Cela est très-vrai, car un

» coup d'épée suffit pour tuer un homme, et ce n'est qu'après » de longues souffrances qu'on périt par la faim. Les enfans » qui étaient plus âgés et plus raisonnables se dispersèrent » dans le pays d'Italie et de Toscane, et s'offrirent pour la- » bourer la terre ou pour le service des maisons. Telle fut » l'issue de cet événement, ajoute le chroniqueur, et nous » ignorons encore ce qu'annonçait un mouvement si extraor- » dinaire. » La sixième croisade, l'expédition de Frédéric, qui marchait sous le poids d'une excommunication, et la première croisade de saint Louis, sont rapportées brièvement par le moine de Senones; dans ces derniers événemens le récit du chroniqueur est plein d'inexactitudes. Il dit qu'il n'a parlé de l'armée de saint Louis que d'après la relation d'un prêtre qui se trouvait sur les lieux; il faut croire que ce prêtre l'avait mal informé. (Lisez le récit de ces expéditions dans nos 12e., 13e., 14e. et 15e. livres.)

Chronique du monastère d'Andres dans l'évêché de Boulogne, par l'abbé Guillaume, p. 781.—Le chroniqueur ne fait qu'un récit rapide de la première et de la seconde croisade; il raconte, comme plusieurs auteurs contemporains, que les chrétiens, au siège de Marrah, se virent obligés de manger des cadavres déjà puans, et que dans le temple de Salomon, les cavaliers étaient dans le sang jusqu'aux genoux. D'après sa relation, ce qui contribua surtout à la victoire que les chrétiens remportèrent à Ascalon, ce furent de grands nuages qui défendaient les guerriers du Christ contre les ardeurs d'un soleil brûlant. Guillaume attribue les calamités de la seconde croisade aux crimes de toute espèce dont se souillèrent les pélerins français et allemands. Voici comment il s'exprime en parlant de l'assemblée tenue à Paris en 1188, dans laquelle on ordonna la levée d'une contribution extraordinaire pour la croisade : « Tandis qu'ils devaient s'oc- » cuper de la délivrance du saint tombeau, les princes ou- » blièrent leur serment et décidèrent une guerre non en » faveur de l'Eglise, mais contre l'Eglise. Ils livrèrent aux » fureurs des Turcs la vigne du Seigneur ; voulant com- » mettre un crime nouveau et inoui (*novum et inauditum* » *facinus invenientes*), ils la forcèrent de payer la dîme. » Lisez à la page 278 de notre *Bibliothèque*, ce que rapporte à ce sujet Rigord, le chronographe de Philippe-Auguste ; on trouvera aussi à la page 280 l'ordonnance royale pour la perception de la dîme (c'est la dîme saladine). La narration que fait l'auteur de la troisième croisade, n'apprend rien de nouveau à ceux qui ont lu nos extraits de Gauthier Vinisauf, de Bromton et de la chronique anglaise.

En parlant de la reddition de Damiette (1221), qui avait coûté tant de travaux à l'armée chrétienne, l'abbé du monastère d'Andres dit que cet événement fut cause que toute l'Eglise fut énormément *lésée et épuisée par le paiement du vingtième de ses revenus pendant trois ans de suite.*

Chronique de Nicolas de Treveth, dominicain, page 143, tome III. — Ce moine, anglais de naissance, fut tour-à-tour poète, rhéteur, historien, mathématicien, philosophe et théologien; dans l'ouvrage important que nous avons sous les yeux, tout en retraçant les événemens arrivés en Angleterre depuis 1136 jusqu'en 1307, Nicolas ne néglige point de raconter les faits remarquables qui eurent lieu en France et en d'autres royaumes pendant les trois siècles qu'il parcourt. Cette histoire, écrite avec beaucoup d'ordre et d'élégance, justifie l'admiration des contemporains pour le religieux qui en est l'auteur. Nous ne pouvons nous y arrêter qu'en passant, parce que son récit des guerres d'outre-mer n'ajoute rien à ce que nous savons sur ce sujet. L'anecdote suivante qu'il raconte, sous la date de 1182, nous a paru curieuse: « La mère du soudan d'Icone, sœur du comte de Saint-» Gilles, étant sur le point de mourir, révéla à son fils un » secret qu'elle lui avait toujours caché; elle lui avoua qu'elle » était chrétienne, en le suppliant de croire lui-même en » Jésus-Christ et d'aimer les chrétiens. Après que le soudan » eut répondu qu'il n'osait agir ainsi à cause des idolâtres, » sa mère ajouta ces paroles: *Mon fils, quand je ne serai » plus, élève-moi un tombeau en forme de pyramide, et tu » placeras sur le haut de ce monument le signe de la croix.* » Le soudan d'Icone ayant répliqué qu'il n'oserait jamais » placer cette croix pendant le jour, la mère lui dit de le » faire pendant la nuit. Cette action du prince indigna les » Sarrasins; deux d'entre eux voulurent, l'un après l'autre, » arracher cette croix; mais ils périrent dans une chute sou-» daine. Trois jours après on vit autour de ce monument » une grande multitude d'infidèles qui étaient venus pour » le détruire de fond en comble, et la foudre dévora plu-» sieurs de ces barbares. On dit qu'il apparut alors l'ange » du Seigneur, et qu'il posa lui-même sur le haut de la py-» ramide une croix étincelante. Cela arriva, ajoute le chro-» niqueur fidèle à l'esprit du temps, afin que plusieurs » crussent en Jésus-Christ et adorassent humblement le » signe de notre Rédemption. »

Ce que rapporte le dominicain sur la troisième croisade, a été emprunté au récit de Gauthier. (Lisez, pour cette troisième expédition, nos extraits de l'*Itinéraire du roi Richard,*

de la chronique anglaise, de Bromton, etc.) En parlant de la prise de Constantinople par les Latins (1204), l'historien raconte qu'un grand nombre d'habitans de cette ville croyaient qu'aucune puissance humaine ne pouvait s'en emparer, soit à cause des fortifications de cette capitale immense, soit à cause d'une ancienne prophétie qui annonçait que Bysance ne serait jamais prise que par un ange (*per angelum*) ; comme les croisés entrèrent par la porte où était peinte la figure d'un ange, les Grecs s'aperçurent que l'équivoque du mot *ange* les avait trompés. En 1215, il rappelle que Jean, roi d'Angleterre, prit la croix et voulut aller dans la Palestine, mais que ses barons se soulevèrent contre lui et l'empêchèrent de partir. L'auteur ne parle plus des croisades que pour raconter très-succinctement les deux expéditions de saint Louis.

Fragment de l'Histoire d'Anjou, par Foulques, comte d'Anjou. — Ce fragment d'histoire est l'ouvrage de Foulques IV, comte d'Anjou, dit le Rechin. Malheureusement, tout ce qui concernait l'auteur lui-même, et qui se trouvait au commencement, est perdu. Nous ne faisons mention de ce fragment, que parce qu'il offre à la fin un abrégé succinct et exact de la première croisade. Après le récit des événemens arrivés dans le comté d'Anjou, l'auteur s'exprime en ces termes : « Vers la fin de cette année (1095) le pape vint » à Angers, et invita nos vassaux à marcher contre les in- » fidèles, qui avaient envahi toute la Palestine jusqu'à Cons- » tantinople. A sa voix, non-seulement les peuples, mais » encore les seigneurs prirent les armes. » Le comte d'Anjou raconte ici brièvement la marche et les succès des pélerins dans l'Asie mineure. Il décrit avec non moins de rapidité les sièges de Nicée et d'Antioche. Ce fragment s'arrête aux souffrances qu'éprouvèrent les pélerins assiégés dans cette cité. Voici comment s'exprime à cette occasion le comte Foulques : « Lorsque les croisés se furent emparés d'An- » tioche, une armée innombrable de Persans et de Turcs » s'avança et vint les assiéger dans la cité conquise. Les » chrétiens, étroitement pressés pendant dix-huit jours, fu- » rent obligés de manger non-seulement de la chair de che- » vaux, mais encore du vieux cuir ramolli avec de l'eau, » mets dont ils faisaient leurs délices dans cette cruelle si- » tuation. Enfin le miséricordieux Jésus eut pitié des souf- » frances de son peuple....... »

Ici se termine le fragment. On doit d'autant plus regretter ce qui nous manque de cette chronique, qu'elle est l'ouvrage d'un seigneur laïque, voué à la profession des armes.

Toutes les chroniques du moyen âge étant rédigées, comme nous l'avons vu, par des ecclésiastiques, ont un caractère presque uniforme; il eût été curieux de voir comment un preux du onzième siècle aurait écrit l'histoire des expéditions d'outre-mer.

Lettres et Pièces relatives aux Croisades, recueillies par d'Achery.

Deux cent quinze ans avant la prédication de Pierre l'Ermite, l'Eglise de Jérusalem, pauvre et délaissée, avait fait entendre en Europe des paroles suppliantes. D'Achery (tome III, page 363, année 881) nous a conservé une lettre d'Hélie, patriarche de Jérusalem, adressée à Charles-le-Jeune, *à tous les princes très-magnifiques, très-pieux et très-glorieux de l'illustre race du grand empereur Charles, aux rois de tous les pays des Gaules, aux comtes, aux très-saints archevêques, métropolitains, évêques, abbés, prêtres, diacres, sous-diacres et ministres de la sainte Eglise, aux saintes sœurs, à tous les adorateurs de Jésus-Christ, aux femmes illustres, aux princes, aux ducs, à tous les catholiques et orthodoxes de tout l'univers chrétien.* Cette lettre n'est pas indigne de fixer l'attention de nos lecteurs, parce qu'elle nous peint la triste situation de l'Eglise de Jérusalem à cette époque, et qu'elle nous annonce que, dès le neuvième siècle, il s'était établi entre les chrétiens d'Occident et les chrétiens d'Orient, des rapports qui dans la suite devaient amener les croisades.

« Nous croyons nécessaire, leur dit le patriarche, de vous » annoncer les grandes et nombreuses tribulations que nous » fait souffrir un peuple criminel et odieux au Seigneur, et » dont les pélerins ont pu vous faire un assez fidèle récit. » Mais il y a une chose surtout qui fait notre plus cruel » tourment, et c'est dans ces lettres que nous la confions à » votre charité. En voyant nos temples, les uns abattus, les » autres tombant en ruine par une longue vétusté, et n'o- » sant ni les reconstruire ni les réparer, nous avons com- » mencé à implorer la miséricorde du Seigneur par de grands » gémissemens et des prières assidues, afin que, pour la » gloire de son saint nom, il nous donnât un moyen de re- » lever les églises par nos sueurs et notre travail. La divine » Providence a voulu que le prince de ce pays, s'étant fait » chrétien (*christianus factus*), comme nos envoyés pour- » ront vous le dire, il nous a d'abord permis de reprendre

» nos saints édifices et de rebâtir ceux qui étaient détruits.
» Cette autorisation venait du ciel; nous ne devions pas et
» nous ne pouvions en aucune manière la dédaigner. C'est
» pourquoi, relevés et fortifiés par le Seigneur, nous nous
» sommes armés de tout notre pouvoir pour commencer
» notre grand travail. Il fallait, pour l'exécution de cette
» entreprise, des ressources que nous n'avions pas; nous
» avons eu recours aux infidèles. Mais parce que nul n'a
» voulu nous donner de l'argent, sans avoir reçu aupara-
» vant une garantie, nous avons livré en gages nos oliviers,
» nos vignes et nos vases sacrés, et nous n'avons pu encore,
» faute d'argent, redemander ces gages à nos créanciers. »
Le patriarche dit que par une suite de la perte de leurs oliviers, l'huile manque aux lampes du sanctuaire; les pauvres et les moines sont pressés par la faim, et plusieurs prisonniers que les chrétiens ne peuvent racheter, sont sur le point de périr dans l'esclavage. Comme, selon le divin apôtre, *lorsqu'un membre souffre, tous les membres souffrent aussi;* les chrétiens de Jérusalem ont cru devoir s'adresser à leurs frères d'Europe, espérant que ceux-ci leur ouvriront les entrailles de leur bienfaisance. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils donnassent une petite partie de leurs revenus pour la reconstruction des églises de Jérusalem, puisque jadis les enfans d'Israël offraient d'eux-mêmes leur argent pour relever le tabernacle, et qu'on fut obligé de faire annoncer par un crieur public que les dons offerts suffisaient, avertissement qui n'arrêta pas tout-à-fait la générosité du peuple de Dieu. Il faut donc croire que si les Israélites continuaient leurs offrandes, malgré l'avis qu'ils avaient reçu, les Occidentaux dont on implore le secours, n'abandonneront point l'Eglise de Jésus-Christ. Après avoir prouvé par d'autres raisons tirées de l'Ecriture, que c'est un devoir pour les fidèles d'Europe de secourir Jérusalem, Hélie leur recommande les deux moines chargés de porter ces lettres, ajoutant qu'ils peuvent confier sans crainte tout ce qu'ils voudront à ceux à qui le Sauveur n'a pas dédaigné de confier ses sacremens et son tombeau. Le patriarche, dans cette lettre, emploie toutes les ressources de son esprit pour exciter la compassion de la chrétienté; on entend déjà ces cris d'alarmes qui devaient un jour armer des millions d'hommes contre les barbares de l'Orient.

Lettre d'Étienne, comte de Blois.

Pendant son pèlerinage, Etienne, comte de Blois, écrivit trois lettres à son épouse. La première, qui ne nous est

point parvenue, renfermait le récit de ce qui était arrivé à ce prince depuis son départ jusqu'à Rome, et depuis Rome jusqu'à Constantinople; la seconde, qu'on trouvera analysée dans la collection suivante, fut écrite du camp devant Nicée, et d'Achery nous a conservé la troisième, écrite sous les murs d'Antioche. (Tome III, page 430, année 1098.) Etienne, un des personnages les plus importans de la première croisade, sut manier la plume et l'épée; un prélat contemporain ne craignit point de l'appeler *César à la guerre, et Virgile dans la poésie.* (Voyez le commencement de notre deuxième livre.) Quoique la lettre du comte n'ajoute rien à ce que nous savons sur la première expédition des chrétiens, nous en offrirons cependant une analyse étendue, afin de faire connaître le ton qui règne dans cette lettre et la simplicité naïve de celui qui parle. En écrivant leurs lettres, ces héros du vieux temps traçaient eux-mêmes sans le savoir leur véritable portrait; nous chercherons à reproduire dans notre analyse les couleurs qui peignent si bien les personnages de l'époque dont nous nous occupons. Après avoir donné son salut et sa bénédiction à son aimable et tendre épouse, à ses fils chéris et à tous ses vassaux, Etienne annonce qu'il jouit d'une santé parfaite et qu'il se trouve dans une heureuse situation. Il est bien plus riche qu'il ne l'était quand il dit adieu à sa bien-aimée, parce que les princes, du consentement de toute l'armée, l'ont constitué, malgré lui, le chef et le directeur de leur expédition (*omnium suorum actuum provisorem et gubernatorem*). Le prince rappelle à son épouse la victoire de Dorylée; il raconte successivement la conquête de la Romanie et de la Cappadoce, les triomphes des chrétiens sur les Turcs qui ont été contraints de s'enfuir jusqu'au-delà de l'Euphrate, les nombreux combats livrés aux barbares qui venaient secourir Antioche, au commencement du siège de cette capitale; dans ces attaques, les féroces musulmans immolaient beaucoup de chrétiens et *envoyaient leurs âmes jouir des délices du Paradis.* Plus de cinq mille Turcs, dit le comte, défendent Antioche, sans compter les Sarrasins, les Publicains, les Arabes, les Turcopoles, les Syriens et les Arméniens Les chrétiens combattent depuis long-temps sous les murailles de la ville; ils ont déjà souffert des maux infinis, et beaucoup de chevaliers ont épuisé toutes leurs ressources *dans cette très-sainte passion.* Un grand nombre de Francs auraient déjà péri par la faim, si la clémence de Dieu et la bourse d'Etienne n'étaient venues à leur secours. Pendant tout l'hiver les croisés ont eu à souffrir du froid et des

pluies continuelles; il n'est pas vrai qu'en Syrie le soleil soit toujours brûlant, car la saison d'hiver y est aussi rigoureuse qu'en Europe. Le comte rapporte les combats livrés près du pont de l'Oronte et du Port-Saint-Siméon; il dit que les possessions des croisés en Syrie se composent de cent soixante-cinq villes ou châteaux. « Je dois le dire, ô ma » bien-aimée, ajoute le prince en achevant le récit de la » victoire du Port-Saint-Siméon, et tu dois croire sans aucun » doute que nous avons tué dans cette bataille trente émirs » et trois cents Turcs de distinction, outre une foule d'autres » Turcs et de païens. Nous avons compté les cadavres de » douze cent trente barbares, et nous n'avons pas perdu un » seul homme. Le lendemain de cette victoire, poursuit le » comte, tandis que mon chapelain Alexandre t'écrivait ces » lettres à la hâte, on nous a apporté les têtes de soixante » guerriers turcs qui venaient de périr sous les coups des » croisés. O ma chère amie! ce que je t'écris sur notre » grande armée est bien peu de chose, et je pourrai te » faire encore bien d'autres récits. *Mando ut tibiæ tuæ eg-* » *gregiè disponas* (1). Adieu, traite bien tes enfans et tous » ceux qui sont sous ta dépendance; sois sûre que je re- » volerai dans tes bras le plutôt que je pourrai. »

Lettre d'Anselme de Ribemont à Manassé, archevêque de Rheims.

Anselme de Ribemont, qui périt au siège d'Archas, et dont la mort merveilleuse a donné au Tasse l'idée d'une de ses plus belles fictions, tenait un rang distingué parmi les illustres compagnons de Godefroi; les chroniqueurs vantent surtout l'habileté qu'il déployait dans l'attaque des places. Ce prince écrivit à Manassé, archevêque de Rheims, le récit du siège et de la reddition de Nicée; il est fâcheux que cette pièce ne soit point arrivée jusqu'à nous. La lettre que nous avons sous les yeux (Tom. III, p. 431, an. 1099), adressée à l'archevêque de Rheims, raconte les événemens les plus mémorables de la première croisade, savoir le siège et la prise d'Antioche, et la bataille livrée à Kerbogath.

Anselme commence par dire à Manassé que les chrétiens demandent du secours non-seulement à ce pontife, mais encore à tous les enfans de la sainte église de Rheims, en qui ils ont mis leur plus grande confiance. Le prélat de Rheims est leur maître et c'est lui surtout qui dirige le royaume de

(1) La signification du mot *tibiæ* a échappé à nos recherches.

France. Le comte de Ribemont veut lui raconter une partie des triomphes et des misères des croisés; il le prie d'en faire part à tous leurs frères d'Occident, afin que ceux-ci puissent se réjouir des victoires des guerriers de la croix, et s'attendrir au récit de leurs calamités.

Si nous suivions Anselme dans la description qu'il fait des nombreux combats livrés sous les murs d'Antioche, nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit dans nos extraits de Raymond d'Agiles et du moine Robert (collection de Bongars). Le comte ne parle qu'en passant des privations de toute espèce qui accablèrent les assiégeans, et se contente de dire que le courage et la résignation des chrétiens augmentaient à mesure qu'ils avaient à souffrir de nouveaux malheurs. Dans notre analyse de Robert, nous avons fait observer que ce chroniqueur est le seul qui ait parlé d'une trève conclue entre les Francs et les assiégés, et que le récit qu'en fait Gilon dans son poëme n'est qu'une copie de l'abbé de Saint-Remi. Anselme fait mention de cette trève, mais sa narration n'est pas conforme à celle de Robert; d'après la version du comte, cette espèce de suspension d'armes ne fut pas l'effet d'une trève. « Les Turcs, dit Anselme, feignirent » de vouloir remettre la ville entre nos mains; ils nous » trompèrent au point que les pélerins pouvaient entrer » dans Antioche et les barbares venir dans notre camp. Pen» dant cet intervalle, les Turcs, comme des gens sans foi, » dressèrent des embûches à nos frères, et le connétable » Walon fut tué. Il périt dans cette attaque autant de chré» tiens que d'infidèles. » Quoiqu'il en soit de cette trève, le silence des historiens contemporains atteste le peu d'importance que dut avoir cet événement. Anselme, poursuivant son récit, nous annonce l'arrivée prochaine de Kerbogath, avant que les croisés se soient rendus maîtres d'Antioche; ce qu'il dit au sujet de la prise de cette ville prouve qu'il n'était pas initié dans le secret du complot qui fit tomber la capitale de la Syrie au pouvoir des Francs. Il ne dit qu'un mot du massacre des infidèles dans la cité conquise et de l'horrible famine qui désola les soldats de Jésus-Christ assiégés par le prince de Mossoul. Après avoir rapporté quelques attaques de ce chef barbare, dans lesquelles périrent Roger de Barneville et autres chevaliers de distinction, le comte s'exprime ainsi au sujet de la découverte de la lance et du message envoyé à Kerbogath : « Pendant que » nous étions dans un état si malheureux, Dieu tendit une » main secourable à ses serviteurs et leur fit connaître, dans » sa miséricorde, la lance qui avait percé le flanc du Sau-

» veur. Ce fer était caché sous le pavé de l'église de Saint-» Pierre; sa dimension comprenait la hauteur de deux » hommes. Lorsque nous eûmes trouvé ce précieux trésor » (*inventâ istâ pretiosâ margaritâ*) nos cœurs se rouvrirent » à l'espérance; la veille de la fête des apôtres Pierre et Paul, » les chefs, après une délibération, envoyèrent à Kerbogath » des députés qui lui parlèrent en ces termes : *Voici ce que* » *dit l'armée du Seigneur : Retire-toi loin de nous, abandonne* » *l'héritage du bienheureux Pierre, ou bien nos armes te chas-* » *seront d'ici.* En entendant ces paroles, le prince de Mossoul » tira son glaive, et après avoir juré par son royaume et » par son trône qu'il saurait bien se défendre contre les » Francs, il déclara qu'il était maître du pays d'Antioche » et qu'il le serait toujours, à quelque prix que ce fût; il » ajouta qu'il ne traiterait avec les chrétiens que lorsque » ceux-ci auraient quitté la ville, renié Jésus-Christ et em-» brassé la religion des Perses. A cette nouvelle, les chré-» tiens se purifièrent par la confession, s'armèrent par l'eu-» charistie et marchèrent au combat. » Ici le comte passe en revue les différens corps d'armée et rapporte très-brièvement la victoire des croisés qui faisaient porter devant eux la lance et la croix du Sauveur. Voici comment Anselme termine sa lettre, en s'adressant à l'archevêque de Rheims : « Nous avons cru devoir faire à votre paternité (*vestræ pa-* » *ternitati*) le récit de ces événemens, afin que vous vous » réjouissiez de la délivrance des chrétiens, de la liberté de » l'église d'Antioche et afin que vous priiez pour nous tous. » Nous comptons beaucoup sur vos prières; nous attribuons » nos succès à vos oraisons et non point à nos mérites. Nous » vous conjurons maintenant de garder en paix notre patrie, » de protéger les églises et les pauvres contre la fureur des » tyrans. Nous vous prions aussi de prendre un parti au su-» jet des faux pélerins; il faut les obliger à faire pénitence » et à reprendre la croix, sous peine d'excommunication. » Tenez pour certain que la porte de l'univers nous est ou-» verte (*sciatis pro certo quia janua terræ aperta est nobis*); » entre autres événemens heureux que nous pourrions vous » raconter, nous vous annoncerons l'ambassade du roi de » Babylone, qui déclare vouloir obéir à notre volonté. Adieu, » nous demandons, au nom de Jésus-Christ, que tous ceux » qui liront cette lettre, fassent des prières pour nous et » pour nos frères morts. »

Autres lettres.

Nous passerons rapidement sur une lettre écrite d'Orient

par un chevalier du Temple, et adressée au grand-maître de cet ordre, qui avait été appelé en France par Louis VII (Tom. III, p. 501, an. 1150 ou 1152). Le prince d'Antioche et tous ses barons ont perdu la vie dans un combat, les infidèles s'avancent de toutes parts; le sultan d'Estamonie et les barbares du Corrozan, après avoir ravagé les moissons des chevaliers du Temple, tiennent ces guerriers enfermés dans leur ville. Quoique Dieu soit assez puissant pour faire que des pierres deviennent des enfans d'Abraham, toutefois il est à craindre que si le grand-maître ne vole au secours des guerriers chrétiens, il ne retrouve à son retour dans la Terre-Sainte que les misérables restes de ses compagnons. Le chevalier finit sa lettre en disant au grand-maître qu'il ne doit pas hésiter à annoncer au pape, au roi de France, à tous les ecclésiastiques et à tous les princes que la sainte église d'Orient, leur pauvre mère, va périr s'ils ne se hâtent de marcher à son secours ou de donner une partie de leurs biens pour la délivrer.

Pendant qu'Innocent III renouvelait ses exhortations pour la délivrance de la ville sainte, Philippe-Auguste s'était plaint à ce pontife de ce que le cardinal légat qui prêchait la croisade en France, bouleversait le royaume en sortant des bornes de son autorité; Philippe reprochait surtout au cardinal d'abolir les dettes, sous prétexte qu'elles n'étaient qu'un effet de l'usure, et le souverain pontife écrivit au roi (Tom. III, p. 577, an. 1214) pour l'engager à ne pas souffrir l'usure en France. « Quoique notre légat, dit Innocent » à Philippe, ne soit chargé spécialement d'aucune ordonnance contre les usuriers, cependant la peste de l'usure » (*usurariam pestem*) fait dans votre royaume des progrès si » effrayans, les revenus des églises, des chevaliers et des » autres chrétiens sont dévorés par elle avec une telle rapidité, que notre légat a dû craindre avec raison que les » fonds manquassent pour secourir la Palestine, si un remède prompt et efficace ne venait arrêter ce mal. Médecin spirituel, il est venu s'opposer aux ravages de ce terrible fléau, et il ne convient point à cette royale prudence » qui vous élève au-dessus de tous les princes de la terre, » d'arrêter le départ des pélerins pour quelques intérêts de ce » monde. Nous gémissons sur cette défense que vous avez » faite dans plusieurs lettres adressées à différentes communes; c'est afin que vous abandonniez ce projet que » nous vous écrivons aujourd'hui, vous exhortant à ne pas » empêcher en aucune manière dans votre royaume l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Toutefois nous or-

» donnons à notre cardinal de ne pas aller trop loin, de » conserver les coutumes honnêtes et les usages raisonna- » bles (*usus rationabiles*), nous réservant à nous-même le » soin de faire une réforme générale dans le concile œcu- » ménique (*limam omnium reservando.*) »

Il paraît que cette lettre avait indisposé Philippe-Auguste contre la cour de Rome, car bientôt après le souverain-pontife lui écrivit pour lui faire des protestations d'amitié et lui assurer qu'il ne serait rien statué qui pût lui déplaire. « Il convient à tous les hommes, disait Innocent au com- » mencement de sa lettre, et surtout à ceux qui sont pla- » cés à la tête des empires, de ne point écouter, comme » dit l'apôtre, les différens rapports de ces esprits infernaux » qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; » qui appellent ténèbres ce qui est lumière, et lumière ce » qui n'est que ténèbres; ils veulent briser les liens de la » charité afin de pouvoir plus librement semer la discorde » dans le monde. »

On lit à la même page le réglement que fit le roi de France pour prévenir les désordres qu'occasionaient les usurpations du cardinal de Courçon, envoyé de la part d'Innocent III, pour prêcher la croisade. Nous avons cité un fragment de cette disposition dans notre douzième livre; on en verra aussi des extraits dans le tableau que nous avons présenté de tous les priviléges accordés aux chrétiens qui avaient pris la croix. (p. 115, 116, 117, du Tome I[er]. de notre histoire).

Nous lisons à la page 624 (tome III) une lettre de l'évêque de Tusculum, dont nous avons cité plusieurs fragmens dans le quatorzième livre de notre histoire (4[e]. édition), en racontant le séjour de Louis IX dans l'île de Chypre. Nous offrirons dans cette analyse les détails intéressans que nous n'avons pu rapporter dans notre quatorzième livre. Le légat du pape, évêque de Tusculum, en parlant de l'ambassade des Tartares, a copié la lettre du grand khan et une autre lettre d'un connétable d'Arménie, adressée au roi de Chypre. La lettre du khan, dans laquelle ce chef tartare envoie à saint Louis *cent mille saluts et bénédictions*, ne présente rien de remarquable. (Voyez ce que nous avons dit sur cette ambassade dans notre quatorzième livre.) Le connétable d'Arménie, qui parle souvent d'après ce qu'il a vu lui-même, donne sur les peuplades mogoles des récits assez curieux. Après avoir dit que les Tartares, terribles par leur forme, sont à double face, il rapporte que dans le pays de *Caschat* et de *Tanghat*, ces barbares ont embrassé le christianisme, parce qu'ils croient que les trois monarques, ado-

rateurs de Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem, étaient venus de la contrée qu'ils habitent. « Je suis allé moi-même » dans leurs églises, dit le connétable, j'y ai vu l'image de » Jésus-Christ et celle des trois rois dont l'un offre de l'or, » l'autre de l'encens et l'autre de la myrrhe. Ces tartares » doivent entrer dans l'église pour saluer le Seigneur Jésus, » avant d'aller visiter le grand khan. » Le connétable raconte que le pape ayant chargé un de ses messagers d'aller demander au roi des Tartares s'il était chrétien, et pourquoi il avait envoyé son peuple pour fouler le monde, celui-ci répondit que Dieu avait commandé à ses aïeux et à lui-même de faire périr toutes les nations criminelles; « Pour » ce qui regarde ma conversion, disait le khan, si le pape » veut le savoir, qu'il vienne lui-même, il verra et il saura. »

Le légat du pape s'étend longuement sur les réponses aux différentes questions que Louis adressa aux ambassadeurs tartares, dans une assemblée où l'évêque de Tusculum était lui-même présent. « Ces peuples qu'on appelle maintenant » tartares, disaient les députés, sont sortis de leur terre » depuis quarante ans ; on ne trouve dans cette contrée ni » cités, ni hameaux : elle abonde en pâturages, et les ha- » bitans ne s'occupent qu'à nourrir leurs troupeaux. Cette » terre est éloignée de quarante diètes du pays que le grand » khan a choisi maintenant pour sa demeure; cette dernière » contrée se nomme *Trahetar*, d'où est venu le nom de » *Tartare*. » (Voyez ce que nous avons dit sur les Tartares au commencement de notre quatorzième livre). Les réponses des députés sont toutes plus bizarres et plus extraordinaires les unes que les autres. On ne sera pas fâché de lire ce que rapporte l'évêque de Tusculum sur des Sarrasins prisonniers à qui il donna le baptême : « Le jour de l'Épi- » phanie, dit-il au pape, je catéchisai cinquante-sept Sar- » rasins prisonniers; quoique ceux-ci ne dussent point » recouvrer la liberté, comme on le leur avait dit expressé- » ment, ils demandèrent cependant avec instance le sacrement » de notre foi. Lorsque j'eus baptisé de mes propres mains » trente de ces prisonniers, je m'avançai avec eux sur les » bords du fleuve. Là, ces Sarrasins, en présence de » Louis IX, du roi de Chypre, et devant moi, reconnurent » qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, qu'une seule foi, qu'un » seul baptême, et que ce qu'ils faisaient en ce moment, » c'était en mémoire de ce que fit Jésus lorsque des mains » de saint Jean-Baptiste il reçut le baptême avec les eaux du » Jourdain. En plongeant la croix dans les eaux du fleuve, les » prisonniers ne prononcèrent que ces paroles : *Lumière Père*,

» *lumière Fils, lumière Saint-Esprit.* C'est alors qu'ils firent des » prières pour votre Sainteté, mais ils ne voulurent point « prier pour Vatace, parce que vous l'aviez excommunié. »

L'évêque de Marseille écrivit à Innocent IV la nouvelle de la prétendue prise du Caire par saint Louis (tome III, page 628, année 1249). Nous ne parlons de cette lettre que pour faire connaître les bruits qui avaient circulé sur l'armée de Louis IX, quelques mois après son départ de l'île de Chypre. Le précepteur de saint Jean de Marseille avait annoncé à l'évêque de cette ville que le Caire était tombé au pouvoir des croisés, par le moyen de quelques Sarrasins qui s'étaient révoltés contre le soudan, du grand maître de l'hôpital et d'autres chrétiens qui étaient prisonniers dans cette place. Deux jours après, le soudan, à la tête de cent mille cavaliers, et d'une armée innombrable de fantassins, était venu attaquer les guerriers de la croix; mais la déroute des Sarrasins avait été complète, le soudan avait disparu, et on disait que mille chrétiens étaient restés sur le champ de bataille. « Très saint père, dit au pape l'évêque de Mar- » seille en terminant sa lettre, on dit que l'ennemi a aban- » donné la ville d'Alexandrie à nos Français; bénissez donc » le Dieu du ciel, confessez son nom devant tous les hommes » vivans, parce qu'il nous a fait miséricorde, en permettant » ainsi le triomphe de la chrétienté sous votre pontificat. »

Ce n'est point sortir du plan que nous nous sommes tracé, que de chercher à faire connaître la situation de la France, pendant que saint Louis combattait en Asie pour les intérêts de la croix. La pièce suivante, qui a pour titre : *Serment des citoyens de Paris*, nous a paru sous ce rapport digne d'être mentionnée. (Tome III, page 630, année 1251).

« L'an 1251, la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste, » à Paris, en présence de l'illustre reine de France, etc., etc., » les citoyens de Paris ont juré de maintenir la paix dans » cette ville, avec bonne foi, et selon tout leur pouvoir, » d'obéir à la reine quand elle ordonnerait à quelques-uns » d'entre eux de garder la ville, ou de veiller au maintien » de la paix, ou de rendre la justice, si cela est néces- » saire; s'ils sont témoins de quelques délits commis dans » la ville, ils ne s'éloigneront pas pour ne point être obligés » de rendre témoignage à la vérité, excepté qu'en demeu- » rant témoin de l'acte criminel, ils s'exposassent à perdre » la vie; ils feront connaître à celui ou à ceux qui garderont » la ville de la part de la reine, le nom des malfaiteurs et des » perturbateurs de la paix publique. » L'Université de Paris prêta le même serment; elle fit lire devant la reine un écrit obligatoire qui était conçu en ces termes :

« Il a été promis pour l'utilité commune des études de » Paris, que tous les étudians de Paris, tant maîtres qu'é» coliers, en théologie, en droit, en médecine, dans les » beaux arts et les belles lettres, s'obligeront, par serment, » à dénoncer en secret auprès de l'évêque de Paris, ou de » son substitut, ou du chancelier, sous huit jours, s'ils » peuvent, tous ceux, tant clercs que laïques, tant hommes » que femmes, dont la mauvaise conduite troublerait la » paix et les études des citoyens qui étudient dans l'une de » ces facultés nommées ci-dessus. L'évêque, le substitut et » le chancelier promettront sur leur foi de ne nommer, de » ne dénoncer, et de ne faire connaître personne en aucune » manière. Chaque maître, dans l'une des facultés, s'oblige » par serment à ne pas demander comme son écolier, celui » qui, convaincu de s'être battu plusieurs fois, d'avoir en» levé des femmes, brisé les portes d'un hospice, erré » pendant la nuit, pillé, volé ou tué, aurait été arrêté par » le gouverneur de la ville, par son ordre ou par l'évêque » de Paris, excepté que le maître crût cet étudiant de » bonne foi, et qu'il demandât sa délivrance, persuadé » qu'il est juste qu'il soit délivré. Si un maître ou un écolier » refuse de s'astreindre par serment aux obligations ci-des» sus exposées, il ne jouira plus des bienfaits de l'Univer» sité, et ne fera plus partie de ce corps. Le bachelier en » droit, les légistes s'obligeront par un serment particulier » à recevoir eux-mêmes le serment des étudians selon la » forme ci-dessus annotée. L'entrée des écoles sera interdite » à ceux qui refuseront de faire le serment, et les bache» liers jureront de ne les recevoir qu'à cette condition. Les » étudians, simplement auditeurs, qui seraient arrêtés, ne » pourraient être redemandés ni par l'Université ni par » quelque maître que ce fût; ce soin serait réservé aux bé» dels. » Vient ensuite la manière dont les maîtres ès-arts devront redemander leurs élèves arrêtés. Ils iront d'abord auprès du gouverneur de la ville; si celui-ci refuse de rendre l'étudiant, le maître signifiera ce refus au recteur de l'Université; et le recteur demandera l'élève au nom de l'Université; si le gouverneur s'obstine à ne pas vouloir rendre l'écolier au recteur, ce dernier aura recours au chancelier, et enfin à l'évêque ou à son substitut.

En 1270, Louis IX, avant de quitter la France qu'il ne devait plus revoir, écrivit du camp devant Aigues-Mortes une lettre aux régens du royaume, Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Simon de Nelle (tome III, page 663). Le pieux monarque se souvient que dans son royaume il se commet de grands crimes, que les blasphémateurs surtout

y sont en grand nombre, et que la vérité et la bonne foi ne président pas toujours aux décisions de ceux qui sont chargés de rendre la justice à ses sujets. Frappé de cette idée, il appelle l'attention des régens et des baillis sur les mœurs publiques ; il leur ordonne de faire observer dans toute leur rigueur les réglemens qui existent déjà contre les impies et les blasphémateurs, et si ces lois ne suffisent point, il faut en créer de nouvelles. N'est-il pas convenable que la France soit purgée de ces hommes qui foulent aux pieds les choses saintes, tandis que les peuples et les rois marchent en Orient pour venger le Fils de Dieu des outrages qu'il reçoit de la part des nations barbares ? Louis veut que les églises et les ecclésiastiques soient mis à l'abri des insultes des méchans ; il commande que la voix des pauvres ne soit point étouffée, que la justice soit rendue à chacun et surtout aux misérables avec le plus de promptitude possible, afin de pouvoir paraître un jour sans crainte devant le Dieu qui doit juger les jugemens de la terre. La justice est blessée, la vérité est outragée par ces magistrats qui, dans les affaires, se laissent corrompre par des présens ; saint Louis ordonne que de tels juges soient prudemment éloignés de son conseil. (Nous avons parlé de cette lettre dans notre dix-septième livre, page 72, 4e édition).

Les monumens historiques de la seconde expédition de saint Louis sont en très-petit nombre ; des lettres qui nous raconteraient les événemens de cette époque désastreuse seraient pour nous de véritables chroniques. De ce genre sont les lettres de Pierre de Condet, chapelain de saint Louis ; la première (page 664, tome III, an 1270), est adressée au prieur d'Argenteuil, la seconde au trésorier de Saint-Frambour de Senlis (tome III, page 667, an 1270), la troisième (tome III, page 667) à l'abbé de Saint-Denis, et la quatrième (tome III, page 668) au prieur d'Argenteuil. Ces quatre lettres sont traduites à la fin de notre cinquième volume; elles racontent avec de grands détails le séjour des Français à Carthage, la mort de saint Louis, le traité de paix conclu avec le roi de Tunis, le retour des croisés en Sicile, et cette violente tempête qui fit disparaître sous les flots dix-huit grands navires. Pour avoir une idée complète de l'histoire de cette seconde croisade, qui n'est qu'un triste enchaînement de calamités, nos lecteurs peuvent lire ces quatre pièces importantes et notre dix-septième livre (4e édition).



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

